

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JANVIER-JUIN 1931





# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIII

JANVIER-JUIN 1931

---

5. ser.  
33-34  
1931

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1931

Tous droits réservés,

181362





## SUR LES PORTRAITS ANCIENS DE CRATÈS, DE DIOGÈNE ET D'AUTRES PHILOSOPHES CYNIQUES

(PLANCHE III.)

---

Ayant eu à fournir à l'*Encyclopédie américaine des sciences sociales* un article sur les tendances politiques et les doctrines des philosophes cyniques, j'ai cru m'apercevoir que ce sujet n'est traité que d'une façon superficielle dans les manuels de l'histoire de la philosophie grecque et dans les articles et monographies qu'on a consacrés aux divers philosophes de cette école.

Ainsi j'ai lu un peu partout que Diogène, fils du banquier Hikésias de Sinope, fut exilé de sa ville natale avec son père « pour avoir fabriqué de la fausse monnaie ». Cette anecdote, qui fait du célèbre philosophe cynique un criminel, me parut suspecte pour deux raisons : d'abord, que le châtiment ne correspond pas à un crime qu'on punissait généralement par l'amputation de la main du faussaire, sinon par la peine capitale; puis, qu'une méthode si dangereuse de s'enrichir ne peut guère séduire un banquier, qui a bien d'autres moyens de saigner le public s'il en a envie. Si l'on recourt aux sources primaires, c'est-à-dire à l'étude des vies des philosophes de Diogène de Laërte (VI, 20), on y trouve, en effet, tout autre chose : ayant charge de la banque d'État (*τὴν δημοσίαν τραπεζαν ἔχων*), le père de Diogène et notre philosophe *déprécièrent la monnaie* (*παρεχάραξαν τὸ νόμισμα*). On comprend que ces deux inflationnistes, les John Law de l'époque, furent exilés lorsque le parti déflationniste vint au pouvoir, par la réaction naturelle de ceux qui eurent à souffrir d'une telle politique monétaire, et l'on ne s'étonne plus d'apprendre, par



un fragment de sa *Politeia*, que le philosophe est toujours resté l'adversaire de la monnaie métallique d'or et d'argent, qu'on thésaurise au grand détriment de l'économie nationale, et qu'il a préconisé, au contraire, un système très ingénieux de monnaie d'osselets (*αστραγάλοι*)<sup>1</sup>, astragales de brebis donc et de chèvres, expansible, non pas arbitrairement, mais

seulement dans la mesure de l'augmentation de l'élevage, c'est-à-dire de la production, chose essentielle dans l'état de pasteurs et de paysans dont il rêvait.

Mais ce n'est pas le lieu d'insister sur des questions de cet ordre. Je passe à celle de l'iconographie des philosophes cyniques, que la nécessité de relire les sources mêmes de l'histoire du cynisme m'a permis de reprendre.



Fig. 1. — Statuette de Cratès de Thèbes de la Villa Albani (gravure de Clarac).

Tout le monde connaît la petite statuette en marbre de Carrare haute de 0 m. 49 (0 m. 54 avec la base) représentant un vieillard nu et bossu à longue barbe, s'appuyant sur un gourdin et accompagné d'un chien. On y a reconnu, à cause de ces deux attributs typiques

du philosophe cynique, le plus fameux sage de cette école, Diogène de Sinope, héros d'innombrables anecdotes. Un exemplaire de cette statuette se trouve à la villa Albani à Rome<sup>2</sup>. Un autre, très restauré, d'abord au même endroit, fut décrit et reproduit par Winkelmann<sup>3</sup>. Entre 1785 et

1. Athen., IV, 159 et Philodème (Th. Gomperz, *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, t. XIX, 1878, p. 254).

2. Voir les figures 1-4 du mémoire de Mlle Gisela Richter; Bernoulli, *Griech. Iconographie*, Munich, 1901, II, pl. VIII, p. 49; Visconti, *Icon. gr.*, pl. XXII a 3-5; Clarac, pl. 842, 1115 (notre fig. 1); Schuster, *Portraits d. griech. Philosophen*, I, 7; Baumeister, I, p. 428; Arndt-Bruckmann, *Portraits*, 321, 322; Ravaisson, *Rev. arch.*, XXXII, 1878, p. 154.

3. *Mon. ined.*, pl. 172; fig. 6 chez Mlle Richter, qui a bien voulu m'envoyer un tirage à part de son excellente étude *Métropol. Mus. Stud.*, t. II, 1929. Voir notre fig. 2.



1803, il fut transféré au palais du duc de Braschi à Tivoli où il fut redécouvert par Friedrich Hauser en 1906 ; il est actuellement au Metropolitan Museum de New-York. Mlle Gisela Richter l'y a étudié dans un article des *Metropolitan Museum Studies* (t. II, 1929), que j'ai cité plus haut (n. 3). Le nez de l'exemplaire de la Villa Albani, les deux bras inférieurs, une jambe et la moitié inférieure de l'autre, la base, l'arbre, le chien et le gourdin sont l'œuvre d'un restaurateur moderne. M. Reinach a fait reproduire les contours de la partie authentique dans son *Répertoire de la statuaire ancienne* et Mlle Richter a fait insérer cette figure dans son mémoire (fig. 5). Le gourdin — ou du moins un bâton quelconque — n'est garanti que par l'attitude inclinée du corps voûté, tandis que le chien a évidemment été restauré sur la foi de la réplique du Musée de New-York, dont la base avec les pieds de l'homme, une partie de la jambe gauche, l'arbre, la partie postérieure du chien et les pattes de devant du chien sont certainement anciens. J'estime peu convaincante la théorie de Mlle Richter, que la base de New-York aurait appartenu anciennement à la statuette qui se trouve encore à la Villa Albani et qu'il n'y aurait eu à l'origine qu'un seul exemplaire ancien qui aurait été cassé par accident et dont on aurait fait deux. La question n'a heureusement pas d'importance, puisque Amelung a trouvé en 1921, dans les dépôts du Vatican,

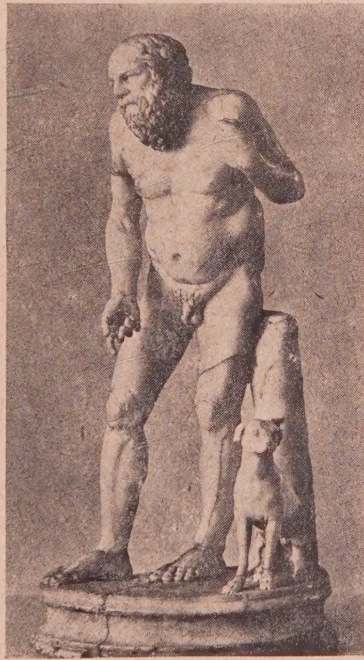


Fig. 2. — Statuette de Cratès de Thèbes  
au Metropolitan Museum of Fine Arts  
à New-York.



encore un fragment d'une statuette pareille — la base, le pied droit, le pied avec la jambe gauche, l'arbre d'appui, auquel une besace est suspendue à la place du chien de l'exemplaire de New-York<sup>1</sup>. L'hypothèse d'Amelung, que



Fig. 3. — Fragment d'une statuette d'un philosophe cynique dans les *Magazzini Vaticani*.

le fragment du Vatican devrait s'ajouter au torse Albani, n'est pas confirmée par la restauration en plâtre qu'il a tentée<sup>2</sup>, comme le docteur Kaschnitz et Mlle Richter ont pu le démontrer.

1. *American Journ. of Archaeology*, XXXI, 1927, p. 288, fig. 6; notre figure 3 que j'ai pu reproduire, grâce à l'obligeance du prof. George N. Elderkin, directeur de cette Revue, qui a bien voulu nous prêter les clichés des figures 2, 3, 4, 5, 6, 9.

2. *Ibid.*, p. 287, fig. 5, notre fig. 4.



Il faut donc compter au moins avec trois répliques, probablement même avec quatre, puisque une tête bien semblable — quoique loin d'être absolument identique — se trouve au Musée d'Aix-en-Provence<sup>1</sup>, ce qui prouve qu'il s'agit d'un personnage très populaire à l'époque hellénistique et romaine. L'explication traditionnelle qui identifie ce philosophe cynique avec Diogène ne se heurte qu'au fait qu'aucune des nombreuses historiettes et anecdotes qu'on raconte de ce philosophe ne le décrit comme bossu ou du moins courbé par le poids de l'âge, comme l'est très visiblement le vieillard représenté par notre statuette.

En revanche, Diogène de Laërte (VI, 92) nous a conservé un vers du philosophe cynique Cratès de Thèbes, disciple de Diogène, ou, selon d'autres, de Bryson l'Achéen, qui s'apostrophait lui-même par les mots φίλε κύρτων : « O cher bossu, tu vas partir pour les demeures d'Hadès voûté par l'âge (στείχεις δὴ φίλε κύρτων / βαινεις δ' εἰς Αἰδῶν δαμοῦς κυφὸς διὰ γῆρας). » Le biographe ajoute pour expliquer ce vers : ἦν γὰρ κυφὸς ὑπὸ χρόνου, « car il était voûté par l'âge ».

La statuette en question ne représente donc pas Diogène de Sinope, mais son élève Cratès de Thèbes.

Le portrait authentique encore inédit de Diogènes se trouve dans le musée peu connu des menus objets d'art ancien

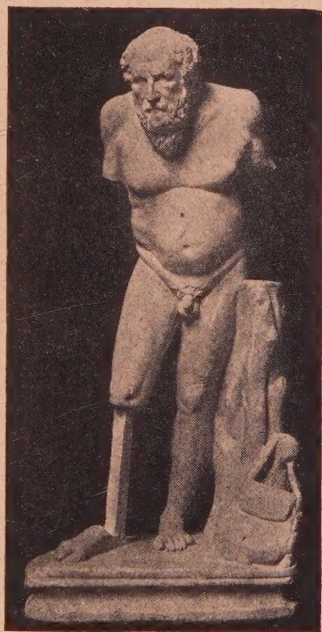


Fig. 4. — Combinaison des mou-  
lages du fragment des Magazzini  
Vaticani et du torse de Cratès de  
la Villa Albani.

1. Une copie moderne, montée sur une statuette d'Épicure, est à Ince Blundell Hall (Poulsen, *Greek and Roman Portraits in English Country Houses*, p. 43, n° 16)



(*Museum antiker Kleinkunst*), au rez-de-chaussée de la Pina-  
cothèque de Munich. Le directeur de cette collection, le pro-  
fesseur Sieveking, auquel j'ai communiqué récemment l'iden-  
tification de la statuette dite de Diogène avec Cratès de

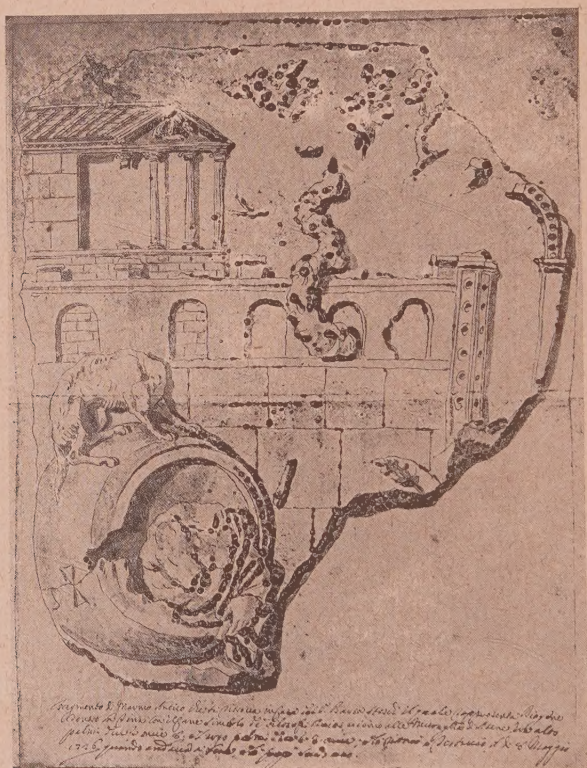


Fig. 5. — Dessin de Ghezzi (Codex Ottobonus Latinus 3109 de la Bibliothèque Vaticane) représentant l'état original du bas-relief Albani (Diogène dans son tonneau).

Thèbes, m'apprit qu'il ne fallait pas pour cela désespérer désormais de connaître le visage authentique du cynique de Sinope.

On sait que le fameux bas-relief où Diogène, dans son tonneau, fait face à Alexandre le Grand, découvert par Ghezzi le 8 mai 1726 au Monte Testacio et acquis par ce



collectionneur pour un écu, qui passa des mains du baron Stosch en celles du cardinal Albani et se trouve actuellement dans la même Villa Albani que la statuette de Cratès, a été trouvé et dessiné par Ghezzi<sup>1</sup> sans la tête du philosophe. La restauration moderne de son visage — visiblement inspirée, selon Amelung, de la tête de la statuette Albani, c'est-à-dire



Fig. 6. — Tête de Diogène dans son tonneau. — Fragment de bas-relief en marbre du *Museum antiker Kleinkunst* de Munich.

de la tête de Cratès — n'a donc aucune autorité iconographique.

Par contre, ledit Musée, dont M. Sieveking est le digne conservateur, possède un fragment inédit d'un bas-relief du même type, haut de 0 m. 28 et large de 0 m. 30, où la tête est intacte à l'exception d'une toute petite lésion du nez. Ce relief<sup>2</sup> présente un tout autre type — d'ailleurs très

1. *American Journ. of Archæology*, XXXI, 1927, p. 290, figure 7; notre figure fig. 5.

2. Notre fig. 6, d'après une photographie que je dois à l'obligeance de M. Sieveking.

caractéristique — que la tête de la statuette de Cratès.

Quant à ce dernier, la lecture du chapitre de Diogène de Laërte (VI, 85-93) qui concerne ce personnage remarquable m'a permis de l'identifier sur un autre monument ancien des plus curieux, c'est-à-dire sur le sarcophage de la crypte du dôme de Palerme<sup>1</sup> qui a été publié avec une interprétation insuffisante par feu Amelung dans le *American Journal of*



Fig. 7. — Cratès donnant sa fille en mariage d'essai. Sarcophage à la crypte du dôme de Palerme.

*Archæology* de 1927 (fig. 7). Amelung a le mérite d'avoir reconnu que la figure entre les arbres du côté droit de la scène, caractérisée par le gourdin qu'elle tient de la main gauche et par la besace (πήρα) suspendue à son dos en guise de *rucksack*, est un philosophe cynique, et que la même interprétation s'impose pour les deux figures pourvues du

1. Nos figures 7, 8, 9 (pl. III) d'après la photographie du *Corpus Sarcophagorum* de Berlin, que je dois à l'obligeance de la direction de l'Institut archéologique d'Allemagne.





Détail du sarcophage de Palerme.



Détail du sarcophage de Palerme.

RELIEFS D'UN SARCOPHAGE DE PALERME



même attirail qui lui font pendant du côté gauche. Casano, auteur du livre *Del Sotterraneo della Chiesa Cattedrale di Palermo* (1849), avait pensé qu'il s'agissait de serviteurs portant la dot de la fiancée représentée au centre de la scène nuptiale qui se déroule au milieu de la composition. Mais Amelung a fait remarquer à juste titre qu'il s'agirait dans ce cas d'une dot assez maigre et qu'il serait bien étrange de transporter le mince trousseau de la nouvelle mariée dans trois *havresacs*.

C'est dans son explication de la scène principale, que l'un des cyniques indique d'un geste de sa main aux deux autres, que nous ne pouvons suivre Amelung. On y voit, à droite, un vieillard coiffé d'une espèce de calotte, comparable à un béret basque, assis et lisant dans un rouleau déployé. Devant lui, debout, s'appuyant sur un sceptre, se tient une femme, caractérisée comme Muse par les deux plumes piquées dans sa coiffure. On sait que les sculpteurs de sarcophages se servent toujours de cet attribut pour désigner les Muses, même dans la scène de la lutte contre les Sirènes, auxquelles les Muses n'enlèveront ces plumes qu'après la victoire. Une autre Muse, également ornée des deux plumes, le visage partiellement tourné dans la direction du vieillard lisant, se trouve à gauche d'une femme qui tient dans sa main un rouleau et assiste visiblement à la scène nuptiale, déroulée au milieu du bas-relief. On aperçoit, en outre, une statue de la déesse Héra Gamélia, puis, devant elle, perchés sur deux corbeilles, deux coucous sacrés du *Kokkygion* de Zeus et Héra d'Argos : entre les deux coucous du milieu — on en voit un troisième sur le tronc d'un des arbres de droite — se tient debout un jeune homme qui montre du doigt la jeune fille qu'il veut épouser. Elle, de son côté, est assise et joue la lyre. Une *νομολύτρια* — comparable à celle qu'on voit dans le célèbre tableau du Vatican dit les *Noces Aldobrandines* — lui pose la main sur l'épaule comme pour encourager

1. Un quatrième au pied de l'arbre, un cinquième à gauche aux pieds de la cithariste assise.



la jeune fille à se lever et à aller au-devant de son fiancé.

Amelung voulait nous faire croire que l'artiste aurait eu l'intention de montrer les trois philosophes cyniques se moquant du rite du mariage, des arts représentés par les Muses et par la jeune cithariste et finalement de la science figurée par le vieillard lisant, par le jeune homme et la femme portant des rouleaux de parchemin ou de papyrus. Inutile d'insister sur l'impossibilité absolue d'une telle interprétation qui montre, une fois de plus, qu'on ne peut expliquer les monuments grecs et romains sans connaître les textes auxquels ils font allusion. Ce n'est que le hasard qui m'a amené à relire le chapitre de Diogène de Laërte concernant Cratès et m'a permis de comprendre cette curieuse composition. On y trouve, en effet, non loin des vers précités qui parlent de la bosse de Cratès, deux autres fragments de la sagesse versifiée de ce cynique : l'un (VI, 86) nous dit que pour toute richesse il n'avait que ce qu'il avait appris et reçu en don des Muses; richesses et multitudes de biens, la fumée les a consumées.

ταῦτ' ἔγω ὅσσ' ἔμαθον καὶ ἐφρόντισα κατ' μετὰ Μουσῶν  
σίμν' ἐδῆν' τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὀλβία τυφός ἐμαρψεν.

Ceci explique parfaitement le vieillard déroulant et lisant son rouleau en présence des deux Muses.

Quant à la scène nuptiale, la clef de l'énigme se trouve dans le fragment des *Junelles* (Διδυμῆαι) de Ménandre, cité par Diogène de Laërte (VI, 93) :

Tu te promèneras avec moi n'ayant qu'un manteau de poil,  
Comme autrefois la femme de Cratès le cynique le suivait fidèlement  
Et lui, comme il l'avoue lui-même,  
Donna sa fille en mariage d'essai pour trente jours.

συμπεριπατήσεις γὰρ τρίβων' ἔχουσ' ἐμοί  
ὥσπερ Κράτητι τῷ κυνικῷ ποθ' ἡ γυνή,  
καὶ θύγατερ' ἐκεῖνος, ὡς ἔφη  
αὐτός, ἐπὶ πείραξ δούς τριάκονθ' ἡμέρας.

C'est donc ce mariage d'essai de durée limitée (idée reprise de nos jours par M. Blum) qu'on voit représenté et glorifié par le geste du philosophe cynique qui le montre du doigt à ses deux camarades sur le sarcophage de Palerme.

La jeune cithariste est donc la fille de Cratès; la femme debout, caractérisée comme philosophe par le rouleau qu'elle porte, est la célèbre Hipparchia<sup>1</sup>, jeune fille d'une famille riche et noble de Maronée en Thrace qui s'éprit de Cratès. Elle se décida à le suivre dans ses pèlerinages de philosophe ambulant, en dépit des menaces de ses parents, en dépit de ce que le philosophe, aussi sincère qu'impudique, lui avait dévoilé toute sa laideur en laissant tomber d'un geste brusque son unique et grossier vêtement, en dépit aussi de son fanatisme de *naturiste* qui exigea qu'elle aussi portât le costume par trop sommaire et ascétique qu'Antisthène avait mis à la mode. Le jeune homme qui montre du doigt la cithariste est donc le mari des trente et une nuits auquel Cratès donne sa fille en mariage d'essai. Nous ne savions pas — ce n'est que le monument en question qui nous l'apprend — qu'il fût, lui aussi, philosophe et membre de cette école de précurseurs de Jean-Jacques Rousseau, tout comme nous ne savions pas que la fille de Cratès fût cithariste. Le philosophe cynique de droite pourrait bien être Métroclès, frère d'Hipparchia, lui aussi disciple de Cratès. Les deux autres cyniques auxquels il semble expliquer ce mariage de courte durée comme l'union idéale des deux sexes, pourraient être les deux disciples de Métroclès énumérés par Diogène de Laërte (VI, 95), Théombrotos et Cleoménès.

Reste à savoir comment et pourquoi ces scènes si caractéristiques de Cratès et de ses doctrines se trouvent représentées sur un sarcophage romain du III<sup>e</sup> siècle. Le fait que Cratès mourut du temps d'Alexandre le Grand et fut enseveli en Béotie empêche de supposer que le sarcophage de Palerme pourrait avoir été le cercueil qui refermait sa dépouille mortelle. Mais nous savons par un passage de Suétone,

1. Diogène de Laërte, VI, ch. 7.



dans sa *Vie de Claude* (I, 3), que les Romains avaient la coutume d'ériger des cénotaphes ou des *tumuli honorarii* à des défunts enterrés ailleurs pour pouvoir leur offrir les hommages d'un culte héroïque, sans l'obligation de faire un



Fig. 8. — Cippus funéraire de P. Ignatius Nicophorus au Palazzo Barberini, montrant Diogène dans son tonneau avec le chien symbolique.

pèlerinage à la vraie tombe lointaine. Rien ne nous empêche donc de croire que le sarcophage de Palerme ait fait anciennement partie d'un cénotaphe érigé au milieu d'un jardin sicilien frais et ombragé, où se réunissait une académie de philosophes de l'école cynostoiqne, qui honorait en Cratès le maître de Zénon de Kitium.

Il n'est pas impossible toutefois — puisqu'on connaît une représentation de Diogène dans son tonneau philosopant avec son chien sur le cippe funéraire d'un certain Publius Ignatius Nicephorus<sup>1</sup> — qu'un admirateur de Cratès et de ses doctrines, concernant la seule vraie richesse et la seule bonne méthode expérimentale de trouver le bonheur dans le mariage, se soit fait ensevelir dans un sarcophage orné de l'histoire du philosophe cynique de Thèbes.

Quoi qu'il en soit, l'abondance des monuments sculptés représentant des philosophes cyniques — les diverses répliques du buste avec le nom d'Antisthène trouvé à Tivoli (actuellement au Vatican)<sup>2</sup>, les divers fragments de statuettes de Cratès, qui ont dû se trouver dans des *lararia*<sup>3</sup>, la statue sans tête de grandeur naturelle d'un cynique inconnu de la Villa Albani et les trois représentations de Diogène dans son tonneau — témoignent de la vogue de la philosophie cynique parmi les classes aisées de Rome, phénomène analogue au radicalisme nihiliste de tant de salons modernes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Robert EISLER.

1. Amelung, *l. c.*, p. 291, fig. 8 (notre figure 8).

2. Bernouillée, *l. c.*, II, pl. III, p. 4 ss.

3. Cf. Irenée, *Adv. haer.* I 25, 6; Aelius Lampridius, *Alex. Sev.* 29, 2 sur les statuettes d'Orphée, de Pythagore, de Platon, d'Aristote et d'autres philosophes placées dans les *lararia* d'Alexandre Sévère et des Romains contemporains de cet empereur.

Les clichés de nos figures 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10 ont été gracieusement prêtés à la *Revue archéologique* par l'*American Journal of Archeology*. Nous tenons à remercier très vivement le directeur de ce journal M. le prof. George W. Elderkin, de Prince'ton, pour sa courtoisie, ainsi que M<sup>lle</sup> Gisela Richter.



## INSCRIPTIONS NÉOLITHIQUES DE ROUMANIE

---

Le problème de l'origine de l'écriture a soulevé ces derniers temps, comme on sait, des polémiques passionnées.

Il se posait déjà au commencement de ce siècle, après les découvertes de Piette au Mas d'Azil.

Piette y avait « recueilli de nombreux galets portant des signes variés, grossièrement peints en rouge au peroxyde de fer. Ces galets gisaient dans une assise intercalée entre la deuxième couche de l'époque du Renne et la première couche de l'époque néolithique. Les signes des galets coloriés du Mas d'Azil se composent de bandes parallèles en nombre variable, de lignes ponctuées, de motifs cruciformes, de cercles à point central, de rubans ondulés, de lignes brisées. D'autres signes se rapprochent par leur tracé de quelques caractères alphabétiques, tels que les lettres E, M, L, etc. <sup>1</sup>. »

Piette émit d'abord l'hypothèse que le chasseur de rennes avait une écriture apparentée à celle de la région égéenne. « Il retrouvait sur les galets coloriés du Mas d'Azil neuf signes graphiques identiques à ceux du syllabaire cypriote <sup>2</sup>. »

Cependant sous la pression des critiques, Piette s'arrêta plus tard à des conclusions moins fermes <sup>3</sup>.

L'existence de l'écriture néolithique a été depuis fortement niée. « Si ces signes, écrit Déchelette, appartenaient à un système graphique, ce serait donc comme signes alphabétiques ou syllabaires déjà très évolués et nous serions en présence d'une véritable écriture linéaire. Or, on cherche vainement dans les vestiges de la civilisation quaternaire les inscriptions pictographiques d'où seraient dérivés ces

1. J. Déchelette, *Archéologie préhistorique*, I, 1908, p. 234.

2. *Anthropologie*, 1896, p. 425; cf. J. Déchelette, *ibid.*

3. *Anthr.*, 1904, p. 164.

prétendus signes alphabétiques. Si l'on isole les éléments des « épigraphes magdaléniennes », on se trouve en présence de motifs décoratifs, tels que la croix et le chevron, apparaissant d'ailleurs en série dans l'ornementation géométrique magdalénienne. Le signe XX, gravé par exemple sur un os de renne, découvert au Mas d'Azil, compose à lui seul des bandes d'ornements sur d'autres gravures magdaléniennes <sup>1</sup>. »

Certains savants ont pris ces signes pour des marques mnémoniques, d'autres leur ont accordé une signification symbolique ou magique, d'autres enfin croient qu'il s'agit de marques de chasse. « Certains groupes, dit encore Déchelette, de traits gravés sur des objets ornés, sans avoir aucune valeur alphabétique, peuvent être regardés, avec vraisemblance, comme des « marques de propriétaires <sup>2</sup> ».

Cette façon de voir empêcha et empêche encore beaucoup de préhistoriens de se rendre à l'évidence, malgré les nombreuses découvertes récentes d'inscriptions néolithiques à Alvao, Glozel, Montespan-Ganties, Puyravel, Chez-Guerrier, Bautzen (Saxe), Seltsch (Bohème), Râdășani (Folticeni, Roumanie).

On s'est malheureusement acharné à tout nier, à vouloir ne rien voir, à crier au faux, à ridiculiser les savants indépendants qui, ayant examiné sans parti pris les pièces découvertes, avaient affirmé qu'elles étaient authentiques et que l'on se trouvait vraiment en présence d'une écriture néolithique, ou tout au moins d'une très haute antiquité.

Le hasard a voulu que l'on me présentât des objets, trouvés en Moldavie, qui portent des inscriptions analogues à celles de Glozel, d'Alvao et d'autres stations préhistoriques.

\* \* \*

Un de mes élèves, M. C. Ciohodariu, originaire de Coșești (Cocheshti), vint un jour m'informer que son beau-frère, M. Nantu, instituteur de ce village, avait trouvé un grand

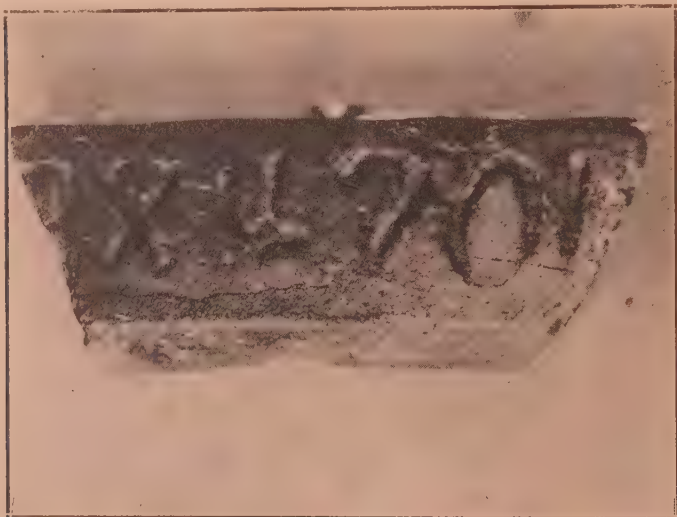
1. Déchelette, *op. cit.*, p. 236.

2. *Ibid.*, p. 237.



nombre de tessons anciens, ainsi que des silex, sur une petite colline nommée Făgăraș. Il me remit pour les collections du Musée des antiquités de Jassy, deux objets intéressants :

1° Un tesson (0 m. 085 × 0 m. 035 × 0 m. 004 — 0 m. 01) portant une inscription;



Inscription sur un tesson de Coșești (Moldavie). Grandeur naturelle.

2° Un silex travaillé en forme de lame de lance (0 m. 03 × 0 m. 022).

J'ai reconnu sans difficulté, sur la première pièce, sept lettres, d'une hauteur de 0 m. 0150—0 m. 0175.

La pâte fine du tesson, d'une couleur noirâtre, porte les traces d'une cuisson imparfaite; on la croirait plutôt séchée au soleil.

L'inscription de Coșești fait partie de la série de celles d'Alvao, Glozel, Puyravel, Chez-Guerrier, Santander, Râdășani (Folticeni) <sup>1</sup>.

On remarquera, sur notre photographie, la ressemblance

1. Il est regrettable que M. J. Andrieșescu n'ait pas signalé les lettres *glozéliennes* gravées sur la hache du Musée de Folticeni, qu'il a publiée dans le

entre les caractères alphabétiformes découverts dans différentes stations préhistoriques et ceux du tesson de Coșești.

R, en partie mutilée, se rencontre souvent à Glozel<sup>1</sup>.

X. Cette lettre se place entre l'x nettement gravé sur les galets et les tablettes d'Alvao, de Glozel et de Puyravel<sup>2</sup> et le *svastika* que l'on rencontre souvent dans les inscriptions de Glozel<sup>3</sup>.

• Ce signe apparaît fréquemment devant certaines lettres des inscriptions glozéliennes de Glozel, Puyravel, Chez-Guerrier<sup>4</sup>, Seltsch<sup>5</sup> et Alvao<sup>6</sup>.

*Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine : Des survivances paléolithiques dans le milieu néolithique de la Dacie*; Bucarest, 1929, p. 7. Voir surtout la planche V, où les signes sont bien visibles.

1. A. Morlet, *Origine néolithique des alphabets méditerranéens*, 1926, p. 7, n° 40; p. 9; p. 10, n° 1, 16; p. 11, n° 47, identique à une lettre runique; p. 13, n° 39. Du même, *Les vases inscrits de Glozel*, 1927, p. 14, ligne 3; p. 17, ligne 2.

2. A. Morlet, *Origine, etc.*, p. 10, n° 28. Du même, *Formation indigène de l'alphabet de Glozel*; p. 7, fig. III; p. 12, fig. VII, n° 48; p. 16, fig. X. Du même, *De quelques groupements dans les inscriptions de Glozel*, 1927, p. 8, fig. 1; p. 9, fig. 3 et 4; p. 10, fig. 5; p. 11, fig. 6; p. 12, fig. 7; p. 13, fig. 8 et 9, n° 98; on rencontre aussi des x semblables au nôtre à Mas d'Azil (Breuil, BA, 1902, p. 3, pl. III). A. Morlet, *Puyravel et Chez-Guerrier*, 1928. Inscription d'Alvao : p. 9, fig. 2. Schiste de Montcombroux, p. 10, fig. 3; p. 11, fig. 4 et 4 bis. Galet découvert par Depéret à Puyravel, p. 23, fig. 13; cf. p. 243, fig. 14; p. 25, fig. 16 et 17; p. 26, fig. 19; p. 27, fig. 20; p. 32, fig. 27; p. 33, fig. 29, 30; p. 34, fig. 34; p. 35, fig. 35. Du même, *Les vases inscrits de Glozel* : vases funéraires à masque : p. 7, fig. III; p. 8, fig. VI; p. 9, fig. V; p. 10, fig. VI; p. 11, fig. VII; p. 12, fig. VIII; p. 13, fig. IX; p. 14, lignes 3 et 4; p. 15, fig. XI; p. 17, ligne 2.

Docteur Cheval, *Le glozélien hors Glozel*, extrait des *Annales et Bulletin de la société Royale des Science Médicales et Naturelles*, 1930, n°s 9-10, inscription de Montespan-Ganties, p. 3, fig. 2; cf. *Revue Anthropologique*, nov.-déc., 1923, p. 546. Inscription du bâton de commandement de Santander, caverne de Pendo, village d'Escapedo, publiée par G. Carballo, *Prehistoria universal y Especial de Espana*, Madrid, voir *Mercure de France*, 15-8-30, p. 191.

3. Pour le Svastika, voir A. Morlet, *Origine, etc.*, p. 10, fig. 3, n° 28. Du même, *Les vases inscrits*, p. 17. Du même, *Puyravel*, p. 23, fig. 12; p. 25, fig. 17.

4. A. Morlet, *Formation indigène de l'alphabet de Glozel*, p. 11, fig. VI; p. 12, fig. VII, *passim*. Tablette, p. 15, fig. IX; p. 16, fig. X. Du même, *Les vases inscrits de Glozel*, p. 12, fig. VIII; p. 15, fig. XI; p. 17. Du même, *Puyravel et Chez-Guerrier* : à Alvao, p. 9, fig. 2; à Puyravel, galet, p. 23, fig. 12 et 13.

5. Docteur Cheval, *art. cité*, p. 5, fig. 8 et 9 (pièce publiée par le docteur Tischer).

6. *Id.*, p. 8, fig. 13 : vase publié par Mendes Corrêa.



2. Cette lettre se rencontre aussi dans les inscriptions glozéliennes<sup>1</sup>.

3. C'est une lettre rare. On la retrouve cependant à Glozel et à Puyravel<sup>2</sup>.

4. lettre assez fréquente à Glozel<sup>3</sup>.

5. se rencontre également souvent soit isolée, soit dédoublée<sup>4</sup>. Cette lettre est gravée sur différentes pièces de Glozel, Montespan-Ganties, Puyravel, et Seltsch.

\*  
\* \* \*

La station qui avait livré la pièce, avec l'inscription que nous venons d'étudier, méritait une visite et des recherches sur place.

Je suis donc allé à Coșești, le 18 janvier de cette année, accompagné de mes élèves Ciohodariu, Julien L. Neagu et Minodora Ignat, licenciés ès lettres.

Coșești est un village dans le district de Vaslui, situé à 95 kilomètres au sud-ouest de Jassy et à environ 30 kilomètres à l'est de la grande rivière de Sereth. Le lieu dit Făgăraș

1. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 7, n° 44; p. 9, fig. 2, 1<sup>re</sup> et 14<sup>e</sup> lignes; p. 10, fig. 3, n° 8; p. 11, fig. 3 bis, n° 29; p. 13, fig. 4, n° 44. Du même, *Formation indigène*, etc., p. 12, fig. VII, n° 57; p. 131, fig. VIII, n° 101. — Du même, *Puyravel et Chez-Guerrier*. Chez-Guerrier, p. 32, fig. 28 le signe est inversé.

2. A. Morlet, *Formation indigène*, etc., p. 12, fig. VII, n° 71; où il est retourné à droite. On rencontre cette lettre sous une forme absolument identique à Puyravel : A. Morlet, *Puyravel et Chez-Guerrier*, p. 23, fig. 13 (sur le galet découvert par Depéret).

3. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 6, fig. 1, n° 8; p. 9, fig. 2; p. 10, fig. 3, n° 9. Du même, *Formation indigène*, etc., p. 7, fig. III; p. 13, fig. VIII, n° 75; tablette, p. 15, fig. IX. Du même, *Les vases inscrits de Glozel*; sur un vase funéraire à masque, p. 9, fig. V.

4. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 6, fig. 1, n° 7; p. 10, fig. 3, n° 7. Du même, *Les vases inscrits de Glozel*; vase funéraire à masque, p. 13, fig. IX; cf. 14, p. 14, ligne 3; p. 15, fig. XI; p. 17, ligne 3. Du même, *De quelques groupements dans les inscriptions de Glozel*. Inscription de Montespan-Ganties, p. 13, fig. 9. Du même, *Puyravel et Chez-Guerrier* (galet découvert par Depéret), p. 23, fig. 13; p. 25, fig. 16; p. 30, fig. 24; p. 33, fig. 30.

se trouve à l'extrémité d'une colline qui sépare deux torrents, Coșești et Valéa Cânepei, qui se déversaient jadis dans un lac, aujourd'hui disparu, dont pourtant les vieillards du pays se souviennent encore. Ces deux petits cours d'eau sont maintenant des affluents de la rivière de Rahova.

L'instituteur de Coșești, M. Nantu, qui avait trouvé le tesson à inscription décrit plus haut, a bien voulu me donner



Céramique de Coșești (Moldavie).

une déclaration, signée de lui, attestant les circonstances de la découverte. Accompagné de lui et de plusieurs paysans, je me suis rendu à l'endroit où cet objet avait été découvert pour y pratiquer des fouilles.

Făgăraș est une colline assez basse qui descend jusqu'à la plaine, couverte jadis par les eaux du lac disparu. C'est sur les bords de celui-ci que les habitants préhistoriques avaient établi leurs foyers. Ils y trouvaient de l'eau potable et des poissons, dont ils se nourrissaient.

Le pays présentait une grande sécurité, car il forme une sorte de cuvette, entourée de hauteurs, dont l'une est marquée sur les cartes comme atteignant 450 mètres.



Nous avons fait des fouilles sur plusieurs points de Făgăraș et y avons découvert des foyers d'habitations et un grand nombre de tessons. Ceux-ci apparaissent sous la couche végétale, épaisse de 20-30 centimètres. La couche archéologique a une profondeur d'un mètre.

La terre a été dès l'antiquité bouleversée de fond en comble. On y remarque des traces de feu et l'on découvre une extraordinaire abondance de tessons, ainsi que des coquillages et des os des animaux, dont l'homme primitif se nourrissait.

Nous avons mis au jour des os de bœuf d'une grande taille, des os et des cornes de cervidés : chevreuil et cerf. Les bois de cerf, très fossilisés, sont de très grandes dimensions.

La poterie est très variée et généralement bien cuite.

A côté de simples gobelets, il y a des vases à anses de grandes dimensions. Mais on a aussi découvert des tessons de vases séchés au soleil ou ayant subi une cuisson imparfaite. Ceux-ci sont d'une couleur noirâtre et relèvent d'une fabrication différente.

Certains vases sont décorés simplement et appartiennent à la céramique cordée (*Schnur-Keramik*)<sup>1</sup>. D'autres présentent une ornementation faite avec les bouts des doigts. Cette particularité se rencontre aussi sur les vases néolithiques de Cucuteni (Băiceni), près de Jassy.

La décoration polychrome de certains tessons est géométrique : lignes parallèles, alternativement blanches et rouges ou brunes, et volutes semblables à celles des vases de Cucuteni et de Truşeşti (district de Botoşani), conservés au Musée des antiquités de Jassy. On y remarque aussi des lignes parallèles finement tracées avec une couleur blanche ou rouge sur un fond peint de rouge ou de blanc.

Parmi les nombreux tessons rapportés des fouilles de Coşeşti au Musée des antiquités de Jassy, deux surtout présentent un grand intérêt, car ils portent des inscriptions.

1. Déchelette, *op. cit.*, p. 547.

Sur le premier, contenant l'anse d'un vase rouge bien cuit, on relève plusieurs petites lettres, finement gravées :

La première, très caractéristique, se retrouve à Alvao<sup>1</sup>, la deuxième à Glozel<sup>2</sup>. La ligne horizontale est assez fréquente à Glozel<sup>3</sup>. La quatrième lettre se rencontre aussi à Glozel<sup>4</sup> et à Montespan-Ganties<sup>5</sup>.

La cinquième lettre, un K retourné, se rencontre dans le sud de l'Espagne<sup>6</sup>.

Les deux lignes parallèles obliques sont souvent employées à Glozel<sup>7</sup> et à Montespan-Ganties<sup>8</sup>.

Sur le deuxième tesson, en terre cuite noirâtre, similaire à celui qui porte la première inscription, on voit aussi quatre lettres peintes.

La première est malheureusement très mutilée. La seconde est un X. La troisième un Z, semblable aux signes de Glozel<sup>9</sup>, d'Alvao<sup>10</sup>, de Chez-Guerrier<sup>11</sup>, de Seltsch<sup>12</sup>. La quatrième est un O.

Sur une pendeloque taillée dans un morceau d'omoplate de mouton<sup>13</sup>, perforé d'un trou pour le cordon, on relève aussi plusieurs lettres gravées très finement, des X, K, L, etc. Elles ne sont pas, en ligne droite, mais éparpillées sur la surface de l'os.

1. Docteur Cheval, *Le glozélien hors de Glozel*, p. 8, fig. 13; A. Morlet, *Puyravel et Chez-Guerrier*, p. 9.

2. A. Morlet, *Les vases inscrits de Glozel*, p. 17. Du même, *Origine*, etc., p. 7, n° 36.

3. A. Morlet, *Formation indigène*, etc., p. 7 et 16.

4. *Ibid.*, p. 7.

5. A. Morlet, *De quelques groupements*, etc., p. 13, fig. 9.

6. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 11.

7. A. Morlet, *Les vases inscrits de Glozel*, p. 14, 17. Du même, *De quelques groupements*, etc., p. 11, fig. 6 et *Formation indigène*, etc., p. 16.

8. Docteur Cheval, *art. cité*, p. 3.

9. A. Morlet, *Origine*, etc., fig. 1 bis, p. 7, n°s 43, 44.

10. A. Morlet, *Puyravel et Chez-Guerrier*, p. 9, fig. 2.

11. *Ibid.*, fig. 24, n° 30.

12. Docteur Cheval, *art. cité*, p. 4, fig. 3 et p. 5, fig. 9.

13. On connaît la pratique par l'homme néolithique des pendeloques en os.



\*  
\* \*

Ces quelques notes venaient à peine d'être rédigées, lorsque j'ai reçu de M. V. Ciurea, professeur au lycée de Folticeni et directeur du Musée régional de cette ville, une lettre m'annonçant la découverte de deux objets très importants.

Un paysan, M. Constantin Florea, du village de Bunești (district Folticeni-Baia), situé sur l'ancienne frontière de la



Bas-relief avec inscription, trouvé à Bunești (Moldavie).

Bucovine, en creusant le sol pour déraciner un vieux cèr-sier, a trouvé dans la terre, à une profondeur de 60 centimètres, deux fragments de sculpture sur grès.

Sur l'un (long., 39 cm., larg., 18 cm., épaisseur, 10 1/2 cm.) est sculpté en bas-relief méplat la tête d'un animal. L'aspect est celui d'un loup, mais les dents larges sans canines indiqueraient plutôt une autre bête, un mouton par exemple.

Voir Prunières, *Le travail des os et des dents à l'époque néolithique, Congrès de Nantes, 1875*, p. 901.

La gueule est béante et la langue très longue en mouvement. L'oreille, assez bien faite, est large, un peu arrondie, avec le creux accentué. L'œil, indiqué sommairement, est placé un peu haut, au bord du front. Cette figure se retrouve sur une pierre gravée d'hiéroglyphes égéens, découverte en Crète<sup>1</sup>.



Bas-relief trouvé à Bunești (Moldavie).

L'autre bas-relief (long. 17 cm., larg. 11 cm., épais. 3 1/2 cm.) également en grès, représente un personnage fort curieux. La figure, allongée et sculptée de face, est imberbe et sans moustaches. Ce serait plutôt une femme ou un adolescent. La tête est couverte d'un bonnet bas, dont les marges latérales descendent sur les tempes. Ce personnage lève la main

1. O. Montelius, *Die Chronologie der äeltesten Bronzezeit in Nord-Deutschland und Skandinavien*. Brunswick, 1900, p. 165, fig. 396. Cf. A. Evans, *Cretan Pictographs*, p. 22.



gauche fermée avec un geste de menace. Il est habillé d'une tunique, échancrée au cou, avec des manches assez courtes.

Le travail des deux pièces est primitif. La figure humaine surtout est expressive. Les yeux ont été creusés, de même que la bouche, avec un outil grossier, vraisemblablement avec une pierre aiguisée.



Revers du même bas-relief portant une inscription.

Ces deux objets présentent un très grand intérêt à cause des inscriptions qu'ils portent <sup>1</sup>.

La première, gravée sur le cou de l'animal, se compose de huit lettres. Elle est surmontée d'une grosse ligne creusée profondément.

La deuxième inscription, gravée au revers de la sculpture

1. M. A. Van Gennep se méprend lorsqu'il prétend que ces inscriptions « ont été faites après coup, sans rapport avec les êtres représentés » (*Mercur de France*, 15 mars 1931, p. 699)

de la tête entre deux gros traits parallèles, contient cinq lignes et dix-huit lettres analogues aux inscriptions de Glozel, etc.

7 se rencontre souvent dans les inscriptions de Glozel <sup>1</sup>.

Y très caractéristique se relève aussi dans les mêmes inscriptions <sup>2</sup>, ainsi que dans celle de la I<sup>re</sup> dynastie égyptienne <sup>3</sup>.

† est une lettre également caractéristique de Glozel <sup>4</sup>.

λ se rencontre souvent à Glozel <sup>5</sup>.

Δ est une lettre qu'on relève aussi dans les inscriptions de Glozel <sup>6</sup>.

Υ figure bien souvent dans les mêmes inscriptions <sup>7</sup>.

Quant à la dernière  $\mathcal{D}$ , elle se rapproche de celle gravée sur une dent perforée trouvée à Glozel <sup>8</sup>, ou même de celle d'une des plaquettes glozéliennes en terre cuite <sup>9</sup>.

L est une lettre fréquente dans les inscriptions de Glozel <sup>10</sup> et de Montespan-Ganties <sup>11</sup>.

[ est plus rare, mais se rencontre à Glozel <sup>12</sup>.

1. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 7, n° 44 et p. 14. Du même, *Formation indigène*, etc., p. 12.

2. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 7, n°s 48 et 50. Du même, *Glozel*, 1929, p. 156, fig. 238.

3. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 7.

4. A. Morlet, *Formation indigène*, etc., p. 11, n° 23.

5. A. Morlet, *Les vases inscrits de Glozel*, p. 14, fig. XI, p. 15, fig. XIII, p. 17.

6. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 6, n° 1, p. 7, n° 40.

7. *Ibid.*, p. 6, n° 8; p. 10, n° 10. Du même, *Glozel*, p. 158, fig. 240. Du même, *De quelques groupements*, etc., p. 12, n° 52.

8. A. Morlet, *Glozel*, p. 81, fig. 142.

9. *Ibid.*, p. 157, fig. 239, 5<sup>e</sup> ligne.

10. A. Morlet, *Formation indigène*, etc., p. 7.

11. Du même, *De quelques groupements*, etc., p. 13, fig. 9.

12. Du même, *Origine*, etc., p. 10, n° 12; 14, n° 5.

3 | on est peut-être en présence de deux lettres, d'un sigma renversé et d'une ligne verticale, que l'on rencontre à Glozel<sup>1</sup>.

∩ lettre fréquente à Glozel<sup>2</sup>.

∪ également lettre fréquente<sup>3</sup>.

∧ de même<sup>4</sup>.

Υ se rencontre aussi souvent à Glozel, et dans l'Espagne du sud. Elle ressemble à une lettre runique<sup>5</sup>.

Χ est employée dans l'inscription d'Alvao<sup>6</sup>.

Ϝ se trouve à Glozel<sup>7</sup>.

/ également.

Seules ✱ et ✶ sont encore inconnues.

La découverte dans trois localités différentes de la Moldavie, à Rădășani, près de Folticeni (hache déjà publiée, dont nous donnons ici une photographie, sur laquelle on voit clairement les lettres glozéliennes relevées par M. Morlet dans le *Mercure de France*), à Coșești et à Bunești, des lettres identiques à celles d'Alvao, de Glozel, de Puyravel, de Santander, est d'un intérêt extrême.

On est donc en présence d'une écriture fort curieuse qu'il n'est plus possible de nier par un simple sourire ou une accusation de faux. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face.

Le problème qui se pose maintenant est celui-ci : s'agit-il

1. *Ibid.*, p. 7, n° 45. Du même, *Puyravel et Chez-Guerrier*, p. 32, fig. 27.

2. Du même, *De quelques groupements*, etc., p. 8, fig. 1.

3. Du même, *Origine*, etc., p. 6, n° 9; p. 7, n° 37.

4. Du même, *De quelques groupements*, etc., p. 9, fig. 4. Du même, *Les vases inscrits de Glozel*, p. 11.

5. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 11, n° 55.

6. Docteur Cheval, *art. cité*, p. 8, fig. 13; A. Morlet, *Puyravel et Chez-Guerrier*, p. 9.

7. A. Morlet, *Origine*, etc., p. 6, n° 1.



vraiment d'une écriture néolithique ou d'une écriture de date plus récente?

Pour Glozel, on a pensé au néolithique I faisant transition entre le paléolithique supérieur et le néolithique ancien. On



Hache trouvée à Radăşeni, près  
de Folticeni, en Moldavie.



Même hache (photographie).

a parlé même d'une connexion de deux civilisations l'une à son déclin, l'autre à ses débuts. Pour Coşeşti aussi, où l'on n'a pas trouvé non plus la moindre trace de métal, on peut affirmer qu'il s'agit d'une civilisation néolithique. Cependant la poterie de cette station étant fort semblable à celle de Cucuteni (Băiceni) et de Truşeşti, j'estime qu'elle appartient au néolithique récent.

Quant aux objets de Buneşti, il reste un point d'interrogation. M. Ciurea m'écrit que le paysan qui les a découverts prétend avoir trouvé aussi une hache de pierre et une « monnaie », pièces qu'il n'a pas gardées.

La découverte de la hache à côté de deux autres objets place l'ensemble dans le néolithique. Cependant la pièce de métal, que le paysan déclare avoir découverte à la même place, est troublante. Mais, s'agit-il vraiment d'une monnaie ou d'un morceau quelconque de métal? Dans quelle couche a-t-elle été exhumée, car il se pourrait qu'elle y fût égarée à une époque postérieure?<sup>1</sup> Nous-mêmes avons trouvé à Coșești à une profondeur de 5 centimètres une pièce de bronze de Charles II, roi de Roumanie.

Quoi qu'il en soit, une chose est absolument certaine. Les objets de Bunești, de même que les tessons de Coșești et la hache de Rădășani, portent des lettres identiques à celle d'Alvao et surtout de Glozel.

Sont-ils de la même époque que Glozel? On ne saurait le dire. Néanmoins, on doit remarquer que cela est assez indifférent, car une écriture peut avoir une vie très longue. Elle peut avoir été inventée à une époque fort reculée et continuer à être employée longtemps après.

La conclusion qui s'impose au sujet de notre découverte est la suivante : On se trouve en présence d'une véritable écriture et l'on doit écarter, à son égard, l'hypothèse de marques de chasse, de signes magiques ou de propriété, chère à certains savants. Il faut, en outre, éclairer par là le procès de Glozel, dont les pièces les plus décriées, les plaquettes à inscriptions, sont authentiques et se trouvent confirmées par les inscriptions de Rădășani, Coșești et Bunești.

O. TAFRALI.

Professeur à l'Université de Jassy.

Jassy, le 8 février 1931.

1. La lettre de M. A. Gorovei, publiée dans le *Mercur de France* (16 mars 1931) nous éclaire à ce sujet : La pièce a été trouvée à une profondeur de 20 centimètres, tandis que le bas-relief se trouvait à 60 centimètres.

## ALPHABET PHÉNICIEN ET CARACTÈRES MINOENS

---

Il serait étonnant que l'écriture minoenne eût disparu sans laisser de traces derrière elle, alors que, pendant tout le deuxième millénaire avant notre ère, elle avait été diffusée aux quatre coins du monde égéen et méditerranéen par les colons et les marins crétois. En effet, depuis longtemps, les érudits ont remarqué la ressemblance de certaines lettres des alphabets lycien, celtibérien, phénicien, et surtout du syllabaire cyprïote, avec des signes minoens qui pourraient bien être leurs ancêtres directs.

On se heurte donc, dès les premiers pas dans l'étude des écritures minoennes, au problème ardu des origines de l'alphabet phénicien. Trois thèses principales sont en présence. Certains savants, Sir Arthur Evans en tête, le font dériver du crétois. M. René Dussaud y voit une composition de caractère original et artificiel. D'autres sont partisans de la thèse des origines sinaïtiques, sans parler ici de ceux qui songent plutôt à un alphabet méditerranéen originaire de l'ouest de l'Europe en se fondant sur les découvertes d'Alvao et de Glozel.

Tâchons d'imaginer comment a pu se produire la création de cet alphabet.

Ce n'est pas toujours aux données les plus simples que s'arrête en premier lieu l'esprit humain. Souvent, il va du complexe au simple, au lieu d'aller du simple au complexe. L'histoire de l'écriture illustre ce principe. Nous y rencontrons quatre stades successifs : pictographique, hiéroglyphique, syllabique et alphabétique, chacun simplifié par rapport au précédent. Plusieurs stades ont, du reste, coexisté à une même époque, dans des pays différents. De nos jours encore, certains peuples n'ont pu s'affranchir des hiéroglyphes.



L'écriture minoenne linéaire comprend environ cent vingt signes; trop pour être alphabétique, pas assez pour être hiéroglyphique. Elle ne peut donc guère être que syllabique, comme l'écriture cypriote qui paraît bien en être en grande partie dérivée. Il n'existait à côté d'elle dans le bassin oriental de la Méditerranée, avant l'invention de l'alphabet phénicien, que les écritures compliquées égyptienne et cunéiforme, et peut-être aussi quelques restes d'écritures pictographiques (disque de Phaestos). Elle constituait donc le stade le plus avancé de l'écriture avant l'alphabet phénicien.

Si, comme tout tend à le prouver, les Phéniciens de cette période étaient fortement imprégnés non seulement de civilisation égyptienne, mais aussi de civilisation minoenne; s'ils avaient même, croit-on, des affinités de race avec les Crétois, pourquoi se seraient-ils tournés vers d'autres peuples que ceux de la Crète pour composer leur alphabet, alors que, précisément, ceux-ci leur offraient l'écriture la plus simple et la plus facile à disséquer?

La découverte faite récemment à Ras Shamra d'un alphabet cunéiforme adapté à un dialecte phénicien n'a pas modifié le problème dans ses grandes lignes; mais elle a porté atteinte à la thèse de M. Dussaud sur le caractère original de l'alphabet phénicien. Nous n'avons aucun motif plausible d'admettre que celui-ci ferait exception à la règle générale d'après laquelle les alphabets linéaires dérivent d'autres plus compliqués; règle qui, nous le savons maintenant, vient de se manifester une fois de plus chez les Phéniciens du nord qui ont simplifié les hiéroglyphes cunéiformes pour les adapter à leur langage. De là à se demander si, à une haute époque, n'ont pas existé simultanément deux alphabets phéniciens, issus l'un du cunéiforme, et l'autre d'une écriture encore indéterminée, il n'y a qu'un pas à franchir.

Il existe vraiment trop de divergences entre les alphabets du Sinaï et celui de la Phénicie archaïque pour qu'on puisse dire que les Phéniciens ont adopté ou copié le système

d'écriture sémitique. On est à peu près d'accord aujourd'hui pour rejeter la théorie de Rougé sur l'origine égyptienne du phénicien. Le cunéiforme est hors de cause. Reste le crétois.

M. Dussaud estime que l'on peut tenir pour démontré le caractère artificiel et original de l'alphabet phénicien, parce que certaines de ses lettres dérivent d'autres. Ainsi :

het	dérivait de	hé
samek	—	de zaïn
sadé	—	de shin
qoph	—	de 'aïn
mem	serait une reduplication de noun	
bet	viendrait de phé	
têt	serait une combinaison de 'aïn et de tav.	

D'accord. Mais, sommes-nous certains que ce sont les Phéniciens qui ont inventé cette composition originale? On retrouve dans le minoen linéaire, antérieur au phénicien, des signes exactement semblables à ceux que j'ai énumérés plus haut. Il était plus facile de copier que d'inventer. Si on examine les tableaux publiés par Sir Arthur Evans, on y retrouve, à peine différenciés, tous les caractères étudiés par M. Dussaud. Je prétends qu'on peut, à une exception près, expliquer par des signes minoens toutes les lettres de l'alphabet phénicien (Tableau I).

On va me poser tout de suite une objection. Les lettres phéniciennes ressemblent sans doute à des signes crétois, mais pas plus qu'elles ne ressemblent aux caractères sémitiques des inscriptions sinaïtiques. Remarquons, et ceci est très important, que, d'une façon générale, plus les lettres phéniciennes sont archaïques, plus elles prennent un air de parenté avec certains signes minoens. Voyez en particulier vav, têt, tav.

Je reprends chaque lettre phénicienne l'une après l'autre.

1° Un certain nombre de caractères phéniciens archaïques sont exactement semblables à des formes linéaires minoennes. Ce sont : ghimel, zaïn, têt, samek, qoph, tav (Tableau II).

	CIB. 1. s 2 <sup>e</sup> moitié du VII <sup>e</sup> siècle	Barekouh Lentijil VII <sup>e</sup> siècle	Kalaub Zentijil, fin IX <sup>e</sup> siècle	NOTA fin IX <sup>e</sup> s.	Mesa vers 842	Alpaal. Byzios fin X <sup>e</sup> s.	Alpaal. Byzios fin XIII <sup>e</sup> s.		Minoen linéaire B	Minoen linéaire A
3	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
24	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
67	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
76	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
8	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
10	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
20	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
45	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
47	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
54	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
13	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
16	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
4	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
70	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
18	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
50	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ
19	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ

2° D'autres caractères phéniciens sont des signes crétois retournés; particularité qui s'explique si l'on se souvient que

Caractères phéniciens archaïques semblables à des formes linéaires minoennes		
	Phénicien	minoen linéaire
ghimel	Ⲁ	Ⲁ
zain	Ⲁ	Ⲁ
têt	Ⲁ	Ⲁ
samek	Ⲁ	Ⲁ
qoph	Ⲁ	Ⲁ
tav	Ⲁ	Ⲁ

le minoen s'écrivait de gauche à droite, et le phénicien de droite à gauche. Pour des raisons de commodité, la direction



du caractère a suivi la direction de l'écriture. Nous avons ainsi : dalet, hé, het, noun, phé, sadé (Tableau III).

Caractères phéniciens archaïques semblables à des caractères minoens retournés		
Phénicien		minoen linéaire
dalet	◁	𐀀
he	≡	𐀁
het	≡	𐀂
noun	↵	𐀃
phé	)	𐀄
sadé	↵	𐀅

3° D'autres lettres phéniciennes sont des signes minoens linéaires à peine évolués. Une évolution considérable s'est produite dans la forme des lettres phéniciennes entre le <sup>xiii</sup>e et le <sup>vii</sup>e siècles avant J.-C. Il est admissible qu'une autre évolution antérieure ait eu lieu, au moment où les Phéniciens sélectionnèrent les lettres de leur alphabet. Il s'est produit alors en Phénicie le même phénomène de simplification qu'en Égypte lors du passage de l'hiéroglyphique à l'hiératique, puis au démotique; ou en Crète, lors de la transformation des signes pictographiques en signes linéaires A ou B.

Prenons en Égypte le son S'a, il est marqué par un hiéroglyphe qui se simplifie en hiératique, en un signe plus facile à tracer pour l'écriture cursive.

Prenons en phénicien le mem archaïque. Il est bien différent du mem classique. Pourtant, nous reconnaissons sans peine sous ce mem classique le signe archaïque modifié, et le résultat d'un *processus* semblable à celui qui a amené le S'a hiéroglyphique égyptien à devenir le signe hiératique de même valeur (voir Tableau I). On devine, dans le mem archaïque, trois traits horizontaux supportés par un trait vertical, peu à peu simplifiés, sous le style du scribe, en un signe tracé d'un jet de plume. Il existe, en effet, parmi les caractères minoens, un signe (voir Tableau I) qui pourrait bien être le prototype cherché du mem phénicien archaïque.

Ainsi, paraissent avoir été transformés : vav, yod, kaph, lamed, mem, aïn, resh, shin (Tableau IV).





Caractères phéniciens archaïques dérivés de caractères minoens évolués	
Phénicien	minoen linéaire
vav ~ Y	Y
yod Z	Z
kaph W	Y
lamed LL	L
mem M	≡
aïn O	⊙
resh q	⊙
shin W	ψ

4° Un signe même, le bêt, a été à la fois « évolué » et retourné. Le cas du bêt est d'autant plus intéressant que cette lettre a subi dans l'alphabet lycien, dont les analogies avec le crétois ont été déjà remarquées, une déformation différente, mais à travers laquelle il est aussi facile de retrouver le prototype minoen original qu'à travers le bêt phénicien (Tableau V).

minoen linéaire	phénicien archaïque	alphabet lycien
EE	bêt 9	F

5° Reste le aleph. J'avoue qu'il m'embarrasse fort. Certes aleph a, en sémitique, la signification de bœuf, et nous avons dans l'écriture minoenne une tête de bœuf. Mais, en faisant un essai de généalogie descendante de cette tête de bœuf, on trouve des formes linéaires tant crétoises que cypro-minoennes très différentes du aleph phénicien archaïque. Ni elles, ni les formes cypro-minoennes ne répondent davantage au A cyprïote. C'est donc sur la seule valeur : aleph = « bœuf », valeur arbitraire, je ne l'ignore pas, que je conserve au signe

minoen le rôle provisoire d'ancêtre du aleph phénicien (Tableau VI).

Minoen crétois hiéroglyphique	cypro-minoen	minoen crétois linéaire B	phénicien archaïque
			aleph 

A ces raisons qui me paraissent militer en faveur de l'origine crétoise de l'alphabet phénicien, on peut encore ajouter les ressemblances existantes entre le système de numérotation phénicien et celui des tablettes minoennes.

Le système crétois a été légèrement modifié par les Phéniciens; mais les analogies sont évidentes (Tableau VII).

Numérotation crétoise minoenne		Numérotation phénicienne
un	) ou /	
cinq	))) ou /// ou	
dix	•	— ou ^
vingt	..	o ou }
cent	o	

Si les Phéniciens ont adapté à leurs besoins la numérotation crétoise, pourquoi n'auraient-ils pas agi de même pour les lettres de leur alphabet ?

N'est-il donc pas raisonnable de penser que les Phéniciens ont composé leur alphabet en choisissant les caractères, par voie de sélection intelligente, parmi les signes de l'écriture linéaire minoenne, déjà évoluée, et avec laquelle ils



étaient familiarisés? Une règle, sans doute, a présidé à cette sélection. Elle a pu s'effectuer de la façon suivante : Supposons cinq signes crétois, exprimant le son Z accompagné d'une voyelle : za, ze, zi, zo, zu. Parmi ces signes, les Phéniciens auront choisi l'un d'eux, le zaïn, pour exprimer seulement, le son de la consonne initiale Z; et ils auront procédé de même pour les 22 lettres de leur alphabet.

Dès lors, pourquoi, ayant précisément sélectionné 22 signes, les Phéniciens leur auraient-ils attribué une valeur arbitraire autre que celle qu'ils possédaient déjà? Pourquoi auraient-ils, par exemple, donné au signe tav la valeur alpha, s'il se prononçait déjà tav en Crète? C'était bien inutile.





On voit où je veux en venir. Chaque lettre de l'alphabet phénicien représenterait la valeur de la lettre initiale de la syllabe que cache un signe minoen.

Existe-t-il un moyen de contrôle permettant de faire la preuve que la valeur alphabétique d'une lettre phénicienne est bien celle de la première lettre d'une syllabe minoenne? Ce moyen, j'avais cru le trouver en examinant le syllabaire cypriote, dont depuis longtemps les analogies avec les écritures minoennes ont été remarquées et étudiées. Mon idée était la suivante : déterminer d'abord la filiation d'un caractère cypriote avec un caractère minoen. Si je constatais ensuite que ce caractère cypriote avait une valeur syllabique dont la lettre initiale correspondait avec la valeur alphabétique d'une lettre phénicienne dont j'avais remarqué la ressemblance avec le même caractère minoen, ne pouvais-je pas en inférer que j'obtenais ainsi la valeur syllabique réelle de ce signe minoen?

Je le dis sans tarder, les résultats obtenus par cette méthode ont été décevants. Sauf pour le vav, dont la valeur phonétique cypriote (Fo, vo), et la forme (piquet de tente) correspondent bien à la valeur phonétique phénicienne et à la forme du signe minoen représentant un piquet de tente, les autres attributions hasardées dans le tableau ci-joint sont peu concluantes. Ce travail était, d'autre part, rendu plus ardu du fait que certaines consonnes : B, D, Th, manquent

au cyprïote; et que certains signes de ce syllabaire ont une double valeur, par exemple F et V, G et K, etc. (Tableau VIII).

Le résultat est donc maigre. Fait plus grave, certains signes

	Phénicien Archaïque	Syllabaire Chypriote	Minoen Linéaire	Minoen Hiéroglyphique
Hé	𐤀 𐤁	Ke 𐤀 𐤁	𐀀 𐀁	
Vav	𐤂 𐤃	Fo. Vo 𐤂 𐤃	𐀂	
Yod	𐤄	Ye' 𐤄	𐀄 𐀅	
Lamed	𐤅 𐤆	Li 𐤅 𐤆	𐀆	
Samek	𐤇	So 𐤇 𐤈	𐀇 𐀈	
Phé	𐤉 𐤊	Pe 𐤉 𐤊	𐀉 𐀊	
Sadé	𐤋	Su 𐤋	𐀋 𐀌	
Resh'	𐤌	Ra 𐤌 𐤍	𐀌	
Shm	𐤎	Se 𐤎 𐤏	𐀎 𐀏	

Comparaison de certaines lettres phéniciennes avec des caractères chypriotes et des signes minoens.

ont une valeur totalement différente en cyprïote et en phénicien : tav, thêt, dalet, zaïn (Tableau IX).

Cette comparaison amène à étudier le syllabaire cyprïote d'un autre point de vue, dans ses relations directes avec le minoen crétois. En complétant le tableau déjà dressé par Sir Arthur Evans, on peut établir une similitude entre ces

deux écritures pour une trentaine de caractères (Tableau X).

Mais, d'autre part, l'examen du même tableau permet de

Minoen linéaire A	Phénicien	Chypriote	Minoen linéaire A	Phénicien	Chypriote
EE	Bet 4		≠ ≠	Samek ≠	So ≍
^ ^ ^	Ghimel 7	Ko ^	≡		Se ≡
⋈	Dalet 4		Δ		Se Δ
Υ	Var Υ	Fo Vo T	○	Ain ○	
II I	Zaïn I	Fz Vz I	( )	Phé ))	
» »		Zo \$	≠		Pa ≠
≡ ≡	Het ≡		52		Pe 5
≡ ≡		E ≡	77		Bo 72
⊕	Tet ⊕		42		Pa 42
γ γ	Yod γ	Ye γ	STR	Sade tr	
ψ ψ	Kaph ψ		φ φ	Qoph φ	
≠ ↑		Ka ↑↑	♀	Resh ♀	
≡ ≡	Hé ≡	Ke ≡	8		Ro 8
⋈ ⋈	Lamed ⋈	Li ⋈	44	Shm w	
⋈ ⋈		La ⋈	+ +	Tav +	
8		Le 88	tr		Ta tr
≡ ≡	Mem 3	Na ≡	ψ		Te ψ
≡ ≡		Me ≡	^		Ti ^
○		Mo ○	F		To F
γ γ	Noun γ		≡ ≡		Tu ≡

Comparaison des caractères chypriotes et phéniciens  
avec certains signes minéens.

constater l'absence de certains signes crétois, correspondant d'après le tableau I à certaines lettres phéniciennes dont



précisément la consonance manque au cyprote : B, Th, en particulier.

Syllabaire Chypriote	Cypro-Minoen	Minoen Linéaire	Minoen Hiéroglyphique	Syllabaire Chypriote	Cypro-Minoen	Minoen Linéaire	Minoen Hiéroglyphique
E				Li			
O		↓	↓ ↓	Lo +	+	+	
U		Υ Υ	Υ Υ	Ra	♀	♀	♀
Ka		↑ ↑		Ri		ψ ψ	
Ke				Ro		ϝ ϝ	
Ko	↑	∧		Na	⎯	⎯	
Ta	↑	↑		Mi		⊖ ⊖	
Te		Υ Υ	Υ Υ Υ Υ	Mo		⓪	
Ti		∧ ∧		Mu			X X
To		F		Ye		ϝ ϝ ϝ	
Tu				Fa, Va	⌘	⌘	
Pa	⊕	⊕		Fe, Ve		⊕ ⊕	
Pe	S	S		Fo, Vo		⊖	
Po				Se		⌘ ⌘ ⌘	
Pa		ψ ψ ψ ψ	ψ	Sl		⌘ ⌘ ⌘ ⌘	
La		ϝ ϝ		So		⌘ ⌘ ⌘ ⌘	⌘
Le	8	8		Zo			

Comparaison du syllabaire chypriote avec certains signes minoens.

Quant à la comparaison des lettres archaïques phéniciennes avec la signification qu'elles ont en babylonien et en sémitique, et avec des signes minoens, elle amène à constater

que, s'il y a correspondance dans certains cas, il y a aussi divergence dans d'autres. Ainsi :

Kaph signifie main ouverte, et ne dérive pas du signe minoen « main ouverte », mais d'un autre signe (voir Tableau I), comme le prouve au surplus le K lycien. C'est le Ke cypriote qui correspond à la main ouverte.

Noun signifie poisson, mais ne dérive certainement pas du signe minoen « poisson », pas plus que le Ne cypriote; mais tous deux bien plutôt du signe minoen « serpent ».

Phé ne correspond pas à une bouche, mais bien plutôt à un croissant lunaire.

Le cas du alpeh doit être semblable.

M. DAYET.

---

# UN CAMÉE ANTIQUE A TIFLIS<sup>1</sup>

(PL. I ET II.)

---

L'icône géorgienne, où se trouve enchâssé le camée reproduit ici, était conservée, d'après les *Matériaux* de la comtesse Ouvaroff<sup>2</sup>, dans la sacristie de l'église du village de Medjouriskhevi (gouvernement de Tiflis), comme propriété privée de la famille Toulachvili. Ses dimensions sont de 0 m. 55 sur 0 m. 4. L'icône (pl. I) se compose d'une planche de bois, couverte d'une feuille d'argent doré, avec, le long du bord, deux rangs d'ornements ciselés de travail géorgien, de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Au bord et dans quelques endroits vers le milieu sont enchâssés des pierres précieuses, ainsi que des verres sur paillon, tombés par endroits. Sur le fond lissé de l'icône est une croix avec une lance et une éponge (en forme de cœur), composée de planchettes doubles concaves en néphrite, ajustées par de petits clous d'or. Au milieu de la croix se trouve enchâssée une pierre taillée où sont représentés un Amour et un papillon au-dessus d'un autel. Sous la croix est incrusté un relief chinois en néphrite clair représentant un dragon; plus haut, de deux côtés de la croix, deux planchettes avec des images repoussées de la Mère de Dieu sont ajustées au moyen de petits clous. Dans les quatre coins sont logés les reliquaires : au-dessous du croisement, du côté gauche, se trouve celui de saint Georges, en forme de planchette rectangulaire, et avec une inscription géorgienne *khoutzouri* du x<sup>e</sup> siècle; du côté gauche une petite

1 Je tiens à exprimer ma sincère reconnaissance à Mlle M. I. Maximova, professeur à l'Université de Leningrad, pour les indications précieuses qu'elle m'a fournies.

2. *Materialy po archeologii Kavkasa*, IV, p. 188-189.



icone ciselée, représentant un Crucifix avec les initiales de Jésus-Christ et l'inscription géorgienne « Crucifix ». Au-dessus du croisement, des deux côtés de la croix, sont placés des reliquaires sous forme d'élégants médaillons ronds; celui du côté gauche est orné d'une image ciselée, représentant la tête du Christ Emmanuel de face, avec les inscriptions suivantes des deux côtés : IC XC; à gauche, se trouve enchâssé le médaillon avec le camée qui nous intéresse, avec l'inscription géorgienne : « Mère de Dieu ». Au-dessus des deux médaillons il y a l'inscription : « Le sang sacré et les épines de la Passion ». Dans les coins à l'endroit du croisement : IC XC et plus bas, au-dessus des images repoussées de la Mère de Dieu NI KĀ. Tout en bas, près de la croix, l'inscription : « Sainte éponge et chlamyde ». Au bord intérieur de l'icone il y a deux inscriptions *khoutzouri* : celle de droite mentionne Basile (évêque), de Nikoze; celle de gauche nommé Gédéon Abachidzé. Cette dernière est très importante, parce qu'elle nous fait connaître l'endroit et l'époque de l'exécution de l'icone : Gédéon Abachidzé est, en effet, connu par ses donations à l'église d'Oubissi, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le camée (fig. 2) est taillé dans un morceau de sardonix à trois couches; il représente une tête de femme en profil droit; le profil distinctement dessiné et régulier, le nez droit, les narines fines, les lèvres assez fortes, le menton arrondi et énergique, toute la mâchoire inférieure, y compris le menton, assez lourde. L'œil est très grand, largement ouvert, le regard dirigé tout droit devant lui. Les paupières sont marquées par des lignes fines et délicates, ainsi que l'iris; le sourcil est disposé assez bas au-dessus de l'œil, la pupille est marquée d'un point; le front est tout à fait lisse. Le modelé est large, mais délicat. La coiffure est typique de la représentation d'Isis dans l'art alexandrin : les boucles, descendant sur les épaules et le cou, sont retenues par un large diadème; cinq boucles de *cheveux* tombent sur les épaules, la sixième, plus courte, jusqu'au niveau de l'oreille seulement. Les cheveux, rejetés du front en arrière, sont divisés, à ce qu'il semble,



ICONE GÉORGIENNE  
(Musée de l'Université à Tiflis).



par une raie et retenus par un diadème. Celui-ci est orné d'un épi de blé, symbole de fécondité. La tige d'épi entoure la tête, y compris le diadème, et offre quatre feuilles étroites, deux de chaque côté; quant à l'épi même, il se trouve en haut du diadème, au-dessus du front. A l'épaule droite, au premier plan, est représentée une fleur, rappelant par sa forme une petite rose, mais avec des feuilles allongées. L'épaule gauche est couverte des plis du manteau.

La couche inférieure servant de fond est d'un brun foncé; celle du milieu, très mince, d'un blanc de lait à ton bleu violent, est employée pour le visage, le cou, les épaules et le disque cornu d'Isis. Le bout de l'épi, ainsi que celui des cheveux au-dessus du front, atténuant graduellement la couleur brune de la couche supérieure, finissent par devenir blancs, ainsi que le bout inférieur de la dernière boucle descendant sur le dos. La couche brune d'en haut est un peu plus claire que celle d'en bas; elle sert pour l'exécution des cheveux, du diadème, de l'épi et de la fleur sur l'épaule droite. Pour donner plus d'épaisseur à la nuance brune des cheveux, il fallait une couche assez épaisse; c'est pourquoi une partie du diadème et des cheveux, surtout au-dessus de la tempe, a un relief particulièrement élevé et ressort fortement au-dessus de la couche blanche. La fleur de l'épaule est exécutée en un relief très bas, d'une nuance jaunâtre et transparente. Il faut noter l'art du maître qui profite des effets de coloration de la pierre : le ton foncé et profond du fond, faisant ressortir particulièrement la nuance tendre du visage. L'artiste a tiré profit, dans le modelage du visage, de la transparence de la couche du milieu. Le travail de l'œil, de l'enfoncement entre l'œil et la racine du nez et du dessous de l'œil, d'une couche très mince, rend le bleu à cet endroit particulièrement transparent et doux. Le même effet s'observe dans le modelé de la tempe et de la joue. En profitant de la transparence de la couche brune d'en haut, l'artiste parvient à un effet de couleur dans le travail des boucles; à l'aide d'entailles assez profondes, les cheveux acquièrent un lustre doré et chaud, particulier aux cheveux frisés de couleur



châtain foncé. La fleur de l'épaule est exécutée, comme nous l'avons déjà dit, en bas-relief, mais la couche brune de la petite rose est plus épaisse que celle des feuilles; c'est pourquoi la fleur se distingue par sa couleur brune plus épaisse, parmi les feuilles de ton jaune doré.

Sur le fond, autour de la tête, on voit comme un second contour encerclant la tête par derrière. Cette trace commence à la nuque et atteint le bout de l'épi. Par devant, cette ligne va du bout de l'épi jusqu'au milieu du nez, et du bout du nez jusqu'au milieu du cou. Je ne puis expliquer cela avec certitude; mais deux suppositions sont possibles : 1<sup>o</sup> la monture du camée couvrait la plus grande partie du fond avant que ce camée ne fût enchâssé dans l'icone, laissant libre seulement la partie du fond autour de la tête, encerclée par cette égratignure; 2<sup>o</sup> ce qui me semble plus vraisemblable, l'égratignure est le résultat d'une tentative d'entourer d'un nimbe la tête de la déesse, tentative faite lorsqu'on montait le camée dans l'icone où il devait représenter l'image de la Mère de Dieu.

On peut citer quelques autres représentations voisines de celle de notre camée. A l'intérieur de la tasse Farnèse<sup>1</sup> est représentée une femme assise sur un sphinx égyptien avec une coiffure analogue et un diadème; cette figure est interprétée par Furtwaengler comme Euthénie, la déesse de la pluie et de l'inondation, amie ou épouse du Nil, dont l'effigie sur les monnaies s'assimile à celle d'Isis<sup>2</sup>. Sur la calcédoine de la collection Tyskiewicz, publiée par Furtwaengler<sup>3</sup>, se trouve le portrait idéalisé d'une des reines égyptiennes, représentée comme Isis avec des boucles libyques et un diadème royal. Enfin, parmi les collections de l'Ermitage (*Glyptique, Camées*, Inv. n<sup>o</sup> 33); se trouve un camée de sardonx à trois couches représentant Isis avec la même coiffure et le diadème. En ce qui concerne notre camée, la supposition qu'il représente une reine quelconque

1. Furtwaengler, *Antike Gemmen*, I, pl. LX.

2. Furtwaengler, *op. cit.*, II, p. 255.

3. *Op. cit.*, I, pl. XXXII, 31.



CAMÉE DE L'ICONE GÉORGIENNE

(Musée de l'Université à Tiflis).



sous l'image d'Isis ne me semble pas admissible, parce que les traits du visage n'ont rien de personnel.

Il faut remarquer la parenté tout à fait indubitable de notre camée avec une série de monuments de la glyptique antique, ainsi qu'avec des effigies sur les monnaies. Parmi les camées de style analogue, il faut nommer avant tout, comme on l'a vu plus haut, les figures de la célèbre « tazza Farnese » à Naples <sup>1</sup>. Ici, ainsi que sur notre camée, nous avons devant nous des images idéales de déesses. Le visage dit d'Euthénie en trois quarts, les représentations en profil des *Horae* du côté droit de la composition et du Nil du côté gauche, sont caractérisées par le même profil droit, le grand œil, les traits du visage grands, nobles et gracieux. Les profils des deux *Horae* et le visage d'Euthénie se rapprochent de notre camée par la ressemblance générale des traits du visage. J'ai déjà rappelé la calcédoine de la collection Tyskiewicz, portrait idéalisé d'une reine égyptienne sous les traits d'Isis <sup>2</sup>, travail excellent, se distinguant par sa manière large et libre, particulière aux modèles du III<sup>e</sup> siècle. Les traits du visage y sont très idéalisés, mais Furtwaengler croit y reconnaître la représentation de Bérénice I. Il faut mentionner ensuite la cornaline de la collection Marlborough <sup>3</sup>, avec le portrait de Bérénice I ou Arsinoé II (d'après Furtwaengler), la représentation probable de Bérénice II sur une cornaline de la collection de l'Ermitage <sup>4</sup> et le profil de femme <sup>5</sup> où Smith et Hutton voient un portrait de Bérénice II.

On peut rattacher au même groupe l'Arsinoé II (hyacinthe de la collection Tyskiewicz) <sup>6</sup> avec des traits nettement

1. *Op. cit.*, I, pl. LX.

2. *Op. cit.*, I, pl. XXXII, 31.

3. *Op. cit.*, pl. XXXII, 30.

4. *Op. cit.*, I, pl. XXXII, 37. Cf. l'effigie sur un hexadrachme d'or de Cyrène, ap. Imhoof-Blumer, *Porträtköpfe auf antiken Münzen hellenistischer und hellenisierter Völker*, pl. VIII, 7.

5. Furtwaengler, *op. cit.*, I, pl. XXXI, 39 et Smith and Hutton, *Collection Cook*, pl. IV, 64.

6. Furtwaengler, *op. cit.*, I, pl. XXXII, 36.



individualisés (comparez la représentation sur l'octodrachme d'or)<sup>1</sup> : même liberté et même largeur de traitement, même travail de l'œil, grand comme toujours, avec iris distinctement marqué.

Un profil de femme (cornaline de la collection Story Mas-kelyne)<sup>2</sup>, portrait probablement idéalisé, est très proche par son style de notre camée. Ce portrait en profil à gauche, orné d'un bandeau et d'une écharpe, rappelle le profil de femme sur la monnaie d'Hiéron II, représentant probablement, mais très idéalisée, Philistis, son épouse<sup>3</sup>. Le traitement des cheveux et de l'écharpe est presque tout à fait pareil.

Il est instructif de comparer notre camée avec celui (déjà mentionné) de l'Ermitage représentant Isis, taillé aussi dans une sardonx à trois couches (fig. 3). La coloration même de la pierre donne une tout autre impression. La couleur noire de la couche d'en haut, aussi bien que celle d'en bas, le blanc de lait froid de celle du milieu, l'absence complète de transparence, font une impression de sécheresse, confirmée par le travail même. Malgré l'imitation évidente d'anciens modèles, il n'y a là ni finesse, ni vie, ni liberté. Le traitement même des cheveux est plus schématique : les boucles de l'Isis de l'Ermitage ne donnent pas du tout l'impression de cheveux humains frisés, mais d'une perruque.

Concluons de ces rapprochements que notre camée appartient à une période florissante de l'hellénisme, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, et qu'il a très probablement été exécuté, comme la *tazza Farnese*, à Alexandrie.

A. J. AMIRANACHVILI.



Fig. 3.— Camée de l'Ermitage.

1. Imhoof-Blumer, *op. cit.*, pl. VIII, 3.
2. Furtwaengler, *op. cit.*, I, pl. XXXI, 28.
3. Imhoof-Blumer, *op. cit.*, pl. II, 21, 22.
4. Furtwaengler, *op. cit.*, I, pl. XXXII, 31.
5. *Op. cit.*, III, p. 155.

## PRO M. CLAUDIO MARCELLO

---

Le problème de l'identification du *puer* de la IV<sup>e</sup> Bucolique virgilienne peut paraître à des esprits prévenus comparable à celui de la quadrature du cercle et destiné à faire éternellement le désespoir des chercheurs. D'autre part, M. P. Faider<sup>1</sup> en nie l'intérêt, sous prétexte qu'une fois une certitude acquise en faveur de tel ou tel enfant, le nom obtenu ne nous aiderait guère pour l'exégèse de l'églogue et fournirait tout au plus une note de deux lignes au bas d'une page! Pourtant, un nom précis peut modifier nos idées sur les tendances politiques ou philosophiques de Virgile en 40, confirmer ou infirmer le sens astronomique ou astrologique donné par d'aucuns à *Iam redit et Virgo*, à *aspice conuexo nutantem pondere mundum*, éclairer le vers 17, le vers 26, le vers 49. Je crois donc être fondé à maintenir que le problème mérite d'être abordé et, s'il se peut, résolu.

Peut-il l'être? Je crois que l'emploi de la méthode historique isolée ne donne pas de meilleurs résultats que l'emploi de la méthode philologique isolée, mais que leur combinaison doit nous donner la solution.

Désireux de plaider en faveur de mon identification du *puer* avec M. Claudius Marcellus, identification que j'ai proposée après d'autres (Garrod, Slater), dans mon livre<sup>2</sup>, j'ai donné à dessein à cet article un titre rappelant celui d'un plaidoyer célèbre pour un autre Marcellus.

Car il me faut d'abord combattre le réquisitoire de mes opposants, c'est-à-dire les objections que font à l'identi-

1. *La IV<sup>e</sup> églogue et la méthode historique*, in *R. Belge de phil. et d'histoire*, IX, 1930, nos 3-4, p. 784.

2. *Les Masques et les Visages dans les Bucoliques de Virgile*, Bruxelles, 1930, p. 92-106.

cation avec Marcellus : Kroll (*Gnomon*, 1930, p. 520), Carcopino (*Virgile et le mystère de la quatrième Églogue*), S. Reinach (*Cultes, mythes et religions*, II, p. 68), Faider (p. 787, 788).

### 1. — DEUX VERS DE PROPERCE.

L'objection principale est tirée d'une élégie de Propertius (III, 18) sur la mort prématurée de M. Claudius Marcellus. Dans cette élégie, datant de la fin de l'année 23 av. J.-C., on lit (v. 25-26) :

*Occidit et misero STETERAT uicesimus annus ;  
Tot bona, tam paruo clausit in orbe dies.*

Kroll, Carcopino et Faider déduisent du vers 25 que M. Claudius Marcellus, mort en 23, serait né en 42 avant J.-C. Ils donnent à *steterat* un sens tel que, suivant Propertius, Marcellus, *était* lorsqu'il mourut, âgé de dix-neuf ans. M. P. Faider opposant *steterat* à un verbe tel que *uergebat* trouve même dans le mot l'indication *précise* que Marcellus était mort dans la *première moitié* de sa vingtième année. Il invoque, comme M. R. Durand<sup>1</sup>, l'analogie avec *ισταμένον μηνός* (*Odyssee*, XIV, 162) qui veut dire qu'on est dans la première quinzaine du mois.

Mais voici un passage virgilien sur la mort du jeune Pallas (*Énéide*, X, v. 466) qui nous force à comprendre tout autrement le mot *steterat* :

*Stat sua cuique dies : breue et irreparabile tempus  
omnibus est uitae, sed famam extendere factis<sup>2</sup>  
hoc uirtutis opus. Troiae sub moenibus altis  
tot nati cecidere deum ; quin occidit una  
Sarpedon mea progenies ; etiam sua Turnum  
fata uocant metasque dati peruenit ad aevi.*

Dans les deux vers de Propertius se retrouvent, en effet,

1. Observation faite verbalement à l'auteur par M. R. Durand.

2. Voir *Énéide*, VI, v. 806 : *Et dubitamus adhuc uirtutem extendere factis ?*

*occidit, dies* et le verbe *stare*. Comme il s'agit dans l'*Énéide* d'un adolescent héroïque mort prématurément, on me concédera que Properce a pu s'inspirer de ce passage encore inédit, à moins qu'on ne préfère supposer que Virgile s'est souvenu de l'élégie sur Marcellus en traitant la mort de Pallas.

En tout cas, il est légitime de déduire du rapprochement des deux textes et le sens de *dies* au vers 26 de l'élégie et le sens de *steterat* au vers 25. Le *dies* est évidemment le *dies fatalis*, le jour fixé pour la mort. Quant à *steterat uicesimus annus*, cela signifie non « la vingtième année était dans sa première moitié », mais « la vingtième année avait été fixée par les destins ».

Est-ce à dire qu'elle ait été nécessairement atteinte par Marcellus? Non. Tout ce que veut dire Properce, c'est que les Parques avaient assigné à la vie de Marcellus *comme borne à ne dépasser en aucun cas*, la vingtième année, cet âge, qui symbolise *en poésie* la force et la beauté de l'adolescence, comme en témoignent ces deux vers de Némésien (IV<sup>e</sup> Buc., v. 35-36) :

*et tibi iam tumidae nares et fortia colla,  
iam tibi bis denis numerantur messibus anni*

ou ce passage de la *Laus Pisonis* (v. 261-262).

*quamuis nunc iuvenile decus mihi pingere malas  
coeperit et nondum uicesima uenerit aetas,*

passage d'où il serait abusif de déduire que l'auteur était alors juste dans sa dix-neuvième année!

Même s'il s'adresse à la famille du défunt, l'élégiaque Properce n'est pas tenu à la précision chronologique d'un historien. Il n'est pas obligé d'écrire *duodeuicesimus annus* si *duodeuicesimus* entre difficilement dans son vers et il peut parfaitement s'en tirer avec une formule vague telle que : « Il est mort et au malheureux la vingtième année avait été fixée comme terme », signifiant que Marcellus ne devait pas atteindre sa *uicesima aetas*, mais non qu'il est mort dans sa



*dix-neuvième année* plutôt que dans sa *dix-huitième*. Les destins auraient toléré *au grand maximum* que Marcellus atteignît dix-neuf ans; ils n'auraient pas permis davantage : Comme le dit Virgile (*Énéide*, VI, v. 870-871) :

*Ostendent terris hunc tantum fata neque ultra  
esse sinent...*

Voilà tout ce qu'on peut tirer du témoignage de Propertius. *C'est que Marcellus ne devait pas dépasser dix-neuf ans de par la volonté du destin*. Or, ces dix-neuf ans, il ne les a même pas atteints s'il est né en 40, puisqu'il serait mort à dix-sept ans, dans sa *dix-huitième année* !

## 2. — SERVIUS ET LES HISTORIENS.

En effet, Servius est formel en ce qui concerne l'âge de Marcellus mourant et ce témoignage a d'autant plus de poids que Servius ne croit pas que la IV<sup>e</sup> Bucolique soit écrite en l'honneur de Marcellus. C'est dans une scolie du vers 861 du VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* que Servius écrit : *Significat autem Marcellum filium Octaviae sororis Augusti quem sibi Augustus adoptavit. Hic sexto decimo anno incidit in ualeitudinem et periit octavo decimo in Baiano cum aedilitatem gereret.*

A ce témoignage, confirmé par tout ce que nous savons des *cursus honorum* respectifs de Tibère et Marcellus, et aussi par la comparaison de leurs dates de prise de toge virile (27 et 25 av. J.-C.), M. J. Carcopino reproche une erreur sur « la soi-disant adoption de Marcellus par Auguste » (p. 161, n. 1). Mais le témoignage de Servius est confirmé sur ce point par Plutarque, écrivant (*Antoine*, 87,2) : *ἀνὰ πένθος καὶ γάμψρον ἐποίησατο Καίσαρ*, de telle sorte que, s'il y a erreur, ce n'est pas Servius qui en est responsable. Servius a d'ailleurs pu se tromper sur un point — et je n'ai pas caché, dans mon ouvrage, qu'il a dû se tromper sur la durée de la maladie de Marcellus (p. 101, n. 2) — sans se tromper néces-

sairement sur d'autres points. Là où un accord avec des sources indépendantes de lui comme Plutarque sur l'adoption, comme Dion Cassius sur l'âge<sup>1</sup>, nous garantit son exactitude, il n'y a aucune raison d'écarter son témoignage en faveur d'une fausse interprétation donnant à un vers de Properce une rigueur qu'il n'a point.

Le fait que Marcellus caracolait à la droite d'Auguste et Tibère à sa gauche lors du triomphe Actiaque (Suétone, *Tibère*, 5) ne prouve point, comme semble le croire M. J. Carcopino, que Marcellus était le plus âgé (p. 160). Cela prouve seulement qu'il avait droit de préséance comme héritier présomptif. C'est pour la même raison qu'il fut nommé édile curule alors que Tibère n'était nommé que questeur (Dion Cassius, LIII, 28), ou même qu'il fut tribun militaire en Espagne avant d'avoir pris la toge virile, alors que Tibère ne le fut qu'après l'avoir prise<sup>2</sup>.

Je ne cite que pour mémoire l'objection faite à Servius par M. J. Carcopino (p. 161, n. 1) lorsqu'il dit que, né en 40, Marcellus eût encore été au maillot quand on le fiança à la fille de Sextus Pompée (août 39). Était-il plus grave de le fiancer à moins d'un an qu'à moins de trois ans (et non à quatre ans, comme le dit par erreur M. J. Carcopino), puisqu'il ne s'agissait là que d'une formalité dictée par la situation politique et d'un projet d'union qui ne devait se réaliser — s'il se réalisait jamais — qu'environ quinze ans plus tard?

### 3. — L'ENFANT DE LA PAIX.

D'ailleurs, je dois faire observer que le *seul enfant* susceptible par son origine d'aspirer un jour à gouverner le monde romain et dont la venue au monde peu de temps après la paix de Brindes nous soit attestée formellement par l'histoire, est un enfant d'Octavie.

1. Voir mon livre, p. 100-102.

2. Suétone, *Aug.* 26; Dion Cassius, LIII, 26. Voir Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, I, p. 682.

A tort ou à raison, M. J. Carcopino conteste à M. Jeanmaire que des jumeaux soient nés en 40 avant J.-C. à Cléopâtre et Marc-Antoine<sup>1</sup>. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que seules des combinaisons, des déductions permettent de croire que cette date est possible ou qu'elle est impossible. Aucun texte formel ne l'appuie ni ne l'infirmes *directement*. De même, de l'aveu de Servius, suivi par J. Carcopino et Ed. Linkomies<sup>2</sup>, l'aîné des fils de Pollion, Asinius Gallus, est né lorsque son père n'était encore que consul désigné. Mais là encore aucun texte *historique* ne peut être invoqué.

D'autre part, selon Servius, Saloninus est né après la prise de Salone; selon le scoliaste de Berne, il est né lorsque son père était proconsul de Dalmatie. M. J. Carcopino s'efforce bien de prouver que Pollion était encore consul lorsqu'il partit pour Salone et même quand Saloninus naquit<sup>3</sup>. Mais il n'a aucun texte *historique* qui le dise formellement et toute son argumentation se fonde soit sur le prétendu silence d'Appien sur les faits et gestes de Pollion après Brindes<sup>4</sup>, soit sur une prétendue analogie avec le cas de Calvinus<sup>5</sup>, soit sur la prétendue absence de Rome des consuls lors de l'émeute du grand cirque<sup>6</sup>.

Au contraire, Dion Cassius et Plutarque nous sont garants

1. Faider, p. 789-796.

2. Servius, p. 44 Th — Scol. Bern., p. 775 H — Ps. Acro ad Horat. Carm., II, 1, 15. Carcopino, p. 167-169. Edwin Linkomies, *Vergils vierte Ekloge, Arctos, Helsinki*, 1930, I, p. 177.

3. P. 175, etc.

4. Il affirme, page 180, qu'Appien n'a nommé que Ventidius parmi les lieutenants d'Antoine partis en hâte après la paix (*Bell. ciu.*, V, 65, 276). — Mais Appien ne nomme comme lieutenant du côté d'Octave — qu'*Helenus* (V, 65, 277).

5. Calvinus s'embarquant — après son consulat selon Velleius Paterculus (II 78) — pour Emporiae, a dû partir non de Brindes, mais d'*Ostie*. Donc il a pris possession de son consulat. Il est invraisemblable que Pollion se soit embarqué dès le 10 octobre 40 (p. 123) alors que rien ne pressait, alors qu'il avait intérêt à se faire acclamer à Rome aux côtés de son collègue, alors que sa femme, selon M. Carcopino, attendait un enfant!

6. Le silence des historiens ne prouve pas leur absence, mais peut-être leur peu d'importance ou leur incapacité à rétablir l'ordre qui donna aux triumvirs un prétexte pour les abroger *en fin d'année* (Dion, XLVIII, 12).

qu'Octavie était enceinte des œuvres de son premier mari C. Claudius Marcellus lorsqu'elle se remaria à Rome avec Marc-Antoine; nous savons aussi d'une manière formelle par Plutarque que les dix mois de veuvage légal n'étaient pas encore écoulés, puisque le sénat fut obligé d'en dispenser exceptionnellement Octavie<sup>1</sup>. Et le calcul de ces dix mois — *qui sont les fameux dix mois du vers 61 de la IV<sup>e</sup> Bucolique* — nous oblige à admettre que l'enfant issu d'un père mort au début de 40 est né au plus tard en novembre 40, donc encore pendant l'éphémère consultat de Pollion et seulement quelques semaines après le traité de Brindes<sup>2</sup>.

Dans ces conditions on me concédera que l'histoire est plutôt en faveur du nouveau-né d'Octavie que d'un enfant de Cléopâtre ou de Pollion.

Mais M. J. Carcopino prétend (p. 161, n. 1) qu'Octavie accoucha d'une fille. Or, les deux textes qu'il invoque à l'appui de cette affirmation sont muets sur ce point. On lit seulement dans Plutarque (*Antoine*, 87,3) : « De Marcellus, elle avait deux filles et un fils, Marcellus, dont César fit à la fois son fils et son gendre, tandis que des filles il donna l'une en mariage à Agrippa. » Et Suétone (*Auguste* 63) écrit simplement : « Julie fut d'abord mariée à Marcellus, fils de sa sœur Octavie, *tout juste sorti de l'enfance*, puis, à sa mort, à Agrippa. Auguste pria sa sœur de lui céder ce gendre, car alors Agrippa était marié à l'une des Marcellae dont il avait des enfants. »

Aucun de ces textes n'indiquant que Marcellus a été plus âgé que Marcella *minor*, je crains bien que M. J. Carcopino n'ait confondu l'enfant posthume de C. Claudius Marcellus avec la fille qu'Octavie donna en 39, à Athènes, à son second mari Marc-Antoine<sup>3</sup>. Mais cette fille est née *un an après*,

1. Dion Cassius, XLVIII, 31, 3; Plutarque, *Antoine*, XXXI, 1; Appien, *Bell. Ciu.*, V, 64.

2. Sur la date de la mort du père, voir article *Claudius*, n° 216 (Münzer, P. W. R. E., III, p. 2736, l. 38-39).

3. Plutarque *Antoine*, ch. xxxvii, p. 930, cf. ch. lxxxvii, 3, p. 955. La naissance de cette première fille de Marc-Antoine dans l'hiver 39-8, prouve bien que l'autre enfant était encore né dans la fin de l'an 40.



à Athènes. Il ne s'agit pas de l'enfant né à Rome en 40 des œuvres du premier mari.

Et la succession des enfants d'Octavie peut s'établir ainsi : du vivant de Marcellus son premier mari, *Marcella maior* puis *Marcella minor* :

En 40, après la mort du premier mari et le second mariage, *Marcellus*.

En 39, une première fille de Marc-Antoine, née à Athènes.

En 37, une deuxième fille de Marc-Antoine.

#### 4. — QUE VEUT DIRE « REGET ORBEM » ?

A présent, considérons le fameux vers 17 de la IV<sup>e</sup> Bucolique

*pacatumque REGET patriis uirtutibus ORBEM*

Les partisans du fils de Pollion sont obligés d'admettre que *reget orbem* vise le futur *consulat* de l'enfant, qui vagit au berceau.

Or, dans l'ode I, 12 Horace dit à Jupiter au sujet d'Auguste :

*te minor latum reget aequus orbem*

cé qui signifie que Jupiter *régnera*, avec Auguste pour second :

*tu secundo Caesare regnes*

ou, si l'on veut, qu'Auguste *régnera* sur le monde terrestre comme lieutenant du dieu, pendant que de l'Olympe celui-ci foudroiera les méchants.

De même Martial dira plus tard d'un prince impérial (VI, 3, 4)

*quique regas orbem cum seniore senex*

ou Calpurnius Siculus à Néron (IV, v. 144-145) : *orbem... rege*. *Reget orbem* ne peut donc s'appliquer à un consul ordinaire, mais à un représentant de Jupiter sur la terre, à un *César*. De même qu'Auguste est le *second* de Jupiter dans l'ode

d'Horace, le *puer* est l'*incrementum Iouis* dans la IV<sup>e</sup> Bucolique.

Il s'agit donc bien d'un maître du monde lié à Jupiter assez étroitement, et non du fils d'un consul ordinaire

La lecture du vers 35 du III<sup>e</sup> livre des *Géorgiques* :

*Assaraci proles demissaeque ab Ioue gentis*

nous indique bien, ce me semble, pourquoi Auguste dans l'ode d'Horace, le *puer* dans la Bucolique de Virgile, peuvent être les lieutenants terrestres de Jupiter. Ils en sont les descendants. Ils sont des *praesentes diui*, comme le montre l'ode III, 5 d'Horace :

*Caelo tonantem credidimus Iouem  
regnare, praesens diuus habetur  
Augustus...*

L'emploi constant de *regere orbem* lorsqu'il s'agit d'un César (fils de Domitien, Néron, Auguste) nous garantit que le *puer* est de la lignée des *Jules*. Ce qui exclut et les fils de Pollion et ceux de Marc-Antoine!

##### 5. — TUUS IAM REGNAT.

Ceci m'amène au vers 10 de la Bucolique :

*Casta faue, Lucina : tuus iam regnat Apollo !*

De l'identité établie par l'ode d'Horace entre *regnare* et *regere orbem* (*tu secundo Caesare regnes — te minor latum reget aequus orbem*) et de l'emploi de *regnat* au vers 10 de la Bucolique et de *regit orbem* au vers 17, jaillit, en effet, un nouveau problème, celui du rétablissement du vrai texte au vers 10.

Si l'on maintient le texte traditionnel, en effet, Virgile ne semble inviter Lucine à protéger le nouveau-né que parce que son frère Apollo (*tuus Apollo*) règne déjà (*iam regnat*).

Or, dans le *Carmen saeculare* d'Horace, Lucine est invoquée dans le même vers qu'Apollon :

*Phoebe, silvarumque potens Diana* <sup>1</sup>

parce que les deux divinités jumelles sont les "protectrices de Rome en général et de la dynastie Julienne en particulier" <sup>2</sup>.

Les deux divinités sont mises sur le même plan sans qu'on puisse dire que l'une se soit décidée à intervenir parce que l'autre l'a précédée.

Comme maints exemples justifient l'emploi isolé de *tuus* <sup>3</sup>, je lis donc, en mettant une virgule devant *Apollo* :

*Casta, faue, Lucina; tuus iam regnat, Apollo!*

et je comprends :

*favorise-le, chaste Lucine; un des tiens règne déjà, Apollon!*

Apollon, en effet, ne règne pas et ne régnera pas. C'est l'enfant, roi du monde en puissance, qui règne déjà, puisqu'il régira le globe comme représentant terrestre de Jupiter et fera revenir les *Saturnia regna* <sup>4</sup> pour le globe. Apollon se contentera de veiller sur lui comme sa sœur, parce que c'est un descendant de la race troyenne d'Aësaracus auquel il doit sa protection en tant que *Troiae Cynthius auctor* (*Georg.*, III, v. 36).

Donc ce n'est pas à un futur consul que pense Virgile, mais à un futur monarque qui régira un jour le monde comme lieutenant de Jupiter et qui règne déjà sous le signe des jumeaux de Latone parce qu'il appartient à la dynastie troyenne.

1. Voir aussi à la fin *doctus et Phœbi chorus et Dianae dicere laudes*.

2. *Carmen saeculare* : *quæque nos bobus ueneratur albis  
clarus Anchisæ Venerisque sanguis  
impetret*.

3. *Buc.*, V, 34; *Enéide*, I, 261; Horace, *Odes*, I, 15, 33.

4. Voir *Enéide*, VI, 793.

## 6. — LA DÉDICACE A POLLION.

On s'étonne de ne trouver le nom de Pollion qu'au douzième vers. Et comme l'adresse à Pollion contient au vers 11 *teque adeo... te consule*, ce que M. J. Carcopino traduit. « Et c'est juste pendant ton consulat, oui le tien, ô Pollion », je crois que le vers 11 devait suivre sans interruption le vers où se trouvait le mot *consule* qu'il reprend.

J'admets que, comme dans le cas des vers 60-63, ou du vers 23, les copistes ont commis une erreur de placement qui n'a jamais été rectifiée. Je transfère les vers 11-14 immédiatement après le vers 3 ce qui nous donne :

<i>si canimus siluas, siluae sint consule dignae !</i>	v. 3
<i>Teque adeo, decus hoc aeuī, te consule, inibit</i>	v. 11
<i>Pollio, et incipient magni procedere menses ;</i>	v. 12
<i>te duce, si qua manent sceleris uestigia nostri</i>	v. 13
<i>irrita perpetua soluent formidine terras</i>	v. 14

Après sept vers de dédicace aux Muses et à Pollion<sup>1</sup> viendraient les vers 4-10, 15-17, puis les vers 60-63, puis :

<i>casta faue, Lucina : tuus iam regnat, Apollo !</i>	v. 10
<i>ille deum uitam accipiet diuisque uidebit</i>	v. 15
<i>permixtos heroas et ipse uidebitur illis</i>	v. 16
<i>pacatumque reget patriis uirtutibus orbem.</i>	v. 17

Ille s'appliquerait donc au *nascens puer* du vers 8, au *tuus* du vers 10 et nous passerions directement du *tuus iam regnat* du vers 10 aux futurs *ille accipiet, uidebit, ipse uidebitur, reget*.

Ainsi la dédicace à Pollion serait nettement séparée des vers sur l'enfant protégé par Apollon et Lucine, car le seul lien entre Pollion et l'enfant est que ce dernier (*decus hoc aeuī*) commencera à exister et à régner avant la fin de la magistrature du consul qui protège Virgile.

1. La dédicace de la VIII<sup>e</sup> bucolique à Pollion a huit vers. L'invocation à Auguste du premier livre des *Géorgiques* (v. 24), commençant par *Tuque adeo*, suit immédiatement l'invocation aux autres dieux.



Ici nous rencontrons une objection que M. J. Carcopino (p. 159-161) a reprise à M. S. Reinach (*Cultes, mythes et religions*, II, p. 68) : « L'annonce des hautes destinées d'un enfant de la famille d'Octave n'avait rien qui pût flatter la vanité ou l'ambition de Pollion à qui la Bucolique est dédiée. »

Mais la VIII<sup>e</sup> Bucolique n'est-elle pas dédiée à Pollion, quoique Virgile n'y chante que par prétérition son triomphe prochain et préfère célébrer la muse pastorale de Damon et Alpheisiboeus? Et, d'ailleurs, comment Pollion aurait-il pu être insensible à la naissance d'un fils d'Octavie, puisque c'est lui qui avait rendu possible le mariage de la sœur d'Octave avec Marc-Antoine et que l'enfant du pompéien C. Claudius Marcellus naissait en quelque sorte sous les auspices du consul médiateur, du pacificateur de Brindes?

Le moyen de plaire à Pollion était de ne chanter aucun des triumvirs, mais de chanter l'union des triumvirs qu'il avait négociée et dont le signe visible était le neveu d'Octave devenant, par le mariage d'Octavie, le fils adoptif de Marc-Antoine.

#### 7. — SILVIUS. »

Selon Mme Edwin Linkomies (*Vergils vierte Ekloge, Arctos, Helsinki*, 1930, I, p. 171), il serait illégitime de déduire de l'influence du poème LXIV de Catulle sur la IV<sup>e</sup> Bucolique que l'enfant virgilien est *une sorte d'Achille romain* né de l'union d'une déesse — c'est-à-dire d'une descendante de Vénus — et d'un mortel.

Pourtant, après avoir relevé dans le VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* à propos du jeune Marcellus de significatives et incontestables réminiscences du même poème LXIV (p. 62-67 de mon livre), j'ai indiqué que déjà Catulle avait chanté sous le masque d'Achille l'enfant de Julia et de Pompée <sup>1</sup>.

1. Le poème LXIV de Catulle et Virgile, in *Revue des Etudes latines*, 1930, p. 211, etc.

D'autre part, je rappelle que le nom d'Achille est prononcé dans la Bucolique :

*atque iterum ad Troiam magnus mittetur Achilles.*

Je rappelle, d'autre part, que le caractère essentiel d'Achille, aux yeux de Virgile comme aux yeux d'Horace, est son caractère de demi-dieu né d'une déesse et d'un mortel comme le prouvent :

*Énéide*, VI, 89-90.

*alius Latio iam partus Achilles  
natus et ipse dea.*

Horace, *Épode*, XIII, 12.

*Inuicte, mortalis dea nate puer Thetide*

*Odes*, IV, 6, 6.

*filius quamvis Thetidis marinae.*

Il est clair aussi que l'*Énéide* nous représente la domination romaine comme la revanche de la maison d'Assaracus sur Achille :

*Æn.*, VI, 837-840 :

*eruet ille Argos Agamemnoniasque Mycenae  
ipsumque Aeaciden, genus armipotentis Achilli  
ulius auos Troiae.*

*Æn.*, I, 283 sq. :

*Sic placitum. Veniet lustris labentibus aetas  
cum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenae  
seruitio premet ac uictis dominabitur Argis  
Nascetur pulchra Troianus origine Caesar,  
imperium Oceano, famam qui terminet astris,  
Iulius, a magno demissum nomen Iulo.*

Donc les héros de la maison d'Assaracus seront bien des anti-Achilles et tout ceci confirme ce que j'ai indiqué dans mon livre (p. 96) sur le rapport existant entre Marcellus et Énée d'une part, entre Achille et Turnus de l'autre.

Mais je suis en mesure de développer la note 5 de la p. 96 de mon livre sur le mélange du sang divin d'Énée avec le sang humain des Italiens, mélange réalisé par Marcellus comme par Silvius.

Les v. 716-718 du VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* interrompent malencontreusement un développement sur les âmes qui vont se réincarner. On m'excusera de proposer encore un transfert de vers, mais j'ai tout lieu de croire qu'il est indispensable. Plaçons les vers 716-718 dans un passage réservé à la descendance d'Anchise parce que le vers 757 avec *Itala de gente* annonce le vers 718 avec *Italia*, parce que *hanc prolem* du vers 717 renvoie à *Dardaniam prolem* du vers 756, parce que *memorare, ostendere, enumerare* dépendant du verbe *cupio*, *animas* du vers 758 suit *has* du vers 716.

Nous obtenons le résultat suivant :

<i>Nunc age. Dardaniam prolem quae deinde sequatur</i>	v. 756
<i>gloria, qui maneant Itala de gente nepotes</i>	v. 757
<i>expediam dictis et te tua fata docebo.</i>	v. 759
<i>Iam pridem hanc prolem cupio enumerare tuorum,</i>	v. 717
<i>has equidem memorare tibi atque ostendere coram</i>	v. 716
<i>illustres animas nostrumque in nomen ituras,</i>	v. 758
<i>quo magis Italia mecum laetere reperta.</i>	v. 718

Ce début ainsi reconstitué permet de constater qu'Anchise se propose de montrer à Énée à la fois la race de Dardanos (*Dardaniam prolem, hanc prolem tuorum*)<sup>1</sup> et les descendants Italiens, les âmes illustres (*Itala de gente nepotes, has illustres animas*) qui rejoindront la race de Dardanos dans une même famille (*nostrumque in nomen ituras*), car c'est à cause de ce renfort italien qu'Anchise et Énée se réjouiront davantage de l'arrivée des Troyens en Italie (*quo magis Italia mecum laetere reperta*).

Ceci indique, me semble-t-il, que le caractère *mixte*, divin

1. A noter le *tuorum* qu'on rapprochera de *tuus iam regnat, Apollo*. « Ceux » d'Apollon sont aussi « ceux » d'Énée.

Voir encore au VI<sup>e</sup> livre, v. 868, Anchise à Énée au sujet de Marcellus :

*O nate ingentem luctum ne quaere tuorum.*

et humain, troyen et italien, des Énéades a une grande importance aux yeux de Virgile, comme le caractère mixte — divin et humain — d'Achille et de Turnus.

Maintenant vont défiler les Énéades : le premier est Silvius; le dernier est le jeune Marcellus.

Or, le parallélisme de leur présentation est frappant. Ce sont tous deux des adolescents guerriers. Silvius : *Ille, uides, pura iuuenis qui nititur hasta* (v. 760). Marcellus : *Egregium forma iuuenem et fulgentibus armis* (v. 861). Silvius est un enfant posthume d'Énée, *tua postuma proles* (v. 763). J'ai essayé de démontrer dans mon livre que Marcellus était un enfant posthume (p. 102-104). Ce qu'on ne pourra nier, c'est qu'ici, au lieu de se présenter avec son père C. Claudius, il ne se présente qu'avec son aïeul et homonyme M. Claudius, si bien qu'Énée demande à Anchise (v. 863-864) :

*Quis, pater ille uirum qui sic comitatur euntem,  
filius, anne aliquis magna de stirpe nepotum ?*

Enfin, Virgile précise que Marcellus est à la fois de race troyenne et de souche latine en écrivant (v. 875-876) :

*nec puer Iliaca quisquam de gente Latinos  
in tantum spe tollet auos...*

et il indique non moins clairement que Silvius sera le premier Énéade à être à la fois de souche troyenne et de race italienne lorsqu'il écrit (v. 761-762) :

*primus ad auras  
aetherias Italo commixtus sanguine surget.*

Il résulte de là que le dernier Énéade *mêlé de sang italien* est Marcellus, comme le premier est Silvius. Virgile a donc voulu marquer que *dès l'origine* les dieux ont voulu unir intimement la race troyenne à la race italienne, les descendants des dieux aux descendants des hommes dans la famille des Jules<sup>1</sup>.

1. Voir R. Pichon, *Virgile et la légende troyenne des origines de Rome*,



Il y a encore là un nouvel indice de l'importance attachée par le poète au caractère semi-divin et semi-humain des anti-Achilles romains.

#### 8. — LE CULTÉ DYNASTIQUE D'ACHILLE.

En lisant le beau livre de M. J. Bidez, *la Vie de l'empereur Julien* (Paris, *Les Belles-Lettres*, 1930), j'ai été frappé par la constante identification de Julien à Achille et j'ai eu l'idée de rechercher si la tradition du culte achilléen, interrompue depuis l'ère hellénistique selon M. G. Radet<sup>1</sup>, n'avait pas eu à Rome un regain de faveur.

C'est Alexandre le Grand qui semble avoir fait passer ce culte du plan local au plan dynastique<sup>2</sup>. Il se vantait de descendre d'Achille par sa mère Olympias<sup>3</sup>. Dès sa jeunesse, Lysimaque l'Acarnanien le comparait au fils de Thétis en assimilant Philippe à Pélée et en s'assimilant lui-même à Phénix<sup>4</sup>. On sait comment Alexandre refusa la lyre de Pâris et prit le bouclier d'Achille<sup>5</sup>, apaisa les cendres du héros par des sacrifices rituels, proclama la gloire de celui qui avait été chanté par Homère et avait eu Patrocle pour Héphestion<sup>6</sup>.

in *C. R. Ac. Insc. et Belles-Lettres*, 1906, p. 713-720, sur le rattachement de Dardanos lui-même à l'Italie.

1. G. Radet, *Notes sur l'histoire d'Alexandre, II. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille*, in *R. des Ét. Anc.*, 1925, p. 90.

2. Sur ce culte, outre G. Radet, voir P. Foucart, *le Culte des héros chez les Grecs*, in *Mém. Ac. Insc. et B.-Lett.*, XLII, 1918 (1922), p. 31-33. Comme texte antique, voir Philostrate, *Heroïcos*.

3. Arrien, *Anab.*, VII, 14, 10; Quinte-Curce, IV, 6, 29; VIII, 4, 24. Voir J. Karst, *Gesch. des Hellenismus*, I, 1927, p. 175, n. 2, p. 313, n. 4.

4. Plutarque, *Alexandre*, 5.

5. *Ibid.*, 15.

6. Héphestion fut héroïsé comme Patrocle (Arrien, VII, 14, 7; Diodore, XVII, 115). Sur Alexandre au tombeau d'Achille voir, outre Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, I, p. 108-109, G. Radet, *la Déification d'Alexandre*, *R. des Ét. Anc.* 1925, p. 139, et *Notes sur l'histoire d'Alexandre I, Alexandre à Troie*, in *R. des Ét. Anc.* 1925, p. 11.

Naturellement, la brève et brillante destinée d'Alexandre, suivie de son héroïsation, l'assimilait trop à Achille<sup>1</sup> pour que ses successeurs, les prétendus Éacides de Macédoine, n'aient point uni les deux demi-dieux leurs ancêtres dans une commune adoration.

Ainsi Pyrrhus se donne à la fois pour le successeur d'Alexandre et pour l'héritier d'Achille quand il entame la lutte contre la nouvelle Troie, Rome<sup>2</sup>. De même Persée, sur qui Paul-Émile vengera en quelque sorte Troie<sup>3</sup>.

C'est sans doute au cours des guerres macédoniennes que se développa à Rome, en même temps que la légende d'Énée, la notion de l'anti-Achille. Il n'est pourtant pas sans intérêt de relever que déjà Sicinius Dentatus avait été surnommé l'Achille romain<sup>4</sup> et que, dès l'an 425 de la fondation de Rome (329 av. J.-C.), L. Papirius portait le surnom de *Cursor*, équivalent latin du surnom homérique d'Achille et aurait été éventuellement opposé à Alexandre le Grand pour peu que celui-ci se fût rué sur l'Occident<sup>5</sup>. La conception d'un Achille romain était donc déjà en germe à l'époque même d'Alexandre.

Il va sans dire qu'après la victoire décisive de Rome sur la Grèce et la Macédoine, les Romains reprirent le rêve d'Alexandre, la conquête de l'Orient, et se posèrent en champions de l'Europe contre l'Asie. Le culte d'Achille reprit alors avec le culte d'Alexandre. Ainsi l'on voit le grand Pompée se modeler sur le roi de Macédoine<sup>6</sup> et aussi sur Achille<sup>7</sup> combattant au Thermodon les Amazones<sup>8</sup>. Jules

1. Voir sur l'imitation d'Achille par Alexandre, Berr à la page 3 de son avant-propos à P. Jouguet, *l'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, 1926.

2. Justin XVII, 3; Polybe, V, 26; Plutarque, *Pyrrhus*, I, 2 et VII; Pausanias, I, 12. Voir G. Colin, *Rome et la Grèce de 200 à 146 av. J.-C.*, Paris, 1905, p. 155.

3. Virgile, *Énéide*, VI, v, 838-840.

4. Festus, p. 190, 30; Aulu-Gelle, II, 101; Valère Maxime, III, 2, 24.

5. Tite-Live, X, 46; Orose, III, 15 (180).

6. Plutarque, *Pompée*, II, p. 619.

7. Id., *Pompée*, IX, p. 634.

8. Id., *Pompée*, XXXV, p. 638.

César se pose à la fois en nouvel Alexandre <sup>1</sup> et en Achille romain, en vengeur de cette Troie <sup>2</sup> où on lui prêta le projet de transférer la capitale de l'empire <sup>3</sup>.

Ce que l'on sait moins, c'est que, lorsqu'Octave vint à Rome réclamer l'héritage de César, son père adoptif, donc bien peu d'années avant la IV<sup>e</sup> Bucolique, il dit *les paroles d'Achille* s'apprêtant à venger Patrocle qui lui étaient alors tout à fait familières, *en se tournant vers sa mère comme vers Thétis*, nous dit en propres termes Appien (*Bell. ciu.*, III, 3, 13) <sup>4</sup>. Or, Octave se vantait de descendre d'Apollon par sa mère et Apollon était le vainqueur d'Achille! Donc, Octave combinait dès son adolescence le culte d'Achille avec le culte d'Apollon, protecteur des Énéades. Je rappellerai qu'il pratiqua aussi le culte d'Alexandre le Grand <sup>5</sup>.

Je passe rapidement sur les successeurs d'Auguste, encore que Caligula ait été hanté par l'imitation d'Alexandre. Je note qu'à l'époque Flavienne, la dédicace de l'*Achilléide* de Stace loue Domitien d'avoir uni comme Achille la gloire poétique à la gloire militaire et se termine par cette réminiscence significative de la IV<sup>e</sup> Bucolique :

*magnusque tibi praeludit Achilles.*

Je rappelle que le culte d'Achille reparait à l'époque de Caracalla où l'empereur se rend en pèlerinage au tombeau du héros thessalien <sup>6</sup>.

Mais avant l'imitation d'Achille et d'Alexandre par Julien, sur laquelle je n'ai qu'à renvoyer au livre de M. J. Bidez, il y a lieu de signaler le cas de l'empereur Alexandre-Sévère.

1. Id., *César*, LI 3. Voir T. Rice Holmes, *The Roman Republic and the founder of the Empire*, Oxford, 1923, I, p. 224, n. 3 et p. 440-442.

2. Suétone, *César*, 6.

3. Suétone, *César*, 79; Strabon, XIII, 1 (595); E. Meyer, *Caesars Monarchie und das Principat des Pompeius*, Stuttgart, 1919, p. 521.

4. Τά τε τοῦ Ἀχιλλέως ὑπόγυα οἱ πότε ὄντα μάλιστα, ἐς τὴν μητέρα ὥσπερ ἐς τὴν Θέτιν ἐπιστρεφόμενος ἔλεγεν.

5. Suétone, *Auguste*, 18, 1-50; 94,5. Voir Pline l'Ancien, XXXVII, 4, 10, sur le portrait d'Alexandre qu'il avait pour cachet.

6. *Exc. Val.*, 385, p. 754 de Dion, LXXVIII, 7.

Il imita Alexandre le Grand <sup>1</sup>. Il mit dans ses *lararia*, sa statue et celle d'Achille. Or, au moment où Héliogabale médita de le perdre, il consulta à Préneste les *sortes Vergilianae* et s'entendit répondre :

*Si<sup>1</sup> qua fata aspera rumpas  
tu Marcellus eris<sup>2</sup> !*

Aussi apprenons-nous que plus tard il voulut restaurer le théâtre de Marcellus <sup>3</sup>.

Voilà donc un empereur unissant au culte d'Achille et d'Alexandre le souvenir du jeune Marcellus!

Ce fait montre bien la combinaison de ces cultes héroïques d'Achille et d'Alexandre et il montre que déjà le petit Marcellus a pu être assimilé par Virgile à un Achille romain. Comme César, Auguste, Alexandre-Sévère ou même Julien, l'enfant d'Octavie a dû avoir un caractère achilléen, étant un futur César. Et l'enfant de la IV<sup>e</sup> Bucolique est, je l'ai montré, un Achille romain.

Il faut en conclure, je crois, que l'enfant de la IV<sup>e</sup> Bucolique n'est autre que l'enfant d'Octavie.

#### 9. — PRÉDICTIONS CÉSARIENNES.

Je voudrais, en effet, attirer encore l'attention sur les prédictions de l'âge d'or ramené par un César.

A l'époque de Domitien, Martial (VI, 3) interprétait bien comme une œuvre césarienne la IV<sup>e</sup> Bucolique de Virgile lorsqu'il écrivait :

*Nascere, Dardanio promissum nomen Iulo,  
uera deum suboles, nascere, magne puer,*

1. Voir Dion Cassius, extr. de LXXX, 17; A. Jardé, *Études critiques sur la vie et le règne de Sévère Alexandre*, Paris, 1925, p. 3, n. 1, p. 6, n. 2, p. 16, 19; Ael. Lampride, *Vita*, XXXI, 4.

2. Ael. Lampr., IV, 6. De même, Clodius Albinus avait obtenu pour réponse au temple de Cumès les vers du VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* sur l'autre M. Claudius Marcellus (*Vie*, par Julius Capitolinus, V, 4).

3. Ael. Lamprid., *Vita*, XLIV, 7.



*cui pater aeternas post saecula tradat habenas  
 quique regas orbem cum seniore senex.  
 Ipsa tibi niueo trahet aurea pollice fila  
 et totam Phrygiæ Iulia nebit ouem.*

Déjà Calpurnius Siculus l'interprétait de même lorsqu'il faisait prédire par Faunus au sujet de Neron dans sa 1<sup>re</sup> Bucolique (v. 42, etc.) :

*Aurea secuta cum pace renascitur actas  
 et redit ad terras tandem, squalore situque  
 alma Themis, posito, iuuenemque beata sequuntur  
 saecula, maternis causam qui uicit Iulis<sup>1</sup>.*

Et si on nous objecte que Virgile leur avait donné l'exemple en transférant à Auguste sa prophétie dans le VI<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* où il écrit (v. 789, etc.) :

*Hic Caesar et omnis Iuli  
 progenies magnum coeli uentura sub axem.  
 Hic uir, hic est tibi quem promitti saepius audis  
 Augustus Caesar, diui genus, aurea condet  
 saecula qui rursus Latio regnata per arua  
 Saturno quondam...*

je répondrai — notamment à M. J. Carcopino (p. 198) — qu'une telle volte-face de Virgile aurait été impossible pour peu que le bénéficiaire primitif de la prophétie n'eût pas déjà appartenu à la famille des Césars.

En fait, comment Auguste aurait-il accepté que, dix-sept ans après avoir chanté le fils d'un lieutenant d'Antoine, Virgile reprit la prophétie faite à celui-ci pour la lui adresser? Pourquoi, si l'enfant chanté avait été Saloninus, mort en bas âge, Virgile aurait-il attendu dix-sept ans pour redresser sa malencontreuse prédiction? N'avait-il pas, entre temps, écrit les *Géorgiques* (I, v. 500, etc.)? Et, si l'enfant chanté avait été Asinius Gallus, comment Virgile aurait-il osé le dépouiller de son vivant de sa prophétie pour la transférer à

1. Voir encore le v. 64 : *Altera Saturni rejeret Latialia regna*, correspondant à IV<sup>e</sup> Buc., v. 6 : *redeunt Saturnia regna* et à *Énéide*, VI, 793-4 : *Latium regnata per arua Saturno..*

Auguste? Asinius Gallus, Pollion lui-même n'auraient-ils pas protesté? Et les *obtreclatores Vergilii*, si acharnés à dénigrer Virgile, n'auraient-ils pas honni cette palinodie?

Au contraire, tout s'explique si le bénéficiaire primitif de la prophétie *était un César et s'il était mort au moment où Virgile le remplaça par Auguste*. Or, c'est en 23 avant J.-C. que Virgile transfère la prophétie à Auguste dans le livre même où il pleure la mort de Marcellus! Auguste restait, en effet, alors le seul représentant mâle de la famille divine des Jules, le seul être capable de réaliser la prophétie, que M. Claudius Marcellus n'avait pu accomplir.

Si l'on se refuse à admettre cela, il faut taxer Virgile de duplicité, car les vers :

*nec puer Iliaca quisquam de gente Latinos  
in tantum spe tollet avos nec Romula quondam  
ullo se tantum tellus iactabit alumno*<sup>1</sup>.

n'auraient été écrits que pour faire croire que la IV<sup>e</sup> Bucolique n'avait pas chanté un autre *puer* que Marcellus!

Si ces vers ne sont pas une grossière duperie, ils rendent *impossible* qu'après la naissance de Marcellus ou même avant la naissance de Marcellus le poète ait promis à un autre « *puer* » l'empire du monde régénéré. Ils sont la preuve formelle que Virgile lui-même, en 23 avant J.-C., rapportait sa IV<sup>e</sup> Bucolique au jeune Marcellus et l'emploi même du mot *puer* y est significatif, puisque Marcellus était mort *iuuenis* (*Énéide*, VI, 861) et non *puer*. Ces vers cadrent trop bien avec le transfert de la prophétie au seul rejeton mâle d'Énée qui subsistât après la mort de Marcellus pour que nous hésitions à reconnaître que *jamais* Virgile n'avait promis l'empire du monde à un autre *puer*.

1. Je note en passant, dans l'épode XIII d'Horace :

*nobilis ut grandi cecinit Centaurus alumnus :  
Inuicte, mortalis dea nate puer Thetide*

les deux mots *alumnus* et *puer* employés pour Achille !

## 10. — CONCLUSION.

On m'excusera d'avoir consacré un long article à défendre une solution qui me semble présenter tous les caractères de l'évidence, puisque c'est, en définitive, Virgile lui-même qui nous la dicte, en affirmant que Marcellus a été le *puer* qui a donné le plus d'espoir à ses aïeux latins et le plus d'orgueil à Rome. Mais on avait taxé cette solution de « combinaison lâche et historiquement impossible », alors qu'elle a pour elle à la fois l'histoire et la philologie. Horace nous a livré le sens de *reget orbem*; Catulle nous a indiqué le caractère achilléen du *puer*; l'étude sur Silvius et Marcellus, celle sur le culte dynastique d'Achille nous ont montré, d'une part, le caractère mixte de Marcellus, d'autre part, l'assimilation des enfants des Césars à des Achilles romains; enfin, Virgile en personne nous affirme qu'*aucun enfant plus que Marcellus* n'a suscité les espérances de Rome héritière de Troie, et cela *au moment même* où les événements le contraignent à transférer la prédiction de l'âge d'or à l'oncle de Marcellus, Auguste, seul héritier mâle d'Énée!

Puisque l'histoire nous prouve qu'Octavie a mis au monde un enfant peu après son mariage avec Marc-Antoine, puisque Servius, confirmé par les historiens, atteste que cet enfant était M. Claudius Marcellus, le témoignage poétique et imprécis de Properce ne saurait prévaloir contre toutes ces concordances.

Je crois donc le problème résolu et je maintiens que le *puer* de la IV<sup>e</sup> Bucolique ne peut être que M. Claudius Marcellus, fils d'Octavie :

*Assaraci proles demissaeque ab Ioue gentis...  
cara deum suboles, magnum Iouis incrementum...*

Bruxelles.

Léon HERRMANN.

## EGITNA ET LE MONUMENT DE BIOT <sup>1</sup>

Les rapports entre les Ligures et les Grecs des colonies marseillaises, notamment celles de Nice et d'Antibes, n'avaient jamais été empreints d'une grande confiance : « Enhardis par la défaite de Carthage et l'inertie des Romains en Occident, les Ligures avaient formé une vaste entreprise de piraterie et écumaient toutes les mers, depuis le fond du golfe, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Marseille se révéla impuissante à garantir les routes maritimes contre les corsaires et les Romains durent confier à un de leurs officiers maritimes la « tutelle de la mer » depuis la pointe de Sorrente jusqu'au rivage de Marseille <sup>2</sup>. » Mais en 154 avant J.-C. la situation était devenue très critique. Polybe nous apprend, en effet <sup>3</sup>, que les députés marseillais vinrent à Rome demander assistance au Sénat en raison de l'attitude des Ligures qui « les serraient de très près, et assiégeaient, en outre, Nice et Antibes ». Le Sénat chargea trois de ses membres, Flaminius, Popilius Laenas et L. Pupius, de se rendre, avec les ambassadeurs marseillais, à Égitna dans le pays des Oxybiens. Mais ceux-ci s'opposèrent au débarquement des sénateurs romains et allèrent jusqu'à frapper Flaminius, piller ses bagages et lui tuer deux esclaves. Flaminius eut juste le temps de couper les câbles et de se réfugier à Marseille.

Le Sénat, profondément irrité, fit partir aussitôt un de ses consuls Q. Opimius avec une armée pour punir les Oxy-

1. Un premier mémoire sur cette question a été publié par l'un de nous (docteur Donnadieu) dans le *Bulletin de la Société d'Études de Draguignan* (t. XXXVIII, 1930).

2. Tite-Live, XL, 48,4 et 8; cf. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 519.

3. Polybe, XXXIII, 4 et 7 (*Excerpta Leg.*, CXXXI et CXXXIV).



biens qui l'avaient gravement offensé et qui, unis aux Déciates assiégeaient Nice et Antibes.

Laissons la parole à Polybe en raison des précisions d'une importance capitale qu'il donne au sujet de cette campagne : « Quintus (Opimius), dit-il <sup>1</sup>, rassembla des troupes à Plaisance, traversa les Apennins et arriva chez les Oxybiens. Il établit son camp sur les bords du fleuve Apron et attendit d'abord les ennemis dont il avait appris qu'ils s'assemblaient, bien résolus à combattre. Puis, il mena ses forces contre Égitna <sup>2</sup> où les députés marseillais avaient été insultés, prit la ville d'assaut, et envoya dans les fers à Rome les principaux auteurs du sacrilège. Cette exécution faite, il marcha au-devant de l'ennemi. Les Oxybiens, pleins d'une rage folle, prirent inconsidérément l'offensive et, sans attendre les Déciates, coururent, au nombre d'environ quatre mille, attaquer les Romains... Ceux-ci s'avancèrent au petit pas, puis tout à coup, chargeant avec impétuosité, rompirent promptement leurs adversaires, en tuèrent un grand nombre et forcèrent les autres à fuir en désordre. Sur ces entrefaites, les Déciates, s'étant assemblés, arrivèrent pour prêter main-forte aux Oxybiens. La bataille était finie, ils recueillirent les fuyards et bientôt, avec une ardeur et une énergie remarquables, attaquèrent les Romains. Ils furent vaincus. Tous alors se livrèrent, eux et leur pays, à la merci du vainqueur. Quintus, maître dès lors des deux peuples, donna aux Marseillais tout ce qu'il put détacher du pays conquis et força les Ligures à remettre à Marseille des otages renouvelables périodiquement. Il les désarma ensuite et, après avoir dispersé ses troupes dans les différentes villes, passa l'hiver dans le pays. Ainsi cette guerre fut commencée et terminée en peu de temps. »

Tel est le récit de Polybe. Malgré ses obscurités et ses

1. Polybe, XXXIII, 8 (*Excerpta Leg.*, CXXXIV).

2. Polybe dit *Aigitna*. On écrit habituellement *Egitna*. Nous avons cru devoir écarter cette graphie, purement hypothétique, puisque le mot n'existe dans aucun texte latin, et, écrivant en français, noter ce nom sous la forme *Egitna*, comme on écrit *Égypte*, *Égée* ou *Égine*.

lacunes, il permet, semble-t-il, de former des hypothèses vraisemblables sur l'itinéraire du consul Opimius, l'emplacement probable d'Egitna et du port ligure qu'elle protégeait, la position respective des Oxybiens et des Déciates sur le littoral, les sanctions prises à leur égard. Nous demanderons à l'archéologie, avec la confirmation des hypothèses de localisation, les éléments propres à compléter l'histoire, notamment sur la commémoration de la victoire par l'érection d'un trophée.

\*  
\* \* \*

Polybe précise que « Q. Opimius ayant rassemblé des troupes à Plaisance, traversa les Apennins et arriva chez les Oxybiens ». Le consul suivit donc, vraisemblablement la voie de terre, c'est-à-dire la vieille piste ligure qui longeait le rivage (fig. 1). Cependant A.-L. Sardou, dans une étude qu'il a consacrée à l'Egitna de Polybe,<sup>1</sup> écrit que : « Quintus Opimius fit probablement embarquer sa petite armée dans un des ports de la Ligurie italienne et vint descendre sur le territoire des Oxybiens. » Cette hypothèse paraît bien peu probable. Si Q. Opimius avait voulu, en effet, embarquer ses troupes, la concentration aurait eu lieu vraisemblablement au port d'embarquement; et puis, il ne faut pas oublier qu'un débarquement de troupes avec leurs convois est toujours délicat et plein de dangers quand il a lieu sur le territoire ennemi. Sardou, il est vrai, était bien obligé pour appuyer sa thèse de l'emplacement d'Egitna, qu'il situe à Cannes, de faire suivre au consul la voie de mer. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point. Il paraît donc logique de se ranger à l'opinion de M. Camille Jullian<sup>2</sup> et d'admettre que « le consul Q. Opimius vint par le rivage et le premier des Romains franchit avec une véritable armée les caps alpestres du pays de Monaco ». Il avait renoncé au passage habituel, par le col du mont Genève dans les Alpes. C'est

1. A.-L. Sardou, *l'Egitna de Polybe*, dans *Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, t. V, 1878, p. 369.

2. C. Jullian, *op. cit.*, t. I, p. 521.

que, depuis la soumission de la Cisalpine et des Ligures de l'Apennin génois, la sécurité des troupes était assurée dans

ces régions. Il fallait d'ailleurs se hâter ; l'offense au consul Q. Opimius exigeait un prompt châtement. Et puis, il semble bien que le moment fût venu pour Rome de s'assurer un passage rapide et sûr d'Italie en Gaule, une route plus courte, plus directe et praticable en toute saison, que celle du mont Genève :

« Quand le Sénat romain se décida en 154 avant J.-C. à écouter plus longuement les plaintes de la cité grecque, la manière dont il agit montre bien qu'il cherchait en Gaule la commodité d'une route, et non l'occasion d'une conquête<sup>1</sup>. »

Mais cette raison

s'accompagna également de la nécessité d'assurer la navigation côtière en fai-



Fig. 1. — THÉÂTRE DE LA CAMPAGNE DE Q. OPIMIUS.

1. C. Jullian, *op. cit.*, t. I, p. 520.

sant cesser la piraterie organisée en une véritable entreprise, suivant le mot de Tite-Live, par les tribus des Décïates et des Oxybiens du littoral. Il s'agissait, en définitive, d'une campagne analogue à celle que le Sénat romain avait organisée antérieurement contre les tribus du littoral génois.

Au rapport de Polybe, Q. Opimius arriva d'abord chez les Oxybiens. C'est donc sur le territoire de cette tribu qu'il campa sur les bords du Var ou du Loup (Apron de l'historien). Il prit d'assaut Égitna qui protégeait le port et enfin battit les Oxybiens, puis les Décïates. Nous trouvons donc successivement, en allant de l'est à l'ouest, à partir du Var ou du Loup, le territoire des Oxybiens avec leur oppidum et leur port et enfin, à l'ouest de ceux-ci, les Décïates. Telles sont les conclusions qu'on peut tirer du récit de Polybe.

\*  
\*  
\*

Quel était l'emplacement d'Égitna et de son port qui servait, selon toute vraisemblance, de bases d'opérations navales aux corsaires ligures? L'accord sur ce point est loin d'être fait entre tous les auteurs qui ont écrit sur cette question, ainsi que sur la position respective des Oxybiens et des Décïates sur le littoral.

Examinons rapidement les différentes opinions émises en allant de Fréjus à Nice, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.

Walkenaër situe Égitna à La Napoule ou à Agay et se base sur l'étymologie qu'il donne de La Napoule : *Ægitnapolis*<sup>1</sup>. Bouche, qui place le territoire des Oxybiens au delà des Décïates, voire au delà du Var, indique cependant La Napoule ou Théoule comme emplacement d'Égitna sans que rien puisse expliquer cette contradiction<sup>2</sup>. Papon écrit que l'oppidum des Oxybiens était probablement au-dessous de Mougins, en latin « *Monginum* », nom, dit-il, qui paraît dériver de Mons *Ægitna*<sup>3</sup>. L'abbé Alliez adopte la thèse de Papon.

1. Walkenaër, *Géographie ancienne des Gaules*, t. I, p. 182.

2. Bouche, *Chorographie de Provence*, p. 103.

3. Papon, *Histoire générale de la Provence*, p. 117-118.



Cluverius <sup>1</sup>, Sardou <sup>2</sup>, Desjardins <sup>3</sup> et Wissowa <sup>4</sup> placent Égitna à Cannes. D'Anville rapporte qu'on ne saurait presque douter que la position d'Égitna ne convienne aux environs de la plage de Cannes et à ce qu'on appelle plus confusément « le golfe Jouan ». « La rivière sur laquelle campa Opimius pourrait, dit-il, être celle qu'on appelle le Loup <sup>5</sup>. » Carlone <sup>6</sup> et Edmond Blanc <sup>7</sup> adoptent également le golfe Juan.

Les raisons de ces divergences paraissent faciles à déterminer. Il semble que le texte, cependant si précis, de Polybe n'ait pas été serré d'assez près. L'un des auteurs, Sardou, va jusqu'à écrire que l'historien grec nous laisse ignorer par quelle voie Q. Opimius se rendit chez les Oxybiens : « Après avoir franchi les Apennins, le général traversa-t-il le Var, le pays hostile des Déciates, ou bien fit-il embarquer sa petite armée dans un des ports de la Ligurie italienne et vint-il descendre sur le territoire des Oxybiens ? » C'est cette dernière hypothèse qu'il adopte. Il fait débarquer Q. Opimius sur un point du golfe de La Napoule d'où il marcha sur Cannes qui est bâtie, selon cet auteur, sur l'emplacement d'Égitna. Les Déciates, ajoute-t-il, étaient occupés au siège de Nice. C'est que Sardou admettait, ainsi que d'autres auteurs, qu'en allant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du Var à l'Argens, on rencontrait d'abord les Déciates; puis les Oxybiens. Il fallait donc, dans ces conditions et malgré les précisions données par Polybe, faire arriver Q. Opimius, non par la route de terre où il aurait rencontré les Déciates, en premier, au lieu des Oxybiens (ce qui est contraire au récit de Polybe), mais faire arriver

1. Cluverius, *Italia antiqua*, t. I, p. 60.

2. Sardou, *op. cit.*, p. 369.

3. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. I, p. 177 et t. II, p. 86 et note 3.

4. Wissowa, *Real-Encyklopädie*, s. v.

5. D'Anville, *Notice de l'Ancienne Gaule tirée des monuments romains*, p. 35.

6. Carlone, *Vestiges épigraphiques de la domination grecque, massaliote et romaine*, p. 22.

7. Ed. Blanc, *Épigraphie antique du département des Alpes-Maritimes*, t. I, Introduction.

le consul romain par la mer et diriger ensuite sa marche de l'ouest à l'est, et non de l'est à l'ouest. Toute l'erreur vient de là. Les mêmes critiques peuvent être faites à l'égard des auteurs qui adoptent le golfe Juan et à fortiori La Napoule ou Agay.

\* \* \*

Les textes anciens relatifs à l'emplacement des Oxybiens et des Déciates sont de valeur très inégale. Examinons-les rapidement.

La contradiction est des plus nettes chez Pline l'Ancien. Dans un texte souvent cité et sur lequel s'appuient les partisans de la situation des Oxybiens à l'ouest d'Antibes (région de Cannes et du golfe Juan), Pline, énumérant les peuplades ligures à partir de Fréjus, cite successivement les Oxybiens, puis les Déciates, donc ceux-ci à l'est des premiers <sup>1</sup>. Mais dans le chapitre suivant, Pline, reprenant l'énumération, cite cette fois, successivement, les Salyens, les Déciates et les Oxybiens <sup>2</sup>. Ceux-ci sont placés à l'est des Déciates qui sont eux-mêmes situés à l'est des Salyens, dont nous connaissons d'une façon précise l'emplacement <sup>3</sup>.

En raison de cette contradiction, les textes précédents ne sauraient être retenus qu'en les comparant à ceux des autres auteurs. Florus <sup>4</sup> énumère successivement les Salyens, les Déciates, les Oxybiens, les Euburiates et les Ingaunes. Il place donc les Oxybiens à l'est des Déciates, comme Pline dans son énumération de l'ouest à l'est. Ptolémée <sup>5</sup> place les Oxybiens sur la côte et « assez voisins des Déciates », suivant l'expression de Desjardins, sans plus de précision <sup>6</sup>. Pline, intercalant dans un texte très discutable et vraisemblablement inexact les *Ligauni* entre les Déciates et les Oxy-

1. Pline, *op. cit.*, lib. III, c. 4.

2. *Ibid.*, c. 5.

3. Cf. Clerc, *Aquae Sextiae*, p. 41 et 55

4. Florus, II, 3.

5. Ptolémée, II, x, 8.

6. Desjardins, *op. cit.*, II, p. 63.

biens, achève la confusion des renseignements fournis par les textes anciens. Il faut, semble-t-il, ne retenir de ceux-ci que les précisions suivantes : Antibes était située sur le territoire des Déciates — tous les auteurs s'accordent sur ce point — et que deux textes, l'un de Pline (celui du chapitre v du livre III) et un de Florus s'accordent pour placer les Oxybiens à l'est des Déciates; ce que vient confirmer le récit de Polybe.

\*  
\* \*

En dépit de la confusion des renseignements fournis par les textes anciens, essayons cependant d'apporter quelques éclaircissements à cette question intéressante de géographie historique et de déterminer l'emplacement probable d'Égitna et de son port. L'archéologie va venir une fois de plus au secours de l'histoire. Les ruines qui jonchent le sol constituent, par leur interprétation, des documents souvent aussi décisifs que les textes écrits.

En suivant la route Nationale n° 7 d'Antibes à Nice et en se dirigeant vers cette dernière ville, on aperçoit à 2 km. 500 environ de la station du chemin de fer de Biot et à gauche de la voie ferrée et de la route, un vaste étang très herbeux, indiqué sur la carte d'État-major au 80/000<sup>e</sup> sous le nom d'étang de Vaugrenier (fig. 2 et 3).

MM. Robert Laurent et Charles Dugas<sup>1</sup>, à propos des fragments de sculptures trouvés à la Brague, près de l'étang de Vaugrenier, signalaient, dans un passage qui n'a pas suffisamment retenu l'attention, qu'« à l'époque romaine la mer pénétrait dans l'estuaire de la Brague, entourant des deux côtés le mamelon (situé à 1 kilomètre au nord du Pont de la Brague) en formant au nord une petite baie, l'étang de Vaugrenier, qui offre une certaine profondeur aujourd'hui encore et où on aurait trouvé des blocs munis d'anneaux, au sud de lagunes plus ou moins marécageuses ».

Dans une très courte communication au Congrès de l'Ins-

1. Robert Laurent et Charles Dugas, *Revue des Études anciennes*, 1907.

titut historique de Provence à Nice en 1927 et non imprimée dans le volume du Congrès, le commandant Bénard le Pontois signala que l'étang de Vaugrenier était un port ancien.

Une étude en préparation a conduit l'un de nous à s'occuper tout particulièrement de cet étang dont M. G. Brun<sup>1</sup> a bien

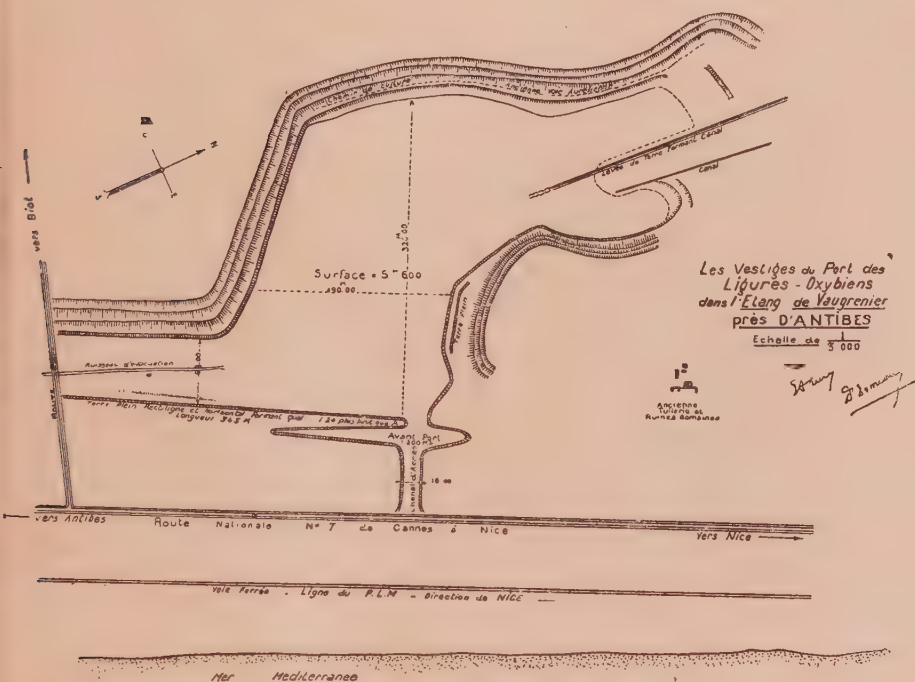


Fig. 2. — ÉTANG DE VAUGRENIER AVEC LES VESTIGES DU PORT DES OXYBIENS.

voulu faire un relevé très précis (fig. 2). Sa superficie est actuellement de 5 hectares, 600 mètres carrés; il est en grande partie envahi par les herbes (fig. 3); les berges sont encore très apparentes par endroits. Cependant on peut distinguer un port proprement dit, long de 320 mètres, large de

1. Nous remercions très vivement M. G. Brun, ingénieur à Saint-Aygulf (Var), pour son aimable collaboration au relevé si précis de l'étang de Vaugrenier.



190 mètres, et un avant-port, comprenant à droite et à gauche deux petits bassins, deux bras, de dimensions actuellement inégales, celui du nord-est étant plus petit que celui du sud-est. La superficie totale de cet avant-port est de 1.800 mètres carrés (fig. 3).

Un canal ou goulet d'une largeur de 18 mètres lui fait suite et le mettait en communication avec la mer, actuelle-



FIG. 3. — ÉTANG DE VAUGRENIER; PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE. — *Vestiges du port des Oxybiens* : 1. Avant-port. — 2. Port. — 3. Goulet. — 4. La mer. — 5, 6, 7. Quais du S.-E., du N.-E., et du S.-O. — 8. Voie Aurélienne (cachée par les arbres). — 9. Plaine de la Brague (× lieu de découverte des blocs du Trophée). — 10. Route nationale n° 7. — 11. Voie ferrée.

ment distante de 140 mètres environ, mais qui était plus voisine à l'époque romaine. La route nationale n° 7 et la voie ferrée séparent l'étang de la mer et de la plage.

Des terrassements sont très apparents, notamment sur les rives nord-est, sud-est et sud-ouest de l'étang, où ils forment des terre-pleins, des plates-formes constituant de véritables quais dont l'un, que l'on pourrait appeler quai du sud-est s'étend sur une longueur de 346 mètres et une hauteur de 1 m. 20 au-dessus du niveau actuel de l'étang

(fig. 3). Celui-ci se vide actuellement par un ruisseau d'évacuation situé à son extrémité sud qui va en se rétrécissant <sup>1</sup>.

Nous sommes, comme on le voit, selon toute vraisemblance, en présence d'un port, et l'on ne peut s'empêcher de songer que ces vestiges pourraient bien être ceux du port ligure signalé par Strabon et que protégeait l'oppidum d'Égitna des Oxybiens, dont parle Polybe. Cette hypothèse étant admise, le récit de l'historien s'éclaire, la marche de Q. Optimus se précise, ainsi que la prise d'assaut et le sac d'Égitna, le premier engagement avec les Oxybiens et le second avec les Déciates.

Dès lors, le port d'Égitna se trouvant sur l'emplacement de l'étang de Vaugrenier actuel, il faut nécessairement, et en raison du récit de Polybe, placer les Oxybiens sur le littoral entre le Loup ou le Var et la Brague et les Déciates à l'ouest de ceux-ci, dans l'arrière-pays d'Antibes et jusqu'à la Siagne.

Les considérations précédentes sont une confirmation de l'opinion de M. C. Jullian pour qui les Déciates étaient les gens de Vallauris, de Grasse et de Cannes (évêché de Grasse), tandis que les Oxybiens étaient ceux de Cagnes avec leur port d'Égitna <sup>2</sup>. « Outre la ville (Égitna), continue C. Jullian, il devait y avoir là un port; c'est, je crois, le « Cros de Cagnes ». M. Michel Clerc partage l'opinion de M. C. Jullian <sup>3</sup>. Mais on ne trouve au Cros de Cagnes aucun vestige de port. L'étang de Vaugrenier, tout proche, en présente de certains. Il paraît donc préférable d'y placer le port des Oxybiens.

\* \* \*

L'identification que nous proposons fournit, en outre, une explication très claire de l'étymologie d'*Antipolis*; on a voulu

1. M. le capitaine de frégate Lartigue, commandant le centre d'aviation Fréjus-Saint-Raphaël, a bien voulu s'intéresser aux vestiges d'un port antique dans l'étang de Vaugrenier. Nous l'en remercions bien vivement.

2. C. Jullian, *op. cit.*, I, p. 520.

3. M. Clerc, *op. cit.*, p. 132.

y voir la ville construite en face de Nice, ce qui ne veut rien dire. Pourquoi Nice, qui était comme Antibes une colonie marseillaise?

M. C. Jullian<sup>1</sup> fait quelques réserves sur cette étymologie qui n'a, en effet, rien de satisfaisant: « En face des remparts de la ville grecque s'élevait souvent, dit-il, une petite ville indigène campée sur une hauteur voisine. Ampurias était formée de deux cités, l'une indigène du côté de la terre, l'autre marseillaise du côté du rivage. Outre Ampurias, Ceyreste, qui est la bourgade barbare de la hauteur, et la Ciotat, qui est son port: la Citharista grecque; Denia qui est la ville ibérique et Hemeroscopium; Rhodanusia et Arles; Agde et Polygium; Marseille même. Aussi serait-il possible qu'Antipolis signifiât la ville grecque en face d'une bourgade ligure. »

Ajoutons: et d'un port ligure, et nous avons à la fois, la bourgade, l'oppidum ligure des Oxybiens. Faut-il placer celui-ci à Biot, non loin de l'ancien port de Vaugrenier? L'hypothèse est soutenable. Mais il semble bien que les hauteurs boisées qui sont au nord et au nord-est de l'étang actuel puissent être également indiquées. Les substructions abondent sur la butte très voisine de l'étang, notamment près de l'ancienne tuilerie (fig. 2) et de son four contigus à la maison du garde-chasse du domaine, et il n'est pas impossible que certaines marquent l'emplacement de l'oppidum des Oxybiens.

\*  
\* \*

Polybe énumère les sanctions prises par le consul Q. Opimius à l'égard des vaincus: « Il donna, dit-il, aux Marseillais tout ce qu'il put détacher du pays conquis. » Et cela nous fournit un précieux renseignement sur les colonies marseillaises. Leur « hinterland » ne devait pas être très étendu, comme il convenait d'ailleurs à des comptoirs d'échanges qui

1. C. Jullian, *op. cit.*, t. I, p. 520.

n'étaient pas des bases d'opérations militaires. Cependant, ainsi que nous l'avons vu, la maîtrise de la mer échappait aux Marseillais. C'est que les Ligures étaient d'incorrigibles pillards, sur terre comme sur mer. M. Clerc <sup>1</sup> fait remarquer qu'on voit partout et toujours, jusqu'au temps de la paix romaine, les Ligures en guerre contre leurs voisins. Et ces guerres sont des expéditions de pillards, faites uniquement en vue du butin. Florus <sup>2</sup> dit à propos des Ligures situés entre le Var et la Macra que « ces peuples robustes et dispos au dernier des points, se confiant en l'assiette avantageuse de leurs demeures et en leur adresse à fuir, n'épiaient que les occasions d'enlever quelque butin, de sorte qu'ils faisaient plutôt un brigandage qu'une véritable guerre ». Comme on peut s'en rendre compte par les lignes précédentes, la psychologie classique des Ligures, au moins ceux du littoral, les *capillati* de Pline, est à reprendre sur bien des points !

Hardis marins, spécialisés dans la piraterie maritime et parfaitement organisés dans leur base navale, le port d'Égitna, les Oxybiens, pour ne parler que de ceux-là, devaient être fort redoutés par les Grecs de Marseille et de ses colonies, essentiellement commerçants et dont les bateaux, longeant les côtes, étaient fréquemment pillés. Il fallait donc les écarter de la mer et les maintenir à quelque distance du rivage. Strabon <sup>3</sup> parle d'un espace de 12 stades environ, c'est-à-dire une lieue gauloise, que les Ligures devaient laisser libre sur le littoral, depuis le rivage. Le texte de Strabon ne s'applique pas directement aux Oxybiens et aux Déciates, mais concerne les mesures déjà prises par les Romains à l'égard d'autres peuples ligures de l'Italie; on peut admettre toutefois qu'elles furent également appliquées aux Oxybiens et aux Déciates. Il s'y ajouta, pour ceux-ci, la fourniture d'otages annuels pris parmi les personnages marquants des tribus; c'était une mesure de sécurité des plus efficaces. Enfin, le désarmement fut total et nous savons par le témoignage de

1. M. Clerc, *op. cit.*, p. 139.

2. Florus, II, 3.

3. Strabon, IV, 6, 3.



Florus<sup>1</sup> que quand il s'agissait de désarmer les populations ligures, les Romains s'y prenaient de telle sorte qu'« à peine leur restait-il du fer pour cultiver leurs terres ».

Et puis Égitna fut détruite, rasée : les Romains étaient maîtres en fait de destruction. Le port, sans doute, fut également mis dans l'impossibilité d'être utilisé comme base navale pour la piraterie; vraisemblablement aussi, comme les Ligures de l'Apennin génois, les Oxybiens et les Déciates ne purent plus disposer que de barques à trois rameurs; dans ces conditions, ils ne pouvaient guère songer à s'attaquer aux vaisseaux marseillais.

Polybe fournit enfin des renseignements fort intéressants : « Les troupes, dit-il, furent dispersées dans les différentes villes et le consul Opimius passa l'hiver dans ces parages. » Cet hivernage paraît répondre à des fins très particulières. L'Italie n'était pas, en effet, tellement lointaine que les légionnaires ne pussent y être reconduits facilement. La campagne avait été très courte et, semble-t-il, peu fatigante pour les troupes, mais une citation de Florus<sup>2</sup> vient nous fournir très heureusement les raisons possibles de cet hivernage. Cet auteur nous apprend, en effet, que le consul C. Fulvius entoura de feux les retraites des Ligures compris entre le Var et la Macra et que Bebius les contraignit à abandonner leurs montagnes pour venir habiter la plaine. Il ne saurait être question d'admettre que les camps des Déciates et des Oxybiens furent entourés de feux, puisqu'ils s'étaient rendus à discrétion; mais il est infiniment probable qu'on les obligea à raser les murailles de leurs camps-refuges, de leurs enceintes à gros blocs, si parfaitement étudiés par le docteur Guebhart et M. Paul Goby et qu'on désigne communément sous le nom de « Castellaras ». Cette mise hors d'état de défense de ces enceintes, par suite du rasement de leurs murailles, correspond bien au désarmement de Polybe. Désarmer un ennemi ne consiste pas seulement à lui enlever ses armes, mais éga-

1. Florus, II, 3, à propos des mesures prises par le consul Postumius à l'égard des Ligures de l'Apennin génois.

2. Florus, II, 3.

lement à détruire ses points d'appui et ses fortifications; et c'est là, sans doute, une des raisons essentielles de l'hivernage des troupes dans la région et de leur répartition dans les différents villages ligures où elles surveillaient les travaux de démolition des enceintes<sup>1</sup>. Toutes celles-ci présentent les mêmes caractères, le même aspect dénotant des procédés de destruction identiques et d'une même époque. Peut-être les clans des tribus ligures continuèrent-ils à habiter dans leurs « Castellas » démantelés et rasés, ce qui expliquerait les trouvailles de monnaies comme celles qu'on a faites aux Encourdoules<sup>2</sup>; peut-être descendirent-ils dans la plaine? La piraterie, les brigandages devenus fort difficiles et dangereux, il fallait bien s'adapter à de nouvelles conditions d'existence, sans doute à la culture plus intense de la terre et à l'élevage des troupeaux. Marseille, soutenue cette fois par les soldats de Rome, montait la garde sur toute l'étendue du littoral entre l'Argens et le Var. Elle surveillait la piste, le vieux chemin ligure longeant le rivage qui reliait directement l'Italie à l'Espagne. C'était la conséquence de la première expédition des armées romaines sur le territoire des Gaules.

Elle marqua le début d'une conquête définitive à l'heure choisie par Rome.

\* \* \*

Les Romains consacrèrent-ils par un trophée le lieu de leur victoire? Ils le firent assurément si ce rite, d'origine hellénique, était dès cette époque entré dans leurs coutumes. Mais la date de cette adoption n'est pas connue avec certitude<sup>3</sup>. Sans doute, dès la plus haute antiquité, pratiquaient-ils

1. Docteur Guehart et Paul Goby.

2. R. Varaldi, *Note sur les monnaies trouvées aux Encourdoules par feu Revellat en 1888*, dans *Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes*, nouvelle série, 1928-1929. La colline des Encourdoules pourrait bien être un des oppida principaux des Déciates, peut-être leur « capitale », selon l'opinion de Revellat publiée par M. P.-R. Varaldi, *ibid.*, 1930, p. 25. — Nous nous proposons de revenir très prochainement sur cette question des Encourdoules.

3. Cf. Ad. Reinach, dans Saglio, *Dict. des ant.*, s. v. *Tropaeum*, p. 508 s.

comme bien d'autres peuples, la consécration du butin et notamment des armes<sup>1</sup>. Mais il semble bien que, pendant longtemps, ces armes furent apportées à Rome et non amassées ou dressées en panoplie sur le champ de bataille. Florus prétend même que ce fut seulement en 121, lors de la défaite des Allobroges, que, pour la première fois, les Romains pratiquèrent l'usage hellénique et érigèrent le trophée *ipsis quibus dimicaverant in locis*<sup>2</sup>. Si donc Florus ne se trompe pas, Q. Opimius n'éleva point de trophée dans la plaine de la Brague.

Mais Florus est contredit par plusieurs témoignages. Virgile, Plutarque, Silius Italicus attribuent cet usage à divers guerriers anciens, Énée, Romulus, Postumius, Scipion l'Africain<sup>3</sup>. Ces témoignages, assurément, ne prouvent pas la réalité historique des faits particuliers qu'ils concernent, mais ils établissent que l'opinion courante à Rome, non seulement au temps de Florus, mais avant lui, considérait comme antique l'usage de dresser le trophée sur le champ de bataille. Virgile, sans doute, se trompait en le reportant si haut, mais son erreur montre qu'il ignorait la date à laquelle il avait été adopté; et s'il l'ignorait, c'est que Varron n'en savait pas davantage. L'érudition de Varron et celle de Virgile sont, assurément, de meilleurs garants que le témoignage de Florus.

Ce n'est pas tout. Du témoignage d'une monnaie de la gens Aemilia on a pu déduire avec beaucoup de vraisemblance que Paul Émile avait érigé un trophée à Pydna<sup>4</sup>.

1. S. Reinach, *Tarpeia*, dans *Rev. archéol.*, 1908, I, p. 42 ss., reproduit dans *Cultes, mythes et relig.*, III, p. 223 ss.

2. Florus, III, 2. Le sens de l'affirmation de Florus n'est pas douteux; l'explication, d'ailleurs absurde, qu'il donne de l'abstention des anciens Romains (*nunquam enim populus Romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit*) montre assez clairement qu'il s'agit ici non d'une forme particulière de trophée, mais de toute espèce de trophée élevé sur le champ de bataille.

3. Virgile, *Énéide*, XI, 5 s.; Plutarque, *Romulus*, 16; Silius, XV, 491. Cf. Ad. Reinach, *loc. laud.*

4. Babelon, *Monn. de la Républ.*, I, 122, 10; II, 572, 6; Ad. Reinach, *loc. laud.*, p. 509, fig. 7117.

Bien plus, Lucain<sup>1</sup> décrit comme un spectacle fréquent et bien connu, celui d' « un vieux chêne, mort depuis longtemps, sans feuillage, qui, debout au milieu d'un champ fertile et chargé d'anciennes dépouilles, *exuviae veteres*, demeure, malgré sa vétusté et sa caducité, un objet de culte<sup>2</sup> ». Il existait donc en Italie, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, des trophées élevés loin des villes, sans doute sur les champs de bataille, aux temps déjà bien lointains où Rome luttait encore dans les campagnes italiques.

Ainsi très probablement Florus s'est trompé et l'information de sa source, qu'il n'a pas comprise, concernait seulement un type particulier de trophée, la tour de pierre, *saxeas turres*, non pas le trophée en général. Nous pouvons donc croire, en accord avec les autres témoignages, que l'usage d'élever un trophée sur le champ de bataille était, chez les Romains, déjà ancien, antérieur en tout cas à la date indiquée par Florus. S'il en est ainsi, Q. Opimius dut en élever un au lieu même de sa victoire.

En quel autre lieu pouvait-il l'élever? Le nombre des ennemis tués n'atteignait pas six mille, et pour cause<sup>3</sup>; le consul ne pouvait donc obtenir le triomphe<sup>4</sup>. Les armes des vaincus ne seraient pas transportées à Rome, elles n'orneraient aucun pompeux défilé, ne décoreraient nul monument public. Elles gisaient sans gloire, inutilisées. Opimius pouvait songer, ne fût-ce qu'à titre de compensation, à dresser sur place un monument de son succès.

N'y eût-il pas songé, les Grecs le lui auraient rappelé, les Grecs qui avaient imploré le secours de Rome et qui, plus qu'elle assurément, se réjouissaient de sa victoire. On peut croire que les Antipolitains surtout ne manquèrent point, n'ayant pas pris part à la bataille, d'aller voir la plaine où

1. Lucain, *Pharsale*, I, 136 ss.

2. S. Reinach, *loc. laud.*, dans *Cultes*, III, p. 224.

3. On a vu que, d'après Polybe, le nombre des Oxybiens ne s'élevait qu'à quatre mille. Les Déciates n'étaient sans doute pas plus nombreux. Le combat d'ailleurs paraît n'avoir été qu'une échauffourée.

4. Cf. M. Clerc, *Massalia*, II, p. 35.



elle s'était donnée, et, si les Romains n'avaient pas élevé de trophée, leur en enseignèrent la coutume. Peut-être même n'est-il pas imprudent de penser que, cent ans après, quand Rome leur accorda le droit de monnaie autonome, ce fut la victoire d'Opimius et le trophée dressé à cette occasion dont leurs monnaies de bronze donnèrent, non certes l'image, mais l'évocation et le reconnaissant souvenir (fig. 4) <sup>1</sup>.

Quelles étaient la nature et la forme de ce trophée, c'est un point qu'il semble d'abord qu'on ne puisse fixer. Était-ce un simple monceau d'armes, ou un pieu revêtu des



Fig. 4. — MONNAIE AUTONOME D'ANTIBES. Br. (moulage du Cabinet des médailles).

dépouilles ennemies, formes qui, toutes deux, devaient durer longtemps encore <sup>2</sup> ? Ou bien, par un soin plus conforme à l'orgueil des Romains et à cette préoccupation, alors grandissante, de bâtir pour l'éternité, avait-on construit un monument de pierre destiné à faire con-

naître aux générations à venir, aux Grecs comme aux Barbares, le rôle que Rome entendait assumer désormais, *regere imperio populos, ... parcere subjectis et debellare superbos* <sup>3</sup> ?

L'idée de trophées de pierre, au reste, n'était pas nouvelle. Il en existait depuis plus d'un siècle, particulièrement à Per-

1. Il existe plusieurs variétés de cette monnaie, connue depuis longtemps; cf. Arazi (1708), dans *Ann. de la Soc. de Nice*, 1881, p. 21 et pl. I; H. de la Tour, *Atlas des monn. gaul.*, n<sup>os</sup> 2179, 2195, 2196 et 2203; A. Blanchet, *Traité des monn. gaul.*, II, p. 442; *Monn. frappées en Gaule*, p. 42. — Le type de la Victoire couronnant un trophée n'a rien d'original et était connu de la numismatique grecque (cf. Ad. Reinach, *loc. laud.*, p. 509). Antibes l'a sans doute emprunté au victoriat campano-romain (Blanchet, *Traité, loc. laud.*). Mais pourquoi a-t-elle choisi ce type belliqueux et quelle victoire la pacifique cité voulait-elle commémorer? On a songé à la victoire de Modène, remportée par Octavien. Peut-être celle d'Égitna, qui, depuis cent ans, assurait la liberté de son commerce, l'intéressait-elle plus directement. — La monnaie d'Antibes a été déjà rapprochée, sinon de l'expédition d'Opimius, du moins du trophée de Biot, par M. H. de Gérin-Ricard, dans *Bull. de la Soc. archéol. de Provence*, 1904, p. 99.

2. Cf. Ad. Reinach, *loc. cit.*, p. 513.

3. Virgile, *Énéide*, VI, 851 et 853.

game et à Milet, où des marchands de Marseille pouvaient en avoir vu. Et, sans sortir d'Italie, les Romains trouvaient en Étrurie des frises d'armes sculptées, et peut-être, à Capoue, des monuments commémorant la commune victoire sur les Samnites<sup>1</sup>. Opimius pouvait donc bien songer à élever un tel monument. Ce ne serait là, toutefois, qu'une hypothèse fragile si nous ne possédions les débris connus sous les noms de « reliefs de la Brague » et de « monument de Biot ».

\*  
\* \*

L'avocat antibois Jean Arazi, qui composait ses *Antiquitez d'Antibes* dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, mentionne un « beau trophée dont nous voyons les restes précieux d'antiquitez dans la seigneurie de Vaugrenier voisine d'Antibes, sur le chemin qui conduit à Vence par le territoire d'Antibes dans l'endroit de la plaine dit La Brague<sup>3</sup> ». Malheureusement il ne songea point à décrire un objet que chacun pouvait voir, encore moins à le dessiner. Les ruines disparurent, dépecées sans doute par les paysans, et il n'en resta plus trace à la surface du sol<sup>4</sup>. Ce fut seulement en 1901 que le hasard de travaux agricoles exhuma du flanc d'un mamelon treize blocs, dont dix ornés de sculptures, tout ce qui reste du « beau trophée<sup>5</sup> ». Cette trouvaille fit l'objet

1. Cf. Paul Couissin, *Guerriers et gladiateurs samnites*, dans *Rev. archéol.*, 1930, II, p. 268 ss.

2. J. Arazi, *Antiquitez historiques de la ville d'Antibes*, 1708; le manuscrit n'en a été publié qu'en 1881, dans les *Annales de la Société des Lettres... des Alpes-Maritimes*.

3. Arazi, dans *Ann. de la Soc. des A.-M.*, 1881, p. 70.

4. Cf. Garcin, *Dict. hist. et géogr. de la Provence*, 1835, I, p. 191; Tisserand, *Hist. de la ville... de Nice*, 1862, I, p. 35 et 56; Edm. Blanc, dans *Ann. de la Soc. des A.-M.*, 1881, p. 71, note 1.

5. Ces blocs, généreusement offerts à la ville d'Antibes par les propriétaires du terrain, ont subi plusieurs transports, au cours desquels l'un d'eux (n° 11 de Dugas et Laurent) paraît s'être égaré. Les douze qui subsistent se trouvent actuellement dans le square en face du casino de Juan-les-Pins, où on en a construit une sorte de porte de l'aspect le plus fâcheux (fig. 5; le bloc taillé formant la partie médiane de la corniche est moderne). Outre que cette construction risque de donner aux visiteurs une idée singulière de l'art

de nombreux travaux et communications, entre lesquels se distingue l'étude de MM. R. Laurent et Ch. Dugas, alors élèves de l'École normale <sup>1</sup>. Quelques points, cependant, sont demeurés sans solution satisfaisante et paraissent réclamer, à la lumière de ce qui précède, un nouvel examen.

Tous les commentateurs de ces reliefs sont d'accord pour y reconnaître les débris d'un trophée, accord dont, au reste, il ne faut pas s'exagérer l'importance. Seuls MM. Laurent et Dugas écartent cette interprétation et pensent qu'ils ont simplement fait partie de la porte d'un poste militaire <sup>2</sup>. Deux faits paraissent certains : c'est que les blocs, imparfaitement parés au revers, ont formé le revêtement d'un mur et que le monument auquel ils appartenaient se trouvait au sommet du mamelon. Mais ces faits ne nous éclairent nullement sur la destination du monument, cette situation convenant, sans doute, à un poste militaire, mais aussi à un trophée <sup>3</sup>. Le fait, moins certain mais probable, que trois au moins de ces blocs ont appartenu à une porte n'ajoute aucun élément d'appréciation, et la restitution même, pro-

romain, les sculptures, exposées aux corrosions de l'air marin et aux graffiti des passants, commencent déjà à s'altérer. La place de ces blocs est évidemment au musée d'Antibes, qui n'en a même pas les moulages. — Les figures 5 et suivantes ont été dessinées d'après les photographies de Mme Donnadieu.

1. Docteur Léon Petit (Bordellet), dans *Rev. mens. du Touring-Club*, 15 avril, 1901, p. 146, et dans *Rev. de Cannes et du littoral*, 6 février 1904; S. Reinach, dans *Rev. archéol.*, 1901, II, p. 216; A. de Rochemonteix, dans *Bull. de la Soc. des antiq. de Fr.*, 1901, p. 172; G. Doublet, dans *Bull. de la Soc. des Lettres des A.-M.*, mai 1901, déc. 1907, et dans *Ann. de la Soc. des Lettres des A.-M.*, XVIII, p. 455, et XXI, p. 423; H. Thierry de Ville d'Avray et H. de Gérin-Ricard, dans *Bull. de la Soc. archéol. de Prov.*, 1904, p. 99; Em. Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule rom.*, I (1907), n° 24; R. Laurent et Ch. Dugas, dans *Rev. des ét. anc.*, 1907, p. 48; M. Bertrand, dans *Ann. de la Soc. d'ét. provenc.*, 1906, p. 317, et dans *Ann. de Prov.*, 1909, p. 449; H. de Ville d'Avray, *Hist. de Cannes*, I (1909), p. 88; J. Déchelette, *Manuel d'archéol.*, II, 3 (1914), p. 1157, 1177, 1179; R. Latouche, dans *Ann. du Midi*, 1922, p. 365; P. Couissin, dans *Rev. archéol.*, 1923, II, p. 76, 77, 81, 83; docteur Donnadieu, dans *Bull. de la soc. arch. de Draguignan*, févr. 1928, p. 3.

2. R. Laurent et Ch. Dugas, dans *Rev. des ét. anc.*, 1907, p. 68.

3. Servius, *ad Æneid.*, XI, 5 : *Tropaea non figebantur nisi in eminentioribus locis.*

posée par MM. Laurent et Dugas, quelle qu'en soit l'exactitude, pourrait aussi bien convenir à un monument de victoire<sup>1</sup>. D'autre part, l'extrême pauvreté des débris trouvés à proximité « semble indiquer une installation très simple<sup>2</sup> », pour ne pas dire misérable, à laquelle conviendrait mal l'édi-



Fig. 5. — LES BLOCS DU TROPHÉE DE BIOT, empilés en forme de porte dans le Square de Juan-les-Pins.

fice relativement somptueux que semblent révéler les blocs sculptés.

On sent bien, au reste, que la raison la plus importante qui détourna les jeunes savants d'accepter l'hypothèse du trophée, c'est l'impossibilité de trouver « une victoire précise<sup>3</sup> »

1. Ad. Reinach, qui admet cette restitution, voit « une des formes les plus anciennes » de l'arc de triomphe dans « l'arc de Biot, simple porte monumentale ornée sur les montants d'armes sculptées » (*loc. laud.*, p. 513, n. 3).

2. Laurent et Dugas, *loc. laud.*, p. 58.

3. Id., *ibid.*, p. 68.



à laquelle on pût le rapporter. Des chercheurs moins érudits en avaient aisément découvert. Arazi, pour en trouver une, n'avait eu qu'à lire, chez Dion Cassius, Vence au lieu de Valence<sup>1</sup>. D'autres avaient attribué le monument de Biot à la victoire remportée en 69 après J.-C. par les Vitelliens sur les Othoniens<sup>2</sup>, et qui effectivement paraît bien avoir eu lieu dans la plaine de la Brague. Malheureusement cette seconde hypothèse se heurte à des obstacles insurmontables : la date du monument qui, quelle qu'elle soit, ne peut descendre si bas, et le fait que, comme on l'a remarqué de bonne heure, « tout est gaulois dans les bas-reliefs, l'enseigne au sanglier, les torques, les armures<sup>3</sup> ».

Cette date ne peut être approximativement établie que par l'examen des armes représentées et par celui du style du monument. C'est ce qu'avaient bien compris MM. Laurent et Dugas; mais leur étude, faite avant la publication du *Recueil* de M. Espérandieu, avant celle du *Manuel* de J. Déchelette et de quelques autres travaux importants, disposait de trop peu d'éléments de comparaison et, malgré sa conscience et son érudition, avait peu de chances d'aboutir à un succès satisfaisant; elle avait, au reste, le tort d'accorder confiance à des théories paradoxales émises une vingtaine d'années plus tôt par Alexandre Bertrand<sup>4</sup>. Il n'est donc pas inutile de reprendre cette étude, quels qu'en soient d'ailleurs les mérites.

\*  
\* \* \*

Presque tous les objets représentés étant connus par ailleurs, il suffira de les énumérer rapidement en notant au passage quelques traits particuliers.

Les armes offensives sont la lance et l'épée. La lance est

1. Arazi, *Antiquitez d'Antibes*, p. 71.

2. Docteur Léon-Petit (Bordellet), A. de Rochemonteix, H. de Ville d'Avray, *loc. cit.*; cf. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, IV, p. 191, n. 1.

3. H. de Gérin-Ricard, *loc. laud.*

4. Al. Bertrand, in *Revue archéol.*, 1894, I, p. 158 ss., et *Religion des Gaulois*, p. 376 et ss.

figurée sur deux des blocs (fig. 6 et 9); la pointe en apparaît trois fois avec une grande netteté. La forme de cette pointe, foliiforme, très étroite, est d'un aspect archaïque et rappelle surtout les types de La Tène I<sup>1</sup>. Néanmoins, l'évolution de la lance au second âge du fer est trop imparfaitement connue<sup>2</sup> pour qu'on puisse rien déduire de la présence de cette forme. Il convient de s'arrêter davantage sur le fait que la lance, figurée ici avec une fréquence relativement grande, joue un rôle plus modeste dans la plupart des frises d'armes et ne s'y rencontre pas, à notre connaissance, sous cette forme. Cette fréquence et cette forme constituent donc des exceptions.



Fig. 6. —  
TROPHÉE  
DE BIOT.  
— Lance  
sur le  
bloc 5.

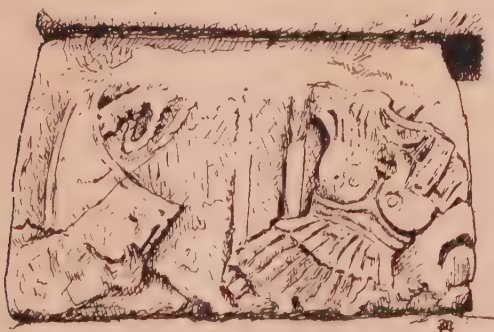


Fig. 7. — TROPHÉE DE BIOT. — Bloc 4.

L'épée n'a pas été signalée par MM. Laurent et Dugas. Elle apparaît, cependant, sur la gauche du bloc n° 4 dont la partie droite est occupée par une cuirasse<sup>3</sup>; quoique partiellement cachée par une pelta et fort endommagée, elle se laisse reconnaître, ainsi qu'une courroie qui pend de la poignée (fig. 7). Quelques particularités invitent à y reconnaître le grand coutelas ou sabre que figurent tant d'autres frises d'armes gauloises<sup>4</sup>;

mais la dégradation de la pierre ne permet aucune affirmation.

1. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 394, 6 (La Tène); 430, 3 (Diou, S. et L.); p. 1144.

2. *Ibid.*, p. 1143 ss.; cf. P. Couissin, in *Revue numism.*, 1928, p. 48.

3. MM. Laurent et Dugas n'ont « pu déterminer la nature du motif de gauche » (*Rev. des ét. anc.*, 1907, p. 65). Nous conservons ici la numérotation des blocs telle qu'ils l'ont donnée.

4. Cf. P. Couissin, in *Rev. archéol.*, 1923, II, p. 32 ss.; 1927, I, p. 171 ss.

Le bloc n° 6 présente, à côté d'un fragment de bouclier, un objet à bords parallèles, étroit, mince et plat, disposé verticalement et flanqué de deux courroies pendantes (fig. 8) : le même objet se retrouve sur le bloc n° 11, qui paraît avoir disparu et n'est connu que par le croquis de MM. Laurent et Dugas<sup>1</sup>. Ils ont considéré ces objets comme figurant des hampes d'enseignes<sup>2</sup>. Mais une hampe est ordinairement cylindrique; les objets figurés, au contraire, sont certainement plats et diffèrent ici de façon très nette des lances, dont la hampe est représentée cylindrique. D'autre part, on

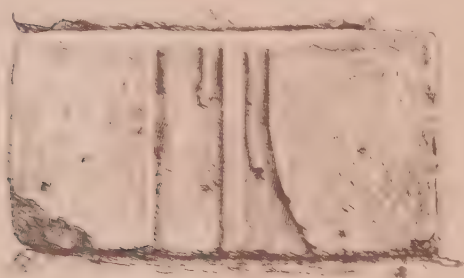


Fig. 8. — Trophées de Bior. — Bloc 6.

ne connaît pas, semble-t-il, d'exemple de sanglier-enseigne muni de courroies de cuir. Nous proposerons comme une interprétation plus vraisemblable de voir ici une représentation d'une épée de La Tène dans son fourreau et avec son ceinturon.

Cette figuration serait d'autant plus digne d'intérêt qu'elle est, à notre connaissance, sans autre exemple sur les grands monuments romains<sup>3</sup>. Malheureusement un sort malicieux, en détruisant les blocs supérieur et inférieur, a fait disparaître et le haut de l'objet qui eût confirmé ou infirmé notre interprétation, et le bas qui, fournissant éventuellement la bouterolle, eût permis de dater l'épée.

Les armes défensives sont le bouclier, la cuirasse et le casque.

Les grands boucliers ovales dont les fragments apparaissent sur plusieurs blocs ne présentent rien de caractéristique, le même fâcheux destin en ayant fait disparaître

1. *Rev. des ét. anc.*, loc. cit., p. 52, fig. 8.

2. *Ibid.*, p. 51 et 52.

3. Sur cette absence si surprenante et les explications qu'on en peut donner : P. Couissin, dans *Rev. archéol.*, 1924, 1, p. 35.

*l'umbo*, seul élément de détermination chronologique (fig. 8).

A gauche du bloc 4 figure un motif dont MM. Laurent et Dugas n'ont pu déterminer la nature<sup>1</sup>, mais qui paraît bien être associé à une épée, le bouclier appelé *pella* (fig. 7). Il se présente ici non pas avec les courbes élégantes et la riche décoration qu'il attribuent les monuments grecs et la plupart des monuments romains, mais sous une forme simple et même pauvre qui engage à y voir la fidèle copie d'une arme réelle. On y distingue même, à l'angle supérieur, une équerre sans doute métallique, identique à celle dont les Romains, pendant deux siècles, renforcèrent les coins de leur bouclier rectangulaire<sup>2</sup>.

Les cuirasses sont du type grec bien connu, corselet court à épaulières et lambrequins (fig. 7 et 10).

Ce type, à l'époque hellénistique, est employé dans toutes les régions méditerranéennes et plusieurs documents grecs, celtiques et romains l'attribuent aux Gaulois tant d'Occident que d'Orient<sup>3</sup>.

Les figurations du casque à cornes (fig. 9 et 11) ne présentent pas, semble-t-il, les caractères particuliers qu'on a cru y reconnaître<sup>4</sup> et ne diffèrent pas des figurations fournies par d'autres monuments<sup>5</sup>. Un détail, cependant, paraît digne d'attention, savoir les boules qui terminent les cornes. On a



Fig. 9. — TROPHÉE DE BIOT. — Bloc 2.

1. *Loc. cit.*, p. 65.

2. Visible, notamment, sur le trophée d'Adam-Clissi (époque d'Auguste), et sur quelques stèles funéraires d'époque flavienne.

3. P. Couissin, in *Rev. arch.*, 1923, I, p. 42 ss ; II, p. 805 ; 1927, II, p. 61 ss ; 1929, I, p. 269 s.

4. Dugas et Laurent, *loc. laud.*, p. 60 ss.

5. P. Couissin, in *Rev. archéol.*, 1923, I, p. 31 s. ; II, p. 78 ss. ; 1924, I, p. 39 ss. ; 1927, II, p. 54 ss. ; 1929, I, p. 267 s. ; in *Revue numism.*, 1928, p. 170 ss.



remarqué que sur les représentations de bovidés produites par l'art gaulois de La Tène III, « les cornes sont ordinairement terminées par des boules <sup>1</sup> », et qu'il en est souvent de même des cornes qui décorent les casques <sup>2</sup>. Cette particularité pourrait donc servir à dater nos reliefs si elle était, en effet, propre à cette période. Mais on peut citer au moins une exception. Un denier de L. Papius, monétaire en 79 avant J.-C., figure, entre autres marques monétaires, un casque à cornes bouletées <sup>3</sup>. Cette figuration, quoique fort

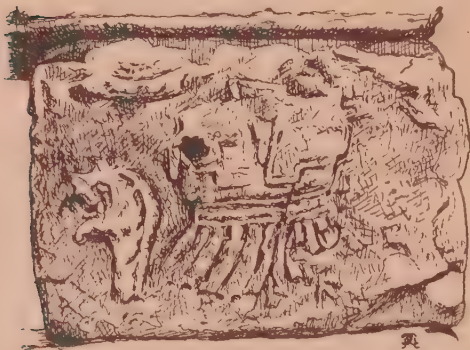


Fig. 10. — TROPHÉE DE BIOT. — Bloc 3.

petite, est si nette et si conforme aux autres images que nous avons de tels objets, qu'elle ne peut avoir été exécutée que d'après un original. Mais, comme les derniers démêlés de Rome avec les Gaulois remontaient alors à la guerre contre Bituitos en 121 avant J.-C., le casque en

question appartient donc au <sup>III</sup>e siècle et il faut faire remonter au moins à cette époque, c'est-à-dire à la période de La Tène II, la coutume de bouleter les cornes.

Enfin, nos reliefs figurent encore un carnyx, un sanglier-enseigne et un torques.

Le carnyx ne présente ici aucune particularité notable (fig. 10). La variété des formes sous lesquelles les divers

1. S. Reinach, in *Anthropol.*, 1896, p. 553; J. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1512; W. Deonna, in *Rev. archéol.*, 1917, I, p. 142 ss.; cf. G. Drioux, *Taureau à cornes bouletées sur un bas-relief gallo-romain*, dans *Congr. des Soc. sav. à Lyon*, 1930 (reprod. dans *Bull. de la Soc. hist. et archéol. de Langres*, x, 1931, p. 1-7).

2. W. Deonna, *loc. cit.*; P. Couissin, in *Rev. archéol.*, 1924, I, p. 41 s.

3. Babelon, *Monn. de la Rép.*, II, p. 279, G. Papius, 1, symbole 27; P. Couissin, in *Rev. numism.*, 1928, p. 169, fig. 44.

monuments grecs, romains et celtiques ont représenté cet objet peut, dans certains cas, trahir le caractère fantaisiste de la décoration <sup>1</sup>, mais, le plus souvent sans doute, correspond plutôt à la variété des types réels. L'emploi du carnyx a duré au moins quatre siècles et s'est étendu de l'Atlantique à la Mer Noire et à la Méditerranée. On peut croire qu'il y en eut des formes assez variées. Il convient, d'ailleurs, d'être prudent en parlant des représentations d'un objet dont il ne reste aucun exemplaire original <sup>2</sup>.

Le sanglier-enseigne est figuré ici d'une façon probablement peu exacte (fig. 9). Les exemplaires gaulois, réels ou figurés, que nous possédons par ailleurs de cet objet représentent d'ordinaire l'animal sous une forme plus ou moins stylisée, conforme aux tendances générales de l'art celtique. Ici, autant que permet de l'affirmer la mutilation de la pierre, la figuration est assez naturaliste, soit que l'artiste ait involontairement déformé son modèle, soit que ce modèle fût le produit d'un art déjà évolué.

La présence du torques est très digne d'attention, et de tous les objets représentés sur nos reliefs c'est sans doute le plus intéressant (fig. 11). Le torques était, comme on sait, porté à l'époque de La Tène par les guerriers gaulois, tout au moins par les plus considérables d'entre eux <sup>3</sup>. Mais ce que l'on sait moins, semble-t-il, c'est que cet objet n'est figuré dans aucun trophée d'armes, ni sur les monuments grecs ni sur les monuments romains. Cette omission est d'autant plus surprenante que les historiens anciens mentionnent à maintes reprises le nombre des colliers d'or conquis dans les batailles contre les Gaulois <sup>4</sup>. De quelque façon qu'on ex-

1. Al. Bertrand, in *Rev. archéol.*, 1894, I, p. 158 ss., suivi par Laurent et Dugas, *loc. cit.*, p. 58 ss., a tiré de ce fait des conséquences excessives.

2. J. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1179 s.; G. Dottin, *Manuel celtique*, 2<sup>e</sup> éd., 1915, p. 292; P. Couissin, in *Rev. numism.*, 1928, p. 178 et fig. 52-68 (carnyx sur monnaies grecque, gauloise et romaines).

3. J. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1207 ss. (bibliogr.); P. Gæssler, *der Silberering von Trichtingen*, 1929.

4. Références de S. Reinach, in Saglio, *Dict. des ant.*, s. v. *Torques*, p. 375.

pôque celtique. Le fait remarquable est que, jusqu'à plus ample informé, le trophée de la Brague est le seul où soit représenté le torques.

Quelles deductions peut-on tirer de cet examen touchant la nationalité et la date des objets représentés? Sur la nationalité il ne saurait, semble-t-il, exister aucun doute: tous ces objets ont fait partie de l'équipement de guerre des Gaulois, et plusieurs ne peuvent avoir appartenu qu'à



Fig. 11. — TROPHÉE DE BRAGUE. — Bloc 1.

cet équipement, le rursus à cornes, le tarmyx, le torques et le sanglier-embrassant, sur les monuments romains, servent à caractériser l'équipement gaulois à l'exclusion de tout autre. Les objets représentés ont donc appartenu soit à des Gaulois, soit à des guerriers équipés à la gauloise. Ils ont donc pu appartenir aux légions romaines du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère<sup>1</sup>.

Quant à la date, ces objets peuvent avoir été en usage au 1<sup>er</sup> ou au 2<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Toutefois, la présence de la grande épée et celle du torques incitent à placer cette date avant celle des autres monuments triomphaux connus. C'est-à-dire, tout au moins, avant celle de l'arc d'Orange.

1. Déchelette. *Manuel*, II, p. 299.

\*  
\* \*

L'examen du style permet des conclusions analogues, mais plus précises.

On ne saurait, semble-t-il, reconstituer l'aspect que pouvait présenter le monument. L'essai le meilleur, d'ailleurs le seul scientifique, qu'on en ait tenté, celui de MM. Laurent et Dugas<sup>1</sup>, n'est pas, il faut l'avouer, entièrement satisfaisant<sup>2</sup>. Les blocs qui subsistent et qui, sauf peut-être deux, ne peuvent se raccorder, ne sont certainement qu'une faible partie de la surface sculptée<sup>3</sup>, et rien ne demeure du blocage. Nous ne pouvons donc savoir ni quelle était la forme du monument ni s'il était décoré sur une seule ou sur plusieurs de ses faces.

Néanmoins, la restitution de MM. Dugas et Laurent, fondée sur une étude sérieuse des blocs, présente de grandes qualités et nous retiendrons également plusieurs des conclusions auxquelles ils sont arrivés. Le bloc n° 5, dont la partie inférieure, sur une bande étroite délimitée par une rainure, est dépourvue de décoration, devait être, comme ils l'ont supposé, enterrée jusqu'à cette rainure. Le bloc n° 1 (casques et torques) dont la face inférieure est soigneusement parée, n'a pu appartenir, conformément à leur opinion, qu'à la partie supérieure d'une ouverture, linteau de porte ou de fenêtre, ou entablement de colonnade. Enfin, il est raisonnable de placer à une certaine hauteur le bloc n° 4, où l'on voit une cuirasse supportée par une hampe inclinée. En somme, la répartition des divers objets sur la surface sculptée devait être sensiblement celle qu'ils ont indiquée.

1. Laurent et Dugas, *loc. laud.*, p. 65 et pl. IV. Il paraît inutile de discuter la restitution présentée par H. de Ville d'Avray (*Histoire de Cannes*, 1909, p. 92 s.), entièrement dépourvue de vraisemblance. Quant à la disposition adoptée par les maçons de Juan-les-Pins, elle ne procède sans doute d'aucun effort en vue d'une restitution.

2. Il paraît difficile, principalement, d'admettre une porte de 3 m. 30 de hauteur sur 1 mètre de largeur.

3. Cf. H. de Gérin-Ricard, *loc. laud.*



A première vue, cependant, elle présente un détail choquant. La surface sculptée paraît d'abord destinée à figurer un mur sur lequel sont accrochées des armes, comme dans la tombe de *Richard*. On comprend mal, dès lors, les boucliers de la base, qui semblent bien inutilement enfoncés dans le sol jusqu'aux deux tiers. Une autre interprétation pourrait expliquer cette particularité. L'une des formes les plus anciennes du trophée, nous l'avons rappelé, est le *monceau*. Mais pour qu'un trophée de ce genre produise un effet imposant, il faut que les armes soient extrêmement nombreuses. S'il en est autrement<sup>1</sup>, il faudra user de quelque artifice pour que le monceau soit assez élevé. Il semble que le monument de la Brague suggère l'emploi d'un artifice de cette nature : on entasse partiellement un certain nombre de boucliers et de piques juxtaposés en barrière, de façon à constituer un enclos, et les armes, entassées dans cet enclos, ne tendent pas à glisser les unes sur les autres, mais, retenues par la barrière, s'élèvent en un monceau vraiment triomphal. De l'amas des boucliers, comme sur la restitution, émergent le fer des lances, la tête des *earnynx* et les enseignes et, sur le sommet, les *rusques* dressent leurs cornes. Tel est, semble-t-il, le genre de trophée que reproduisait en pierre le monument de la Brague.

Quelle que soit la valeur de cette explication, un fait paraît hors de doute et MM. Dugas et Laurent l'ont fait justement ressortir : c'est le caractère de cette disposition, unique dans les monuments romains<sup>2</sup>; ils auraient pu y joindre les monuments grecs et l'on va voir que cette addition a son importance. Ainsi le sculpteur de la Brague n'a connu, très probablement, aucun des autres monuments triomphaux de la Provence et l'on peut croire que son œuvre est antérieure à

1. D'après Polybe, les Oxybiens n'étaient que quatre mille, dont un petit nombre seulement périrent; il ne dit pas l'effectif des *Deciates*, mais le fait est que le nombre des Ligures tués (et l'on dut en tuer le plus possible même après la bataille) n'atteignit pas six mille, et que, pour cette raison Q. Opimius n'obtint pas le triomphe. Cf. M. Clerc, *Massilia*, II, p. 35.

2. Laurent et Dugas, *loc. laud.*, p. 67.

l'arc de Saint-Rémy et à celui d'Orange. C'est la conclusion où nous avait déjà conduits l'étude des armes.

L'étude du style et de la technique lui apporte un nouvel appui. Assurément le plus ou moins d'habileté dans l'exécution peut être dû, surtout dans l'art provincial, à l'adresse plus ou moins grande du lapicide. Cependant, après les observations qui précèdent, il ne paraît pas inutile d'attirer l'attention sur la médiocrité du dessin et la pauvreté du relief, contrastant avec la minutie dans l'exécution des détails (le torques, par ex.). Enfin, un détail de technique contribue à donner à nos reliefs une place à part parmi les monuments triomphaux de la Gaule. On a remarqué depuis longtemps qu'à Saint-Rémy, à Orange et ailleurs, chaque objet est délimité par un contour assez profondément incisé; ce procédé est assez constant pour avoir été considéré comme caractéristique de l'art romano-provençal<sup>1</sup>; il est donc remarquable qu'il n'ait pas été employé à la Brague et l'on peut voir dans son absence une nouvelle preuve d'antériorité.

On peut aller plus loin. L'arc de Saint-Rémy, celui d'Orange et tous les monuments triomphaux plus récents portent les marques incontestables d'influences hellénistiques, surtout pergaméniennes, reconnaissables dans le style, dans le choix et la disposition des motifs. M. Em. Lowy paraît avoir établi que tous ces monuments dérivent, plus ou moins librement, d'un petit groupe de prototypes, les monuments élevés en France et à Rome par Domitius Ahénobarbus et Fabius Maximus après leurs victoires de 121 avant J.-C. sur les Arvernes et les Allobroges<sup>2</sup>, et l'on peut admettre, avec ce savant, que ces prototypes s'inspiraient directement de l'art pergaménien, que l'héritage du roi Attale, en 133, venait de faire connaître aux Romains. Or, il n'est pas douteux que les reliefs de Biot ne portent aucune trace de l'influence per-

1. S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule rom.* (1895), p. 19 s., d'après qui ce procédé serait d'origine alexandrine; en tout cas et quoi qu'on en ait dit, il ne paraît pas indigène; cf. Espérandieu, *Bas-reliefs*, I, p. 205.

2. Em. Löwy, *die Anfänge des Triumphbogens*, 1928.

gaménienne ou même hellénistique; aucun des motifs décoratifs hellénistiques ne s'y retrouve; la composition, raide, gauche, naïve, ne doit certainement rien à l'art de Pergame, et le sujet lui-même, c'est-à-dire l'amas d'armes limité par une enceinte de boucliers, n'est pas moins inconnu sur les monuments hellénistiques que sur les monuments romains.

Ainsi le monument de la Brague est entièrement étranger à la tradition pergaménienne créée, en Gaule même, par les monuments triomphaux de 121. Est-ce à dire qu'il leur soit antérieur? Sans oser l'affirmer absolument on est bien tenté de le croire. Les monuments romains de la Provence présentent entre eux tant de points communs qu'on peut admettre qu'ils ont été créés sinon par un même atelier, du moins par des ateliers en rapports les uns avec les autres et usant des mêmes modèles. Si l'artiste, antipolitain ou nicéen, chargé du monument de la Brague a conçu son œuvre après 121, il n'est guère croyable qu'il ait ignoré celui qu'avaient élevé sur la Sorgue Fabius et Domitius et les modèles pergaméniens qu'utilisait ce dernier. On peut donc tenir pour très probable qu'il l'a conçue auparavant.

Or, avant 121, le grand événement militaire en Gaule et spécialement en Provence, c'est la campagne victorieuse de Q. Opimius. C'est donc à cette campagne que se rapporte notre monument.

Quant à la nature de ce monument, même si nous ignorions qu'une bataille s'est livrée dans la plaine de la Brague, le fait qu'il s'élevait non dans une ville, mais en pleine campagne et, qui plus est, en un lieu éminemment propre à un déploiement de troupes, suffirait à le désigner comme un trophée élevé sur l'emplacement même de la victoire.

Le monument de la Brague est donc, très vraisemblablement, le trophée élevé par Q. Opimius, vainqueur des Ligures Oxybiens et Déciates, et ce trophée, le plus ancien des trophées romains dont il subsiste des débris, atteste que, si Rome a su enrichir ses monuments triomphaux de décora-

tions hellénistiques, elle n'a pas eu besoin de l'art de Pergame pour en concevoir et en réaliser l'idée<sup>1</sup>.

\*  
\* \* \*

Ainsi se prêtent un mutuel appui le témoignage des textes, celui des lieux, celui des pierres. Leur accord permet-il une certitude absolue et des affirmations catégoriques? De tels bonheurs sont rares. Du moins cet accord nous a-t-il paru assez frappant pour proposer, comme des hypothèses très vraisemblables, de reconnaître le port des Oxybiens dans l'actuel étang de Vaugrenier, de placer leur oppidum Égitna sur l'une des hauteurs voisines, peut-être à Biot, de voir dans la plaine de la Brague le champ de bataille où furent défaits les Ligures et de considérer les blocs déterrés en ces lieux comme les débris du trophée dressé pour commémorer la victoire d'Opimius, la première que, sur notre sol, aient remportée les armes romaines.

Docteur A. DONNADIEU et Paul COUISSIN.

Fréjus et Marseille, 1931.

1. Cf. L. Mariani, in *Bollet. dell' Assoc. archeol. rom.*, 1918, p. 1 ss.; F. Noack, in *Arch. Anzeiger*, 1926, col. 464 ss.; G. Patroni, in *Historia*, 1927, p. 3 ss.; C. Weickert, in *Gnomon*, 1929, p. 24 ss.; P. Couissin, in *Rev. de philol.*, 1929, p. 190 ss.; in *Rev. archéol.*, 1930, II, p. 268 ss.



## LUGH LAVADA

---

Faire dériver les divinités de tel panthéon européen ou asiatique, telles autres d'un panthéon indo-européen, lui-même plutôt hypothétique, puisque bon nombre de savants se refusent toujours à le reconnaître — c'est assurément une tâche des moins faciles. Néanmoins, elle a été entreprise, il y a peu de temps, par un savant allemand, M. Hermann Güntert<sup>1</sup>, et même avec succès, me semble-t-il, ce pourquoi je l'ai suivi d'assez près dans ma propre discussion des divinités indo-européennes au chapitre III d'un livre récent<sup>2</sup>. Mais réduire telle figure de la mythologie celtique à telle autre conception indo-européenne est beaucoup plus hasardeux, vu notre ignorance au moins relative de l'ancienne religion celtique. Si, en dépit de ces obstacles, je m'aventure dans ces parages, ce n'est assurément pas par ignorance des écueils; seulement, en matière de science, comme ailleurs, il faut savoir oser.

Lugh, le Mercure celtique<sup>3</sup>, est surnommé, en irlandais, *Lavada*, mot dont la forme plus ancienne, *lamh-fháda*, composée de *lamh* « main » et de *fáda* « long », indique qu'il s'agit d'un dieu Lugh « aux longues mains », épithète qui a pénétré en pays de Galles sous la forme de *Law Hir* et, par une légère altération de forme et de sens, sous celle de *Llaw-gyffes*<sup>4</sup>. Les Irlandais n'étaient pas en peine pour expliquer cette épithète peu ordinaire. Suivant certains textes, le dieu était appelé *Lugh* ou *Lui Lavada* parce que ses bras étaient

1. Hermann Güntert, *Der arische Weltkönig und Heiland*, Halle, 1923.

2. *Mythologie universelle*, Paris, Payot, 1930, p. 32 et suiv.

3. Voir J. Loth, *Rev. arch.*, IV<sup>e</sup> série, t. XXIV (1914), p. 213.

4. W. J. Gruffydd, *Math van Mathonwy*, Cardiff, 1928, p. 62.

tellement longs qu'il pouvait serrer ses chaussures sans se pencher<sup>1</sup>. A en croire une autre version, le père de Lugh, en venant voir son beau-père, Balor au Mauvais Œil, lui apporta quelques pommes dans une corbeille; mais il trébucha et les laissa tomber, sur quoi le petit Lugh en ramassa à lui seul à peu près les deux tiers, bien qu'une foule de domestiques essayassent de l'y aider. Alors Balor de crier : *Tog leat, Lui Lavada*, ce qui veut dire : « Garde-les, petit Longue-Main », et le nom lui resta<sup>2</sup>.

Il va sans dire que ces deux explications ne sont que des contes étiologiques imaginés longtemps après qu'on eut oublié la véritable raison de l'épithète en question. Pour en trouver le sens, on a pensé que l'épithète indiquait simplement que Lugh était un excellent archer, et la transformation galloise de *Law Hir* en *Llawgyffes* « Lugh à la main infallible », semble appuyer cette hypothèse<sup>3</sup>. Ajoutons que, dans la mythologie irlandaise, Lugh est, en effet, très habile à se servir de l'arc comme de la lance. Tout ce qu'on pourrait donc légitimement objecter, c'est qu'il y a, dans la mythologie universelle, une foule de dieux non moins habiles dans l'art de la guerre, sans qu'ils soient pour cela pourvus de mains plus longues que le vulgaire des dieux et des hommes.

Il y a une autre explication, à laquelle on n'a pas songé jusqu'ici, mais qui mérite qu'on la discute au moins brièvement. C'est que l'attribut de « longues mains » ou de « longs doigts » a toujours été celui d'une confrérie fort ancienne, sinon très honorable, je veux dire celle des voleurs. Or, comme Mercure était bien le dieu patron des voleurs, surtout au temps de l'Empire, on pourrait penser que Lugh doit son épithète à une activité de ce genre qui lui aurait été attribuée sous une influence méditerranéenne. Par malheur, aucun des faits connus ne justifie une pareille hypothèse. L'interprétation romaine est due uniquement à l'habileté peu commune de Lugh, le Lugh *Ildánach* « aux multiples talents », qualité

1. *Ibid.*, p. 67, 236 et 242.

2. *Ibid.*, p. 71 et 87.

3. *Ibid.*, p. 107.

qu'il partage avec l'Hermès grec; mais quoiqu'il connaisse tous les métiers, qu'on énumère même dans un récit remarquable et bien connu, celui de voleur n'est mentionné ni là ni ailleurs.

Lugh n'est pourtant pas la seule divinité indo-européenne qui porte cette épithète. L'Avesta connaît une déesse appelée *Bûšyastâ*<sup>1</sup> et surnommée *dareyôgavâ*, « aux longues mains » et *zairinâ*, « dorée, jaunâtre ». Or, cette *Bûšyastâ* est une de ces divinités récentes, abstraites, imaginées par Zarathustra pour prendre la place des dieux de l'ancien panthéon païen. *Bûšyastâ*, en l'espèce, occupe la place du Savitar védique, dieu du réveil et de l'activité, dont l'esprit étroit et pédant du réformateur iranien a fait une déesse de la paresse et des grasses matinées<sup>2</sup>. Qui plus est, ce dieu Savitar est un dieu aux mains d'or (*Rigvéda*, I, 35, 9; III, 54, 11), aux cheveux d'or (*ib.*, X, 139, 1), assis sur un char d'or (*ib.*, I, 35, 2; 4,5), aux longs bras d'or flexibles et qui atteignent les extrémités du ciel (*ib.*, VII, 45, 2). On aime à le décrire étendant ses bras aux grandes mains (*ib.*, I, 95, 7; II, 38, 2; VI, 71, 1). Ailleurs on lit que Savitar a élevé ses bras d'or bien formés comme un prêtre (*ib.*, VI, 71, 5). A en croire M. Güntert, les mains élevées du dieu avec leurs doigts d'or étendus sont les rayons du soleil qui brillent à l'horizon au lever et au coucher de l'astre; quand il n'y en a qu'une partie de visible, on croit voir la paume d'une main<sup>3</sup>.

Or, il existe, dans une grande partie du continent européen, certaines gravures rupestres très rudimentaires qui montrent une figure divine aux bras étendus ou élevés, aboutissant à des mains d'une grandeur peu commune. Par exemple, à Backa près Brastad (Suède), on voit, gravée sur un rocher, une figure mâle tenant dans sa main droite élevée une hache, tandis que la gauche, quoique libre, n'en est pas moins élevée. Dans une autre esquisse, également préhistorique, qu'on a relevée sur un rocher près de Kinnekule, on voit la même figure, pourvue d'une main droite de dimensions

1. Güntert, *op. cit.*, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 160 et suiv. Suivant *Yt.*, 18, 2, c'est un dieu mâle.

3. *Ibid.*, p. 159.

énormes, attachée à un bras suffisamment long lui aussi. A droite, on voit la roue solaire. Une troisième esquisse, provenant de Brecke près Brastad, représente le dieu qui élève deux mains énormes, et l'on connaît même des gravures semblables où il tient une lance gigantesque dans sa main droite. Des figures analogues ont été découvertes dans la Russie méridionale et au Caucase<sup>1</sup>. M. Güntert en tire la conclusion, qui s'impose d'elle-même, qu'il s'agit d'une divinité indo-européenne, l'ancêtre direct du Savitar védique.

Pour en revenir à Lugh Lavada, il partage ses caractéristiques les plus décisives avec ce dieu préhistorique et avec le Savitar du Véda : il est un dieu aux aspects solaires nettement accusés, il est un dieu de la lance et, surtout, il est *Lavada* « aux longues mains ». Point de doute donc qu'il continue, chez les Celtes, la tradition du dieu aux grandes mains des temps préhistoriques.

Tout cela est bel et bien, dira-t-on; mais après tout, si peu que nous sachions au sujet des fonctions de Lugh, il est et il sera probablement toujours impossible d'en découvrir quelque chose dans ces esquisses préhistoriques, puisqu'elles ne sont accompagnées d'aucun texte. Cela est sans doute vrai; aussi devra-t-on se contenter d'une seule preuve. Si elle confirme ce que nous venons de dire, elle sera d'autant plus décisive à nos yeux.

Parmi les fonctions suffisamment humbles de Lugh Lavada, on doit compter son office de patron des cordonniers. Près d'Osma, l'ancienne Axama, d'Espagne, on a trouvé l'inscription suivante<sup>2</sup> :

LVGOVIBVS	
SACRVM	
L. L.	VRCI
CO.	COLLE
GIO.	SVTORV
M. D. D	

1. *Ibid.*, p. 165.

2. Hübner, *C. I. L.*, II, 2818; voir *Revue Celtique*, VI, 488; VII, 399; Gruffydd, p. 237 et suiv.



c'est-à-dire, *Lugovibus sacrum L. L. Urcico collegio sutorum d[ono] d[edit]*; L. L. Urcico a donné ceci, sacré aux Lugoves, à la confrérie des cordonniers; ou bien, ceci, qui est sacré aux Lugoves, Urcico l'a donné pour les Lugoves à la confrérie des cordonniers. Il y a lieu de croire que les saints Crépin et Crépinien ne sont que les successeurs de ces *Lugoves*, du moins en France<sup>1</sup>. Enfin, il est bon de noter que si l'on nous dit expressément que les bras de Lugh étaient si longs qu'il pouvait serrer ses chaussures sans se pencher, cette remarque assez étrange, surtout à l'égard d'un dieu, a sa raison dans la fonction de Lugh comme patron des cordonniers.

Or — et ceci fournira la preuve dont je viens de parler — la figure de l'esquisse de Backa près Brastad est toujours appelée par les paysans de la région, absolument étrangers à la mythologie scientifique et à nos théories de savants, *skomakeren*, « le cordonnier<sup>2</sup> », bien qu'il n'y ait, dans cette esquisse, assurément rien pour suggérer une interprétation pareille. Pourrait-on désirer un meilleur exemple de la vie séculaire, voire millénaire, de certaines traditions locales, quand elles s'appuient, comme c'est ici le cas, sur un monument figuré?

C'est ici que se termine la tâche du mythologue et du folkloriste. Celle, plus importante et très nécessaire, d'en tirer toutes les conclusions qu'il convient, sur la nationalité des populations préhistoriques de la Scandinavie et sur les Celtes préhistoriques et leurs migrations, force m'est de la laisser à d'autres plus compétents que moi.

Alexandre HAGGERTY KRAPPE.

52, Charlesgate East, Boston, Mass.

1. *Ibid.*, p. 239 et suiv.

2. Güntert, p. 162.

# UNE ROUELLE-AMULETTE ÉMAILLÉE

## TROUVÉE A VICHY

---

En surveillant, au point de vue archéologique, des travaux de terrassements profonds, effectués pendant l'hiver de 1930-31, à Vichy, j'ai recueilli, au croisement de la rue de l'Établissement-Thermal et de la rue Callou, à 2 m. 40 de profondeur, une rouelle-amulette, ornée d'émaux champ-levés (fig. 1).



Fig. 1. — Rouelle-amulette de Vichy. Face.

Les vestiges gallo-romains sont nombreux dans ce quartier mais plus superficiels : à 1 mètre, 1 m. 50 environ. Quant au sol primitif, constitué par du sable jaune-rougeâtre, il faut descendre à près de 3 mètres pour le rencontrer.

Bien qu'elle ne fût accompagnée d'aucun autre objet, il est certain que cette amulette avait fait partie d'une chaîne-ceinture, à laquelle elle était fixée par deux anneaux encore intacts.

De plus, cette rouelle, en bronze coulé, formait fibule avec un ardillon en fer. Nous voyons au revers le porte-agrafe recourbé et le support dans lequel l'épingle, dont il persiste un court fragment, était fixée (fig. 2). Cette disposition en fibule permettait d'attacher la ceinture au costume et ainsi de l'empêcher de glisser.

Cet objet, de forme octogonale, mesure 6 cm. 3 de diamètre et a près de 3 millimètres d'épaisseur.

Aux angles sont disposées huit petites rouelles, qui pourraient, à la rigueur, représenter des satellites autour du disque central, emblème du soleil.



Fig. 2. — *Revers* (on voit à gauche le porte-agrafe).

Un de ces nodules périphériques est perforé et constitue un des deux anneaux par lesquels la rouelle-amulette se reliait à la ceinture. Le deuxième se trouve situé à l'intérieur, à l'angle opposé.

En face de ce dernier se voit la base brisée d'une forte tige de bronze. C'est vraisemblablement celle du crochet destiné à s'engager dans la boucle de la ceinture.

D'un côté, cette amulette a été entièrement creusée en champlevé pour recevoir les pastilles d'émail. C'est ainsi qu'il ne persiste que deux bandes latérales de bronze et le pourtour des petites rouelles satellites. La surface, presque en entier, est recouverte d'émaux polychromes.

Ceux des petites rouelles sont blanc-verdâtres et irisés. Par contre, les petits carrés d'émail gris-brunâtre de la grande rouelle octogonale constituent un fond assez terne. Mais elle est harmonieusement striée par 16 baguettes, alternées, de deux substances différentes, l'une blanche, l'autre verdâtre <sup>1</sup>.

Quel âge attribuer à cette amulette? Les huit *satellites* sembleraient la rapprocher d'une agrafe de ceinture, provenant de Scandinavie et appartenant au premier âge du fer



Fig. 3. — D'après Undset.



Fig. 4. — D'après Longpérier.

(fig. 3). D'ailleurs, ces petites rouelles périphériques remontent encore beaucoup plus haut, jusqu'à l'âge du bronze. Il nous paraît intéressant, à ce sujet, de reproduire, en parallèle, une amulette de la fin de l'âge du bronze, trouvée à Charroux, près de Gannat, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de Vichy (fig. 4).

Toutefois, comme elle est ornée d'émaux polychromes, la

1. Il est fort possible que l'aspect verdâtre des émaux soit le résultat secondaire de l'action de l'oxyde de cuivre qui recouvre la rouelle-amulette.



rouelle octogonale de Vichy ne peut guère être datée que du dernier siècle avant notre ère, bien qu'elle se trouvât notablement au-dessous de la couche gallo-romaine locale.

Comme « les sources thermales furent consacrées de bonne heure au dieu du feu céleste, au soleil » (Déchelette), peut-être la rouelle-amulette de Vichy vient-elle apporter une nouvelle preuve que les sources chaudes y furent en faveur bien avant la conquête des Gaules par les Romains.

Docteur A. MORLET.

Vichy.

---

## LES TROMPETTES DE JÉRICHO ET LA GRÈLE D'AÉROLITHES DE GABAON

---

Dans toutes les légendes qui bercent l'humanité, il y a une part de vérité, religieuse, historique ou scientifique. La difficulté est de les dégager de la gangue où la faiblesse humaine, qui a si grand besoin de mystère, de miracles, d'inexplicable, les a peu à peu enveloppées. Les pénétrants ouvrages de A. Maury (*Croyances et légendes de l'Antiquité*), du P. Delehaye, supérieur des Bollandistes (*Les Légendes hagiographiques*), mettent en lumière l'origine, les déformations que des faits historiques, souvent très simples, qui se sont véritablement produits, ont subies de la part d'ignorants, de faux savants, d'imposteurs, souvent intéressés à leur développement : l'iconographie, les jeux de mots, les rites, la terreur du surnaturel ont souvent joué, en l'occurrence, un rôle surprenant. Le récit biblique de la chute des murs de Jéricho, s'écroulant au bruit des trompettes de Josué, paraît bien appartenir à cette dernière catégorie.

Il y a peu de temps, le professeur John Garstang, qui a poursuivi l'an dernier une longue et fructueuse campagne de fouilles sur l'emplacement de l'ancienne cité de Jéricho, apportait à l'Académie des Inscriptions le résultat de ses recherches. Il a reconnu une longue et puissante muraille qui entourait la ville, dont la Bible relate ainsi le siège et la prise (*Josué*, c. vi) :

Le Seigneur dit à Josué : faites le tour de la ville tant que vous êtes gens de guerre, une fois par jour : vous ferez la même chose pendant six jours (v. 3).

Qu'au septième jour les prêtres prennent les sept trompettes dont on se sert dans l'année du Jubilé et qu'ils marchent devant l'arche

d'alliance. Vous ferez sept fois le tour de la ville et les prêtres sonneront de la trompette (v. 4).

Et lorsque les trompettes sonneront d'un son plus long, plus coupé et que ce bruit aura frappé vos oreilles, tout le peuple élevant sa voix, tous ensemble, jettera un grand cri et alors les murailles de la ville tomberont jusqu'aux fondements et chacun entrera par l'endroit qui se trouvera devant lui (v. 5).

Ainsi l'arche du Seigneur fit le premier jour une fois le tour de la ville et elle retourna au camp et y demeura (v. 11).

Ils firent la même chose pendant six jours (v. 14).

Mais le septième jour, s'étant levés de grand matin, ils firent sept fois le tour de la ville, comme il leur avait été ordonné (v. 15).

Et pendant que les prêtres sonnaient de la trompette, Josué dit à tout Israël : jetez un grand cri, car le Seigneur vous a livré Jéricho (v. 16).

Tout le peuple ayant donc jeté un grand cri et les trompettes sonnant, la voix et le son n'eurent pas plutôt frappé les oreilles de la multitude que les murailles tombèrent et chacun monta par l'endroit qui était vis-à-vis de lui (v. 20).

On ne saurait oublier de mentionner, dans le récit de ce grand fait stratégique qui semble ainsi miraculeux, l'apparition à Josué, à la veille de la prise de Jéricho, d'un homme armé d'une épée nue qu'il tenait à la main, et qui lui dit : « Je suis le Prince de l'armée du Seigneur, je viens maintenant de sa part ici (v. 14). » N'est-ce pas le précurseur de saint Michel, chef de l'armée céleste, qui, trente-cinq siècles plus tard, viendra également au nom du Seigneur combattre les ennemis de la France?

Tel est ainsi résumé, comme dans une véritable chanson de geste, le récit de l'investissement et de la prise de Jéricho. Ce qui frappa l'imagination du peuple juif, c'est la coïncidence du son des trompettes et de la chute des murailles de la ville.

Mais pouvons-nous supposer qu'une armée de quarante mille combattants (*Josué*, iv, 13), sous la conduite d'un grand général comme Josué, tel que nous le révèle le récit du siège et de la prise de Haï (*Josué*, viii), va simplement, pendant six jours, se borner à tourner autour de la ville investie et à écouter, une fois par jour, le refrain des trompettes? Est-il possible de croire que les assiégés, qui connais-

saient le sort qui les attendait, n'essayèrent pas de réagir? Sur la tactique des sièges à cette époque, les bas-reliefs assyriens peuvent nous renseigner.

Le professeur J. Garstang a parfaitement reconnu l'effondrement des murailles : il rappelle qu'on a supposé qu'elles furent minées, mais il reconnaît naturellement l'invraisemblance du bruit des trompettes, comme cause de la chute des fortifications. Je suis bien de son avis. Il croirait plutôt à un tremblement de terre qui se serait produit à ce moment. Mais la coïncidence est-elle plus vraisemblable? N'est-ce pas, en quelque sorte, attribuer à Josué le don de prescience, puisqu'il avait annoncé la prise de la ville sept jours auparavant? Cherchons donc une explication plus admissible.

Or, la poliorcétique, — la tactique des sièges, — est une science fort antique; interrogeons-la. Résumons rapidement le texte sacré. Pendant six jours l'arche d'alliance, précédée de l'armée, tourne autour de la ville investie. Aucune action stratégique n'est ici mentionnée, alors, qu'au contraire, dans le siège d'Haï, les attaques et les ripostes sont soigneusement consignées. Ici, rien. Le septième jour, *sur un son long et coupé des trompettes*, et l'armée *avertie* poussant un grand cri, les murailles s'écroulent : seul fait stratégique (VI, 20). Il ne semble pas qu'on ait saisi l'importance de ces quelques lignes.

A travers les siècles, la science des ingénieurs militaires ne paraît guère avoir changé. Le moyen âge a reçu de Byzance, qui la tenait des peuples de l'Orient, comme le fait si bien toucher du doigt le grand ouvrage de Maspero, une tradition que nous avons le devoir d'interroger. Et elle était bien vieille déjà du temps de Josué : quinze, vingt siècles peut-être? Mais leurs traités ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Guillaume de Tyr va nous apprendre alors comment, sous la direction d'un architecte byzantin qui paraît la tenir de Végèce <sup>1</sup>, les Croisés s'emparèrent de Nicée en 1097.

Les hommes, cachés dans une galerie mobile (*scrofa*, truie), véri-

1. *Institutions militaires*, IV, 24.



table *lank*, que nous voyons sur les bas-reliefs assyriens <sup>1</sup>, blindée, montée sur roues, que des hommes cachés à l'intérieur faisaient mouvoir, s'avancèrent vers les murailles et cherchèrent à démolir la plus forte tour. A mesure qu'ils enlevaient les pierres, ils mettaient à la place des étançons de bois de peur que l'ébranlement de la buse ne la fit s'écrouler sur la machine et ne l'écrasât. Après qu'on eut enlevé assez de maçonnerie pour faire tomber la tour, les mineurs mirent le feu aux étançons en apportant entre eux des matières combustibles. Alors ils se retirèrent dans le camp, en abandonnant la machine. Vers minuit, tous les soutiens ayant été consumés, la tour s'écroula avec fracas.

Telle était l'attaque des murailles, dont les bas-reliefs assyriens nous font connaître les détails et les péripéties, ainsi fort anciens. Mais c'est tout; Guillaume de Tyr, pour la chute des murailles de Nicée, ne parle pas de trompettes, *du refrain long et coupé*, dont la Bible fait mention. Ces trompettes, nous allons les retrouver dans les sièges du moyen âge; je les ai signalées dans mon histoire du château de Pierrefonds <sup>2</sup>, mais là personne n'avait l'idée de les considérer comme miraculeuses : pas plus d'ailleurs que Végèce, qui en signale l'utilité, en nous apprenant dans son livre II, chapitre xxii : « C'est au son des trompettes que les troupes vont à l'ouvrage, c'est aussi à ce signal *que les travaux cessent*. » C'est seulement l'histoire des sièges du moyen âge qui va nous livrer la clé du mystère.

Lorsque les ingénieurs, ayant poussé une mine, jugeaient leur travail assez avancé pour déterminer la chute d'un pan de la muraille et qu'il était temps de détruire par le feu les étançons préalablement enduits de poix et de goudron, les trompettes sonnaient au dehors pour avertir les pionniers, « de cesser l'ouvrage » et de se replier vers l'armée; quelques instants plus tard, la muraille s'écroulait.

La tactique de Josué s'explique alors très simplement. Végèce consignera plus tard le détail de ce qui se passait dans les sièges. Pendant six jours, Josué « trompe les assiégés »

1. J'en ai parlé il y a quelques semaines dans *Figaro*, 5 janvier 1931.

2. *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1926.

par un simple défilé de ses troupes : « il endort ainsi leur vigilance », pendant que les sapeurs travaillent. Il ne faut pas que les assiégés fassent de sortie, comme à Haï, pas de mouvement tournant : alors les troupes défilent simplement au son *habituel* des trompettes. Mais le septième jour, la mine étant terminée, *un refrain plus long, plus coupé*, différent de celui des jours précédents, avertit les pionniers d'allumer le feu des étançons, de se retirer rapidement; alors, aux acclamations de l'armée, « le grand cri », la muraille s'écroule et les soldats d'Israël s'élancent dans la ville « par tous les endroits qui étaient en face d'eux » : ce qui pourrait faire croire que plusieurs brèches furent ouvertes en même temps.

« Et tous les habitants furent alors passés au fil de l'épée » (*Josué*, VI, 21).

Si, dans sa prochaine campagne de fouilles, le docteur J. Garstang découvre des bois calcinés sous les écroulements, ce sera la confirmation d'une hypothèse qui me paraît très vraisemblable.

Et puisque nous étudions ainsi la tactique de Josué, est-il beaucoup plus difficile d'expliquer la *grêle de pierres qui tomba du ciel* à Gabaon, sur l'armée des cinq rois des Amorréens qui étaient venus assiéger la ville (*Josué*, x, 11)? C'est encore à Végèce que nous pourrions en demander une plausible explication. Au livre IV, il nous apprend que les assiégés plaçaient sur le haut des remparts des amas de pierres, grosses et petites, à côté des machines, fustibales, onagres, toujours en état, pour qu'en cas de surprise les soldats trouvent sous la main de quoi lancer ces projectiles sur les assaillants et les repousser. Ces appareils étaient *fort nombreux* dans chaque légion, souvent soixante, absolument comme les mitrailleuses dans nos régiments d'infanterie. Ils pouvaient ainsi lancer une véritable *grêle* de pierres qui, partant du haut de murailles très élevées, et portant la mort dans la plaine jusqu'à 600 pieds de distance, dut paraître en réalité tomber du ciel.

\*  
\* \*

Que de choses nous ignorons donc de la science antique! Que savons-nous de ces Chaldéens, qui calculaient, il y a cinq mille ans, la précession des équinoxes, laquelle est de 24 mille ans, avec une exactitude que surpassent à peine les astronomes de nos jours, que le contrôle le plus précis ne trouve pas en défaut sur une période de 10.000 années?

Il faut donc redire, en terminant, avec la modestie de Claude Bernard, qu'une hypothèse est le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. « Sans elle, on ne saurait faire aucune investigation ni s'instruire. »

F. DE MÉLY.

---

# LA CHRONOLOGIE DES PUEBLOS

PAR LES COUCHES ANNUELLES DES ARBRES

---

Environ 40 ruines dites « préhistoriques », appartenant à la civilisation indienne des *pueblos* au sud-ouest des États-Unis, ont pu être datées par les couches annuelles de croissance étudiées dans les troncs d'arbres de leurs toits. La région en question comprend: les États d'Arizona, Nouveau-Mexique, partie de Colorado et d'Utah, plus une aire longeant la frontière nord du Mexique. La section où la datation par les arbres a réussi est moins considérable; c'est la moitié nord de la région indiquée plus haut, où le pin, le *pinyon* et le sapin étaient employés sous forme de troncs pour construire les demeures. Celles-ci ont de un à quatre étages de hauteur, avec murs de pierre sur lesquels reposent de lourdes solives non équarries qui couvrent les chambres. Sur ces poutres étaient placés successivement des perches, des amas de ramilles et finalement une couche épaisse de matière argileuse qui constituaient soit le toit de la maison, soit le plancher de l'étage supérieur. Une forêt de pin jaune, *pinus ponderosa*, s'étend irrégulièrement sur le territoire des *pueblos*; les emplacements choisis par les constructeurs étaient de préférence près de la lisière des forêts, tant pour disposer d'une suffisante quantité d'eau que pour pouvoir couper des arbres à proximité.

Depuis quelques années, les couches des arbres encore vivants de cette région ont été étudiées au point de vue des modifications climatiques; cette enquête a été secondée par l'Institut Carnegie de Washington et l'Université d'Arizona. Les premiers matériaux pour une recherche archéologique ont été fournis par le Musée américain d'histoire



naturelle. Depuis 1922, des collections tirées de *Pueblo Bonito* et d'autres emplacements n'ont cessé d'être soumises aux chercheurs par la Société nationale de géographie; ce fut sous les auspices de cette dernière qu'on se mit à travailler sur place jusqu'à ce que des résultats positifs fussent obtenus (1929).

La méthode doit tenir compte des particularités de certains groupes de couches, dues à des caractères climatiques communs à un territoire donné. Les couches concentriques présentent deux parties différemment colorées : 1° le tissu blanc intérieur, formé à la fin du printemps et pendant l'été; 2° les cellules rouges, à cloisons épaisses; formées au cours de l'automne. S'il a plu beaucoup, la couche formée est plus épaisse. L'épaisseur d'une croissance annuelle, mesurée en relation avec l'épaisseur moyenne d'une demi-douzaine de couches voisines, devient une sorte de pluviomètre pour l'année ou pour l'hiver précédent. Ainsi arrive-t-il souvent qu'un petit nombre d'années bien différenciées fait connaître un groupe particulier de couches qu'il est facile de reconnaître même sur de petits morceaux de bois, et la même date peut de la sorte être constatée sur des arbres différents.

A défaut de ces groupes particuliers, on remarque d'ordinaire que, de temps en temps, il y a eu sécheresse, diminuant, pour une année, l'épaisseur de la couche. Les intervalles variés entre plusieurs années successives (mais non consécutives) de sécheresse, constituent une particularité vraiment distinctive. On a trouvé que le pin jaune et le sapin Douglas, dans ces régions à demi-arides, offrent, à cet égard, des ressemblances étonnantes, sur un territoire de vaste étendue.

Il devint ainsi possible de transporter, si l'on peut dire, des dates exactes d'arbre en arbre à travers des centaines de milles, et il ne fut pas nécessaire de limiter la recherche à une succession complète de troncs d'âges variés sur un seul point, ce qui eût été probablement impossible. Une chronologie complète des couches concentriques a pu être établie, remontant depuis nos jours à l'an 700 de notre ère. Elle se fonde naturellement sur des arbres vivants dont les premières

couches datent environ de 1400. Les couches intérieures coïncident avec les couches extérieures de très anciens troncs encore en usage dans les villages indiens d'Ovaibi, Walpi, Shungopovi et autres. On put prouver que le premier de ces villages avait été habité d'une manière continue depuis 1370 environ.

D'autre part, les grandes collections de troncs coupés venant de Pueblo Bonito et autres ruines fournirent une série continue s'étendant sur 586 ans, mais difficile à insérer dans notre chronologie. Si la solution de continuité entre la chronologie préhistorique et la chronologie récente pouvait être comblée, nous connaîtrions immédiatement les dates approchées d'une quarantaine de ruines. Ce résultat a été acquis par des fouilles opérées dans la ruine de *Showtow*, aussi appelée *Huning* ou *Whipple*, près de la ville de Showtow dans le nord d'Arizona. Les spécimens d'anciens troncs qu'on trouva là étaient pour la plupart réduits à la condition de charbon de bois. Le 22 juin 1929, on découvrit une extrémité de bois carbonisée dont les couches extérieures témoignaient d'une croissance d'environ 1300 à 1380; à l'intérieur étaient de très petites couches correspondant à une grande sécheresse de 1276 à 1279, et, plus avant, une série complète de variations jusqu'au centre (1237). Ce soir-là, une comparaison attentive des couches de 1237-1285 révéla qu'elles correspondaient très exactement à des couches déjà connues de la fin du « préhistorique ». Ainsi la lacune fut remplie et les 586 ans de chronologie « préhistorique » devinrent « historiques » du même coup.

Les principales ruines ainsi datées dans le groupe du Chaco sont Pueblo Bonito (919-1130) et Pueblo del Arroyo (1052-1103); dans le groupe Mesa Verde, Cliff Palace (1073), Oak Tree House (1112), Spring House (1115), Balwyn House (1190-1206), Square Tour House (1204), Spruce Tree House (1216 et 1262); la ruine dite aztèque est de 1110-1121, la Sliding Ruin de 936-957, Mummy Cave Tower de 1253-1284, etc. Naturellement, il s'agit des années où l'on a abattu des arbres pour s'en servir immédiatement dans la construction.

Au cours de ces études, on a disposé d'environ 5000 spécimens et l'on a dénombré environ 400.000 couches. Un rapport ultérieur entrera dans des détails plus circonstanciés et indiquera des méthodes expéditives pour tirer parti des résultats acquis. Évidemment ces recherches chronologiques ne peuvent s'appliquer partout; elles ont échoué dans le sud de l'Angleterre, où les pins sont nombreux, mais elles promettent des résultats dans le nord de l'Allemagne et le centre de la Suède. Il n'est guère douteux qu'elles ne puissent s'appliquer aux bois anciens de l'Égypte. Mais c'est surtout dans l'exploration des cavernes et abris qu'il faudrait recueillir avec soin les bois où des successions de couches se distinguent encore; ce seraient de précieux éléments d'une future chronologie.

Professeur A. E. DOUGLAS <sup>1</sup>.

Université d'Arizona.

1. [Traduit sur le manuscrit de l'auteur par S. R.]

---

## SIGONIUS VINDICATUS

### OU LA CONSOLATIO DE CICÉRON<sup>1</sup>

---

Dans les premiers mois de 1583 parut à Venise, sans avertissement ni préface, un in-8° intitulé : *M. Tullii Ciceronis Consolatio, quâ se ipsum de filiae morte consolatus est, nunc primum repertus et in lucem editus... apud Hieronymum Polum*. Cette publication eut un rapide succès : des réimpressions en furent bientôt faites tant en Italie qu'en Allemagne et en France, à Plaisance, Cologne, Francfort, Strasbourg, Lyon et Paris. « Livre d'or, don du ciel » disait Carolus Sigonius, alors professeur à Bologne, après avoir enseigné à Modène, Venise et Padoue.

Helléniste, latiniste, orientaliste, Sigonius, né en 1524, était alors à l'apogée de sa réputation. Injustement oublié aujourd'hui, — sa rubrique ne figure même pas dans la dernière édition de *l'Encyclopédie britannique* — il occupe un rang éminent, par la variété, l'importance et le volume de ses travaux, parmi les géants d'érudition de la Renaissance. Adeptes très habiles du style latin qui s'inspiraient de Cicéron, il avait publié, en 1559, la première collection qu'on ait faite des fragments du grand orateur, complétée en 1565 par son élève Patrizi. Peu d'hommes étaient plus capables que lui de reconnaître, dans un texte nouveau, la manière de l'illustre écrivain romain.

La controverse dont je vais parler n'a rien révélé sur l'origine et la date du manuscrit; celui-ci, sans doute remis à l'imprimeur vénitien par Vianelli, élève de Sigonius, dut disparaître au cours de l'impression. C'était alors une fâcheuse

1. Mémoire lu à l'Académie des inscriptions le 25 avril 1930 (*Rev. arch.*, 1930, I, p. 343).



habitude de remettre les anciens manuscrits aux imprimeurs, très capables de les lire, au lieu d'en faire exécuter des copies; ainsi s'explique que, pour plusieurs auteurs, l'édition *princeps* a pour nous l'autorité d'un manuscrit disparu<sup>1</sup>. Celui de la *Consolatio* n'était pas de découverte toute récente; il avait été vu, plusieurs années auparavant, par un savant polonais, Zamoski, élève de Sigonius et quelque temps recteur de l'Université de Padoue, qui l'avait possédé et montré à des amis, et Patrizi s'en était servi en 1565 pour rectifier certaines citations de la *Consolatio* tirées de Lactance. D'autre part, comme Sigonius n'en avait pas fait usage en 1559, date de sa publication des fragments de la *Consolatio*, il est sûr qu'il ne le connaissait pas à cette époque. Le secret gardé sur l'origine du *codex* s'explique sans doute parce qu'il avait été dérobé quelque part; les humanistes volaient volontiers des manuscrits, mais, pour éviter les réclamations légitimes, ne s'en vantaient point.

Les premiers à se méfier de la nouvelle *Consolatio* furent le médecin Jérôme Mercurialis de Forlì, professeur à Padoue, Bologne et Pise<sup>2</sup>, et un élève de Manuce, Sigonius et Muret, Antonio Riccoboni de Rovigo. Ils s'entendirent à ce sujet et Riccoboni exprima son scepticisme dans une lettre ouverte à Mercurialis (28 avril 1583). De là nombre de brochures très rares où il entra plus d'injures que de raisons. Il est inutile d'insister ici sur les détails de cette querelle mémorable qui a été racontée, d'après des imprimés italiens appartenant à Falconet, membre de l'Académie des Inscriptions, par le savant français Morabin, auteur de diverses études sur Cicéron (1753). Elle mit aux prises Sigonius non seulement avec Riccoboni, mais avec l'Allemand Janus Gu-glielmus de Lubeck (1584). Érasme, Muret, Juste Lipse se déclarèrent contre l'authenticité et Sigonius fut nettement

1. Cf. Blass, *Hermeneutik*, p. 163 (*Hdbch.* d'I. Müller, t. I); Ed. Norden, *Einleitung in die Altertumsw.*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 426.

2. *Scaligeriana*, p. 215 : « Mercurialis était une grande bête. Il vit encore aujourd'hui à Bologne : c'est un envieux. Les Italiens même entre eux sont envieux et médisants. »

accusé d'avoir écrit lui-même dans sa jeunesse, du temps qu'il était sous l'influence de Sadolet, cet opuscule où Riccoboni et Muret blâmaient une latinité défectueuse. Cette lutte fatigua Sigonius; il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait près de Modène et y mourut de chagrin, au dire de son biographe Muratori, en 1584. Ses amis intimes, présents à son lit de mort, ont attesté qu'il n'avait fait aucun aveu<sup>1</sup>. La controverse continua après lui; en 1717, un savant allemand, Godefroid Balthazar Scarf, conclut que la *Consolatio* était l'œuvre d'un humaniste de la fin du xve siècle qui avait beaucoup pratiqué Cicéron. Mais, de notre temps, le scepticisme de Riccoboni a été celui de tous les historiens de la littérature latine, de tous les biographes de Cicéron. Quelques-uns accusent Sigonius d'être l'auteur du traité; un petit nombre rejettent la faute sur Vianelli; la plupart se contentent de dire que c'est un faux<sup>2</sup>, ou ne disent rien. Il n'y a pas d'intérêt à transcrire ce que Moreri, Smith, Drumann (VI, 319), Teuffel-Schwabe (I, 344), Buresch et vingt autres ont écrit à ce sujet<sup>3</sup>; voici seulement, à titre de spécimen, le jugement du savant Brunet, dans le *Manuel du Libraire* : « Tout le monde sait que le traité de la *Consolation* tel que nous l'avons a été composé par Ch. Sigonius d'après les fragments de Cicéron qu'il a coordonnés et complétés par des suppléments. » Sur quoi je ferai seulement observer que la formule : « Tout le monde sait ... »

1. Morabin, *op. l.*, p. LVIII. Il existe une tradition contraire, mais mal fondée (lettre de Latinus Latinius en 1585, *Class. Review*, 1893, p. 197). Dans le *Cicéron* de l'éd. Lemaire (fragments) il est question d'une lettre trouvée à Modène en 1784 qui serait fâcheuse pour Sigonius. Je n'ai pas vu ce texte; Lemaire ne donne aucune référence.

2. Il y eut des exceptions isolées, comme l'anglais Blacklock vers 1820 (Lemaire, p. 396) et le grand orientaliste Max Müller (Ellis, *Class. Rev.*, 1893, p. 173). Rob. Ellis est très hésitant (*ibid.*, p. 197); il refuse d'incriminer Sigonius, mais croit possible que la *Consolatio*, perdue, ait été refaite par un ancien avant l'époque de Lactance.

3. Je ne connais pas l'ouvrage de Sage, *The pseudo Ciceronian Consolatio*, 1900, cité par A. Stanley Pease, *Cicéronis de Divinatione*, Univ. of Illinois, p. 351. Tout ce qu'on a écrit avant la publication de Sicco, dont il va être question, est d'ailleurs périmé.

équivaient trop souvent à ceci : « Personne ne sait avec précision. » Que de calomnies ont couru et courent le monde avec ce préambule : « Tout le monde sait...! »

Si je ne suis pas entré dans le menu de la controverse et si je la réveille aujourd'hui, c'est que je dispose d'un document nouveau, dont l'importance a été déjà reconnue en 1928 par le premier éditeur, M. Ullmann, professeur à Chicago, mais dont il n'a pas tiré parti, faute de connaître l'ensemble de la question. Pour le dire tout de suite, il me paraît en résulter que l'opinion des philologues s'est égarée depuis plus de trois siècles et que non seulement le procès de Sigonius, mais celui de la *Consolatio*, doit être révisé et réformé.

Le savant italien Sabbadini et bien d'autres avaient réclamé depuis longtemps la publication de la première en date des histoires de la littérature latine, œuvre de Sicco Polentinus<sup>1</sup>, dont on connaît plusieurs manuscrits, entre autres l'autographe de l'auteur au Vatican. La longueur et la médiocrité de ce livre avaient découragé les éditeurs : M. Ullmann l'a enfin publié il y a deux ans dans les Mémoires de l'Académie américaine de Rome (*Sicconis Polentini scriptorum illustrium latinae linguae libri XVIII*). Sicco avait travaillé vingt-cinq ans à cet ouvrage, auquel il mit la dernière main en 1437. Il connaît environ cent auteurs, mais ignore encore Lucrèce, Pétrone, Valerius Flaccus, les *Silves* de Stace. Celui qui l'occupe le plus, auquel il consacre les livres X à XVI de son ouvrage, est Cicéron.

Or, Sicco, écrivant près d'un siècle avant la naissance de Sigonius (1524; Sicco a commencé son livre en 1412), connaît la *Consolatio* publiée en 1583. Je vais en donner la preuve en commentant les deux passages où il en parle.

Livre XIV, page 404, racontant la vie de Cicéron : *Tum liber est unus a Cicerone de consolatione scriptus. Hanc enim sibi placuit SUBITO* (remarquer ce mot; il est, comme on le verra, essentiel) *naturae vim afferre ut doloris magnitudinem*

1. Xico dit Sicco Polenton, né en 1375, professeur à Padoue.

*haec Consolatio, quasi salubris medicina quaedam, magnitudine suâ leniret.*

Je dis que ce passage démontre que Sicco a lu au moins les premières phrases de la *Consolatio* de 1583. Les voici :

« *Quanquam retentibus morbis medicinam adhibere vetant sapientes, nihilque adversi hominibus accidere solet in vitâ quod aut improvisum aut inexpectatum videatur, conemur tamen, si qua ratione possumus, mederi nobismet ipsis et domesticae subvenire calamitati.* »

Que dit ce texte? Que, de l'avis des sages, il ne faut pas traiter *immédiatement* les maladies de l'âme, mais laisser d'abord la douleur perdre de sa violence; que pourtant, malgré ce conseil, Cicéron, aussitôt après la mort de sa fille Tullie, va s'efforcer de consoler lui-même son immense chagrin. L'idée essentielle, c'est qu'il ne veut pas attendre; c'est sans retard qu'il décide appliquer à sa plaie encore toute vive les remèdes qu'enseigne la philosophie (en l'espèce, comme il le dit lui-même plus loin, le *περί πένθους* de Crantor).

Or, si l'on serre de près le texte de Sicco, on voit qu'il a parfaitement saisi le sens de l'exorde: *placuit subito naturae vim affere*. Seulement, *subito* est ici un italianisme. C'est la réponse que fait le garçon de café auquel on commande un verre: *subito*, alors que son collègue français dirait « immédiatement » ou, moins correctement « de suite », mais jamais *subitement*. Donc, *subito*, synonyme de « sans retard », implique, de la part de Sicco, la pleine intelligence du début: *Quanquam recentibus morbis medicamen adhibere vetant sapientes*. Il l'a donc lu et compris.

Le second passage de Sicco sur la *Consolatio* n'ajoute que peu de chose au premier :

Livre XVI, page 458, ligne 6, toujours dans la biographie de Cicéron :

« *Hos quoque istos per dies ut scriberet de consolatione, Tulliolae filiae mors coegit. Tum quidem, ut doloris magnitudinem medicinâ aliquâ mitigaret, librum edidit unum qui de Consolatione inscriptus est.* »



Ici encore, c'est le début de la *Consolatio* de 1583 que vise l'auteur de 1437, avec son allusion si frappante au traitement pour ainsi dire médical d'une âme blessée.

Qu'on ne dise donc pas que Sicco connaissait seulement la *Consolatio* par ce qu'en dit Cicéron lui-même, ou qu'il n'ait pas su distinguer le pastiche d'un original. Sicco a déjà des préoccupations critiques, par exemple page 462, ligne 15 : *Scriptos ab eo (Cicerone) Annales atque de Cosmographia libros Priscianus refert*. Il en parle d'après Priscien, parce qu'il ne les a pas vus. Et à la même page, ligne 25 : *Sunt quoque libelli de Sinonimis, de Differentiis verborum, De Re Militari, de Grammaticâ Ciceroni inscripti, sed hos profectos ab eo qui sunt periti omnino dissentiunt*. Voilà des opuscules qu'il a vus ou non, mais il sait que les bons juges (*periti*) refusent de les attribuer à Cicéron<sup>1</sup>.

— « Fort bien, pourra dire un sceptique, vous avez montré que Sigonius fut accusé à tort d'une fraude, et je vous livre volontiers son adversaire Riccoboni<sup>2</sup>. A cette époque lointaine, les savants étaient souvent méchants et jaloux, et Sigonius fut victime de leurs mauvaises langues. Mais quoi, si la *Consolatio* de 1583 était de la fin du moyen âge, l'œuvre de quelque Cicéronien du xiv<sup>e</sup> siècle, du cercle de Pétrarque ou de Philelphe? C'est la solution que vous aviez proposée vous-même en rendant compte de l'édition *princeps* de Sicco dans la *Revue archéologique* (1928, II, p. 176). »

1. Longtemps avant la publication d'Ulmann, on avait fait valoir un témoignage d'Ambr. Traversarius qui vit à Pérouse, en 1432, *opusculum de Consolatione, ignoti quidem, sed bene eruditi* (voir Rob. Ellis, *Class. Rev.*, 1893, p. 197). Mais ce pouvait être une Consolation de Sénèque ou de Boèce; si le manuscrit avait porté le nom de Cicéron, Traversari l'aurait dit.

2. *Scaligerana*, p. 280 : *Riccobonus finxit aliquid contra patrem* (Jules César Scaliger); *vocatur ibi porcus, quia nihil est illo sordidius. Vivit adhuc in Italia*. — Sur Sigonius, dans le même recueil (p. 310) : « Son Tite-Live est bon : il y a bien des fautes dans celui de Froben. Car Sigonius et M. Manutius ont bien écrit en toutes leurs œuvres. *Optime tractavit de jure Romanorum et de Roma omnium optime. Etiam voluit dare consolationem Ciceronis, sed Itali restiterunt*. » — Scaliger ne considérait donc pas Sigonius comme un faussaire; il dit seulement que les savants italiens, dont il dénonce ailleurs l'esprit de jalousie, ont contesté la découverte de Sigonius.

J'ai eu tort. Je vais maintenant prouver qu'une solution de ce genre est impossible, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, les fragments de la *Consolatio* de 45, cités par des auteurs anciens, en particulier Pline l'Ancien et Lactance, n'avaient jamais été réunis avant Sigonius (1559). Or, ils se retrouvent tous dans la *Consolatio* de 1583, et cela sans la moindre entorse donnée à l'exposé, sans aucune suture visible, à la place voulue. C'est là même une des raisons alléguées pour attribuer la *Consolatio* de 1583 à Sigonius, disposant seul de cette collection faite par lui. Mais une fois Sigonius hors de cause, il est de toute impossibilité de lui substituer un faussaire qui aurait commencé par glaner les fragments authentiques pour les insérer dans sa fabrication. La recherche et la réunion de fragments d'auteurs n'occupait pas le xiv<sup>e</sup> siècle, qui avait encore assez de textes entiers à découvrir.

En second lieu, les latinistes du xiv<sup>e</sup> siècle, tout imbus du latin du moyen âge que les siècles suivants remplacèrent par une langue morte, n'arrondissaient pas les périodes et n'observaient pas les règles des clausules cicéroniennes comme un Sigonius ou un Muret<sup>1</sup>. On a remarqué que Sigonius, dans ses grands ouvrages historiques, écrit un langage analogue à celui de la *Consolatio* de 1583; c'est qu'il était devenu cicéronien, comme tous les érudits du xvi<sup>e</sup> siècle, sauf Juste Lipse dont le latin, plutôt inspiré de Sénèque et de Tacite, scandalisa son temps. Assurément, il faudrait de nombreux et longs passages pour prouver que le style de la *Consolatio* est cicéronien; mais cela fut si peu contesté qu'on l'attribua, comme nous l'avons vu, à un cicéronien éminent du xvi<sup>e</sup> siècle. La preuve vient d'être faite que cela est impossible, mais il ne l'est pas moins de remonter,

1. La prose métrique de Cicéron a été étudiée dans sa correspondance (Bornecque), dans ses discours (Zielinski), etc. Il y a certainement, dans la *Consolatio* de 1583, quelques fins de phrase insolites qu'a bien voulu me signaler le prof. Clark (Oxford); mais dans un ouvrage écrit rapidement et dont on ne possède même pas un manuscrit, il y a bien des moyens d'expliquer ces clausules, qui devraient d'ailleurs faire l'objet d'une étude spéciale. Les arguments que j'ai légue plus bas m'en dispensent pour le moment.

pour trouver une latinité pareille, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle et, *a fortiori*, au delà.

Il y a, dans la *Consolatio*, nombre de faits historiques et d'arguments fondés sur eux que l'on rencontre aussi dans les *Tusculanes*, commencées en 45, achevées l'année d'après. On a autrefois conclu de là que la *Consolatio* était un centon des *Tusculanes*; mais on peut aussi penser, et c'est mon avis, que Cicéron a considéré sa *Consolatio* comme le premier jet de deux livres des *Tusculanes*, où d'ailleurs il la cite plusieurs fois. Les mêmes extraits, nous dirions les mêmes fiches lui ont servi dans l'un et l'autre ouvrage, avec Crantor pour guide dans le premier, et Crantor encore, mais aussi d'autres Grecs comme Posidonios, dans le second.

Cicéron écrit dans les *Tusculanes* (III, 28) que les pleurs sont indignes du sage qui a été frappé d'un deuil; il cite, comme exemples, Fabius Maximus, Paul Émile, Caton et ajoute : « Tels plusieurs autres dont j'ai parlé dans ma *Consolation*. » Cela se rapporte au paragraphe XXIV de la *Consolatio* de 1583 : « Occupons-nous maintenant non des Perses et des Scythes, mais des hommes les plus illustres de notre République. » Suivent les exemples de courage donnés par Q. Fabius, Horatius Pulvillus, L. Paullus, Sulpicius Gallus, Caton, Marcius Rex, Crassus, Cépion; enfin, fatigué de ces anecdotes monotones, l'auteur ajoute : « Pourquoi énumérer ici les Pisons, les Scévolas, les Brutus, les Marcellus, les Lepidus, les Aufidius? » Lecteur de la *Consolatio* de Cicéron qu'il cite, mais cite en compagnie de philosophes grecs qu'il n'a pas lus, saint Jérôme écrit de même dans sa lettre LX, consolation adressée à Héliodore, évêque, sur la mort de son neveu Népotien : *Praetermitto Maximos, Scauros, Marios, Marcellos atque Aufidios, quorum orbitales in Consolationis libro Tullius explicavit*. Plus haut, il a parlé de Pulvillus, de L. Paullus. Les deux listes sont presque identiques. Bien entendu, les savants du xvi<sup>e</sup> siècle savaient cela, mais prétendaient que le faussaire avait puisé dans saint Jérôme. Comme l'hypothèse du faussaire du xvi<sup>e</sup> siècle n'est plus soutenable, qui ne voit que l'emprunteur, lequel ne dissimule pas son

emprunt, est saint Jérôme, et que le texte qu'il a sous les yeux, différent peut-être du nôtre sur quelques points secondaires, est celui de la *Consolatio* de 1583?

Les rares commentateurs de ce dernier opuscule ont allégué des passages qui, suivant eux, seraient empruntés à Valère Maxime, compilateur du temps de Tibère. S'il y avait, dans la *Consolatio* de 1583, un seul passage emprunté à un écrivain postérieur à Cicéron, je renoncerais sans hésiter à ma thèse pour me rallier à celle d'une origine médiévale, quelque absurde qu'elle paraisse par les motifs énoncés plus haut. Mais on va voir qu'au lieu d'affaiblir l'opinion que je soutiens, ces prétendus emprunts viennent la confirmer avec éclat.

Au chapitre xxv de notre *Consolatio*, l'auteur écrit : *Nam et Q. Marcius Rex, cum unicum SUMMAE PIETATIS summaeque virtutis filium amisisset, dolorem prudentia pervicit et eo ipso die quo filii rogum spectavit, Curiam ingressus est senatumque jussit convenire.* L'anecdote relative à ce père stoïque, consul en 636 de Rome, ne se trouve pas dans les autres ouvrages de Cicéron; nous savons seulement qu'un Marcius Rex, rejeton de la même famille, fut un des correspondants de Cicéron, ce qui explique peut-être la mention qui est faite ici de son ancêtre. Voici maintenant le texte de Valère Maxime (V, 10, 3) :

*Q. Marcius Rex, superioris Catonis collega in consulatu, filium summae pietatis et magnae spei et, quae non parva calamitatis excessio fuit, unicum amisit; cumque se obitu ejus subrutum et eversum videret, ita dolorem altitudine consilii coercuit ut A ROGO JUVENIS protinus Curiam peteret senatumque, cum eo die lege habere oportebat, convocaret.*

Je défie un bon latiniste — il en existe encore — qui comparera ces deux textes sans parti pris, de ne pas reconnaître que celui de Valère Maxime est un développement oiseux, visant à l'effet et d'ailleurs mal écrit, de celui de la *Consolatio*. Dans l'un et l'autre on trouve l'expression *summae pietatis* et il est question du bûcher du jeune homme; mais que dire de ces pauvres expressions *non parva calamitatis excessio, subrutum et eversum, dolorem altitudine consilii*



*coercere* ? Telle est, du reste, la manière de travailler de Valère Maxime. Il pille sans cesse Cicéron et Tite-Live, ne les nommant chacun qu'une fois dans ses neuf livres, et croit s'approprier leurs dépouilles en les revêtant des oripeaux les plus vulgaires, en traduisant ce qu'ils ont bien dit en un latin prétentieux. Après avoir lu ce spécimen de style à la fois bas et affecté, reportez-vous à la clarté, à l'élégance soutenue de l'original ! Comparez *dolorem prudentiâ pervicit* (où *prudentia* ne signifie naturellement pas prudence, mais sagesse) à ce triste assemblage de mots à effet : *dolorem altitudine consilii coercuit* ! J'ose dire que la cause est entendue.

Voici maintenant Horatius Pulvillus, dont il est aussi question, à deux reprises, dans le *Pro domo* de Cicéron, dans Tite-Live et dans Valère Maxime. Je commence par citer la *Consolatio* (paragraphe XXIV) :

*Summum virum silentio praeterire nefas ducimus, cum in eo ipso, quod filii mortem aequissimo ac fortissimo animo tulit, etiam Jovi optimo maximo, cujus aedem dedicabat, gratissimum fecisse videatur. Nam pontifex, inter solemnium verborum nuncupationem, postem tenens (tenant la porte du temple) ut filium mortuum audivit, neque manum a poste removit, ne sacra dirimeret, nec vultum a populo avertit, ne suum potius dolorem quam populi utilitatem ac salutem cogitare videretur.*

Il ne servirait de rien de transcrire les textes du *Pro domo* et de Tite-Live après celui qui précède, car ils n'ont rien de commun avec lui. En revanche, le texte de Valère Maxime se prête, une fois de plus, à une comparaison édifiante (X, 1). Je me contente de citer concurremment les parties communes où il est sûr que l'un de ces écrivains s'inspire de l'autre :

VALÈRE MAXIME. *Neque manum a poste removit, ne tanti templi dedicationem interrumperet.*

CONSOLATIO. *Neque manum a poste removit, ne sacra dirimeret.*

Est-il nécessaire de faire observer combien l'expression technique, empruntée à la langue religieuse, *ne sacra dirimeret*, a plus de saveur que le plat développement du compilateur : *ne tanti templi dedicationem interrumperet* ?

Je continue :

VALÈRE MAXIME. *Neque vultum a publicâ religione ad privatum dolorem deflexit, ne patris magis quam pontificis partes egisse videretur.*

CONSOLATIO. *Nec vultum a populo avertit, ne suum potius dolorem quam populi utilitatem ac salutem cogitare videretur.*

Au lieu de *vultum a populo avertere*, détourner son visage du peuple assemblé, qui est excellent, Valère Maxime écrit une sottise : détourner son visage de la religion publique (c'est-à-dire de la cérémonie) vers sa douleur privée. Qu'est-ce que détourner son visage vers sa propre douleur? De même, « jouer le rôle d'un père plutôt que celui d'un pontife » pêche contre le bon sens, car si l'office d'un pontife en exercice est bien un rôle, comment peut-on qualifier ainsi la douleur d'un père? Rien de ces défauts dans le texte lucide et simple de la *Consolatio*. On conviendra que ce dernier est certainement l'original; celui de Valère Maxime est une paraphrase ampoulée et de mauvais goût.

J'aurais d'autres exemples à alléguer; mais il me suffira d'appeler l'attention sur une corruption du texte de la *Consolatio* qui en démontre une fois de plus, à mon sens, la haute antiquité (1).

La *Consolatio* (XXI) rapporte, d'après Hérodote, l'histoire de Préxaspe qui voit périr son fils sous les flèches du roi aliéné qu'était Cambyse. Il n'y a rien de cela dans les autres œuvres de Cicéron. Qu'importe! ont dit les sceptiques, Sigonius traduit Hérodote. Mais l'historien d'Halicarnasse a écrit correctement Πραξιόπης, tandis que l'édition d'après le seul manuscrit donne *Traheaspas*. Il ne faut pas mettre cette forme barbare à la charge de Sigonius et de son élève, quel qu'il soit, qui a corrigé les épreuves de l'édition, car Sigonius, disciple de l'helléniste crétois François Portus, a enseigné le grec, qu'il savait parfaitement, et a certainement lu dans le texte Hérodote, publié dès 1502.

Si donc *Traheaspas* est dans l'imprimé, c'est que cette

1. Il y a aussi une lacune (après XXII) qu'on n'expliquerait pas dans un faux

erreur était dans le manuscrit. Il s'agit de l'expliquer. Sur quelque écriture latine que l'on raisonne, onciale, cursive, minuscule, Praixaspes ne peut donner Traheaspas, car si le P peut se confondre avec le T, l'*x* latin ne peut se confondre avec l'*e*. Il n'en est pas de même en grec, où la confusion du Ξ majuscule avec l'E est évidemment facile. On peut conclure de là que le manuscrit duquel dérive, par une plus ou moins longue filière, celui qui fut imprimé à Venise, offrait déjà cette faute et qu'elle était peut-être le fait d'un *servus literatus* de Cicéron, ayant mal déchiffré ou mal transcrit le nom propre d'Hérodote ἸΠΑΙΞΑΚΤΗΝ, lu ΤΡΑΙΕΑΚΤΗΣ, transcrit en latin TRAHEASPES ou TRAHEASPAS. Ici, je hasarde une hypothèse pour expliquer une faute qui ne se comprend pas sans elle, ce me semble; mais je n'affirme rien, je suppose. Il n'en est pas de même lorsque je compare des textes parallèles de la *Consolatio* et de Valère Maxime; je n'éprouve pas alors le moindre doute et j'affirme que la *Consolatio* crue apocryphe est de Cicéron.

Il faut encore écarter quelques objections, fondées sur les *obiter dicta* de savants. Le faussaire aurait pris son bien un peu partout, non seulement dans Hérodote, les *Tusculanes*, Valère Maxime, Florus, mais dans les diverses *Consolations* que nous a léguées l'antiquité, celles de Sénèque, de Plutarque, de saint Jérôme, de Boëce. Comme on n'articule pas, à ma connaissance, de rapprochement précis, il est impossible de discuter. Ce qui est vrai, c'est que toute cette littérature consolatrice qui nous reste dérive de sources hellénistiques déjà exploitées par Cicéron; il est évident, à priori, que certains lieux communs de la sagesse grecque s'y retrouvent, que la *Consolatio* de Cicéron a pu servir de modèle à Boëce, comme elle a servi à saint Jérôme; mais pour croire qu'un faussaire d'un siècle non désigné ait puisé dans l'une ou l'autre des compositions énumérées ci-dessus, une simple affirmation ne suffit pas : il faut des preuves qu'on n'a jamais apportées.

En somme, nous croyons avoir démontré : 1<sup>o</sup> Que Sigonius n'était pas un faussaire ; 2<sup>o</sup> Que la *Consolatio*, ne pouvant

être ni du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> ni du <sup>xv</sup><sup>e</sup> ni du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, remonte à l'antiquité ; 3<sup>o</sup> Que celle qui a été si vivement, je dirai même si généralement suspectée, est bien celle que lisaient, sous le nom de Cicéron, Valère Maxime, Pline l'Ancien, Lactance, saint Jérôme.

J'ajoute que s'il s'agissait d'une falsification ancienne, comme il s'en trouve plusieurs dans les manuscrits de Cicéron, elle devrait se placer sous le règne d'Auguste, puisqu'elle était déjà connue sous celui de Tibère ; mais alors l'affranchi de Cicéron, Tiro, qui s'était fait le gardien de la gloire littéraire de son maître, vivait encore, et l'hypothèse de la falsification d'un écrit célèbre à cette époque est invraisemblable.

Enfin, on peut objecter que des connaisseurs, comme Riccoboni et surtout Muret, ont blâmé la latinité de la *Consolatio*, sans avoir, que je sache, signalé une à une les expressions réputées incorrectes. Pour ma part, j'ai relu ce livre plusieurs fois et, bien qu'il soit parfois prolix, bien que le plan n'en paraisse pas avoir été bien mûri, je n'ai été arrêté par aucune phrase, aucune tournure qu'il faille attribuer à un écrivain postérieur. Les défauts que je me permets d'y trouver sont ceux de la manière cicéronienne, une certaine surabondance de mots, une certaine indigence d'idées. Mais si, après avoir lu ces pages, on prend en mains l'*Invective contre Salluste*, ou la *Lettre à Octave*, ou le *Discours de Cicéron partant pour l'exil*, qui sont probablement des faux de rhéteurs, on n'a pas de peine à reconnaître la différence : ici un original, là de médiocres imitations. C'est d'ailleurs affaire de sentiment et je n'insiste pas ; les arguments positifs que j'ai allégués me dispensent d'aborder un domaine où des juges expérimentés, depuis le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, ont pu différer d'avis. Ainsi Wolff estimait que le *Discours de Cicéron partant pour l'exil* n'était pas inférieur au discours *Pro Domo* ; Érasme pensait que la *Lettre à Octave* était digne de l'auteur des *Philippiques*, etc. Tous ces procès devraient être revisés de notre temps, où l'hypercritique, du moins dans le domaine de la philologie, a cessé d'être en honneur.

S. REINACH.



# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir la *Revue*, 1930, II, p. 280 et suiv.)

## SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1930

Invitée par le ministre de l'Instruction publique à lui présenter deux candidats à la chaire d'histoire et de philosophie indochinoises, actuellement vacante au Collège de France par suite de la retraite de M. Finot, l'Académie présente en première ligne M. Przyluski et en deuxième ligne M. Goloubew.

M. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, fait un rapport sur les travaux de l'année 1930.

A Philippos, en Macédoine, l'emplacement de l'agora a été reconnu. Elle avait été ornée à l'époque romaine de nombreux monuments, entre autres d'un temple de style corinthien, élevé sous l'un des empereurs Antonin le Pieux ou Marc-Aurèle. A Thasos, le long d'une voie romaine, on a mis au jour diverses constructions, entre autres une grande cour avec colonnade. Une statue de la Victoire et un aigle colossal ont été découverts. A Délos, un groupe de quatre maisons a été déblayé. On y a trouvé plusieurs salles décorées de belles mosaïques dont l'une, qui représente Dionysos chevauchant une panthère, est un chef-d'œuvre de technique. Ces mêmes salles renfermaient, en outre, quatre statues de bon travail. Enfin en Crète, à Mallia, le déblaiement du palais a été achevé : la cour centrale a été entièrement dégagée; au centre, elle présentait une fosse à offrandes. A l'extérieur du palais, dans l'angle sud-ouest, avait été aménagé un véritable château d'eau composé de huit citernes circulaires.

Les nécropoles situées non loin de la mer ont fourni de la céramique et de petits objets. Il faut signaler particulièrement la nécropole princière de Chrysolakko qui, bien que pillée par les paysans, contenait encore quelques bijoux d'or qui attestent l'habileté des artistes crétois vers l'année 2000 avant notre ère.

## SÉANCE DU 26 DÉCEMBRE 1930

M. René Dussaud signale la découverte dans les ruines d'Alep, par M. Ploix de Rotrou, inspecteur du service des antiquités de Syrie, de deux génies ailés, sculptés dans un bloc de basalte. Ils sont figurés dans l'attitude de la course et accompagnant les astres placés au-dessus d'eux. Ce motif est nouveau; il était placé à la base d'une statue. C'est là un document d'époque assyrienne, peut-être du ix<sup>e</sup> ou du viii<sup>e</sup> siècle et qui atteste l'influence hittite.

M. Aimé Puech, vice-président, est appelé à la présidence pour 1931 et M. Michon est élu vice-président.

M. Petit-Dutaillis étudie ce qu'il appelle le « cas pathologique » de Jean sans Terre. Il estime que l'écroulement du puissant empire angevin n'a pas

été suffisamment expliqué par les historiens. Les alternatives d'activité et de dépression qui marquent si étrangement la carrière de Jean sans Terre semblent prouver qu'il était atteint de cette forme d'aliénation que les psychiatres modernes appellent la psychose périodique. Certains chroniqueurs contemporains ne s'y sont d'ailleurs pas trompés; ils l'ont considéré comme un instable et un irresponsable. Jean sans Terre avait du reste une lourde hérédité.

#### SÉANCE DU 2 JANVIER 1931

Le président sortant, M. Dussaud, et le nouveau président, M. Aimé Puech, prononcent des allocutions.

L'Académie déclare la vacance du siège d'associé étranger qu'occupait M. Pio Rajna. L'élection de son successeur se fera le 20 mars.

M. Albertini, directeur des antiquités d'Algérie, commente une inscription chrétienne récemment découverte à Tizirt, en Kabylie. Elle concerne un martyr, du nom d'Eusèbe, qu'il est impossible d'identifier de manière certaine en raison du grand nombre de personnages de ce nom. M. Albertini pense qu'il doit s'agir d'un martyr africain, victime de la persécution de Dioclétien. Cette inscription révèle que sous l'autel de la chapelle, près des ruines de laquelle la pierre a été découverte, se trouvait un flacon renfermant du sang du martyr, selon une pratique qui se généralisa au IV<sup>e</sup> siècle.

M. Marçais communique, de la part de M. Sauvaget, membre de l'Institut français de Damas, quatre inscriptions arabes mises au jour dans les travaux de dégagement du temple de Bel, à Palmyre. Trois sont des inscriptions commémoratives de fondations et de constructions d'édifices des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. La quatrième est la copie d'un décret du gouverneur local réglant les droits des usagers au Djebel Botoum.

M. Holleaux lit une note de M. L. Robert, membre de l'École d'Athènes, qui contient une remarque importante sur le décret des Éoliens relatif à la transformation des *Nikephoria* de Pergame en fête panhellénique. Une correction nécessaire au texte du décret montre que les Éoliens l'ont voté lorsque Proxenos, dont le nom n'avait pas été reconnu, était stratège de la confédération, au printemps de l'an 182. Cette date confirme, en la précisant, celle qui se déduisait du décret des Amphictions rendu à la même occasion. Les *Nikephoria* sont devenues une fête panhellénique à la suite des victoires remportées par le roi de Pergame Eumène II sur Prusias de Bithynie et sur les Galates.

#### SÉANCE DU 9 JANVIER 1931

Le président, M. Aimé Puech, annonce le décès et prononce l'éloge funèbre de M. Theodor Noeldeke, correspondant étranger, qui vient de mourir à Carlsruhe, à l'âge de 94 ans. Pendant de longues années maître incontesté des études sémitiques en Allemagne, il enseigna tour à tour à Kiel et à Strasbourg.

Le professeur J. Garstang, de l'université de Liverpool, lit un mémoire sur les recherches entreprises par lui en 1930 sur le site de Jéricho pour y contrôler les résultats fournis par les fouilles effectuées sur ce site, il y a plus de vingt ans, à une époque où la classification céramique était encore incertaine.

Ces recherches, qu'il compte poursuivre cette année, ont déjà abouti à des constatations qui se résument ainsi : des deux murs qui entouraient Jéricho, le mur de base a dû être édifié vers 1800 avant notre ère, et le mur de crête deux siècles plus tard.

Quant à la date de destruction de ces fortifications, on peut la fixer aux environs de 1400. Cette date, fondée sur les témoins céramiques, était importante à déterminer parce qu'elle indique l'époque à laquelle les Israélites ont pénétré en Palestine. Le résultat auquel est parvenu le professeur Garstang obligera à relever la date de l'Exode, qu'on fixait généralement dans la seconde moitié du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère.

#### SÉANCE DU 16 JANVIER 1931

Le rapport annuel du père Dhorme sur l'activité de l'École biblique de Jérusalem est transmis à M. Pottier.

#### SÉANCE DU 23 JANVIER 1931

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire à la place devenue vacante par suite du décès de M. Maurice Prou.

Sont candidats : MM. Marcel Aubert, l'abbé Breuil, Hauvette, Léon Levillain, Léon Mirot, Picard, Mario Roques et Vendryès.

Il y a 35 votants, la majorité est donc de 18. Trois tours de scrutin ont lieu qui donnent les résultats suivants :

	1 <sup>er</sup> tour	2 <sup>e</sup> tour	3 <sup>e</sup> tour
MM. Vendryès . . . . .	3	5	22 ÉLU
Aubert . . . . .	4	2	2
Breuil . . . . .	5	4	»
Hauvette . . . . .	9	6	2
Levillain . . . . .	2	1	»
Mirot . . . . .	1	1	»
Picard . . . . .	5	10	7
Roques. . . . .	6	9	2
	35	35	35

M. Vendryès est élu.

Invitée par le ministre de l'Instruction publique à lui présenter une liste de deux candidats à la chaire magistrale de chinois actuellement vacante à l'École des langues orientales, l'Académie présente : en première ligne M. Demiéville et en deuxième ligne M. Deniker.

Le prix Saintour est ainsi partagé : 2.000 francs à M. Fabia : *la Table claudienne de Lyon*, et 1.000 francs à M. des Places : *Études sur quelques particules de liaison dans Platon*.

Sur le prix extraordinaire Bordin il est accordé 1.500 francs à M. A. Dain : *les Manuscrits d'Onésandros*, et 1.500 francs à Mlle M. A. Guillemin pour *Pline et la vie littéraire de son temps* et pour son édition et sa traduction des neuf premiers livres de la *Correspondance* de Pline le jeune.

L'Académie émet le vœu suivant : « L'Académie des inscriptions et belles-lettres, rappelant son vote du 17 octobre 1930, s'associe entièrement au vœu émis pour la seconde fois par l'Académie des beaux-arts, après l'examen des documents qui ont été envoyés sur la construction projetée d'un grand Palais de justice à proximité de l'Acropole d'Athènes. »

M. Gsell lit une étude de M. et Mme Alquier sur des stèles portant des dédicaces latines à Saturne que ces deux archéologues ont trouvées en Algérie, près de Ngaous, au cours d'une mission récente. Cette découverte permet d'interpréter exactement une inscription de même provenance publiée depuis longtemps au *Corpus* (VIII, 4.468). Les sacrifices qu'on offrait à la suite de vœux faits par ou pour des malades et exaucés par Saturne étaient célébrés de nuit. Les victimes, des agneaux, étaient substituées « souffle pour souffle, sang pour sang, vie pour vie » à ceux que le vœu avait liés au dieu. Un mot inconnu, punique ou libyque, écrit *mochomor*, *morcomor*, *morchomor*, *molchomor*, est intercalé dans ces textes latins et semble se rapporter à quelque particularité ou circonstance du sacrifice.

#### SÉANCE DU 30 JANVIER 1931

Le secrétaire perpétuel, M. Cagnat, lit un décret autorisant l'Académie à accepter le legs de 200.000 francs que lui a consenti G. Schlumberger. Les arrérages serviront à constituer trois prix triennaux qui seront attribués alternativement à des ouvrages intéressant : 1° l'histoire byzantine; 2° l'archéologie byzantine; 3° l'histoire et l'archéologie de l'Orient latin.

G. Schlumberger a légué, en outre : à la bibliothèque de l'Institut, ses livres et ses manuscrits qui y formeront un fonds spécial, et au château de Langeais un tableau d'un primitif.

M. J. Carcopino communique une lettre de M. Franz Cumont signalant la découverte effectuée par M. Calza, directeur des fouilles d'Ostie, dans l'Isola Sacra, de toute une nécropole analogue à nos cimetières modernes et groupant côte à côte les tombes les plus variées.

Le cas d'un petit groupe de population enclavée dans la Poméranie et qui a conservé jusqu'à nos jours l'usage de la langue slave, conjointement avec celui de l'allemand, a suggéré à M. Meillet d'étudier un cas de bilinguisme analogue qui s'est produit en France du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle. Les conditions sociales obligèrent alors les classes dirigeantes à parler simultanément le latin et un parler germanique. Il en est résulté que quantité de mots — verbes, adjectifs, substantifs — sont passés dans notre langue, ceux-ci avec le genre qu'ils ont en germanique. Adaptés au génie de notre langue ils n'en demeurent pas moins d'irrécusables témoins d'une influence qui fut, d'ailleurs, réciproque.

#### SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1931

Le secrétaire perpétuel, M. Cagnat, lit une lettre signée de M. Maurice Croiset, administrateur honoraire, et de M. Joseph Bédier, administrateur du Collège de France, informant l'Académie que le quatrième centenaire de la fondation de cet établissement sera commémoré par des cérémonies qui se dérouleront du 18 au 20 juin prochain. Le 19, une séance solennelle sera présidée par le président de la République. Invitée à se faire représenter à



ces fêtes, l'Académie délègue son président, M. Aimé Puech, qui prendra la parole en son nom à la séance du 19 juin.

Il communique une lettre de M. Politis, ministre de Grèce à Paris, l'informant que le vœu de la Compagnie relatif à la sauvegarde de l'Acropole a été transmis à Athènes. Le ministre ajoute qu'il semble aujourd'hui établi que les données qui ont provoqué la « légitime émotion » des académies sont inexactes.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, une subvention de 6.000 francs est accordée à M. Millet pour ses publications consacrées au mont Athos et une subvention de 4.000 francs à M. Viré pour les fouilles de Moissac.

Le prix Ambatielos (3.000 francs) est voté à M. F. Chapouthier pour son ouvrage : *Mallia, écritures minoennes*. En outre, une récompense de 2.000 francs est accordée à M. W. Deonna, pour *Dédale et la statue de la Grèce archaïque*. La médaille Georges Perrot (500 francs) est décernée à M. Louis Séchan pour la *Danse grecque antique*.

Le prix Giles (1.200 francs) est attribué à M. Sion pour un ouvrage en deux volumes sur la géographie de l'*Asie des moussons*. Une mention de 300 francs est accordée à M. Barbier, des Missions étrangères de Paris, pour ses petits dictionnaires classiques annamite-français et français-annamite.

Enfin, le prix Stanislas Julien (1.500 francs) est attribué à M. A. C. Moule, pour son livre en anglais sur *les Chrétiens en Chine avant 1550*.

M. J. Carcopino, revenant sur l'inscription de la collection Frœhner, récemment publiée par M. Franz Cumont et commentée par M. Cuq, s'efforce, en s'appuyant sur les travaux de ses devanciers, de démontrer : 1° qu'il s'agit d'un rescrit impérial punissant de mort les violateurs de sépultures; 2° qu'il fut affiché sous Auguste en Samarie l'an 8 de notre ère; 3° qu'il a été provoqué par les troubles survenus sous le gouvernement du procurateur romain Coponius.

#### SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1931

L'abbé Chabot signale une inscription grecque chrétienne de la fin du iv<sup>e</sup> siècle trouvée au sud de la mer Morte. Elle ne fait pas allusion, comme l'a cru l'éditeur, à l'usage d'un calendrier lunaire, mais elle mentionne simplement « le jour de la lune », c'est-à-dire le « lundi ».

M. Édouard Cuq examine, au point de vue juridique, le rapprochement établi par M. Carcopino lors de la dernière séance, entre le nouveau rescrit palestinien et le passage de Josèphe (XVIII, 2) sur les violations des sépultures commises par les Samaritains. Entre les deux textes il y a plusieurs différences : 1° le rescrit envisage quatre cas, Josèphe un seul; 2° le rescrit semble n'attacher qu'une importance secondaire au fait rapporté par Josèphe : il y consacre quatre lignes; il en consacre dix aux cas analogues à ceux qui, dans la pratique romaine, étaient régis par l'édit prétorien; 3° d'après M. Carcopino, le rescrit envisagerait une procédure uniforme pour tous les cas de violation de sépulture; la sanction serait la même : condamnation à mort. M. Cuq estime que les deux premières objections ne sont pas insolubles; il conteste la troisième. Le rescrit donne le choix entre deux procédures, avec des sanctions différentes suivant la gravité des cas.

M. S. Reinach ne pense pas que l'interprétation de M. Carcopino soit recevable; les deux témoignages sont indépendants.

Par testament, Mme Marius Fontane, née Juliette Frisch, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 200.000 francs, nette de tous droits.

#### SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1931

L'Académie, répondant à la demande qui lui a été adressée par la Société centrale des architectes, propose pour la grande médaille de cette société M. Seyrig, directeur du service des antiquités de Syrie.

Le prix biennal Honoré Chavée est ainsi partagé : 1.000 francs à M. Ronjat pour sa *Grammaire historique des parlers provençaux modernes* ; 800 francs à M. Gougenheim pour son *Étude sur les périphrases verbales dans la langue française*. En outre, une « mention très honorable » est accordée à M. Félix Piquet pour son *Glossaire du patois de Dombras*.

Le prix Allier de Hauteroche (1.000 francs) est décerné au docteur Séverin Icard pour l'identification des monnaies par la nouvelle méthode des lettres jalons et des légendes fragmentées et l'application de la méthode aux monnaies grecques et aux monnaies gauloises.

En comité secret, lecture est faite par M. Pottier du rapport sur l'école archéologique de Jérusalem ; par M. Reinach du rapport sur les travaux de l'école d'Athènes en 1929-1930 et par M. Gsell du rapport sur les travaux de l'école de Rome pendant la même période.

M. Mazon lit un mémoire, de M. Gèze établissant que le mot grec *Prasokouris* (coupe-poireau), nom d'un insecte que l'on n'a pas encore déterminé, est celui de la courtilière ou taupe-grillon.

M. Thomas confirme cette thèse en évoquant l'exemple de divers dialectes du Midi où cet insecte est nommé *taille-oignon* et *taille-poireau*.

#### SÉANCE DU 27 FÉVRIER 1931

Le prix de La Grange (1.000 francs) est décerné à M. Alfred Foulet pour son édition d'un poème de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : *le Couronnement de Renart*.

La compensation, institution commune à tous les peuples indo-européens, revêt chez les Celtes insulaires certains aspects originaux. M. J. Loth remarque qu'elle comprend d'abord les réparations pour le dommage matériel, puis la réparation pour toute atteinte à l'honneur. De plus, *visage* est chez eux synonyme d'*honneur*. Chez les Irlandais, comme chez les Brittons insulaires et continentaux, le terme légal pour *réparation à l'honneur* doit donc se traduire étymologiquement par : *prix, valeur du visage*. Dans les lois du XII<sup>e</sup> siècle, le prix du visage du roi est fixé à « un couvercle plat en or pur pouvant couvrir son visage ».

#### SÉANCE DU 6 MARS 1931

Du legs de 200.000 francs qui a été fait à l'Académie par Mme veuve Fontane, les arrérages devront être employés à des voyages archéologiques dont l'Académie publiera les résultats en volumes : *Collection Marius Fontane, voyages archéologiques*.

L'Académie, sur les revenus de la fondation Louis de Clercq, vote une subvention de 30.000 francs à M. Thureau-Dangin pour ses fouilles de Tell-Ahmar, et une autre subvention de 8.000 francs pour la publication des dé-

couvertes archéologiques qu'il a faites. Une troisième de 6.000 francs est allouée au Père Mouterde, pour sa mission épigraphique dans la Syrie du nord.

Sur les arrérages de la fondation Auguste Pellechet, destinée à permettre la conservation de monuments non classés mais présentant un intérêt : historique et archéologique, les subventions suivantes sont accordées 4.000 francs à l'église de Cucharmoy (Seine-et-Marne); 3.000 francs à chacune des églises de Saint-Martin-de-Cormières (Aveyron); Ussy-sur-Marne (Seine-et-Marne); Fontaine-le-Port (Seine-et-Marne); Courgis (Yonne); La Forêt-le-Roi (Seine-et-Oise); 2.000 francs à celle de Saint-Hilliers (Seine-et-Marne)

La commission du prix Volney fait connaître qu'elle propose à l'Institut d'attribuer ainsi les revenus de ce prix : deux prix de 1.500 francs chacun à M. Guillaume : *Temps et modes : théorie des aspects, des modes et des temps*, et à MM. Gauchat, Jean Jaquet et Tappolet : *Glossaire des patois de la Suisse romande*, et une récompense de 1.000 francs à M. Humbert : *la Disparition du datif en grec*.

Le R. P. Delehaye rappelle que le prochain volume des *Acta sanctorum* contiendra un commentaire courant du martyrologe hiéronymien, rattaché à une nouvelle reconstitution de l'archétype des manuscrits gallicans. Une restitution intégrale de la rédaction primitive est impossible, mais bon nombre de notices peuvent être rétablies avec certitude. Le P. Delehaye expose la méthode à suivre et insiste sur le parti que l'on peut tirer des nombreux doublets du texte.

M. Hubert Pernot constate qu'il ne suffit pas d'examiner les données des manuscrits ; il faut aussi distinguer soigneusement les copistes, chacun pouvant apporter et apportant, en effet, des habitudes linguistiques personnelles susceptibles d'altérer l'original. Pour la Septante et le Nouveau Testament, cette question est essentielle, car les manuscrits les plus importants ont été copiés par plusieurs personnes. En s'inspirant de cette méthode, on arrive à distinguer dans la langue employée par l'évangéliste Marc des formes caractéristiques de l'usage égyptien.

#### SÉANCE DU 13 MARS 1931

M. A. Blanchet rend compte d'un mémoire envoyé par M. Coutil sur les découvertes faites à Pases (Eure).

Sur le prix Drouin une récompense de 1.000 francs est votée à M. Contenau pour l'ensemble de ses travaux sur l'épigraphie nord-sémitique.

M. Thomas rappelle que l'idée de rattacher le mot français *compagnon* au mot *pain* combiné avec la préposition *cum* a été émise pour la première fois en France par le célèbre médecin et grammairien Jacques Dubois (Sylvius) d'Amiens, en 1531, dans un livre publié chez Robert Estienne sous le titre *In linguam gallicam isagoge*. D'autres étymologies, sûrement fausses, par *compaganus*, *combenno*, etc., ne méritent pas d'être discutées. Tout autre est l'idée propre à F. Diez et aux philologues allemands qui l'ont suivi de voir dans le latin vulgaire *companio*, qui apparaît dans la loi salique, une traduction de l'ancien mot germanique *gahlaiba* (gothique) qui repose sur le préfixe *ga* (avec) et le substantif *hlaib* (pain). M. Thomas n'hésite pas à accepter cette opinion et donne, à cette occasion, une adhésion partielle aux idées exprimées récemment à l'Académie par M. Meillet (*supra*, p. 138).

M. Vendryès apporte une confirmation à la thèse de M. Thomas. Il montre, notamment, l'importance du pain dans les sociétés militaires germaniques à l'aide de deux exemples empruntés à l'anglais : les mots *lord* et *lady*, formés le premier de *hlaf-weord* (celui qui garde le pain), et le second de *hlaf-dizé* (celle qui pétrit le pain).

#### SÉANCE DU 20 MARS 1931

Le secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu de M. Pillet un nouveau rapport sur les fouilles de Doura-Europos. Il donne lecture d'une lettre invitant l'Académie à se faire représenter à la commission française de coopération intellectuelle. M. Michon, vice-président, est délégué.

Le prix Gabriel-Auguste Prost (1.200 francs) est décerné au comte Jean de Pange pour son *Catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine* (1251-1305).

M. S. Reinach montre à l'Académie la photographie d'un camée à trois couches qui, dessiné en Russie vers 1820, connu seulement par ce dessin qui fut publié en 1874 à Saint-Petersbourg, a subitement reparu sur le marché de Paris. Dans ce sardonix à trois couches, long de 6 centimètres, est taillée une scène de la mythologie athénienne : Poseidon et Athéna, l'un et l'autre dans une attitude pacifique et sans armes, sous un olivier nouveau dont ils embrassent le tronc ; à droite et à gauche, Dionysos avec sa panthère et l'Apollon de Delphes, avec cygne, lyre et trépied prophétique. Cela représente la réconciliation des deux divinités après leur querelle pour la possession ou le patronage d'Athènes, qui était figurée sur le fronton ouest du Parthénon. La scène dérive sans doute d'une œuvre d'art attique et prouve ainsi que, dans une légende non conservée par les auteurs, la paix était conclue entre Poseidon et Athéna par l'entremise d'Apollon et de Dionysos.

---



## VARIÉTÉS

---

### Le II<sup>e</sup> Congrès d'Art persan.

Pendant que la foule élégante assiège la grande porte de *Burlington House*, qui donne accès à l'Exposition d'art persan, quelques douzaines de savants, venus de tous les coins du monde, échangent tranquillement leurs idées sur le rôle joué dans l'histoire de la civilisation humaine par les peuples de l'Iran. Sur les bancs de la petite salle, entre le tableau noir et l'écran à projection, sont assis côte à côte des archéologues et des historiens, des conservateurs de musée et des explorateurs, qui tous ont contribué par leurs fouilles, par leurs écrits, par leurs recherches, à résoudre ou à éclairer les problèmes que posent les œuvres d'art exposées là-haut.

La science française est représentée par MM. Marquet de Vasselot, R. Koechlin, Pelliot, Contenau, Pfister, Grousset, G. Wiet. Le professeur Sarre, MM. Kühnel et von Wesendonk représentent la science allemande. Parmi les Anglais, Sir Denison Ross, principal organisateur de ce congrès avec le professeur Arthur Pope, MM. Laurence Binyon, Newel, Wilkinson; parmi les Russes, le professeur Rostovtzeff et M. Ivan Stchoukine. L'historien de la miniature persane, Armenagh bey Sakisian, est là, ainsi que MM. Minorsky et Riefstahl. Enfin, S. M. le chah de Perse et son gouvernement ont délégué au congrès de Londres le ministre de l'Instruction publique et le ministre de Perse en France, Mirza Hussein Khan Ala, qui, comme nul ne l'ignore à Paris, est aussi fin lettré qu'il est bon diplomate. On regrette, en évoquant leurs noms et leurs travaux, l'absence de quelques savants empêchés par leur santé, comme M. Godard, ou retenus par des missions lointaines, comme le professeur Hertzfeld et M. Hackin.

Depuis une semaine, j'assiste, moi profane, aux discussions de ces grands spécialistes, et je ne me suis pas ennuyé un instant. Est-ce parce que leurs exposés et les projections qui les illustrent remettent en mon esprit et devant mes yeux des lieux et des monuments que j'ai connus et aimés? Peut-être. Mais c'est aussi que l'étude de chaque problème particulier, quand il s'agit de cette vieille Asie, aboutit presque nécessairement à quelque vue générale, touchant les grands mouvements de peuples, les grands échanges d'idées religieuses, philosophiques, artistiques, en quoi se résume l'histoire du monde. Je n'ai pas la prétention d'analyser ici les travaux du congrès, qui dépassent ma compétence; j'essaierai de rapporter l'impression que j'en ai gardée.

Les organisateurs ont adopté, pour tracer le programme, l'ordre chronologique. On est parti de l'art archaïque de la Perse, pour passer aux périodes

achéménide et sassanide, et pour aboutir à l'art musulman. Enfin, les dernières journées du congrès ont été employées à définir l'influence exercée par l'art persan, dans ses différentes formes et à ses divers âges, sur des pays limitrophes comme la Chine, la Mésopotamie, l'Anatolie, ou sur des pays lointains comme l'Espagne et l'Afrique du Nord.

Dans un raccourci saisissant, M. von Wesendonk évoque l'empire de Cyrus et de Darius, Pasargades et Persépolis, et montre dans les grands monuments de l'époque achéménide l'expression d'une pensée politique. Certes Cyrus, à Pasargades, s'inspire de l'architecture médique d'Ecbatane, emprunte aux Lydiens et aux Lyciens qu'il a conquis, quelques éléments de son tombeau. De même, Darius, à Persépolis, met en œuvre des matériaux venus de toutes les parties de l'Empire : cèdres du Liban, bois durs du Gandhara, faïences d'Égypte, ivoire de Nubie, or de Lydie, pierres de l'Inde; les ouvriers et les artistes à qui il a confié l'érection de son palais appartiennent, — nous apprend l'inscription de Suse, — à cinq nations différentes : Mèdes, Babyloniens, Grecs, Lydiens et Égyptiens. Mais, en art comme en politique, les Achéménides ont connu le secret de composer, avec tant d'éléments divers, un tout harmonieux et original, qui porte leur marque et atteste leur génie.

L'étude attentive des poteries archaïques de l'Élam a permis au docteur Contenau d'établir un lien entre la civilisation primitive de Suse et celle de quelques régions de l'Asie occidentale, formant ensemble, du sud-est au nord-ouest, comme un arc privilégié, dont la courbe traverse des territoires de culture beaucoup moins avancée. C'est encore la céramique qui guide le professeur Riefstahl dans le tracé de la voie par laquelle les influences persanes ont pénétré, à travers la Mésopotamie du nord (Mossoul), jusqu'en Anatolie, où plus tard elles se heurteront aux influences turques et byzantines. Les couleurs des briques émaillées qui décorent les mihrabs et les minarets de mosquées racontent très exactement l'histoire de cette migration.

Avec M. Pelliot, nous suivons d'autres routes, celles qui mènent de Perse en Chine. Trois siècles avant Jésus-Christ, des nomades iraniens enseignent aux Chinois de l'ouest l'art de l'équitation et provoquent, par suite, une révolution dans le costume traditionnel des Célestes : à la longue robe chinoise, que portaient les conducteurs de chars, se substitue le pantalon des cavaliers persans. C'est de la Perse qu'un peu plus tard parviennent en Chine l'ambre, le corail et le verre. Plus tard encore, des marchands iraniens apportent sur les marchés chinois les premières pièces de céramique émaillée qu'on eût jamais vues dans le pays. C'est en étudiant ces poteries persanes, en cherchant à les imiter, que les artisans chinois arrivent à découvrir le secret de la porcelaine et inventent un art que la Chine devait pousser à sa dernière perfection.

Actions et réactions successives ou simultanées des civilisations les unes sur les autres. Tandis que M. Pelliot nous montre l'influence exercée par l'art persan sur la Chine, le professeur Sarre nous signale la présence d'artistes chinois à la cour de Bagdad et commente un texte d'où il résulte qu'au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècle, à Bagdad, il était de bon ton d'offrir, en présents de noces, des objets venus de Chine. Et le long des routes incertaines qui menaient de la Méditerranée et du golfe Persique jusqu'aux rives du grand Océan, ce ne sont pas seulement les céramiques et les tissus qui passent d'un pays à l'autre; sur ces mêmes routes, nous suivons la marche des doctrines

religieuses et des idées philosophiques : rites, croyances, systèmes où l'Asie s'est complue et qu'elle devait répandre sur le monde...

On proclame volontiers l'inutilité des Congrès. Je ne sais ce qu'ils sont pour les savants; mais les profanes y trouvent bien de l'intérêt. Et voici deux petits faits qui m'ont frappé. En présentant un tissu persan du musée du Caire, M. Wiet cite un texte peu connu, où il est question des cotonnades de Merv; et ce texte éclaire le sens de plusieurs documents chinois, devant lesquels hésitait M. Pelliot. Parlant des fouilles récentes de Doura-Europos, un savant anglais signale, comme un fait exceptionnel, la présence d'un sanctuaire dans la grande porte de la ville. « Mais comment? observe un Russe du Caucase. Dans la langue arménienne, c'est le même mot qui veut dire porte et sanctuaire! » Tout s'explique, tout s'éclaire. Encore fallait-il, pour cela, qu'un Congrès permit à tant de beaux esprits de se rencontrer.

Londres, le 10 janvier 1931.

Maurice PERNOT.

(Débats, 13 janvier 1931.)

### Le Musée arabe du Caire.

Au Caire, lorsqu'on dit « le Musée », tout court, on pense évidemment à l'admirable collection d'antiquités égyptiennes créée, organisée et enrichie par l'effort continu d'une non moins admirable lignée de savants français, depuis Mariette jusqu'à Pierre Lacau, en passant par Grébaut, Morgan, Loret et Maspero. Et c'est justice : comme asile d'histoire et temple de résurrection, le palais de Kasr-el-Nil est unique au monde.

Il y a pourtant, au Caire, un autre musée, moins vaste, plus modeste, mais dont la visite s'impose soit aux amateurs d'art, soit à quiconque est curieux de savoir ce que l'Égypte est devenue après la conquête musulmane. D'une certaine manière, le « Musée arabe » continue et complète le « Musée d'antiquités ». Fondé par Franz pacha, installé au rez-de-chaussée d'un beau palais de Manescalco, le Musée arabe est actuellement dirigé par un Français, M. Gaston Wiet, qui, en peu d'années, s'est acquis dans le monde savant une place des plus honorables, et dont les communications, au récent Congrès d'art persan à Londres, ont été fort remarquées.

La plupart des objets rassemblés ici proviennent des vieilles mosquées et du vieux palais du Caire : en les recueillant, on les a soustraits, soit à la destruction, soit à l'avidité des marchands. Encore fallait-il leur offrir un asile digne de leur beauté, qui ne fût pas un magasin, mais un musée d'art et d'histoire : c'est à quoi le conservateur, historien et artiste, s'est appliqué avec soin; c'est à quoi il a réussi. Une première salle présente, par ordre chronologique, une remarquable série de stèles funéraires. La plus ancienne date d'une douzaine d'années après la conquête musulmane : écriture archaïque, insoucieuse du style et de l'élégance. Peu à peu, les caractères se détachent avec plus de vigueur et de régularité; un cadre est ménagé autour de l'inscription; certaines lettres s'agrémentent d'ornements sobres et harmonieux. Voici, au bas d'une plaque de marbre, la signature d'un maître : Mubarek le Mecquois. Établi en Égypte vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle, il n'y fit point école; son art y disparut avec lui.

Quelques siècles passent, et voici que les dalles de pierre s'animent de figures vivantes : oiseaux, poissons, fauves ou monstres fabuleux, que la Mésopotamie envoie à l'Égypte. Certaines plaques, où le motif central — un vase de fleurs ou une lampe de mosquée — s'encadre dans une bordure de feuillage, sont fouillées comme les plats d'une riche reliure. De grandes jarres de marbre terminées en pointe, d'un galbe parfait, se dressent sur leurs supports sculptés en forme de tortue. Deux bassins de fontaine en marbre polychrome, évoquant les nobles intérieurs musulmans du <sup>xiii</sup>e siècle, recréent toute une atmosphère de fraîcheur et d'amours secrètes par la douce harmonie de leurs couleurs et la musique de leurs eaux...

Mais j'ai hâte d'en venir aux deux principales richesses du Musée arabe, qui sont les bois et les verres. Il n'y avait pas de forêts en Égypte : le bois y était matière précieuse, qu'on ouvrait avec respect et patience, et parfois sur toutes les faces. Toutes les ressources d'un art décoratif minutieux et exquis apparaissent dans ces porte-coran, dans ces mihrabs et dans ces moucharabiés, dont M. Wiet pense qu'ils furent inventés par des architectes égyptiens pour tamiser l'éclat d'une lumière trop vive. Les deux panneaux provenant du palais royal des Fatimides, ornés de feuillage et de têtes de chevaux, sont des morceaux magnifiques. Mais j'aime plus encore les fragments d'une longue frise, qui date du <sup>x</sup>e siècle et où sont représentées, avec une verve mordante et une sorte d'élan fougueux, des scènes de chasse, de lutte et de musique. On songe à l'art sassanide, aux reliefs de Tak-i-Bostan. L'influence persane est vraisemblable, mais, ici, les dimensions restreintes imposées par le bois donnent à la composition plus de netteté, aux figures plus de vigueur et un mouvement plus endiable.

La collection de lampes en verre émaillé permet de suivre, à travers tout un siècle — le <sup>xiv</sup>e — l'évolution d'un art où les Arabes ont excellé. La variété du décor est infinie, et les décors les plus riches restent élégants, exempts de surcharge. Des oiseaux dorés s'ébattent parmi des feuillages. Quelques fleurs aux pétales colorés, un blason, une inscription : et voilà le champ bien rempli. Il a suffi de sertir d'un trait rouge ces longues feuilles d'or pour les faire sortir de l'émail bleu qui forme le fond, avec un relief étonnant. Quelques lampes sont suspendues au plafond de la salle, comme elles l'étaient dans leur mosquée; l'ampoule électrique qui les éclaire par transparence est dissimulée dans une veilleuse teintée, qui réduit exactement son éclat à celui d'une lampe à huile. Mais la plupart, exposées en vitrines, reposent sur une glace horizontale et se mirent dans une glace verticale, qui permet de les admirer tout entières. L'aménagement est digne en tous points de ces objets merveilleux.

Il faudrait encore parler des métaux, des faïences, des tissus, dont la série devient chaque jour plus complète. Mais la place m'est comptée, et j'espère en avoir dit assez pour qu'un lecteur, passant demain par ici, ne manque point de réserver une heure ou deux au Musée arabe.

Maurice PERNOT.

(Débats, 12 mars 1931.)



### La ville romaine découverte à Chella.

Les fouilles de Chella intéressent à la fois la nécropole des sultans mérinides et la cité romaine à laquelle elle s'était superposée, au point de la faire entièrement disparaître. Le problème a été, quand les ruines romaines ont apparu sous le revêtement islamique, de ne rien faire qui pût être considéré comme un manque de respect à un lieu de pèlerinage consacré. N'oublions pas qu'une journée de l'automne dernier a vu défiler à la piscine de Chella 5.000 fidèles, implorant la pluie cruellement absente.

Grâce à l'atmosphère de confiance et de collaboration qui règne au Maroc, cet obstacle a été très heureusement surmonté. Les ruines musulmanes ont été les premières à bénéficier de la pieuse sollicitude qui veille sur tous les travaux de Chella. L'élégant minaret, couronné d'un nid de cigognes, a été dégagé, les murs croulants de la mosquée en ruines ont été consolidés, la piscine a retrouvé son eau de source, et la zaouïa d'Abou Saïd, où l'on descend par l'escalier de marbre qu'ont suivi tant d'augustes visiteurs, a été remise au jour. Couvent et hôtellerie font ensemble; cette belle construction est datée. Son fondateur est mort en 1331. L'imagination peut la reconstituer dans sa magnificence première, avec ses mosaïques, ses colonnes de marbre, dont deux ont été relevées, le bassin intact où l'eau courante a recommencé à couler dès que la canalisation a été réparée.

C'était beaucoup, mais la ville romaine restait douteuse, en tout cas introuvable. On la pressentait sous les décombres, sous les alluvions, sous le fouillis de la végétation débordante d'un champ *habou*. L'autorisation d'y aller voir fut accordée, et, en deux mois, la pioche, maniée avec activité, avec prudence encore davantage, atteignit et déblaya le forum romain. Il n'y a pas d'erreur, ni même d'obscurité. Les pierres parlent, elles portent des inscriptions. Et quelles inscriptions! Une dédicace à l'empereur L. Aurelius Verus, le frère adoptif de Marc-Aurèle. Voici le piédestal d'une statue, gravé sur les quatre faces. M. Chatelain, directeur des Antiquités, l'a déchiffré, traduit, expliqué. Sur ce socle de marbre se dressait la statue de Sulpicius Felix, grand personnage, commandant d'un corps de renfort envoyé par Antonin le Pieux. Le Sénat local décida de lui ériger cette statue, et nous savons quel jour, le 28 octobre 144. Nous savons aussi le nom des 38 décurions.

Ont reparu aussi les quatre bases de l'arc de triomphe, et des fragments de l'inscription qui le couronnait. Il est de la même époque que la statue de Sulpicius Felix, car le nom d'un des décurions, mutilé mais reconnaissable, se retrouve dans l'inscription. Voici une moitié de déesse, une Déméter ressemblant à celle du Parthénon; voici une autre statue de femme, arasée aux épaules, et une tête qui ne semble pas aller avec. Les fouilles continuent. On va d'abord dégager la voie dallée, qui traversait la ville, et qui permettra d'évacuer les décombres. Mais, quoi qu'il arrive, on ne pourra tout explorer, car ce qui est sous la nécropole des sultans mérinides restera intangible. Les autorités musulmanes sont sympathiques à tout ce qui touche la vieille Sala antérieure à l'Islam, mais il ne faut pas oublier le mot juste et définitif de M. Borély lui-même : « S'il y a une ville romaine à Chella, il y a d'abord une ville musulmane. »

A. ALBERT-PETIT.

(Débats, 17 février 1931.)

### Le château de Tarascon.

L'Académie des beaux-arts, dans une récente séance, a exprimé le vœu que le château de Tarascon fût déclassé comme prison et confié à l'administration des beaux-arts. Ce vœu est entièrement justifié par l'histoire et par le caractère de cet édifice.

Le château de Tarascon a été construit, en un point que les comtes de Provence jugeaient important pour la défense de la rive gauche du Rhône, sur un rocher peu élevé qui plonge dans le fleuve. Le comte Louis II fit abattre un château qui se trouvait à cet endroit pour édifier celui que nous voyons aujourd'hui; les travaux commencèrent en 1400 et durèrent une cinquantaine d'années.

Par ses lignes et par son aspect, ce château de Tarascon présente de frappantes analogies avec celui de Coucy, que les Allemands ont fait sauter, pour le plaisir, pendant la dernière guerre, et qui avait été bâti près de deux siècles plus tôt. En effet, comme le fait remarquer M. Robert Doré dans son beau livre sur *l'Art en Provence*, l'architecture militaire de la Provence, au Moyen âge, était sensiblement en retard sur celle du nord de la France : et ce pays a conservé jusqu'à la Renaissance les habitudes de l'époque romane. On serait tenté de croire que le château de Tarascon a été bâti à une époque beaucoup plus lointaine, lorsqu'on regarde cette bastille crénelée.

« Peu de châteaux, dit M. Doré, offrent une division plus nette entre la demeure seigneuriale et la basse-cour. Celle-ci est bordée de tours carrées relativement peu élevées; le quartier du seigneur la domine de sa masse énorme; il est flanqué de deux tours carrées du côté du Rhône et de deux tours rondes, aux murs plus épais, du côté de la ville, ce qui prouve bien que les architectes se rendaient compte de la supériorité défensive des secondes sur les premières; par contre, ils n'ont pas hésité à ouvrir sur le dehors de larges fenêtres grillagées. Les bâtiments donnent sur une cour rectangulaire où une jolie tourelle d'escalier dessert les étages; au rez-de-chaussée, des arcades forment promenoir. La chapelle, dont l'abside occupe l'une des tours, est à deux étages voûtés d'ogives, séparés par un étage planchéié; l'étage inférieur est au rez-de-chaussée de la cour; le style de l'abside est celui du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : elle serait un reste du château précédent. La chapelle supérieure est pourvue de deux petits oratoires réservés sans doute au roi de Sicile et à la reine. On sait que ces petits réduits furent très à la mode; ceux de Louis XI, à la Sainte-Chapelle, et de Jacques Cœur, à Bourges, sont contemporains de ceux de Tarascon. »

Les fondations du château sont établies sur le roc; les belles pierres dorées dont il est bâti, d'une dimension parfaitement égale, ont été tirées des carrières de Fontvieille, près d'Arles (le Fontvieille où se trouve le célèbre moulin de Daudet), et les arêtes sont encore aussi vives que lorsqu'elles ont été achevées. Bref, le château de Tarascon est une des constructions féodales les plus puissantes et les plus belles que nous ayons encore dans notre pays.

Et que de précieux souvenirs sont attachés à ses murs! Après Louis II et sa femme, la belle Yolande d'Aragon, si chère aux Provençaux, leurs deux fils, Louis III et René d'Anjou, qui furent successivement comtes de Provence, ont habité ce château, et le roi René aimait particulièrement à y séjourner avec sa seconde épouse, Jeanne de Laval. Il s'y enfermait en un

*retrait ou escriptoire* qu'il avait fait orner de verrières, et, pour se reposer du travail de l'esprit, il descendait dans ses jardins. C'est à Tarascon qu'il présida, en 1449, le « Pas de la Bergère », un des plus curieux tournois dont les fastes de la chevalerie nous aient conservé le souvenir. C'est là qu'il promulgua, en 1443, sa première ordonnance sur la justice, et confirma les statuts de la reine Yolande en faveur des Juifs; qu'il ordonna, en 1449, la centralisation rapide de tous les revenus des juridictions royales entre les mains du trésorier de Provence, et qu'il créa, en 1477, la charge de « maître des ports » afin de perfectionner les douanes du comté.

Dans leur grand ouvrage sur la *Provence au Moyen Age*, MM. V.-L. Bourrilly et Raoul Busquet sont très sévères pour le roi René. « Dépensier, puéril et jouisseur, incapable de résister à la tentation d'une belle étoffe, trop généreux pour son entourage, il n'eut le loisir de penser qu'à ses dettes et à ses gains. Toute l'unité de son action, dans le gouvernement du comté, réside dans la poursuite des profits d'argent. Pour s'assurer des recettes, il passa outre à toute autre considération. Véritablement étranger à la Provence jusqu'au jour où les vicissitudes de la politique et sa propre lassitude l'amènèrent à s'y retirer, il n'eut jamais le respect ni même le sentiment des usages provençaux... »

Les deux savants historiens ont sans doute entièrement raison, mais il n'en est pas moins vrai que la mémoire du roi René est restée populaire en Provence. Dans son *Abrégé d'histoire de Provence*, Mlle Marie Tay nous le montre menant une vie simple et frugale, aimant les fleurs et les arbres de ses forêts, les bêtes, surtout les « estranges » et les oiseaux qui peuplaient ses volières, favorisant l'agriculture, encourageant la plantation des mûriers pour l'élevage des vers à soie et propageant les raisins muscats, donnant une grande impulsion à l'orfèvrerie. Il était fort instruit et avait dans sa bibliothèque des livres latins, grecs, hébreux, italiens et allemands, des ouvrages de physique, d'anatomie, de philosophie et de droit. Il était poète et a laissé des vers gracieux; il était artiste. Enfin, il était familier avec les petites gens : il se plaisait, quand il était en voyage, à loger chez quelque modeste particulier qu'il appelait son « cher compère », et lui laissait son portrait, qu'il avait crayonné sur les murs de sa chambre ou sur la porte du logis.

Or, il n'est pas d'endroit où l'on puisse conserver le souvenir de ce souverain populaire — tel que l'a représenté Nicolas Froment dans un tableau du Louvre, avec son nez court et large du bout, son double menton, son bonnet de velours noir et son camail de fourrure sombre — aussi bien que dans le château de Tarascon.

\*  
\* \*

Quand, après la mort du roi René et en vertu de son testament, la Provence eut été réunie à la couronne de France, ce château perdit, naturellement, son animation et son éclat. Il fut longtemps inhabité, et l'on parla même de le démolir aux premières années du siècle dernier, comme nous l'a rapporté, avec une juste indignation, Louis Millin, l'auteur du savant *Voyage dans les départements du Midi de la France*. Enfin, pour tirer parti de cet édifice, on en a fait une prison, comme on en a fait une du magnifique château de Thouars et de la belle abbaye de Fontevrault. Casernes ou prisons, c'est la destinée de tant de superbes demeures en France!... Or, en 1926, quand un décret-loi

et le château est resté vide. Mais ce tribunal a été établi dernièrement et l'on a pu craindre que le château ne fût rendu à sa triste destination. C'est pourquoi, dans un chaleureux article de *l'Alsace française*, M. Pierre Hepp a soulevé l'alarme. Notre distingué confrère souhaitait que le château, nettoyé et débarrassé de ses grandes salles et de ses appartements, fût rendu accessible aux visiteurs: que l'on ramenât les eaux du Rhône dans la grande cour; enfin que l'on installât un petit musée du roi René dans la chapelle du premier étage et un dépôt d'archives dans la grande salle. Ces vœux ont été adoptés par le Comité des « Amis du Vieux Tarascon », qui avait aussi formulé les propositions de restauration de l'ancien hôtel de la Marine à Tarascon, et dont les demandes, formulées dans une pétition qui a été présentée à l'Académie des beaux-arts, ont été adoptées par la commission de la décadence de l'Académie des beaux-arts.

L'administration pénitentiaire a déjà convenu à chercher un autre logement pour les détenus: maintenant, il est désirable que le département des Bouches-du-Rhône remette le château de Tarascon à l'administration des beaux-arts. Il faut absolument conserver à la France — surtout après la destruction de l'architecture militaire du Moyen Âge: il faut le conserver dignement, comme une très précieuse parure de la Provence et du Rhône.

Et nous terminons que nous exprimons ainsi un des derniers vœux d'André

Hubert MORAND

Salins, 11 janvier 1931.

## La peinture avignonnaise au <sup>xv</sup>e siècle.

On parle d'une « école d'Avignon », mais on abuse, de nos jours, du mot *école*. Et chaque fois qu'un écrivain l'emploie, d'autres lui contestent le droit de s'en servir. Ce n'est pas une simple question de mots, et il semble, à première vue, qu'en imitant son récent ouvrage : *Nicolas Froment et l'école avignonnaise au <sup>xv</sup>e siècle*<sup>1</sup>, Mme Lucie Chassezon soit allée plus loin que ses prédécesseurs en affirmant que la Cité des Papes, à un moment donné de son histoire, eut non seulement ses grands peintres, mais sa peinture, ses canons, son style. Il n'en est rien. « On ne peut dire, écrivait naguère M. Louis Gillet, qu'il existe une école d'Avignon. » Encore moins une école avignonnaise. Certes... Parcourons le livre de Mme Lucie Chassezon et nous rendrons compte, en fait, de la production d'un grand nombre d'artistes, mais nous n'aurons pas l'impression que de s'expliquer loyalement, quitte à parfois se contredire. Après avoir tenté de justifier son titre et de découvrir entre les œuvres avignonnaises une certaine parenté « qui se révèle dans l'iconographie, dans la technique, dans la composition, dans la manière », Mme Lucie Chassezon décline : « Nous n'employons ici ce mot d'école qu'en lui donnant

1. 1 vol. in-4, avec 56 planches. Collection Maîtres de l'art ancien. Paris, Bieder, 1929.



son sens le plus large, au lieu du sens précis qu'on lui attribue généralement. » Sage précaution, mieux qu'oratoire. Il n'y a pas de « thèse » dans ce *Nicolas Froment* qui contient un clair exposé des faits, un judicieux commentaire des œuvres, et des conclusions auxquelles nous souscrivons avec empressement.

Il convenait, sans insister sur quelques vestiges d'un art local remontant au XIII<sup>e</sup> siècle (fresques très endommagées du portail de Notre-Dame-des-Doms et de la tour Ferrande à Pernes, près de Carpentras), de rappeler ce que fut, à la période pontificale, la peinture siennoise acclimatée en Avignon. Simone Martini, qui séjourna dans la cité de 1339 à 1344, est considéré comme l'auteur de la « Madone entourée d'anges », du « Christ bénissant » et du « Saint Georges terrassant le dragon » qu'on devine plutôt qu'on ne les voit encore sous le portique de Notre-Dame-des-Doms. Rien ne prouve que Simone travailla jamais au Palais des papes où le véritable chef d'entreprise fut un autre Italien, de talent plus modeste : Matteo de Viterbe. Dans l'équipe de Matteo se rencontrent plusieurs Français, mais tout ce qu'a produit l'« école du Palais » porte la marque siennoise, y compris les fresques de la Chartreuse de Villeneuve, exécutées vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Le souvenir de cet art *trécenliste* ne s'est pas complètement perdu au siècle suivant, et Mme Lucie Chamson se plaît à rapprocher telles Vierges du XV<sup>e</sup> siècle (celle du *Couronnement* de Villeneuve, par exemple) de telles figures féminines, angéliques, de la période « siennoise ». La persistance du type est évidente. De même, le saint André barbu du rétable de Thouzon (récemment entré au Louvre) ressemble beaucoup aux prophètes de la salle de l'Audience, la plus belle fresque du Palais des papes.

\*  
\* \*

« L'éloignement des papes n'entraîna pas de décadence artistique en Avignon. » C'est même surtout après leur départ que les peintres se multiplièrent, que la clientèle ecclésiastique et laïque se mit à presser de commandes les quelque cent artistes « venus de tous les coins de la France et de l'Europe » dont l'abbé Requin a relevé les noms dans les archives. Sur les soixante peintres d'Avignon dont nous connaissons l'origine, cinq seulement sont autochtones. Les autres viennent de Paris ou de Bourgogne, de Champagne ou de Provence, de Flandre, d'Allemagne ou d'Italie. L'« école avignonnaise » est née de leur rencontre... comme aujourd'hui l'« école de Paris » — qui n'est pas une école parisienne — juxtapose Slaves et Catalans, Germaniques et Scandinaves, Latins et « métèques », au grand scandale des nationalistes cent pour cent. Ce qui se passe au XV<sup>e</sup> siècle en Avignon, nous n'avons aucune peine à l'imaginer : regardons autour de nous, voyons les esthétiques s'opposer, les « manières » s'influencer quelquefois, mais chaque artiste conserver jalousement une personnalité plus ou moins franche. « Avignon, ville de séjour facile, terre presque internationale... » Et Paris ? Peut-être, au temps de Nicolas Froment, quelque « Ligue des critiques d'art avignonnais » tenta-t-elle de s'opposer à l'invasion des barbares... Elle en fut pour ses frais. « L'art avignonnais n'est pas unifié dans sa tendance et dans sa forme comme l'art flamand ou l'art catalan. » Malgré la puissance de l'organisation corporative, chaque peintre s'établissant dans la ville riche et peuplée reste fidèle

à ses pratiques, aux enseignements reçus d'autre part. « En ce carrefour de routes se croisaient trop de tendances diverses, se heurtaient trop de conceptions d'art pour qu'une de ces tendances devint prédominante. » Eh bien! ce n'est pas un grand mal! L'art d'Avignon, c'est l'art vivant de la France au xv<sup>e</sup> siècle.

Cent peintres sont cités dans les documents. Mais il ne reste pas cent œuvres, et la plupart demeurent anonymes. En essayant de suivre l'ordre chronologique, Mme Lucie Chamson divise « grossièrement » en trois groupes les peintures qu'elle étudie. Dans le premier groupe, où n'entrent que des anonymes de la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, on trouve le portrait du cardinal Pierre de Luxembourg (Musée d'Avignon) et les deux grands panneaux du Louvre : *Pietà* de Villeneuve et rétable de Boulbon. Le second groupe est celui de Froment, de Quarton (Charonton) et de leurs contemporains (milieu et seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle). Le troisième groupe, moins important, réunit des œuvres bâtarde et nous conduit jusqu'à la Renaissance, laquelle porte à la peinture avignonnaise un coup fatal.

Quelle œuvre peut passer pour spécifiquement avignonnaise si ce n'est la *Pietà* de Villeneuve, au Louvre? C'est le chef-d'œuvre et par conséquent le point de départ de toute classification, de toute définition d'un style local. Il est vrai qu'« elle ne s'apparente d'une façon nette à aucune des grandes écoles de peinture alors en pleine activité », hormis la catalane à laquelle certains érudits tentèrent de la rattacher. Entre Avignon et la Catalogne, les relations étaient fréquentes. Mais aucune peinture catalane ou avignonnaise n'approche de la *Pietà*, ne peut être attribuée à son auteur. Des réminiscences de la *Pietà* se découvrent dans le rétable de Boulbon, dans la tête du donateur notamment, et Mme Lucie Chamson a parfaitement raison de considérer le beau *Saint Siffrein* du Musée d'Avignon (école de Nicolas Froment?) comme un descendant légitime des héros de la *Pietà*. Un pathétique mesuré, une exécution large et puissante caractérisent les quelques œuvres avignonnaises antérieures à 1450 (Mme Lucie Chamson ne pense pas que le *Saint Siffrein* soit postérieur), dont la technique « n'a rien à voir avec la minutie flamande ».

\* \* \*

Mais les peintures classées dans le second groupe n'ont plus cette grandeur, cette allure monumentale, cette autonomie de sentiment et de facture. L'élan venu du sol provençal se serait-il brisé au contact de l'art des autres pays? « Les tableaux de Froment, écrit Mme Chamson, pourraient sans trop d'in vraisemblance être attribués à des Flamands, ceux de Quarton à des Français du Nord. » Certes, et l'on s'étonne un peu de voir tenus pour « primitifs français » l'auteur de l'*Annonciation* d'Aix et celui de la *Résurrection de Lazare* entrée au Louvre en 1925. Nous avons consacré ici même des « causeries » à ces deux compositions énigmatiques. Mme Lucie Chamson nous fait l'honneur d'attacher quelque importance à ce qu'après M. Hulín de Loo, et d'après lui, nous avons dit de la *Résurrection* attribuée avec tant de légèreté à Nicolas Froment et qui serait mieux à sa place, au Louvre, près d'une autre *Résurrection de Lazare*, celle de Geertgen tot Sint Jans. L'atmosphère de l'œuvre est purement flamande et « il ne nous paraît pas juste, dit

Mme Chamson, d'ajouter cette *Résurrection* à la liste des œuvres avignonnaises ».

Notons, en outre, que Mme Lucie Chamson n'accepte pas plus que nous-même l'hypothèse de M. Louis Demonts faisant honneur à Enguerrand Quarton de la *Mater Dolorosa* du Musée Jacquemart-André. Nous avons un instant songé à Roger van der Weyden. Reconnaissons que nous avons eu tort... Mais que propose-t-on de mieux ?

Quand nous aurons, après la *Pietà* de Villeneuve, le *Saint Siffrein*, l'*Annonciation* d'Aix (proche de la plastique bourguignonne, du Conrad Witz de Strasbourg et plus « eyckienne » que ne le pense Mme Chamson), cité le *Couronnement de la Vierge* de Quarton et le *Buisson ardent* de Nicolas Froment (cathédrale d'Aix), nous aurons dit les quatre ou cinq chefs-d'œuvre sur lesquels on juge « l'école ». Il n'en faut pas davantage pour entrevoir quels furent et son importance... et son manque de cohésion, d'unité. Voilà ce que Mme Lucie Chamson ne cherche pas à dissimuler, et elle prend le seul parti possible en louant Avignon d'avoir su maintenir, au xv<sup>e</sup> siècle, « cette balance difficile entre les courants artistiques..., cet équilibre fragile ». Nulle part ailleurs, ce miracle n'eût ainsi duré, ce « complexe » n'eût déterminé des expressions si harmonieuses du sentiment religieux, du sentiment de la nature. Après tout, ce qu'il y a de plus avignonnais dans les peintures de l'« école », c'est le paysage. La vue de Rome, sous le *Couronnement de la Vierge*, à Villeneuve, est une transposition des bords du Rhône. On y reconnaît la tour de Philippe-le-Bel.

L'Italie avait donné l'impulsion première. Les peintres d'Avignon, à l'aurore du xvi<sup>e</sup> siècle, se tournent de nouveau vers l'Italie. Il y en a encore un qui produit un chef-d'œuvre : *L'Enfant Jésus adoré par la Vierge, un chevalier et un évêque* (Musée d'Avignon). La Madone est bien milanaise, l'ordonnance déjà presque titianesque. Le visage du donateur, cependant, nous ramène aux portraits énergiques, vivants, de la *Pietà* de Villeneuve et du rétable de Boulbon. Toujours cet *éclectisme* où il faut voir, en fin de compte, le caractère le plus aisément discernable de la peinture avignonnaise ! Sur un sujet qui prête à discussion et sur des œuvres dont la beauté reste indiscutable, on se félicitera de posséder un petit ouvrage aussi bien fait, aussi agréable à lire, aussi impartial que celui de Mme Lucie Chamson.

Paul FIERENS.

(Débats, 7 avril 1931.)

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### GASTON MIGEON

C'est avec un vrai chagrin qu'on a vu disparaître, à l'âge de 69 ans, l'ancien conservateur des objets d'art du Musée du Louvre, Gaston Migeon (29 octobre 1930). Très versé surtout dans la connaissance des antiquités musulmanes, dont on peut presque dire qu'il a fondé l'étude par son *Manuel* (1907), il avait aussi un aimable talent d'écrivain; il en donna maintes preuves à la *Gazette des Beaux-Arts*, au *Journal des Débats*, etc. On lui doit d'excellents catalogues illustrés de la section qu'il a constituée d'abord, puis énormément enrichie. Élève et ami d'Émile Molinier, c'est grâce à lui et à Roujon, directeur des Beaux-Arts, qu'il prit place dans le corps des conservateurs du grand Musée, où il n'eut jamais que des amis. Pour se mieux informer, il fit plusieurs voyages en Orient et les r conta dans de jolis volumes. Quand il prit sa retraite pour s'occuper de la nouvelle édition de son *Manuel* — il reçut le titre de directeur honoraire — il fut nommé membre du Conseil des Musées. D'un extérieur agréable, causeur charmant, Migeon sera regretté non seulement des spécialistes, mais des amateurs qu'il fréquentait volontiers et transformait en bienfaiteurs de nos collections <sup>1</sup>.

S. R.

### GUSTAVE MACON

L'admirable Musée Condé à Chantilly a pour conservateurs trois membres de l'Institut, qui sont là *honoris causâ*; le véritable conservateur, du vivant même du duc d'Aumale et surtout depuis la mort du prince, était Gustave Macon, qui est mort subitement à Paris (31 octobre 1930). Il était né à Hirson en 1865, fils du régisseur d'une terre qui appartenait à la maison de Guise. Le duc d'Aumale, dont il fut le secrétaire, lui témoignait beaucoup d'amitié et de confiance; de sa bouche, Macon avait appris mille choses, qui ne sont pas dans les livres, sur la formation et les vicissitudes de ces magnifiques collections. Macon a beaucoup écrit sur l'histoire de Chantilly, mais on re-

---

(1) BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE. — 1904. *Catal. des bronzes et cuivres du M. A. et de la Renaissance au Louvre*. — *Exposition des arts musulmans au Musée des arts décoratifs*. — 1907. *Catal. de la Coll. Martin Le Roy*, t. III (bronzes). — *Manuel d'art musulman* (avec Saladin). — 1908. Au Japon. — 1909. *Le Caire, le Nil et Memphis* (2<sup>e</sup> éd., 1928). — *Les arts du tissu*. — 1921. *Céramique archaïque de l'Islam*. — 1922. *Catal. de la Coll. Camondo*. — 1928. *Achèvement avec Stein, Aubert et autres, du Glossaire de Gay*, t. II. — Sans dates marquées : *Stoffes japonaises*. — *Catal. des vitraux suisses du Louvre* (avec Wartmann). — *Catal. des faïences et grès du Louvre*. — *Collection Paul Mallon*. — Une excellente notice par R. Koechlin a été lue le 3 mars 1931 aux *Amis du Louvre* et publiée à part.



grettera toujours qu'il ne se soit pas adjoint un jeune savant par qui la tradition orale du fondateur se serait continuée, alors qu'elle se trouve fâcheusement interrompue.

Dans plusieurs entretiens que j'eus avec lui, Macon s'est montré très partisan d'une mesure que je crois depuis longtemps nécessaire : l'enlèvement et l'encadrement sous des rideaux verts des incomparables miniatures des frères du Limbourg. La reliure du XVIII<sup>e</sup> siècle n'offre aucun intérêt. Debout ou couchées, les miniatures subissent une pression<sup>a</sup> qui en détache chaque année quelques particules de couleur. Si on les montre — et Macon était généreux à cet égard comme en tout — l'haleine des visiteurs répand une buée malfaisante sur ces chefs-d'œuvre. Il est vrai que Léopold Delisle repoussait mon projet avec horreur, mais c'était par néophobie. « Pourquoi, lui demandais-je, ne faites-vous pas relire à nouveau les 40 Fouquet ? » « Le crime a été commis par d'autres » fut sa réponse.

S. R.

### PAUL GRUYER

Archéologue et historien, mais surtout excellent vulgarisateur, Paul Gruyer, mort à la fin d'octobre 1930, avait publié de bons livres bien illustrés sur Versailles, Saint-Germain, les calvaires et fontaines de Bretagne, etc. Fixé à Marly-le-Roi, il était secrétaire général de la Société des Amis de Marly, qui a beaucoup fait pour la connaissance de cet heureux coin de terre, dont le rôle dans notre histoire nationale et celle de nos arts fut si important pendant un siècle.

S. R.

### JOSEPH BRICOUT.

Premier vicaire à Notre-Dame-de-Lorette, l'abbé Bricout est mort à Paris le 29 novembre 1930. C'était un savant homme, sans grande originalité, mais très bien informé des choses religieuses. Pendant de longues années, il a été rédacteur en chef de la *Revue du clergé français*, tuée par la grande guerre. Il avait aussi dirigé la composition d'un ouvrage en deux volumes, *Où en est l'histoire des religions* (Paris, 1911, 1912), dont M. Loisy a fait l'éloge et dont le premier volume surtout, où la crainte de l'Index n'avait rien à voir, est fort estimable.

S. R.

### CHARLES BUTTIN.

Le plus grand connaisseur d'armes et d'armures anciennes, en particulier du moyen âge, est mort en février 1931 à l'âge de 75 ans. Ses deux ouvrages, *la Masse d'armes de Bayard* (1895) et le *Guet de Genève* (1910) sont, avec ses nombreux articles de la *Gazette des Beaux-Arts*, des mines d'une information recueillie de première main. Il était membre du Conseil de perfectionnement du Musée de l'armée. Buttin avait formé une collection d'armes orientales et passait pour une autorité de premier ordre sur l'histoire et les antiquités de son pays d'origine, la Savoie (*Times*, 3 mars 1931).

S. R.

## CLAUDE ANET

Romancier, dramaturge, journaliste, grand voyageur, Claude Anet, de son vrai nom Jean Schopfer (de Morges), est mort à Paris au mois de janvier 1931. L'archéologie lui doit un souvenir à cause de la part active qu'il prit à la diffusion, dans les musées et les collections européennes, des belles œuvres de l'art persan, en particulier des miniatures, qu'il acquit à des prix élevés en Iran et dont il se défît à des prix encore supérieurs.

S. R.

## R. H. CHARLES.

L'archéologue de Westminster R. H. Charles, le maître des études sur les apocryphes et les apocryphes, est mort à la fin de janvier 1931, âgé de soixante-quinze ans. Élève des Universités de Belfast et de Dublin, entré dans les ordres anglais en 1883, il s'appliqua, depuis 1889, aux travaux qui l'ont rendu célèbre: il apprit à cet effet les langues orientales et publia d'abord le livre d'Enoch (1883), puis le livre des Jubilés, le livre des secrets d'Enoch, l'Apocalypse de Baruch, l'Assomption de Moïse, l'Ascension d'Isaïe, le Testament des douze patriarches. Son chef-d'œuvre, *The apocrypha and pseudographs of the Old Testament*, parut en 1913, suivi d'une édition de l'Apocalypse de Jean. Appelé à enseigner le grec biblique à Dublin (1898), il professa ensuite à Oxford (1910) et à l'Université de Londres. L'Académie britannique l'élit en 1906. En 1913, il devint chanoine de Westminster et archidoyen en 1917. Il y pécha avec beaucoup de libéralisme, soutenant que Jésus avait admis le divorce, que l'Évangile de saint Marc n'était pas de l'histoire, que la doctrine de la résurrection des corps était fautive, etc. Les grandes éditions des apocryphes par Charles seraient plus répandues si leur prix très élevé ne les avait toujours défendues contre la curiosité du public.

S. R.<sup>1</sup>

## A. P. MAUDSLAY.

Né en 1850, mort le 23 janvier 1931, Maudslay s'est fait un nom dans la science par ses recherches archéologiques en Amérique centrale à partir de 1880. Il s'était convaincu là que les Mayas ont été chassés du Mexique par les immigrants Nahuas (Azteques) et que la civilisation maya avait surtout fleuri dans les hautes régions du Guatemala, qu'il explore avec un incomparable courage. *A glimpse of Guatemala*, 1899; traduction de l'*Historia verdadera* de Bernar Díaz, 1902-12. Il prend l'*Anthropological Institute* en 1911 et reçoit le titre de docteur tant à Oxford qu'à Cambridge.

En 1927, la question de l'origine de la civilisation maya passionna de nouveau l'opinion, parce que des anthropologistes mal avisés firent état de dessins de Walden, exécutés un demi-siècle plus tôt, qui montrent des têtes d'éléphants parmi les sculptures de Copan, ce seraient des *macaws*. On fit alors appel aux photographies et aux moulages pris par Maudslay et celui-ci déclara, dans une lettre au *Times* 14 février 1927, que les moulages remis par lui au British Museum « établissent l'inexactitude de Wal-

1. Voir le *Times*, 2 février 1931.

deck et enlevaient toute autorité à ses dessins ». Cela n'a pas empêché les vieilles erreurs d'être réitérées<sup>1</sup>.

S. R.

#### SIR RICHARD TEMPLE.

Fils d'un administrateur réputé de l'Inde anglaise, le lieutenant-colonel Sir Richard Carnac Temple est mort à Territet, en février 1931, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait fait sa carrière civile et militaire en Inde, en Indo-Chine, en Afghanistan, et n'avait cessé de prendre un vif intérêt aux antiquités de ces pays. Pendant de longues années, il publia, en grande partie à ses frais, l'*Indian Antiquary*. Son ouvrage capital, *Legends of the Punjab* (3 vol., 1883-1890), est la plus riche source d'informations folkloriques que nous possédions sur ce pays. Il avait aussi publié, pour la *Hakluyt Society* et l'*Indian Record Series*, plusieurs voyages d'Européens en Inde au xvii<sup>e</sup> siècle (*Times*, 5 mars 1931).

X.

#### A. A. MACDONELL.

Ancien professeur de sanscrit à Oxford, Macdonell est mort, au mois de décembre 1930, à l'âge de 76 ans. Formé à Goettingen, puis à Oxford, il avait enseigné l'allemand avant de se tourner entièrement vers les études hindoues (1888). Sa *Grammaire sanscrite* (1886), son *Dictionnaire* (1892), sa *Grammaire* et sa *Chrestomathie védiques* (1916, 1917), sa *Mythologie védique* (1897), sa *Littérature sanscrite* (1900), jointes à de nombreuses publications de textes, lui valurent une renommée universelle. Il se rendit en Inde pour y étudier l'art et les conditions sociales; de là son livre *India's past* (1927). L'influence qu'il a exercée, non seulement en Angleterre, mais en Ind., lui assure une place durable dans l'histoire de la philologie<sup>2</sup>.

S. R.

#### LORD MELCHETT.

Cet homme politique et philanthrope anglais, de son nom Alfred Moritz Mond, fils du grand chimiste Ludwig Mond et chimiste lui-même, est mort au mois de décembre 1930, à l'âge de 62 ans. Il nous appartient par la belle collection d'antiques qu'il avait formée pendant ces dernières années et dont un catalogue illustré a été publié par Mme Eugénie Strong.

S. R.

#### THEODOR NOELDEKE.

Le prince et le doyen des orientalistes, correspondant de l'Institut depuis 1906, est mort à Carlsruhe, vers la fin de 1930, à l'âge de 94 ans. Né à Harburg en 1836, formé à Goettingue, Vienne, Leyde et Berlin, Noeldeke fut successivement professeur à Goettingue (1861), à Kiel (1864), à Strasbourg (1872), où il resta, après avoir pris sa retraite, jusqu'en 1918. Il avait une connaissance de premier ordre du turc, du persan, de l'arabe et d'autres langues sémitiques. Mais il n'était pas seulement linguiste : l'étude des reli-

1. *The Times*, 24 janvier 1931. Cf. *ibid.*, 27 janvier (El. Smith).

2. *Ibid.*, 29 déc. 1930.

gions et des sociétés l'attirait également. La plupart des orientalistes qui lui survivent ont profité de son enseignement ou de ses écrits. La vulgarisation ne l'effrayait pas; plusieurs de ses livres, écrits d'une plume alerte et claire, ont été goûtés du grand public<sup>1</sup>.

S. R.

### HEINRICH ZIMMERN.

Cet illustre élève de Noeldeke à Strasbourg et de Delitzsch à Leipzig, lui-même professeur à Leipzig après ce dernier, est mort au mois de février 1931, à l'âge de soixante-dix ans. Il était un maître des études sémitiques, assyriennes et sumériennes. On lui doit : *Babylonische Busspsalmen*, 1895; *Beitraege zur Kenntn. d. babyl. Religion*, 1896-1901; *Vergl. Gramm. der semit. Sprachen*, 1898; nouv. éd. de Eb. Schrader, *Keilinschr. und das A. T.*, 1903 (avec Winckler); *Sumerische Kultlieder*, 1912; *Leipziger semitische Studien* (avec A. Fischer), 1903 et suiv., etc. Zimmern était membre de l'Académie de Saxe et de toutes les Sociétés allemandes ayant pour objet l'étude du proche Orient.

X.

### WILHELM SPIEGELBERG.

Né à Hanovre en 1870, cet éminent égyptologue, la plus haute autorité sur le démotique, longtemps professeur à Strasbourg, puis à Munich, est mort au mois de décembre 1930. Parmi ses très nombreux écrits, on met en première ligne son *Koptisches Handwörterbuch*. Il s'était formé sous Maspero et Erman.

X.

### AUGUSTE HEISENBERG.

Professeur à l'Université de Munich, collaborateur de Krumbacher et directeur, après lui, de la *Byzantinische Zeitschrift*, Heisenberg est mort à la fin de 1930, âgé de 61 ans. Il laisse la réputation d'un byzantiniste de premier ordre, non seulement historien de la littérature, qu'il enrichit de textes inédits, mais archéologue (*Grabeskirche und Apostelkirche*, 2 vol., Leipzig, 1908). Le tome XXX de la *Byz. Zeitschrift* lui a été offert en hommage par ses élèves et amis à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire (cf. L. Bréhier, *Rev. hist.*, nov. 1930, p. 436).

S. R.

1. BIBLIOGRAPHIE (liste complète de ses livres et articles jusqu'en 1906 dans les *Orientalische Studien Th. Noeldeke gewidmet*, 1906). — 1860. *Gesch. des Korans* (couronné par l'Institut). — 1862. *Mundart der Mandæer*. — 1863. *Leben Muhammeds*. — 1864. *Poesie der Araber: Die Amal-kiker*. — 1868. *Alttestam. Literatur; Grammatik des Neusyrischen*. — 1870. *Inscrip. des Königs Mesa; Kritik des alten Testaments*. — 1875. *Mandäische Grammatik*. — 1879. *Gesch. der Perser und Araber, aus Tabari übersetzt*. — 1880. *Kurzgef. syri-sche Grammatik* (rééd. 1898). — 1887. *Die Semit. Sprachen* (rééd. 1899). *Aufsätze zur persischen Geschichte; Die ghassanischen Fürsten*. — 1888 (1892). *Persische Studien*. — 1890. *Beitr. zur Gesch. des Alexanderrömanes*. — 1892. *Orientalische Skizzen*. — 1896. *Das iranische Nationalepos; Zur Gramm. des klass. Arabisch*. — 1899 (1901). *Fünf Moallagât*. — 1904. (1910). *Beitr. (et Neue Beitr.) zur Semit. Sprachwiss.* — 1912. *Kalila wa Dimna*. — 1913. *Achi-gar Roman*. — Plus, un grand nombre d'articles étendus dans des Encyclopédies, notamment la *Britannica* (art. *Koran, Persia*, etc.).



**PIO RAJNA**

Né à Sondrio, en 1847, Rajna fut élève de Dom. Comparetti et d'Ancona, puis professa la philologie romane à Milan (1874) et à Florence (1883). Fixé dans cette dernière ville, il y est mort au mois de novembre 1930. Sous l'influence de Gaston Paris, pour lequel il professait une vive admiration, Rajna a publié de très importants travaux sur l'épopée du moyen âge et de la Renaissance, tant en France qu'en Italie<sup>1</sup>; mais il est de ceux dont les *Légendes épiques* de J. Bédier ont mis en doute les principes et la méthode. Il était associé étranger de l'Académie des Inscriptions, ayant succédé en cette qualité à Van Berchem.

S. R.

**FEDERICO HALBHERR**

Cet éminent archéologue et épigraphiste, professeur à l'Université de Rome et directeur de la mission archéologique italienne en Grèce, est mort à Rome le 17 juillet 1930, à l'âge de 74 ans. De 1884 à 1888, il fit en Crète des découvertes mémorables, publiées dans le *Museo Italiano* (1887, 1890) et dans les *Monum. ant. dei Lincei* (1890-1903); c'est à lui qu'on doit de connaître les grands bronzes gravés du mont Ida, la célèbre inscription juridique de Gortyne, etc. Son nom reste inséparable de l'exploration de la Crète hellénique et de l'étude de sa riche épigraphie.

S. R.

**ORAZIO MARUCCHI.**

Né à Rome en 1852, mort à 79 ans dans cette ville au mois de janvier 1931, Marucchi était le dernier élève de G.-B. De Rossi et un des maîtres de l'archéologie chrétienne, qu'il enseigna tant dans ses cours que dans d'utiles ouvrages. Il fut un des meilleurs connaisseurs des catacombes. De 1898 à 1922, il dirigea le *Nuovo Bullettino d'archeologia cristiana*; de 1894 à 1922 il fut secrétaire de la *Pontificia Accademia d'archeologia*; de 1890 à 1909, il fut conseiller communal. Outre l'archéologie chrétienne, il aborda l'égyptologie et la topographie romaine. Voici ses titres : professeur d'archéologie chrétienne à l'Université de Rome, directeur de Musée égyptien du Vatican, *scrittore* de la Bibliothèque vaticane, directeur du Musée chrétien du Vatican, membre de la commission pontificale d'archéologie sacrée (*Messaggero*, 22 janvier 1931). C'était un homme aimable, laborieux et pas trop original<sup>2</sup>.

S. R.

**Giovanni SEMERIA.**

Au mois de mars 1931 est mort le savant barnabite G. Semeria, né en 1869 à Coldirolle, qui joua un rôle important, en Italie, dans la controverse scien-

(1) *Ricerche intorno di Reali di Francia*, 1872; *Fonti dell' Orlando furioso*, 1876 (plusieurs éd.); *I Rinaldi o Cantastorie*, 1878; *Origini dell' Epopea francese*, 1884; *Epopea e romanzo medievale*, 1885; *Le Corti d'anore*, 1890; *Dante de vulgari eloq.*, 1896, etc.

2. BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE. — 1882. *Foro romano*. — 1885. *Guida di Preneste*. — 1887. *Casa di Vestali. Nuovo cimit. giudaico*. — 1890. *Cimit. di S. Valentino*. —

tifique du modernisme. Ses principaux ouvrages sont intitulés : *Venticinque anni di storia del cristianesimo nascente*, 1900; *Dogma, Gerarchia e Culto nella Chiesa primitiva*, 1902; *Il primo sangue cristiano*, 1907. Il vécut et enseigna surtout à Gênes. On rencontrera souvent son nom, toujours entouré de respect, dans les *Mémoires* en 3 vol. de M. Alfred Loisy (1930) <sup>1</sup>.

S. R.

### Hommage à Fr. STUDNICZKA.

A l'Académie de Saxe, dont Studniczka fut membre pendant trente-trois ans, M. Herbert Koch a prononcé l'éloge de cet érudit (cf. *Revue*, 1929, II, p. 324). Il a insisté sur le fait que son germanisme (devenu agressif) ne tenait pas à son origine slave, mais au fait que son père appartenait à la minorité allemande de la Bohême, où il était un fonctionnaire autrichien de la vieille roche. De son éducation autrichienne, dit son biographe, « il conserva l'amabilité et la sûreté du commerce social ». Voilà ce que concéderont sans peine ceux qui ont connu cet élève de Benndorf et de Gomperz. M. H. Koch a très bien analysé l'œuvre vraiment énorme de Studniczka et montré de quel secours lui ont été son laboratoire de l'Université de Leipzig et le Séminaire où il traitait avec ses élèves de questions difficiles; mais il ne dit rien de sa grande erreur finale, restitution de reliefs pseudo-archaïques dont il soutint l'authenticité. Le discours se complète par une excellente bibliographie.

S. R.

### A propos de l'épigraphie du moyen âge

Dans un long et savant article de l'*Art Bulletin* (XII, I, 1930), M. Meyer Schapiro, tout en rendant hommage au beau travail de M. V. Deschamps sur l'épigraphie médiévale, conteste cette affirmation de l'auteur : « Dans l'épigraphie du moyen âge..., la même évolution se rencontre avec les mêmes phases de déchéance et de progrès. » C'est beaucoup trop simplifier la question; c'est faire abstraction des nombreux facteurs qui s'opposent à une évolution simultanée dans les différents pays de l'Europe occidentale, M. Deschamps s'est appuyé sur les inscriptions datées de France, mais a négligé celles de l'Allemagne et de l'Angleterre, se bornant à des exemples trop peu nombreux d'Espagne et d'Italie. Même pour les inscriptions françaises antérieures au xii<sup>e</sup> siècle, la rareté des textes n'autorise pas de conclusions précises. Acceptons ces objections et attendons qu'on nous donne en Amérique un recueil intégral de fac-similés d'inscriptions médiévales pour corriger ou pour préciser les thèses énoncées par M. Deschamps.

S. R.

### Le triptyque de la Madeleine d'Aix.

Ce célèbre triptyque, exposé temporairement à Paris avec ses deux volets (de Richmond et de Bruxelles), a été publié dans l'*Illustration* (11 janvier

1896. *Casa d'Augusto*. — 1898. *Obelisch di Roma. Mus. crist. lateranense*. — *Graffiti del Palatino. Martire S. Agapito*. — 1899. *Archéol. chrétienne* (en français). *Monum. relat. alla storia di Roma*. — 1903. *Le Catac. romane* (précis de la *Roma Sott.* de De Rossi). — 1901-6. *Scavi nelle Calacombe romane*, etc.

1. Voir Arnaldo della Torre, *Orpheus*, édit. ital., t. II, p. 1028.

1930) et dans la *Revue des Musées* (1930, p. 184), avec un article de Mlle Marguerite Mettais-Cartier (suivi de ces mots : *Reproduction interdite*, que rien ne justifie). « Le motif central, écrit-elle, est signé *f. N. F.* »; cela devrait se lire : *fecit Nicolas Froment*. L'*Isaïe* du volet à gauche serait le portrait du duc de Calabre; le *Jérémie* de l'autre volet serait René d'Anjou, chanoine d'honneur de la cathédrale d'Aix. L'article est tout entier à lire; mais le st le du t ble u d'Aix n'est pas du tout celui de Froment.

S. R.

### Monuments de Catalogne.

Signalons à ceux qui s'intéressent aux monuments de Catalogne les riches séries de belles photographies éditées à Barcelone par M. Ricart. Les aspects les plus pittoresques et souvent les plus insoupçonnés des cathédrales, des monuments anciens et des vieilles rues de Barcelone et de Tarragone, ou les admirables constructions monastiques et civiles qui subsistent à Poblet et à Santas Creus, y sont rendus avec un sentiment artistique très sûr et souvent avec de très beaux effets de lumière. Par tout ce qu'elle nous apprend ou nous rappelle, une œuvre comme celle à laquelle M. Ricart s'est consacré présente une valeur archéologique au moins aussi grande que bien des publications dites scientifiques. Il faut espérer que de nouvelles séries semblables paraîtront bientôt sur les autres richesses d'art antique ou médiéval de Catalogne.

E. LAMBERT.

### L'archéologie en Chine.

Une chaire d'archéologie chinoise ayant été fondée à l'Université de Londres (École des Études orientales), la leçon d'ouverture a été faite, en présence du prince héritier de Suède, par M. Perceval Yetts (*Times*, 28 novembre 1930).

Jusqu'à présent, l'Europe avait surtout étudié la littérature chinoise, et les Chinois eux-mêmes, bien qu'antiquaires depuis plus de vingt siècles, n'avaient même pas reconnu l'existence d'une époque néolithique dans leur pays. C'est le professeur suédois J.-G. Anderson qui tenta le premier de jeter un pont entre la préhistoire et l'histoire de la Chine. Depuis 1921, il a découvert, sur plusieurs points de l'Empire, des spécimens d'une poterie peinte néolithique qui, offrant des analogies avec celles de l'Asie occidentale et de l'Europe, peut faire supposer (mais ne prouve pas) des relations entre les Proto-Chinois vers 3000 et les ancêtres des Européens.

Alors qu'on n'a pas trouvé d'os d'éléphants au nord de la Chine, ce pachyderme apparaît dans de très anciens exemples d'écriture et de décoration archaïques. Cela n'est guère explicable que si les Chinois du Nord furent de bonne heure en relations avec le Midi.

M. Yetts passa ensuite à la découverte faite près d'An-yang (1899) de milliers de fragments inscrits d'os, probablement les archives de devins impériaux. C'est le premier site exploré scientifiquement par des Chinois (1927).

Le professeur parla, en terminant, du riche contenu des grottes de la frontière occidentale, manuscrits, bannières etc., dont sir Aurel Stein, MM. Pelliot, Le Coq et d'autres ont rapporté en Europe de nombreux exemples.

X

**Vente des chefs-d'œuvres de l'Ermitage.**

M. Tancred Borenius écrit au *Times* (17 novembre 1930) pour demander s'il est vrai que le gouvernement de l'U. R. S. ait vendu l'*Annonciation* de J. Van Eyck, le portrait de Phil. Wharton par Van Dyck et différentes toiles de Fr. Hals, Rembrandt, Alb. Cuyp et Watteau. M. T. Borenius sait sans doute à quoi s'en tenir. Le tableau de Van Eyck a été vendu pour une dizaine de millions à un Crésus américain, M. Mellon; il figurera un jour dans la future galerie de Washington. Quelque regret qu'on éprouve à voir disperser une collection de chefs-d'œuvre — et ce n'est qu'un commencement — on doit se dire que les chefs-d'œuvre vendus sont des chefs-d'œuvre sauvés; ils n'ont plus à craindre les égarements funestes qui peuvent assombrir l'inévitable Thermidor.

X.

**Souvenirs de Froehner.**

Une des dames qui venaient causer avec Froehner devenu aveugle, dans les derniers temps de sa longue vie (1835-1928), la comtesse de Rohan-Chabot, avait pris des notes qui ont été publiées par M. Fr. Cumont, avec une courte introduction (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1931)<sup>1</sup>. Ce qu'il y a de nouveau et d'intéressant dans ces notes, c'est la preuve de la collaboration durable de Froehner avec Napoléon III dans la préparation de l'*Histoire de César*, confirmée par une note que j'ai de B. Hase; mais on se demande si Froehner, dans ses conversations, n'a pas grossi son rôle, comme il a présenté sous un jour trop favorable un de ses amis<sup>2</sup>. Il y a une page à retenir sur la *Victoire* de Samothrace (p. 592) et l'assertion formelle que l'injuste incarcération de Froehner, après le 4 septembre 1870, fut l'effet d'une dénonciation de Fréd. Villot<sup>3</sup>. Pas un mot sur les affaires de Bonn, qui obligèrent Froehner à quitter l'Allemagne et faisaient dire à Mommsen, parlant de lui: *Hic niger est*. Pas un mot non plus sur l'affaire des inscriptions copiées sans droit au Palais de l'Industrie (1862), sur la publication et l'éloge de terres cuites fausses, etc.

S. R.

**Pour le dossier de l'Atlantide.**

Un astronome, M. Nordmann, écrit dans le *Matin* (7 avril 1931) qu'un autre astronome, L. Filipoff, aurait constaté au Mexique l'existence d'une

1. Cet article n'est qu'un extrait d'une brochure in-4 sans nom d'éditeur: *Souvenirs de Froehner*, recueillis par la comtesse de Rohan-Chabot (39 p.). Il y a là quelques fortes erreurs dues à la mémoire défaillante de Froehner ou à ses hâbleries.

2. Froehner, p. 581: « Le 14 mars 1863, Nieuwerkerke fit destituer, pour des crimes qui n'en étaient pas, le comte Horace de Viel-Castel, conservateur du Louvre ». Chenevières, juge mieux informé, écrit dans son chapitre sur Nieuwerkerke: « Ce déplorable et honteux Horace de Viel-Castel, que N. eut le tort d'introduire au Louvre, d'où il devait le chasser, quinze ans plus tard, pour des acquisitions plus que véreuses. » Je n'ai jamais vu le dossier du mémorialiste au Louvre, mais, comme il était parent du surintendant et familier de la princesse Mathilde, je ne crois pas qu'il ait été destitué pour des torts imaginaires.

3. Cf. *Rev. archéol.*, 1925, II, p. 146, note 2. Froehner avait aussi, très à tort, soupçonné Ravaisson.



légende de la disparition de l'Atlantide « à une époque où le point équinoxial du printemps se trouvait dans la constellation de l'Écrevisse et, plus précisément, au voisinage de l'étoile *epsilon* de cette constellation... Comme on connaît exactement les diverses positions que, par suite de la précession des équinoxes, les points équinoxiaux occupent parmi les constellations », le calcul donne l'an 7256 avant J.-C. pour la disparition de l'Atlantide. Cette date n'est pas éloignée de celle qu'indique Platon et la légende prouve que l'Atlantide aurait disparu alors qu'il existait déjà des hommes.

Aucune « légende » n'a pu conserver une indication pareille; c'est être dupe que d'y ajouter foi. M. Nordmann a été victime d'un « poisson d'avril », appâté par M. Filipoff.

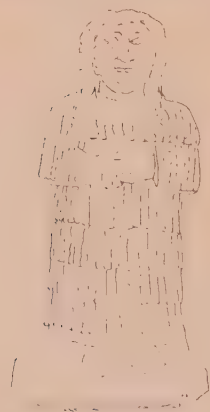
S. R.

### La question des Ligures.

Tout ce qui touche aux Ligures et aux Illyriens fait l'objet d'un mémoire très détaillé de M. K. S. Wolff dans *Mannus* (t. XXII, 1930, p. 181 et suiv.), important surtout pour la toponymie, dont l'auteur a fait une étude spéciale. Voici la conclusion du premier article (p. 205): « Il n'y a de possibles que deux conceptions : celle de Much, d'après laquelle les Ligures sont l'avant-garde des Illyriens, et la mienne, d'après laquelle, en domaine ligure, il faut distinguer entre la vraie langue ligure (pas indo-européenne) et la langue illyrienne indo-européenne. L'élément ligure a été recouvert et pénétré par l'élément illyrien. En particulier, le thème *borm* nous montre la marche victorieuse des Carno-Illyriens à travers toute la France jusqu'à Aix-la-Chapelle. En tant que personnalité ethnique, ils se sont perdus, longtemps avant le début de l'histoire, dans la haute marée celtique, mais le vieux nom *Veneti* qui, comme l'a montré Kossinna, fut jadis celui de tous les Illyriens, subsiste jusqu'à ce jour dans celui de la Vendée. »

S. R.

### Nouvelles fouilles à Ur.



La troisième campagne, dès le début (*Times*, 30 décembre 1930), a fait découvrir les tombes des rois de la III<sup>e</sup> dynastie, Ur-Engur (vers 2400), Dungi et Bursin, son fils et petit-fils. La continuation des fouilles (*Times*, 6 février 1931) a donné quelques objets intéressants dont le journal anglais a publié des photographies : 1<sup>o</sup> une chapelle privée dédiée à la déesse Pa-Sag, protectrice des sentiers du désert, dont la statue en calcaire, avec yeux incrustés de lapis, de coquille et de stéatite, a été retrouvée en bon état; 2<sup>o</sup> un



démon à jambes de taureau, en terre cuite, trouvé dans la rue en dehors de la chapelle (fig. 1 et 2).

S. R.

**Fouilles de Kish (1930).**

L'entrée d'un grand temple a été déblayée; il est situé au-dessous du grand temple néo-babylonien, lui-même au-dessous du niveau du désert. Les murs de ce temple inférieur, probablement celui d'Aruru, ont plus de 12 pieds d'épaisseur. On a aussi percé la grande porte nord-ouest du temple bâti par Nabuchodonosor, et les ouvriers ont ouvert des tranchées profondes dans la cour pavée en briques sur 140 pieds carrés. On y a trouvé des tablettes inscrites du temps de Sargon I<sup>er</sup> (xviii<sup>e</sup> siècle). On a aussi recueilli diverses inscriptions sumériennes, avec des bijoux d'or et d'argent de même époque et des cylindres de toutes les périodes. M. Langdon estime que la capitale d'Agadé, fondée par Sargon, doit être très voisine de Kish ou à Kish même. A 25 pieds au-dessous du niveau du désert on a trouvé des tombes de l'époque sumérienne primitive. Deux d'entre elles contenaient des chars traînés par des bœufs (*Times*, 26 janvier 1931).

X.

**Un nouveau Goudéa.**

Une nouvelle statue sumérienne de Goudéa a fait son apparition à Londres dans le magasin de Sydney Burney (13, Saint-James Place; voir *Times*, 27 février 1931). Il ne reste que la partie supérieure, jusqu'à la taille, d'une figure de grandeur naturelle, taillée dans un granit noir très dur. La tête avait été séparée du tronc par un coup violent, mais le visage n'a pas souffert. Les mains sont jointes sur la poitrine dans un geste rituel. Le revers de la figure est très bien modelé.

S. R.

**Une tombe intacte près du Sphinx.**

Le professeur Selim Hassan, fouillant pour l'Université égyptienne, a découvert près du Sphinx une tombe scellée dont tout le contenu est intact. Un des principaux objets est un bandeau d'or incrusté de pierres précieuses. On suppose que la tombe est celle de la mère du prêtre, Mersau Ankh, celui dont la tombe a été découverte l'an dernier par le même explorateur (*Times*, 26 janvier 1931).

X.

**Le dieu Crocodile.**

L'expédition italienne qui fouille à Tebtunis dans le Fayoum a déblayé un temple consacré à Sobek, le dieu Crocodile, dont les restes, éclairés par des papyrus de découverte plus ancienne, doivent permettre de restituer le culte de ce dieu. Le temple semble avoir été beaucoup fréquenté par les touristes grecs et romains (*Times*, 19 février 1931).

X.

**Nécropoles et Pyramides.**

Un intéressant article (*Times*, 31 janvier 1931), accompagné d'illustrations, résume une conférence faite au Caire par le docteur Reisner sur les tombes

voisines des Pyramides qu'il explore depuis longtemps et sur le nombreux personnel de « surveillants du Ka » que comportaient les idées égyptiennes sur la vie d'outre-tombe. Mais les Pyramides et les sépultures des privilégiés qui se massaient alentour ne représentaient-elles pas de folles dépenses? « La construction des grandes Pyramides contraignit des dizaines de milliers d'hommes à un travail improductif pendant un siècle, et l'entretien des tombes donna naissance à toute une classe inutile de consommateurs. Vers la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie, les paysans d'Égypte portaient le fardeau de très nombreux prêtres fainéants préposés à la nourriture des morts. » Nos grandes cathédrales du moyen âge, élevées alors qu'il n'y avait pas encore de routes, servaient du moins de lieux de réunion et d'écoles d'art. Qui nous dira les conséquences économiques du gaspillage de l'Ancien Empire égyptien?

S. R.

### Fouilles de Samarie.

L'Université de Harvard, associée à la British Academy et à d'autres sociétés scientifiques, a décidé de reprendre, sur un plan très élargi, les fouilles du docteur Reisner à Samarie. Il faudra, pour cela, environ 125.000 francs pendant trois ans (*Times*, 22 novembre 1930).

N.

### Les Synagogues galiléennes<sup>1</sup>.

Commencée en 1903, l'exploration scientifique des synagogues galiléennes a été vivement poussée depuis la guerre et a donné des résultats tels — notamment à Aïn Douq, Djerash et Beit-Alpha — qu'on peut presque parler d'un nouveau chapitre de l'histoire de l'art. Alors qu'on admettait comme démontrée l'horreur religieuse des Juifs pour les représentations anthropomorphiques et zoomorphiques, nous avons maintenant, dans les synagogues exhumées de la Terre Sainte, des mosaïques représentant la Sortie de l'Arche, le Sacrifice d'Isaac, le Zodiaque, le char du Soleil (voir *Rev. bibl.*, 1930, pl. 9-14), le tout d'un mauvais style qui fait songer aux plus médiocres produits de l'art copte, mais non sans réminiscences gréco-romaines. Comme le dit avec raison le chroniqueur de la *Revue biblique*, « les monuments du culte juif à pavements historiés ne sauraient plus désormais passer pour des exceptions ».

A quelle date appartiennent ces édifices, leurs mosaïques, leurs inscriptions sémitiques et grecques, dont l'une (Beit Alpha) donne les noms de deux mosaïstes, Marianos et son fils Hanina, l'autre une date approximative, celle du règne de l'empereur Justin?

Il semble qu'on puisse distinguer deux époques, faiblement éclairées par les textes historiques. La première est l'ère de tolérance relative ouverte par le voyage de l'empereur éclectique Alexandre Sévère en Syrie; la seconde est celle de Justin I<sup>er</sup>, oncle de Justinien, avant la recrudescence, sous ce dernier, du fanatisme le plus sanguinaire (voir Munk, *Palestine*, p. 610).

1. Voir notamment l'article illustré d'A. Barrois dans la *Revue biblique* (1930, p. 257-272); Carl Watzinger, *Die antiken Synagogen Galiläas*, dans la *Revue Der Morgen*, Berlin, Philo, oct. 1930, p. 356-367; S. Krauss, *Rev. des Ét. juives*, tome 89, p. 385-413.

M. Watzinger a supposé que les premières destructions des œuvres d'art dans les synagogues ont eu lieu dès l'époque des persécutions constantiniennes par les mains des Juifs eux-mêmes, poussés, comme cela s'est vu au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, au piétisme étroit par l'intolérance des gouvernants.

S. R.

### Une tombe royale juive.

Une inscription Araméenne de quatre lignes a été découverte sur une tablette de calcaire; elle mentionne Uziah, roi de Juda (vers 778-740 av. J.-C.). Le docteur Sukenik, de l'Université de Jérusalem, a trouvé cette relique dans un couvent russe sur le mont des Oliviers. Les caractères n'étant pas antérieurs au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle, il doit s'agir du transfert, un demi-millénaire après la mort d'Uziah, de sa dépouille à une tombe hors des murs. Cette plaque de calcaire a été acquise entre 1865 et 1894 par l'archimandrite Antonin (*Times*, 13 mars 1931). Reste à savoir si l'inscription est authentique.

X.

### A Baalbeck.

Un modèle au cinquantième de l'Acropole de Baalbeck et de ses temples, dû à l'artiste libanais Jean Debs, sera montré à l'Exposition coloniale de Paris et ensuite à Londres. Le *Times* du 11 février 1931 en a publié une photographie, accompagnée d'une notice.

X.

### L'arc brisé en Syrie.

« L'arc brisé, écrivait Robert de Lasteyrie, se rencontre dès le commencement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle dans nombre d'églises romanes, notamment en Poitou, en Bourgogne et dans l'Ile-de-France. » Laissant de côté les exemples antérieurs à notre ère, on peut dire que les plus anciens se trouvent en Syrie à Kasr ibn Wardân, au nord-ouest d'Hamâ, dans des édifices datés de 561 et 564. Le *Times* du 16 janvier 1931 a publié, à ce sujet, une longue lettre de M. A. Creswell. A Kasr al-Hair, au nord-est de Palmyre, il y a deux enceintes fortifiées de 729, avec arcs brisés au-dessus des portes. En Égypte, l'arc brisé se montre d'abord en 827 (fenêtres du mur du fond de la mosquée d'Amr). En Europe, suivant M. Creswell, on n'en trouve pas avant 1089-1130 (Cluny); vers la même époque, il paraît à Gloucester en Angleterre, mais ne se généralise pas avant 1130 environ. A Palerme, l'arc brisé s'observe à partir de 1132 et devient presque tout de suite très fréquent; aussi M. Creswell se demande s'il n'a pas été introduit par les maîtres musulmans de l'île, avant la conquête normande de 1072. Palerme aurait été, à cet égard, le chaînon intermédiaire entre la Syrie et le reste de l'Europe.

L'article analysé ci-dessus a provoqué plusieurs lettres au *Times*. La plus intéressante, à mon avis, est celle de Percy J. Waldram (24 janvier 1931). Il y est dit que l'arc romain semi-circulaire est un modèle dangereux à suivre, car on n'a pas partout un matériel solide pour bien cimenter les joints. Là où ce matériel fait défaut, les exigences de la construction ont pu, dans différents pays, inspirer l'idée de l'arc pointu, sans que les constructeurs aient pris exemple sur ce qui se faisait ailleurs.

X.



### A propos de l'alphabet de Ras Shamra.

Voici l'opinion exprimée à ce sujet par M. Gadd, conservateur du département assyrien du British Museum (*Times*, 20 et 23 décembre 1930) :

« Le résultat le plus important des fouilles de Ras Shamra est qu'une écriture purement alphabétique était appliquée à une langue sémitique vers le XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en confirmation de la date assignée à l'inscription phénicienne du sarcophage d'Ahiram. Mais il faut bien noter que les inscriptions de Ras Shamra ne sont pas écrites dans l'alphabet phénicien; elles le sont dans une forme très simplifiée de l'écriture cunéiforme, réduisant à 28 signes alphabétiques les centaines de signes syllabiques de celle-ci. Donc, la nouvelle découverte ne prouve pas que l'alphabet phénicien, père des nôtres, fût en usage au XIII<sup>e</sup> siècle, mais que l'idée alphabétique était née, peut-être aussi l'alphabet phénicien lui-même. Ainsi rebondit l'ancienne controverse : l'origine des lettres phéniciennes est-elle égyptienne, cunéiforme, minoenne, sinaïtique? Assurément, on songera de nouveau à l'origine cunéiforme. Les signes de Ras Shamra n'ont aucune relation directe avec les signes phéniciens. Une autre possibilité séduisante est latente dans la mention d'une langue inconnue découverte à Ras Shamra dans un glossaire cunéiforme. Des objets indubitablement mycéniens ont été recueillis à Ras Shamra et il est tentant de conjecturer que la langue inconnue pourrait être égéenne et minoenne. On attendra avec impatience les résultats des études de M. Thureau-Dangin auquel ont été confiées des tablettes du lexique bilingue. »

Des centaines d'inscriptions dans un alphabet linéaire apparenté au phénicien, au grec, au libyque, à l'ibérique, ont été découvertes en France et publiées photographiquement depuis 1925. On dirait qu'un mot d'ordre a été donné aux orientalistes de ne jamais faire état de ces inscriptions si nombreuses de Glozel. Ce n'est pas à l'honneur des orientalistes; mais la vérité se fera jour malgré eux.

S. R.

### La chambre des serpents à Cnossos.

Parlant à l'École anglaise d'Athènes à la fin de mars 1931 (*Times*, 30 mars, p. 11), Sir Arthur Evans a annoncé la découverte à Cnossos d'une chambre dans une maison privée contenant les restes d'environ 40 vases et autres objets consacrés au culte domestique du serpent. Il a cité une « table-serpent », disposée pour quatre personnes et des « tubes à serpents », avec petites coupes attachées, ayant pour but de fournir un lieu de repos aux reptiles. Ceux-ci n'étaient pas d'une espèce inoffensive, à en juger par la peinture des vases rituels, terminés par des têtes de serpents <sup>1</sup>.

S. R.

### Inscriptions de Chypre.

On se rappelle qu'en 1910 on constata que des inscriptions en caractères chypriotes, découvertes à Chypre, ne se laissaient pas transcrire en grec.

---

1. Voir aussi Evans (*Times*, 13 juillet 1931), sur la sépulture des prêtres du culte minoen à Cnossos.

Une bilingue, publiée en 1914, ne nous éclaira pas davantage sur la langue indigène. Voici maintenant qu'un père jésuite, E. Power, prétend reconnaître là de l'accadien. Le P. Dhorme, dans un article amusant (*Rev. bibl.*, 1930, p. 305-7), a fait justice de ces illusions, de cette « philologie humoristique ». Il conclut : « Le terrain (de la vieille langue chypriote) reste vierge, intact. »

X.

### Basque et minoen.

Sous ce titre, le *Times Literary Supplement* (12 mars 1931, p. 197) analyse et écrase un livre de M. F. G. Gordon, *Through Basque to Minoan*, qui n'aurait pas dû être publié par la presse universitaire d'Oxford. Les spécimens de traductions donnés dans cet article sont à faire dresser les cheveux. Mais le même journal, qui consacre deux colonnes à ces folies, s'est contenté de quelques lignes en petits caractères pour rendre compte, ou plutôt ne pas rendre compte de l'édition anglaise des deux volumes *herculéens* de R. Eisler sur les origines du christianisme<sup>1</sup>!

S. R.

### Fouilles d'Olbia (1926-1929).

Nous devons à M. le professeur S. Dlogevsky les renseignements suivants concernant les fouilles faites sur le site d'Olbia de 1926 à 1929. Après quelques années d'interruption, les fouilles fructueuses de B. V. Pharmakowsky ont été reprises par une nouvelle et nombreuse mission au nom de plusieurs sociétés savantes. On s'est efforcé principalement de pénétrer les couches de civilisation archaïque sous-jacentes sur l'emplacement de la ville hellénique.

Dès 1926, année de la mort de Pharmakowsky, on avait obtenu des résultats en ce sens; d'autre part, une rue hellénique de 10 mètres avait été repérée, coupée transversalement par une autre, d'Ouest en Est. Dans la nécropole, on trouva la même année des sépultures grecques, avec une curieuse aire de crémation de l'époque classique de forme circulaire, bornée par un entourage de 90 amphores implantées en terre.

Les fouilles de 1927, les premières dirigées par le professeur S. S. Dlogevsky, ont été conduites sur ce même emplacement, en direction du pseudo « tumulus de Zeus » et de la muraille polygonale découverte dès 1903 de ce côté. A l'Est de la rue principale a été déblayée, pendant la même campagne, une grande construction, du début du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Elle couvrait, sur une hauteur considérable, des murs antérieurs, utilisés pour les sous-sols.

Il a été établi en 1928 que la grande rue repérée en 1926 avait été percée dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle et était restée en usage et bien entretenue jusqu'à la destruction de la ville par les Goths. Les murs de sous-sols, reconnus en 1927, appartenaient déjà à un édifice placé en bordure. On y a recueilli des vases de technique grecque, à vernis noir.

1. *Times Lit. Suppl.*, 5 mars 1931, p. 183. Le livre d'Eisler a provoqué, dans la presse *jaune* anglaise, toute une explosion d'articles injurieux et ridicules, avec lesquels contraste heureusement un long compte rendu détaillé et favorable de L. P. Jacks dans *The Observer*, 15 mars 1931, p. 11. Voir aussi W. E. Barnes, *Journ. Theot. Stud.*, XXXI, 1930, n° 24.

Par ailleurs, sur l'emplacement de la station de signalisation, a été reconnu un ancien quartier hellénique, nivelé plus tard : une sépulture du <sup>ve</sup> siècle avant J.-C. y restait enclavée.

Dans la nécropole, au « ravin des lièvres », diverses tombes à *dromos* ont été explorées; certaines contenaient encore des bijoux d'or (bractées, boucles d'oreilles).

En 1929, les fouilles ont été reprises de part et d'autre de la grande rue (1926). Elles ont précisé la stratigraphie des couches archaïque et hellénique, fait découvrir une fonderie de bronze, intéressante et assez bien conservée.

A la « station de signalisation », on a repéré la limite du quartier hellénique avec (peut-être) un emplacement de temple (?)

Les objets trouvés de 1923 à 1929 sont au nombre de 4.000 environ; à signaler : un relief votif de calcaire (Cybèle); un grand fragment en marbre orné d'une scène dionysiaque (fin du <sup>iv</sup>e siècle); une amphore portant une inscription (graffite) charbonnée à l'épaule; des vases à vernis noir.

Les travaux seront continués.

Ch. PICARD.

### L'art parthe et sassanide.

Dans une conférence faite à Londres par le docteur Sarre (*Times*, 7 janvier 1931), ce savant a dit que les souverains parthes, bien que se disant philhellènes, fortifièrent dans leur empire les tendances indigènes et qu'il en fut de même sous leurs successeurs sassanides. Il y a peu de monuments de la civilisation parthe, qui dura cinq siècles; on en trouve cependant sur le plateau iranien et en Mésopotamie. Les fouilles d'Assur, Hatra, Ctésiphon, Doura ont jeté de la lumière sur l'art parthe, intermédiaire entre l'Orient ancien et l'Islam.

M. R. Pfister (de Paris) a parlé ensuite des textiles sassanides, les premiers que nous connaissions, en particulier par la nécropole d'Antinoé. Les plus anciens tissus de soie de cette nécropole sont des produits d'une technique identique à la technique chinoise primitive, mais purement persans par le style.

S. R.

### Temples du feu.

Au même Congrès, le professeur Strzygowski a dit que des exemples du modèle des *pyrées* persans se rencontrent en Arménie, en Allemagne, en France et en Espagne; ce type figure également dans les mosaïques des églises chrétiennes, surtout en Italie, et aussi dans un palais normand de Palerme. On ne connaît pas encore de *pyrées* en Perse, mais il a été décidé qu'une expédition autrichienne irait les rechercher sur les lieux.

N.

### Les fouilles du Luristan.

Des recherches clandestines (1929) ont tiré des tombes du Luristan des bronzes ornés, des objets de fer et des poteries de style scythique qui ont vivement appelé l'attention à l'exposition persane de Londres et au Congrès d'art persan tenu en janvier 1931 au Burlington House. M. V. Minorsky a

publié à ce sujet (*Apollo*, février 1931, p. 141) un article que l'on peut résumer comme il suit.

Le Luristan, à l'est de Bagdad, dont il est séparé par la chaîne du Pushtéku, est une région très mal connue de la Perse. De vastes plaines s'étendent au nord, à l'est de la Kerkha, dont les sources sont dans la région de Kirmansha et d'Hamadan, dont le cours inférieur, vers le golfe persique, approche de Suse, séparé de ces plaines par les montagnes du Luristan central. Les fouilles ont été faites, dit-on, dans les plaines de Khava et d'Alishtar.

Les vieux habitants de cette région étaient des éleveurs de chevaux, qui, au témoignage des bronzes exhumés, les montaient et les attelaient. Suivant Sir H. Rawlinson, il s'agit des champs niséens, dans l'ancienne Médie, dont les chevaux étaient très nombreux et recherchés (Hérod., VII, 40; Diod., XVII, 110; Strab., IX, 13). Le nom grec de Nisaïa se retrouve dans l'inscription de Darius à Bisoutoun. On arrive à Alishtar de Marsin, au sud de Bisoutoun, où subsistent des sculptures rupestres qu'Herzfeld croit médiques. Si ce n'est pas aux Mèdes (entre 1000 et 700) qu'il faut attribuer les bronzes du Luristan, lesquels paraissent bien antérieurs à ces dates, on remontera jusqu'aux Kassites ou Kosséens qui habitaient le pays entre Suse et Ecbatane et qu'on trouve mentionnés d'abord vers 2000. Vers 1750, ils s'emparèrent de Babylone où une dynastie kassite régna de 1760 à 1180. Sept siècles après, les rois Achéménides, se rendant d'Ecbatane à Babylone, envoyaient encore des présents aux chefs kassites (Strab., XI, 13). Alexandre les soumit en 324-3, mais, dès 317, ils créèrent des difficultés à Eumène. M. Minorsky (art. *Luristan* dans l'Encycl. de l'Islam) suppose que le nom des Kassites survit dans la rivière Kashgan.

Avant même le début de l'histoire des Mèdes, quelques éléments I. E. (non iraniens) auraient pénétré chez les Kassites. Le petit glossaire de mots kassites avec traductions babyloniennes, publié par Delitzsch, contient des éléments d'apparence hindoue, par exemple le dieu solaire *Shuryash*, sanscrit *Surya*, soleil.

Les Babyloniens appelaient le cheval « âne des montagnes de l'est » et on sait depuis longtemps que les Kassites avaient introduit cet animal en Mésopotamie.

En somme, au point de vue géographique, les objets luristaniens qui se rapportent à l'équitation confirment ce qu'ont dit les Grecs des chevaux de Nisa; du point de vue historique, nous pouvons distinguer dans ces trouvailles, probablement de diverses époques, une triple influence: celles d'infiltrations I. E., de la civilisation kassite, et d'éléments empruntés à Babylone et à la Médie. De très importants spécimens de ces bronzes ont été acquis par le Louvre.

S. R.

### Les miniatures persanes de Constantinople.

Il y a une trentaine d'années, le docteur F. R. Martin, cherchant à Constantinople des documents sur le séjour de Charles XII en Turquie, vit, dans la bibliothèque privée du Sultan, trois albums de miniatures persanes qui éveillèrent son admiration. Ces albums furent revus, au début de 1930, par le docteur Martin et Sir Thomas Arnold; ce dernier déclara qu'il y avait là des œuvres de premier ordre qui obligeraient à récrire l'histoire de la pein-



ture islamique. Assurés pour £ 80.000, ils ont été transférés à Londres pour figurer à l'exposition d'art persan, ouverte à Burlington House le 5 janvier 1931, en même temps qu'un exemplaire richement illustré du *Shah-nameh*, datant du début du xiv<sup>e</sup> siècle. Les peintures sont plus grandes que les miniatures du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle et uniques en leur genre. Les sujets sont également nouveaux. Quelques-unes des plus belles miniatures sont attribuées à Ahmad Musa, d'ailleurs inconnu. On y voit, entre autres, le prophète porté sur le dos d'un ange, Bahram Gor perçant d'une seule flèche la jambe et l'oreille d'un cerf. Les albums renferment des spécimens splendides de Bihzad et de Sultan Mohammed, ainsi que quelques portraits style italien.

N'ayant jamais été montrées au public, ces miniatures sont admirablement conservées. On sait qu'elles ont été reliées en trois albums à Constantinople et on suppose qu'elles firent partie du butin recueilli par le sultan Selim I<sup>er</sup> après la bataille de Chaldiran en 1516. Il n'y a rien qui soit postérieur au xvi<sup>e</sup> siècle (*Times*, 18 décembre 1930).

S. R.

### La Perse et l'art persan.

Comme introduction à l'exposition d'art persan qui a été ouverte à Londres au mois de janvier 1931, le *Times* du 5 janvier a publié un numéro spécial, amplement illustré, sur la Perse et l'exposition susdite<sup>1</sup>. Sir Percy Sykes raconte l'histoire du pays; d'autres spécialistes en étudient la géographie, la religion, la condition sociale, les ressources naturelles, etc. Un exemplaire de ce numéro est conservé à la bibliothèque du Musée de Saint-Germain<sup>2</sup>.

S. R.

### Trouvailles du Pirée.

Au cours de travaux de dragage dans le port intérieur du Pirée (10 décembre 1930), on retira du fond une cinquantaine de fragments de sculptures antiques datant du iv<sup>e</sup> ou du v<sup>e</sup> siècle. Ces fragments, chose étrange, avaient été brisés avec soin et groupés ensemble: têtes d'éphèbes, femmes, amazones, centaures, etc. On parle aussi d'une statue de Poseidon, de nombreuses colonnes et chapiteaux, de poteries d'époque romaine, etc. (*Times*, 13 décembre 1930).

X.

1. Plusieurs autres ouvrages (Denison Ross, Arthur Upham Pope, Roger Fry, etc.) ont paru à la même occasion; voir *Times Lit. Suppl.*, 8 janvier 1931, excellent article anonyme sur l'art persan et son caractère idyllique, non religieux.

2. « Cette exposition pourra élucider plus d'un problème. Ainsi nous savons peu de chose touchant l'influence de la Perse sur les Nomades des steppes russes et, par leur entremise, sur la civilisation primitive de l'Est et du Nord de l'Europe. L'art des Scythes, dont plusieurs tribus parlaient iranien, semble établir un lien entre la Perse et l'Europe; les plus anciennes sculptures rupestres en Bulgarie, le palais des Bulgares, qui vinrent de la Volga, s'inspirent évidemment des motifs sassanides. Il est possible que, par l'entremise des Nomades, la Perse ait exercé une influence profonde, bien qu'indirecte, sur les Teutons. » On voudrait savoir à qui faire compliment de ce savant article.

### Le temple de Héra à Pérachora.

M. George Mac Millan écrit au *Times* (26 mars 1931) que les fouilles entreprises par l'École anglaise d'Athènes à Perachora, sur le site du temple d'Héra Akraia, ont donné des résultats très remarquables, notamment des quantités d'offrandes votives qui éclairent toute l'histoire de l'industrie corinthienne du <sup>vi</sup>e siècle à la conquête romaine : 1<sup>o</sup> très nombreuses poteries, en particulier protocorinthiennes; 2<sup>o</sup> grande série de terres cuites et de bronzes, entre autres des pièces de premier ordre; 3<sup>o</sup> ivoires, monnaies, verres, bijoux, 60 scarabées égyptiens, etc. On n'a pas encore exploré la moitié du site et l'on demande £ 700 pour l'achever.

X.

### Découvertes en Bulgarie.

En présence du roi, de la princesse Eudoxie et du prince Cyrille, M. Filow a exposé les découvertes faites dans la région de Svilengrad (13 février 1931). Deux tombes à coupole ont été découvertes au mois de janvier près de Mezek, non loin de Svilengrad et de la frontière turque; elles sont bâties en grands blocs de pierres équarries. De longs corridors à coupoles conduisent à des salles carrées. Les tombes, de forme ovale, sont couvertes elles-mêmes de coupoles en forme de ruches. L'une d'elles avait été entièrement pillée; l'autre, celle de Mezek, a donné de nombreux vases en bronze et en argile, une statuette de bronze représentant un Satyre, un candélabre, des lampes et d'autres objets de bronze avec des armes de fer (<sup>iv</sup>-<sup>iii</sup>e siècle av. J.-C.). L'analogie avec les tombes à coupole de Mycènes est évidente, comme celle qu'on a déjà constatée avec des tombes du Bosphore cimmérien. La Bulgarie a donné, depuis quelques années, maints objets de caractère mycénien, par exemple deux glaives en bronze de caractère créto-mycénien, le trésor d'or de Văltchi-Trân (II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.), surtout les tombes de Trebenitchi qui, bien que datant du <sup>iv</sup>-<sup>v</sup>e siècle avant J.-C., ont tant de commun avec les tombes à puits de Mycènes, dont la civilisation s'est étendue vers le nord, à moins qu'elle n'en vienne. M. Filow a énergiquement et à juste titre demandé des crédits pour continuer les recherches dans une région si féconde en surprises.

S. R.

### Découvertes à Andrinople.

Au Congrès international d'art persan tenu à Londres (janvier 1931), le professeur américain R. M. Riefstahl dit avoir trouvé à Andrinople 600 tuiles fabriquées par des ouvriers persans, de même style que les tuiles des mosquées et tombes de Brousse. Il a aussi fait voir sur l'écran une série de tuiles de la mosquée d'Al-Teruzi à Damas, œuvres d'ouvriers persans et analogues à d'autres qu'on trouve en Égypte (*Times*, 10 janvier 1931).

X.

### Les fouilles belges d'Apamée.

Le *Bulletin des Musées royaux* (1931, p. 23) nous apporte, sous la signature de M. F. Mayence, des détails sur la première campagne en vue d'explorer

les 200 hectares du champ de ruines d'Apamée, où l'attention est d'abord attirée par les débris d'une double rangée de colonnes qui décoraient une large rue traversant la ville du nord au sud, sur une longueur de 1.600 mètres. De grands monuments bordaient cette rue; l'un est en cours de déblaiement. Il y a là une salle hypostyle et une grande cour entourée de portiques. On y a trouvé un chapiteau corinthien colossal orné de têtes humaines. A un croisement de rues on a exhumé un pilier quadrangulaire avec reliefs relatifs aux divinités de la vigne et un grand sarcophage décoré d'Amours et de Victoires, enlevé jadis de la nécropole. On a encore dégagé les restes d'un aqueduc et d'importants travaux de canalisation. Malgré les difficultés causées par la dimension des blocs de pierre à soulever, l'exploration de la grande ville romaine d'Apamée est pleine de promesses.

S. R.

#### Trouvaille d'argenterie à Pompéi.

Une découverte d'argenterie, comparable à celle de Boscoreale, a été faite à Pompéi, dans une maison modeste, *Via dell' Iside*. Ce trésor, placé dans une caisse de bois, comprend un service complet pour quatre personnes, entre autres des vases d'argent sur lesquels sont figurés les travaux d'Hercule. Il y a aussi beaucoup de bijoux, deux bracelets d'or, trois paires de pendants d'oreilles, treize anneaux d'or, trois plats avec décorations en relief au milieu, trois colliers d'or, une broche en or, un collier et quelques boucles d'oreilles ornés de pierres précieuses. A cela s'ajoutent treize monnaies d'or et trente-trois d'argent, les unes de la République, les autres du haut Empire (*Times*, 8 décembre 1930 et 21 janvier 1931, avec phot.).

X.

#### Trouvaille de Salerng.

On annonce (*Times*, 15 décembre 1930) que des pêcheurs de Salerne ont retiré de la mer une grande tête en bronze d'Apollon, haute de 0 m. 50 et pesant cent livres, qui serait d'un excellent travail du <sup>ve</sup> siècle et viendrait d'un des temples de Paestum.

X.

#### Les bronzes de Ceglie.

Très riche en céramique peinte, la nécropole de Ceglie di Bari a donné aussi aux fouilleurs clandestins des petits bronzes et des bijoux de belle qualité (cf. *Bull. dell' Instit. archeol.*, 1865, p. 128). Le Musée de Bari a acquis récemment une belle tête de Satyre en bronze, de grandeur naturelle, qui passe pour avoir été trouvée là. Il s'est aussi enrichi d'un petit Apollon archaïque de bronze, d'un excellent travail, dont la pose, comme l'a remarqué M. Gervasio, n'est pas sans analogie avec celle de l'Apollon du Belvédère<sup>1</sup>.

S. R.

1. M. Gervasio, *Un bronzo di Ceglie e l'Apollon del Belvedere*, extr. de *Iapigia, Rivista Pugliese*, Bari, t. I (1930).

**Découvertes près d'Anzio.**

Non loin du phare d'Anzio on croit avoir découvert les restes d'une maison luxueuse appartenant à la villa de Néron. Une autre bâtisse romaine, non loin de là, offre une riche décoration intérieure. Sur le terrain de la villa Sarsina, on a déblayé une petite chambre avec de belles mosaïques, représentant Hercule assis, un génie ailé, le sacrifice d'un sanglier et un monstre marin, le tout du premier siècle (*Times*, 3 février 1931).

X.

**Un relief d'Arezzo.**

On a dit bien souvent que les beaux reliefs des vases d'Arezzo étaient des copies ou des surmoulages de chefs-d'œuvre de l'argenterie gréco-romaine; en voici, pour la première fois, je crois, une preuve certaine. Un fragment d'Arezzo, acheté à Rome et passé au Musée de Berlin, représente Priam aux pieds d'Achille; il est presque identique à la plus belle scène d'un des vases d'argent de Hoby à Copenhague (S. R., *Monuments nouveaux*, II, fig. 468). Cette découverte de M. Zahn, fort bien commentée par M. Friis Johansen, le premier et excellent éditeur des vases de Hoby, mérite d'être généralement connue<sup>1</sup>.

S. R.

**Une coupe romaine de verre à décor sportif.**

A la Société anglaise d'archéologie, MM R. Hull, conservateur du Musée de Colchester, a rendu compte, avec M. J. N. L. Myres, des fouilles de Colchester. On a présenté notamment une coupe romaine en verre moulé représentant quatre paires de gladiateurs combattant, avec leurs noms, analogue à une coupe qu'on trouve au British Museum et où le décor est constitué par une course de chars, coupe également trouvée à Colchester. Les noms des gladiateurs représentés sur la nouvelle coupe de Colchester se retrouvent en partie sur des objets de même époque trouvés en France, en Belgique et dans la région rhénane, ce qui doit faire supposer que c'étaient des célébrités du cirque, comme les héros populaires aujourd'hui sur le *ring*. L'occupation romaine de Colchester doit être placée dans les vingt années avant notre ère, car on n'a rien trouvé qui semble antérieur à l'époque où Cunobelinus (le Cymbeline de Shakespeare) ou son père Tasciovanus, transporta sa capitale de Verulamium (Saint-Albans) à Camulodunum (Colchester). (*Débats*, 30 mars 1931.)

X.

**Le bi-millénaire de Virgile.**

Le n° 4 de la première année d'une nouvelle publication, *Bollettino dell' associazione internazionale per gli studi mediterranei* (Rome, 1930), est entièrement consacré à Virgile. 1° *The welcome of Rome to the members of the Aeneid cruise* (trois discours); 2° W. Kroll, *The originality of Virgil*; 3°

1. *Acta archaeologica*, Copenhague, 1930, p. 273 sq. — Je regrette de ne pas connaître un ouvrage que cite M. Johansen sans lieu ni date: Hähnle, *Arretinische Reliefkeramik*.



A. W. de Groot, *Die Form des virgilianischen Hexameters*; 4<sup>e</sup> V. Ussani, *Vergilio e l'Egitto*; 5<sup>e</sup> J. Balcells y Pinto, *Virgili i la fusio afectiva amb la naturalesca* (en catalan). Suit un résumé des *celebrazioni virgiliane nel mondo mediterraneo* (Belgique, Tchécoslovaquie, cité du Vatican, Allemagne, France, Angleterre, Hollande, Italie, Roumanie, Espagne, Suisse, Suède, États-Unis). Il y a des photogravures de la tombe dite de Virgile, de son monument à Mantoue, de l'autre de la Sibylle à Cumès, de deux pages du *Vaticanus* et du *Mediceus*, d'une médaille commémorative gravée par G. Romanelli. Il semble que les humanistes se soient tous rangés à l'avis de Stace: *vestigia semper adora*. On oublie un peu les faiblesses de l'*altissimo*.

S. R.

### A propos de l'inscription de Cassis.

Une inscription latine fort intéressante a été découverte en 1930 dans la petite ville de Cassis (Bouches-du-Rhône).

En effectuant des travaux à l'ancien presbytère (aujourd'hui caserne de la gendarmerie), un bloc de pierre<sup>1</sup> qui sur sa face apparente présentait des symboles chrétiens (croix et lettres A Ω.), a été descellé du mur du corridor d'entrée; il a alors montré sur la face opposée cette dédicace au génie tutélaire de Cassis :

TVTEL[AE]  
CHARS[ICIS]  
TANAT  
SDSD

L'interprétation de la première moitié était aisée; j'ai eu recours, pour le reste, à la haute compétence de M. Espérandieu, qui a bien voulu me répondre ce qui suit :

« Votre lecture ne fait aucun doute pour les deux premières lignes. Pour la troisième, on peut penser à

« T(itus) An(nius) At(ti)us »

ou à tout autre chose; en tout cas, aux noms d'un dédicant.

« A la ligne suivante, je ne connais aucun autre exemple de l'abréviation. Peut-être faut-il lire :

« S(acerdos) D(eae) (de) s(uo) d(edit). »

Voici donc identifié de façon certaine la station navale que l'*Itinéraire maritime* nomme CARSICIS, et notre inscription CHARS[ICIS].

Le manuscrit de l'*Itinéraire* a d'ailleurs brouillé l'ordre des ports, de Toulon à Marseille :

A Telone Martio usque	Tauroentum . . . . .	M. P. XII
A Tauroento . . . . .	Car-ici : m . . . . .	XII
A Carsici . . . . .	Citharistam . . . . .	XVIII
A Citharista . . . . .	Portum Aemineum . . . . .	VI
A Portu Aemines . . . . .	Immadias . . . . .	XII
Ab Immadiis . . . . .	Massiliam . . . . .	XII

1. Ce bloc, qui est taillé dans le calcaire dur de Cassis, dit « pierre froide »,

De Cassis (Carsicis) à Marseille, impossible de placer le port de Citharista et les deux *positions* : Portus Aemines et Immad'ae.

Dans une note de son édition de la *Géographie de Ptolémée* (Didot, éditeur, 1883), Charles Muller avait corrigé ce texte d'une façon judicieuse, que l'inscription de Cassis est venue confirmer : il rangeait ainsi les ports de l'*Itinéraire* :

Telo Martius, Citharista, Portus Aemines, Tauroentum, Carsicis, Immad'ae, Massilia.

Le port de *Citharista* devait être voisin du cap *Citharistès*. Quelques historiens ont hésité, pour ce cap, entre le bec de l'Aigle et le cap Sicié. Mais les noms géographiques sont tenaces ; ils résistent aux invasions et passent dans les langues nouvelles : le bec de l'Aigle, qui s'appelait *Aquila* au moyen âge <sup>1</sup>, portait probablement le nom d'*Aetos* dans l'antiquité ; quant au cap Sicié, son nom descend directement du cap Citharistès <sup>2</sup>, par les intermédiaires suivants :

ὁ Κίθαριστός (Ptolémée).

Cecylistrum (Avienus, v<sup>e</sup> s.).

Cercelly <sup>3</sup> (Carte pisane, xiv<sup>e</sup> siècle).

Cerchiech ou Siciat (Dom Bouquet, xviii<sup>e</sup> siècle).

Sicié ou Cicié (xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles).

L'orthographe n'est pas encore fixée : la carte de Ministère de l'Intérieur porte *Cicié*, la carte d'État-Major *Sicié*.

Jules MOUQUET.

## Les forêts de la Belgique.

La Belgique actuelle ne possède que des restes de ses grands massifs forestiers d'autrefois, notamment de ceux des Ardennes et de cette silve dite *Carbonaria*, représentée aujourd'hui par les bois de Vicogne, de Fagne, de Mormal, de Soignes et de Tirault (Maury, *les Forêts de la Gaule*, p. 54), que Grégoire de Tours mentionne le premier d'après l'historien inconnu Sulpice Alexandre. L'histoire de ces anciennes forêts, l'étude de leurs débris, encore d'une grande beauté, celle de la condition de leurs habitants à travers les âges, a occupé pendant des années M. F. Goblet d'Alviella, auteur de la grande *Histoire des bois et forêts de Belgique*, dont le tome IV a paru en 1930 chez Lamartin à Bruxelles et chez Lechevalier à Paris. Les tomes I-III ont été publiés en 1927. L'exécution et l'illustration de ces volumes sont admirables. *Si canimus silvas silvae sint consule dignae*. S. R.

---

a été transporté en juin 1930 au petit musée de l'Hôtel de Ville de Cassis. Il mesure 1 m. 02 de haut, 46 cm. de large et 42 cm. d'épaisseur.

1. Carte pisane, xiv<sup>e</sup> siècle.

2. Plinie (III, 5, 5) nous a conservé le nom que lui avaient donné auparavant les Phéniciens : *promontorium Zao*.

3. Dans sa *Géographie historique et administrative de la Gaule Romaine* (Hachette, 1876), Ernest Desjardins donne cette identification du *cavo de Ciercelly* : « cap de l'Eslerel (?) ».

4. « Baudrand pense que le cap de Citharistès c'est le cap de l'Aigle, près de la Ciotat. Hirduin pense que c'est le cap Sisiat, ou cap de Cerchiech, près de Toulon » (Dom Bouquet, *Historiens de la Gaule*, t. I, p. 54 et 81, notes).

### La tombe de Schleimbach.

On paraît avoir découvert, dans une tombe de Schleimbach (cercle de Mistelbach, en Autriche), un exemple décisif du sacrifice d'une femme sur le corps de son mari. Cette tombe a été transférée au Musée de Vienne. Le squelette de l'homme est intact et semble avoir été lié à celui de la femme qui porte au crâne une terrible blessure, infligée avec une grosse pierre. Ce dernier corps, dans la position des membres, offre les traces d'une lutte soutenue contre les meurtriers. Sur les deux squelettes étaient posées trois grosses pierres du poids de 12 kilogrammes. La tombe contenait sept vases, disposés au centre autour des corps. L'auteur de l'article que je résume (*Wiener Arbeiter-Zeitung*, 30 novembre 1930), docteur Alfred Apsler, rappelle à ce propos une sépulture trouvée dans le Burgland où un squelette intact, sans doute celui du chef, était entouré de nombre d'autres au crâne fracassé, apparemment ceux d'esclaves immolés pour le servir.

S. R.

### Une boîte de cosmétiques.

L'ouverture de la tombe d'une Romaine près de Heddernheim a mis au jour un coffret de bronze à cinq compartiments, contenant de minces tablettes blanches et brunes qui ont été analysées à Francfort. Il y avait encore, près du coffret, deux couteaux à palette, une tablette d'ardoise et des ciseaux. L'analyse des fards a donné du plomb, du zinc, du calcium, du bioxyde de carbone, du cuivre, du fer et une substance organique. Les mêmes éléments, dit-on, entrent dans les fards actuels pour les lèvres et les sourcils (*Times*, 22 janvier 1931).

X.

### Le Bulletin archéologique polonais.

Très richement illustrée, pourvue de résumés en français, la dixième année du recueil intitulé *Wiadomości archeologiczne* (Varsovie, 1929) contient, entre autres, les articles suivants : Roman Jakimowicz, *Conservation des monuments préhistoriques* ; St. Przeworski, *Restitution d'un vase de bronze hittite trouvé en Ukraine* ; Jerzy Polanski, *Recherches dans le loess stratifié* ; Kazimierz Przemyski, *La station préhistorique de Nieborów* ; Marjan Wawrzeński, *Attributs orientaux dans le pilier de pierre dit Svantovit*. Ce recueil, organe du Musée archéologique polonais, est dirigé par M. Roman Jakimowicz. Les débuts en remontent à 1873, mais l'Occident l'ignore, ou peu s'en faut.

S. R.

### Nouvelles inscriptions runiques.

On a trouvé sur la basse Weser des inscriptions runiques gravées sur os ; l'une d'elles présente, en outre, le croquis d'un bateau à deux mâts, de type romain. Comme on ne comprend pas ce que signifient ces textes, que chacun déchiffre à sa manière, on s'est demandé s'il n'y a pas là une mystification (cela paraît impossible), ou si la présence du bateau romain sur l'os à inscription runique ne signifiait pas que, par l'emploi d'une formule magique,

on voulait écarter ce bateau ou le couler. Cela me rappelle l'histoire du brick piémontais s'approchant, avec un air de défi, de la côte des États de Pie IX, qui passait pour avoir le *mal occhio*. M. de Mérode proposa au Pape d'envoyer au brick un coup de canon. « Non, dit Pie IX, qui avait beaucoup d'esprit, je vais lui donner ma bénédiction, cela suffira. » Gothiques selon les uns, les nouvelles runes seraient, suivant d'autres, *uraltsachs* du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. *Runologi certant* <sup>1</sup>.

S. R.

### Encore le Mur d'Hadrien.

Au moment où le Parlement anglais se dispose à légiférer pour la conservation du Mur d'Hadrien, la *Royal Air Force*, au cours de ses exercices habituels, a survolé cette construction de Wallsend à Gilsland et, par les photographies prises de l'air, a déterminé l'emplacement et les contours de quatre forts ou camps temporaires encore inconnus. On a pu s'assurer aussi que, près du camp de Housesteads, il existait de vastes *cannabae*. Les fouilles futures seront donc opérées presque à coup sûr (*Times*, 10 mars 1931).

X.

### La nécropole de Walls Feld (Baldock).

Cette nécropole romaine, voisine d'une autre du premier âge du fer, dans le Hertfordshire, a donné, depuis 1925, un grand nombre de tombes du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Une découverte importante est celle d'une *defixio* en plomb (on en connaît quatre autres trouvées en Grande-Bretagne, à Bath, Lydney, Caerleon et Londres). Suivant le *Times* (3 décembre 1930), le texte de la tablette peut se traduire ainsi : « Tacita, ou de quelque autre nom qu'on la nomme, est damnée. » Un vase « samien » porte la marque *Maximi*.

X.

### Un coin monétaire.

Le premier coin monétaire romain trouvé en Angleterre l'a été à Vérulam, dont les fortifications sont l'objet de fouilles systématiques (*Times*, 30 janvier 1931). Le sujet gravé représente la Bretagne recevant l'empereur Hadrien (122 de notre ère), avec la légende *Adventus Augusti*. On ne connaît pas d'exemplaire de cette monnaie, mais d'autres semblables, datant du même règne, qui symbolisent la pacification du pays.

X.

### Histoire de l'archéologie galloise.

Dans le tome XV des *Proceedings of the British Academy* et sous la forme d'une conférence en souvenir de Sir John Rhys, M. R. E. M. Wheeler a donné une esquisse, à la fois précise et amusante, de l'histoire de l'archéologie et des archéologues locaux au pays de Galles (*Wales and archaeology*). Sans avoir personnellement connu Rhys, qui était un charmant causeur autant

1. M. Hammarström et T. E. Kirsten, *Zu den neugefundenen Runeninschriften aus der Unterweser*, Leipzig, Harrasowitz, 1930 ; in-8, 12 p.



qu'un savant, il a caractérisé avec bonheur son œuvre de pionnier (1884) et les hésitations de son savoir, à la fois hardi et difficile à satisfaire. C'est seulement depuis la guerre que le Musée national, étroitement uni à l'Université galloise, a commencé, sous la direction de l'*University Board of Celtic Studies*, l'exploration scientifique et méthodique d'un coin de terre si important pour l'archéologie celtique. Ainsi sera achevée tôt ou tard l'œuvre entreprise prématurément par Georg Owen, auteur d'une *Description of Pembrokeshire* (t. I, seul publié, 1603), où paraît pour la première fois le mot *cromlech* (*gromlegh*) dans le sens de dolmen.

S. R.

### L'art des Boschimans.

Sous ce titre : *Bushman art, rock paintings of S. W. Africa*, MM. H. Obermaier et Herbert Kühn ont publié un in-4° richement illustré (prix : 504 francs !) Voici la thèse : Les chèvres angora, qui figurent sur certaines peintures boschimanées, n'ont été introduites dans l'Afrique du Sud qu'en 1689 : c'est l'époque de la floraison d'une école qui tomba bientôt après dans une longue décadence, sous la double pression des nègres et des blancs. Mais faut-il considérer les débuts de cet art comme très anciens ? Un argument en faveur de la haute antiquité, c'est que les peintures boschimanées sont celles de chasseurs nomades, non d'agriculteurs, comparables, mais non à cet égard seulement, aux peintures du paléolithique récent (aurignacien, solutréen, magdalénien, capsien). A cela s'ajoute que les outils des Boschimans ressemblent à ceux du paléolithique récent d'Europe : on y trouve les différents types, depuis le coup de poing. Une connexion entre les populations paléolithiques de l'Europe, de l'Afrique du Nord et de l'Afrique méridionale n'est donc nullement invraisemblable, à condition de ne pas adopter de dates fantastiquement élevées pour le paléolithique II de l'Europe. Ces dates fantastiques sont contredites par les découvertes de Glozel, qui établissent un lien étroit entre le magdalénien et Hissarlik ; mais ce serait trop demander aux auteurs — à ceux-là surtout — de le reconnaître.

S. R.

### Peintures rupestres sud-africaines.

De 1867 à 1882, G. W. Stow a copié des peintures rupestres dans la partie orientale de la colonie du Cap. Contrôlés par Miss Bleek, ces dessins ont été trouvés très exacts. Ils ont été publiés chez Methuen à Londres en 1930, aux frais du Carnegie Trust (*Times Lit. Suppl.*, 1<sup>er</sup> janvier 1931).

X.

### Du nouveau sur le IV<sup>e</sup> Évangile.

Un manuscrit syriaque du Nouveau Testament, étudié par M. Mingana (*Bull. of the John Rylands library*, juillet 1930 ; cf. *Rev. hist.*, oct. 1930, p. 222) porte en tête et à la fin les deux notes suivantes : 1° Le S. Évangile de Notre-Seigneur J.-C. d'après les prédications de *Jean le Jeune* ; 2° fin du S. Évangile d'après la prédication de Jean, qui l'écrivit en grec en *Bithynie*. — Reste à savoir quelle est l'autorité de ces lignes, dont il n'y a pas d'équivalents ailleurs.

X.

**Mérimée et la lettre de Lentulus.**

Dans les deux volumes de lettres de Mérimée à la comtesse de Montijo, bien publiées (mais non mises dans le commerce) par le duc d'Albe, il est assez souvent question d'archéologie. Voici un passage daté du 28 mai 1848 (t. I, p. 321).

« Je serais bien curieux d'avoir cette inscription dont vous me parlez, trouvée dans les ruines d'Italica, quoique d'après ce que vous me dites je n'y crois guère. Vous saurez que cette lettre de Lentulus au Sénat, contenant un signalement de J.-C., est parfaitement apocryphe et qu'elle a été fabriquée, comme il est facile de s'en apercevoir par la latinité, assez longtemps après J.-C. Si M. de la Cortina n'est point le fabricant de l'inscription<sup>1</sup>, elle aura peut-être été composée vers le xvi<sup>e</sup> siècle, époque où l'on a fait beaucoup de telles *fraudes pieuses*. En tout cas, je serais bien aise d'en avoir une copie aussi exacte que possible. Cela me rappelle une autre inscription que vous m'avez promise: c'est celle que l'on a trouvée quelque part en Estremadura sur un bouclier ou plat d'argent avec les portraits de Théodose et de sa famille<sup>2</sup>. En général, toutes les découvertes de ce genre m'intéressent beaucoup et je me recommande à vous dans l'occasion. »

S. R.

**Le cas de l'abbé Turmel.**

Né à Rennes en 1859, professeur au grand séminaire de cette ville dès 1882, l'abbé Joseph Turmel fut privé de cet emploi en 1892 à cause de ses tendances modernistes. Sans quitter l'Église, il publia sous son nom et sous divers pseudonymes une longue série de livres et de mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique (sous son nom : *Histoire de la théologie positive*, 2 vol., 1904, 1909; nombre d'autres sous les pseudonymes Herzog, Dupin, Coulange, Perrin, Delafosse, etc.). En 1908, le professeur Saltet (de Toulouse) le dénonça à Rome; plusieurs des écrits publiés par lui furent mis à l'index. Depuis la guerre, son activité redoubla et se manifesta par de petits livres hardis, mais pleins de savoir, dans la collection intitulée *Christianisme*. Il combattit l'authenticité des *Epîtres* de saint Paul, attribuées en grande partie à leur premier éditeur, Marcion, ainsi que celle des lettres de saint Ignace. De nouvelles dénonciations aboutirent, le 8 novembre 1930, à une excommunication. Toute question de doctrine à part — cela ne nous concerne pas ici — l'Église de France perd en M. Joseph Turmel un de ses exégètes les plus originaux, un écrivain d'une rare élégance et un infatigable travailleur<sup>3</sup>.

S. R.

**Nouveaux portraits de Dante et de Pétrarque.**

Au cours de travaux de restauration à l'église de S. Domenico à Pistoie, on a découvert une fresque du xiv<sup>e</sup> siècle à la base de laquelle il y a trois portraits, dont deux sont accompagnés des noms de Dante et de Pétrarque;

1. Cf., sur ce personnage, CIL II, p. 147.

2. Il est plusieurs fois question de ce *missorium* célèbre dans le même volume.

3. Voir un bel article de F. Sartiaux, *Europe*, 15 janv. 1931.

on ignore qui représente le troisième. Le portrait de Dante, peint vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, serait le plus ancien connu<sup>1</sup>.

X.

### L'anneau du doge.

Depuis le xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1797, le doge de Venise jetait chaque année, du haut du *Bucentaur*, son anneau dans l'Adriatique; puis des plongeurs essayaient de le repêcher, car la coutume leur en concédait la possession. Un de ces anneaux, datant du xv<sup>e</sup> siècle, a été trouvé dans une collection allemande par M. Roland Jaeger, qui en a publié des gravures (*Rep. für Kunstwissenschaft*, t. LI, 1931). C'est une grande bague en or de ducat, pesant 60 grammes. Voilà, semble-t-il, le premier « anneau de doge » que l'on ait signalé; les musées de Venise n'en possèdent pas, mais l'exemplaire publié par M. Jaeger a été acquis à Venise<sup>2</sup>.

S. R.

### La « question Grünewald ».

Elle existe bel et bien depuis qu'il est sûr : 1<sup>o</sup> que le rétable d'Isenheim n'a été attribué à Mathias Grünewald que par Sandrart, au xviii<sup>e</sup> siècle; 2<sup>o</sup> que le monogramme M. G. N., lu sur plusieurs de ses œuvres, convient bien plutôt à *Mathis Gothard Nithart*, attaché à Ulrich von Gemmingen et à Albert de Brandebourg, également peintre, architecte et ingénieur, mort à Halle en 1528, « le Léonard de Vinci allemand » (Zülch, 1922-7). Il n'est pas invraisemblable que Schongauer, ayant vu le rétable de Rogier à Beaune, ait élargi sa manière et soit devenu le maître de Mathis Nithart entre 1470 et 1480. Un portrait de jeune homme, récemment acquis en Suède, porte la date de 1475 et le monogramme MN; il rappelle Schongauer et le saint Sébastien de l'autel d'Isenheim. C'est Nithart lui-même, pense-t-on, bien qu'il reste des difficultés chronologiques. Tout cela (et bien d'autres choses, tirées de publications récentes de Naumann) a été l'objet d'un intéressant travail critique de M. F. Pariset (extr. des *Archives alsaciennes d'histoire et d'art*, 1930, p. 63-100). Dans un *post-scriptum*, il annonce que l'année 1930 a vu apparaître de nouvelles œuvres attribuées à Grünewald : un portrait d'homme acquis par la maison Duveen à la vente Figdor de Vienne, et deux portraits du Musée de Cologne, ceux de Thomas et Jean de Rieneck, chanoines de cette ville.

S. R.

### Hercule et Antée.

Dans le fascicule 3 du 1<sup>er</sup> volume de la *Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte* (Rome, 1929, distribué à la fin de 1930), M. Guido Libertini a publié un intéressant groupe en marbre découvert au fond de l'eau dans le port de Catane (septembre 1927). La partie conservée a 0 m. 70 de haut et l'eau de mer ne l'a guère endommagée. Une composition analogue a été

1. *Times*, 25 janvier 1931.

2. Cet article est intéressant pour toute la question des anneaux de luxe au xv<sup>e</sup> siècle, comme aussi pour la célèbre cérémonie vénitienne souvent décrite.

signalée à Aquilée (*Rép. Stat.*, II, 234, 5), mais beaucoup plus mutilée. On trouvera une esquisse de celle-ci dans la *Revue archéologique*, quand je recommencerai à y publier des statues non encore enregistrées.

S. R.

### L'architecture religieuse en Hongrie.

La *Revue* a brièvement annoncé (1929, II, p. 181) le grand ouvrage consacré à cette question par M. Ladislav Gal. On la trouvera exposée et discutée avec détail dans un très intéressant article de M. Jean Valéry-Radot (*Revue des Etudes hongroises*, janvier-septembre 1929). Voici la conclusion : « Ce livre, dédié par M. Gal à son maître M. Focillon, professeur à la Sorbonne, honore à la fois le maître et le disciple. »

X.

### L'Institut d'archéologie de l'État tchécoslovaque.

Fondé en 1919, successivement dirigé par M. L. Niederle et M. K. Buchtela, cet Institut a publié, en 1930, le premier numéro de son Bulletin (Prague, 1929) : Il est accompagné d'un résumé en français. Le principal mémoire concerne les fouilles d'une nécropole slave à Staré Misto près de Hradischt (197 tombes à inhumation). Outre les objets d'usage, communs aux autres cimetières slaves de cette époque, les tombes ont fourni des bijoux de bronze, d'argent et d'or dont le caractère byzantin est incontestable; dans le nombre, il y a des boucles d'oreilles en filigrane granulé, des fibules, une curieuse plaque d'applique, etc., le tout reproduit avec soin. Il faut donc admettre qu'au courant du ix<sup>e</sup> siècle surtout, mais probablement dès le v<sup>e</sup>, la Grande Moravie, gouvernée par les princes Rostislav et Svatopluk, entretint des relations suivies avec l'Empire byzantin.

S. R.

### Le Musée d'Arolsen.

Comme tant d'autres collections allemandes, celle de 700 bronzes grecs, romains et de la Renaissance, formée au xviii<sup>e</sup> siècle en Italie par un prince de Waldeck et conservée à Arolsen, allait être vendue et dispersée, quand elle fut acquise en bloc par un fabricant de papier, M. Scheufelen, qui en assure ainsi l'intégrité et le maintien au pays wurtembergeois. M. P. Arndt a profité de cet heureux événement pour publier un article bien illustré sur cette collection peu connue, cataloguée sans images par Gaedechens (1862) et dont les spécimens accessibles par des moulages figurent dans mon *Répertoire* et non ailleurs (ce que ne dit pas M. P. Arndt). Parmi les bronzes inédits reproduits par lui, notons un très bel Hékataion, une Créuse (?), un couronnement de cottabe, un buste d'Athéna, deux barbares, un nègre (extr. de *Pantheon*, Munich, Bruckmann, 1931).

S. R.

### Agrippa couronné par la Victoire.

Sur un avant de navire en marbre au Musée de Leipzig (*Rép. rel.*, II, 66), figuré ici (*Leipziger Winckelmannsfeier*, décembre 1930) par de bonnes photographies, M. R. Heidenreich propose de reconnaître, outre un Triton



sonnant de la conque, un groupe représentant Agrippa couronné par la Victoire à la suite de la victoire navale de Naulochos (36 av. J.-C.). La couronne qu'il reçoit est la *corona classica, navalis* ou *rostrata*. Une combinaison de la *muralis* et de la *rostrata* paraît sur une monnaie d'Agrippa (Grueber, III, pl. 71, 7).

X.

### L'Incantada de Salonique.

Parce qu'un monument antique a été souvent décrit et occupe une place plus ou moins en évidence dans un Musée célèbre, on s'imagine souvent que tout a été dit à son sujet. Un des mérites — il y en a bien d'autres — de l'excellent mémoire de M. Perdrizet sur l'*Incantada*, transférée partiellement au Louvre sous Napoléon III (*Rép. rel.*, I, p. 395), est de démontrer combien reste grande notre ignorance, malgré la richesse apparente de la bibliographie. On lira avec plaisir et fruit ces pages doctes, parfois un peu salées. J'y souligne trois lignes qui viennent fort à propos (*Mon. Piot*, XXXI, 1930, p. 80) : « A force de considérer les religions païennes sous l'aspect mystique, certains érudits d'aujourd'hui en viennent à oublier le paganisme même. » *Optimé.*

S. R.

### Encore Dumont d'Urville et la Vénus.

Je n'ai pas lu le livre de M. Camille Vergniol sur Dumont d'Urville, mais on m'a envoyé la *Gazette de Francfort* du 12 mars 1931 où un anonyme, qui signe *Jupiter*, en rend compte. Ce sont toujours les mêmes erreurs que l'on veut imposer à la crédulité du public. Dumont d'Urville aurait montré à Marcellus une esquisse de l'Aphrodite de Mélos, faite par lui, où l'on voyait les deux bras de la statue. Ces bras, elle les aurait perdus au cours d'un combat entre vingt matelots français et des Turcs, qui la portaient vers un petit navire pour l'offrir au prince Mourousi. « Les bras avaient disparu parmi les rochers ou étaient tombés à l'eau ; malgré des recherches attentives on ne put les retrouver. » Ces insanités ne sont notées ici que parce que la *Revue* s'est fait une habitude de tenir au courant la bibliographie de notre chef-d'œuvre.

S. R.

### La direction du British Museum.

Sir Fr. Kenyon ayant atteint l'âge de la retraite sera remplacé, à la tête du Musée britannique, par l'éminent numismate et épigraphiste docteur G. Fr. Hill, qui a présidé, pendant de longues années, aux destinées du Cabinet des Médailles. On voit que la Grande-Bretagne n'admet pas encore que de grands établissements scientifiques soient dirigés par d'autres que des savants.

S. R.

### Un nouveau Musée en Angleterre.

La collection d'antiquités des alentours du mur d'Hadrien, formée par John Clayton de Chesters (1792-1890), a été remise à des *trustees* pour être conservée dans le pays de l'antiquaire, le comté de Northumberland. Cet

acte généreux est dû à M. John Maurice Clayton, qui a déjà fait don au *National Trust* en 1930 du fort de Borcovicus (Housesteads) et du mur d'Hadrien sur trois quarts de mille de longueur. Grâce au bon vouloir du possesseur de Chesters, le capitaine A. M. Keith, qui est un des *trustees*, la collection continuera à être exposée dans le Musée construit pour elle en 1895 par M. N. G. Clayton, neveu de l'antiquaire et grand-père de M. J. M. Clayton. La collection comprend plus de 300 pierres sculptées ou pourvues d'inscriptions, et une grande variété d'objets (bronzes, poteries, etc.) provenant de Cilurnum (Chesters), Borcovicus, Procolitia (Arrowborough), Vindolana (Chesterholme), etc. Une trouvaille importante, un diplôme militaire, a été autrefois donnée au British Museum (*Chesters diploma*; cf. Cagnat, *Journal des Savants*, 1930, p. 412 sq., sur les diplômes militaires de provenance britannique); ce document est représenté, au Musée de Chesters, par un fac-similé.

La partie la plus curieuse peut être de la collection est la série de pierres sculptées de la source de Conventina, à 3 1/2 milles à l'ouest de Chesters. Conventina est une déesse locale celtique; elle est figurée, dans le nouveau Musée, sur une stèle dédiée par Titus Domitius Cosconianus, préfet de la cohorte I des Bataves; sur une autre stèle elle est accompagnée de deux nymphes tenant des bassins d'où l'eau s'écoule. Il y a nombre d'autels des environs de sa source dédiés tant à Conventina qu'à d'autres divinités. Des têtes de bronze de la Joie et de la Mélancolie (?), des fibules émaillées, un chien et un cheval de bronze et plus de 13.000 monnaies offertes à la source, témoignent de l'importance de ce petit sanctuaire.

On signale encore, parmi les sculptures de pierre, une Cybèle debout sur un taureau (trouvée à Chesters), un relief représentant Mars Thingsus (Borcovicus) et une Victoire tenant une palme. Il y a des autels dédiés à Jupiter, Apollon, Mars Thingsus, Cocidius, Autocidius, Vitiris, Huitris, Fortuna et Minerva (*Times*, 31 décembre 1930, avec une phot. de l'intérieur du Musée).

S. R.

### Prêts à l'étranger de tableaux anglais.

En réponse à des lettres de la Trésorerie, et vu le *bill* autorisant le prêt à l'étranger d'objets d'art du British Museum et de la National Gallery, les *trustees* de celle-ci ont affirmé à deux reprises qu'ils acceptaient le principe des prêts, mais à la condition que les peintures prêtées appartenissent exclusivement aux écoles anglaises (*Times*, 2 avril 1931).

X.

### Pensée primitive et poésie moderne.

Ce sujet a été traité par M. Wl. Deonna dans un savant article de la *Revue internationale de Sociologie* (1930), à propos du poème de V. Hugo « Ce que dit la bouche d'ombre ». Signalons-le aux historiens des religions antiques, à cause des nombreux rapprochements qu'a marqués l'érudition de l'auteur avec les littératures apocalyptiques et mystiques de l'antiquité (p. 16, importance de l'antithèse; p. 21, vertu créatrice du rire; p. 31, la vie prêtée aux objets fabriqués; p. 32, macrocosme et microcosme; p. 35, relation entre la vie d'un être surnaturel et les phénomènes cosmiques; p. 43, pythago-

risme instinctif; p. 44, parole créatrice, etc.). Tout cela est d'un réel intérêt et dénonce un antiquaire philosophe

S. R.

### Copies de chefs-d'œuvre.

Outre leur utilité pédagogique, des copies exactes de chefs-d'œuvre de l'art sont absolument nécessaires à une époque où l'usage de l'éclairage électrique a multiplié les dangers d'incendie et où des périls plus graves encore naissent de la politique intérieure et extérieure des États. Thiers avait fondé, au Palais de l'Industrie, un Musée de copies de tableaux dont Delaborde, alors conservateur du Cabinet des Médailles, fit l'éloge dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mai 1873; élève du lycée, je me rappelle y avoir passé de longues et agréables heures; après la chute de Thiers, cette collection de 300 toiles fut dispersée et quelques-unes seulement restèrent à l'École des Beaux-arts. En 1884, quand les États-Unis étaient encore pauvres en chefs-d'œuvre de la peinture, j'écrivis à la *Nation* de New-York pour suggérer la création d'un grand Musée de copies. Je n'ai cessé depuis d'insister sur ce fait paradoxal : avant l'invention de la photographie, on faisait beaucoup de copies de peintures, alors qu'il était presque impossible d'en exécuter de parfaitement exactes; une fois que la photographie et les grandissements photographiques eussent facilité les copies exactes, on renonça généralement à en faire.

En 1911, afin de fournir au Musée des Beaux-Arts de Moscou l'équivalent des chefs-d'œuvre du passé qui lui manquaient, un très habile peintre russe, M. Nicolas Lochoff, fut envoyé en Italie, chargé d'exécuter des copies pour ce Musée. Il a montré à cet égard une telle habileté qu'après la chute de la dynastie il a pu continuer ses travaux dont plusieurs collections américaines ont déjà acquis des spécimens en fac-similé, avec les injures que leur a infligées le temps; tantôt — et c'est le meilleur usage qu'il puisse faire de son talent — il les restitue dans l'état où les ont vus les contemporains, se fondant, pour la vivacité et la qualité des couleurs, sur les miniatures des manuscrits, toujours mieux conservées et moins retouchées que les peintures exposées à l'air. Ce peintre archéologue vit modestement à Florence, où les deux Berenson, bien que toujours hostiles aux copies, ont fini par visiter son atelier et en sont sortis émus.

Dans l'*American Magazine of Art* (nov. 1930, p. 628-638), Mme Berenson (Mary Logan) a publié à ce sujet un article enthousiaste, *A reconstruction of old masterpieces*, avec d'excellentes photographies reproduisant les originaux et les copies, restituées ou non. « Nous avons quitté Lochoff, écrit-elle, pensant avec tristesse que ces dons uniques sont encore presque ignorés, que notre civilisation, qui dépense tant d'argent pour rendre au jour des tessons de poterie sur l'Euphrate, en Inde, aux sources de l'énisséi, dans les vallées himalayennes — restes qui peuvent attendre sans inconvénient la pioche des explorateurs — se refuse à utiliser le génie du seul homme qui puisse conserver un souvenir des fresques des plus grands maîtres, lesquelles disparaissent par morceaux tous les jours. » Espérons que M. Lochoff trouvera des clients et surtout formera des élèves, que les faussaires ne seront plus seuls à copier, pour leurs pastiches, des parties de tableaux à la per-

fection et que le *Musée de copies* créé par Thiers renaîtra, dans quelque riche cité du Nouveau-Monde, sous la forme d'une institution durable.

S. R.

### La Bibliotheca philologica classica.

Le tome LVI (1929) de cette vieille bibliographie classique vient de paraître (février 1930) à Leipzig, chez Reisland, volume de 278 pages au prix élevé de 60 francs. Au début, on trouve la liste des périodiques dépouillés, avec ce *caveat* que l'archéologie, la philosophie, le droit, l'histoire et toutes les publications académiques sont *exclus*. C'est donc se moquer du monde. Avis aux bibliothèques qui se croiront bien pourvues en accueillant cette publication incomplète, alors qu'elle était autrefois si utile. Qu'est devenu, en Allemagne, le concept de la philologie enseigné par Wolf et Boeckh?

S. R.

### La peur des faussaires.

M. A. N. Pope, au Congrès d'art persan, a mis ses auditeurs en garde contre le revers de la crédulité (*Times*, 12 janvier 1931). La crainte d'être trompé a souvent pour effet de faire rejeter des chefs-d'œuvre. Il ne faut pas se défendre seulement contre les faux, mais contre la timidité. Si les fouilles d'Ur n'avaient pas eu lieu sous un contrôle sévère, on aurait déclaré les objets faux (comme autrefois Oppert, en présence des tablettes de Tell el Amarna). Le fait qu'un objet est même unique ne prouve rien contre son authenticité, car bien des domaines de l'archéologie sont encore ignorés. Une autre sottise consiste à repousser un objet parce qu'il paraît trop bien conservé (*bright and fresh*). L'auteur de ces justes observations aurait pu prendre pour exemple le scandale des attaques persistantes contre Alvao et Glozel.

S. R.



## BIBLIOGRAPHIE

---

**L. Réau et autres.** *Histoire universelle des arts*. Paris, Colin, 1930; t. I, in-4<sup>o</sup>, 418 pages, avec 3 cartes et 311 gravures. — Sous la direction de M. L. Réau, la maison Colin commence la publication d'une histoire générale de l'art, dont le premier volume, concernant l'art antique, a été rédigé par MM. Contenau et Chapot. Le second, consacré à l'art préhistorique et à l'art européen jusqu'à la fin de la Renaissance, sera dû surtout à M. Réau, ainsi que le troisième (l'art en Europe et en Amérique du xvi<sup>e</sup> siècle à nos jours). Le quatrième, par MM. G. Salles, Grousset, Stern et Éliassév, traitera de l'art musulman et de celui de l'Extrême-Orient. Le tout formera comme une introduction à la grande œuvre dirigée par André Michel, qui a paru à la même librairie; nécessairement moins détaillée, elle sera plus complète, puisqu'elle s'occupera aussi de l'art païen. Cet ouvrage rendra chez nous les mêmes services que ceux de Springer et de Woermann en Allemagne; il aura l'avantage de tenir compte des découvertes les plus récentes de l'archéologie et de la critique. La partie qui concerne l'Égypte et la Mésopotamie est, à cet égard, un modèle d'information; l'illustration en est remarquable, surtout par le choix de figures encore peu connues. La seconde partie, relative à l'art de la Grèce et de Rome, est bien composée et clairement présentée; sur quelques points on peut différer d'avis avec le savant auteur<sup>1</sup>; mais il a ses opinions et n'a rien de commun avec le compilateur qui balance sans cesse entre celles des autres. On ne peut que souhaiter à la nouvelle *Histoire* le succès dont elle est digne, si l'on en juge par le volume que nous annonçons.

S. R.

**Louis Réau.** *Dictionnaire illustré d'art et d'archéologie*. Paris, Larousse, 1930; gr. in-8, 488 pages avec 656 gravures et 16 héliogravures hors texte. — Nul doute que cet utile *Dictionnaire*, rédigé avec autant de soin que de compétence, donnant l'explication, l'origine, les équivalents en plusieurs langues et souvent l'image de tous les termes usités dans le vocabulaire de l'archéologie et des arts (y compris la musique), ne doive remplacer bientôt, sur la table des travailleurs, l'insuffisant *Lexique des termes d'art* autrefois publié par Adeline dans la collection Quantin. L'aspect du volume est très agréable et clair; outre des dessins dans le texte, il y a des héliogravures bien choisies, par exemple du sarcophage dit d'Alexandre, du portail de la cathédrale de Bourges, etc. Un premier sondage ne m'a révélé que peu de menues erreurs. Ainsi l'onagre est confondu avec la catapulte et le terme d'onagre manque; on trouve *énéolithique*, mais non *chalcolithique*, aujour-

---

1. Par ex. sur l'authenticité du groupe inédit fig. 220.

d'hui plus usité; l'art *égéen* n'est pas l'art crétois, mais celui de l'Archipel; le mot *pastiche* implique compilation et pas seulement *imitation*; le *pastophore* ne porte pas une statue, mais une chapelle qui peut contenir une statue; l'équivalent allemand d'*obus* n'est plus *Haubitze*, mais *Granate*. Rien de tout cela n'a d'importance; l'ensemble est excellent.

S. R.

**C. I. Seltman.** *The Cambridge Ancient History. Vol. of Plates III.* Cambridge, University Press, 1930; in-8, 198 planches, avec texte en regard. — Cette illustration des tomes VII et VIII de l'*Histoire ancienne* de Cambridge n'est pas confinée à la Grèce et à l'Italie; les Celtes, les Ibères, les Thraces, le Bosphore, Carthage, etc., y occupent une place importante, à côté de l'art hellénistique (Pergame, Rhodes; sculpture, peinture et terres cuites hellénistiques; iconographie; monnaies). Nombre de figures représentent des objets ou groupes d'objets qui ont été négligés à tort dans l'illustration des ouvrages classiques; citons la tombe de Weisskirchen, celle de Somme-Bionne, la trouvaille récente de Bouzonville<sup>1</sup>, celles de Duvanli (Bulgarie), de Panagyurishte (*ibid.*), de Kelesmes (Kouban), de Solokha (rive gauche du bas Dnieper), de Zöldhalompushta (Hongrie). Les notices sont généralement insuffisantes et la plus grande partie des pages où elles sont imprimées reste en blanc. Voici le modèle de ce qu'une notice ne devrait pas être (p. 156) : « *Aphrodite from Mélos; in the Louvre. By... andros, of Antioch on the Maeander, mid second century B. C.* » C'est dommage de trouver une pareille incongruité dans un bon recueil dont le succès est certain<sup>2</sup>.

S. R.

**Alexandre Haggerty Krappe.** *Mythologie universelle.* Paris, Payot, 1930; in-8, 455 pages, 40 francs. — On peut, je crois, prédire un succès rapide à ce livre original qui nous manquait. Je dis *original* et j'y insiste, car si l'auteur est un polygraphe, il est loin d'être un compilateur. Ses études personnelles, très étendues, sa connaissance d'un bon nombre de langues, lui ont permis de porter un esprit critique et précis dans l'immense *farrago* de faits et de théories qui pèse aujourd'hui sur les études mythologiques. C'est grâce à cette science indépendante qu'il a su, par exemple, refuser souvent de suivre MM. Farnell et Bugge, et mettre en lumière les résultats, trop souvent ignorés, de chercheurs comme Rendel Harris, Dumézil et bien d'autres, le tout d'ailleurs sans le pillage habituel, car chaque paragraphe numéroté est visé dans la bibliographie succincte, mais presque toute récente, qui termine chaque chapitre. Il y a d'excellents index. Les chapitres, au nombre de vingt, sont intitulés : Esquisse historique; mythologie et ethnographie; mythologie indo-européenne; le dioscurisme; thériomorphes et dendromorphes; mythes indo-européens; mythologies de l'Inde, de l'Iran, de l'Arménie, des Slaves, des Germains, des Celtes, des Italiens, des Grecs, des Sémites, des Égyptiens,

1. Je n'arrive pas à m'expliquer, dans la décoration du vase, le mélange de corail et d'émail.

2. Je persiste à considérer comme douteuse la statuette de bronze imprimée en or sur le cartonnage (Gaulois coiffé d'un casque à cornes, combattant nu).

des Africains, des Océaniens, des Chinois et Japonais, des Finno-Ougriens, des Américains. Ouvrage à recommander <sup>1</sup>.

S. R.

**Vincent Flipo.** *Mémento pratique d'archéologie française.* Paris, Didot, 1930; in-4°, 372 pages, avec 18 planches, hors-texte et de très nombreuses gravures (non numérotées). — Depuis Arcisse de Caumont, on n'a jamais manqué de bons précis de notre archéologie nationale; il suffit de rappeler les noms de Reulens, de Bonnard, surtout d'Enlart et de Brutails. Le singulier mérite du présent volume, c'est qu'il s'insère, pour ainsi dire, entre les deux derniers, sans les rendre inutiles, mais en répondant mieux à des besoins pratiques à cause de son plan, de sa clarté et de son luxe vraiment magnifique d'illustrations. Le sujet est limité à la période comprise entre le VIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, époque où l'art français s'italianise. Renonçant presque complètement à la gravure au trait, chère à Choisy qui l'a traitée à merveille, l'auteur a adopté un système nouveau et ingénieux pour faciliter aux débutants l'intelligence des lignes essentielles, des schémas. Les photographies sont recouvertes d'un transparent sur lequel sont spécialement indiqués les organes essentiels de construction. Un glossaire, illustré cette fois de croquis, définit tous les termes employés et donne des images explicatives. Le texte est divisé en trois parties : 1° l'architecture (matériaux et appareils; basiliques; époques carolingienne, préromane, romane; écoles romanes, au nombre de 9; architecture et écoles gothiques, au nombre de 5; architectures monastique, civile, militaire); 2° la décoration (pavages, autels, stalles, bénitiers, sculpture, peinture, vitraux, tombes, costumes); 3° Iconographie. L'ouvrage se termine par le glossaire susdit, des conseils techniques, une bibliographie très sommaire et de bonnes tables. L'exécution matérielle fait grand honneur à la vieille maison qui, depuis peu, sort avec éclat d'un long sommeil.

S. R.

**Vasili Sinaïski.** *Théorie de la chronologie ancienne.* Riga, 1931; in-4, 41 pages. — Je ne me flatte pas de tout comprendre, mais voici le principe. Il y avait, dans l'antiquité, beaucoup de chronologies, alors que nous avons aujourd'hui une seule mesure, l'année solaire juste. Ces chronologies multiples ont eu pour conséquence que les mêmes événements ont été assignés par les anciens à des dates différentes; c'est ce que savait déjà Censorinus, qui loue Varron comme le sauveur de la chronologie romaine. Ainsi s'expliquent, par exemple, les différentes dates mises en avant pour la fondation de Rome; celle de Cincius Alimentus (728 avant notre ère) est fondée sur l'année lunaire de 12 mois. Les mêmes considérations peuvent rendre compte de la répétition des mêmes événements dans l'historiographie officielle, expliquée tant bien que mal par une sorte de *concordisme* (Tite-Live).

X.

---

1. Sur bien des points on ne sera pas d'accord, mais on n'en sera pas moins reconnaissant à l'auteur qui donne toujours à penser.

**Flinders Petrie.** *Decorative patterns of the ancient world.* Londres, Quaritch, 1930; in-4°, 17 pages, et 88 planches. — Depuis trente ans, l'illustre vétéran de l'archéologie égyptienne a copié partout où il a pu, dans des centaines de volumes ou d'après nature, les motifs décoratifs de l'ancien monde, de la Chine au Finistère, et les a classés sous certains chefs (oiseaux, pieuvres, lys, croix, svastikas, spirales, triangles, entrelacs, trompes, etc.), en notant avec soin la date approximative et l'origine de chaque spécimen. Les 88 planches où il a réuni et classé ses centaines de croquis typiques sont un présent généreux fait à la science et conserveront toujours leur valeur. Les conclusions générales auxquelles il aboutit (p. 9) prêtent naturellement à controverse, mais posent des problèmes nouveaux: 1° Une forte influence assyrienne s'est exercée sur la Hongrie, le bas Dnieper et jusqu'au Danemark; 2° Vers 1500, la Crète et Mycènes ont influé sur la Grande-Bretagne, probablement par la voie maritime, car ces motifs ne paraissent pas dans l'Europe du nord; 3° La vigne syrienne a été copiée sur le bas Rhin, d'où elle a été portée par les Angles en Northumbrie; 4° L'entrelacs de Norvège a été porté par les Angles en Angleterre et par les Danois en Irlande; 5° Le style Han de la Chine est d'origine assyro-persane; 6° L'emblème divin des Hittites a passé en Crète, leur emblème royal en Égypte; 7° L'Allemagne néolithique, la Cappadoce et Mycènes connaissent la construction arquée en briques (type pointu à Mycènes); 8° Il y a de forts indices (*strong evidence*) qu'un corps nomade de l'armée de Xerxès a poussé jusqu'au bas Rhin (cela me semble tout à fait aventureux).

S. R.

**Charistéria Alois Rzach** zum achtzigsten Geburtstag dargebracht. Reichenberg, Stiepel, 1930; in-8, 186 pages. — Volume malaisant, comme tous les *Mélanges*, mais où je dois pourtant signaler aux archéologues un très bel *Hékataion* attique, jusqu'à présent inédit, d'un couvent du sud de la Bohême, bien présenté (pl. I-III) et amplement commenté par M. Alois Gotsmich. Le reste concerne la philologie, les antiquités politiques, le droit, etc. Un portrait expressif du professeur octogénaire Rzach orne le frontispice.

S. R.

**Nils Aoberg.** *Hallstattzeit.* Stockholm, à l'Académie. In-4, 109 pages, avec 225 gravures. — Faisant suite au fascicule de 1930 (*Chronologie de l'âge du bronze*), celui-ci concerne le premier âge du fer, pour lequel la désignation d'époque de Hallstatt prête à de graves objections, mais a été consacrée par l'usage. Quelles sont les limites chronologiques du hallstattien? Les archéologues ont proposé différents chiffres: 1000-500, 950-550, 900-400, etc. Ce qui manque sont des synchronismes certains avec l'industrie de l'Europe orientale, bien que Reinecke (1911) se soit efforcé d'en établir qui sont vraisemblables (Hallstatt A = mycénien tardif; Hallstatt C = époque du Dipylon). M. Aoberg divise l'époque de Hallstatt en deux périodes: une plus ancienne, 650-500, une plus récente, comprenant tout le v<sup>e</sup> siècle. A la première correspond en Italie la période Arnoaldi, à la seconde celle de la Certosa = Este III. Au point de vue de l'évolution de l'industrie dans le nord de l'Europe, Hallstatt I correspond au Bronze VI et Hallstatt II au Fer I. L'auteur traite successivement de ces deux périodes, en se plaçant surtout



au point de vue chronologique et en comparant sans cesse, à cet effet, le contenu des tombes au nord et au sud des Alpes. Suivant lui, l'irruption des Gaulois en Italie vers 400 serait en relation étroite avec le développement du style de Latène (p. 108). L'illustration, très copieuse, facilite et justifie les comparaisons. S. R.

**Edmond Bruet.** *Sur l'altération des poteries primitives.* Extr. du *Bull. de l'Assoc. de Paléontol. de Lyon*, décembre 1930. In-8, 7 pages et 4 figures. — L'auteur a étudié à la lumière polarisée et au microscope une lampe romaine grossière de Douarin (Tunisie) et deux poteries *samiennes* de Bled Zelfane et de Bourgogne. Conclusions : Une poterie, qui a perdu son eau de constitution par la cuisson, peut la récupérer à nouveau avec le temps. Il assure aussi que, d'après les études qu'il a faites, les poteries néolithiques n'ont pas échappé à l'altération hydrochimique. S. R.

**L. Von Marton.** *Knochenverzierung an Griffen und Scheiden ungarischer Bronzeschwerter und Dolchen* (extr. de l'*Archaeologiai Ertesito*, 1930, avec résumé en allemand). — Il s'agit ici des poignées en os ou en bois des poignards de bronze, dont il reste très rarement des vestiges; mais certains éléments en os ou en corne de ces poignées, percés d'un ou de deux trous, avec rondelle à la partie supérieure, ont été généralement et à tort dénommés « espèces de poinçons ». La présente brochure offre un grand nombre de photographies ou de dessins des poignards triangulaires qui sont particulièrement fréquents dans l'âge du bronze hongrois. Les clous qui servaient à fixer les poignées aux lames sont souvent représentés sous forme de saillies du métal, alors que les clous eux-mêmes n'existent pas et que les saillies ou têtes en conservent seulement le souvenir. S. R.

**Catherine Dunareanu-Vulpe.** *Considérations sur certaines formes caractérisant l'âge du bronze de l'Europe sud-orientale.* Paris, Gamber, 1930; in-8, 60 pages, avec 3 planches. — La région balcano-danubienne, autrement dite l'Europe du sud-est, offre des caractères particuliers, d'origine égéenne ou même mésopotamienne, qui font défaut, du moins à l'âge du bronze, à l'ouest d'une ligne déterminée par l'arc septentrional des Carpathes, le quadrilatère bohémien et les Alpes autrichiennes jusqu'à l'Adriatique. Tels sont les vases à deux anses surélevées, les vases à ouverture oblique (saciers), la hache à œil, la spirale décorative, l'épingle à spatule (ou à raquette), etc. Les relations entre le monde égéo-oriental et le bassin danubien ont été très intenses à l'âge du bronze, en majeure partie par des routes continentales. « L'absence de céramique égéenne d'importation dans les régions danubiennes est une preuve que le commerce n'employait pas les routes maritimes. Lorsque, à l'époque hellénique, la mer compte pour la première fois (?) comme route commerciale, une surprenante diffusion de la céramique de fabrication méridionale est constatée sur le littoral de la Mer Noire. » (p. 55). Cet argument est bon, le reste de la brochure aussi<sup>1</sup>. S. R.

1. Voir de la même savante : *Sull' origine (thrace ?) e l'evoluzione delle scuri di rame carpato-danubiane*, extr. de l'*Annuario della scuola romana di Roma*, t. IV (1926-27). Ce mémoire est d'un grand intérêt, notamment pour la période chalcolithique.

**Radu Vulpe.** *L'âge du fer dans les régions thraces de la péninsule balkanique.* Paris, Gamber, 1930; in-8, 178 pages, avec 6 planches et une carte. — Tandis que l'Illyrie, par exemple, élaborait les apports de l'étranger, la Thrace de l'âge du fer (après l'an 1000) restait à peu près passive, sans presque aucun témoignage d'une industrie originale. Cette région est divisée en deux par la chaîne continue de l'Hémos; le sud était soumis à l'influence grecque, la Thrace mésieenne à celle de la région carpatho-danubienne, dont les civilisations successives furent d'abord gétique, puis scythique et celtique (Latène), enfin romaine. Seuls, des éléments illyriens ont pénétré dans les deux régions de la Thrace (p. 128). On s'explique difficilement qu'un pays, en possession d'une industrie florissante à l'âge du bronze <sup>1</sup>, se soit montré si inactif aux époques suivantes; peut-être l'importation hellénique, suffisante à tous les besoins, a-t-elle étouffé les ateliers indigènes par une concurrence qu'ils étaient incapables de soutenir (p. 153). Ce petit livre est bien illustré et informé.

S. R.

**Z. Le Rouzic.** *Les cromlechs de Er-Lannic, commune d'Arzon, de 1923 à 1926;* in-4<sup>o</sup>, 42 pages, avec 26 planches en couleurs, Vannes, Lafolye, 1930. — L'étude du cromlech d'Er-Lannic, dont les menhirs ont été redressés par M. Le Rouzic, a donné une grande quantité de silex et de tessons de poterie, témoins de leur utilisation rituelle, ainsi que de très nombreux foyers. Les instruments en silex appartiennent à la fin du néolithique et au chalcolithique; la céramique porte des ornements géométriques et date du premier âge des métaux. Le cromlech lui-même paraît de l'époque chalcolithique; des cérémonies s'y sont déroulées jusqu'à l'époque romaine, dont on y a également recueilli des traces. L'île tout entière devrait être « classée » et mise à l'abri des ravageurs.

S. R.

**H. Wirth.** *Was heisst Deutsch? Ein urgeistesgeschichtlicher Rückblick.* Iéna, Diederichs, 1931; gr. in-8, 60 pages et 17 planches. — J'apprends par ce livre qu'il existe une *Hermann-Wirth Gesellschaft*. Nos lecteurs connaissent déjà ce pangermaniste et croix-gammiste. A son avis, toute l'Europe occidentale, y compris l'Irlande, est *deutsch*, et ce même ethnique convient à tous les pays où il y a des mégalithes (on a déjà prétendu cela des Celtes). Les *Tuatha* irlandais, au cours du dernier millénaire avant notre ère, furent vaincus par les *Miésiens* (Celtes) et alors, à la place de la Grande Mère et des prophétesses, on vit régner les sanguinaires *Thamans* qui sont les *Druides*. Le peu qui avait quelque valeur dans l'enseignement de ces gens-là était survivance de la civilisation germanique des mégalithes et des *Vellédas* dépossédées; *matres* et *matronae* celtiques ne sont que des restes du saint germanisme primitif. Dans sa plus grande extension, la culture germanique embrassait les deux rives de l'Atlantique du Nord et cela à l'époque de la

1. « Les indices en Thrace d'une belle civilisation du bronze, enrichie d'objets mycéniens d'importation, ne manquent pas » (p. 111). Cf. aussi p. 120.

Pierre éclatée, qui prend fin vers l'an 8000. La religion était monothéiste, le dieu unique se manifestant par son fils, le soleil, dont le cours, qui est chose sacrée, est assimilé au serpent et, comme la croix gammée, reçoit différentes figurations symboliques qui sont à la base de l'écriture linéaire atlantique. La réforme de Jésus (en un pays de dolmens) et celle du christianisme germanique au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle se sont inconsciemment inspirées du monothéisme mégalithique. Ces spécimens doivent suffire, mais il y a beaucoup d'autres témérités, débitées avec une assurance de prophète : « Être Allemand, c'est être de Dieu et porter la lumière de Dieu. » Voilà bien une lumineuse définition.

S. R.

**Luis Pericot.** *El deposito de brazaletes de pectunculo de Penya Roja.* Valence, 1929; in-4° avec une planche (extr. de l'*Archivo de Prehistoria Levantina*, t. I). — On n'a pas encore trouvé, dans l'Europe occidentale, les beaux bracelets en silex du néolithique égyptien, mais on en connaît en coquille, notamment dans la Marne, et en schiste, notamment dans l'Allier (Montcombroux, Gloze.). Les bracelets ou anneaux en coquille sont particulièrement nombreux à l'est de l'Espagne, près de la côte, où ils paraissent appartenir au chalcolithique (carte de ces gisements espagnols à la page 6 de la présente brochure). On en a signalé dans la vallée du Danube et en pays balkaniques; ils se trouvent aussi dans les *pueblos* de l'Amérique du Nord. La brochure que nous signalons est très détaillée et peut être considérée comme une monographie provisoire de ces singuliers objets.

S. R.

**Éphraïm A. Speiser.** *Mesopotamian origins. The basic population of the Near East.* Philadelphie et Londres (Milford); in-8, xiii-198 pages. — Pour apprécier à leur valeur les éléments culturels et politiques en Mésopotamie, il faut tenir grand compte de l'élément ethnique (Élamites, Hurriens<sup>1</sup>) qui constituait la population primitive de ce pays. Ces hommes ont pu être soumis pour un temps plus ou moins long, mais non éliminés; ils subsistèrent du moins comme facteur physique. Au cours des millénaires qui ont suivi la destruction de Ninive et celle de Babylone, il n'y a guère eu de changements essentiels dans la juxtaposition des montagnards et des habitants des plaines. Kurdes et Arabes s'affrontent aujourd'hui comme jadis les Élamites et les Sumériens, les Hurriens et les Assyriens, se disputant la possession de ce que Breasted a dénommé le « croissant fertile ». — Ces quelques lignes, empruntées à la conclusion de l'auteur, ne donnent qu'une faible idée de l'importance de son travail : les deux époques susiennes, le Caucase, Élam et Sumer, Kassites et Hurriens sont étudiés ici avec une compétence personnelle, à la lumière des découvertes et hypothèses les plus récentes, sans oublier les difficiles recherches caucasiennes de M. Marr.

S. R.

---

1. Ce sont les *Horites* de la Bible, qui seraient d'origine caucasienne, apparentés aux Élamites.

**Marian San Nicolo.** *Beitraege zur Rechtsgeschichte im Bereiche der Keilschriftlichen Rechtsquellen.* Oslo, Aschehoug, 1931; in-8, xiv-272 pages, avec 9 planches. — Grâce aux découvertes épigraphiques, l'histoire du droit assyro-babylonien s'est singulièrement élargie : il s'agit maintenant d'une évolution, tantôt progressive, tantôt régressive, dans le vaste orbite des documents cunéiformes, comprenant non seulement la Babylonie et l'Assyrie, mais l'Élam, les Hittites, les Subaréens, les proto-Arméniens d'Urartu ou Chaldis. Malgré son inconvénient, l'écriture cunéiforme est devenue vers l'an 2000 un instrument général, mais son emploi n'a pas eu pour conséquence l'adoption d'un droit commun; pourtant, l'influence de la Babylonie est restée, à cet égard, prépondérante. Le présent volume, issu de conférences faites à Oslo (sept. 1930), a pour objet d'orienter le lecteur dans le grand domaine que vont encore accroître les découvertes récentes faites en Syrie; c'est, en même temps, un précis de diplomatique. L'auteur travaille de première main, ayant déjà publié, avec M. Ungnad ou seul, des contrats et autres documents juridiques babyloniens. Ceux qui ne sont pas orientalistes suivront son exposé sans trop de difficultés et y trouveront matière à réflexion<sup>1</sup>.

S. R.

**E. Cavaignac.** *Les Annales de Subbiluliuma*, Strasbourg, Heitz, 1931; in-4°, 27 pages. — L'auteur a déjà traduit les Annales de Mursil, successeur de Subbiluliuma (*Rev. d'assyriol.*, 1929, p. 145 sq.). Les Annales de Subbiluliuma lui-même ont été traduites par lui dans la *Revue des Etudes anciennes* de 1930. Il n'avait pu alors y joindre la transcription du texte hittite; il la donne aujourd'hui, sauf pour les passages qui ont été traduits antérieurement et dont il se contente de reproduire la traduction. D'autres jugeront si ces versions très précises sont pleinement justifiées par nos connaissances linguistiques actuelles.

S. R.

**E. Douglas van Buren.** *Clay figurines of Babylonia and Assyria.* Yale et Oxford (H. Milford, Londres), 1930; in-4°, lxix-287 pages, avec 68 planches. — A très peu d'exceptions près, les figurines en terre cuite découvertes en Mésopotamie sont d'une extrême grossièreté et paraissent n'avoir que rarement subi l'influence de la sculpture ou de la gravure en matières plus résistantes. Celles qui ont été trouvées au cours de fouilles systématiques peuvent être à peu près datées par les couches qui les ont fournies; mais c'est le petit nombre et, pour la plupart, vu le caractère conservateur et même routinier de l'art populaire, on peut souvent hésiter entre les plus hautes époques et la période sassanide<sup>2</sup>. Tout cela est encore

1. Des influences lointaines du droit asiatique sur celui de l'Égypte et même de Rome ne sont pas démontrées, mais semblent admissibles (cf p. 229, 256).

2. P. xiv : « A la période préhistorique (deuxième moitié du quatrième millénaire), on trouve de petits modèles d'animaux et des figures féminines très primitives. Peu à peu paraissent des figures masculines et, au tournant du quatrième millénaire, on commence à trouver de rudes représentations de divinités tenant une massue ou un *boumerang* (Nippur, Ashur, Ur, etc.); les figures féminines nues sont nombreuses, campaniformes, cylindriques ou



si incertain qu'il faut savoir un gré infini à l'auteur d'avoir précisé, dans ce premier essai de *Corpus*, l'état de notre savoir et de notre ignorance. Une introduction développée, suivie d'un long catalogue, est illustrée par une série de 68 planches, reproduisant chacune plusieurs sujets. Les pièces les plus archaïques, comme la figure 1 (n° 5 du Catalogue, Kish, attribuée au quatrième millénaire), suggèrent des rapprochements avec des figurines néolithiques européennes (absence de bouche, nez, sourcils et yeux énormes); d'autres rappellent les idoles de marbre des Iles. Quelques figurines de style hellénique, comme l'*Europe sur le taureau* de Nippur (fig. 68), ou la charmante femme couchée (fig. 75), n'ont de « babylonien » que la provenance.

S. R.

**D. D. Luckenbill.** *Inscriptions from Adab.* Chicago, University Press; in-4°, ix-8 pages, avec 80 planches. — Environ 200 tablettes cunéiformes, toutes relatives à des transactions commerciales, sont publiées ici, d'après les copies du professeur David Daniel Luckenbill (†-1927)<sup>1</sup>, par son successeur dans la chaire d'assyriologie à l'Université de Chicago, le professeur Chiera. Il n'y a ni traduction ni commentaire. Luckenbill avait entre les mains les textes du troisième millénaire avant notre ère exhumés par les fouilles de l'Université de Chicago dans la ville et le temple d'Adab, aujourd'hui Bismaya; ces fouilles sont restées inachevées.

X.

**G. R. Tabouis.** *Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone.* Préface de **G. Hanotaux.** Paris, Payot, 1931; in-8, 422 pages, avec 38 figures. — Il a fallu beaucoup de travail, beaucoup de lectures attentives, et encore plus d'imagination, pour écrire ce livre, biographie romancée plutôt que roman historique, dont le cadre et les détails essentiels sont fournis par les textes cunéiformes, bibliques et grecs, amplement cités ou résumés dans les notes, ainsi que par les monuments figurés, reproduits en grand nombre. Ceux qui ont lu les ouvrages déjà anciens de Lenormant et de Maspero trouveront ici une documentation complémentaire qui manquait à ces historiens; la *Cambridge ancient history* (t. III) a été dûment mise à contribution, ainsi que la *Revue d'assyriologie*. La bibliographie est quelque peu panachée et de qualité inégale, mais les publications les plus importantes y figurent. Voici les titres des chapitres, qui donnent une idée de la manière et de la matière; *La chute de Ninive; la chevauchée vers le trône; la poignée de main divine; l'épée de Javé; l'ambassade de Sédécias; Istar; le sac de Jérusalem; le grand Nouvel An à Babylone; maître du monde; la firme « dieu soleil »; la folie; l'unique mais suprême défaite.* La préface de M. Hanotaux est très agréable.

S. R.

---

sommairement modelées en forme humaine. Vers 2600-2500, les terres cuites gagnent rapidement en mérite artistique, etc. » Toute l'Introduction, dont j'extrais ces quelques lignes, est à lire de près.

1. Voir la nécrologie de ce savant dans la *Revue archéologique*, 1927, II, p. 179.

**Jean Capart.** *Propos sur l'art égyptien*. Bruxelles. Fondation reine Élisabeth, 1931. In-4<sup>e</sup>, xvi-307 pages, avec 188 figures. — Le savant auteur se défie des brillantes synthèses où les pionniers de l'égyptologie ont voulu comme enfermer l'art égyptien, malgré sa longue durée qui exclut l'uniformité, ses variétés locales ou provinciales, la différence profonde, que nous commençons à bien sentir, entre l'art hiératique et l'art bourgeois ou populaire, infiniment plus libre et moins asservi à ses matériaux. L'essentiel, aujourd'hui, est de découvrir, de publier et de classer le plus de monuments que l'on peut, en mettant en évidence leur diversité plutôt que leurs ressemblances.

Les Musées, écrit M. Capart, regorgent de « monuments inédits et chaque fouille nouvelle en fait surgir encore ». L'art égyptien n'ayant pas encore eu de Clarac, il est bien difficile de savoir ce qui est nouveau et d'embrasser d'un coup d'œil ce qui est connu ou, du moins, emmagasiné dans les Musées et les collections particulières. Ce *Répertoire* de l'art égyptien est, à nos yeux, une nécessité pressante. Mais comme introduction bien illustrée à l'étude de cet art, il n'y a rien de mieux, pour le moment, que ces six chapitres dont voici les titres : *Quelques chefs-d'œuvre* ; *Problèmes d'esthétique égyptienne* ; *Merveilles de l'art industriel* ; *les Ruines de Thèbes* ; *les belles Histoires de fouilles* ; *la Vallée des Rois et la Tombe de Toutankhamon*. Autant de leçons professées par l'auteur aux États-Unis (1924-1925) et publiées d'abord en 1927 à New-York.

S. R.

**P. Thomsen.** *Palästina und seine Kultur in fünf Jahrtausenden*. Leipzig, Hinrichs, 1931 ; in-8, 120 pages, avec 15 planches. — Un des premiers, en 1909, le savant auteur, professeur à Dresde, a résumé, pour le grand public, les résultats des recherches faites en Palestine. Le succès de cette publication en rendit nécessaire une seconde édition (1917). Mais depuis que la guerre a délivré la Palestine du régime turc, des fouilles, entreprises par des savants de diverses nations, en particulier par les Américains (les plus coûteuses), ont tellement étendu ou modifié nos connaissances que la troisième édition dut être non pas complétée, mais entièrement refondue. M. Thomsen ayant rédigé, pour le *Reallexikon* d'Ebert, des articles détaillés et pourvus de références sur l'archéologie palestinienne, a pu se dispenser de donner ici autre chose qu'une bibliographie générale, d'ailleurs considérable et où l'excellent livre du R. P. Vincent (*Canaan*, 1907) occupe la place qui lui revient ; les plus récents exposés d'ensemble sont ceux de P. Albright (1930) et de Lods (1931). Mais un grand ouvrage sur ces questions difficiles serait d'autant plus prématuré que des fouilles très importantes sont encore en cours. On se rappelle que M. Thomsen a publié quatre volumes très utiles sur la bibliographie archéologique de la Palestine (1895-1927) ; nul n'en est plus exactement informé<sup>1</sup>.

S. R.

**Ad. Lods.** *Israël, des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle*. Avec 3 cartes, 38 figures et 12 planches. Paris, Renaissance du Livre, 1930 (*Bibliothèque*

---

1. L'absence d'une carte est à regretter.

de synthèse historique); in-8, xvi-595 pages; 40 francs. — Le plan de cet important ouvrage, qui doit être complété par un second volume, a été très nettement conçu. Étant donné qu'Israël, comme d'ailleurs tous les peuples de l'antiquité, résulte d'une fusion de conquérants et de conquis, il faut d'abord examiner les éléments qui entrent dans le mélange, culture de Canaan et culture des anciens Hébreux. Cet examen est éclairé par l'archéologie, la linguistique et le folklore. L'histoire qui résulte de cette rencontre de deux peuples est dominée par le conflit des religions, et ces religions elles-mêmes ont évolué. De celle de Canaan, nous sommes mal instruits, mais nous pouvons retracer, sur le terrain hébraïque, le progrès vers le monothéisme moral qui sera celui des prophètes. « Ce qui fait l'intérêt des périodes antérieures au grand prophétisme, c'est qu'on y suit la formation du vaste *substratum* d'idée, de croyances et d'institutions antiques, qui a persisté dans une si large mesure jusque dans le judaïsme et, d'autre part, qu'on y peut observer déjà des tendances qui annoncent et contribuent à expliquer la grande fermentation religieuse qui marquera l'agonie nationale d'Israël à partir du VIII<sup>e</sup> siècle et sa transformation à l'époque de l'Exil. »

Ce volume est divisé en trois parties, après une introduction sur les sources et la géographie où l'information est, comme ailleurs, très solide : 1<sup>re</sup> Canaan avant l'établissement des Israélites; données historiques, organisation sociale, état religieux de la Palestine; 2<sup>o</sup> Les Hébreux avant leur installation en Palestine; traditions patriarcales (de peu de valeur); Exode, organisation et religion des nomades; le yahvisme des temps nomades; 3<sup>o</sup> Israël en Palestine jusqu'aux invasions assyriennes; organisation sociale, économique, politique; religion yahviste et conflits religieux; premiers essais de pensée religieuse. — Suivent une bibliographie et un index. Pour avoir beaucoup lu, l'auteur n'en pense pas moins par lui-même; il écrit avec vigueur et clarté; il cherche toujours à établir rationnellement la filiation des idées et des faits<sup>1</sup>; j'aurais beaucoup de bien à dire de ce bon livre et aussi de l'intéressante préface de M. H. Berr<sup>2</sup>.

S. R.

**Hubert Grimme.** *Die altsinaitischen Buchstabeninschriften.* Berlin, Reuther, 1929; in-4, 135 pages, avec 28 planches. — On trouve dans ce volume, avec une table comparée des alphabets, des photographies et des essais de transcription des fameuses inscriptions du Sinaï, aujourd'hui réunies au Musée du Caire. « Il est certain que les signes de ces inscriptions dérivent uniquement de l'écriture égyptienne. Mais il n'y a pas là une simple dérivation. C'est une création nouvelle, pour laquelle l'inventeur a utilisé des matériaux égyptiens... mais en s'émancipant le plus possible de toutes les règles de l'écriture égyptienne... L'écriture sinaïtique est l'écriture secrète d'un homme qui, bien qu'initié à la culture égyptienne, se sentait intérieurement en conflit avec elle. » La date, comme l'avait vu Flinders Petrie, est d'environ 1500;

1. On y trouve, entre autres, cette phrase lapidaire et trop peu connue de Cournot : « A l'idée d'une religion faite pour un peuple se substitue insensiblement celle d'un peuple élu pour conserver et pour répandre une croyance. » *Aurea verba.*

2. Le bon sens de l'auteur est particulièrement apparent et opportun là où il réfute des théories modernes extravagantes, comme celle qui fait d'Abraham un missionnaire du monothéisme babylonien !

la langue est hébraïque et archaïque. Voici un spécimen d'une des traductions (p. 43) : « Ma tombe est sur le Sinaï; mon âme est au repos dans la communauté des (défunts) au Schéol. » Comme cela est peu vraisemblable! Heureusement, l'auteur retire (p. 84) son interprétation d'un texte où il avait vu d'abord un remerciement de Moïse sauvé des eaux à la pharaonne. Bon débarras! Je laisse aux sémitisants le soin de contrôler les autres assertions et surtout les traductions de M. Grimme<sup>1</sup>.

S. R.

**M. J. Rostovtzeff et C. Bradford Wells.** *A parchment contract of loan from Dura-Europus* (Yale Classical Studies, t. II). Yale University, 1930; in-8, 78 pages. — Bien qu'ayant subsisté pendant plus de cinq siècles, l'organisation de l'Empire parthe nous est mal connue et les documents originaux sont très rares. La première place appartiendra désormais au contrat de prêt sur parchemin, daté de 121 après notre ère, qui, découvert à Doura, a été publié, avec une traduction et un commentaire de premier ordre, par les deux savants auteurs<sup>2</sup>. Le droit grec hellénistique, connu par les papyrus grecs et romains de l'Égypte, s'étendit aux Empires des Séleucides, des Parthes et des Sassanides; assurément, il subit partout certaines influences du droit coutumier indigène, mais l'hellénisme y resta si prépondérant qu'on peut même en suivre la trace, à côté de l'ancien droit romain, dans la législation de Justinien. Nos lecteurs trouveront un résumé du présent mémoire, dû à M. Rostovtzeff, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, septembre 1930.

S. R.

**Ch. Picard.** *Les origines du polythéisme hellénique L'Art créto-mycénien.* Paris, Laurens, 1930; in-8, 184 pages, avec 24 planches et 4 figures. — L'hellénisme de Taine — et l'on peut ajouter, celui de Fustel — était un bloc; on n'y reconnaissait pas les très considérables survivances que l'étude du monde mycénien et crétois a partiellement révélées et dont certaines peuvent même remonter au delà, au néolithique (p. 6). L'auteur s'occupe ici du « trésor des premiers rites et mythes égéo-grecs, dérivé ou non de la croyance égypto-orientale, de l'imagination des savoureux devanciers de l'hellénisme et qui fut la plus large source d'inspiration pour tout l'art classique ». A l'origine, ou presque, M. Picard trouve « la priorité du monothéisme, organisé tout d'abord au profit de la déesse-femme » et il est tenté de mettre cette déesse en relations avec les fétiches de l'art magdalénien (mieux, *aurignacien*). Au point de vue chronologique, *salto mortale!* — Je note au passage que les

1. Voir *Revue biblique*, 1930, p. 150.

2. Un certain sémite Barlaas vend ses services personnels à Phraatès l'eunuque, au prix de 400 drachmes reçues à titre d'emprunt. Barlaas était, semble-t-il, un membre de la classe des serfs, parfois riches, qui formait la majorité de la population dans l'empire féodal des Parthes (voir p. 58). Si Phraatès achète assez cher et pour un temps les services d'un homme demi libre, au lieu d'acquérir un esclave, c'est probablement que les esclaves, en pays parthe, étaient des auxiliaires indésirables de leurs patrons. Le rapport récemment publié (*Times*, 12 oct. 1931), sur les pratiques esclavagistes à Liberia, insiste particulièrement sur la coutume de réduire en esclavage un homme, une femme et une famille comme garantie d'un prêt impossible à recouvrer.



rois-prêtres de Crète « passaient pour aller conduire, peut-être en laisse, dans l'autre monde, le griffon élyséen » (p. 38) <sup>1</sup> et que les Crétois, « bien avant les Phéniciens », ont aimé l'aventure maritime (p. 39). A l'anthropomorphisme féminin succéda un commencement de polythéisme (la dyade), né du contact de ces navigateurs avec l'Orient sémitique et l'Égypte. « Une cérémonie funéraire, transposée sur le sarcophage de Candie, reporte l'esprit vers les peintures des Syringes thébaines... Le nœud sacré n'est-il pas proche de l'*Ankh* ? » Mais la religion minoenne, malgré ses emprunts, reste originale. Ce que M. Picard dit de la « magie » crétoise semble prématuré, puisque nous ne lisons pas les textes, et je ne m'y arrête pas (p. 56 et suiv.). De loin en loin, il prêche fort bien la prudence, mais bientôt après il suit l'exemple périlleux d'Icare et survole la « conception polysymbolique » (p. 73), la « religion émotive », les « avatars variés ». M. Nilsson discutera de cela avec lui ; je me déclare incompetent. Ce qui me satisfait davantage, c'est la constatation souvent faite que les conceptions religieuses des Crétois ne sont pas mortes avec la puissance minoenne et que Zeus lui-même, d'abord conçu comme un enfant, est bien né dans l'île, avec ses Courètes et Corybantes.

La civilisation dite mycénienne a hérité de la Crète minoenne, mais « dans le sous-sol de la Grèce neuve restaient aussi les traces d'un long passé sub-néolithique — les cultes naturalistes des Pélagés, l'aniconisme » (p. 138). Là-dessus vint un « nouvel apport nordique », populaire comme le fonds pélasgique « instigateur de rudesse hyperboréenne, de pensée patriarcale, de brutalité orgueilleuse et brave » ; *ecce Achilles* ! Ces parvenus militaires ne repoussèrent pas les vieilles légendes « révigorées par une poésie naturaliste propre aux races d'Europe », mais toute la civilisation, dominée par le principe mâle, se transforma. Bientôt, « à la lueur de l'incendie du palais de Priam », se dessinent de nouveaux bouleversements ethniques, d'où résulta la formation d'un riche polythéisme. Les traces du passé religieux ne seront conservées que dans les associations secrètes, les *thiases* ; les mystères garderont quelque chose de la religion des vaincus (doctrines d'Otfried Müller), qui contribuera, dix siècles plus tard, à l'avènement du christianisme.

On lira avec plaisir ce volume écrit de verve, sans références ; mais on pensera qu'il n'y a pas, aujourd'hui, que des biographies romancées.

S. R.

**Fernand Chapouthier.** *Mallia. Écritures minoennes (Études Crétoises, II, publiées par l'École française d'Athènes)* ; in-4°, 99 pages, 8 planches et 36 figures. Paris, Geuthner, 1930. — L'étude de M. Fernand Chapouthier sur les *Écritures minoennes au Palais de Mallia* sera lue avec un vif intérêt par tous ceux qui s'occupent du déchiffrement de la langue encore mystérieuse des Crétois. On sait que cette écriture est représentée par deux systèmes, l'un pictographique, l'autre linéaire. L'École française d'Athènes, dans les fouilles de Mallia, a eu la chance de remettre au jour un dépôt d'archives composé de pastilles, barrettes et tablettes de terre cuite, portant des signes variés tracés à la pointe et appartenant surtout au système hiéroglyphique. On sait que des documents analogues ont été recueillis à Cnos-

1. Cf. p. 55 ; mais l'auteur exprime encore des doutes sur la « bague de Nestor » (p. 127).

sos par Sir Arthur Evans qui leur a consacré son livre des *Scripta Minoa* et qui les rattache au Minoen Moyen II; ceux de Mallia seraient un peu plus récents (Minoen Moyen III). Cnossos a fourni 72 inscriptions hiéroglyphiques; Mallia 33, et aux 43 signes déjà connus, son dépôt en ajoute 19. Nous y apprenons que cette écriture a survécu au désastre qui détruisit les plus anciens palais, au cours du Minoen Moyen, et que les nouveaux occupants continuèrent à l'employer après la reconstruction des édifices. On vit en même temps se former l'écriture linéaire qui, plus commode, se substitua peu à peu à l'ancien procédé; mais les deux manières coexistèrent pendant un certain temps. L'auteur ne s'est pas interdit de jeter un coup d'œil sur l'histoire des écritures en Égypte, Chaldée, Phénicie. Son chapitre sur l'origine de l'alphabet attirera l'attention de tous les épigraphistes.

E. POTTIER.

**Gisela Richter.** *Animals in Greek sculpture.* Londres, Milford, 1930; in-8, xii-87 pages, avec 66 planches. Prix : 180 francs. — Dans l'ouvrage de Mlle Richter, *Sculpture and sculptors of the Greeks*, un chapitre spécial est consacré à la représentation des animaux dans la statuaire. Comme elle avait recueilli, en vue de ce chapitre, des matériaux surabondants, elle n'a pu en employer qu'une partie et nous offre aujourd'hui toute sa récolte, avec un objet double : 1° de publier un choix considérable des meilleures représentations d'animaux dans la plastique grecque; 2° de poursuivre, là où cela est possible, l'évolution de certains types. Le texte est assez bref; il signale les changements graduels des modèles (de chevaux, par exemple) et donne les détails indispensables sur les spécimens qui sont figurés. Les informations historiques ou zoologiques sont tirées, suivant l'aveu de l'autrice, de Brehm et de Keller. Les « animaux fantastiques », tels que Sphinx, Sirènes et Centaures, ont été omis. Les épreuves ont été relues par M. J. D. Beazley, auquel Mlle Richter se dit très redevable. La bibliographie donnée à la page xi est presque exclusivement allemande<sup>1</sup>; même le bon article *Bes-tiae* du *Dictionnaire des Antiquités*, par Cougny et Saglio — le premier et, jusqu'à présent, le seul de ce genre — est ignoré, non moins que des articles du même recueil sur différents animaux. Une bête bien maltraitée est l'ours (pl. 12); ne fallait-il pas publier celui qui est groupé à Berne avec la déesse ursine Artio (*Cultes*, t. I, phot. à la page 31)<sup>2</sup>? Il y a quelques remarquables inédits (par exemple, fig. 124).

S. R.

**J. D. Beazley et P. Jacobstahl.** *Bilder Griechischer Vasen. I. Der Berliner Maler*, avec 32 planches (par Beazley). — *Kertscher Vasen*, avec 24 planches (par K. Schefold). L'un et l'autre fascicule avec 21 pages de texte; in-4°, Berlin, H. Keller, 1930. — Ces albums sont conçus suivant le même principe que le *Corpus Vasorum*, c'est-à-dire qu'un court texte est suivi de planches

1. Puisque Mlle Richter parle du singe de Knossos (p. 35), elle ne devrait pas omettre la thèse de Mlle Marthe Oulié, *Les animaux dans la peinture de la Grèce préhistorique*, 1927.

2. L'omission du *glorious fowl* de Gosford n'est pas moins singulière (*Monum. Piot*, III, p. 39).

pour la plupart phototypiques, dont quelques-unes reproduisent des détails; la différence essentielle, c'est qu'à l'ordre muséographique est substitué, comme principe directeur, le style ou la provenance des vases. Le *Berliner Maler* est l'auteur anonyme des peintures de l'amphore de Berlin 2160, dont M. Beazley a reconnu la main ou l'école dans nombre d'autres peintures, entre autres d'amphores panathénaïques, datant de 490-460 environ (fin de l'archaïsme, époque de la coupe signée de Cléophradès au Cabinet des Médailles et du cratère de Boston avec Pan poursuivant un berger, quelque peu postérieur). — M. Schefold a essayé de réunir les vases dits de Kertch qui, après l'abandon du style fleuri, témoignent d'une dernière période prospère de la céramique attique, avant la soumission de la Grèce à la Macédoine. Plus de la moitié des vases qu'Athènes produisit alors — environ 300 — ont été découverts dans la Russie méridionale, les plus beaux dans les tombes princières des environs de Kertch, une quantité d'autres sur différents points du pourtour de la Méditerranée. La désignation de « vases de Kertch » est due à Furtwaengler. Alors que l'art monumental du IV<sup>e</sup> siècle nous est presque exclusivement connu par des copies romaines, les « vases de Kertch » nous en donnent une vision directe, complétée et précisée par les gravures sur métal et sur ivoire de la même époque et de pareille provenance. La plupart des peintures de vases ici reproduites n'étaient encore connues que par des dessins. Quelques phototypies de ce fascicule laissent à désirer.

S. R.

**E. Boisacq.** *La Sculpture grecque. Le V<sup>e</sup> siècle.* Bruxelles, 1930; in-8, 20 pages (extr. de la *Rev. de l'Univ. de Bruxelles*). — C'est, dit l'auteur, le *syllabus* « du chapitre capital du cours » fait par lui à l'Université libre de Bruxelles. Ce *syllabus* n'est plus tout à fait au courant : ainsi (p. 18) la copie de l'Athéna de Myron à Francfort est ignorée. « Persée tuant Médée » (p. 19) est un fâcheux lapsus; et puis, il fallait noter l'hypothèse vraisemblable que la Méduse tenue par Persée est l'original de la Méduse Rondanini. — Une bonne nouvelle, imprimée ici, ce me semble, pour la première fois : M. Ch. Picard préparerait une édition complétée de l'admirable *Histoire de la Sculpture grecque* de Collignon.

X.

**Mary Hamilton Swindler.** *Ancient painting from the earliest times to the period of Christian art.* New-Haven (Yale Press), 1930; in-4<sup>o</sup> XLIV et 488 pages, avec 15 planches hors texte (dont 5 en couleurs) et 640 zincogravures. — C'est un fait digne de mémoire que le premier exposé complet de la peinture antique, depuis la décoration des cavernes quaternaires jusqu'à l'époque byzantine, comprenant la peinture des vases grecs, celle de l'Étrurie et de la Syrie, soit offert à la science par une dame, professeur de lettres et d'archéologie au célèbre collège de Bryn Mawr près de Philadelphie. Le texte est remarquablement exact et entre dans des détails, qu'on ne trouve dans aucun ouvrage d'ensemble, sur la technique ou plutôt les techniques successives des peintres. L'illustration est d'une richesse incomparable et d'une irréprochable exécution; le prix même — 10 dollars — est très modéré pour ce que ce beau livre apporte d'informations en partie nouvelles. La carte de l'ancien

monde, avec indication de tous les points où l'on a découvert des restes de peintures, n'avait pas encore été dressée et pourra être complétée utilement pour l'ouest de l'Europe; on en voudrait une pareille pour les mosaïques, dont il est aussi tenu compte dans cet ouvrage. Parmi les autres cartes archéologiques, il y a celles des peintures rupestres d'Espagne et de France, une carte d'Égypte, une autre du monde oriental de la mer Égée au golfe Persique, une autre encore de la Crète et de la mer Égée. Les peintures de Crète sont reproduites en si grand nombre que c'est presque un *Corpus*; on trouve aussi en abondance des peintures étrusques, et celles de Pompéi et Herculanium sont très bien choisies. Les fresques de Doura ne sont pas oubliées, non plus que celles de Kertch, de Marisša, les miniatures du Virgile et du Tércence du Vatican. On ne peut que féliciter l'autrice et appeler sur son excellent travail de quinze années toute l'attention des archéologues<sup>1</sup>.

S. R.

**Ch. Picard.** *La vie privée dans la Grèce classique.* Paris, Rieder, 1931; in-8, 108 pages, avec 60 planches<sup>2</sup>. — Vous avez bien lu: il s'agit seulement de la Grèce *classique*, du v<sup>e</sup> au iii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, éclairée par les textes et par les images. « L'impossibilité de bien se figurer les anciennes formes de la vie », comme disait un jour Anatole France, est ici singulièrement atténuée pour le lecteur, et cela grâce non seulement à un savoir exact, mais surtout à une vivacité de style, à un goût des généralités permises qui contrastent heureusement avec des livres maussades comme celui de Guhl et Koner (mentionné pourtant à juste titre dans la bibliographie, où j'aurais fait place à Baumeister et omis l'*Atlas* de Fougères)<sup>3</sup>. Précisément parce qu'il sort des sentiers battus, le volume de M. Picard soulèvera des critiques, mais cela vaut mieux que de faire bâiller. Il est d'ailleurs trop difficile pour des débutants et il y est question de choses *tabou*, comme les mœurs antiphysiques. Voici, prise entre cent, une observation qui donne à penser: « Bien à tort, on ferait de la Grèce antique un pays voué aux passe-temps de *bergeries* factices, du goût d'un Poussin. » Hésiode répond que ce n'est pas vrai. L'auteur réagit plus d'une fois (par exemple p. 53) contre l'illusion de la Grèce toujours gaie et souriante. On a également exagéré le goût des sports (p. 73). La grande qualité de l'illustration, c'est de figurer des monuments peu connus; on possède là un petit Musée bien séduisant.

S. R.

**W. Hege et G. Rodenwaldt.** *L'Acropole.* Paris, A. Lévy, 1931; in-4, 62 pages, avec 100 planches et 37 figures. — « Une bonne photographie, capable de résister à toutes les critiques, est bien loin d'être le produit du hasard. » Ces mots de M. W. Hege devraient être présents à l'esprit de tous

1. Bibliographie très abondante, n'omettant que des travaux périmés (cf. p. 433-470).

2. En héliogravure, est-il dit; non, en rotogravure, qui ne comporte pas de retouches.

3. A ce propos, je crois qu'on ne devrait pas citer sans un *caveat* un ouvrage comme *Ancient furniture*, 1926, qui coûte à peu près 1.000 francs; le lecteur qui le fera venir de New-York ne sera pas content de payer la note.



ceux qui, dans le calme de leur cabinet de travail, trouveront des jouissances exquises à l'étude des cent spécimens que M. Hege a choisis d'entre plus de mille épreuves, prises souvent dans les conditions les plus délicates de lumière et de sécurité. Les clichés étant parfaits, les reproductions aussi bonnes que les clichés, nous avons ici une série de chefs-d'œuvre définitifs, qui font d'autant plus ressortir l'infériorité de certaines illustrations dites héliographiques, bâclées et fuligineuses, qui déshonorent certaines publications dites de luxe (un prochain jour, je nommerai les délinquants). Les édifices et les sculptures étudiées sont le Parthénon, les Propylées, le temple d'Athéna Niké et l'Erechtheion; il y a aussi des aspects généraux de l'Acropole et la reproduction (dans le texte) d'une vieille photographie de la tranchée d'où est sorti le Moschophore. Inutile de dire que la notice de M. J. Rodenwaldt est telle qu'on pouvait l'attendre d'un archéologue aussi informé; la traduction française de MM. V. Zouboff et J. Delaporte se lit sans ennui, malgré le caractère souvent trop abstrait de l'original<sup>1</sup>. En somme, publication remarquable, *well made in Germany*.

S. R.

**P. Graindor.** *Delphes et son oracle*. Le Caire, Misr, 1930; in-4, 30 pages et 17 planches (*Recueil de travaux de l'Université égyptienne*). — « L'enceinte d'Apollon était comme un champ clos où des statues semblaient prolonger les luttes de ceux qui les avaient érigées » (p. 15). Bien dit, n'est-ce pas? Il y a d'autres idées justes exprimées avec une élégance piquante<sup>2</sup>; mais je veux retenir une hypothèse originale. Il s'agit de la fameuse colonne des danseuses. Un oracle bien connu de Magnésie du Méandre, renouvelant un oracle plus ancien, ordonnait d'aller chercher à Thèbes trois Ménades et de fonder trois thiasés de Dionysos. « Je suppose, dit M. Graindor, qu'à la suite de cet oracle les Magnésiens érigèrent la colonne des Ménades ou Thyades. La colonne ornée de feuilles rappellerait le tronc d'arbre où fut trouvée l'image de Dionysos qui motiva la consultation de l'oracle. » La colonne votive, surmontée d'un trépied, que l'on voit aussi sur le vase de Xénophantos à l'Ermitage, représenterait un support d'offrande en honneur dans la région anatolienne. Cela est incontestablement ingénieux.

S. R.

**Theod. Leslie Shear (et autres).** *Corinth, t. V. The Roman villa*. Publié par l'École américaine d'Athènes. Harvard University Press, 1930. In plano (80 × 62), 26 pages, 11 planches, dont plusieurs en couleurs, et 7 figures. — A 1 km. du théâtre de Corinthe, sur la route de Sicyone, au lieu dit *Kokkino-vrysi*, l'École américaine a déblayé en 1925 les restes d'une villa suburbaine. On y a trouvé des mosaïques d'assez bon style (Dionysos, Europe sur le taureau, le berger Pâris?). Le plan, fort irrégulier, semblant témoigner d'une réfection, a été relevé avec précision. Peut-être y avait-il là une villa grecque qui, détruite en 146, aura été restaurée à l'époque romaine; les déblais ont donné des fragments de poterie corinthienne et attique, ainsi que douze

1. P. 26, lire *Cimon*, non *Simon*. Le mot *autarcie*, plusieurs fois répété, ne sera compris que de quelques lecteurs.

2. P. 27 « pas mal de statues » est du français parlé, non écrit.

monnaies grecques. Mais je doute que l'auteur ait raison d'attribuer les mosaïques à l'époque hellénistique, comme celles de Délos; en tous les cas, la preuve n'est pas faite. Les motifs géométriques, quelques-uns fort intéressants, sont de meilleure qualité que les figures.

On a pris soin de nous dire que le format *in plano* a été adopté pour que la tête de Dionysos pût être reproduite en grandeur naturelle. Cette raison ou cette excuse ne vaut rien. Je regrette de dire que la publication de *Corinth V* est un scandale. Que l'argent soit fourni par Pierre ou par Paul, il n'est pas moins déplorable de le gaspiller ainsi et, par la même aberration, d'encombrer les bibliothèques d'un mammoth qu'il faut y coucher, ne pouvant le mettre debout. J'attire très sérieusement là-dessus l'attention des savants américains; ils doivent s'opposer aux prodigalités malfaisantes et ne pas sacrifier le peuple des travailleurs à l'aristocratie des princes du dollar.

S. R.

**Alfred R. Bellinger.** *Catalogue of the coins found at Corinth*, 1925. New Haven et Londres (Milford), 1930; in-4°, 88 pages, avec deux planches. — Plus de 1.300 monnaies ont été découvertes en 1925 au cours des fouilles américaines à Corinthe. Leurs dates s'échelonnent sur 24 siècles, jusqu'aux temps du roi Othon. Les pièces de la Grèce indépendante sont rares; elles deviennent fréquentes à partir de la colonisation romaine. On s'explique difficilement qu'aucune monnaie n'appartienne au règne d'Alexandre et qu'il y en ait si peu de la Ligne Achéenne, alors qu'elle domina sur Corinthe de 243 à 224 et même y frappa monnaie. Tous les empereurs romains sont représentés jusqu'à Constant II (641-668), mais ensuite il y a une lacune jusqu'à Nicéphore I (802-811). La période intermédiaire est celle de l'invasion slave, qui paraît avoir étouffé, à Corinthe, la civilisation byzantine. Même après Nicéphore, les monnaies sont peu nombreuses jusqu'à Michel III et Basile II (866-67), après quoi la série se poursuit sans interruption jusqu'en 1204. Aucune monnaie ne date de la restauration des Paléologues, mais il y a trois *aurei* du petit empire de Nicée. Coins francs, vénitiens, turcs et grecs se succèdent ensuite assez régulièrement.

Celles des monnaies — en grande majorité de bronze — qui ont pu être nettoyées et déchiffrées, l'ont été par la femme de l'auteur du catalogue; elle explique dans un appendice combien elle a eu à se louer de la méthode, sûre et expéditive, préconisée en Allemagne par Krefling.

S. R.

**E. Norman Gardiner**, *Athletics of the ancient world*. Oxford et Londres (Milford), 1930. Gr. in-8, x-246 pages, avec 215 illustrations. — M. Gardiner nous donne ici mieux qu'une nouvelle édition de son ouvrage de 1910 sur le même sujet (*Greek athletic sports and festivals*). D'abord, il y a inclus cette fois (un peu brièvement) ce qui concerne les jeux à l'époque étrusque et romaine; puis, il a tiré le meilleur parti de l'accroissement de nos connaissances depuis vingt ans sur le proche Orient, la Crète et la céramique grecque. Il a également tenu grand compte de la chrono-photographie, en tant qu'elle confirme les motifs adoptés par l'art ou s'en écarte. Ce livre, comme le précédent qu'il remplace, est destiné à devenir classique; la *Gymnastik und Agonistik* de Krause (1841) ne sera plus désormais qu'un souvenir. L'illus-

tration est très intéressante et, en partie, originale. Une traduction française trouverait beaucoup de lecteurs <sup>1</sup>.

S. R.

**P. Graindor.** *Hérode Atticus et sa famille*. Le Caire (Université égyptienne), 1930; in-4°, xiv-251 pages, avec 26 planches. — Depuis l'*Hérode Atticus* de Vidal-Lablache (1872), qui reste un très estimable livre, bien des travaux ont été consacrés à la sophistique impériale, et une importante découverte épigraphique, due à M. Graindor (1912), nous a instruits de la réception triomphale faite par les Athéniens au sophiste Hérode lorsqu'il se décida à rentrer à Athènes (p. 127). « Tout Athènes se porta à sa rencontre sur la Voie Sacrée... à la suite du décret du Peuple, du Sénat et de l'Aréopage. En tête du cortège venaient les statues des dieux, Athéna, Aphrodite, et les prêtres aux longs cheveux et en costume d'apparat. Puis c'étaient un chœur de jeunes garçons et les éphèbes vêtus des chlamydes blanches que le sophiste leur avait données; ils étaient suivis par les membres de l'Aréopage et de la Boulè, tous en vêtements blancs... Tous, y compris les femmes et les enfants, avaient tenu à se porter au-devant du sophiste qui arrivait d'Éleusis précédé des statues de Dionysos, dieu des triomphes, et des deux déesses éleusiniennes... La rencontre des deux cortèges eut lieu en avant d'Éleusis, dans la plaine de Thria, à l'endroit où les Rheitoi se jettent dans la mer. » (Cf. Svensson, *Bull. corr. hell.*, 1926, p. 527 sq., phot. de l'inscription à Bey près de Marathon et détails intéressants sur les réceptions officielles du même genre.) Tout le volume de M. Graindor est une contribution de haute valeur à l'histoire de la Grèce romaine; il est excellemment illustré <sup>2</sup> et pourvu de bons index.

S. R.

**G. Méautis.** *Les épigrammes de Callimaque*. Milan, 1931; in-8, 5 pages. — Dans cette courte brochure, aussi bien écrite que mal ponctuée (c'est la faute d'*Ægyptus*, où elle a paru d'abord), l'auteur indique deux idées dignes d'attention : 1<sup>o</sup> à l'époque hellénistique, le loyalisme royaliste remplace le dévouement à la petite cité; 2<sup>o</sup> Callimaque n'est pas seulement un « artiste du verbe polissant des épithètes rares et chassant des légendes érudites », mais un délicat connaisseur du cœur humain dont certaines œuvres, empreintes d'une mélancolie douce, ont « un charme voilé, qui fait penser à des peintures en grisaille ». D'accord; mais, ailleurs et le plus souvent, il n'est pas ennuyeux à moitié.

S. R.

**J. Barthoux.** *Les fouilles de Hadda. Figures et figurines. Album de photographies*, gr. in-4, 26 pages, 112 planches. Paris, G. Van Oest, 1930. — Hadda est au sud de Djellalabad, près de la route de Kaboul à Peshawar. C'est là que M. J. Barthoux fouilla de 1926 à 1928, découvrant, dans treize sites, cinq cents *stupas* et six mille statues ou statuettes qui les ornaient

1. A la condition de ne pas coûter, comme l'ouvrage anglais, 168 francs !

2. Entre autres de la tête de nègre de Berlin, où M. Graindor a reconnu le disciple d'Hérode nommé Memnon (fig. 3-4).

(*Gazette des Beaux-Arts*, mars 1929, p. 124), dont un lot considérable — je parle des sculptures — a été installé au Musée Guimet. Outre de nombreux Bouddhas, il y a là une foule d'ascètes, de brahmanes, de philosophes, de barbares scythes, de moines, etc. (*ibid.*, p. 128). La matière est rarement le schiste, plus souvent un stuc recouvrant un substratum de grès artificiel ou de terre. Le style est hellénistique, avec peu d'influences hindoues ou sassanides. La date est encore très contestée. Un pèlerin chinois, en 400 de notre ère, vit un millier de *stupas* près de Hadda; en 630, au dire d'un autre pèlerin, tout était à l'abandon et en ruines. Mais les belles sculptures, qui sont nombreuses, paraissent certainement bien antérieures à 400. On s'en fera une idée par le riche album de photographies que nous annonçons, où il y a d'étonnantes œuvres d'art, notamment des têtes de premier ordre. Ce volume a paru en l'absence de M. Barthoux, reparti pour l'Afghanistan et continuant ses fouilles, qui compteront parmi les plus mémorables de notre temps, l'art du Gandhara n'ayant rien fourni d'aussi beau : c'est vraiment l'Inde hellénisée.

S. R.

**Vladimir Dumitrescu.** *Notes concernant l'ornementation peinte zoomorphe et humaine dans les civilisations à céramique peinte de Roumanie et de Susiane.* Bucarest, 1931, 19 p., 12 fig. — De Suse aurait rayonné, vers 2800 avant notre ère, la poterie peinte à décor zoomorphique qui se rencontre en Roumanie, en Galicie, en Ukraine, etc., à l'époque chalcolithique. L'homme, stylisé comme l'animal, s'est trouvé à Petreni (Roumanie) et à Suse sous forme de triangles superposés. M. Ed. Pottier estime également que dans la civilisation de Tripolje (Ukraine), « on remarque certaines formes d'animaux stylisés qui ne sont pas sans rapport avec les simplifications de Suse II » (*J. des Sav.*, 1930, p. 443). Il ne faudrait pas oublier, quand on aborde cette question mystérieuse de la céramique peinte, les peintures autrement importantes du paléolithique espagnol, où la stylisation est poussée très loin (par ex. Ebert, *Lex.*, pl. 109).

S. R.

**C. Diacovici.** *Micia.* Cluj, 1931; in-8, 43 pages, avec un résumé en italien. — Avec Apulum, Potaissa et Porolissum, le fort de Micia, sur la rive gauche du Mures, fut une des places les plus importantes qui assurèrent la domination romaine en Dacie. Il a été exploré par l'auteur et M. S. Mallasz en 1929 et 1930, ainsi que les *canabae* voisines, qui feront l'objet d'une publication ultérieure. Un *castrum* en terre fut remplacé vers 157, là comme ailleurs, par un *castrum* en pierres, dont les murs avaient jusqu'à 1 m. 80 d'épaisseur. La garnison se composait principalement de la cohorte II *Fl. Commagenorum equitata*. Dans un supplément sont reproduites les inscriptions trouvées à Micia depuis 1902 : restauration des thermes sous Caracalla, dédicaces à la Fortune, à Jupiter Dolichenus, à Silvain, à Jupiter Turmazgades, à Liber Pater, à Mars, à Hercule; il est aussi question (n. 11) du *Genius Miciae*.

S. R.

**Nicola Putorti.** *L'Italia antichissima.* Pubblicazione del Museo Civico di Reggio (Calabria) — 4 fascicules de 1929 à 1930; in-8°, 212 pages, 2 planches en couleurs, 114 figures. Casa tipografica Ett. Pilva (Messina). Chaque fasc.



15 lires. — Nous sommes heureux de signaler la publication de M. Nicola Putorti pour deux raisons. La principale est que son musée, peu connu parce qu'il n'est pas sur le passage du tourisme ordinaire, contient de fort belles pièces, dignes d'attention. La seconde est que, contrairement à un usage pratiqué par trop de conservateurs qui se croient les propriétaires de leurs collections et qui en écartent farouchement les travailleurs comme des gêneurs indiscrets, il ouvre largement ses portes et s'attache à faire profiter les autres de ses richesses scientifiques; il suit à cet égard l'exemple de son illustre voisin, Paolo Orsi, de Syracuse. M. Putorti a conçu sa publication sur un plan qui lui permet de procéder par séries variées, sans lien chronologique, et d'aller d'abord au plus pressé pour étudier les objets d'importance. Ce programme se prête aussi à des considérations historiques qui embrassent l'histoire de chaque localité d'où proviennent les antiquités et qui peu à peu constituent un tableau d'ensemble instructif.

L'*Italia antichissima* n'est donc pas un catalogue descriptif; c'est une suite de chapitres détachés, analogues à des articles de Revues, mais concentrés sur un sujet unique dont Rhegium est le centre et qui est l'histoire de la civilisation antique dans la région la plus méridionale de l'Italie. Il est d'ailleurs entendu que cette Italie *antichissima* comprend aussi l'antiquité romaine et même chrétienne; on aurait pu se contenter de dire *antica*.

Depuis 1929, M. Putorti a publié quatre fascicules de son recueil et chacun nous donne des documents d'un haut intérêt. Ils contiennent deux planches en couleurs et plus de cent figures. La grande sculpture y occupe peu de place et se rapporte surtout à l'époque romaine; mettons à part une bonne réplique du torse de l'Athéna de Myron (p. 94, fig. 3), quelques inscriptions, un bel autel sculpté et deux mosaïques. Signalons aussi des petits bronzes de style archaïque ou classique (manches de miroir; fasc. II, p. 99 à 111). La céramique est prépondérante et comprend beaucoup de pièces de beau style. Le morceau principal est une plaque de terre cuite avec relief peint, munie de trous d'attache, qui a dû faire partie d'un fronton ou plutôt d'une frise dans un édifice; en y voit deux jeunes filles courant (non pas des danseuses, comme on l'avait cru), dont le costume ionien et le modelé délicat rappellent les *Corés* de l'Acropole d'Athènes (I, p. 3, fig. 1, meilleure que les planches I et I bis). L'auteur a examiné longuement les représentations diverses où des personnages du même genre ont pris place, mais ces exemples sont si nombreux qu'il est difficile de se décider pour un sujet plutôt que pour un autre; les Néréides fuyant, dans l'épisode de l'Enlèvement de Thétis par Pélée, me sembleraient rentrer dans les hypothèses les plus vraisemblables. D'autres fragments architectoniques (pl. II) attestent l'importance de la décoration en terre cuite dans les édifices de la région, au cours du vi<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècles. Les petits reliefs en terre cuite et les restes de statuettes de Locres et de Medma (fasc. III et IV) constituent, d'autre part, une des séries les plus riches et les plus importantes du Musée de Reggio. L'auteur rappelle (III, p. 140, note) que j'avais vu dans les plaques à trous un art conventionnel et plutôt archaïsant; il est vrai que dans ces ex-voto l'exécution est plus raffinée et plus sèche que dans les exemplaires de Tarente; mais la grande quantité des œuvres qui attestent dans toute cette région la diffusion d'un style sûrement archaïque de la fin du vi<sup>e</sup> ou du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. m'obligerait aujourd'hui à modifier ce passage d'un livre qui date de quarante ans (*Les Statuettes de*

*terre cuite dans l'antiquité*, 1890). A Medma, on retrouve cette même facture stylisée qui produit parfois des chefs-d'œuvre, comme l'Aphrodite tenant Éros sur son bras (IV, fig. 1; voir aussi les têtes des fig. 15 et 20).

Soyons donc reconnaissants à M. Nicola Putorti de ses efforts persévérants pour mettre à notre disposition les ressources de son musée : c'est un bon exemple qu'il donne; on sait combien de petits musées locaux en Italie nous restent inconnus qu'il peu accessibles! Souhaitons bon succès à son recueil et demandons-lui, pour le perfectionner dans les petits détails, d'ajouter à la fin de chaque fascicule une liste des figures avec des renvois aux pages et d'indiquer sur chaque couverture la date de la publication.

Edmond POTTIER.

**Fr. Messerschmidt, A. von Gerkan, K. Ronczewski.** *Nekropolen von Vulci*. Berlin, W. de Gruyter, 1930; in-4°, 163 pages, avec 39 planches et 97 gravures (*Supplementband XII du Jahrbuch des d. Instituts*). — Depuis le ix<sup>e</sup> siècle, l'emplacement de Vulci est à peu près désert, par suite de la *malaria* qui y règne. Des fouilles intensives, entreprises dans un but de lucre, y commencèrent en 1828, par ou pour le prince de Canino. Après sa mort, le terrain passa aux Torlonia (1840). A. François, ingénieur de Livourne, y découvrit en 1857 la grande tombe qui porte son nom, mais mourut de la *malaria* avant d'avoir rien publié. Les fouilles de Marcelliani et Meringhi (1879-1883) furent suivies de celles de M. Gsell (1889), « dont le livre (1891) reste le fondement de nos connaissances sur les ruines de Vulci » (p. 10). Il fallut ensuite attendre jusqu'à nos jours (1928) pour qu'un nouveau Mécène, Ugo Ferraguti, fit reprendre les travaux. De cette immense nécropole, moins explorée qu'exploitée, W. Amelung, pendant qu'il dirigeait l'Institut de Rome, recommandait à ses élèves l'étude minutieuse, qu'a facilitée la complaisance du prince Giovanni Torlonia; ce dernier a permis aussi (1927) de photographier les morceaux de fresques de la tombe François conservées au Musée de la Lungara à Rome depuis 1862. D'une autre tombe à peintures, dite Campanari, on possède des copies molles au British Museum et ailleurs (p. 46 sq.) La tombe François est beaucoup mieux connue et la longue étude qui en a restitué l'ensemble et les détails est la partie la plus importante du présent volume. Parmi les peintures, reproduites photographiquement, il y a des morceaux de premier ordre, comme le profil de Caïle Vipinas (pl. 16), celui de Larth Ulthes (pl. 19), le groupe de Pesna Arcmynas Sveamach et de Rasce (pl. 21), la tête de Rasce (pl. 23), le groupe de Patrocle, Vanth et Achille (pl. 28), la tête d'un Troyen (pl. 39). La date paraît voisine de 320. Les copies édulcorées faites lors de la découverte et même les photographies de Garrucci ne permettaient pas encore de parler du style de ces œuvres, qui nous sont rendues maintenant dans leur grandeur et font quelquefois songer aux fresques de la Sixtine.

S. R.

**Catharine Saunders.** *Vergil's primitive Italy*. New-York et Oxford, 1930; in-8, 226 pages. — Que savait Virgile de l'Italie primitive? Certainement plus que nous, mais moins bien. Né d'une famille d'origine celtique — son nom est celtique, ainsi que celui de sa mère — il a dû recueillir dans sa jeu-

nesse des traditions, encore vivaces, auxquelles s'ajouta ce qu'il lut dans Caton et dans Varron. On s'est aperçu de nos jours seulement que Virgile était informé de la brillante civilisation de la Crète avant les Grecs. S'il a commis, consciemment d'ailleurs, de forts anachronismes, il y a plus d'une de ses erreurs apparentes dont la science accrue du <sup>xix</sup>e siècle l'a libéré. Mlle Catharine Saunders a lu avec soin les travaux de l'érudition italienne et quelques autres, par exemple le *Virgile et les origines d'Ostie* de Carcopino, dont elle s'est, avec raison, beaucoup servie (chap. II); mais j'avoue que je n'aime pas trop sa manière, avec cet abus de citations d'auteurs modernes (voir, par exemple, p. 96, 147), qui est une tare de l'érudition américaine, et que j'ai noté de quelques marques d'inexpérience.

S. R.

**Ian A. Richmond** (directeur de l'École anglaise de Rome), *The City wall of Imperial Rome, from Aurelian to Narses*. Oxford, Clarendon Press (Londres, Milford): gr. in-8, xiv-279 pages, avec 22 planches et 45 figures. — En 1820, l'archéologue italien Antonio Nibby, en collaboration avec l'Anglais Sir William Gell, publiait le grand ouvrage *Mura di Roma*, longtemps le seul qu'on possédât sur ce sujet. Le but des auteurs était de décrire tous les murs défensifs de Rome tels qu'ils subsistaient, après nombre de restaurations, à leur époque. La monographie que nous annonçons poursuit un objet plus restreint, mais avec beaucoup plus de détails; il s'agit seulement du mur impérial. M. Richmond a commenté tous les textes littéraires, pour passer de là à l'étude de l'architecture et de son évolution; puis il donne, à l'aide de ces données diverses, s'éclairant les unes les autres, une histoire suivie du mur impérial depuis sa construction sous Aurélien en 271 jusqu'à l'arrivée de l'armée byzantine devant Rome en 552. Inutile de dire que les anciens dessins, cartes et gravures ont été mis à contribution et reproduits quand ils apportent quelques éléments nouveaux. Ce travail de premier ordre est divisé en quatre sections: 1<sup>o</sup> Caractères généraux et descriptions anciennes, y compris celles de la Renaissance (Poggio et Audebert); 2<sup>o</sup> Évolution architecturale et réparations du mur et des tours; 3<sup>o</sup> Les portes et poternes existantes et celles qui ont disparu; 4<sup>o</sup> Interprétation historique des restes du grand mur, d'Aurélien à Honorius, d'Honorius à Narsès. La restauration d'Honorius, commencée en 401, fut plus complète que ne le feraient croire les vers de Claudien (*De VI consulatu Honorii*, 533-4); mais les travaux, poussés avec la plus grande activité pendant seize mois, paraissent avoir été suspendus après la victoire de Stilicon (402).

S. R.

**A. S. Owen et T. B. L. Webster**. *Excerpta ex antiquis scriptoribus quae ad forum romanum spectant*. Oxford, Clarendon Press, 1930; in-12, v-82 pages, avec une carte. — Pour toutes les grandes questions qui ne cesseront jamais d'occuper les archéologues, il faudrait un petit recueil de textes comme celui-ci, ne fût-ce que pour ménager le temps des futurs chercheurs. Le tout est réparti ici sous 70 chefs, par exemple *Regia*, *Rostra*, *Sacra via*, *Sepulcrum Romuli*, etc. La limite chronologique est l'érection de la colonne de Phocas. On est surpris de ne trouver aucune indication bibliographique à la suite du texte de la *Notitia regionum* (iv<sup>e</sup> siècle). Le *Catalogus auctorum* aurait

dû être analytique, car la rubrique *Corpus inscr. lat.*, suivie de 28 chiffres, ne peut servir de rien à personne et celles de Pline, Tite-Live, Varron, etc., ne sont pas autrement disposées. Une carte utile, à la fin du volume, indique, avec des chiffres qui renvoient à la liste, les monuments dont il subsiste encore des débris. Les textes grecs auraient dû, je crois, être traduits en latin, du moins en note<sup>1</sup>.

S. R.

**Cesare Selvelli.** *L'Arco d'Augusto in Fano*. Fabriano, Gentile, 1930; in-8, 14 pages, avec 2 gravures (extr. des *Atti e Memorie... per le Marche*). — La porte triomphale de Fano, entre Rimini et Ancône, fut achevée en l'an 9 en l'honneur d'Auguste et restaurée par Constantin et Constans. Ce monument a été l'objet des études de l'ingénieur Mancini (1926) et figuré (pl. 9-11) dans le rare ouvrage de Rossini (*Archì triumphali*). L'ensemble offre quelque analogie avec la Porte Noire de Trèves. M. Cesare Selvelli, ingénieur comme Mancini, publie une esquisse un peu différente de la façade; il substitue, sur le claveau supérieur de la grande porte, une *protomé* de lion à celle de taureau ou d'éléphant admise avant lui (les restes actuels sont indistincts). Sur le plus ancien sceau de la commune, qu'il reproduit (p. 11), on voit un lion marchant sous l'arc flanqué de grosses tours avec la légende *In Fani Portis custos est hic leo fortis*. Ce vers léonin paraît lui donner raison.

S. R.

**Fred. W. Shipley.** *C. Sossius, his coins, his triumph, his temple of Apollo*. Saint-Louis, 1930; in-8, p. 73-87 (*Papers in memory of John Max Wulfin*). — Une monnaie de bronze, trouvée à Zante, porte au droit la tête d'Apollon lauré avec la légende ZA, au revers le trépied apollinien et la légende C SOSIVS COS DESIGN. Ce Sossius, consul en 32 avant J.-C., était consul désigné en 33. La monnaie apollinienne de Zante paraît être en relation avec la reconstruction, due audit Sossius, du vieux temple d'Apollon sur le Champ de Mars, près du théâtre de Marcellus, qu'on appela *Apollo Sosianus* pour le distinguer du grand temple d'Apollon construit par Octave, après Actium, sur le Palatin (28). Le vieux temple renouvelé était un vrai musée d'art, enrichi probablement des vols de Sossius en Syrie (38-36); on y voyait des statues d'Apollon, de Latone, d'Artémis, les neuf Muses de Philiskos de Rhodes, l'Apollon citharède de T'marchidès et le fameux groupe des Nio-bides. Sossius était un dévôt d'Apollon. Les fouilles actuellement poursuivies aux abords du théâtre de Marcellus nous rendront-elles les fondations du *Sosianum*<sup>2</sup>?

S. R.

**Jean Hubaux.** *Une épode d'Ovide. Nouvelles recherches au sujet de la basilique souterraine à Rome*. Liège et Paris (Champion), 1930; in-8, 58 pages

1. N° 37, citant l'inscription CIL. VI, 1187, les auteurs ignorent que j'ai complété cet hexamètre (de Claudien) par le mot *orbem*, avec l'approbation de Helbig (*Cultes*, I, p. 192).

2. Du même, dans le même volume de *Papers*, un mémoire intitulé : *The rostra of Julius Caesar* (déplacement des *rostra* mentionné par Dion en 44).



(extrait des *Serta Leodiensia*). — Polémique, d'ailleurs très courtoise, avec M. Carcopino : 1° Le passage de Pline (22,20) sur l'*herbe à cent têtes* n'a pas été correctement interprété; les reliefs de la basilique de la Porta Maggiore ne sont pas nécessairement néo-pythagoriciens et peuvent concerner une secte de *Baptés*; 2° Là où M. Carcopino devine un auteur du temps de Domitien, dans le *Catalepton* n. XIII injurieusement attribué à Virgile, M. Hubaux, se fondant sur des analogies très nuageuses avec l'*Ibis*, déjà notées par M. Galletier, donne cette petite saleté<sup>1</sup> à Ovide, auteur parfois licencieux, mais, comme le remarquait avec raison Voltaire, jamais grossier. Il est vrai qu'un Américain a prétendu faire honneur (?) à Ovide de toute l'*appendix Vergiliana* (1923), mais ce sont là des billevesées. « Si, conclut le savant belge, comme nous avons tenté de l'établir, l'ennemi d'Ovide était, lui aussi, un Bapte, on s'explique que l'auteur de l'*Ibis* ait tenu à glisser, parmi son abondant répertoire des diverses morts par immersion, une allusion plus précise; la fin qu'il souhaite à Ibis-Luccius est celle-là même que la légende prêtait à un poète célèbre, victime de la vengeance des Baptés » (Eupolis). Tout cela est tissu de fils de la Vierge; mais je rends hommage à l'érudition peu commune de M. Hubaux, bon latiniste.

S. R.

**Léon Halkin.** *La date de la publication de la Guerre des Gaules de César*, Bruges, 1930; in-8, 10 pages (extr. des *Mélanges Paul Thomas*). — Conclusions : trois publications partielles, I et II à la fin de 57; III et IV à la fin de 55; V-VII à la fin de 52. Hirtius, après la mort de César, ajouta le livre VIII et donna une édition complète de l'ouvrage avec très peu de retouches, laissant subsister même les contradictions et ajoutant à la fin des livres II, IV et VII les brèves indications relatives au vote des *Supplications* par le Sénat.

X.

**P. Jacobsthal.** *Keltische Grabpfeiler aus Glanum*. Extr. de la *Schumacher Festschrift*, Mayence, 1930; 6 pages, avec une planche et 9 gravures. — Les stèles celtiques du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, trouvées à Glanum (Saint-Remy), ont la forme de piliers quadrangulaires couronnés par une pyramide, analogues à des piliers arcadiens, mais plus encore à ceux de la nécropole de Montefortino. La ressemblance avec une *masséba* de Citium (Chypre) peut être fortuite, mais on a déjà noté des rapports entre l'Arcadie et Chypre (*Cultes*, II, p. 291) et entre l'Arcadie et la Gaule, en passant par l'Italie (*ibid.*, IV, p. 161). L'auteur n'en a rien dit, mais il y a, dans son article, beaucoup de détails utiles, fruits d'un voyage archéologique dans notre Midi<sup>2</sup>.

S. R.

1. Qu'il n'a pas osé traduire en français.

2. Les résultats de ce voyage et de la lecture des ouvrages de feu Vasseur, Clerc, Mouret, etc., ont été développés par l'auteur dans un article du *Jahrbuch des Instituts, Arch. Anzeiger*, 1930. Parmi les vases importés en Provence avant la fondation de Marseille, il y a une oinochoë égéenne et deux céramiques athéniennes du viii<sup>e</sup> siècle; depuis la fondation de la ville, on trouve des fragments de tous les styles, y compris celui de Phocée (connu par les fouilles de Larissa en Asie

**Émile Bonnet.** *Sur une nouvelle brique préromaine découverte à Substantion.* Montpellier, 1931; in-8, 7 pages, avec 2 planches (extr. de *Mons-peliensia*, t. I). — Les briques dites *au cheval* et *à l'oiseau*, trouvées à Substantion, sont généralement considérées comme des imitations de modèles grecs archaïques transmis à la Gaule méditerranéenne par les Étrusques, avant l'invasion des Volkes qui marque un recul de la civilisation<sup>1</sup>. Une brique nouvelle, découverte en 1916 sur la partie ouest du plateau de Substantion, est estampée de deux animaux, cette fois un lévrier et un oiseau. M. Bonnet en a donné une photographie, rapprochée de la peinture d'un lécythe protocorinthien du Musée d'Athènes; l'analogie des silhouettes canines n'est pas contestable.

S. R.

**Bernard Marque.** *Le cheval totem dans l'antiquité et les origines préceltiques et celtiques.* Tulle, Juglard, 1930; in-8, 29 pages. — A en croire l'auteur, le cheval domestique s'appela d'abord *Capal*, du radical *Capa* « dont la répétition imite assez bien le galop »: Chez les Aryens, le cheval se dit *acpa*, *aspa*, métathèse de *capa*. Les *Hispani* ou *Espani* lui doivent leur nom, ainsi que nombre de villes, par exemple *Apremont*. On croyait, jusqu'à présent, que ce nom signifiait *asper mons*; mais la linguistique a encore tant à nous apprendre! De même, la science comparée des religions ne savait pas encore que « toute cause mystérieuse d'influence utile à l'homme se nomme un *totem* »; mais *dies diem docet*.

X.

**Léon Coutil.** *L'art mérovingien et carolingien. Sarcophages, Stèles funéraires, Cryptes, Baptistères, Eglises, Orfèvrerie et Bijouterie.* Extrait des *Mém. de la Soc. archéol. de Bordeaux*, t. XLIV; in-8, 1930; 142 pages, avec 54 planches non numérotées. — Le texte de cet ouvrage est dépourvu de références et très sommaire; mais les planches, contenant toutes de nombreux sujets, sont fort intéressantes. Je cite comme exemple celle où est figurée, en haut, la crypte de Saint-Laurent à Grenoble et, plus bas, 12 chapiteaux de cette crypte, finement dessinés par l'auteur. Petit *Corpus*, indispensable comme instrument de travail, malgré les incorrections typographiques dont une note préliminaire avertit le lecteur.

S. R.

**Nandor Fettich.** *Der Schildbuckel von Herpaly.* *Acta archaeologica*, Copenhague, I, 1930, p. 221-262, avec 10 planches et nombreuses figures. — Le célèbre *umbo* historié de Harpaly en Hongrie (galvano au Musée de Saint-Germain)<sup>2</sup> n'a pas seulement des analogues dans le vaste domaine scytho-

---

Mineure). A la céramique à fig. r. succède une vaisselle blanche et jaune, puis la poterie dite « campanienne » qui paraît avoir été fabriquée par des Grecs dans le pays jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les débuts de la poterie ibérique se relie à la vaisselle ionienne commune des 6<sup>es</sup> et 7<sup>es</sup> siècles. M. Jacobsthal estime qu'il y avait des ateliers de potiers ibériques en Provence même.

1. Cf. Espérandieu, *Rev. arch.*, 1924, II, p. 310.

2. *Catal. ill.*, II, p. 190, avec renvoi à *Bull. arch.*, 1895, p. 41, pl. I.

sarmatique, où l'art ionien, transporté au nord de la Mer Noire, a servi de modèle, mais en Hongrie même, en territoire barbare, c'est-à-dire au delà des anciennes frontières romaines : trouvailles d'Osztopatka, de l'*Elisabethbrücke* (casque argenté et doré avec plaques de verre et pierres de couleurs), de Kecskemet; d'autres rapprochements sont suggérés par des trouvailles, danoises, bulgares, quelques bronzes provinciaux romains de la décadence, etc. L'emploi de divers ethniques fournis par les textes historiques, pour qualifier tous ces objets de même famille, mais néanmoins fort différents, est à éviter; ce qu'il faut, en attendant un *Corpus* de l'*opus barbaricum*, c'est constituer des groupes, et c'est à quoi la riche illustration et les observations techniques du présent mémoire peuvent efficacement contribuer.

S. R.

**Rendel Harris.** *The Sunset Essays*, VIII, *Runnymede*. Cambridge, Heffer, 1931; in-8 carré, 28 pages, avec cartes et gravures. — Runnymède, près de l'île de la Tamise où fut signée la Grande Charte (1215), s'appelle en réalité *Rune-Inead*, c'est-à-dire la « prairie du discours » et était un lieu de réunions solennelles longtemps avant le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Au nord du fleuve, presque vis-à-vis de Runnymede, est *Datchet Mead*, déjà mentionné dans les *Merry wives of Windsor*; or, en égyptien, un Conseil se dit *Tchatchet*. A partir d'ici, nous sommes en vue de Bedlam. « La vallée de la Tamise est saturée de noms qui suggèrent soit le culte du Soleil, soit une connexion avec l'Égypte... La Tamise a été certainement colonisée par des adorateurs du Soleil... Au près des *Sonnings* et de leurs collines, on trouve des traces des *Fir-Nil* ou « hommes du Nil », déguisés sous le nom de *Fern Hills*. Ainsi les « fils du Soleil » sont aussi les « hommes du Nil ». Plus loin, il est question des *Parisii* et naturellement d'Isis; c'est à cette déesse qu'a succédé Notre-Dame dans l'île de la Cité. Cela n'est pas neuf; mais dire que cela est signé du nom d'un savant illustre, victime de l'égyptomanie!

S. R.

**R. Paulsen.** *Die Funde von Numantia* (extr. de Schulten, *Die Ausgrab. von Numantia*, tome II). Munich, Bruckmann, 1931; in-4°, p. 225-281, avec 60 planches. — Commencées par Ad. Schulten en 1905, poursuivies de 1906-1923 par la *Comision de las excavaciones*, les fouilles de Numance (colline de Garray) ont donné une série d'objets les uns antérieurs à la destruction de la ville par les Romains (133), les autres postérieurs à la Numance romaine, qui fut fondée au cours du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Aucune de ces Numance n'était riche; la récolte a été aussi modeste que le butin de Scipion, qui fut obligé de dédommager ses soldats de leur déconvenue. Mais ce qui est d'un grand intérêt, c'est la céramique peinte, dont l'évolution se poursuit du iv<sup>e</sup> au i<sup>er</sup> siècle, avec une tendance progressive à la stylisation. Les tessons décorés d'animaux et de figures humaines, parfaitement reproduits (pl. 14-28), comptent parmi ce que l'antiquité nous a laissé de plus hideux; on pense aux plus mauvais vases de Chypre, aux monnaies celtiques, parfois même aux laideurs américaines. Au point de vue de la religion, du costume, de l'armement, ces pauvres peintures ont pourtant leur intérêt, et leur éditeur a fait de louables efforts pour le mettre en évidence. Une ins-

cription ibérique de quinze caractères gravée sur un vase (pl. 34, 2) aurait dû être l'objet d'une étude spéciale, car plusieurs signes diffèrent de ceux des alphabets publiés, notamment le triangle équilatéral avec perpendiculaire interrompue s'élevant du milieu de la base; il semble que le texte se compose de deux mots, séparés par quatre points superposés. Que ne nous donne-t-on pas une édition mise à jour du vieux recueil de Hübnér !

S. R.

**V. Bardaviu Ponz et R. Thouvenot.** *Fouilles de la région d'Alcañiz* (prov. de Téruel). Paris, E. de Boccard, 1930; in-8, 139 pages, avec 4 planches et 84 figures (Bibl. des Hautes Études hispaniques, fasc. XI, 2). — A l'ouest de Tarragone, dans la vallée d'un affluent de droite de l'Èbre, la colline dite *Alcañiz el Viejo*, à 3 kilomètres au sud d'Alcañiz, a été occupée à l'époque néolithique et aux temps arabes; les fouilles ont donné peu de chose. Elles ont été plus heureuses sur la colline voisine d'El Palao, riche en restes romains et en débris de constructions soignées, parmi lesquelles trois temples, et aussi au *Cabezo del Moro*, long plateau de la même région, où, malgré le nom traditionnel, les traces d'une occupation arabe font défaut, alors que les deux éléments ibérique et romain s'y trouvent en abondance, notamment la poterie romaine décorée. « Les fouilles du *Cabezo del Moro* nous prouvent que, loin d'étendre partout un vernis uniforme, la paix romaine savait unir les éléments les plus composites pour en faire naître une civilisation originale et vivante. » Cette conclusion ne dépasse-t-elle pas un peu l'importance toute relative des constatations faites sur le terrain?

S. R.

**M. Reygasse.** *Programme de recherches sahariennes*. Alger, Imprimerie algérienne, 1930; in-8, 40 pages (extrait des *Territoires du sud de l'Algérie*, t. V). — Mieux qu'un programme : un précis. On lira avec un intérêt particulier ce résumé bien illustré de nos connaissances (dues en partie à l'auteur lui-même) sur l'industrie lithique du Sahara, les gravures rupestres, les sépultures de types variés. Le programme proprement dit, indiquant les recherches les plus urgentes à poursuivre, comprend la fouille complète des tombes du Hoggar, celle des nécropoles contenant des « idoles à tête de chouette<sup>1</sup> », l'étude plus exacte des riches stations à gravures du Sud Oranais, celle des gravures rupestres du Sahara comparées à celles du Soudan, etc. Il y a là du travail pour de longues années; espérons que l'Algérie, devenue si prospère et si riche, en fera les frais.

S. R.

**V. Goloubew.** *L'Age du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam* (extr. du *Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient*). In-8, 46 pages, avec 32 planches. — Cette intéressante étude est fondée sur les fouilles de M. Pajot dans la nécropole de Dong-son (province de Thanh-Hoa), qui a donné une

---

1. P. 33: « Le commandant Touchart a découvert en 1905, aux environs de Tabelbalet, de curieuses idoles à tête de chouette ». Il s'agit, naturellement, de la prétendue chouette d'Hissarlik.



multitude d'objets de bronze et un tout petit nombre d'objets de fer (pointes de lance ou de flèche, une épée chinoise, etc.). La date de ces trouvailles peut être fixée au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Les séries les plus riches sont celles des tambours, des armes et outils, des vases, des objets de parure, des pièces à figuration humaine; le tout, à part quelques bronzes originaux de Chine, de fabrication indigène. « Ce ne fut pas sans surprise que l'on vit apparaître dans les sépultures fouillées par M. Pajot un nombre assez considérable d'outils de pierre, d'un type encore inconnu en Indo-Chine. Ils proviennent de plaques de schiste et ont été obtenus au moyen d'une taille à petits coups et d'un polissage partiel. » Presque toutes les poteries sont faites à la main. L'analyse des bronzes donne 15 p. 100 d'étain et 17 p. 100 de plomb, proportion qui ne s'était pas encore rencontrée. Autant d'énigmes.

S. R.

**Kaj Birket-Smith.** *Contributions to Chipewyan ethnology.* Copenhague, Nordisk Forlag, 1930; gr. in-8, 45 pages, avec 38 figures. — Vivant de chasse et de pêche dans un climat très rude, les Indiens Chipeways se distinguent de leurs voisins Esquimaux par une civilisation un peu plus avancée, mais dérivant d'une source commune. Les instruments et objets fabriqués des Chipeways (armes, appareils pour la pêche, souliers pour aller sur la neige, mocassins, toboggans, sacs, vêtements, etc.), représentés ici par de nombreuses figures, peuvent être utiles pour restituer la vie matérielle des Européens à l'époque du renne et du grand froid.

X.

**L. Couchoud, van Eysinga et R. Stahl.** *Premiers écrits du christianisme* Paris, Rieder, 1930; in-8, 218 pages (*Annales d'hist. du christianisme*). — Recueil de sept dissertations hardies, témoignant toutes d'une connaissance sérieuse des questions traitées : I. *La première édition de saint Paul* (Couchoud). *L'Apostolikon* de Marcion, édition courte restituée par Harnack, a servi de base à l'édition longue, seule canonique; les trois épîtres ajoutées sont d'un autre style; les additions s'expliquent par des raisons doctrinales et autres. — II. *L'Épître aux Galates* (Eysinga). Œuvre d'un pauliniste tardif, qui n'a jamais été juif. Toute justice est rendue à Delafosse (Turmel) quant à la tendance marcionite de l'écrit remanié. — III. *Le style rythmé dans l'Épître à Philémon* (Couchoud). L'auteur ne pensait pas en araméen, mais fait l'usage le plus fin de la langue grecque, comme pour donner en grec un pendant aux anciennes Écritures. — IV. *L'Évangile de Marc a été écrit en latin* (Couchoud). Nouvelle édition d'un mémoire connu, tenant compte des objections de Pernot. Le texte latin original était encore lu par saint Cyprien. — V. *Le Christ chargé d'esprit* (Eysinga). A propos du *Noli me tangere*, crainte d'une déperdition du *pneuma* magique. — VI. *Jésus Barabbas* (Couchoud et Stahl). Le récit est polémique; il s'agissait de prouver, contre les Basilidiens, que ni Simon de Cyrène ni Barabbas n'aurait été crucifié à la place du Messie. Barabbas « Jésus fils du Père » s'opposa au Jésus Messie d'Israël; il avait été relâché, non crucifié. — VII. *Les deux auteurs des Actes des apôtres* (Couchoud et Stahl). Remaniement d'un mémoire de 1925, « Dans le livre des Actes, il y a un auteur qui dit *Hiérosolymes*, un

auteur qui dit *Jérusalem* », etc. L'un est un homme de plein air (Marcion?), l'autre un scribe chrétien (Clément?); mais il y a des *enclaves*.

S. R.

**Robert Eisler.** *Die slavische Uebersetzung der Halosis tès Hierousalèm des Flavius Josephus*. Prague, 1930; extr. de la *Revue Byzantinoslavica*, p. 305-373, avec 4 planches. — M. R. Eisler reprend ici, avec de nouveaux détails, toute l'histoire de la découverte (1860) et de la publication (1906) du texte slave de Josèphe, ainsi que de la controverse encore ouverte à laquelle ce texte désormais célèbre a donné lieu. On trouve avec plaisir (p. 313) la réimpression d'un passage de l'article de l'abbé Lejay dans la *Revue critique* (1906, II, p. 147), que j'ai été le premier à signaler : « Ces additions ne sont pas comparables aux interpolations sûrement chrétiennes des manuscrits de Josèphe. Un juif seul peut en être l'auteur... L'accord s'étend à Tacite, de sorte qu'il faut supposer une source antérieure à la fin du premier siècle. » (A propos de la publication de Berendts, dans les *Texte und Untersuchungen*.) Lejay n'était pas seulement un savant éminent, mais un savant honnête; aussi reçut-il défense d'écrire à la *Revue critique*, mais continua à y collaborer sous le pseudonyme de Manuel Dohl (*Dohl*, en allemand, signifie *Geai*). Il faudrait réunir ses articles. — A la fin de la brochure, on trouve le texte slave des passages importants de la *Halosis* qui manquent dans le *Polémus* grec, avec de bons fac-similés.

S. R.

**J. Turmel.** *Histoire du Diable*. Paris, Riéder, 1931; in-12, 296 pages (Coll. *Christianisme*). — Les Pères furent longtemps à savoir que les mauvais anges avaient été entraînés au mal par Satan. L'origine lointaine de cette doctrine est dans le livre d'Hénoch. Origène enseigne que certains anges ont péché avant l'existence du monde, mais par des actes que nous ignorons. Eusèbe est le premier à nous dire que le Diable fit tomber les autres anges, et cette opinion prévalut, grâce surtout à l'interprétation d'*Apoc.* XII par saint Jérôme. Rejetée d'abord, elle fut reprise par Pierre Lombard qui suivit saint Thomas; dès lors, presque tous les théologiens s'appuyèrent sur l'*Apocalypse*, sur la queue du Dragon balayant les étoiles, pour enseigner la doctrine de l'entraînement des mauvais anges par Satan.

Je prends cet exemple pour donner une idée de la sévère méthode historique de l'auteur, ainsi que de son immense savoir, tout de première main. « Hors de l'histoire, point de salut! » a-t-on dit; si cela est vrai, M. Turmel fera son salut et contribuera à celui de ses lecteurs<sup>1</sup>.

S. R.

---

1. Divisions: *Origine et chute du Diable; activité malfaisante du diable au Ciel et sur la terre, avant et après la fondation de l'Église; lutte de l'Église contre le Diable*. Bien entendu, l'auteur n'ignore pas que le Diable est le dieu mauvais de la métaphysique dualiste (persane), qui a été introduit dans la croyance catholique et qui, pour s'adapter au monothéisme, s'est mué en une créature révoltée contre Dieu. Quant aux Démons, survivances de l'animisme primitif, leur histoire ne se confond pas avec celle du Diable (p. 133).

**Édouard Dujardin.** *Grandeur et décadence de la critique. Le cas de l'abbé Turmel.* Paris, Messein, 1931; in-8, 171 pages. Prix 16 francs. — La partie essentielle de ce volume — œuvre d'un révolutionnaire par moments conservateur — est un essai de réfutation de la thèse de M. Turmel (Delafosse, Coulange, etc.)<sup>1</sup> qui considère comme marcionite, c'est-à-dire du premier tiers du II<sup>e</sup> siècle, tout ce qu'il y a de vraiment paulinien dans les *Épîtres*. Déjà van Manen, le radical hollandais, avait appelé l'épître aux Galates « une adaptation catholique d'une lettre lue dans un cercle marcionite ». Mais l'importance exagérée attribuée à Marcion, l'éditeur des *Épîtres*, se heurte à de graves objections, celle-ci, tout d'abord, que Marcion ne pouvait ignorer les Évangiles et la vie terrestre de Jésus; puis, qu'il y a des influences pauliniennes dans les Évangiles; enfin, que les Nicolaïtes malmenés dans l'*Apocalypse*, antérieure à la fin du I<sup>er</sup> siècle, semblent bien n'être autres que les Pauliniens. Si M. Turmel répond, avec la science scripturaire qu'on lui connaît, aux critiques souvent intéressantes de M. Dujardin, ce sera une joûte instructive pour les historiens<sup>2</sup>.

S. R.

**Jean Pain.** *Jésus dieu de la Pâque.* Paris, Rieder, 1930; in-12, 256 pages (coll. *Christianisme*). — Ce livre bien écrit est l'œuvre d'un habile homme, mais d'un habile homme qui a tort, acharné qu'il est contre les *historicistes* et indûment convaincu par les *mythologues*. La grosse difficulté de l'hypothèse *historiciste*, à l'en croire, « c'est d'impliquer l'existence d'un christianisme intérimaire avant la constitution d'une religion fondée sur les dogmes de la rédemption et de l'eucharistie, étrangers aux Juifs ». Quels Juifs ? Que savons-nous des sectes contemporaines ou à peu près de l'ère chrétienne ? Les travaux de Loeb sur la *Littérature des pauvres* sont inconnus de l'auteur. Connaît-il le Josèphe slave ? Il n'y paraît point. Ce qu'il dit de l'abîme qui sépare l'agape de l'eucharistie est exact, mais l'abîme fut comblé par une conception mystique très ancienne, primitive même, que l'hellénisme populaire ou simplement la religion populaire introduisit dans le christianisme, émancipé de la tutelle jalouse du judaïsme officiel. Dire que « le mythe évangélique est tout entier sorti du rite, du repas de communion », c'est courir à bride abattue dans un sentier imparfaitement frayé et qui ne doit pas être parcouru à cette allure<sup>3</sup>.

S. R.

1. Parfois traité avec un dédain peu convenable, car il s'agit d'un très sérieux érudit.

2. M. Dujardin s'en prend surtout à la critique interne, « emploi à pleins gaz du principe de contradiction », négation de l'*homo duplex*, par opposition à la critique fondée sur la sociologie et l'histoire; ces deux sortes de critiques, à mon avis, ne s'excluent pas, mais il n'en faut exagérer aucune. Il y en a une troisième, la plus trompeuse de toutes, la critique *esthétique*, et M. Dujardin en abuse « à pleins gaz » lorsqu'il veut retrancher des *épîtres* les « pages médiocres, qui dénotent une misérable mentalité » (p. 118). Le beau critérium ! La moitié de Corneille y succomberait.

(3) P. 21 : « A Éleusis, les initiés quittaient leurs vêtements et se plongeaient dans la boue avant d'apercevoir la lumière. » Pas de référence, et pour cause (Plutarque mal compris). Voit-on les empereurs et les grands personnages de leur temps dans cet exercice ? — P. 140, ignorance choquante de Mannhardt, etc.

**Alfred Loisy.** *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, 3 vol. gr. in-8 de 589, 664 et 607 pages. Paris, Nourry, 1931. — La relation détaillée, autorisée par de nombreuses et longues citations, de la vie, des idées et des écrits d'un savant comme M. Alfred Loisy, serait, en tout temps, une contribution capitale à l'histoire scientifique et religieuse des *xix<sup>e</sup>* et *xx<sup>e</sup>* siècles; mais quel intérêt complémentaire doit-elle au fait d'être l'œuvre de M. Loisy lui-même, aux environs de sa soixante-dixième année! Nous avons déjà plusieurs bons exposés du modernisme, cette hérésie de caractère tout scientifique, non dogmatique, née dans l'Église même par suite du progrès des études scripturaires; l'avant-dernière, celle du feu P. Lecanuet, n'est pas la moins approfondie, comme celle de feu A. Houtin n'est pas la moins spirituelle. Mais celle de M. Loisy, outre qu'elle est parfaitement écrite, est de beaucoup la plus amplement documentée, et cela se conçoit, puisque son enseignement, ses livres et ses articles ont été, dès le début, au centre de la controverse qu'ils ont suscitée et ont motivé les adhésions d'hommes d'église et de laïcs dont il s'était fait, jeune encore, le conseiller aussi discret que compétent (je songe à Mgr Mignot et à Hügel). Ce n'est pas ici que l'on peut résumer cette histoire qui ne s'arrête heureusement pas à la bulle d'excommunication : professeur à l'École des Hautes Études et au Collège de France, étendant ses recherches à maints problèmes d'ordre religieux en dehors du christianisme et du judaïsme, notamment à la théorie du sacrifice<sup>1</sup>, aux religions païennes de salut et à leurs mystères, M. Loisy n'a pas cessé de produire des ouvrages dont aucun progrès ultérieur de ces études ne pourra faire abstraction. Pour en revenir aux *Mémoires*, disons que la polémique et la satire n'en sont pas absentes, que l'auteur ne s'épargne pas toujours lui-même et qu'il y a çà et là d'élégants coups d'épingle, de petits chefs-d'œuvre pascalien de psychologie.

Peut-être y aura-t-il lieu d'atténuer un jour la sévérité de maints jugements, par exemple (en quelques endroits) sur Mgr Duchesne, le vrai maître de l'abbé Loisy, mais moins porté que lui vers ce que D. Nisard appelait les « saintes obscurités », et sur l'abbé Houtin, qui, sans être moderniste, mais voltairien, fut le premier historien du modernisme. *Sed non hic locus*.

S. R.

**Jean Valléry-Radot.** *Églises romanes*. Paris, La Renaissance du Livre, 1931; in-8, 189 p., avec 24 planches. — Le sous-titre de ce remarquable petit volume — dont il ne faut pas mesurer le mérite à ses dimensions — dit assez la principale préoccupation de l'auteur : *Filiations et échanges d'influences*. Dans la seconde époque romane, qui fut celle de l'apogée de l'art roman, mais non synchrone en tous les pays de la chrétienté, certaines églises célèbres par leurs qualités artistiques ou leur renommée religieuse (Cluny, Durham, Périgueux, Tours, etc.) devinrent des « foyers de rayonnement »; ce furent les grands monuments qui formèrent l'art (p. 182). La connaissance de l'art roman est aujourd'hui assez avancée pour qu'on puisse reconnaître avec certitude les imitations, les emprunts, dans la marche et le progrès desquels le tracé des routes de pèlerinages, si heureusement mises en lumière

1. « Ce pourrait bien être, de tous mes livres, celui qui m'a coûté le plus de recherches et de soins » (t. III, p. 293).



par M. Bédier, joua certainement un grand rôle. Quant à la naissance du roman primitif, ce qu'on devrait appeler le *Roman I* pour abrégé, les études de M. Puig i Cadafalch ont rendu évidente l'importance du comté de Barcelone, c'est-à-dire de la Catalogne; d'autres ont insisté, avec raison, sur celle de l'Italie du nord, « centre de réception des influences orientales en Occident ». Il manque un index, qui était indispensable<sup>1</sup>.

S. R.

**E. Camps y Cazorla.** *Arquitectura cristiana primitiva, visigoda y asturiana.* — *Arquitectura califal y mozárabe* (*Cartillas de arquitectura española*, III et IV). Madrid, 1929; petit in-8, 20 pages, 28 planches et 32 pages, 30 planches. — M. Camps y Cazorla, qui est un des meilleurs élèves de M. Gómez Moreno, le maître des études archéologiques en Espagne, résume dans ces petits volumes les résultats obtenus après de longues recherches par le « Centre d'Études historiques » de Madrid sur les périodes jusqu'ici mal connues du pré-moyen âge dans la péninsule hispanique. C'est dire tout l'intérêt qu'ils présentent. Certains pourront, sur quelques points, discuter la doctrine. Il semble bien, comme l'a montré M. Georges Marçais, que la mosquée-cathédrale de Cordoue ne s'explique pas uniquement à l'origine par des « précédents espagnols », mais a été inspirée aussi par les monuments de Damas. Peut-être l'étude des monuments visigoths est-elle un peu dogmatique et faudrait-il y faire plus de place à des variantes locales. Nous n'en avons pas moins là, dans l'ensemble, un point de départ solide. L'illustration, bien choisie, éclaire très nettement le texte. — Notons en passant une inadvertance: Kairouan n'est pas au Maroc (*Arquitectura califal y mozárabe*, p. 13). — Sur quel texte repose l'indication si importante qu'après la conquête de Cordoue par les Arabes la cathédrale visigothe fut partagée entre les indigènes convertis à l'Islam et ceux restés chrétiens (*ibid.*, p. 6) ?

E. LAMBERT.

**Vladimir R. Petkovic.** *La Peinture serbe du moyen âge.* I. Belgrade, 1930; in-4°, xi pages et 160 pages de zincogravures. — L'essor qu'ont pris les États balkaniques après la guerre, malgré les pertes et les souffrances endurées, a eu pour résultat la mise en valeur de leurs richesses picturales et décoratives, jusque-là singulièrement négligées et restées inconnues des savants européens<sup>2</sup>. La Serbie n'a pas manqué de suivre le bon exemple donné par la Bulgarie et la Roumanie. Grâce à la générosité de M. M. Pupin, professeur à la *Columbia University* de New-York, l'excellent connaisseur qu'est M. R. Petkovic a pu publier avec luxe la première partie d'un album illustré contenant, classées par localités, les peintures médiévales de son pays, antérieures à la conquête turque qui, là comme ailleurs, n'a semé que des ruines et cherché à abolir le passé. L'âge d'or de l'art serbe et de l'église serbe fut le *xiv<sup>e</sup>* siècle. Le texte comprend une introduction importante, où l'auteur

1. P. 16, le prétendu vers d'Ovide n'est pas un vers; la seconde partie est de moi (1889), mal comprise et popularisée par Déchelette, et je n'ai jamais prétendu qu'elle fit une moitié d'hexamètre, car j'ai toujours su scander les vers latins.

(2) M. G. Millet a fait exception chez nous.

s'inscrit en faux contre la prétendue *école macédonienne*, puis une brève explication des planches (les sujets seulement, sans les dates), une liste des monuments par ordre alphabétique et un lexique iconographique comme on en voudrait posséder beaucoup. Parmi les peintures reproduites, il y en a de fort belles, soutenant la comparaison avec ce que l'art byzantin nous a laissé de meilleur. L'auteur n'a pas tort de parler de la surprise que l'on éprouve devant certaines peintures des églises serbes; c'est presque une révélation. Il nous annonce qu'un grand nombre d'œuvres, avec l'étude systématique de leur iconographie et de leur style, sont réservées pour le volume suivant.

S. R.

**Paul Henry.** *Les Églises de la Moldavie du Nord*. Paris, Leroux, in-fol., 320 pages et 68 planches. — Après des archéologues roumains — Stefanescu Bals, Jorga, Tafrali et bien d'autres — qui nous ont révélé l'art médiéval de leur pays, l'auteur, qui dirige l'Institut français de Hautes Études à Bucarest, a décrit dans leur ensemble, avec l'appui d'un magnifique album de planches, les églises de la Moldavie jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Au xve siècle, sous Étienne le Grand (1457-1504) et ses successeurs immédiats, nous assistons à une véritable floraison d'églises, en partie bien conservées et d'un style architectural particulier. A côté d'influences byzantines, pour ainsi dire fondamentales, on y reconnaît celles de pays voisins, Serbie, Bulgarie, Pologne, Hongrie, par lesquels se sont transmis, dans des conditions encore fort obscures, les modèles de l'Orient et de l'Occident. Il se trouve que l'art byzantin nous est moins bien connu aujourd'hui par Constantinople que par ce qu'on pourrait appeler ses colonies. Au xvi<sup>e</sup> siècle, après l'époque d'Étienne le Grand, la peinture commence à l'emporter sur l'architecture, ou plutôt le décor des églises, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, occupe plus les artistes que les constructions nouvelles. « Les architectes d'Étienne le Grand, écrit M. Diehl dans la préface, avaient demandé à la polychromie des matériaux, conformément à la tradition byzantine, le décor extérieur de leurs édifices; le xvi<sup>e</sup> siècle couvrit de fresques toutes les parois extérieures de ses monuments. » On songe à S. Marc de Venise et à la cathédrale d'Orvieto. Il y a là un art d'une qualité supérieure, hier encore presque inconnu, mais dont aucune histoire de la peinture, si sommaire soit-elle, ne pourra désormais faire abstraction. Ici encore, il est plus facile d'admirer que d'expliquer, c'est-à-dire de remonter aux sources, de faire la part de Byzance, de la Serbie, même de la Renaissance italienne. Chose très étrange, l'école athonite ne semble pas compter parmi les inspiratrices de la peinture moldave<sup>1</sup>. — Très bel ouvrage et qui fait grand honneur à la nouvelle série des *Monuments de l'art byzantin*.

S. R.

**J. Meurgey.** *Les Heures de Tournus*. Mâcon, Protat, 1930; in-8, 18 pages, avec 13 planches (extr. des *Mém. de la Soc. de Tournus*, t. XXXI). — Ce beau manuscrit, donné à l'hôpital de Tournus par Mme de Laduye, est un

1. Observation de Strzygowski, qui croit plutôt à l'influence moldave sur l'Athos.

livre d'Heures enluminé vers 1470 par l'atelier de G. Vrelant à Bruges; il appartient d'abord à Galéas Marie Sforza-Visconti, assassiné en 1476, puis aux Tabourot des Accords. Les miniatures et leurs bordures sont d'une qualité inégale; les planches qui les suivent reproduisent des emblèmes et armoiries des Sforza-Visconti. La publication témoigne de soin et de compétence; la notice sur Vrelant est bien informée<sup>1</sup>.

S. R.

**Pierre Champion.** *Notice des manuscrits du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.* Paris, H. Champion, 1930; gr. in-8, 32 pages et 11 planches. — Nous apprenons, par cette luxueuse brochure, que le manuscrit du Procès au British Museum (Stowe 84), autrefois consulté par Edm. Richer, le premier historien de Jeanne d'Arc (1628), est l'exemplaire royal remis par Louis XI au Trésor des Chartes, où il fut sans doute volé sous Louis XV. Celui de la famille d'Orléans, à la Bibliothèque Nationale, est le plus complet, mais peut être quelquefois corrigé par le manuscrit Stowe et le manuscrit abrégé dit de Notre-Dame. « Chose rare..., nous possédons tous les manuscrits originaux, authentiqués par les notaires, de la cause de la Réhabilitation ! » On attend du zèle éclairé de l'auteur une édition nouvelle avec traduction de ce procès, astucieusement conduit et plein de lacunes voulues. — P. 10, M. Champion parle du culte « ininterrompu » de Jeanne à Orléans; non, il y eut une courte interruption, causée par la fraude mystérieuse de Jeanne des Armoises. Faut-il croire, avec Anatole France, que Charles VII, capable de tout, ne fut pas étranger à cette fraude-là et y intéressa les frères de Jeanne ? M. Champion s'efforcera sans doute, à son tour, d'éclairer cet épisode très obscur.

S. R.

**R. Schneider.** *La peinture italienne du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle;* gr. in-8, 70 pages et 73 planches<sup>2</sup>. Paris, Van Oest, 1930. — La mode n'est plus à l'« éreintement » des Bolonais. Fidèle à son titre, l'auteur ne leur a pas fait une place excessive, mais il ne les a pas non plus trop subordonnés — même le P. Pozzo — à leurs prédécesseurs de l'âge d'or. « L'archaïsme moderne, qui condamne l'art baroque comme infecté du péché de science, n'est peut-être qu'un dilettantisme différent; il mesure la sincérité à la gaucherie » (p. 24). On sait assez que M. Schneider n'a pas seulement du savoir, mais beaucoup d'esprit; je ne vois personne, depuis Fromentin, qui ait mieux écrit sur la peinture. Si je voulais citer de charmants spécimens de sa critique, je n'en finirais pas. Notons seulement qu'en un sujet où l'évolution des idées domine celle du goût et des techniques, il a très justement marqué l'influence de la Contre-Réforme, « d'abord austère à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, puis triomphante », non sans faire observer que le Concile de Trente n'explique pas toute la peinture religieuse (p. 31); mais le programme de l'art

1. Le même auteur a publié une notice, avec d'admirables images, sur les principales miniatures de Chantilly.

2. Elles sont, en général, bien choisies; mais le petit Lotto bellinesque du Louvre ne donne pas une idée de cet artiste. Rosalba aussi a fait mieux que le portrait du Louvre (p. 54).

n'est plus celui de la foi naïve et populaire; c'est celui que dictent ou inspirent les docteurs des grands Ordres, en particulier les jésuites. L'art exprime une sensibilité religieuse nouvelle, le mysticisme et l'ascétisme que permet et contrôle l'Église. On attend avec impatience tout ce que M. Émile Mâle nous apprendra, dans un prochain livre, à ce sujet (cf. *Rev. des Deux Mondes*, mai 1927)<sup>1</sup>.

S. R.

**Louis Hourticq.** *Le problème de Giorgione*. Paris, Hachette, 1930; in-8, 212 pages, avec 15 planches et 20 gravures dans le texte. — E. Müntz accusait la critique morellienne d'appauvrir les riches pour enrichir les pauvres. On ferait le reproche inverse à M. Hourticq, qui réagit avec beaucoup d'esprit, mais quelque parti pris, contre le *pangiorgonisme* de H. Cook et de Justi. « C'est en étudiant les plus illustres tableaux du bagage traditionnel de Giorgione que l'on peut évaluer son importance dans l'histoire de la peinture. Ces tableaux sont la *Vénus* de Dresde, le *Concert champêtre* du Louvre, le *Concert* du palais Pitti. Le premier et le second sont de Titien; le troisième est de Sebastiano (p. 80). » Ce que l'auteur est bien obligé de laisser à Giorgione — la *Madone* de Castelfranco, l'*Orage* de Giovanelli, les *Philosophes* (appelés les trois *Mages*) de Vienne, la *Lucrèce* de l'Ermitage, les fresques du *Fondaco dei Tedeschi* (connues par les gravures de Zanetti), plus quelques portraits (dont deux attribués pour la première fois au maître, avec raison) — tout cela ne lui semble pas le bagage d'un artiste de génie, mais seulement « d'un visionnaire hardi du drame de la lumière ». M. Hourticq oppose très justement le vague Giorgione des deux éditions de Vasari à celui de Ridolfi (1648); mais, dans l'intervalle, il y a les *neuf* Giorgione de la collection Andrea Vendramin (1627), tous disparus par suite de quelque incendie et dont il ne dit rien (cf. *Rev. arch.*, 1923, II, p. 359). Son livre assez paradoxal, le premier qu'un critique français consacre à Giorgione, est d'ailleurs parfaitement écrit et illustré.

S. R.

**G. Cohen.** *Un grand romancier d'amour et d'aventure au XII<sup>e</sup> siècle. Chrétien de Troyes*. Paris, Boivin, 1931; gr. in-8, 513 pages. — La littérature du Moyen âge français n'est pas un *bloc* : elle a des hauts et des bas. Son âge d'or est la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Alors fleurit Chrétien de Troyes († 1188?), inspirateur indirect de R. Wagner, auteur d'*Erec et Enide*, de *Cligès*, du *Lancelot*, d'*Ivain*, de *Perceval*, peut-être d'un *Tristan* qui reste à découvrir. Il fut, ou peu s'en faut, l'inventeur de l'amour courtois « flot de dentelles sur une gorge nue » (p. 34), conseiller aussi de vaillance et de prouesses. Tout cela devient aisément accessible par des résumés critiques et de nombreux extraits, texte et traduction. Que les archéologues n'espèrent pas y trouver, comme dans Homère ou Virgile, beaucoup de *Realien*, si ce n'est des descriptions de costumes et d'armures, avec de rares détails connus

1. P. 63, il manque le *Michel-Ange* de Romain Rolland, court chef-d'œuvre. — P. 39, il ne peut vraiment pas être question du « genre Herculaneum » à propos de d'Albane († 1660).



d'ailleurs (p. 162)<sup>1</sup>. Ce qui préoccupe surtout Chrétien c'est la psychologie, comme nous dirions aujourd'hui, et surtout la psychologie amoureuse. Mais quel intarissable bavardage! « Tant parles que trop m'annies » dit une dame dans *Ivain* (p. 314). Combien M. Cohen a raison de parler une fois de « la puérilité, fréquente dans l'intelligence médiévale » et de « tout son symbolisme radoteur »! Il ne s'exprime pas souvent ainsi; il préfère louer. C'est lui surtout qu'il faut louer d'avoir « débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers » et d'initier ceux qui auront le plaisir de le lire à une bonne partie de la « matière de Bretagne ».

S. R.

**Madeleine Massoul.** *Guide du Musée de Nérès-les-Bains.* Avec une préface de **Maurice Prou.** Montluçon, Eyboullet, 1930; in-8, xi-52 pages, avec 14 figures. — Nérès (*Neriomagus*, domaine du dieu Nerio) fut une ville romaine florissante dont il reste peu de chose. Les monuments ont disparu, sauf une partie du théâtre (les prétendues arènes) et les thermes, sauvés de la destruction en 1925. Des nombreuses antiquités trouvées en ce lieu, les plus importantes ont été conservées grâce à l'architecte de l'établissement thermal, Esmonnot, auquel on doit aussi un plan des ruines. La municipalité a réservé deux salles de l'Hôtel de Ville agrandi pour recevoir les petits objets légués ou donnés par différents collectionneurs; l'organisation de ce modeste Musée a été confié par le maire, docteur Decloux, à Mme Massoul qui, bonne céramiste elle-même, a décrit avec un soin particulier les débris de vases et de terres cuites. Quelques objets, entre autres une belle aiguière de bronze, ont été reproduits dans le texte. Ceux qui ont été légués par Moreau, dit *de Nérès*, ne sont pas de provenance locale certaine; j'ai lieu de croire que cet amateur bien en fonds s'est plus d'une fois laissé tromper par les marchands sur l'origine des bibelots qu'il leur achetait. — La préface de feu Maurice Prou est, comme on pouvait s'y attendre, excellente.

S. R.

**Musée du Louvre.** *Histoire des collections de peintures.* Paris, Musées Nationaux, 1930, in-8, 107 pages. — Chaque école a été traitée par un rédacteur différent : G. Brière (École française); L. Hauteœur (École italienne); G. Rouchès (École espagnole); Mme Brière-Misme (Écoles septentrionales). Il n'existait encore aucun travail d'ensemble à ce sujet; des notices provisoires avaient seulement été distribuées aux membres de la *Société des amis du Louvre*; celle de M. Rouchès était inédite et offre un intérêt particulier à cause des détails où elle entre sur les collections espagnoles de Louis-Philippe, si misérablement dispersées dans une vente à Londres. Inutile de dire — les noms des auteurs suffisent — que ce petit livre est bien informé et agréable à lire; il doit former la préface du nouveau catalogue en trois volumes des peintures du Louvre.

S. R.

---

1. Un passage intéressant (p. 240) concerne un atelier de tapisserie et de tissage où se pratique le *sweating system*.

**National Gallery of Scotland. Illustrations**, Edinburgh, au Musée, 1930; in-8, 128 pages d'illustrations avec courtes légendes. — La gloire de cette galerie d'Édimbourg sont les portraits anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont il ne peut être question ici; mais il y a aussi d'excellents spécimens des écoles primitives et de la Renaissance, moins connus qu'ils ne mériteraient de l'être, et deux belles sculptures grecques, la stèle d'Aristomaché et un torse d'Aphrodite en marbre gris, d'un galbe charmant, qui aurait dû être reproduit sous deux faces. Il provient, suivant le catalogue de Rob. Gibb, que j'ai sous les yeux, de la collection Torrie, non mentionnée par Michaelis. Je signale ici, puisque l'occasion s'en présente, une notice de ce savant dans son bref catalogue des antiquités d'Édimbourg (*Ancient marbles*, p. 298, n. 22) : « Homme à cheval, fragment de Bavay, l'ancienne capitale des Nerviens. » Rien ne justifie cette indication de provenance; je le montrerai ailleurs.

S. R.

**Paolino Mingazzini. Vasi della Collezione Castellani. Catalogo.** 1 vol. texte, 379 p., 1 vol. 100 pl. Libreria dello Stato. Roma, 1930, anno VIII. Prix: 400 lire. — Le travail de M. P. Mingazzini est considérable et mérite des éloges; il apporte une contribution importante aux études de céramographie antique et le plan en est excellent. Non seulement l'auteur décrit d'une façon exacte et détaillée chacune des pièces qu'il a sous les yeux et en fournit une bibliographie complète, mais il cherche à en dater l'époque en exposant les raisons de son choix et il signale les « similaires » que l'on rencontre dans d'autres collections. Ce ne sont pas là, à proprement parler, des nouveautés, puisque divers catalogues récents ont usé déjà de ces procédés d'exécution, mais il est juste de dire qu'on les trouve réunis et développés chez M. Mingazzini avec une ampleur et une régularité qui lui donnent le pas sur les autres.

Une Introduction qui rend hommage aux anciens possesseurs de la Collection, Alfred Castellani et son fils Auguste, et qui retrace d'une façon touchante les conditions dans lesquelles le Catalogue a été rédigé, nous fait connaître qu'il a fallu huit années pour le mettre sur pied et quatre années pour l'éditer. Encore n'avons-nous ici que les séries les plus anciennes, y compris les vases attiques à figures noires; tout ce qui concerne les figures rouges et les catégories suivantes en est absent. Bien que nulle part l'auteur ne fasse allusion à une seconde partie, nous espérons bien qu'on s'en occupe dès maintenant, car la Collection Castellani contenait des pièces très importantes pour l'époque du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle.

L'examen détaillé d'une œuvre aussi riche en observations de tout genre excéderait les limites ordinaires d'un compte rendu. Je me bornerai d'abord à quelques remarques d'ordre général.

L'auteur nous donne un Catalogue scientifique, mais non pas le *Corpus* de la Collection Castellani. Il a fait dans ses planches un choix très abondant des types principaux; il ne s'est pas astreint à reproduire tous les exemplaires qu'il décrit. On peut le regretter, car il aurait suffi de placer, dans le texte, un croquis des vases secondaires (comme on l'a fait dans l'excellent Catalogue du Musée de Toronto) et l'on aurait eu un répertoire complet de l'ensemble. Comme on ne peut songer à recommencer pour le *Corpus Vasorum* le travail définitif de M. Mingazzini, cette addition eût comblé une lacune qui subsistera. On aimerait aussi, pour la commodité du lecteur, trouver

en haut de chaque page, en titre courant, l'intitulé du groupe décrit, plutôt que la répétition constante du titre de l'ouvrage et du nom de l'auteur qui ne sont d'aucune utilité. Ce sont des petits détails matériels, mais importants pour rendre pratique l'usage d'un livre; de même, dans les planches, le numéro du vase à côté du numéro de figure eût été facile à ajouter, puisque la numérotation était faite pour tous les spécimens de la collection. Enfin il eût été utile de marquer d'un signe ou d'un *bis* les figures représentant un autre aspect du même vase.

Voici maintenant quelques observations relatives aux commentaires qui accompagnent les descriptions.

P. 88. Je ne crois pas que les grands plats à rebord qui accompagnent les jarres de Caeré soient des braseros; ce sont d'énormes soucoupes sur lesquelles on plaçait le vase lui-même, rempli d'huile ou d'autre liquide, et le suintement de ce liquide était recueilli dans le plat. Encore aujourd'hui on emploie, dans certains dépôts de jarres d'huile, un dispositif semblable.

P. 131. Les dates basses proposées pour le style « mesocorinzio » (époque contemporaine de Clitias et d'Amasis) ne me paraissent acceptables que si l'on y voit une prolongation naturelle d'un genre créé antérieurement. Trop souvent on date rigoureusement les vases d'après les tombes où on les trouve, sans prendre garde que ces produits peuvent représenter des survivances de fabrication ou des spécimens qu'on a conservés pendant longtemps (comme dans le tumulus de Marathon; cf. *Revue arch.*, 1921, I, p. 19). J'ai beaucoup de peine à me persuader que toutes les coupes béotiennes à oiseaux, datées par M. Ure, soient de la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle et que la formation du type ne soit pas sensiblement plus reculée. Il ne faut pas confondre les « créations » avec les « persistances »; cette erreur fautive, à mon avis, beaucoup d'appréciations chronologiques. — P. 149. Les aryballes annulaires « en forme d'échaudés » sont souvent trouvés à Rhodes, mais il n'y a pas de raisons sérieuses d'en placer la fabrication dans cette île, dont l'argile très micacée est assez facile à reconnaître. — P. 155. Le vernis tourné au rouge n'est pas le résultat d'un « excès de cuisson »; c'est un coup d'air qui a pénétré dans le four mal clos et qui a déterminé une flamme oxydante. Le cratère n° 392 porte une inscription dénuée de sens en lettres *corinthiennes*; pourquoi l'attribuer à un Étrusque? M. Greifenhagen, qui le mentionne (p. 78, n° 50 des *Attische schwarzfig. Vas.*), le considère avec raison comme corinthien. — P. 159. De même, parmi les vases plastiques (*configurati*), certains sont dits étrusques. Pourquoi? L'argile pourrait être un indice, mais elle n'est pas spécifiée ici. — P. 173. La datation des hydries de Caeré (pour le n° 413, lire pl. XXXVIII au lieu de XXXIII) paraît trop basse et, en général, on remarque chez l'auteur une tendance à rajeunir toutes les séries chronologiques du vi<sup>e</sup> siècle. C'est sans doute l'influence des arguments fondés par M. Langlotz dans sa *Zeitbestimmung* sur les comparaisons à faire entre la sculpture et la peinture de vases, comparaisons intéressantes et justes, mais qui ne doivent pas faire oublier que la peinture était certainement en avance sur la sculpture, parce qu'elle offrait plus de facilités pour rendre les attitudes, les mouvements, le jeu des plis des vêtements, etc. (*Catalogue Vases du Louvre*, p. 633 et suiv.) Il y a une sorte de « décalage » à observer, qui implique des dates un peu différentes pour les œuvres peintes et pour les œuvres modelées. — P. 179. Pourquoi le vase n° 418, hydrie décorée de bandes superposées,

est-il qualifié de « vaso teriomorfo »? — P. 210 et *passim*. Il ne faudrait pas appeler « Satiro » ce qui est un « Sileno ». Ce sont deux êtres mythologiques différents. — P. 212, n° 446. Ce dinos si important, signé par Exékias et donné par Epainétos à Charops, n'est pas reproduit dans les planches, ce qui paraît surprenant; il faut aller le chercher dans Hoppin, *Blackfig. Vas.*, p. 104-105, n° 8. — P. 216. L'auteur signale un fait jusqu'à présent peu expliqué : c'est que le revers des vases contient assez souvent des éléments stylistiques différents de ceux du côté principal et plus anciens. Entre les deux peintures, on pourrait supposer une dizaine d'années de distance. Voir *Catal. Vas. du Louvre*, p. 798 et p. 877) — P. 220. Le *Corpus Vasorum* est mal cité (E 844, pl. IV, fig. 3 et 11). Il faudrait écrire: Louvre, III H d, pl. 4, fig. 3 et 11. — P. 232 et *passim*. Une faute trop souvent répétée: *Revue*. — P. 262, n° 495. Des restaurations importantes sont indiquées ici (cf. aussi n° 446). C'est une observation rare dans les descriptions; on est surpris qu'une collection formée à cette époque ait si peu subi les malfaçons des réparateurs.

Un Appendice intéressant termine le texte. Sur la nature et la destination des amphores panathénaïques, M. Mingazzini développe une idée nouvelle. La vraie récompense du concours, l'amphore contenant l'huile sacrée de la déesse, devait être en métal, sans doute en bronze; le vase de terre cuite ne serait qu'un succédané, un rappel de la fête dont la fabrication était libre et que les potiers pouvaient vendre à tout venant. Les critiques et les réfutations que l'auteur fait valoir contre les opinions antérieures sont assez fortes; les arguments pour soutenir sa propre explication me semblent moins convaincants.

Des index nombreux et soignés, quatre planches de fac-similés pour les inscriptions peintes ou incisées terminent cet ouvrage excellent qui mérite toutes nos félicitations.

Edmond POTTIER.

**Gisela Richter.** *Handbook of the Classical Collection.* New-York, Metropolitan Museum, 1930. Nouvelle édition augmentée; in-8, 380 pages, avec 257 figures. — Texte, illustrations, papier, index, tout est également digne d'éloges et d'imitation; je ne crois pas qu'il y ait de Musée au monde qui puisse rivaliser, à cet égard, avec le *Metropolitan*. Et que de richesses s'y sont accumulées depuis 1905, époque où le Musée d'antiques ne possédait, en dehors de la collection Cesnola, que le chariot de bronze étrusque acquis en 1903, les fresques de Boscoreale achetées la même année, les bronzes de la collection Marquard (1897), la collection de verrerie de Charvet, aussi donnée par Marquand, enfin la collection King de pierres gravées (1881), des vases de bucchero, d'Hadra et d'Athènes! En vingt-cinq ans, le nain est devenu un colosse, grâce aux fonds créés par Rogers et Fletcher, grâce à J. Pierpont Morgan et — *last but not least* — au directeur du *Metropolitan* et à la conservatrice des antiques, laborieuse et spirituelle autrice de ce Manuel<sup>1</sup>.

S. R.

---

1. Je me méfie de la figure 216, dite archaïsante.



**Christine Alexander.** *Unpublished fragments of Roman sarcophagi in the Metropolitan Museum of art* (extr. des *Metropolitan Museum Studies*, t. III, 1, décembre 1930). — Outre quelques sarcophages antiques complets, le Musée de New-York possède une petite série de fragments qui ont été très bien publiés et commentés par l'autrice (Oreste, Électre, Iphigénie, Marsyas, Mars et Silvia, Saisons). Les trois morceaux les plus remarquables, attribués au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, sont une tête de Barbare, une d'Amazone et une de Marsyas. Je sais gré à Miss Alexander de n'avoir pas essayé d'expliquer le choix de ces sujets par le symbolisme funéraire. Le barbare, qui est barbu, n'est certainement pas un Gaulois, comme il est dit p. 40<sup>1</sup>.

S. R.

**Karl Baedeker.** *Belgique et Luxembourg.* Leipzig et Paris, 1928; in-8, xlv+346 pages avec 14 cartes et 28 plans. — Vingtième édition de ce *Guide*, comprenant seulement la Belgique et le Luxembourg (non la Hollande). L'introduction sur l'art en Belgique est de M. J. Mesnil et témoigne d'une information bien condensée (je ne vois pas la moindre trace de folie dans la *Mort de la Vierge* de H. van der Goyt à Bruges). Par suite de remaniements presque continuels, les notices sur les grands Musées ne sont déjà plus à jour. Celles de petites collections contenant des œuvres remarquables (Mariemont, Arlon) semblent bien sommaires; il y a quelques chefs-d'œuvre de l'art grec à Mariemont (coll. Warocqué, catal. Fr. Cumont, non signalé). Mais ce *Guide* mérite bien plus d'éloges que de critiques.

S. R.

**Matila C. Ghyka.** *Le nombre d'or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale.* Tome I. *Les rythmes*, précédé d'une lettre de **M. Paul Valéry**. Paris, Gallimard, 1931; in-8, 169 pages, avec 48 planches. — Suite et amplification de *L'Esthétique des proportions* (1927), ce livre, qui doit être suivi d'un autre, n'est pas d'une lecture plus aisée, ce qui tient non au manque de clarté de l'auteur — il écrit une langue irréprochable — mais à l'extrême difficulté du sujet, étude mathématique et parfois mystique des notions de rapport, de proportion et d'harmonie. Qui peut se flatter de lire sans peine le *Timée* ou l'œuvre du pythagoricien Nicomaque? La *Section dorée*, c'est-à-dire le partage d'une grandeur en moyenne et extrême raison, joue ici un grand rôle, ainsi que le rapport  $\sqrt{\frac{5+1}{2}}$  dit  $\varphi$ ,

cher à feu Sir Theodore Cook, lequel se retrouve dans les figures géométriques dérivées du pentagone régulier. « Quel poème que l'analyse de  $\varphi$  ! », écrit M. Valéry dans sa lettre-préface. Une idée générale, développée par l'auteur, c'est que l'application de la Loi du Nombre à l'esthétique est un caractère essentiel de la civilisation méditerranéenne, éprise de proportion et d'harmonie, non seulement dans l'architecture et la plastique, mais dans les domaines de la métaphysique et de la sensibilité. Je m'en tiens là : que celui

1. Dans la bibliographie (p. 46), le *Rép. de la stat.* est cité (fautivement, d'ailleurs), mais non le *Rép. des reliefs*.

qui n'est pas géomètre reste dehors. Mais M. Ghyka n'a négligé, dans sa poursuite des harmonies cachées, ni la poésie (y compris celle qu'on ne comprend pas), ni la religion, ni même les modalités changeantes de l'amour <sup>1</sup>.

S. R.

**F. Brunot.** *Histoire de la langue française, des origines à 1900.* Tome VI, 2 *La langue des sciences* (par M. Max Fuchs). *La langue des arts.* Paris, Colin, 1930; gr. in-8, 860 pages. — Qu'on lise une biographie d'artiste, ou même un *Salon* : la langue de l'auteur, sauf exceptions, n'est pas entendue de tout le monde et comprend nombre de vocables que la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle ignorait encore. Sous quelle influence, quand et comment s'est formé ce jargon artistique et esthétique, depuis longtemps admis dans nos dictionnaires? Sous l'influence de l'Italie, d'abord, et autour de Poussin; de cette époque datent *attitude, clair et obscur, dessin, grisaille, madone, sveltes*; la traduction, par Fréart de Chambréy, du *Traité de la peinture* de Léonard (1651) naturalise *air de tête, agencement des draperies, contour, demi-teinte, point de vue, raccourci*, etc. Puis vint, comme facteur important de la langue artistique, la traduction, par Roger de Piles (1673), du traité de Du Fresnoy *De arte graphica*. Mais, depuis 1670 surtout, le vocabulaire bien français de la littérature s'introduisit de plus en plus dans la critique d'art : on n'emprunta plus, on ne traduisit plus, on transposa; on parla d'*expression, de style, de sympathie ou d'antipathie des couleurs*, etc. La musique aussi (*accord, concert*) fut mise à contribution. Je m'arrête; mais ce m'est une occasion, saisie avec plaisir, de rendre hommage — puisque le sujet touche au nôtre — à l'admirable *Histoire de la langue française* qui conservera à la postérité la plus reculée le nom de son laborieux et savant auteur.

S. R.

**Seymour de Ricci.** *English collections of books and manuscripts (1530-1930) and their marks of ownership.* Cambridge, University Press, 1930; in-8, 203 pages, avec 8 planches et 24 illustrations dans le texte : 75 francs. — La formation de grandes bibliothèques a été, au xviii<sup>e</sup> siècle surtout, une des manifestations du dilettantisme britannique. Aussi rencontrons-nous, dans cette érudite et divertissante histoire, bien des noms de collectionneurs d'antiques et d'œuvres d'art plus récentes, déjà familiers aux lecteurs de Waagen et de Michaelis. Que reste-t-il de ces splendides *librairies*, dont la première, paraît-il, fut celle de John Leland, contemporain de Cromwell? Nous en trouvons ici bien des oraisons funèbres, mais aussi l'histoire de donations, de legs magnifiques faits aux Universités et aux bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne. — L'auteur a fait imprimer les quatre

1. Voici (p. 70) ce que les philologues et archéologues n'admettront pas sans grimace : « La transmission aux gothiques de cette conception ésotérique de l'architecture se fit par les corporations de bâtisseurs et la philosophie néoplatonicienne; l'esprit celto-nordique féconda et renouvela la théorie classique de la proportion en y incorporant le rêve, la *forêt gothique* » (cf. p. 77). A la page suivante, on lit des choses surprenantes sur l'initiation d'Éleusis, fondées parfois sur des autorités qui n'en sont pas.

conférences qu'il a faites à ce sujet à Cambridge au mois de novembre 1929; il était le premier Français à être prié de parler bibliographie à l'Université de cette ville (*Sandars Lectures*).

S. R.

**Wl. de Grüneisen.** *Bibliothèque d'art et d'archéologie*. Paris, G. Andrieux (38, rue de Laborde), 1930; gr. in-8, 346 pages, avec 27 planches et nombreuses gravures dans le texte. — Bien des catalogues de bibliothèques archéologiques restent utiles (Otto Jahn, J. de Witte, Fr. Lenormant, etc.), mais ce sont œuvres de commis de librairie. Celui-ci a pour auteur le possesseur lui-même, dont il reflète les préférences érudites et la longue activité. On sait que M. de Grüneisen a rendu des services éminents aux études romaines, byzantines, coptes, arméniennes, etc. (voir sa bibliographie, p. xvii-xviii); il n'a pas seulement collectionné des livres, mais des manuscrits, par exemple des psautiers arméniens illustrés, dont la description, faite en collaboration avec M. R. Barroux, remplit la seconde partie de ce catalogue. L'illustration est abondante et originale; on y voit des reproductions de frontispices de livres rares, surtout italiens du xvi<sup>e</sup> siècle, le tout accompagné de notices parfois détaillées où le savoir personnel et les jugements de l'auteur relèvent l'inévitable sécheresse des descriptions. On trouverait difficilement, ou l'on ne trouverait pas, une bibliothèque privée aussi riche en livres d'art italiens, notamment en éditions complètes ou partielles de Vasari et en monographies anciennes de villes d'art. L'exécution matérielle fait de ce catalogue un précieux livre de bibliothèque.

S. R.

**J. G. Frazer.** *Le Cycle du Rameau d'Or*, vol. XII. *Bibliographie et table des matières*. Préface de L. Lévy-Bruhl. Paris, Geuthner, 1930; in-8, 158 p. — Le dernier volume de la troisième édition anglaise de ce grand ouvrage contient une bibliographie et un index. Nous avons ici une édition française de la bibliographie. Cette bibliographie, à elle seule, est un bienfait nouveau dont tous les historiens des civilisations seront reconnaissants à Sir J. Frazer. Comme le dit très bien l'auteur de la préface, ce n'est pas un essai de bibliographie complète de l'ethnographie : c'est la liste honnête et authentique des ouvrages, mémoires et articles auxquels l'auteur, cet *heluo librorum*, qui est en même temps un grand écrivain et un penseur, a eu recours pour mettre sur pied l'œuvre immense dont l'éloge est désormais inutile et dont la traduction française, due surtout à l'indomptable énergie de lady Frazer, sera bientôt, il le faut espérer, dans toutes les bibliothèques<sup>1</sup>.

S. R.

---

1. Un article comme *Hippocrate* — où manque l'édition de Littré — suffit à montrer la sincérité d'une bibliographie imparfaite où Fustel de Coulanges est aussi ignoré (mais non son démarqueur allemand).

## LES FIGURES HUMAINES SANS BOUCHE

---

Le dernier fascicule du *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*<sup>1</sup> a inséré une communication de M. J. Hubert, dont voici le résumé. Sur l'un des petits côtés du reliquaire dit de Mummole, dans l'église de Saint-Benoît-sur-Loire, datant de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>2</sup>, un personnage aux bras levés est dépourvu de bouche ; il imiterait l'être humain dans la même attitude, communément appelé Daniel, si fréquent sur les boucles mérovingiennes de ceinturons, qui est aussi privé de cet organe ; à son tour, ce dit Daniel dériverait de l'idole sans bouche dont on trouve des représentations déjà au paléolithique, puis au néolithique et à l'âge du bronze. Ce thème millénaire, christianisé, aurait sur les ceinturons barbares une valeur talismanique.

En passant, M. Hubert mentionne l'interprétation de M. de Fayolle, pour qui l'absence de bouche sur la châsse de Saint-Benoît-sur-Loire rappellerait le surnom de saint Benoît « père du silence et de la prière » ; toutefois, il repousse avec regret cette hypothèse, pour la seule raison que l'exécution de la châsse est antérieure à la translation du corps de saint Benoît.

On reconnaît dans cet exposé l'influence exercée par les travaux récents de M. Loth, sur « l'idole néolithique sans bouche », qui symboliserait « le silence des morts »<sup>3</sup>, et de M. Begouen sur le même motif dans l'art paléolithique<sup>4</sup> ; ce dernier, qui accepte l'idée du silence « funéraire », ne croit

1. *Bulletin*, 1930, p. 115-117.

2. Michel, *Hist. de l'Art*, I, 4, p. 422, fig. 222.

3. Loth, *L'Idole néolithique sans bouche. Le silence et la mort chez les Latins et les Celtes insulaires*, in *Mém. Antiquaires de France*, 1928, VII, p. 16.

4. Begouen, *ibid.*, 1929, p. 106.



toutefois point qu'il y ait une filiation entre ces représentations paléolithiques et néolithiques, et admet une simple similitude de phénomènes.

\* \*

*Errare humanum est, perseverare diabolicum.* Il est regrettable que cette thèse, plus ancienne du reste que les auteurs précités, et qui comporte plusieurs variantes tout aussi fantaisistes, trouve encore des adeptes. J'ai plus d'une fois déjà montré <sup>1</sup>, et tout particulièrement à propos de l'hypothèse de M. Loth <sup>2</sup>, que l'absence d'un organe dans les représentations primitives n'a aucune valeur symbolique, n'est pas spéciale à telle époque, telle région, tel art, mais n'est qu'un expédient technique universel. Le primitif, qui schématise le corps humain, par incapacité technique et parce qu'il voit en lui un signe idéographique plus que la copie fidèle de la réalité, omet volontiers les organes qui ne lui paraissent pas indispensables à la compréhension de ce schéma, aussi bien la bouche que les bras ou les jambes. A son tour, un excellent connaisseur de l'art primitif et enfantin, M. Luquet, a donné de nombreux exemples de ces omissions, et a repoussé lui aussi toute autre interprétation <sup>3</sup> :

« Dans les figures où sont représentés les détails du visage, yeux, nez, bouche, il arrive que tantôt l'un, tantôt l'autre soit laissé de côté. La bouche en particulier est assez souvent omise. Les diverses explications, en particulier magiques, qu'on a proposées de cette omission, ne sauraient avoir une valeur générale, ne fût-ce que parce que la bouche est tantôt représentée, tantôt absente dans un même milieu, par exemple dans les dessins rupestres australiens ou dans les figures des grottes funéraires néolithiques de la Marne, sans parler des dessins de nos enfants. Dans le portrait d'un cavalier européen par un nègre, déjà cité pour l'omission des bras, la bouche

1. *Dédale*, I, p. 280.

2. *L'absence de bouche et le silence des morts*, in *l'Anthropologie*, 1928, p. 228.

3. Luquet, *Journal de psychologie*, 1927, p. 767; id., *l'Art primitif*, 1930, p. 70 sq. (bouche, p. 75).

n'est pas figurée davantage, et pourtant le dessin ne représente pas un mort et n'avait nullement l'intention de priver son modèle de la parole. L'explication la plus probable doit être cherchée, à notre avis, dans le rôle secondaire attribué par le dessinateur à cet élément. Les artistes dessinent les détails d'une figure dans un ordre correspondant à celui dans lequel ils y songent, et par suite à l'importance qu'ils y attachent, et ils en figurent plus ou moins selon que leur attention s'épuise plus ou moins vite. L'importance attribuée à un détail dépend principalement de l'utilité qu'il présente dans l'esprit de l'artiste, pour l'être représenté. On peut en donner comme preuve les dessins des indigènes du Brésil. Les Bororo négligent parfois le nez, mais jamais la bouche; les Bakairi au contraire figurent toujours le nez, et jamais la bouche. Leurs yeux ont bien vu également l'un et l'autre; mais les Bakairi s'intéressent au nez dont ils perforent la cloison, et les Bororo à la bouche dont ils percent la lèvre inférieure, dans les deux cas pour y passer ou y suspendre des ornements. »

\* \* \*

Revenons aux exemples cités par M. Hubert. Son argumentation se fonde sur les personnages aux bras levés des ceinturons barbares, dont plusieurs sont figurés sans bouche, et il demande que l'on examine attentivement ces images, d'après les originaux mêmes, et non d'après des photographies ou des dessins plus ou moins fidèles, où le détail de la bouche peut être omis ou figuré par erreur. Le premier devoir de l'éru-  
dit est évidemment de vérifier sur l'original tel détail douteux, et l'étude des boucles de ceinturons barbares, nombreuses dans nos musées, est facile. Si l'hypothèse d'une persistance historique et symbolique fondée sur l'absence de la bouche était exacte, il faudrait que tous les « orants » des ceinturons mérovingiens fussent privés de cet organe. Bien au contraire, à regarder les originaux, nous constatons qu'il n'y a aucune constance dans sa représentation, et que si la bouche est parfois omise <sup>1</sup>, elle est le plus souvent figurée. C'est ce que nous enseigne non seulement l'examen des photographies fidèles <sup>2</sup>,

1. P. ex., Besson, *l'Art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, pl. XVII, n° 1.

2. Besson, p. 92, fig. 36-39; pl. XV, 1, 2; pl. XVII, 2, 3.

mais celui des monuments eux-mêmes, entre autres exemples de ceux qui sont conservés au Musée de Genève <sup>1</sup>, où l'indication de la bouche est très nette.

\*  
\* \*

Il se peut que le personnage aux bras levés, sur la châsse de Saint-Benoît-sur-Loire, s'inspire des motifs analogues qui ornent les ceinturons mérovingiens de la même époque; de part et d'autre, ces images sont d'une technique analogue, c'est-à-dire d'une maladresse insigne, « d'une extrême sauvagerie <sup>2</sup> ». Sur ces divers monuments, le personnage aux bras levés peut signifier un saint, un prophète, Daniel, Habacuc, les Trois Hébreux dans la fournaise, ce que confirment certaines inscriptions en bordure. Mais, et c'est en quoi je suis d'accord avec M. Hubert, cette signification est secondaire, non primitive. Il y a eu christianisation, avec sens prophylactique <sup>3</sup>, d'un motif païen, qui remonte très haut dans le passé. Toutefois, ce n'est pas l'absence de bouche qui prouve cette filiation; c'est l'attitude de l'être aux bras levés, qui est celle du vieux symbolisme solaire, dont d'autres formes, rouelles, rosaces, croix, chevaux, tête isolée, etc., pullulent aussi sur les mêmes agrafes de ceinturons. Je renvoie sur ce point à la démonstration que j'ai donnée ailleurs <sup>4</sup>, et, je le

1. Quelques-uns de ces monuments ont été reproduits tout dernièrement par M. Bréhier, *Genève*, IX, 1931, p. 171 sq., fig. 5, 6, 8.

2. Mâle, *op. l.*, I, 1, p. 422.

3. Ce sens prophylactique est attesté, non seulement par les thèmes figurés eux-mêmes, mais par des inscriptions, telles que « utere felix », ex. Besson, p. 96, et par la formule « Anilina », dans laquelle on a voulu reconnaître la déformation du nom de Daniel, mais qui est en tout cas rétrograde et par cela talismanique. Sur cette formule, cf. le compte rendu que j'ai donné de l'ouvrage de Besson, *Nos origines chrétiennes (Indicateur d'histoire suisse, 1922, p. 244 sq.)*.

4. *Les prototypes de quelques motifs ornementaux dans l'art barbare*, in *Rev. hist. des religions*, 1916, p. 185 sq., Daniel dans la fosse aux lions; p. 197, le cheval solaire et le cycle des monstres affrontés. — *Le soleil dans les armoiries de Genève*, *ibid.*, LXXII, 1915, *passim*. — *De quelques gestes d'Aphrodite et d'Apollon*, *ibid.*, LXXX, 1919, p. 30 sq. *passim*. — Pour la persistance des

constate avec plaisir, c'est l'opinion à laquelle se range M. Bréhier, dans un récent mémoire sur les boucles de ceinturons burgondes au Musée de Genève :

« Ces thèmes archaïques se sont transmis obscurément, et, comme la plupart d'autres motifs du même genre, par exemple la spirale, ont traversé la période gallo-romaine. Lorsque la tradition de l'art classique s'est affaiblie au contact des Barbares, non seulement cet art populaire n'a pas été atteint, mais il a reparu en quelque sorte à la lumière. Les rouelles et les croix — celles-ci, on le sait, n'ont pas forcément un sens chrétien — sont de vieux symboles solaires, ainsi que les rosaces de tout genre qu'on trouve à cette époque. Le sens primitif de la figuration des orants pourrait donc être l'adoration du Soleil, et c'est vraisemblablement parce que ce thème avait une valeur prophylactique qu'il a été gravé sur des plaques de ceinturon. Malgré leur conversion au christianisme, les Burgondes avaient dû, comme tous les Barbares, conserver bien des souvenirs de leur vieux paganisme <sup>1</sup>. »

W. DEONNA.

rouelles, rosaces, cf. ces travaux et plus particulièrement *La vie millénaire de quelques motifs décoratifs*, in *Genava*, VII, 1929.

1. Bréhier, *Les objets de parure burgondes au Musée de Genève*, in *Genava*, IX, 1931, p. 171.

---



# QUESTIONS DE CÉRAMIQUE ITALIOTE

## LE GROUPE DE SICILE

Parmi les trouvailles de M. Paolo Orsi, auquel on doit la résurrection archéologique de la Sicile, figurent trois cratères, dont l'importance dramatique et artistique, soulignée partiellement à deux reprises <sup>1</sup>, semble avoir échappé aux historiens de la céramique gréco-italiote <sup>2</sup>. Découverts en 1915 dans des tombes voisines de Syracuse, et conservés au Musée de la ville, ils portent chacun des personnages bachiques au revers et, sur la face principale, une scène mythologique :

a) La rencontre d'Oreste et d'Électre au tombeau d'Agamemnon devant Pylade et une porteuse d'offrandes (fig. 1);

b) La capture et le meurtre d'un Troyen par Ulysse et un compagnon en présence d'Athéna (fig. 2);

c) Philoctète dans une grotte à Lemnos, entouré d'Ulysse, de Diomède ou Néoptolème, d'Athéna et d'une autre femme (fig. 3).

Attentif au caractère scénique du premier et du troisième tableau, M. Séchan considère l'un comme « une illustration du dramatique dialogue d'Eschyle » et songe à faire dériver l'autre d'Euripide par l'intermédiaire de la comédie sicilienne. Plus sensible au dessin, et soucieux de certaines divergences avec ces sources littéraires, M. Pace, qui a eu l'honneur de la première publication, cherche des modèles dans la grande

1. Pace, *Mon. Ant.*, XXVIII, 1922, col. 521 sq.; Séchan, *Études sur la Tragédie grecque*, Paris, 1926, p. 93; 490, pl. I; fig. 144.

2. Ils ne sont mentionnés ni par M. Pfuhl (*Malerei u. Zeichn. d. Griech.*, Munich, 1924), ni par M. Beazley (*Gr. Vas. in Poland*, Cambridge, 1928), ni par Mme Oakeshott-Moon (*Pap. Brit. Sch. Rome*, XI, 1929, p. 30 sq.).

peinture et découvre des affinités avec le répertoire et le style de Parrhasios, qu'il croit retrouver dans une série de vases contemporains.

Par une coïncidence curieuse, ni l'un ni l'autre n'ont songé à l'œuvre la plus proche par l'inspiration comme par la facture, qui atteste l'unité du groupe sicilien, le vase d'Antiope et de Dircé au Musée de Berlin (fig. 4)<sup>1</sup>. Découvert en 1876 à Palazzuolo, c'est-à-dire à 50 kilomètres de Syracuse, ce cratère a la même forme en calice que A; le dessin est limité, comme ceux de B et de C, en haut par du lierre, en bas par des méandres coupés de croix obliques, auxquels s'ajoute, comme sur A, un rang d'oves. Des trois personnages bachiques qui occupent le revers (fig. 8), le Satyre de gauche lève les deux bras et la jambe gauche comme celui de A (fig. 5), la Ménade centrale tient le même thyrses, porte la même coiffure et le même vêtement moucheté à la taille et aux pieds que celles de B (fig. 6) et de C (fig. 7); le Satyre de droite et celui de B observent par leurs membres une attitude analogue. Le décor de la scène principale (fig. 4) se compose de petits lauriers à trois branches comme sur B (fig. 2) et surtout, comme sur C (fig. 3), d'une grotte qui a la même forme, le même renflement dans le bas, un objet analogue pendu au milieu dans le haut; il en existe peu d'exemples dans la peinture céramique, et, parmi les drames connus, ceux d'Antiope et de Philoctète comportaient seuls un antre comme toile de fond. Un buste analogue se profile au côté gauche, et Hermès reproduit de la main droite le geste d'Ulysse sur C et d'Oreste sur A (fig. 1). Parmi les personnages de la grotte, la figure barbue de Lykos rappelle trait pour trait celle de Philoctète, et l'éphèbe de gauche lève la tête comme celui de C; son frère semble copié sur celui de B: même glaive, même écartement des jambes, même nudité, même chlamyde flottant vers l'arrière; ajoutons enfin l'analogie de la situation, qui oppose à deux ennemis un homme agenouillé entre eux.

1. Cf. Dilthey, *Arch. Zeit.*, 1878, p. 43, pl. VII; Furtwängler, *Beschreib. der Vasensamml.*, Berlin, 1885, n° 3296; S. Reinach, *R. V. P.*, I, p. 421, 2-4; Séchan, *op. cit.*, p. 306, fig. 88.



Fig. 1. — Cratère de Syracuse (A).



Fig. 2. — Cratère de Syracuse (B).



Fig. 3. — Cratère de Syracuse (C).



Fig. 4. — Cratère de Palazzuolo.





Fig. 5. — Cratère de Syracuse A.



Fig. 6. — Cratère de Syracuse B.



Fig. 7. — Cratère de Syracuse (C).



Fig. 8. — Cratère de Palazzuolo.

Le cratère de Berlin reproduit donc la forme de A, le dessin de B, le décor de C, la technique des trois. Ces multiples ressemblances et la dimension exceptionnelle du vase empêchent de l'accoupler à l'un d'entre eux, et incitent à y voir une œuvre de transition entre A et la paire B-C; du moins apporte-t-il la preuve décisive d'une seule et même famille.

S'il omet ce rapprochement, M. Pace<sup>1</sup> tente d'en établir d'autres avec huit vases contemporains; les uns sortiraient de la même fabrique, les autres dériveraient de la même école. Dans la première catégorie figurent ceux de :

- II, Ruvo avec la mort de Talos;
- III, Arezzo avec Pélops et Hippodamie;
- IV, Milo avec la Gigantomachie;
- V, Randazzo avec les Boréades.

Dans la seconde, ceux de :

- I, Nocera avec la fête de Dionysos;
  - VI, Grande-Grèce
  - VIII, Camarina
- } avec une scène dionysiaque;

VII, Pisticci avec l'évocation des ombres par Ulysse et le jugement de Paris.

Un tel classement ne laisse pas de surprendre, car il disjoint des œuvres homogènes et en rapproche d'hétéroclites. Les vases I-IV ont été diversement groupés: si M. Pfuhl les traite isolément, Hauser attribue à un même auteur les trois derniers, M. Hoppin II et IV, M. Dugas I et III<sup>2</sup>. Mais ils s'accordent à reconnaître sur tous l'ampleur, la vie et la délicatesse des conceptions attiques. Or, après avoir longuement pesé le pour et le contre, M. Pace<sup>3</sup> finit par juger italiotes les cratères de Sicile; en fait, quelques vagues analogies dans la frise, le vêtement ou un détail du décor ne sauraient suffire à compenser de profondes différences dans le dessin et la technique.

L'état civil du vase V (fig. 9) est plus difficile à établir :

1. *Loc. cit.*, col. 566-570.

2. Pfuhl, *op. cit.*, § 634-636; Séchan, *op. cit.*, p. 545 n.; Dugas, *Aison*, Paris, 1930, p. 101.

3. *Loc. cit.*, col. 575-578.

en publiant cette œnochoé, M. Rizzo<sup>1</sup> en a souligné le caractère exceptionnel, qui la sépare de toutes les œuvres attiques sans permettre d'y voir un produit italiote; il y consentirait maintenant, au témoignage de M. Pace<sup>2</sup>; mais, dès 1904, M. Olivieri<sup>3</sup> affirmait l'atticisme du vase, M. Pfuhl l'a fait ressortir à la lumière du cratère italiote qui reproduit le même sujet, et, dans son dernier ouvrage, M. Dugas ne le met pas même en doute<sup>4</sup>. Il faut reconnaître des analogies assez étroites avec notre groupe, et en particulier avec le cratère de Dircé, où M. Pace aurait pu noter la figuration semblable d'un cadavre et d'une lutte à trois personnages; mais certains motifs du combat rappellent plus encore la Gigantomachie de Milo, et la finesse des traits, la légèreté du dessin, « la poésie aérienne » de la scène contrastent avec la lourdeur provinciale du groupe syracusain.

Celui-ci présente inversement des affinités de technique et de style avec les deux derniers vases, italiotes comme lui, que tend au contraire à écarter le classement de M. Pace<sup>5</sup>. Le cratère VII (fig. 10 et 11) pose un problème complexe. On s'étonne d'abord de le voir mentionné seul, sans celui de la Doloneia découvert au même endroit (fig. 12)<sup>6</sup>; mais cet oubli peut être volontaire, si l'on en juge par un récent article où Mme Oakeshott-Moon<sup>7</sup> les sépare nettement l'un de l'autre. Or, cette disjonction me semble difficile à soutenir, malgré l'autorité de M. Beazley<sup>8</sup>, qui ne réfute pas plus qu'elle-

1. *Mon. Ant.*, XIV, 1904, col. 75 sq.

2. *Loc. cit.*, col. 578.

3. *Arch. Stor.*, 1904, p. 243.

4. Pfuhl, *op. cit.*, § 631; Dugas, *op. cit.*, p. 111, fig. 22.

5. En l'absence d'une publication figurée, je m'abstiens de porter un jugement sur le vase VI.

6. Cf. Hauser, *Griech. Vasenmaler.*, pl. CX, 4; S. Reinach, *R. V. P.*, I, p. 464.

7. *Loc. cit.*, p. 41-42. D'après elle (*ibid.*, p. 39-40), les auteurs de la *Griechische Vasenmalerei* attribueraient au même artiste un cratère conservé à Naples (n° 2411) et celui de Pistici (VII); en réalité, malgré l'amphibologie des termes (*op. cit.*, III, p. 161), la comparaison est faite, comme je l'ai dit (*Rev. arch.*, 1929, II, p. 208), entre le premier et celui qui porte le nom de Sisyphe.

8. *Op. cit.*, p. 73.





Fig. 9. — OEnoché de Randazzo (V).



Fig. 10. — Cratère de Pistici (VII).



Fig. 11. — Cratère de Pisticci (VII).



Fig. 12. — Cratère de Pisticci.

même le jugement unanime des critiques antérieurs. « Les analogies dans l'échelle des figures et les ressemblances dans le dessin des corps » sont trop précises pour relever d'une « tradition universelle<sup>1</sup> » : Hauser<sup>2</sup> n'a pas compté moins de dix points de contact sur la frise identique de palmettes et de lotus, les plis du vêtement, la courbure du corps, le rendu des muscles, le trait sûr et facile. Combien plus dangereux



Fig. 13. — Cratère du Musée de Bari.

est le critérium emprunté par Mme Oakeshott-Moon — et sans doute par M. Beazley — aux personnages du revers pour rapprocher plusieurs autres vases de la seule Doloneia<sup>3</sup> ! Mieux vaudrait la comparer à la scène d'un cratère à colonnettes entré depuis longtemps, de provenance inconnue, au Musée de Bari, que le Directeur, M. Gervasio, a bien voulu m'autoriser à reproduire (fig. 13)<sup>4</sup>. Dans un décor de pierres

1. Mme Oakeshott-Moon, *loc. cit.*, p. 41-42.

2. *Griech. Vasenmaler.*, II, p. 263.

3. C'est au jugement de Paris que Hauser compare la scène d'une cotylè (*Jahrb.*, 1896, p. 195, n° 47) ! L'Actéon de la nestoris (Brit. Mus., n° F, 176) rappelle, pour l'attitude et le traitement, l'un des éphèbes sur le vase de Dircé.

4. N° 874. Diam. sup. : 0 m. 315; haut. : 0 m. 55.

et d'arbustes, un fantassin, vêtu et armé à la grecque, est absorbé par sa lutte contre un cavalier qui, protégé d'un simple pagne, brandit un javelot, quand un autre barbare, en bonnet conique, tunique courte et chaussures, exécute, à l'abri d'un long bouclier ovale, un mouvement tournant pour le percer d'un javelot par derrière et s'enfuir aussitôt après. N'est-ce point une tactique analogue qu'emploient Ulysse et Diomède pour s'emparer de Dolon? La marche sur la pointe des pieds, le tournoiement du corps et du vêtement et aussi l'envol de la chlamyde bordée d'un trait noir, attestent, je crois, une tendance commune. De mythologique, l'inspiration devient historique, mais l'humour subsiste. Toutefois, le négligé du dessin me fait croire à une œuvre tardive de même école plus que de même main. Le cratère de l'évocation, au contraire, malgré la différence d'esprit, ressemble à celui de la Doloneia comme un frère aîné.

Aussi bien présentent-ils l'un et l'autre des points de contact avec le groupe syracusain : outre le terrain, les cheveux et le vêtement auxquels se limite M. Pace, comparons, d'une part, la pose d'Ulysse à celle de Philoctète (fig. 4), l'attitude d'Hermès à celle de Pylade (fig. 1), le profil d'Athéna à celui d'Électre (fig. 1); d'autre part, la disposition des personnages et l'envol des chlamydes sur le cratère de la Doloneia et celui du prisonnier troyen (fig. 2). Il ne saurait s'agir d'un groupe homogène : le traitement plus classique du corps humain, le modelé plus vigoureux, le dessin plus sûr, la perspective mieux observée rangent les vases de Pisticci parmi ceux qui reflètent, dans le dernier tiers du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, la venue de potiers attiques en Italie<sup>1</sup>; sur les cratères de Syracuse, dans le premier tiers du <sup>iv</sup><sup>e</sup><sup>2</sup>, le provincialisme s'accroît. Mais des relations de parenté me semblent indéniables entre les deux familles.

Avec la kélébè de Camarina (VIII) (fig. 14), les rapports tendraient enfin à s'intervertir. Outre les ressemblances de frise et de vêtement que note M. Pace, ce vase offre, mais

1. Cf. Hauser, *op. cit.*, II, p. 300; Buschor, *ibid.*, III, p. 161; Pottier, *Dict. Ant.*, s. v. *Vasa; Corp. Vas. ant.*, Louvre, III, 1<sup>e</sup>, p. 3.

2. Cf. Séchan, *op. cit.*, p. 490, n. 1.



dans un style plus négligé et, semble-t-il, un peu plus tardif, un traitement analogue des muscles et des rides, et une parenté de Dionysos avec le compagnon d'Ulysse sur le cratère B (fig. 2), du Satyre et de la Ménade avec ceux du même vase au revers (fig. 6).



Fig. 14. — Kélébè de Camarina (VIII).

Ainsi se délimite la place que me paraissent occuper les quatre vases de Syracuse : seuls membres d'une famille unie, ils ne se relient, parmi les œuvres attiques, qu'à l'œnochoè de Randazzo ; ils ont pour jeune collatérale la kélébè de Camarina, pour ascendants, les cratères de Pisticci.

Or, ces derniers étaient introduits par Hauser<sup>1</sup> dans le cycle de Zeuxis, tandis que le groupe syracusain reflète aux yeux de M. Pace l'art de Parrhasios. Mais les auteurs de la *Griechische Vasenmalerei* ont abandonné la première identification, qui se heurtait aux données chronologiques, et, sans connaître l'article de M. Pace, M. Pfuhl retrouvait sur ces cratères le style de Parrhasios<sup>2</sup>. Seule, Mme Oakeshott-Moon

1. *Op. cit.*, II, p. 241.

2. Buschor, *ibid.*, III, p. 161 ; Pfuhl, *op. cit.*, § 753, 756 ; cf. Ducati, *Mem.*

maintient — pour la Doloneia — l'influence de Zeuxis<sup>1</sup>. Sans doute l'activité de ce peintre est-elle attestée en Grande-Grèce à Crotone, mais le jugement de Lucien sur la famille de Centaures ne fait nullement ressortir un « effet de comique terrifiant »; le critique relève seulement dans cette représentation humaine du Centaure le sourire bestial<sup>2</sup>. Le vase illustrerait plutôt l'habileté reconnue à Parrhasios de faire tourner les corps; Ulysse, d'autre part, lui était familier puisqu'il entraînait au moins dans deux de ses tableaux<sup>3</sup>; Hermès enfin, avant d'assister au jugement de Pâris et au meurtre de Lykos, semble avoir emprunté son type juvénile au maître d'Ephèse<sup>4</sup>.

Mais Philoctète lui-même nous invite à n'accueillir qu'avec des réserves tout essai d'attribution et de reconstitution, car il en a déjà été victime<sup>5</sup>. Derrière la trentaine de monuments qui le représentent dans sa grotte de Lemnos on a voulu retrouver les quatre chefs-d'œuvre grecs de Pythagoras et Boéthos, Aristophon et Parrhasios même, sans tenir compte des maîtres inconnus. Encore la description assez précise de Pline évoque-t-elle pour le premier l'image d'un homme qui boite, et le nom de Boéthos figure-t-il sur un cachet où le héros est accroupi par terre. Mais les types des deux peintres sont si mal caractérisés qu'on leur attribue tour à tour les mêmes imitations, et que celui de Parrhasios apparaît debout à Ad. Reinach, couché si on lui applique littéralement l'expression de Philostrate (καίττι), assis enfin avec plus de vraisemblance, mais dans une pose toute différente de la nôtre, d'après l'aryballe Castellani.

En tout cas, le peintre du cratère syracusain aurait embelli ses haillons et, malgré les rides du front, les cheveux et la

*Accad. Lincei*, 1915, p. 330, n. 1. Ad. Reinach (*Rec. Milliet*, Paris, 1914, § 199) négligeait l'objection chronologique.

1. *Loc. cit.*, p. 44.

2. Luc., *Zeux.*, 5. Τὸ φλέμμα, καὶ τοὶ γελῶντες, θηριῶδες.

3. Cf. Ad. Reinach, *op. cit.*, § 267; 269.

4. Cf. Pfuhl, *op. cit.*, II, § 756.

5. Cf. Roscher, *Lex.*, s. v., col. 2333; Ad. Reinach, *op. cit.*, § 97; 270-271; Séchan, *op. cit.*, p. 488, n. 7.

barbe hirsutes, adouci sa souffrance physique et morale; il l'a entouré, enfin, de personnages étrangers à l'original. Mais l'un d'eux, la femme de droite, est étrangère même à toutes les reproductions littéraires et artistiques de la scène, et elle semble jouer un rôle plus important que celui d'une figure complétive due à l'imagination de l'artiste. En chercher l'origine, c'est poser peut-être le problème de la fabrique.

En effet, le mythe est fermement établi dans toute la Grande-Grèce, en Sicile comme sur la péninsule : tandis que le culte du héros se localise entre Thurii et Crotona, où il apparaît comme le patron de plusieurs colonies grecques<sup>1</sup>, ses compagnons participent à la fondation de Ségeste<sup>2</sup>, Pythagoras de Reggio lui élève une statue à Syracuse même, et c'est là aussi que, dès le <sup>ve</sup> siècle, son drame subit la déformation bouffonne, ou tout au moins bourgeoise, de la comédie sicilienne avec Épicharme, Strattis et Antiphane. Or, M. Pace songe à leur attribuer quelque influence sur notre vase, et M. Séchan relève dans un fragment présumé du second l'allusion à une jeune fille. Celle-ci aurait-elle pénétré dans le mythe à Syracuse? Mais cela impliquerait la fabrication locale du cratère lui-même.

Une hypothèse aussi hardie ne peut se présenter que sous réserve d'un examen technique et de découvertes ultérieures. Certaines données semblent toutefois favorables. Les anciens connaissaient des céramistes de Sicile<sup>3</sup>, et, après leur avoir attribué, puis refusé tous les vases qu'on y a recueillis, les modernes commencent, avec MM. Rizzo, Orsi et Pace même<sup>4</sup>, à leur en réserver quelques-uns, tel ce cratère de Lipari qui caricature un marchand de thon à la manière de Sophron. Ils

1. Cf. J. Bayet, *Les Orig. de l'Herc. rom.*, Paris, 1926, p. 38. Ajoutons qu'à Tarente fut découvert un vase attique représentant Philoctète (Walters, *Cat. Vases Brit. Mus.*, Londres, III, n° E, 494).

2. Strab., VI, p. 254; 272.

3. Cf. Pace, *Memor. Acc. Linc.*, 1917, col. 598, n. 2-3.

4. Pace, *loc. cit.*; *Classif. Céram. ant., Sicilia*, p. 5; Rizzo, *Dedalo*, VII, 11, 1926-1927, p. 403; Orsi, *Riv. Inst. Arch. e Stor. Arte*, II, 1930, p. 149 sq. M. Pace veut bien m'écrire qu'il apportera de nouveaux éléments dans un article prochain de cette dernière Revue.

relèvent, d'autre part, que « l'importation italiote se limitait à des vases de petites dimensions <sup>1</sup> ». Or, si M. Pace fait venir de la péninsule le cratère de Philoctète, il s'abstient de toute précision, et, lorsqu'on a voulu sortir de cette réserve pour celui de Dircé, — découvert à 50 kilomètres du précédent — on est tombé en désaccord entre l'Apulie et la Campanie <sup>2</sup>. L'œnochoë de Randazzo en tant que modèle et la kélébè de Camarina nous attirent encore vers l'île. Il est vrai que le groupe de Pisticci nous en éloigne, et que l'on objectera toujours à l'établissement de potiers attiques en Sicile le mauvais accueil qu'ils y eussent trouvé après l'expédition. Mais ces deux arguments peuvent se détruire l'un l'autre en suggérant l'idée qu'un atelier, émigré dans la péninsule, ait ensuite passé le détroit, attiré par Denys. Ainsi s'expliqueraient les particularités du groupe syracusain, issu de l'art grec, peut-être de celui de Parrhasios, au second degré, par l'intermédiaire de quelque cité italiote.

Laquelle? que l'on admette l'émigration d'artistes ou l'exportation de vases en Sicile, la provenance des uns ou des autres soulève ce deuxième problème, aussi insoluble aujourd'hui que le premier à cause des particularités que présente à son tour le groupe de Pisticci. Mme Oakeshott-Moon <sup>3</sup> vient de poser à nouveau les candidatures de Thurii et de Tarente. Or, c'est en ce dernier lieu que, de Syracuse, Rhinthon aurait apporté au siècle suivant, d'après une tradition ancienne, les éléments mêmes de la comédie phlyaque — parodie du drame attique à la manière sicilienne. De tels échanges dramatiques et artistiques n'auraient rien d'invraisemblable entre les deux principales cités doriennes de Grande-Grèce, rapprochées par leurs intérêts communs dans la guerre du Péloponèse et par le despotisme éclairé de leurs maîtres philosophes.

1. Orsi, *Mon. Ant.*, XIV, 1904, col. 952.

2. Cf. Séchan, *op. cit.*, p. 305, n. 2.

3. *Loc. cit.*, p. 48-49.





Inspirée par les théories de M. Beazley et fondée sur une riche documentation, l'étude de Mme Oakeshott-Moon, à laquelle j'ai fait allusion plusieurs fois tend à établir entre les principaux vases d'Italie méridionale un classement par artiste plus catégorique encore que celui du maître. Les distinctions qu'elle introduit n'en ont que plus de valeur, et je note avec plaisir qu'elle a finalement refusé de rattacher à la production éparse d'aucun artiste les vases conservés aux Musées de Tarente, Bruxelles, Naples et Bari qui m'ont fait croire à l'existence d'une fabrique établie à Ceglie dès la fin du v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Amenée par un cratère du South Kensington Museum à celui qui représente la fête des Karneia, elle y relève la poursuite d'une femme et suggère de l'expliquer par l'influence de Cyrène et l'exemple d'Alexidame<sup>2</sup>. Mais, d'une part, dans la IX<sup>e</sup> Pythique<sup>3</sup>, Pindare rappelle qu'Antée s'inspire de Danaos l'Argien — ce qui nous ramènerait au pays où l'on célébrait à la fois le culte d'Apollon Karneios et le meurtre de Dionysos par Persée; d'autre part, sur le vase, la femme qui exécute une pirouette<sup>4</sup> ne semble pas poursuivie par le coureur. Sa présence n'en constitue pas moins une nouveauté dans la tradition relative aux Karneia, car les textes semblent réserver aux hommes la course symbolique comme les chœurs des Gymnopédies. Mais ce dernier épisode, tel qu'il nous est

1. Wuilleumier, *Rev. arch.*, 1929, II, p. 193 sq. M. Gervasio (*Iapigia*, I, 3, 1930), après avoir jugé mon hypothèse fragile, finit par la reprendre à son compte! Il m'avait échappé que M. Picard la présentait dès 1911 (*Bull. Corr. Hell.*, XXXV, p. 192) : je m'excuse de cet oubli et me félicite de ce précieux accord.

2. *Loc. cit.*, p. 31.

3. Pind., *Pyth.*, IX, 112.

4. Pour ce pas de danse, cf. Wuilleumier, *loc. cit.*, p. 200, n. 3 ; on le retrouve sur une œnochoë qui représenterait Ménélas et Hélène : cf. Watzinger (*Griech. Vas. in Tübingen*, 1924, p. 55, n° 174, pl. XXXVIII), qui signale d'un mot le cratère de Tarente. Une ancienne et rapide description de ce vase par Mlle Bieber (*Jahrb.*, 1917, p. 55, n. 2) est très inexacte.

décrit, ne paraît pas spécial, si même il n'est pas étranger<sup>1</sup>, aux Karneia : celles-ci pouvaient comporter une cérémonie analogue, mais un peu différente, avec intervention des jeunes Lacédémoniennes, éprises de sport et expertes à la danse du *calathos*. Hésychius<sup>2</sup> leur attribue expressément une coiffure de ce genre et, par une coïncidence curieuse, il en atteste la mention à Tarente par le poète Rhinthon. Sans doute aussi la fête se composait-elle en Italie d'autres rites qu'à Sparte : Apollon est bien remplacé, sur l'autre face du cratère<sup>3</sup>, par Dionysos qui a derrière lui une jeune Ménade armée d'une torche et vêtue à la manière d'Artémis<sup>4</sup>.

P. WUILLEUMIER.

1. Nilsson, *Griech. Feste*, Leipzig, 1906, p. 140 ; cf. Pauly-Wissowa *R. E.*, s. v. *Karneia*. Ajoutons que les célibataires, exclus des Gymnopédies (Plut., *Lyc.*, 15), jouaient aux Karneia un rôle important (Hés., s. v. ἀγχιτής).

2. Hés., s. v., σαλία, πλέγμα καλὶθω ὅμοιον δ' ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φοροῦσιν αἱ Λάκαιναί. Cf. s. v. σαλία ἄρχει, παρὰ Ρίνθωνι (corr. Bernhardt).

3. Quelques erreurs de détail se sont glissées dans ma description de ce tableau, qui était peut-être le principal aux yeux des anciens : le dieu n'a pas un type sémitique très prononcé, la flûtiste lui tourne le dos et la danseuse a le sein droit découvert. — P. 204, n. 5, lire : Dugas, *Rev. Ét. Gr.*, 1929, p. 88.

4. Cet article a été communiqué à la Société des Antiquaires de France, le 29 avril 1931.

## OBSERVATIONS SUR LA DEUXIÈME INSCRIPTION DE PRAESOS

---

Si l'examen de la première inscription préhellénique découverte en 1884, à Praesos, par Halbherr, ne m'a donné aucun résultat appréciable, il n'en a pas été tout à fait de même pour la deuxième, plus récente, trouvée au même lieu en 1901 par M. Bosanquet, et que le professeur R. S. Conway<sup>1</sup> appelle l'inscription *Nomos elos*.

En voici le texte, ainsi que la lecture que je crois pouvoir proposer, après avoir revu les travaux de mes prédécesseurs :

ΟΝΑΔΕΣΙΕΜΕΤΕΠΙΜΙΤΣΦΑ	ΟΝΑΔΕΣΙΕ ΜΕΤΕ ΠΙΜΙΤΣΦΑ
ΔΟΦΙΑΡΑΛΑΦΡΑΙΣΟΙΙΝΑΙ	ΔΟΦΙ ΑΡΑΛΑ ΦΡΑΙΣΟΙ ΙΝΑΙ
ΡΕΣΤΝΜΤΟΡΣΑΡΔΟΦΣΑΝΟ	ΡΕΣΤΝ ΜΤΟΡ ΣΑΡΔΟΦΣΑ ΝΟ
ΣΑΤΟΙΣΣΤΕΦΕΣΙΑΜΥΝ	ΣΑΤΟΙΣ ΣΤ ΕΦΕΣΙΑ ΜΥΝ
§ ANIMEΣΤΕΠΑΛΥΝΓΥΤΑΤ	§ ANIMEΣΤ ΕΠΑΛΥΝΓΥΤ ΑΤ-
ΣΑΝΟΜΟΣΕΛΟΣΦΡΑΙΣΟΝΑ	ΣΑ ΝΟΜΟΣ ΕΛΟΣ ΦΡΑΙΣΟΝ Α-
ΤΣΑΑΔΟΦΤΕΝ — — —	ΤΣΑ ΑΔΟΦΤΕΝ — — —
ΜΑΠΡΑΙΝΑΙΡΕΡ — — —	ΜΑΠΡΑ ΙΝΑΙ ΡΕΡ — — —
ΙΡΕΙΡΕΡΕΙΡΕΤ — — —	ΙΡΕΙ ΡΕΡΕΙΡΕΤ — — —
10 ΝΤΙΡΑΝΟ — — —	10 ΝΤΙΡΑΝΟ — — — ?
ΙΑΣΚΕΣΙ — — —	ΙΑΣΚΕΣΙ — — — ?
ΙΟΤ — — —	ΙΟΤ — — — ?

Remarquons tout d'abord, dans cette inscription, l'absence de Η, de Ω, de Β et la présence d'un seul Κ.

Une grande partie de la critique de ce document par R. S. Conway repose sur l'assertion que les mots se terminent avec les lignes. Tel ne me paraît pas être le cas. Une lecture

<sup>1</sup> *Annual of the British School at Athens*, t. VIII, p. 125. : R. S. Conway, *The Præ-hellenic Inscriptions of Praesos*.

attentive du texte m'a amené à distinguer un mot : **ΑΤΣΑ**, répété à deux endroits, et chaque fois séparé d'une façon différente à la fin d'une ligne. Entre les lignes 5-6, il est divisé en **ΑΤ-ΣΑ** ; entre les lignes 6-7, en **Α-ΤΣΑ**.

Il résulte de cette première constatation que le mot placé avant l'**Α** final de la ligne 6 se termine par **-ΟΝ**, donc : **ΦΡΑΙΣΟΝ**.

Les lettres comprises entre le premier **ΑΤΣΑ** et **ΦΡΑΙΣΟΝ** se divisent naturellement en deux mots, déjà reconnus par Conway : **ΝΟΜΟΣ ΕΛΟΣ**. Ceci nous donne le membre de phrase :

— — — **ΑΤΣΑ ΝΟΜΟΣ ΕΛΟΣ ΦΡΑΙΣΟΝ ΑΤΣΑ** — — —

J'ai pensé que l'inscription, ayant été trouvée dans un lieu consacré au culte d'une divinité, mentionnait peut-être celle-ci. Un nouvel examen plus attentif m'a fait remarquer, à la troisième ligne, le mot **ΣΑΡΔΟ**, puis, à la quatrième, le mot **ΕΦΕΣΙΑ**. Rien d'étonnant de trouver ici côte à côte mention de deux cités célèbres dans l'antiquité par le culte de la Grande Mère, si l'on se rappelle les étroites relations qui paraissent avoir été entretenues avec l'Asie Mineure par les habitants de la région étéo-crétoise. Elles sont prouvées, en particulier, par l'inscription (Dittenberger, *Sylloge*, p. 929) relative à un arbitrage de la ville de Magnésie ad Meandrum dans la querelle entre les localités crétoises de *Ἰανός* et *Ἰεραπίτυνα*, au sujet de leurs territoires, contigus à celui de Praesos<sup>1</sup>. Mon identification de ces deux mots avec les noms des villes de Sardes et d'Éphèse a été encore fortifiée par la découverte du mot **ΜΤΟΡ** précédant **ΣΑΡΔΟ**.

Ce **ΜΤΟΡ** me semble apparenté, sans doute possible, au latin *mater*, grec *μήτηρ*, mais surtout au phrygien *mātar*. La grosse objection, que m'a présentée M. Cuny à ce sujet, c'est que la première syllabe est longue dans *mater*, *μήτηρ*, et *mātar*, et qu'on ne s'expliquerait guère la disparition de la première voyelle dans **ΜΤΟΡ**. Mais il pourrait bien y avoir là, comme il le suggère, une faute, la voyelle ayant été oubliée entre **Μ**

1. *Annual of the British School at Athens*, t. VIII (R. S. Conway, *op. cit.*).



et T. Cette observation de M. Cuny est d'autant plus vraisemblable que plus avant une faute du même genre doit avoir été faite dans l'accusatif **PEΣTN** pour **PEΣT[E]N**.

Nous aurions en tout cas, grâce à ce **MTOP**, le nom de la divinité adorée dans le temple de Praesos : la Grande Mère de Sardes et d'Éphèse. Mais, du coup, **ΣΑΡΔΟ** deviendrait un adjectif, peut-être **ΣΑΡΔΟΦΣΑ**, qui se tient assez bien : *la Mère Sardiennne*.

Cette hypothèse, jointe à la lecture de **ΦΡΑΙΣΟΙ** à la deuxième ligne, donne un nouveau membre de phrase :

— — — ΦΡΑΙΣΟΙ ΙΝΑΙ  
PEΣTN MTOP ΣΑΡΔΟΦΣΑ ΝΟ — — —

Revenons au début de l'inscription. Elle doit commencer par une date, que je n'hésite pas à reconnaître dans le mot initial **ΟΝΑΔΕΣΙΕ** (grec *δεκα*). Du fait que, dans **ΔΕΣΙΕ**, la gutturale K a passé à une sifflante, l'inscription de Praesos se range dans la série des langues indo-européennes orientales; c'est ce que R. S. Conway avait déjà soupçonné, en signalant divers rapprochements étymologiques avec le phrygien. J'en indiquerai plus loin d'autres plus concluants.

Le deuxième mot **METE** est aisément comparable au **Fετελ** du vieux phrygien, et la locution entière **ΟΝΑΔΕΣΙΕ ΜΕΤΕ** répond ainsi mot pour mot au **οτοφοι Fετελ** (en huit ans — ou la huitième année ?) de l'une des inscriptions dans Chantre (*Mission en Cappadoce*)<sup>1</sup> et signifierait la onzième année.

A rapprocher, en fin de la première ligne, **ΣΦΑ|ΔΟΦΙ** avec, à la septième ligne, **ΑΔΟΦΤΕΝ**.

Le mot **ΙΝΑΙ** est répété deux fois, à la fin de la deuxième ligne et au milieu de la huitième.

**ΦΡΑΙΣΟΙ** peut être soit un datif singulier du nom de la ville de Praesos, soit un nominatif pluriel du nom de ses habitants. J'inclinerais pour le deuxième cas, **ΦΡΑΙΣΟΝ** me paraissant à la sixième ligne, en l'absence de tout **Ω** dans l'inscription, un génitif pluriel en **-ΟΝ**.

1. Chantre, *Mission en Cappadoce*, 1898, p. 176 et suiv.

Cette sixième ligne m'a paru offrir les analogies les plus frappantes avec le phrygien :

**NOMOS** : proche du phrygien *onoman* (racine sanscrite *nam*, se courber, vénérer) ; d'où **NOMOS** signifiant à peu près « vénérable, pieux ».

**ΕΛΟΣ**, apparenté au phrygien *elaes* — *edaes* des inscriptions de Midas (sanskrit *dhā*, placer ; iranien *dā*), dans lequel Pauli (*Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*) voit un aoriste : « a déposé ». **ΕΛΟΣ** serait donc le nominatif d'un substantif signifiant objet déposé, ou offrande. Comme précédemment dans **ΜΤΟΡ**, on aurait une transformation de l'*a* de la syllabe finale en *o*.

Je traduirais volontiers **NOMOS ΕΛΟΣ ΦΡΑΙΣΟΝ** par : « la pieuse offrande des habitants de Praesos ».

A la troisième ligne, **ΠΕΣΤΝ** contient peut-être la racine zend *asti*, corps, placée dans un mot impliquant la présence de quelqu'un. J'avais cru tout d'abord que la terminaison *-n* pouvait être celle de la troisième personne du singulier d'un verbe à l'indicatif présent, ainsi que plus bas : **ΑΔΟΦΤΕΝ** et aussi le *aiman tirkka* de Hall (*Aegean Archaeology*, p. 230), ou le *φαιτερον* *Avzi-* de l'inscription **ΒΑΡΧΕ**<sup>1</sup>, avec, dans ces deux cas, le sujet immédiatement après le verbe, comme dans **ΠΕΣΤΝ ΜΤΟΡ**.

J'ai toutefois changé d'opinion après une nouvelle étude des inscriptions phrygiennes de Midas. L'une d'elles est ainsi rédigée :

*Ata[n]zn matar tuila kivanika.*

Ainsi que l'a fait remarquer Pauli<sup>2</sup> dans son excellent commentaire, *ata[n]zn* est une contraction du *atanizen* d'une autre inscription, et un accusatif en *-en*. Dans la phrase de l'inscription midasique, et dans celle de l'inscription de Praesos, nous aurions ainsi une double ressemblance :

1<sup>o</sup> Même tournure : un accusatif suivi d'un nominatif et

1. *Annual British School Athens*, t. VIII (R. S. Conway, *op. cit.*).

2. C. Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos* (Leipzig, 1894), p. 146 et suiv.

d'un qualificatif se rapportant à ce nominatif, *tuila* ou *sardo<sub>z</sub>sa*;

2<sup>o</sup> Même contraction de la syllabe finale d'un accusatif en *-en*, par élision de la voyelle.

Si tel est le cas, et si, en étéo-crétois, il existe un accusatif en *-n*, le charme contre la maladie arabe inscrit en langue *kefti* dans un papyrus égyptien du British Museum (Hall, *op. cit.*, p. 230): *Santikapupivai aiman tirrka-r*, se décomposerait en un verbe initial (à la première personne de l'impératif ?), suivi d'un accusatif, puis d'un nominatif sujet du verbe, et signifierait quelque chose comme : « purifie le sang, Tirrka », par exemple, sans vouloir établir une analogie quelconque entre *aiman* et le grec ἄιμα. Mais j'attire l'attention sur la ressemblance entre *aiman* et le vieux phrygien ἄιματος (du sang).

Je me demande, d'autre part, si INAIPEΣΤΝ (deuxième ligne) ne serait pas le même mot que INAIPEP - - - (huitième ligne), dont la dernière lettre, placée sur la cassure de la pierre, aurait été mal lue.

Le PEPEIPET de la neuvième ligne rappelle le Fεεεεετ de la deuxième inscription de Chantre (*Mission en Cappadoce*).

L'abondance des mots à terminaison en *-os* donne une apparence presque grecque au texte de Praesos, et amène, une fois de plus, à se demander — à condition que l'inscription de Praesos soit réellement en langue étéo-crétoise — si la première déclinaison grecque n'est pas d'origine crétoise.

En somme, de l'inscription de Praesos, nous pouvons tirer les conclusions suivantes — si, encore une fois, elle est rédigée en étéo-crétois :

1<sup>o</sup> L'étéo-crétois est une langue indo-européenne orientale, proche parente du phrygien;

2<sup>o</sup> Les terminaisons en *os* de l'étéo-crétois équivalent aux terminaisons *os* et *os̄* du phrygien;

3<sup>o</sup> En étéo-crétois, le *a* phrygien suivi d'une consonne finale se transforme fréquemment en *o*;

4<sup>o</sup> En étéo-crétois, comme en phrygien, il existe un accusatif des substantifs en *-n*.

Nous aurions ainsi, dans l'éteo-crétois, une langue non pas dérivée, mais cousine du phrygien. N'est-il pas, d'autre part, remarquable que, parmi les quelques mots crétois parvenus jusqu'à nous, il y en ait au moins deux qui rappellent étrangement le phrygien : *aiman* (phryg. *ἄϊμανος*) et *Minos* (phryg. *Midas*) ?

M. DAYET.

---



## LES RÉCENTES FOUILLES D'AGRIGENTE

---

Les fouilles méthodiques poursuivies à Agrigente depuis 1924 n'ont pas cessé de donner des résultats. On a commencé par relever les colonnes du côté sud du temple « d'Héraklès », puis on a dégagé certaines parties du temple de Zeus Olympios, ainsi que celui de Déméter sur la colline de S. Biagio. Mais c'est sous la direction de M. Marconi qu'ont été effectués, depuis quatre ans, les travaux les plus importants. Il ne sera parlé ici que des explorations les plus récentes, c'est-à-dire des campagnes de fouilles 1928-1930, et on laissera de côté quelques investigations d'un intérêt secondaire. Les monuments mis au jour pendant ces dernières années se partagent en deux groupes :

Les sanctuaires archaïques : le sanctuaire rupestre de San Biagio, le sanctuaire situé sur la colline des Temples.

Les temples de la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle : le temple d'Asklépios, les temples dits d'Héphaistos et des Dioscures.

\*  
\* \*

D'après les historiens, qui reproduisent la tradition de Thucydide, Agrigente fut fondée en 581 avant J.-C. par un groupe de colons où dominaient les Rhodiens venus de Géla. Ils apportaient avec eux les cultes rhodiens de Zeus Atabyrios et de Déméter Kidaria. Or, les sanctuaires archaïques les plus importants sont consacrés à Déméter et Koré. Les récentes découvertes nous prouvent donc l'importance de ce culte. Mais elles prouvent aussi que le site d'Agrigente était habité par des colons grecs bien avant le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. L'un de ces monuments semble même antérieur aux débuts

historiques de la colonisation grecque en Sicile. Il s'agit d'un petit *hiéron* situé à flanc de rocher sur la face est de la

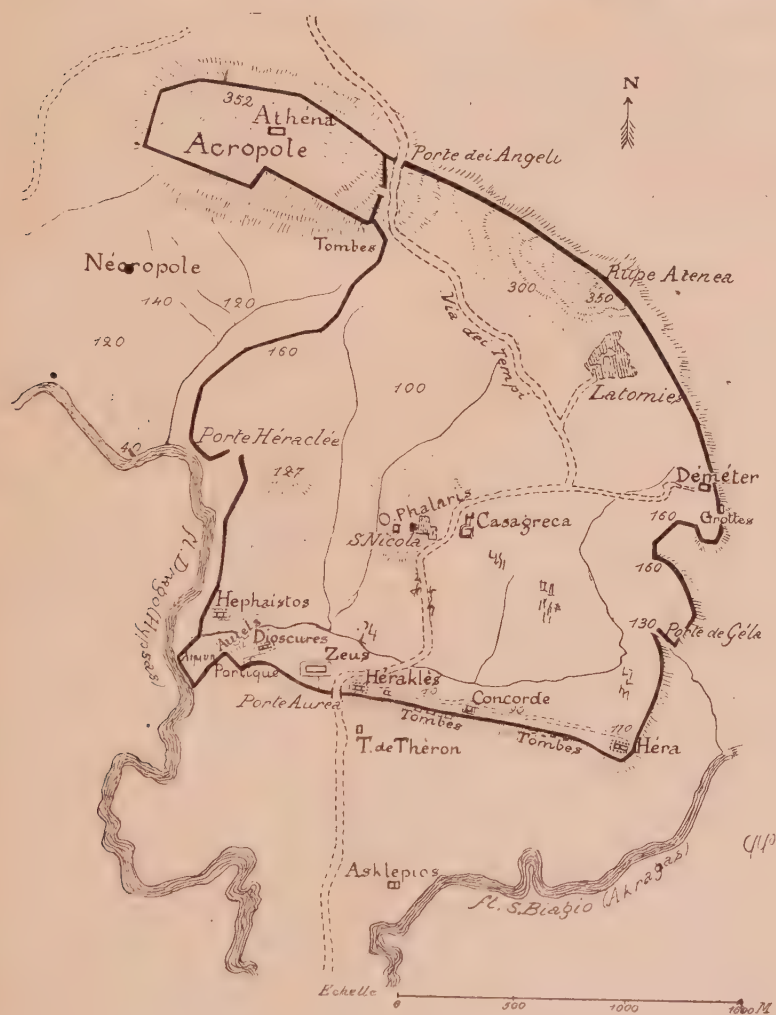


Fig. 1. — Plan des ruines d'Agrigente.

pente qui limitait au nord la ville. Non loin de là, sur l'autre versant, se trouve le temple même de Déméter (chapelle

San Biagio). L'endroit était connu depuis longtemps des fouilleurs clandestins; ils en avaient tiré une grande quantité de bustes en terre cuite, représentant les deux Déesses; M. Rizzo avait pu acquérir les plus beaux pour le Musée de Syracuse et les avait publiés<sup>1</sup>. On prit d'abord l'endroit pour un aqueduc, puis on y reconnut une grotte dédiée aux Déesses. En 1927, sous la masse des rochers qui proviennent des écroulements fréquents de la crête, des fouilles officielles dégagèrent, outre l'entrée de deux grottes, la curieuse construction qui leur servait de vestibule<sup>2</sup>.

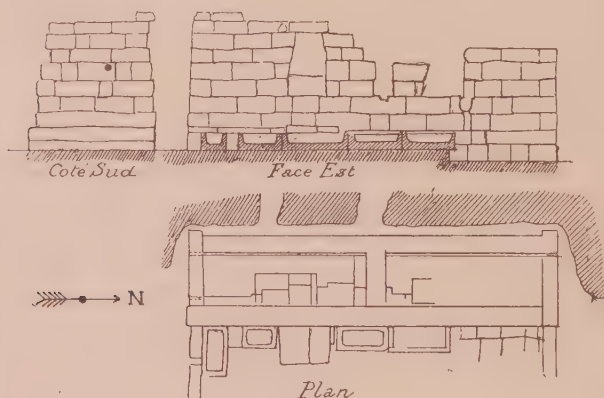


Fig. 2. — Sanctuaire des grottes.

Les deux grottes naturelles, qui formaient la partie essentielle du sanctuaire, s'ouvrent à quelques mètres d'intervalle (fig. 1 et 2). Ce sont des couloirs, larges d'environ 1 mètre, trop bas pour qu'un homme de taille moyenne puisse s'y tenir debout. D'après M. Marconi, elles sont très longues. Les parois creusées de niches étaient garnies sur toute leur longueur de bustes en terre cuite.

Devant l'entrée s'étendait une construction ayant la forme

1. *Jahreshefte Oesterr. Inst.*, XIII, 1897, p. 63.

2. Voir Marconi, *Agrigento*, Florence, 1928, p. 24-27, et surtout *Studi agrigentini*, Roma, 1930 : *Il santuario delle Divinità Chtonie*.

d'un rectangle étroit, dont les longs côtés, orientés vers l'est, constituent la façade. Le mur postérieur est percé d'une ouverture centrale qui donne accès à la grotte septentrionale. Le mur antérieur comprend l'ouverture correspondante flanquée de deux baies symétriques. L'appareil des murs, soigné, ne ressemble en rien à l'appareil hellénique. La concordance des joints n'est nullement observée et les blocs employés sont de longueur irrégulière; les angles sont assemblés en chaînage. Enfin, l'élévation présente une particularité assez étrangère à l'architecture grecque : c'est l'amorce d'une voûte, réalisée par le débordement progressif de chaque assise vers l'intérieur. A l'extérieur un léger retrait compense, de deux en deux assises, la saillie intérieure. Mais le retrait étant beaucoup plus faible que la saillie, il en résulte un élargissement des blocs supérieurs qui assure à la construction, malgré le surplomb, toute sa stabilité. Les blocs sont taillés intérieurement en forme de voûte. Le rapprochement des deux parois, sensible à l'œil<sup>1</sup>, atteint 0 m. 50 (1 m. 80-1 m. 29). La voûte ne s'achevait point et les murs étaient couverts de dalles posées dans le sens de la largeur. D'après M. Marconi, ce dispositif a été adopté pour une raison d'économie : c'était, en effet, un moyen de donner à l'édifice une couverture solide et de dimensions restreintes. On a retrouvé quelques-unes des dalles de couverture; elles portaient à leur extrémité un retrait où venait s'encaster une sorte de *geison* massif.

Les ouvertures de la face antérieure sont à jambages inclinés et cette inclinaison est obtenue par la taille oblique des blocs qui les constituent.

L'édifice comportait un système compliqué de canalisations. Une conduite amenait l'eau de l'intérieur de la grotte nord, traversait le vestibule pour la déverser dans une série de vasques disposées tout le long de la façade. L'eau s'épanchait de la vasque centrale dans les vasques latérales.

1. Surtout dans la partie sud. Dans la partie nord, le poids des roches écroulées a déjeté les blocs et accentué outre mesure la courbure.



Entre les deux murs, un pavement fait d'épaisses dalles encastrées dans la paroi et supportées par un ressaut régnait à la hauteur de la quatrième assise. Il en subsiste encore un bloc en place à l'angle sud-ouest, avec, partout ailleurs, des traces d'arrachement. Ce dallage recouvrait donc la conduite qui passait au centre de l'édifice. Il faisait de la partie inférieure une sorte de crypte.

Il faut enfin décrire brièvement la terrasse du sanctuaire. Les vasques étaient encastrées dans le sol antique qu'elles affleuraient de leur bord supérieur; certaines étaient recouvertes par des dalles dont une est encore en place. Un mur, qui part des extrémités et se prolonge sous les éboulis non déblayés, semble avoir enfermé un *téménos* qui ne pouvait être qu'exigu; car, à quelques mètres de là, la pente recommence, moins abrupte, mais encore très rapide.

Le sanctuaire était consacré aux divinités chthoniennes, Déméter et Koré : on en a trouvé de nombreuses images (bustes ou statuettes en terre cuite). La construction n'était que le vestibule qui menait vers l'ancre et vers la source sacrée. Le caractère le plus frappant en est l'exiguïté. L'étage supérieur, haut d'à peine 2 mètres, est large de 1 m. 60 à sa base. Pénétrait-on vers les grottes par l'ouverture centrale? Elle est si étroite que deux hommes ne peuvent y passer de front; il est possible d'ailleurs qu'elle ait été réservée à l'écoulement de l'eau. Il en va de même pour l'entrée des grottes. Des couloirs aussi étroits n'étaient pas faits pour le passage; si quelques rares personnes avaient accès vers l'intérieur, peut-être était-ce pour consulter quelque oracle.

D'autre part, si les grottes consacrées à un culte sont nombreuses en Sicile, on ne rencontre pas ailleurs un tel dispositif de vasques. Pausanias (VII, 21) raconte qu'à Patras, près du temple de Déméter, se trouvait une fontaine, où l'on pratiquait la divination en suspendant un miroir au-dessus des eaux. Y aurait-il eu ici quelque usage analogue ?

Enfin le vestibule lui-même est unique en son genre. Il

s'apparente par la construction à l'architecture créto-mycénienne, mais il est difficile de le faire remonter jusqu'aux temps crétois ou mycéniens. M. Marconi le considère comme le produit d'une architecture « méditerranéenne »; et il le compare aux monuments de Carie. Il le date du VIII<sup>e</sup> siècle. On a trouvé dans les grottes des poteries sicules et les premières statuettes votives ne remontent qu'au début du VI<sup>e</sup> siècle: telles sont les seules données positives, bien incomplètes, au sujet de la date de ce monument<sup>1</sup>.

\*  
\* \* \*

Un autre sanctuaire, plus important et, sans doute, plus récent, dédié aussi à Déméter et à Koré, a été trouvé immédiatement au nord du temple des Dioscures, sur l'extrême pointe occidentale de la colline des Temples, au bord du ravin qui fut autrefois la *λήμνη* ou *κολυμβήθρα*. La découverte s'en est faite en trois temps: au printemps de 1928, on a dégagé, au voisinage immédiat du temple, deux grands autels, l'un circulaire, l'autre carré. En 1929, un groupe d'autres autels plus petits, ronds ou carrés, ont été mis au jour. Enfin, en avril 1930, on trouvait à l'est de ce groupe un *mégaron* de petites dimensions et, au bord du ravin, un petit *bothros* de forme carrée.

Tel qu'il nous est connu actuellement, l'ensemble n'est pas complet. Si l'on a atteint au sud-ouest le mur de péribole, l'enceinte se prolonge vers l'est, sous le terrain encore non fouillé; on a, en effet, découvert en même temps que le petit *mégaron*, l'angle sud-est d'une construction parallèle dont le reste s'étend en dehors de l'aire des fouilles. Sur le côté nord, la roche s'est écroulée au cours des temps, entraî-

1. Outre ce monument et ceux dont nous allons parler, on a trouvé deux autres sanctuaires moins intéressants, dédiés à des divinités féminines, peut-être encore à Déméter et à Koré; l'un près de l'église San Nicola (*Notizie degli Scavi*, 1925), l'autre près du temple d'Héraklès (Marconi, *Studi agrigentini: Il tempietto di Villa Aurea*).

nant avec elle une partie des constructions trop proches du ravin. Les fouilles continuées à l'est dégageront, on l'espère, le sanctuaire entier.

Parmi les autels, deux se distinguent des autres pour les

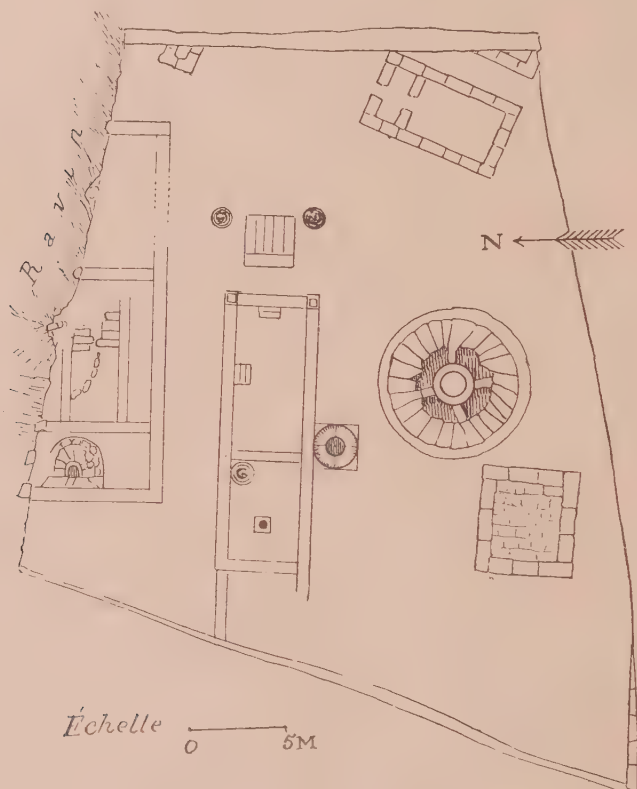


Fig. 3. — Sanctuaire des Déeses.

dimensions et la situation; ils constituaient un des centres du culte. Ils sont placés l'un près de l'autre. Celui de l'est est de forme *circulaire* et mesure 8 m. 75 de diamètre (fig. 4). Il en subsiste deux assises. Celle du dessous est formée d'un anneau qui délimite la circonférence extérieure. L'assise supérieure, qui repose à l'intérieur sur de la terre tassée,

est constituée de deux autres anneaux. L'un est fait de boutisses irrégulières, mais assemblées avec soin. L'autre, plus petit, appareillé avec régularité, ménage une cavité centrale. Immédiatement à côté, et à l'ouest, se trouve un autel carré et massif, de dimensions un peu moindres. Il comprend lui aussi deux assises et a sensiblement la même hauteur que son voisin. Le noyau en est constitué par 7 files de blocs de petite taille, encadrées par un chaînage de blocs plus gros. Le milieu a la couleur rouge, noirâtre par endroits, que prend le calcaire du pays sous l'action du feu. La construction est très soignée, l'assemblage précis, et les deux assises du chaînage extérieur sont isodomes. Ni l'un ni l'autre autel ne portent de traces de stuc.

Situés l'un près de l'autre, de construction et de hauteur pareilles, ils devaient avoir des usages différents et complémentaires. Sur l'autel carré, il est certain qu'on brûlait des victimes, tandis qu'il faut voir dans la cavité centrale de l'autel rond un *βόβρος* où l'on versait les libations aux divinités souterraines.

Au nord des autels principaux, six autels secondaires sont groupés autour de deux constructions. Celle du sud est partagée par un mur transversal en deux chambres, ouvertes l'une vers l'est, l'autre peut-être vers l'ouest. Au sud de ce mur central, hors de l'édifice, est adossé à la paroi un petit autel, formé de quatre blocs égaux grossièrement assemblés. La base, de forme cubique, est surmontée d'une couronne circulaire. L'intérieur en est creux. C'est encore un *βόβρος*, mais d'importance secondaire, à en juger par le peu de soin apporté à la construction. On en trouve un autre semblable dans la salle ouest. Plus petit, il est cons-

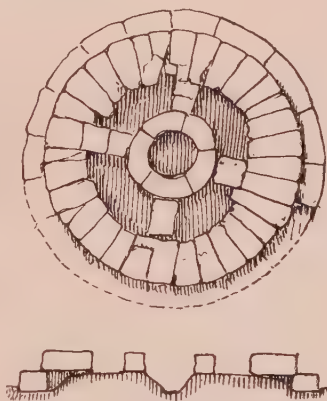


Fig. 4. — Autel circulaire.



truit avec plus de soin et surmonté de plusieurs anneaux circulaires. On y trouve aussi un bloc percé d'un trou central qui devait avoir un usage cultuel, car on en a découvert un semblable près du temple de Déméter à S. Biagio. Aucune trace d'autel ne se remarque dans la chambre orientale, mais on en trouve un, petit, quadrangulaire et massif, devant l'ouverture de cette chambre. Il semble qu'on puisse ici encore remarquer la même dualité de fonctions : à l'ouest une salle à *bothros*, à l'est, une dalle précédée d'un autel pour les sacrifices.

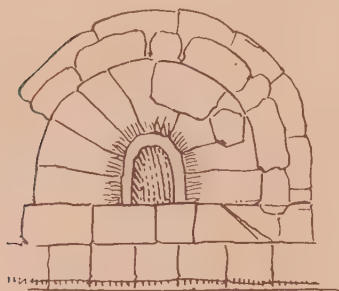


Fig. 5. — Autel semi-circulaire.

La seconde construction, située au bord du ravin, offre un plan moins net. Elle est partagée en plusieurs salles dont l'une conserve sur la terre quelques dalles longues, restes d'un pavement. A l'ouest de cette salle, se trouve un autel semi-circulaire d'assez grandes dimensions (fig. 5). Appuyé au mur par sa section droite, il se compose de deux assises, dont l'inférieure seule est conservée tout entière. Toutes les parties en sont assemblées avec soin, même si elles devaient échapper au regard, et la cavité centrale porte vers le milieu de sa hauteur un rebord.

Enfin on a découvert récemment, à l'angle nord-est de la fouille, un petit *bothros* de forme quadrangulaire, non encore complètement dégagé, mais présentant une large cavité centrale.

Toutes ces constructions sont assurément d'époque archaïque, mais il est malaisé de fixer une date précise. Il semble qu'elles soient toutes à peu près de même époque; certaines recherches faites pour accentuer les lignes (retraits pratiqués sur les blocs de base), alliées à un appareillage grossier, feraient penser au début du *vi<sup>e</sup>* siècle. Il ne nous reste des murs que deux ou trois assises. Rien n'a été retrouvé de ce qui eût pu constituer un toit. On ne sait donc

pas à quelle hauteur s'élevaient les constructions, ni si ces enceintes étaient couvertes.

Sauf deux, tous les autels sont circulaires ou semi-circulaires. Ils comportent une cavité centrale en communication avec la terre. Cette forme est rare et aucun point du monde grec n'en fournit autant d'exemples qu'Agrigente. A ceux que nous avons signalés jusqu'ici, il faut, en outre, ajouter les deux autels ronds, l'un plein, l'autre à cavité centrale, qui ont été découverts en 1927 près du temple de Déméter à S. Biagio. On trouve des autels ronds isolés à Thasos<sup>1</sup>, à Lesbos<sup>2</sup>, mais ils ne présentent pas de cavité. Délos seule offre quelques monuments comparables à ceux d'Agrigente : les autels des Pyrrhakides, consacrés aux Tritopatores et aux Nymphes<sup>3</sup>, l'autel qui se trouve devant l'ancre du Cynthe<sup>4</sup>, et un autre, inédit, dans la cour du Kabeirion<sup>5</sup>. Tous sont beaucoup plus récents que ceux d'Agrigente et présentent avec eux de notables différences de formes. A ces exemples, ajoutons une base circulaire placée devant les Propylées du sanctuaire de Déméter à Sélinonte et publiée tantôt comme une base de statue, tantôt comme un puits; il y faut très probablement reconnaître, par analogie avec les découvertes d'Agrigente, le reste d'un autel circulaire à cavité centrale.

\*  
\* \* \*

Disons enfin quelques mots du petit édifice découvert au début d'avril 1930 à l'angle sud-est du chantier. Il reproduit dans sa simplicité primitive le type du *mégaron*. Il mesure à peine 3 mètres sur 6; les blocs de base, d'épaisseur médiocre (25 à 30 cm.), sont posés sur la terre sans fondations et assemblés grossièrement; ils sont de longueurs assez inégales. Le *pronaos* est formé par quatre blocs posés transver-

1. *BCH*, 1925, p. 464.

2. *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Ara*, fig. 426.

3. P. Roussel, *BCH*, 1929, I.

4. A. Plassart, *Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe*, p. 254, fig. 205.

5. P. Roussel, *op. cit.*

salement et qui laissent un passage large de moins de 1 mètre. Rien n'a été retrouvé de l'élévation; elle était sans doute en une matière périssable, telle que la brique crue. On a trouvé à l'intérieur quelques terres cuites appartenant à des types courants de l'imagerie démétrique, à la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. L'édifice est très nettement orienté nord-nord-est. Immédiatement à côté apparaît l'angle d'un autre édifice parallèle, de construction semblable et de dimensions analogues.

Ce *mégaron*, de plan identique à celui de Gaggera <sup>1</sup>, me semble beaucoup plus ancien que lui, plus ancien aussi que les constructions qui l'entourent. Peut-être est-il contemporain du sanctuaire rupestre de S. Biagio. Est-ce un temple? Il y aurait eu dans ce cas deux temples jumeaux aux Deux Déesses; son orientation serait insolite et apparaîtrait comme une nouvelle preuve de son ancienneté. Fait-il partie d'une rangée de trésors? Seul un complément de fouilles peut donner la solution <sup>2</sup>.

\*  
\* \*

M. Marconi a consacré ses soins à trois monuments jusqu'ici fort délaissés ou, qui pis est, fort maltraités par les archéologues : les temples dits des Dioscures et d'Héphaistos, le temple d'Asklépios.

Les fouilles <sup>3</sup> qui ont dégagé les ruines du temple des Dioscures nous ont donné les renseignements essentiels sur deux points : le stéréobate et le couronnement. Le stéréobate était établi en de profondes entailles pratiquées sur le rocher. Ce système d'entailles comprend une tranchée extérieure, large de 3 m. 08, pour le stéréobate massif du péristyle, puis à l'intérieur une seconde tranchée pour les fondations du

1. Tous deux ignorent l'ante et comportent un retour de la muraille sur la face antérieure.

2. M. Marconi signale qu'au cours de l'hiver 1930-31 il a dégagé, en poursuivant la fouille, quatre petites constructions semblables à celle qu'il avait découverte, ainsi que des fragments de poteries sicules.

3. Compte rendu sommaire dans Marconi, *Agriento*, p. 93-99.

mur de la cella. Sur l'emplacement de la *cella*, subsistent quelques éléments d'un stéréobate en gril, orienté parallèlement aux petits côtés et dont chaque file était engagée dans le roc. Les dimensions de la tranchée intérieure sont de 27 m. 72 sur 10 m. 12. Les dimensions totales de l'édifice, mesurées au stéréobate, devaient atteindre environ 37 m. 20, sur 17 m. 80. C'était un hexastyle périptère dont les longs côtés portaient 13 colonnes.

Les fouilles récentes n'ont rien appris de nouveau sur les colonnes et sur la frise. On n'a pas retrouvé de bloc d'épistyle. En revanche, on a récupéré des fragments du *geison*. La partie reconstruite, fort arbitrairement, par Villareale et Cavallari présente un *geison* de style mou et fleuri, avec décor de perles et de feuilles, qui forme un contraste frappant avec l'allure sévère du reste de l'édifice et ne peut remonter plus haut que le III<sup>e</sup> siècle où l'on trouve les premiers termes de comparaison<sup>1</sup>. Aussi Koldewey et Puchstein supposaient-ils soit une restauration des parties hautes à l'époque hellénistique, soit plutôt une tendance archaisante sensible dans le bas de l'édifice qui aurait été construit tout entier au III<sup>e</sup> siècle. Serradifalco avait publié<sup>2</sup> une cimaise polychrome et de forme très simple qu'il rapportait au temple des Dioscures; mais on croyait à une erreur d'attribution et Gabrici avait même cru démontrer<sup>3</sup> que la pièce appartenait au temple d'Héraklès.

M. Marconi a retrouvé un grand nombre de fragments semblables. La cimaise de style sévère appartenait donc bien à notre temple, et celle qu'on lui avait donnée provenait d'un portique hellénistique<sup>4</sup>, situé à quelques mètres. On peut ainsi placer avec assurance le temple des Dioscures dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle. Un faible indice, le profil du chapiteau, semble l'apparenter au temple dit d'Héra; mais,

1. Autel d'Hiéron II, à Syracuse; *geison* de Netum. *Notizie degli Scavi*, 1897, p. 78.

2. Serradifalco, *Antichità di Sicilia*, t. III, pl. 36.

3. *Not. Scavi*, 1925.

4. Marconi, *Studi agrigentini : II portico ellenistico-romano*.



ne connaissant pas la mesure des contractions angulaires, nous ne pouvons en préciser davantage la date.

Le temple dit d'Héphaistos, situé sur une hauteur isolée à l'ouest de la Κολυμβήθρα, a été complètement dégagé en 1928-29. Ici encore, si le stéréobate est bien conservé, les restes de l'élévation sont très pauvres; ils permettent du moins de dater le monument avec certitude.

La couche d'argile est très épaisse à cet endroit. Aussi le stéréobate a-t-il été construit avec un soin particulier. Du plus profond de la fouille jusqu'aux degrés, il est constitué par 6 assises, hautes de 0 m. 40 environ. Sa hauteur totale est d'environ 2 m. 50. Il se compose, comme d'habitude, de fondations massives sous le *ptéron* et les murs de la *cella* et de systèmes en gril sous les dallages. Les murs de fondation, particulièrement sous le *ptéron*, sont d'une rare perfection d'assemblage : l'assise inférieure est composée au centre de boutisses, bordées de chaque côté par des parpaings, à raison de 2 parpaings pour 2 boutisses. L'assise suivante se compose de deux files de boutisses et l'alternance se poursuit ainsi, à raison de trois assises de chaque sorte. L'assemblage est complété par des goujons dont on retrouve les encastrement.

Les substructions de la *cella* sont moins bien conservées que celles du péristyle. On ne remarque pas de traces du mur de *pronaos*. Les fondations du mur et des colonnes de l'opisthodomé sont appareillées avec moins de soin que le reste, et conservées seulement en partie.

Du système en gril ne subsistent que les parties situées en dehors de la *cella* et destinées à porter le dallage du péristyle. A l'intérieur de la *cella*, on a fait une découverte inattendue : on y a dégagé les fondations d'une construction archaïque en forme de *mégaron*, orientée obliquement par rapport au temple vers l'est-nord-est. Elle occupe sensiblement le milieu du temple. En élévation, elle est située à la hauteur de la quatrième assise du stéréobate. C'est un rectangle long d'environ 13 mètres, large d'à peu près 6, ouvert vers l'est et coupé par un mur de refend qui formait un *pronaos*. D'après le

fragment qui reste de ce pronaos, il faut croire que la porte de la salle était ou bien très étroite, ou dans une position dissymétrique. Les blocs, de dimensions variables, sont appareillés avec soin, mais sans régularité. Certains joints sont obliques. L'appareil, l'absence de fondations, le plan apparentent cet édifice aux constructions archaïques dont nous avons parlé tout à l'heure. *Nous voyons donc une fois de plus que, très tôt, le vaste espace que la cité allait couvrir au V<sup>e</sup> siècle était occupé en ses points principaux, au moins, par des lieux de culte.* Aux alentours de l'édifice, on a recueilli des fragments de tuiles et d'antéfixes qui datent, semble-t-il, du vi<sup>e</sup> siècle.

Pour en finir avec le stéréobate du temple, signalons que le côté n<sup>rd</sup> de ce stéréobate présente trois petites fosses circulaires, séparées les unes des autres par plusieurs mètres, creusées l'une dans la quatrième assise, les autres dans la troisième. Elles sont profondes d'environ 0 m. 50 et ont un diamètre de près d'un mètre.

Des quatre degrés du stylobate constitués par des boutisses et des parpaings alternés, il ne subsiste plus que quelques restes sous les deux tronçons de colonnes encore debout. Ces colonnes portent vingt cannelures et ne conservent plus que trois tambours. On a retrouvé un fragment de chapiteau : par le profil droit de l'échine, le traitement canonique des quatre rainures de la base, il ressemble beaucoup à ceux du temple d'Héra. Rien ne subsiste du couronnement. Serradifalco<sup>1</sup> a publié des fragments d'épistyle et de *geison*. Le *geison*, trouvé à l'intérieur de la *cella*, présente une moulure d'oves, surmontée de modillons et d'un kymation dorique de forme archaïque. Il couronnait probablement le mur de la *cella* (*epicranitis*) ; ainsi s'explique la richesse de sa décoration.

La beauté des fondations, la forme du chapiteau retrouvé permettent d'affirmer que ce temple a été construit dans la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle. Date-t-il des premières ou des dernières décades ?

1. Serradifalco, *op. cit.*, t. III, pl. 39.

Depuis longtemps on avait, grâce à un passage de Polybe<sup>1</sup>, identifié le temple d'Asklépios : il se trouve près de l'ancien fleuve Akragas, dans la plaine marécageuse qui s'étend au sud de la colline des Temples. On l'a dégagé en 1926 de la terre et des masures qui le recouvraient<sup>2</sup>.

Le sol est ici alluvial et mouvant. Le roc absent a été remplacé par un socle massif, composé de blocs régulièrement appareillés et de dimensions un peu plus grandes que celles de l'élévation : il mesure 22 m. 30 sur 11 m. 50. Il est formé de quatre assises, hautes en tout de plus de 2 mètres et est placé au-dessous du niveau du sol. Sur cette base s'élèvent les fondations ordinaires, hautes de trois assises (1 m. 30) qui constituent en même temps les degrés du temple. Les joints des blocs sont accusés par une entaille avec section à angle droit qui accentue la ligne d'ombre. Ces effets de dessins qui égaient la nudité sévère des files de blocs sont souvent recherchés à Agrigente, mais par des moyens différents : légères saillies ou retraits ménagés sur le pourtour de chaque bloc.

L'ensemble des fondations présente une particularité très rare : c'est une forte convexité des lignes, très sensible à l'œil. La courbure, modérée sur les côtés nord et est, est particulièrement forte sur les deux côtés de l'angle sud-ouest. Sur le côté sud, la flèche de la courbe atteint 0 m. 155 alors qu'à l'est elle n'est que de 0 m. 055. Sur ce côté sud, elle est donc proportionnellement trois fois plus grande qu'au Parthénon (0 m. 088). Lorsqu'on regarde les ruines, on a le sentiment d'une forte dépression à l'angle sud-ouest. M. Marconi n'envisage même pas l'hypothèse d'un tassement de terrain. Bornons-nous à remarquer que le procédé ne produit pas la moindre illusion; peut-être n'a-t-il pas eu pour but d'en produire une.

En élévation, le temple présente une forme très simple et très ancienne, où l'on reconnaît cependant les traces des

1. Polybe, I, 18.

2. Marconi, *Studi agrigentini : Il tempio di Esculapio. Agrigento*, p. 87-93.

innovations du <sup>ve</sup> siècle. C'est une simple *cella* précédée de deux colonnes *in antis*, mesurant 21 m. 70 sur 10 m. 70. Le plan est donc le même que celui du temple de Déméter à S. Biagio : c'est celui de l'antique *mégaron*. Mais voici les rajustements : le mur du *pronaos*, d'une épaisseur énorme (2 m. 08), contient un escalier qui mène aux combles; ce détail se retrouve dans tous les grands temples du <sup>ve</sup> siècle à Agrigente. D'autre part, le mur postérieur est traité comme un faux opisthodomé; il présente deux antes saillantes et deux demi-colonnes engagées dans la muraille. Pour rompre la monotonie des trois murs nus et pour créer une symétrie entre les deux faces, le constructeur a emprunté au temple de Zeus Olympios le procédé des colonnes engagées. Ici, ces colonnes n'ont pas pour rôle de renforcer le mur, comme dans le temple géant, puisque le mur où elles se trouvent est moins épais que les autres; elles ne sont que des moulures, des saillies ornementales.

Des caractères aussi marqués datent l'édifice d'une façon assez précise. L'emploi des colonnes engagées nous montre qu'il est postérieur à 440, date de l'achèvement du temple de Zeus. De plus, le temple de Ségeste, qui présente aussi la convexité du socle, a été amené à son état actuel entre 430 et 420.

Le temple d'Asklépios n'est pas antérieur; et il est même probablement postérieur à cette date.

Il se place au terme de la série des temples construits à Agrigente.

Jusqu'à ces dernières années, on avait tendance à croire les trois temples dont on vient de parler postérieurs à la destruction de la ville par les Carthaginois (406). Comme on l'a vu ci-dessus, il conviendrait de les restituer au <sup>ve</sup> siècle, époque où l'on construisit aussi les plus grands temples.

Ainsi se dessinent dans l'histoire de la cité trois périodes intéressantes pour l'archéologue : le temps des débuts longs et modestes, beaucoup plus lointains qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent, où se préparait déjà obscurément la puissance future de la cité — la courte ère de prospérité, ouverte



par la victoire d'Himère, terminée brusquement par le désastre de 406, moment d'une incroyable opulence et d'une activité artistique presque fiévreuse; car on construit alors au moins sept temples; — enfin, après une mort presque complète, de près de deux siècles, un regain de prospérité apporté par la conquête romaine.

R. JOURNET.

---

## LE COFFRE DU PAS SALADIN EST-IL AUTHENTIQUE ?

(PLANCHE IV.)

---

Le *Dictionnaire du Mobilier* de Viollet-le-Duc (I, p. 25-29) décrit longuement et avec admiration le coffre de l'ancienne collection Géroente, actuellement au musée de Cluny. L'auteur le présente comme un coffre de mariage de la fin du <sup>xiii</sup>e siècle et vante beaucoup les ferrures qui le décorent, sans parler le moins du monde des réparations que le meuble aurait pu subir.

Nous reviendrons plus tard sur les erreurs de date et de destination; mais en ce qui concerne les restaurations, il faut reconnaître qu'elles étaient assez importantes.

Elles avaient échappé à Viollet-le-Duc, puisque les trois seules figures de détail qu'il a dessinées, sur les cinq illustrations qu'il nous donne, reproduisent précisément des parties modernes (fig. 5, 6 et 7). Encore est-il vrai qu'une quatrième, la figure 4, a été donnée pour montrer, parmi des détails anciens, la serrure qui, de même que toutes les ferrures qu'il prisait si fort, est moderne aussi. On voit très bien, sous un coin de la serrure actuelle, les trous de fixation de celle qu'on a remplacée.

Le même *Dictionnaire* (I, p. 82) nous montre, à l'article *Coffret*, la face et le dessus d'un petit coffret du <sup>xiv</sup>e siècle, appartenant à la même collection Géroente. Viollet-le-Duc, qui a bien vu la différence de date des deux monuments, aurait pu remarquer que les ferrures étaient en tous points identiques; chose bien étonnante pour deux meubles de date et de taille différentes!

Il y a toutes chances pour que ce soit Géroente lui-même qui ait fait réparer le coffre venu en sa possession, en s'aidant des documents que lui fournissait l'autre coffret, qui porte des ferrures bien en rapport avec sa date et son origine. Dans la

même salle du musée de Cluny où le coffre est exposé, on peut voir un petit coffret de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, garni de ferures très analogues à celles qui ont dû servir de modèle au restaurateur.

En ce qui concerne les réparations dans la sculpture, il n'y a actuellement aucune discussion pour les trois quadrilobes gauches de la première rangée du couvercle; ils sont bien modernes. C'est précisément le premier que l'auteur du *Dictionnaire du Mobilier* a produit à la figure 5 : harpie accompagnant sur des récales un joueur de cornemuse.

Le livre sur le mobilier de A. de Champeaux et celui de Molinier reproduisent plus tard encore le même coffre, renchérissant sur les éloges décernés par Viollet-le-Duc, sans paraître soupçonner davantage des restaurations de quelque importance.

\*  
\* \*

Depuis quelque vingt ans, l'estime des archéologues pour ce meuble a singulièrement baissé. Ce qui avait passé inaperçu, du moins du premier des auteurs cités — à supposer que les deux autres, l'ayant soupçonné, n'en aient cependant point parlé — était trop visible pour les yeux plus exercés des connaisseurs modernes.

Une malencontreuse ressemblance de teinte du corps du meuble avec les trois quadrilobes reconnus modernes, une trop belle conservation de la tranche du bois protégée par le couvercle, jointes au caractère assez particulier de la sculpture, ont malheureusement eu pour effet que la réaction est allée trop loin, et que le corps du meuble a été délibérément sacrifié.

Dans *les Matinées de la villa Saïd* <sup>1</sup>, M. Paul Gsell nous conte, en deux pages, les propos de M. E. Haraucourt au sujet de ce coffre, qui n'aurait d'ancien que le tiers du couvercle. M. Gsell a dû renverser les chiffres de la proportion, parce

1. Paul Gsell, *Propos d'Anatole France*, p. 33 et 34. Paris, Grasset, 1921.

que l'authenticité des deux tiers du couvercle est trop évidente pour que M. Haraucourt s'y soit trompé.

Une très intéressante communication de M. Max Prinnet à la Société des Antiquaires<sup>1</sup>, publiant l'explication des scènes du corps du coffre, due à un Américain, M. Loomis<sup>2</sup>, concluait aussi, conformément à l'opinion générale, à l'inauthenticité des scènes décrites, sans qu'aucun des membres de la Société ait élevé d'objection.

Enfin, le catalogue des bois du musée de Cluny, sorti des presses en 1925, consacrait définitivement le fait, en ne reconnaissant comme ancien que le couvercle, qui fournit la première illustration du catalogue.

En faisant cette confidence à Anatole France et à ses amis, M. Haraucourt ajoutait : « Pour Dieu! Messieurs! soyez discrets, car ce coffre, c'est notre gloire; il est si célèbre que je n'ai pu me résoudre à en frustrer le public. » Un sérieux examen du meuble m'a permis de constater que le pauvre coffre ne méritait pas cette exécution et qu'on avait été trop vite en besogne.

\*  
\* \*

A vrai dire, malgré l'assentiment finalement accordé à l'opinion générale, la pénétrante étude de M. Prinnet portait un coup sérieux à la thèse de l'inauthenticité, en supprimant la possibilité d'expliquer les scènes guerrières par la fantaisie de quelque sculpteur de l'époque romantique.

On connaît l'interprétation du savant héraldiste. Au lieu des douze preux et des quatre fils Aymon, que l'on croyait reconnaître avant la découverte récente de M. Loomis, les bas-reliefs nous représentent l'épisode, fameux au moyen âge, du *Pas Saladin* : Thermophyles chrétiennes gardées et dé-

1. Max Prinnet, *le Pas Saladin représenté sur un coffre du musée de Cluny* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1922).

2. R. S. Loomis, *Richard Cœur de Lion and the Pas Saladin* (*Publications of the Modern Language Association of America*, t. XXX, 1915, 3<sup>e</sup> partie, p. 509-528).



fendues par douze chevaliers portant écus et ailettes à leurs armes, contre l'armée des Sarrasins, qui s'avance sur le côté droit du coffre. La représentation des valeureux chevaliers, exacte et en bon ordre, occupe toute la face antérieure du meuble.



Fig. 1. — Côté droit du coffre.

Bien que la publication par Trébutien, dès 1836, du poème du Pas Saladin eût pu, à l'extrême rigueur, fournir un thème au sculpteur, M. Prinnet reconnaît qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, « qu'un artiste de cette époque ait pu créer de toutes pièces, avec tant d'exactitude dans le costume et les armoiries, ce décor chevaleresque ».

Pour ne pas renoncer à la thèse du truquage, déplacée dans une communication qui n'envisageait que les données héraldiques, force était de recourir à l'hypothèse assez invraisemblable d'une copie très adroite, faite d'après un monument ancien resté jusqu'à ce jour inconnu.

Mais si nous envisageons la première hypothèse émise, celle

de la copie d'une fresque peinte « en mainte sale <sup>1</sup> », nous ne rencontrons pas une moindre difficulté pour imaginer un artisan capable de traduire correctement, en sculpture, une peinture dont il aurait été obligé, au surplus, de modifier la distribution et les dimensions, pour les faire cadrer avec les exigences du couvercle.

Une autre difficulté naîtrait du recours à l'existence, connue du seul sculpteur, d'une peinture assez bien conservée pour lui fournir tous les éléments d'une excellente copie, complète dans tous ses détails, jamais révélée depuis, ou supposée détruite sans qu'un Viollet-le-Duc en ait jamais connu l'existence.

L'invraisemblance n'est pas moindre si on recourt à l'hypothèse du modèle, fourni par un autre coffre, assez connu au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour que le sculpteur ait songé à le copier, tombé ensuite dans un oubli dont la très grande publicité donnée à la copie n'aurait pu arriver à le faire sortir.

Une seule explication avait quelque chance d'être retenue, à savoir : celle du meuble trouvé à peu près complet, mais à ce point endommagé qu'un restaurateur radical, à la manière de Viollet-le-Duc, aurait décidé d'en remplacer le bois malade et vermoulu par une copie exacte, en bois sain, capable de conserver à la postérité la représentation de ce qu'on croyait être les douze preux et les quatre fils Aymon.

Tout de suite une grave objection se présentera. S'il était relativement facile, avec un bout de meneau et les amorces d'un remplage brisé, de reconstituer le fenestrage d'une cathédrale, des ais de bois jugés indignes d'être conservés, même comme témoins, n'auraient fourni au ciseau du sculpteur qu'un modèle bien insuffisant pour l'exécution d'une centaine

<sup>1</sup> L'auteur du poème nous fait connaître la vogue qu'eut cet épisode dans maintes représentations de son temps :

Del recorder est grand solas  
De cheaus qui gardèrent le pas.  
.....  
En mainte sale les point ont  
Pour miex veoir leur contenance.

de détails très fidèlement rendus aux multiples points de vue de l'architecture, du blason, des armures et du caractère comme du mouvement des personnages, à l'exception de deux seules fautes ou omissions que j'exposerai et dont je donnerai les raisons plus loin.

Cette hypothèse nécessitait un modèle dont la croûte extérieure fût restée intacte sur des fonds complètement rongés. Cette condition réalisée aurait alors suffi pour qu'on doublât les ais, d'une semelle d'épaisseur suffisante, afin de consolider le coffre, ou bien que le modèle jugé digne d'une copie aussi fidèle fût gardé par l'artisan et figurât actuellement dans quelque collection où il aurait bien fini par se faire connaître.

Mais voici une autre difficulté. Le couvercle, dont l'authenticité, dans l'ensemble, n'est discutée par personne, s'est maintenu, chose remarquable pour une époque aussi reculée, dans un état de bonne conservation sur des fonds très sains. Les restaurations, assez nombreuses, rapportées à la surface seulement, paraissent avoir été provoquées par des mutilations volontaires, affectant des sujets licencieux. Les autres coffres (pour la plupart de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle) qui garnissent par centaines les collections publiques ou privées, se rencontrent le plus souvent munis de couvercles modernes. Les autres en montrent qui ont, pour la plupart, fort souffert des outrages des hommes ou du temps. Sous des couvercles conservés en cet état ou même modernes, il est à peu près constant de rencontrer des bâtis en état de bonne conservation. Seuls les pieds ont souffert du contact avec le sol. Les parois verticales, ne retenant pas l'eau ou ne pouvant servir de support à quelque objet, se trouvent dans les meilleures conditions de préservation.

On ne voit guère comment, les mêmes causes produisant les mêmes effets, le phénomène inverse se serait ici produit.

Mais quelque plausibles qu'on puisse trouver les raisons que je viens d'exposer, je n'ai pas l'intention de fonder sur elles la réhabilitation que j'ai cru devoir entreprendre. L'examen de la matière elle-même doit suffire, et aussi bien aurais-je pu commencer par là.



Le couvercle nous laisse voir en de nombreux endroits des traces d'une peinture blanche qu'un décapage malhabile n'a pu faire entièrement disparaître. Ces traces de peinture n'existent pas sur les trois quadrilobes restaurés, non plus que sur d'autres parties de petite dimension. Cette particularité suffit pour déceler le collage, fort bien fait, qui sans cela n'apparaîtrait pas tout de suite,

Le dessus du meuble, avec les rugosités plus saillantes de son bois plus fatigué et plus vermoulu, a retenu des traces plus nombreuses et plus épaisses que le reste du coffre; l'œil suffit encore pour les découvrir sur les montants de la façade dont le prolongement forme les pieds, mais il faut s'aider de la loupe pour les trouver sur la partie centrale. Le bois, moins vermoulu que celui des montants qui rencontrent l'humidité du sol, a reçu, à l'époque tardive où il a dû être peint, des couches de peinture plus régulières ne formant pas épaisseur et se prêtant, par la suite, à un décapage plus radical. Ce n'est que dans de petites cassures que l'on peut découvrir la tache révélatrice.

Ce meuble qui, sous la cire brune, paraît intact, est en réalité réparé en de très nombreux endroits. Je n'ai pas compté moins de vingt morceaux sur la façade; quelques-uns ne sont guère plus gros qu'une allumette. La seule réparation importante est celle de l'animal fantastique qui occupe la base du pied gauche; il est tout entier moderne. Sur le couvercle, j'ai relevé une quarantaine de pièces rapportées de diverse importance. Sur aucun de ces morceaux il ne m'a été possible de découvrir la moindre trace de l'ancienne peinture; or, les restaurations étaient déjà effectuées depuis longtemps au moment où Viollet-le-Duc publiait son *Dictionnaire*.

On n'imaginera tout de même pas que le sculpteur (mettons : en 1840) ait d'abord exécuté son travail, l'ait peint et l'ait mutilé ensuite pour lui restituer une centaine de morceaux



et le vendre aux prix modiques du temps, à quelque amateur naïf de qui Géroente aurait pu l'acheter <sup>1</sup>.

Si l'on se donne la peine de se coucher par terre pour voir le dessous du meuble, on reconnaît que les parties ajoutées aux extrémités des pieds n'ont rien de commun comme patine avec les parties anciennes voisines. Celles-ci n'ayant pas subi le lavage brutal de l'intérieur du coffre, ou l'encaustiquage brillant de l'extérieur, ont par bonheur conservé la couleur inimitable et rassurante des vieux bois.

Le restaurateur qui, pour les morceaux plus importants qu'il a refaits, a pris soin de provoquer à coups de brosse métallique des stries qui s'accordent vaille que vaille avec les vermoulures voisines, a négligé cet artifice pour les réparations plus petites; il a laissé aux bois rapportés le poli des bois nouvellement travaillés.

La façade du meuble a été reproduite assez souvent pour qu'on puisse utilement se reporter aux publications qui en ont été faites. Nous donnons ici la reproduction du couvercle et de la face postérieure qui ne paraît pas avoir été publiée (pl. IV). Les restaurations importantes ont été indiquées par des hachures obliques; les autres sont négligeables et fort petites. Les morceaux rapportés sur la face antérieure correspondent très exactement, comme importance et disposition, à ceux que nous montrons sur la face postérieure.

Voici deux exemples de la manière ou de l'ignorance archéologique de l'auteur des bois rapportés. Le premier personnage sur la face antérieure à gauche (Huon de Florinnes, d'après M. Prinnet) a les deux pieds restaurés; mais alors que le huchier avait, pour les onze autres, représenté la pointe des éperons par un trait creusé dans le champ de l'arcade, le restaurateur a omis de fournir ce détail pour le douzième personnage qu'il a rechaussé. Le troisième chevalier en partant de la droite (Philippe d'Alsace), représenté de face, avait deux ailettes visibles comme le cinquième et le dixième che-

1. Géroente n'a pas laissé le souvenir d'un farceur qui aurait voulu mystifier Viollet-le-Duc.



BAHUT EN CHÊNE SCULPTÉ (XIV<sup>e</sup> S.)  
(MUSÉE DE CLUNY)



valier; le restaurateur, se rapportant aux deux voisins qui n'en montrent qu'une, et trouvant justement à l'intersection des ais de bois l'aillette brisée, dont l'amorce est seule visible, n'a pas compris cette pièce d'adoubement, et l'a remplacée par une collerette de sa fantaisie.

J'avais espéré trouver une restauration dans l'écu du 7<sup>e</sup> personnage (en partant de la droite). Cet écu, chargé d'un oiseau fantastique au long bec, d'assez bon style, ne se rapporte, d'après la documentation actuelle, à aucun défenseur du Pas. Mais, à l'examen, je n'ai découvert aucune trace de réparation, bien que ce meuble nous en montre de très habilement faites avec de petits morceaux enchâssés si soigneusement qu'il est difficile de découvrir le collage.

Faut-il voir une intention malveillante dans le fait que ce personnage, qui a pris la place de Bernard de Horstemale, porte sur son écu un animal qui ressemble étrangement au basilic qui charge la bannière et l'écu de Saladin? Je livre cette suggestion pour ce qu'elle vaut; toutefois, il est assez significatif que, dans la copie, faite au xv<sup>e</sup> siècle, de l'armorial du Pas Saladin, il n'est plus fait mention de ce Bernard de Horstemale. On ne connaît pas les raisons qui l'ont fait supprimer.

Les ais du corps du coffre, comme ceux du couvercle, s'étant rétractés par suite du séchage au cours des siècles, le réparateur a dû remplir l'interstice de 3 millimètres par des *flipots* qu'on ne voit bien que dans l'intérieur du meuble où le ton tranche avec celui des bois voisins. C'est chose fort difficile que d'appareiller des bois, même anciens. L'intérieur du coffre, à l'exception des dits *flipots*, présente une uniformité de ton qui, dans des bois lavés, comme c'est le cas ici, ne peut se rencontrer que s'ils sont du même âge et de la même origine.

Enfin, une observation décisive tranche le débat, et aurait pu suffire dès l'abord pour établir l'authenticité du meuble contesté : c'est celle de l'état des vermoulures.

Je crois devoir joindre ici une étude sommaire de la question des vermoulures. Il m'est apparu, à l'encontre de ce qu'on aurait pu croire, que leurs particularités n'étaient pas très



connues, et qu'on n'en tirait pas toute l'aide qu'elles pouvaient procurer en vue de l'expertise des meubles ou autres objets.

Lès huchiers, au moyen âge, n'employaient pas toujours sans doute, malgré les ordonnances, des bois parfaits; mais seuls les bons bois ont survécu, sans laisser pourtant de montrer, pour la plupart, des marques de leur grand âge.

Dans un bois tendre ou ramolli par l'humidité, ou de coupe relativement récente, — disons *comestible*, — le ver entre ou sort librement, s'y promène jusqu'à finir par le détruire entièrement.

Un bois dur, bien séché, *éprouvé*, comme la plupart des bois mis en œuvre au moyen âge, n'est jamais attaqué par le ver, si des conditions nouvelles n'en viennent pas changer la nature. Les parties hautes et verticales des stalles d'Amiens sont dans un état de conservation parfaite; on en pourrait dire autant de celles de Poitiers ou de Lévy-Saint-Nom, de deux siècles plus anciennes.

La caractéristique la plus reconnaissable des vermoulures, dans un bois moderne de qualité insuffisante pour résister à l'insecte, est le fait que la galerie pénétrant profondément est le plus souvent perpendiculaire, ou presque, au parement du bois attaqué.

Les bois durs et de qualité suffisante pour leur avoir permis de durer du moyen âge jusqu'à nous ne sont *rattendris*, la plupart du temps, et dans des conditions normales de conservation, qu'à leur surface seulement <sup>1</sup>.

Sous la couche d'apprêt qui était de règle autrefois, ou bien sous les couches postérieures de vernis, de crasse ou de peinture qu'il n'aime pas à traverser, le ver suit les veines du bois, choisissant les parties tendres voisines de l'état de pourriture, contournant les mailles plus dures, et traçant son sillon parallèlement au parement extérieur (comme ce que les militaires appellent une *sape à la russe*). Il ne laisse qu'une très

1. Je fais exception pour les pieds des meubles qui, étant en contact avec un sol humide, finissent par montrer, sur une vingtaine de centimètres de hauteur, des vermoulures analogues à celles qu'on peut relever sur des bois modernes, et naturellement aussi pour les cas où les conditions d'existence du meuble ont été telles que l'ensemble a fini par être entièrement pourri.

mince pellicule de bois que les chocs, les frottements, l'usure, finissent avec le temps par effondrer, laissant voir une galerie ouverte, de profondeur constante, qui, dans certains cas, file jusqu'à une longueur de plus d'un mètre.

Quand le plafond de ces galeries ne s'est pas effondré, l'œil exercé distingue très vite, à l'endroit où le parement du bois est tangent à la galerie, un trait léger et ténu comme un cheveu, qui suit toute la vermoulure. On peut contrôler le fait en introduisant une tête d'épingle par quelque endroit découvert, en en suivant le trait qui s'ouvrira tout juste assez pour laisser passer le corps de l'épingle, la tête circulant à l'aise à l'intérieur <sup>1</sup>.

Quand, au hasard de ses pérégrinations, le ver se trouve amené dans un angle du meuble, ou, mieux encore, sous l'arête de quelque sculpture, il suit tous les détails du dessin de manière à rendre évident que son travail ne s'est produit qu'après la sculpture. On en prendra une idée suffisante dans la cervelière qui coiffe le Philippe d'Alsace déjà nommé.

Dans le cas d'œuvre de faussaire qui, pour essayer de tromper l'acheteur, emploie de vieux bois déjà vermoulus, le ciseau tranche dans les galeries au hasard des rencontres. Mais l'apparence du bois ainsi travaillé se révèle tout autre. Pour quelques galeries auxquelles l'outil aura laissé par ha-

1. La différence des bois employés obligatoirement au moyen âge, avec ceux de l'époque moderne, sera d'un grand secours pour les amateurs de l'avenir, quand ils devront décider de l'authenticité de meubles suspects. Les bois durs, employés au xix<sup>e</sup> siècle à la confection de très nombreux meubles gothiques plus ou moins bien faits, présenteront alors eux aussi des vermoulures n'affectant que les parois en voie de pourriture, l'intérieur du bois restant sain et sec; mais elles n'auront jamais ou presque jamais l'aspect de celles qu'on rencontre sur les meubles authentiques. Il n'y a plus que les tonneliers pour utiliser, de nos jours, le *merrain* des Ordonnances : bois de chêne fendu *de fil*, quand il est encore vert, avec un déchet considérable et un prix de revient fort élevé. Le développement des scieries, joint à ces inconvénients, en a fait abandonner l'usage pour la menuiserie. Les galeries longitudinales, qui sont à peu près de règle dans les bois *de fil*, seront l'exception dans les bois tranchés de l'époque moderne, en tout cas n'auront jamais la longueur de celles du merrain. L'apprêt moderne n'étant pour l'ordinaire que le vulgaire brou de noix, ne s'opposera pas à l'entrée ou à la sortie de l'insecte qui ne sera pas ainsi contraint aux longs voyages de ses aînés.

sard une bonne apparence, la plus grande partie des vermoulures nous montrera soit des galeries longitudinales dont il ne reste plus que la moitié ou le tiers de la profondeur, soit des ouvertures en sifflet dont le ver n'aurait commencé à ronger que la partie inférieure, ou bien encore des fonds de vermoulures sans aucun trou à l'une ou à l'autre extrémité, comme si, venant de l'air libre, le ver avait léché au passage la petite partie enlevée, pour repartir comme il était venu.

Les plus habiles faussaires bouchent bien maintenant les galeries dont l'aspect ne concourt pas au but qu'ils poursuivent; mais pour cacher leur travail ils le camouflent sous une crasse artificielle, faute de quoi il serait trop aisé de découvrir la supercherie. Un lavage sérieux la révèle bien vite.

Il y a bien une autre manière encore plus reconnaissable d'imiter les vermoulures. On enfonce une alène ou quelque autre instrument pointu, de-ci de-là, sans égard pour la qualité du bois, dur ou tendre, d'une manière qui sent le système et qui montre des trous circulaires dont les bords sont enfoncés ou relevés par l'instrument, alors que les mandibules de l'insecte font des entrées nettes et sans mâchures. Ces trous artificiels sont ordinairement verticaux, en forme de cône allongé et sans profondeur <sup>1</sup>.

Ce n'est, de toute façon, pas le cas du coffre de Cluny. Les vermoulures des parties suspectées à tort sont bien visibles sur les deux parements des ais, longues et suivant le fil du bois à l'intérieur du meuble; elles suivent les arêtes du fenestrage à l'extérieur, avec leur plafond effondré ou non, et un renforcement du nombre des galeries sur les plans inclinés ou

1. Est-il bien utile de parler des fameuses vermoulures causées par des coups de fusil à chevrotines, tirés à bout portant? Personne n'en a jamais vu; c'est une légende assez sotte et qui ne résiste pas à l'examen. D'allure plus scientifique est ce que m'avait signalé le regretté M. C. Enlart. Le bois serait enduit de sang ou de fiel de bœuf et recouvert d'animalcules qui finiraient par pénétrer dans le tissu ligneux. J'avoue n'en avoir jamais vu d'exemple. Il faudrait d'abord demander à un entomologiste si des espèces friandes de sang coagulé ou de fiel de bœuf sauraient se contenter ensuite de bois. Quand bien même la chose serait possible, elle ne provoquerait de vermoulures que dans un bois tendre et ces vermoulures n'auraient d'ailleurs jamais l'aspect des vermoulures anciennes.

horizontaux qui gardaient plus longtemps la crasse et l'humidité.

Le bois lui-même est bien le *merrain* prescrit par les Ordonnances, sans nœud ni aubier, de largeur, épaisseur et qualité beaucoup plus grandes que celui qu'on pourrait songer à aller chercher chez un tonnelier. C'est sa qualité, vraiment exceptionnelle, qui en a assuré la conservation.

\* \*

Somme toute, il résulte de cet examen qu'avant les restaurations qu'on lui a fait subir, ce coffre était dans un état que nous appellerions aujourd'hui assez satisfaisant. Les angles écornés qu'on a refaits sur toute leur longueur, les pieds qu'on a rallongés ou doublés, les nombreux petits manques qu'on a réparés, les ais disjoints qu'on a bouchés, ne nous gêneraient plus aujourd'hui. Mais pareille mésaventure illustre l'inconvénient des restaurations radicales, trop bien faites dans le passé, comme de celles qu'on pourrait être tenté de faire à nouveau.

J'aurais aussi bien pu intituler cet article : *D'un autre inconvénient des faux ou des restaurations en matière d'objets d'art*. Les faussaires ou les réparateurs n'ont pas fait de victimes que parmi les amateurs crédules, et ce coffre n'est pas le seul objet qu'une suspicion illégitime ait mis en discrédit. C'est un mal irréparable quand cette suspicion l'a fait ou démonter ou détruire, ou tomber dans des milieux étrangers aux connaissances archéologiques où il finira par disparaître.

Il faut bien reconnaître que tout objet exceptionnel, découvert dans des conditions insuffisamment éclaircies, rare, d'un caractère inusité, trop bien conservé ou trop parfaitement restauré, rencontre bien des gens tentés de le déclarer dès l'abord inauthentique. C'est peut-être vrai, mais en ce cas on en peut fournir la preuve, et ce n'est pas trop demander qu'on accorde à l'étude de la matière la priorité sur les autres considérations<sup>1</sup>.

1. Les objets vraiment découverts le sont dans des conditions de tel invraisemblable bon marché que l'inventeur et vendeur éprouve une répu-



. . .

Il me reste à dire un mot de la date comme de l'origine de ce meuble. Viollet-le-Duc le donnait comme étant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il semble bien qu'on doive aller jusqu'au 2<sup>e</sup> tiers du XIV<sup>e</sup> siècle. Le costume des chevaliers n'y fait pas obstacle, et le style des arcatures, surtout de celles du revers avec ses gables pointus et ses arcs infléchis, est trop avancé pour qu'on puisse songer au début du XIV<sup>e</sup> siècle. J'ai cru un moment qu'il faudrait même atteindre le règne de Charles V. sur la foi de la coiffure d'une femme qui, sur le couvercle, se livre à des ébats plutôt risqués: mais j'ai dû reconnaître que cette tête, ornée de tresses relevées sur le côté à la façon de Jeanne de Bourbon, était moderne.

En ce qui concerne l'origine, nous savons seulement que Gérente lui attribuait une origine lorraine, mais sans donner de précisions. Un autre coffre, qui présente avec le nôtre des caractères indéniables de parenté comme construction, décoration, forme légèrement arrondie du couvercle, scènes militaires et emplacement de serrure, est conservé au château de Kreuzenstein en Autriche<sup>1</sup>. J. von Falke en fait un coffre français, sans doute à cause de sa ressemblance avec le coffre Gérente, que Viollet-le-Duc, Champeaux, Havard et Molinier ont toujours considéré comme tel. Mais le caractère particulier des arcatures du revers — à comparer avec le coffre du musée National de Copenhague<sup>2</sup> — le style des rosaces et des personnages, encourageraient à rapprocher encore du Rhin le centre de production des coffres de cette série. L'emplacement de la serrure à côtés incurvés est d'ailleurs très exactement dans le style de celui des meubles rhénans.

gnance explicable à en faire connaître l'origine. Je n'ai pu découvrir l'origine du coffre du XIII<sup>e</sup> siècle venant de Chambourcy et entré récemment au Musée de Cluny que grâce à la circonstance de l'achat en vente publique sans recours possible du vendeur contre l'acheteur, bien qu'il n'ait pas même été vendu à la valeur du bois de chauffage.

1. Robert Schmidt, *Möbel*, Berlin, 1919, p. 43, fig. 33.

2. *Ibid.*, fig. 34, p. 44.

\*  
\* \*

Le nom de *coffre de mariage*, pour parler de sa destination, est fantaisiste. Le moyen âge, assurément, n'était pas prude, mais le phallus de grandeur naturelle sculpté, isolé, sur le côté gauche, le médaillon du couvercle qui nous fait assister à une scène intime <sup>1</sup>, ne peuvent vraiment avoir été destinés à orner un intérieur familial où se mouvaient de jeunes enfants.



Fig. 2. — Côté gauche du coffre.

Les scènes analogues qui se rencontrent souvent à cette époque sont plutôt réalistes que licencieuses.

Au revers du coffre, une *femme d'accueil* esquisse un geste sans équivoque, et dans deux médaillons du couvercle, en plus de celui que j'ai cité plus haut, le restaurateur a atténué et modifié des scènes qui devaient être beaucoup moins innocentes qu'elles le paraissent aujourd'hui.

1. Le restaurateur pudique a voilé le plus scabreux par un tablier dorsal moderne.

Quant aux autres scènes : homme filant avec une femme comme Hercule aux pieds d'Omphale, joueurs d'échecs, singes musiciens, lutteurs armés d'épées et de rondaches, ballerine dansant au son de la cornemuse, etc., elles ne justifient en rien le nom de « coffre de mariage » qu'on a donné à ce meuble depuis une soixantaine d'années.

On pourrait peut être penser à un *coffre d'étuves* ; mais ces meubles d'intérieur, étant destinés à être poussés au mur, il n'y avait nul besoin d'en décorer la face invisible.

Ses dimensions (1 m. 38 × 0 m. 54) sont, d'ailleurs, beaucoup plus modestes que celles des coffres fixes, et la forme bombée du couvercle, conservée jusqu'à nos jours dans les malles, est insolite pour un meuble qui aurait été destiné à servir, dans un intérieur, à la fois de table et de banquette.

Les soldats allemands au service de la France, appelés *grivois* au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, ont eu pour prédécesseurs des reîtres et autres mercenaires dont ils ont hérité la renommée avec les fonctions. Je serais fort tenté de reconnaître en ce meuble le coffre de quelque capitaine de mercenaires, le *bouge de voyage*, sculpté sur toutes ses faces pour être transporté, et réunissant les représentations chères aux militaires : amour, jeu et hauts faits d'armes.

On peut constater deux particularités fort curieuses dans la construction. Les côtés sont doublés d'une semelle d'origine, très épaisse, et les faces arrière et avant, planes à l'extérieur, sont évidées à l'intérieur à la manière des douves d'un tonneau, comme si la construction avait été prévue pour offrir une plus grande résistance aux cahots des chars de transport.

L'importance et la signification des scènes figurées sur toutes les faces de ce meuble, la richesse de sa décoration, le classent très au-dessus des monuments similaires que j'ai cités et en font un chaînon très précieux pour reconstituer l'histoire du mobilier.

La défaveur marquée où il était tombé nécessitait une réhabilitation assez complète pour lui rendre la place qui lui appartient.

Augustin LAMBERT.

## VARIÉTÉS

---

### Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques.

*Procès-verbal de la Conférence tenue à Berne le 28 mai 1931.*

Étaient présents : MM. T. J. Arne (Stockholm), F. Balodis (Riga), G. Behrens (Mayence), G. Bersu (Francfort-sur-le-Mein), P. Bosch-Gimpera (Barcelone), J. Breuer (Bruxelles), H. Breuil (Paris), A. W. Brögger (Oslo), V. G. Childe (Edimbourg), L. Franz (Prague), P. Göessler (Stuttgart), Jakob-Friesen (Hanovre), Keller-Tarnuzzer (Frauenfeld), Kleiweg de Zwaan (Amsterdam), J. Kostrzewski (Poznan), R. Lantier (Saint-Germain-en-Laye), L. de Marton (Budapest), G. von Merhart (Marburg-Lahn), J. L. Myres (Oxford), H. Obermaier (Madrid), U. Rellini (Rome), L. Reverdin (Genève), H. Schetelig (Bergen), O. Tschumi (Berne), W. Unverzagt (Berlin), R. Vaufray (Paris), E. Vogt (Zürich), P. Vouga (Neuchâtel) et comme représentants des autorités bernoises M. le Conseiller d'État Guggisberg, MM. R. Wegeli, directeur du Musée historique bernois, et R. Zeller, vice-directeur.

M. Tschumi ouvre la séance. Il souhaite la bienvenue à ses collègues et les remercie d'avoir choisi Berne pour lieu de leur réunion.

M. le Conseiller d'État Guggisberg les salue au nom du gouvernement bernois et se félicite que la ville de Berne et la Suisse soient à nouveau le siège d'une réunion scientifique destinée à resserrer les liens internationaux.

M. Bosch-Gimpera expose l'objet de la réunion dont il a pris l'initiative : étant donné les difficultés survenues dans l'organisation des Congrès internationaux, se mettre d'accord pour réaliser entre confrères une entente efficace et définitive. Il remercie les assistants d'avoir répondu en si grand nombre à son appel et d'être venus de quatorze pays différents. De nombreux autres savants, empêchés de se rendre à Berne, lui ont apporté leur adhésion.

L'Assemblée remet la conduite des débats à un bureau composé de M. Bosch-Gimpera, président, et de MM. Lantier et Tschumi, secrétaires.

Le Président invite les assistants à faire connaître leur avis.

M. Lantier fait ressortir l'importance acquise par les études de Préhistoire au cours des vingt dernières années. A une situation nouvelle doit correspondre un organisme nouveau. Il propose donc de reprendre sur de nouvelles bases l'ancien Congrès, sous le nom de *Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*. Sous ce titre se grouperaient d'une façon indépendante toutes les disciplines (géologie, paléontologie animale et végétale, anthropologie, ethnographie, folklore, archéologie, etc.) qui concourent, aujourd'hui plus que jamais, au développement des sciences préhistoriques.

M. Obermaier insiste sur l'importance prise par la préhistoire, l'anthropologie et l'ethnographie et sur l'impossibilité de réunir en un seul organisme des sciences comprenant des disciplines aussi variées. Déjà les américanistes se sont séparés des ethnographes, les eugénistes des anthropologistes. Il se rallie donc pleinement à l'opinion de M. Lantier.



M. Myres, représentant le Royal Anthropological Institute et le Joint Committee for anthropological research and teaching, et se plaçant au point de vue du caractère spécial de ces études en Grande-Bretagne, préférerait s'en tenir à la formule : *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*. Toutefois, il s'inclinera devant la volonté exprimée par l'Assemblée et assure ses collègues de son désir de cordiale collaboration.

M. G. Childe appuie la proposition de M. Myres.

M. Arne, au nom de ses collègues suédois et par délégation écrite de MM. Bronstedt (Copenhague) et Moora (Tartù), expose de façon précise et très compréhensive quelles doivent être les bases d'un nouveau Congrès qui ne se réunirait au plus que tous les quatre ans. Les diverses disciplines intéressées n'y seraient admises que dans leurs applications à la Préhistoire. Il insiste sur la nécessité de ne présenter à ces Congrès internationaux que des études pouvant intéresser le développement général de cette science.

M. Kleiweig, de Zwaan, regrette la trop grande spécialisation des Congrès et désirerait voir maintenue l'union de la Préhistoire et de l'Anthropologie dans le sens le plus large.

M. Tschumi remarque à son tour que des faits nouveaux appellent de nouvelles solutions : c'est autour de la Préhistoire, devenue une science autonome, que doivent se grouper toutes les sciences auxiliaires.

M. Breuil résume la question en ces termes :

« Comme professeur de Préhistoire au Collège de France, comme ayant fait partie depuis 1900 du vieux Congrès international et faisant encore partie aujourd'hui de l'I. I. A., je viens à mon tour vous donner mon avis :

1° L'essai tenté de revivifier l'ancien Congrès a échoué ; il n'était pas possible de faire dépendre d'un institut national, quel qu'il soit, une organisation qui était essentiellement internationale et qui doit le rester, dans la plénitude d'égalité et d'indépendance que ce terme comporte.

2° L'introduction par l'I. I. A. d'une foule de branches scientifiques sans relation aucune avec les buts de l'ancien Congrès, quel que soit du reste leur intérêt, était une transformation de l'essence même du Congrès.

3° L'ancien Congrès, après vingt ans de carence et le décès de la plus grande partie de son Conseil permanent, est mort. Les complications auxquelles pourraient donner lieu la reconstitution, tant de la part de l'I. I. A. que par suite de réformes nécessaires dans sa conception, fait qu'il est préférable d'en organiser un nouveau, bien que dans le même esprit et avec le même caractère international et itinérant.

4° Il importe donc d'en organiser un nouveau et de nous proclamer assemblée constituante de ce nouveau Congrès, forts de ce que nous représentons ici et des nombreuses adhésions des savants absents qui nous ont écrit, insistant sur une réorganisation nécessaire, orientée dans le sens préhistorique.

5° En effet, étant donné le développement de la Préhistoire, l'affinement de ses disciplines, l'ampleur des sujets qu'elle embrasse, il convient de délimiter à l'étude de l'homme pré-et protohistorique et de ses œuvres le but de nos efforts.

6° Il va de soi qu'en tant qu'elles concourent à la connaissance de l'homme préhistorique, de son milieu, de sa vie, à l'interprétation de ses œuvres et de sa pensée, toutes les autres sciences auront leur place dans le nouveau congrès, depuis l'astronomie, la géologie, la paléontologie animale et bo-

tanique, l'anthropologie physique, jusqu'à l'ethnographie comparée, etc., mais les développements de ces sciences portant sur des questions étrangères à la Préhistoire, quelle que soit leur importance, ne nous concernent pas.

7<sup>o</sup> Bien qu'on puisse souhaiter que ces sciences diverses, et spécialement l'anthropologie, l'ethnographie, la sociologie, s'organisent en congrès différents, et de temps à autre cherchent à associer leurs congrès au nôtre, c'est une question qui dépasse les buts immédiats et dont nous ne pouvons nous occuper aujourd'hui. Organisons-nous nous-mêmes et, ceci fait, si les autres sciences en font autant, les questions de coïncidence ou d'alternance des congrès divers pourront être étudiées ultérieurement; mais il faut d'abord exister nous-mêmes.

8<sup>o</sup> Je vous propose donc, comme représentants de la Préhistoire d'une grande partie de l'Europe et du monde civilisé, d'agir comme membres d'une constituante et de déclarer que nous fondons un *Congrès des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, ce mot s'étendant exclusivement jusqu'à la domination des civilisations historiques (Égypte, Assyrie, Grèce, Rome, etc., selon les régions).

9<sup>o</sup> Je vous propose de désigner un Comité de rédaction composé de MM. Arne, Bersu, Lantier, Myres, pour étudier un projet de règlement, rédigé selon l'esprit du Congrès international défunt, et selon les modalités circonscrites que je vous ai exposées.

10<sup>o</sup> Qu'il me soit permis de souhaiter que la collaboration cordiale des diverses nations ici représentées et de celles qui se joindront à nous, soit un gage de ce sentiment de solidarité et d'interdépendance mutuelle, nécessaire au développement et à la sauvegarde de notre civilisation, et nous amène, à l'occasion de notre belle science, à nous mieux connaître et à nous mieux aimer que par le passé. »

Le Président demande si l'Assemblée a d'autres avis à exprimer. Aucune autre opinion n'ayant été émise, et M. Tschumi ayant demandé de passer au vote, il constate que les avis se réduisent à deux :

1<sup>o</sup> *Retour à l'ancienne formule des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques* ;

2<sup>o</sup> *Constitution d'un nouveau Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*.

M. Kleiweg de Zwaan répète que le Congrès doit être compris dans son sens le plus large.

M. G. Childe insiste sur l'union qui, en Grande-Bretagne, relie la Préhistoire à l'Anthropologie. Il ne considère pas comme désirable de changer le titre du Congrès.

M. Myres défend encore une fois l'ancien titre des Congrès.

On passe aux voix :

1<sup>o</sup> Le retour à l'ancienne formule ne recueille que trois voix ;

2<sup>o</sup> La constitution d'un nouveau *Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques* est votée à l'unanimité des membres (énumérés en tête) de la Conférence.

A la suite de ce vote, le Président proclame, aux applaudissements de l'Assemblée, la constitution du *Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*.

Conformément à la proposition de M. Breuil, une commission est nommée

pour la rédaction du règlement général du Congrès. Cette commission comprend MM. Arne, Bersu, Lantier, Myres. L'Assemblée y adjoint M. Breuil.

La séance est levée à 12 heures.

\*  
\*  
\*

La séance est ouverte à 14 heures 30.

Au nom de la Commission, M. Lantier donne lecture du projet de règlement dont un exemplaire dactylographié vient d'être distribué. Ce règlement est adopté à l'unanimité.

M. Bosch-Gimpera se félicite que le nouveau Congrès ait désormais ses statuts et, pour y obéir, demande à l'Assemblée de procéder à la nomination des membres du Conseil permanent.

(La séance est suspendue pendant vingt minutes pour permettre le choix des membres du Conseil permanent.)

Après la suspension de séance, les divers groupements nationaux font connaître les noms des savants proposés pour le Comité d'honneur et le Conseil permanent.

NATIONS REPRÉSENTÉES	COMITÉ D'HONNEUR	CONSEIL PERMA- NENT, MEMBRES	SECRÉTAIRES
Allemagne	Schuchhardt, Seger	Bersu, Unverzagt	Behrens, v. Merhart.
Belgique	Baron de Loe, Rutot	Breuer <sup>1</sup>	
Danemark	Müller	Bronstedt <sup>2</sup>	
Espagne	Mélida	Bosch-Gimpera, Obermaier	
Esthonie		Moora <sup>2</sup>	
France	de Baye, Bégouen Boule, Verneau	Boule, Breuil	Lantier, Vaufrey.
Grande-Bretagne	Evans, Keith, R. Smith, Sollas	Myres, Peers	G. Childe, Hawkes.
Hollande		Kleiweg de Zwaan <sup>1</sup>	
Hongrie		De Marton	Tompa, Hillebrand. Antonielli.
Italie		Orsi, Rellini	
Lettonie		F. Balodis	
Norvège		Brögger, Shetelig	
Pologne	Dimitrikiewicz	Jakimowicz, Kostrzewski	Antoniewicz, Koslowski.
Suède	Almgren, Salin	Arne, Lindquist	
Suisse	Deonna, Pittard F. Sarasin, Tata- rinoff, Viollier,	Tschumi, Vouga	Keller-Tarnuz- zer, Vogt.
Tchécoslovaquie	Niederle	Franz <sup>1</sup> .	

1. Après consultation avec ses compatriotes et le plus tôt possible, ce savant fera connaître les désignations proposées.

2. Représenté par M. Arne.

L'Assemblée approuve ces désignations à l'unanimité et prie M. Bosch-Gimpera de se mettre en relations avec des préhistoriens qu'elle désigne, appartenant aux pays non représentés à Berne. Ceux-ci désigneront leurs représentants à l'approbation du Conseil permanent. De plus, M. Bosch-Gimpera accepte de se charger de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la constitution du Comité d'organisation du premier Congrès.

Au nom de la Norvège, M. Brögger invite le Conseil permanent à tenir le premier Congrès à Oslo en 1934.

M. Bersu fait remarquer qu'il y aurait tout intérêt à se réunir plus tôt.

M. Myres, quoiqu'il ne soit pas mandaté à cet effet, croit que le Congrès pourrait avoir lieu à Londres en 1932. Sur l'intervention de M. Lantier, M. Brögger répond que si l'Angleterre ne peut recevoir le Congrès en 1932, la Norvège lui offrira l'hospitalité cette même année.

M. de Marton déclare que la Hongrie serait également heureuse de recevoir le Congrès.

M. Bosch-Gimpera félicite l'Assemblée de l'heureux résultat de ses travaux. M. Myres, au nom de l'Assemblée, remercie M. Bosch-Gimpera de la peine qu'il a prise pour préparer la réunion de Berne et diriger ses travaux. Il exprime à M. Tschumi et aux autorités bernoises la gratitude de l'assemblée pour leur aimable hospitalité.

La séance est levée à 16 h. 45.

Berne, le 28 mai 1931.

Signé : P. BOSCH-GIMPERA, R. LANTIER, O. TSCHUMI

(Communiqué.)

### La littérature phénicienne retrouvée.

La Syrie et le Liban ont fait, à partir de 1920, l'objet d'une vaste enquête archéologique qui a été menée surtout par des savants français et qui s'est étendue progressivement à l'ensemble des territoires du Levant, depuis le Carmel jusqu'aux approches de Mossoul et d'Antioche à la frontière de l'Irak.

Ces recherches intéressent tout le passé de l'humanité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin des Croisades. Il n'est pas de pays au monde, en effet, qui ait vu se dérouler autant d'événements que la Syrie, et c'est un spectacle unique que celui de tant de civilisations affrontées, enchevêtrées ou amalgamées.

Des régions fort mal connues encore ont été explorées au cours de ces dix dernières années; des villes, des nécropoles et des temples dont il ne subsistait aucun vestige visible ont reparu à la lumière, et le plus récent exemple de ces résurrections est celui de Ras-Shamra, en Haute-Syrie, à 40 kilomètres au sud de l'embouchure de l'Oronte.

C'est, d'ailleurs, comme il arrive si souvent, au hasard que cette découverte est due. Le 25 mars 1928, un laboureur de la province de Lattaquié trouva au bord de la mer, comme il creusait son sillon, une tombe d'une forme nouvelle en Syrie et contenant encore divers objets, notamment toute une série de vases d'argile. Or, ces vases, d'après leur galbe et leur décor, appartenaient certainement aux derniers siècles du deuxième millénaire, soit aux <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles avant J.-C.



Deux archéologues très distingués, MM. F.-A. Schaeffer et G. Chenet, furent aussitôt désignés pour entreprendre des fouilles autour de cette tombe, et les travaux commencèrent au début d'avril 1929. On recueillit en quelques semaines une quantité d'objets, d'espèces très variées, et attestant qu'il y avait eu là, au temps de la XIX<sup>e</sup> dynastie pharaonique — qui est celle des Sêti et des Ramsès — un centre commercial très actif, en relation avec tous les pays d'alentour, ceux de l'est : Assyrie et Chaldée; ceux de l'ouest et du nord : île de Chypre, monde égéen, et Asie Mineure; ceux du sud : royaume de Tyr et empire d'Égypte.

Cependant, si grand que soit l'intérêt des documents archéologiques provenant de ces fouilles, le site de Ras-Shamra nous réservait une surprise bien plus étonnante encore : dès la fin de la première campagne, on retrouvait, en effet, dans les ruines du temple, une partie des archives de la vieille cité.

Ces archives se composaient de tablettes de terre cuite, dont quelques-unes mesurent jusqu'à 30 centimètres de hauteur et sont couvertes, sur leurs deux faces, de signes cunéiformes.

Il ne s'agissait pas, cependant, de l'écriture assyro-babylonienne, laquelle comprend plusieurs centaines de signes; nous nous trouvions en présence d'une écriture très simplifiée, puisqu'elle ne comptait pas plus de vingt-huit caractères.

M. Schaeffer m'ayant confié le soin de publier ces tablettes, j'ai été amené à en faire une étude approfondie, et j'ai reconnu que la nouvelle écriture était un véritable alphabet, sans aucune trace de syllabisme ou d'idéographie. Cette constatation faite, il restait à déterminer la langue que recouvraient ces signes mystérieux, et, comme nous n'avions pas à notre disposition d'inscription bilingue, ces recherches ont été très ardues.

La première difficulté, qui était de trouver un point de départ, a pu, cependant, être résolue assez rapidement. En dehors des tablettes d'argile, les fouilles avaient produit, en effet, un outil de bronze, qui portait, gravée dans le métal, une épigraphe de six lettres. J'ai pensé que ces six lettres représentaient un nom propre d'homme : le nom du fabricant de l'objet ou de son possesseur.

Or, ces six lettres se retrouvaient au début d'une tablette et précédées cette fois d'un signe qui se compose de trois traits parallèles et verticaux. J'ai conclu que ce signe signifiait « à », et que la tablette en question était une lettre adressée au personnage dont le nom figurait sur l'outil de bronze.

Et puisque Ras-Shamra se trouvait en Phénicie, tout au nord, il est vrai, mais enfin en Phénicie, il apparaissait vraisemblable que la langue qu'on y parlait était le phénicien, c'est-à-dire une langue sémitique, de la même famille que l'assyrien, l'hébreu, l'araméen, l'arabe et l'éthiopien.

S'il en était ainsi, le signe composé de trois traits parallèles et figurant en tête de la tablette devait correspondre à la préposition *l(e)* qui signifie « à » dans les langues sémitiques, et c'est pourquoi je l'ai transcrit par *l*.

Tenant ce résultat pour acquis, j'ai groupé tous les mots qui contenaient cette lettre *l*, et je suis parvenu à lire, au moins à titre provisoire, des mots tels que *mlk*, « roi », Baal, qui est le nom de la grande divinité des Phéniciens, et *shalosh*, qui signifie « trois ».

Or, ce mot *shalosh* se rencontrait dans un texte qui m'a paru être une

tablette de comptabilité et où j'ai retrouvé plusieurs autres noms de nombre (en particulier *arba*, qui veut dire « quatre », *hms* « cinq », *ss* « six », *sb* « sept », *shmn* « huit » et *sre* « dix »), car les nombres, dans ces textes, sont toujours écrits en toutes lettres et non pas figurés par des chiffres.

Ces noms de nombre, outre qu'ils paraissaient bien apporter un argument décisif, et, pour ainsi dire, mathématique, en faveur du sémitisme de nos inscriptions, me fournissaient, du même coup, la valeur de plusieurs signes des plus fréquents.

Pourtant les difficultés restaient grandes encore, et peut-être eût-il été impossible d'aller plus loin, si les fouilles que MM. Schæffer et Chenet ont pratiquées cet été même à Ras-Shamra n'avaient pas produit des textes bien plus développés et mieux conservés que ceux dont nous disposions jusqu'alors.

L'étude de ces documents nouveaux, dont l'ensemble représente un millier de lignes, m'a permis de trouver en quelques jours la confirmation de mes précédentes lectures et aussi d'identifier les signes dont la valeur n'avait pu être établie exactement.

Il est démontré aujourd'hui, d'une façon tout à fait indiscutable, que la langue de Ras-Shamra est bien effectivement une langue sémitique, apparentée surtout, et très étroitement, à l'hébreu.

C'est la langue de ce peuple phénicien, qui joua dans l'antiquité, et pendant tant de siècles, un rôle prépondérant, comme agent de liaison entre l'Orient et l'Occident.

Mais si l'histoire générale des Phéniciens était connue déjà, leur littérature nous manquait encore, et c'était là une grave lacune, car c'est par la littérature, beaucoup plus que par la simple archéologie, qu'il est possible de pénétrer au cœur même des civilisations.

Comme j'ai eu déjà l'occasion de l'indiquer, les archives de Ras-Shamra comprenaient des pièces de comptabilité et des lettres; mais il y avait aussi des textes liturgiques et surtout un grand document, qui, dans son état actuel, compte environ 800 lignes, et qui doit être, dès maintenant, tenu pour le monument épigraphique le plus important que la Syrie tout entière ait encore fourni.

C'est le 20 septembre seulement que j'ai pu en commencer l'étude. Bien que le travail de traduction ne soit pas achevé complètement, le sens général apparaît cependant déjà d'une façon assez nette, et le terme qui me semble le plus propre à qualifier ce document, c'est celui d'épopée.

Le héros du poème porte un nom qui s'écrit *Tpn* et devait se prononcer Taphon. Cet homme — ou ce roi — vit dans la société des dieux. Il va les consulter quand il est malade; il les interroge quand l'avenir l'inquiète, et les dieux lui répondent, soit directement, soit au moyen de songes. Ils lui révèlent notamment que la pluie du ciel va engraisser la terre et que les ruisseaux rouleront des flots de vin.

Les préoccupations d'ordre agricole sont, en effet, dans notre épopée, au premier plan, comme il est naturel dans ce pays de plaines et de plaines fertiles, qu'on appelle aujourd'hui le Basit, et qui formait, il y a plus de trois mille ans, la principauté florissante dont Ras-Shamra était la capitale.

Les dieux et les déesses sont au nombre de quarante environ. Quelques-unes de ces divinités, comme Baal, Anat, Ashtart, étaient bien connues déjà,

de nom tout au moins; mais la plupart apparaissent ici pour la première fois; tel, par exemple, Alein, fils de Baal, qui joue l'un des principaux rôles et qui paraît être le patron même de la ville.

Lorsque, en effet, les dieux, au terme d'une discussion assez vive, eurent décidé, à l'instigation d'une déesse, d'envoyer sur terre, pour y régner, un personnage nommé Ishtar Araph, celui-ci, après avoir accepté la charge qui lui était confiée, descendit du ciel, et son premier geste, dans lequel il faut voir certainement un rite d'intronisation, fut d'aller s'asseoir vis-à-vis du dieu Alein, c'est-à-dire en face de l'image qui représentait le dieu dans son temple.

Il y a aussi, à Ras-Shamra, un dieu de la Sagesse : El-Hokmot, et un autre dieu, qui porte le nom de Dan-El, ce qui veut dire « Dieu est juge ». Et, en effet, Dan-El prend la défense des opprimés et il rend justice, en particulier, à la veuve et à l'orphelin.

L'épopée phénicienne consiste presque tout entière en dialogues — dialogues de dieux entre eux, dialogues des dieux ou des déesses avec le héros Taphon. Mais les scènes de sacrifices sont fréquentes aussi, et également les offrandes aux *rephaïm*, qui sont les âmes des morts. Ces diverses cérémonies durent souvent pendant sept jours — une semaine entière! — et il est indiqué parfois que l'effet doit s'en prolonger pendant sept ans.

Ainsi, de quelque côté qu'on l'envisage, qu'il s'agisse des origines de l'écriture, de la philologie ou de la linguistique sémitique, des croyances du peuple phénicien, et, d'une façon plus générale, des croyances des sémites occidentaux, la découverte des archives de Ras-Shamra est assurément l'une des plus considérables qu'on ait faites encore dans le Proche-Orient, et elle constitue, à bien des égards, une sorte de révélation.

VIROLLEAUD.

(Débats, 14 juin 1931.)

### La Voix des monuments.

Sous ce titre quelque peu énigmatique, mais justifié par le premier chapitre du livre, le R. P. de Jerphanion a réuni un certain nombre d'articles publiés par lui dans ces dernières années et dispersés dans plusieurs Revues<sup>1</sup>. On a le plaisir de les retrouver ici, édités sous une forme luxueuse et accompagnés de splendides illustrations, d'autant plus instructives qu'elles reproduisent à grande échelle des détails empruntés aux œuvres d'art, plus que des ensembles. A côté de morceaux célèbres on y trouve quelques monuments moins connus, comme les ampoules de Bobbio; l'ivoire du musée de Lyon représentant le Baptême du Christ, qui offre une parenté si grande avec la reproduction du même épisode sur la chaire de Maximien; un autre « Baptême » d'époque romane sur une dalle du monastère de Maredsous en Belgique; plusieurs fresques des églises rupestres de Cappadoce; une série tout à fait précieuse des fresques de Sant'Angelo in Formis à Capoue, etc.

Entre toutes ces études, qui représentent une merveilleuse activité scien-

1. G. de Jerphanion, S. J., *La Voix des Monuments. Notes et études d'Archéologie chrétienne*. In-4° de 330 pages, LXIII planches, 60 figures dans le texte. Paris et Bruxelles, éditions Van Oest, 1930. Prix : 150 francs.

tifique, il y a un lien. Elles sont toutes consacrées à des questions d'archéologie chrétienne et plus spécialement au développement de l'iconographie religieuse. Leur lecture toujours attachante, à cause de la clarté et de la simplicité élégante de la forme, ainsi que des aperçus de tout genre dont elles sont l'occasion et qui sont le résultat d'une prodigieuse érudition, permet d'apercevoir les grandes lignes de la doctrine archéologique qui est celle de l'auteur. D'une part, il semble disposé à admettre que l'art chrétien des catacombes romaines n'est pas forcément un art d'importation, mais qu'il a dû naître à Rome dans le milieu de Juifs convertis et de Syriens hellénisés qui constituèrent la première église romaine. Cet art, à l'origine fait de symboles funéraires, n'a pas tardé à prendre un aspect dogmatique.

D'autre part, le R. P. de Jerphanion établit une distinction fondamentale entre l'art byzantin proprement dit et l'art chrétien des provinces d'Orient, Syrie, Palestine, Égypte, dont les tendances sont représentées par l'iconographie de l'église de Gaza décrite par Choricus, par les ampoules de Monza et de Bobbio, par le pilier à sculptures iconographiques du ciborium Saint-Marc de Venise, par les évangélistes de Rossano, de Sinope, de Zagba.

Ce sont pour lui ces apports orientaux qui ont enrichi l'iconographie chrétienne, en particulier en Occident. On saisit la trace de cette influence dans les miniatures carolingiennes et elle persiste, opposée à l'iconographie byzantine, comme l'a montré G. Millet, dans l'art roman et même dans l'art gothique.

Cette iconographie orientale s'est maintenue et développée du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècles dans les peintures rupestres de Cappadoce, opposées d'abord à l'iconographie des églises byzantines, mais dont elles ont fini par subir l'action. Enfin, pour expliquer l'origine de l'art des Paléologues, le R. P. de Jerphanion accepte la théorie de Millet du retour à des modèles anciens, cependant avec quelques réserves, notamment en ce qui concerne l'influence possible d'un théâtre religieux, que j'ai essayé moi-même de démontrer.

Telles sont les grandes lignes de la doctrine qui ressort de ces études, mais, si l'on veut en comprendre toute l'originalité, c'est dans le détail qu'il faut l'examiner.

Le premier chapitre, reproduction d'une conférence faite à l'Institut Pontifical Oriental de Rome, justifie le titre même du livre en essayant d'établir la distinction entre les deux termes d'« archéologie » et d'« histoire de l'art ». L'archéologue est, à vrai dire, un historien qui recherche les monuments, quelle que soit leur valeur artistique, comme des témoignages des sociétés passées, et les confronte avec les documents écrits, s'il y a lieu. Beaucoup de sociétés (préhistoriques, égéenne, hittite, etc.) ne nous sont connues que par des sources archéologiques. Bien plus, l'histoire de certains pays, sur lesquels on possède des documents écrits, a été entièrement renouvelée par les découvertes archéologiques : il suffit de citer l'Égypte et la Chaldée. Jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle il y a eu un véritable divorce entre les historiens et les archéologues. C'est lorsque les premiers ont daigné connaître les travaux des seconds que l'histoire scientifique est née. Il y a d'ailleurs encore quelques progrès à faire dans cette voie et le R. P. de Jerphanion a bien raison de regretter que l'archéologie du moyen âge soit encore moins exploitée par les historiens que celle de l'antiquité. On ne conçoit guère cependant une exposition du régime féodal ou des institutions de l'empire byzantin



qui refuserait d'entendre « la voix des monuments » et l'on fait avec raison de sérieux efforts pour faire triompher ces principes dans l'enseignement historique.

L'historien de l'art se place à un tout autre point de vue. Pour les périodes anciennes, il lui est indispensable de connaître les travaux des archéologues qui permettent de dater les monuments, mais de ces monuments il ne retient que ceux qui représentent un idéal esthétique, une recherche de la beauté et un style, c'est-à-dire la façon dont l'artiste « donne une forme sensible à l'idéal qu'il porte en son esprit ». Mais pour pouvoir apprécier la valeur d'un style, il faut connaître les moyens techniques dont l'artiste s'est servi. On voit par là quelle liaison étroite existe entre l'histoire de l'art et l'archéologie, bien que les buts de ces deux disciplines soient différents et que le domaine de l'histoire de l'art dépasse celui de l'archéologie en s'étendant aux temps modernes et contemporains.

On me permettra de ne pas insister sur la seconde étude, « le développement iconographique de l'art chrétien », qui est une critique aussi bienveillante que juste du livre que j'ai publié sur ce sujet. J'ai tenu compte dans ma seconde édition des observations excellentes contenues dans cette étude où le R. P. de Jerphanion montre que l'art chrétien des trois premiers siècles n'est pas un bloc, mais qu'il faut distinguer entre l'art décoratif et funéraire du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècle d'une part, et l'art à tendance dogmatique du III<sup>e</sup> siècle, dans lequel on rencontre, avant même la Paix de l'Église, de véritables scènes de majesté (Vierge entre quatre mages, Christ entre les apôtres au cimetière de Domitilla) et quelques cycles narratifs. Nous ne pouvons cependant admettre, comme le R. P. de Jerphanion, que certaines compositions romaines aient pu inspirer quelques décors palestiniens reproduits par les ampoules de Monza. Nous nous bornerons à faire remarquer que la symétrie qui règne dans les scènes de majesté est contraire à l'esprit de l'art gréco-romain et dénote certainement une inspiration orientale.

Nous nous contenterons également de signaler le compte rendu des « Récentes découvertes dans la Rome souterraine ». Il s'agit des fouilles de la basilique de Saint-Sébastien et de la découverte du cimetière *ad Catacumbas*, où de nombreux graffiti révèlent l'existence d'un culte des apôtres Pierre et Paul, de la découverte en 1919 de l'hypogée du Viale Manzoni orné de magnifiques peintures, dont onze figures représentent probablement les Apôtres, et de tableaux énigmatiques dans lesquels on a voulu voir l'œuvre d'une secte hérétique, enfin de la découverte en 1920 de l'hypogée de la Via Salaria, intéressant surtout par le bon état de conservation de ses galeries.

Un chapitre, d'une lecture très attachante, est consacré à Ravenne « ancienne reine de l'Adriatique » où va se tenir bientôt un congrès international d'art chrétien. Suivent des études sur « le chapiteau théodosien », dont l'auteur a indiqué avec précision les caractères spécifiques, avec un catalogue des spécimens connus, qui rendra de grands services, sur le célèbre calice d'Antioche de la collection Kouchakji, dont la parenté avec des œuvres byzantines du VI<sup>e</sup> siècle est démontrée par des rapprochements irréfutables, sur la représentation de la croix et du crucifix aux origines de l'art chrétien. Sur cette dernière question le R. P. de Jerphanion m'a fait l'honneur d'adopter quelques-unes des conclusions que j'avais émises dans une brochure sur les Origines du Crucifix (Paris, 1904). Aux faits qu'il a rassemblés à son tour

je puis ajouter quelques témoignages qui montrent des traces de la répugnance avec laquelle le thème tragique a été admis dans l'art chrétien. On voit dans les musées de Ravenne des croix de pierre destinées à être encastées dans les pignons des façades; or, à la rencontre des deux branches, figurent l'agneau symbolique ou une main bénissante entre le soleil et la lune. Un linteau triangulaire, qui par sa mouluration remonte à l'époque carolingienne, est encasté aujourd'hui dans la façade d'un monument funéraire à Aiguilhe près du Puy : au centre se détache une croix dans un cercle, mais elle est accostée des deux sigles du soleil et de la lune, tels que les montrent les manuscrits astronomiques. Il y a là une persistance fort curieuse de l'ancien symbolisme. Bien plus, dans les églises romanes d'Auvergne où l'on trouve sur les chapiteaux des cycles de la Passion (Issoire, Saint-Nectaire), la Crucifixion manque ni plus ni moins qu'à Saint-Apollinaire de Ravenne, alors qu'on la trouve sur les chapiteaux et les façades dans les provinces voisines, Limousin, Languedoc, Gévaudan, Provence, et en Auvergne, même sur les frontières du Limousin, à Egliseneuve-d'Entraigues.

L'étude intitulée « Epiphanie et Théophanie. Le baptême de Jésus dans la liturgie et l'art chrétien » montre la liaison intime qui existe entre la liturgie et l'iconographie religieuse. D'abord l'histoire de la fête qui se célébrait en Orient le 6 janvier dès le IV<sup>e</sup> siècle et commémorait à la fois l'Adoration des Mages, le baptême de Jésus et le miracle de Cana, c'est-à-dire les trois manifestations de la divinité du Christ. En Occident la fête du 6 janvier est célébrée dès 361 à Vienne, mais l'usage est déjà de placer la Nativité au 25 décembre. Plus tard l'Orient adopte cette dernière date pour la Nativité, mais y joint l'Adoration des Mages, conservant le 6 janvier pour le Baptême de Jésus.

L'iconographie de la scène, d'abord simple et abstraite, presque symbolique aux catacombes et sur les sarcophages, est traitée aux baptistères de Ravenne comme un sujet de genre de style hellénistique avec la belle figure de fleuve antique du Jourdain. C'est en Orient que cette iconographie s'enrichit de traits empruntés à la liturgie et aux cérémonies que l'on célébrait chaque année au bord du Jourdain, à l'endroit même où, d'après la tradition, avait eu lieu le baptême de Jésus, et où le clergé venait bénir le fleuve, origine de la cérémonie de la bénédiction des eaux, restée si populaire dans les Églises orthodoxes.

Or, dans les peintures cappadociennes et byzantines, on retrouve bien des détails signalés par les pèlerins occidentaux qui ont assisté à l'office, par exemple la croix de métal qui se dressait dans le lit du fleuve sur une colonne de marbre, signalée vers 530 par Théodose et qui figure à Elmalé Kilissé (Cappadoce) et sur une mosaïque de Saint-Luc en Phocide. De même les figurines de baigneurs qui se déshabillent et nagent dans les eaux du Jourdain (miniatures du Paris, syr. 355 et du Tétraévangile Urbinus II), ne sont point une simple fantaisie des artistes, mais rappellent les foules de pèlerins qu'Antonin de Plaisance, Arculf ou Willibald ont vu se précipiter dans le fleuve après la cérémonie de la bénédiction des eaux.

Tous les détails d'ailleurs s'inspirent de l'office liturgique et de ses allusions à des textes de l'Ancien Testament. Le Christ couvre sa nudité de ses deux mains, parce que, suivant l'office, il a accepté la nudité si honteuse d'Adam pour nous dépouiller du péché en se dépouillant de ses vêtements. La figu-

rine du Jourdain se détournant pour exprimer son effroi est une autre allusion biblique bien connue. Jean, vêtu de la mélote quand il prêche aux publicains ou rencontre Jésus, porte en général dans la scène du Baptême le costume antique attribué aux prophètes, auxquels l'office le compare fréquemment. Le geste très simple de sa main posée sur la tête de Jésus est celui « du baptiseur qui appuie de la main sur la tête du baptisé pour le plonger dans l'eau » et c'est à tort qu'on l'a montré plus tard versant de l'eau sur le front de Jésus. « Je n'ose vous toucher de ma main qui n'est que fange », dit l'office des premières vêpres du 2 janvier.

Un détail mérite de retenir notre attention. Sur plusieurs fresques de Cappadoce le Jourdain est figuré comme une cloche qui enveloppe Jésus jusqu'à la poitrine. Ce thème bizarre s'est transmis à l'Occident. On le trouve à l'époque romane. Le R. P. de Jerphanion reproduit le linteau de Notre-Dame-du-Port à Clermont, la cuve de Saint-Barthélémy de Liège et une curieuse dalle de Maredsous. Ce qui est plus surprenant, cette tradition est si forte que je la retrouve en pleine période gothique, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, sur un relief faisant partie du magnifique ensemble qui orne le mur intérieur de la façade occidentale à la cathédrale de Reims. Il m'avait semblé que cette forme étrange du Jourdain provenait de la perspective en hauteur qui est la loi de cet art, et ce qui fortifiait cette opinion, c'est que dans certains cas les bords du cône sont ourlés de gros traits qui ne peuvent figurer que les rives du fleuve avec une perspective en hauteur, déformation d'une perspective linéaire, dont le rétrécissement du fleuve au sommet montrait l'aspect fuyant. Le R. P. de Jerphanion voit au contraire dans cet étrange dessin un rappel des versets de l'office qui montrent Jésus enveloppé par les eaux, idée qu'un pèlerin du XIII<sup>e</sup> siècle, Théodericus, exprime en disant que « Jésus n'est pas entré dans le Jourdain : c'est le fleuve qui est venu à lui ». Pour lui, la figuration schématique des rives, par exemple à Togale-Kilisse, indiquerait une influence byzantine.

Il semble bien cependant que la genèse du type byzantin lui-même soit due à cette erreur de perspective qu'on ne voit pas encore aux baptistères de Ravenne, mais qu'on trouve d'une manière très nette sur l'ivoire de Lyon et dans les mosaïques de Saint-Luc et de Daphni. Il est possible que la suppression des rives soit due simplement à la maladresse du peintre oriental.

D'autres problèmes particuliers d'iconographie sont discutés avec beaucoup de pénétration dans les chapitres suivants : *Quels sont les douze apôtres dans l'iconographie chrétienne ?* (L'art religieux comme le canon de la messe s'en tient toujours au nombre de douze, mais Paul et Barnabé d'une part, les deux évangélistes Marc et Luc sont annexés au collège apostolique.) — *Le rôle de la Syrie et de l'Asie Mineure dans la formation de l'iconographie chrétienne.* (Étude magistrale sur l'ouvrage de Gabriel Millet, *l'Iconographie de l'Évangile*, dans laquelle le R. P. de Jerphanion a tiré parti des découvertes qu'il a faites lui-même dans les églises rupestres de Cappadoce.) — *Le nom des quatre animaux et le commentaire liturgique du Pseudo-Germain.* (Ce texte, que l'on peut dater du XIII<sup>e</sup> siècle, donne aux quatre animaux de la vision apocalyptique les mêmes noms, anciens participes présents à l'accusatif, qui sont inscrits dans les absides cappadociennes : ἄδοντα, l'aigle ; βοῶντα, le bœuf ; χερσυχότα, le lion ; λέγοντα, l'homme.)

Deux chapitres importants publiés, l'un dans *Byzantion*, l'autre dans les *Mélanges Schlumberger*, sont consacrés, l'un au cycle iconographique de Sant'Angelo in Formis, l'autre aux peintures d'un coffret de bois où se montrent dans un cadre iconographique tout byzantin les deux premiers saints de l'ordre dominicain, Dominique et Pierre de Vérone, ce qui permet de le dater de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, le R. P. de Jerphanion a rendu un véritable service en exposant avec clarté l'histoire très compliquée du comput pascal.

Telles sont les richesses de ce beau livre qui ne constitue pas seulement une source de renseignements incomparables, mais qui apporte une contribution importante et originale aux problèmes de l'histoire de l'art chrétien.

Louis BRÉHIER.

### Byzance au Pavillon de Marsan.

Byzance, c'est-à-dire dix siècles d'art, une splendeur vraiment impériale et qui, de la ville posée comme une bague au doigt de l'Europe par l'Orient, rayonne sur tout l'Occident chrétien. Byzance, l'or et la pourpre, les accords — et non la querelle — des bleus et des verts, la patine quasi charnelle des ivoires, tous les feux de l'émail et de la mosaïque. Et ce monde d'idées aussi, de sentiments qu'éveillent la rencontre, la fusion de diverses traditions, l'amalgame du pittoresque asiatique et de la majesté romaine. L'art byzantin n'a pas que sa richesse et son éclat extérieurs; il a son pathétique surmonté, son humanité haussée jusqu'au style. A une époque où il est beaucoup question de défendre l'« esprit latin », sans doute importait-il de rappeler aux promoteurs de cette nouvelle croisade que Rome n'est pas seule à la source de la culture dont nous nous prétendons les héritiers, que le classicisme n'est pas tout l'art et que, du IV<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est « sous le signe de Byzance » et sous le signe de la Croix que s'est affermie l'unité morale et intellectuelle du continent jusqu'alors aux trois quarts barbare et que la civilisation pénétrait lentement.

Le projet de l'exposition qui ouvre, cet après-midi, ses portes, était dans l'air depuis quelques années déjà. Il a fallu la constitution d'un comité français, présidé par M. Charles Diehl, et de plusieurs comités étrangers, l'inlassable activité de MM. Raymond Kœchlin, Georges Duthuit, Georges Salles et de bon nombre d'autres érudits, le généreux concours des musées, des collectionneurs, l'hospitalité de l'Union centrale des arts décoratifs, pour que Paris ait aujourd'hui l'honneur de présenter, pour la première fois, le grandiose et merveilleux spectacle de cette très complète Exposition d'art byzantin, révélatrice et à ce point édifiante qu'elle laisse les byzantinisants eux-mêmes vaguement abasourdis.

Accueilli par l'empereur Julien, dont la statue est venue de Cluny<sup>1</sup>, le visiteur pénètre dans une première salle où il trouve groupés, autour du fameux calice d'Antioche — dont nos lecteurs savent l'histoire et dont nous ne nous chargeons pas de résoudre la troublante énigme — les plus beaux diptyques consulaires, ceux de Brescia, de Ravenne, du Louvre, de Berlin, de Londres, etc., des manuscrits enluminés dont le célèbre évangélaire de Rossano,

1. Cette statue ne représente pas l'empereur Julien (*Réd.*).



*codex purpureus* aux lettres d'argent, aux images d'une fraîcheur délicieuse — puis les admirables étoffes prêtées par le Musée des tissus de Lyon, par la cathédrale de Sens au trésor digne de Golconde, — puis des orfèvreries, des bijoux, des sculptures, etc.

Une tapisserie copte de la collection Bliss séduit par ses tons chauds, par le « modernisme » de son dessin, et, plus loin, se déploie, en face de la chape de saint Ebbon (trésor de Sens, VIII<sup>e</sup> siècle), le manteau dit de Charlemagne (trésor de Metz, XIII<sup>e</sup> siècle), qui offre ses aigles dorés, stylisés, sur un fond rouge sans pareil. « Barbares » sont dits les bijoux trouvés en Hongrie et ceux qui appartiennent à la comtesse de Béhague, mais alors... vive la barbarie! Partout le raffinement des matières et du métier s'unit à la noblesse de la conception. L'exquis modelé de certaines plaques d'ivoire ou de stéatite, la subtile couleur des soies, les délicats rinceaux des reliquaires et des patènes ciselées témoignent du goût des artistes, de leurs clients. Quelle que soit la pompe du cérémonial, l'accent de la vie observée, aimée pour elle-même, se perçoit en telles enluminures, par exemple, en tels petits bas-reliefs figurant des scènes de chasse, où le réalisme médiéval est comme en puissance.

La salle réservée aux émaux est éblouissante. On y voit les plaquettes qui ont orné la couronne de Constantin Monomaque (Musée national de Budapest, XI<sup>e</sup> siècle) et qui représentent des saints... et des danseuses esquissant des pas hardis. On y voit une croix du trésor des Guelfes, une autre provenant de Cosenza (ancien royaume de Naples) et la splendide couverture de l'évangélaire d'Estergom (Hongrie). Le monde entier s'est dessaisi de pièces maîtresses et rarissimes. L'Italie s'est montrée particulièrement enthousiaste; la Grèce a envoyé tout un lot de belles icônes; l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, l'Espagne, la Belgique, la Hollande, les États-Unis apportent à l'exposition des contributions précieuses. Le Louvre et le Cabinet des médailles montrent des reliques qui prennent, dans l'ambiance reconstituant l'époque, un relief plus accentué, une signification plus émouvante. L'art immobile « hiératique » dont on parlait naguère à propos de Byzance, où donc est-il? Sa légende est morte et nous découvrons une vérité bien plus poétique que la légende. Byzance a connu des inquiétudes assez analogues à celles dont le monde actuel alimente ses rêves, nourrit son art. Il y a un « expressionnisme » byzantin.

Les chefs-d'œuvre de la mosaïque — suprême efflorescence de l'idéal religieux dans l'Empire — ne sont guère transportables. Mais les relevés exécutés avec autant d'exactitude que de talent, à Saint-Marc de Venise, à Saint-Démétrius de Salonique, par des copistes que contrôlaient des archéologues, nous mettent sous les yeux — ainsi que les reproductions des fresques de Mistra — quelques-uns des plus somptueux monuments d'un art pictural étroitement lié à l'architecture et qui, dans cette dépendance, s'est développé avec une logique austère, n'excluant ni la fantaisie décorative, ni la puissance dramatique. C'est la forme ici qui triomphe, la forme avec ses propriétés spécifiques, son langage particulier, son éloquence. La forme, non le formalisme.

Car l'art byzantin, quelquefois, torture le corps. Il met l'âme au tout premier plan. Il domine les passions, leur impose un rythme et une sorte de géométrie « cubiste ». Il ordonne moins selon la nature que selon l'inspiration. Il ne semble point mépriser la chair, mais il glorifie davantage — et jusque

dans les objets de parure — ce qui fait l'éminente dignité de l'homme : ses rapports avec Dieu, son essence spirituelle. La hiérarchie de ses valeurs, de ses valeurs esthétiques, n'est pas celle de la Renaissance. A nous de comprendre, en visitant l'exposition du pavillon de Marsan, en quoi consiste l'« humanisme » byzantin, fondé sur le christianisme.

Paul FIERENS.

(Débats, 29 mai, 1931.)

### Le calice d'Antioche.

A Paris, où les manifestations artistiques sont si nombreuses, va se tenir une Exposition des arts chrétiens qui aura un retentissement mondial. En effet, le fameux calice d'Antioche, l'objet d'art dont on a tant parlé dans les milieux archéologiques, sera exposé pour la première fois au Musée des Arts décoratifs. Peu d'objets susciteront autant d'intérêt que celui-là, parce qu'en dehors de son importance artistique il est considéré par beaucoup comme le Saint-Graal.

Cet objet, qui fait partie d'un trésor visible à l'Exposition, fut trouvé, en 1910, à Antioche sur l'Oronte, par les Arabes, dans un état précaire et porté à Paris pour être consolidé par notre grand restaurateur national M. André, qui le débarrassa de son épaisse oxydation sans faire subir aucune retouche à sa décoration. En 1914, la famille Kouchakji, craignant pour son joyau, l'expédia à New-York, afin de le mettre à l'abri de l'invasion allemande. Là, le docteur Gustavus A. Eisen, savant américain d'origine suédoise, l'étudia et mit en valeur son histoire et sa beauté. Ses recherches ont été publiées dans un ouvrage monumental en deux volumes, *The Great Chalice of Antioch*. Nous lui laissons, naturellement, la responsabilité de ses conclusions, qu'il est cependant intéressant de faire connaître.

En premier lieu, il remarqua que sa décoration, quoique chrétienne, n'appartenait pas à l'art chrétien. C'était bien de l'art grec avec toutes ses qualités. La forme confirmait, en outre, les qualités artistiques et le plaçait à la même époque que les coupes ovoïdes de Boscoreale, de Berthouville, de Pompéi et de Syrie, incontestablement datées du premier siècle de notre ère. Il est donc permis de croire que c'est un artiste grec, converti au christianisme, qui fut l'auteur de ce bel objet.

Cet artiste représenta le Christ imberbe, deux fois, au milieu de dix personnages séparés par des enroulements de vigne tout à fait naturalistiques, qui renferment en outre, des colombes, un lapin, deux escargots, une saute-elle, deux corbeilles, etc. Près du Christ se trouvent un agneau, un aigle et une colombe aux ailes déployées. Un cordon de 57 rosettes entoure le calice dans sa partie supérieure et une bande d'oves sa partie médiane. Et l'artiste, pour représenter toutes ces choses, a déployé un art consommé. Presque tous les critiques ont remarqué la perfection des personnages, dont le style n'a rien de comparable aux figures stéréotypées d'une époque de décadence, bien moins à celles des œuvres byzantines. Ils vivent d'une vie intense. Le docteur Eisen, qui en fit une étude très approfondie, les considère comme de véritables portraits, faits d'après nature à une époque où l'inspiration grecque existait encore. Chaque figure, malgré sa petitesse, donne l'illusion d'un caractère vivant, individuel; les poses sont libres, classiques, les visages

montrent une expression admirable. Toutes ces qualités, qui peuvent être examinées dans les superbes agrandissements placés à l'Exposition, n'existaient plus au second siècle. La figure du Christ, en particulier, imberbe, rayonne de jeunesse, de force et de grâce. Ce n'est plus le Christ maigre, vieux, délicat, du grand nombre de représentations qu'on a l'habitude de voir dans nos églises. C'est un homme au masque intelligent et sympathique. C'est lui qui a pu chasser les vendeurs du Temple et supporter la vie difficile du désert. C'est bien l'homme que décrit l'Évangile.

Quant aux autres personnages, au nombre de dix, ils sont divisés en deux groupes et représentent des apôtres et des disciples dont l'identification dépasse le cadre de cet article. Mais le docteur Eisen, qui a passé dix années de recherches, croit avoir la preuve qu'ils sont bien les portraits des apôtres et des disciples du Christ.

Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, de 19 centimètres environ de haut, dont les qualités artistiques sont évidentes, possède une importance religieuse très grande et, pour bien comprendre cette importance, il faut savoir qu'il se divise en deux parties : la coupe intérieure et l'enveloppe ajourée. La coupe intérieure est une simple feuille d'argent battue, très grossièrement travaillée et dépourvue d'intérêt artistique, mais l'éclatante enveloppe ajourée et dorée qui la recouvre n'a-t-elle pas été expressément employée comme une chasse afin de la préserver? Cela est indéniable.

D'autre part, il existe sur l'Arc de Titus, à Rome, dans la scène du transport des dépouilles du Temple de Jérusalem, une coupe sur la Table d'or, dont la forme et les proportions sont tout à fait semblables à celles du calice. Les deux coupes ne seraient-elles pas identiques? Il est permis d'avoir des présomptions à ce sujet. De Rome on ignore où est passée cette coupe, mais on sait, par les pèlerins du iv<sup>e</sup> siècle en Terre Sainte, qu'ils pouvaient voir et toucher la coupe de la Cène, à travers un travail ajouré. Cette coupe, dont parlent les pèlerins, et qui, après sa perte, aurait engendré les légendes du Graal, ne serait-elle pas le calice d'Antioche? Possible.

Toujours est-il que la date du premier siècle donnée par le docteur Eisen, et controversée passionnément, est approuvée par M<sup>M</sup>. J. Strzygowski, l'illustre professeur de l'Université de Vienne; A. B. Cook, de l'Université de Cambridge; T. Davies Pryce, A. T. Olmstead et bien d'autres.

\* \*

Cet article a paru à la même date (26 mai 1931) dans les *Débats*, le *Matin*, et sans doute d'autres journaux. Nous reproduisons le texte des *Débats*, moins écourté que celui du *Matin* où la publicité est probablement plus chère. Car c'est de publicité qu'il s'agit, non de science. Ceux qui voudront lire à ce sujet quelque chose de sensé ouvriront Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2<sup>e</sup> éd., 1925, t. I, p. 316, où pourtant le renvoi au « grand ouvrage de luxe » aurait dû être accompagné d'un *caveat*. La *Revue* s'est déjà souvent occupée de ce calice, qu'il est impossible d'attribuer, comme beaucoup l'ont fait, à un faussaire moderne, mais qui n'est pas antérieur à la fin du m<sup>e</sup> siècle et sans doute plus tardif. (*Rev. arch.*, 1924, I, p. 409; II, p. 246; 1931, II, p. 300.)

S. R.

### Le musée Bénaki à Athènes.

Le 22 avril 1930 a été inauguré à Athènes le musée Bénaki. C'est le don qu'un grand citoyen, qui est à la fois un amateur de haut goût, fait à son pays. La cérémonie a été solennelle comme il convenait; le président de la République, M. Venizélos, et le gouvernement y assistaient, ainsi que le corps diplomatique, les grandes écoles archéologiques et toute la société athénienne, avec quelques amateurs de France et d'Angleterre, qui avaient été spécialement invités. Qu'il soit permis à l'un d'eux de dire ici la généreuse noblesse du geste de M. Bénaki et ce qu'ajoute sa collection aux admirables musées d'Athènes.

Chacun connaît le grand musée national, où ont été réunies les plus belles œuvres d'art trouvées en Grèce durant le dernier siècle, en dehors de celles qui ont pu rester sur place à Olympie, à Delphes ou à Cnossos; le musée de l'Acropole groupe l'ensemble incomparable des sculptures qu'a rendues le sol du rocher sacré, et l'on s'occupe à aménager dans un charmant palais, laissé naguère à l'État grec par une philhellène française, la duchesse de Plaisance, les sculptures et peintures byzantines; le musée numismatique est illustre; mais, à côté de l'art classique, les arts mineurs de la Grèce médiévale et des autres régions de l'Orient méditerranéen n'étaient pas représentés. C'est cette lacune que M. Bénaki a comblée. Habitant de longues années à Alexandrie, où le retenaient d'importantes affaires de cotons, il s'était plu de tout temps à collectionner, encouragé d'ailleurs par son père, qui était aussi un amateur excellent; les grands antiquaires du Caire le connurent vite, sans compter ceux de Paris, de Londres et de Rome; beaucoup de belles occasions se présentèrent à lui, il n'en négligea aucune, si bien que, quand, à l'exemple de tant de ses compatriotes enrichis à l'étranger, il revint à Athènes pour finir ses jours dans sa patrie, il y rapportait un trésor de capitale importance. Ce trésor demeura quelque temps chez M. Bénaki, puis, quand M. Bénaki père vint à mourir, son fils se décida à l'installer dans l'hôtel paternel; les deux collections s'y sont rejointes, et, après les transformations nécessaires pour en faire un musée, l'hôtel fut offert à la nation avec toutes les richesses dont il était garni. C'est un présent vraiment royal.

Nous ne saurions énumérer les pièces remarquables qu'a réunies M. Bénaki, mais un coup d'œil sur les diverses séries en montrera l'intérêt. Il était naturel que les souvenirs de la guerre de l'Indépendance tinssent leur bonne place dans la collection d'un grand patriote; ils ne manquent pas d'émouvoir, et plus encore peut-être ceux qu'ont déposés tout auprès les réfugiés d'Asie Mineure. Chassés de leurs pays, ils en sont partis emportant les objets sacrés de leurs églises : icones, épitaphions brodés, calices et bâtons pastoraux; M. Bénaki a recueilli ces reliques et l'on ne peut que s'incliner devant elles en songeant aux douleurs dont elles ont été témoins et aux larmes qu'elles ont parfois séchées. Plusieurs sont d'une belle tenue artistique; toutefois, c'est plutôt ailleurs qu'on cherchera l'art, notamment dans la série des broderies de la Grèce et des îles, l'une des plus complètes qui ait jamais été formée et qui, exposée dans de belles vitrines, le long des murs d'une vaste et claire galerie, donne la meilleure idée du goût des simples paysans qui y ont travaillé; un excellent classement permettra en plus aux amateurs de rectifier



bien des erreurs sur l'origine de ces menus chefs-d'œuvre. A côté d'eux, l'art copte retiendra aussi l'attention avec ses curieux tissus, avec quelques ivoires, dont l'un est parmi les plus beaux connus, et de même une vitrine de céramique byzantine; la céramique byzantine est singulièrement mystérieuse encore, représentée aujourd'hui par très peu de pièces intactes et par d'innombrables fragments qui ont été à peine étudiés : souhaitons que les documents mis ici à la disposition des spécialistes en facilitent les travaux.

A l'art chrétien s'opposent les pompes de l'art musulman, et, dorénavant, les trésors islamiques de la collection Bénaki, entrevus jadis dans une exposition à Alexandrie, devront être cités en concurrence avec ceux des plus grands musées. Cuivres incrustés d'argent, verreries émaillées emplissent de magnifiques vitrines, céramiques surtout, de Perse, d'Asie Mineure et du Caire; certains plats de Damas, que l'on a connus naguère à Paris, sont justement célèbres, et un autre, dit de Rhodes, le sera sûrement bientôt, et nous ne saurions oublier, à côté de ces somptueuses merveilles, quelques bois sculptés du ix<sup>e</sup> siècle, d'Égypte et de Bagdad, rarissimes chefs-d'œuvre qui feront pâlir d'envie bien des amateurs. Pourtant, les deux séries musulmanes les plus extraordinaires sont les tissus fatimides et les soies de Brousse. Les tissus fatimides, simples toiles avec inscriptions tissées ou brodées, parfois ornées de bandes d'animaux sur fond d'or, n'ont vu le jour que ces dernières années, découverts dans les tombeaux d'Égypte, et en dehors du musée arabe du Caire, fort peu, même des grands musées, en possèdent; on en compte, paraît-il, cinq cents au musée Bénaki, dont près de cent cinquante datés ou à inscriptions historiques, qui sont des morceaux capitaux et dont, dès maintenant, M. Bénaki a autorisé la publication. Les érudits les regarderont avec admiration, tandis que le grand public s'émerveillera devant les soies de Brousse; rouges d'ordinaire et tissées d'or, ornées de médaillons à fleurs ou de rinceaux, elles forment le décor le plus éclatant qui, sans doute, soit jamais sorti de la main des hommes, et, sur les murs, leur somptueuse gaieté anime les salles du Musée et réjouit les yeux.

On voudrait nommer bien des objets encore, tel un miroir sassanide en ivoire dont Gaston Migeon, à la dernière visite qu'il fit à Athènes à son ami, semblait ne pouvoir se détacher; mais c'est surtout sur l'arrangement du Musée que nous insisterons en finissant. Cet arrangement est parfait; salles de justes dimensions; éclairage bien combiné tant pour le jour que pour la nuit, vitrines élégantes, belles étiquettes gravées sur cuivre; le donateur a tout combiné lui-même et lui-même tout installé, laissant un musée en ordre au futur directeur qu'il a choisi, son compatriote, M. Macridis, jadis préposé avec Halil Edhem aux collections de Stamboul. M. Bénaki a donné un grand exemple; son activité et son goût ont égalé sa générosité et son patriotisme. Aussi bien, dès avant l'ouverture du musée, cet exemple a été suivi, puisqu'un Grec qui habite Londres, M. Georges Eumorfopoulos, s'est hâté de choisir dans son incomparable collection de céramiques chinoises près de 400 pièces, formant comme un résumé de l'histoire de son art favori, et les a envoyées à M. Bénaki pour son musée; celui-ci leur a donné une place d'honneur. Heureux pays qui suscite chez ses enfants d'aussi nobles enthousiasmes, et où les meilleurs rivalisent pour soutenir les plus hauts intérêts de la patrie grecque!

Raymond KÉCHLIN.

(Débats, 1<sup>er</sup> mai 1931.)

## L'Art au Portugal.

On se rappelle l'éclatante série des expositions du Jeu de Paume, au lendemain de la guerre : l'art flamand, l'art roumain et surtout la première de toutes, l'exposition hollandaise avec ses miraculeux Vermeer, dont tout Paris fut amoureux, cette *Fille au turban bleu* et cette *Vue de Delft* devant laquelle Proust fait mourir Bergotte en extase.

Voilà des années qu'à nous deux, André Dézarrois et moi, nous supplions notre ami don José de Figueiredo de faire à son tour, au même endroit, une exposition portugaise. J'avoue que je n'y comptais plus, je m'étais lassé d'attendre et subitement la voici : voici d'un coup toutes les merveilles du Musée de Lisbonne, qui seront demain illustres comme les plus grands chefs-d'œuvre d'Anvers et d'Amsterdam.

Décidément, ne regrettons rien. La Providence fait bien les choses : ce n'est pas par hasard que l'événement que nous désirions se produit justement l'année de l'Exposition coloniale. Il y a plus qu'une coïncidence, il y a une profonde harmonie historique entre la résurrection de l'art portugais du xv<sup>e</sup> siècle et le fait colossal qui amène à Paris les danseuses du Cambodge et les hautes tiaras des tours d'Angkor : jamais circonstances mieux faites pour permettre de saisir, entre deux époques et deux pays, d'émouvants et secrets rapports de destinées.

Nulle histoire plus extraordinaire que celle de ce peuple auquel fut dévolu le rôle d'inventer la terre, de créer les dimensions du monde, de reconnaître la planète. Cette poignée de marins, d'île en île et de plage en plage, s'élança, découvrit les routes de la mer, détermina les pointes extrêmes des continents, le cap des Tempêtes et le détroit de Magellan, pénétra aux Indes, au Japon. Pendant un siècle cette race hardie tint entre ses deux mains presque tous les trésors du monde, embrassa le globe dans son rêve, se crut (et en réalité fut presque) la maîtresse d'un Empire qui doublait l'univers, faisait paraître insignifiants les souvenirs de l'Empire romain autour de la Méditerranée.

Toute cette histoire tient entre deux dates : la prise de Ceuta en 1415 et le désastre de Ksar-el-Kébir en 1578, où le roi Sébastien périt avec toute son armée, aventure qui allait fermer le Moghreb à l'Europe jusqu'à Lyautey. Un nouveau malheur, le tremblement de terre de 1755, engloutit avec Lisbonne les souvenirs de cette épopée : la mer reprenait tout ce qu'elle avait donné. Il ne subsiste de tout cela, comme d'une autre Atlantide, que le poème de Camoëns et un petit lot d'épaves. Presque tout l'art portugais se trouve anéanti et ne nous est plus connu, comme celui de la Crète, que par quelques fragments qui surnagent du naufrage où il s'est abîmé.

Il y a eu d'autres peuples colonisateurs : l'Angleterre, l'Espagne ont possédé ou possèdent encore de ces empires sur lesquels ne se couche pas le soleil. Cependant, rien de plus strictement local et indigène que la peinture espagnole ou anglaise, rien de plus réfractaire aux influences extérieures. Les prairies de Constable, les femmes de Romney ou de Gainsborough ignorent tout du vaste univers, ne soupçonnent rien de l'Afrique ou des Indes. Dire que l'Angleterre est à Bombay depuis deux siècles et qu'elle n'a pas d'orientalisme ! Au Portugal, quelle différence ! L'architecture surtout, quelle fantasmagorie, quel ravissant délire ! Je songe aux églises d'Evora,

à ce cloître de Belem, extravagante guipure d'une luxuriance quasi hindoue, à ces fenêtres de Thomar, où l'ancre, les voilures, les agrès, les cordages deviennent un langage ornemental, où toute une église, assaillie d'une ceinture d'écumes, met à la voile, où les membres de l'architecture, surchargés de concrétions salines comme des coquillages, ont des airs de coraux et de prodigieux madrépores.

Ce style des peuples de la mer, vous le retrouverez dans les deux étonnants tableaux qui seront la révélation de l'Exposition (tableaux trop longtemps oubliés, dont la découverte, il y a une vingtaine d'années, demeure l'éternel honneur de D. José de Figueiredo) : ils suffisent à attester qu'il exista au Portugal, vers 1450, un maître qui fut l'égal des Piero della Francesca et des Hugo Van der Goes et qui sut manier comme eux le style de l'épopée. L'action de ce maître puissant et mystérieux s'exerça tyranniquement sur ses contemporains, comme en témoignent encore quelques peintures admirables qui sont venues se grouper peu à peu autour des siennes : un *Saint Sébastien*, un *Ecce Homo*, un *Ecce Homo*, un *Saint François* où nos peintres d'avant-garde, un Derain, un Friesz, un André Lhote, un Luc-Albert Moreau, reconnaîtront le goût des volumes et des valeurs sourdes dont ils ont réappris le secret chez Cézanne. Cette demi-douzaine de tableaux, par des Portugais inconnus, c'est ce que la peinture d'autrefois nous a légué de plus moderne. Mais je ne veux voir ici que les deux triptyques monumentaux appelés à tort ou à raison le rétable de Saint-Vincent : assemblée de personnages où tient toute l'histoire d'une génération héroïque, tout le personnel de la conquête et où, rien que dans les figures, comme dans le rôle d'un équipage, sans aucun essai de « marine », tient tout l'horizon de la mer — dans le paquet de cordages roulé aux pieds du diacre, dans les personnages en vert sombre revêtus comme des apôtres d'un filet de pêcheurs, ou dans l'ermite prosterné sur les coudes, qui égrène un chapelet fait de vertèbres de poisson...

C'est une grâce du ciel que dans la destruction presque totale de l'école portugaise le hasard ait épargné précisément ce tableau-là ; c'est comme le livre de bord du vaisseau amiral. Il n'y a pas au monde une plus magnifique collection de portraits : les rois, les reines, les infants, les moines, les évêques, les soldats, les marchands, on ne reverra nulle part une société aussi complète, pas même dans la *Ronde de Nuit* ou dans les *Lances* de Velazquez. Et par là s'annonce dans ce chef-d'œuvre une vocation portugaise, la vocation du portrait, c'est-à-dire le goût des âmes, le goût d'un « autre illimité », qui se trouve derrière les yeux et les visages humains. Ce n'est pas une rêverie si Sanchez Coello, le peintre de Philippe II, était né à Lisbonne et si Velasquez, qui portait le nom de Silva, est fils d'une mère portugaise.

Infini du voyage ou infini des âmes, passion, lyrisme, soupirs, ardeur, mélancolie, peu d'arts au monde, plus que celui de ce petit pays, témoignent de la puissance du rêve. Rêve qui devint peut-être un opium, un poison. Rien de plus contraire à la Hollande, à cet art intime, domestique, de bien-être et de clair-obscur, attaché aux réalités, habitué à faire tenir le monde entre les murs d'une chambre de Vermeer ou de Pieter de Hooch. Et cependant, j'avoue que je suis également touché par le destin de l'art portugais. Je songe au cloître de Béja, perdu à la limite de la steppe d'Estremadura, au petit cloître doré d'azulejos mauresques où s'exalta la fièvre de Mariana Alcoferado, la nonne amoureuse dont les cris immortalisent le

nom de la religieuse portugaise. Je songe à cette tombe, dans l'illustre Panthéon royal de Batalha, où se lit, parmi les ronces de la décoration, cette devise inassouvie et d'une indicible tristesse, suprême murmure d'une chair qui ne consent pas à la cendre : « Désir... Désir... » Louis GILLET.

(*Figaro*, 22 juin 1931.)

### Les tapisseries portugaises à Paris.

Il y a quelques années, M. José de Figuereido, l'éminent directeur du Musée d'art ancien de Lisbonne, s'arrêta, au cours d'un voyage en Espagne, dans la petite ville de Pastrana, située à l'est de Madrid, dans la province de Guadalajara, et il entra dans l'église. Là il vit, suspendues aux murailles, deux immenses et magnifiques tapisseries anciennes qui portent les armes du Portugal et celles du roi Alphonse V, dit l'Africain, lequel régna sur ce pays de 1438 à 1461 et conquit une partie du Maroc.

M. de Figuereido étudia ces tentures, et deux autres qui étaient roulées dans un bâtiment voisin, et il eut la joie de découvrir que les cartons de ces tapisseries — qui ont été exécutées, vers 1480, dans quelque atelier des Flandres — avaient eu pour auteur le célèbre Nuno Gonçalves, peintre du roi, auquel il a consacré un de ces ouvrages qui sont l'honneur d'une vie d'historien.

Comment ces tentures se trouvent-elles dans une petite église de Castille ? On suppose qu'au temps où les Espagnols se battaient contre les Portugais, il les emportèrent dans leur pays comme butin de guerre, et que Philippe II en fit présent à sa célèbre favorite, la princesse d'Eboli, qu'il avait exilée à Pastrana, où elle devait terminer son aventureuse existence. Elles ont été d'ailleurs assez mal conservées ; une d'elles a été coupée au bas d'une manière très regrettable ; une autre paraît avoir servi de tapis pour les grandes cérémonies, et plusieurs morceaux ont été arrachés, vraisemblablement aux endroits où l'huile des lampes avait endommagé le tissu. Elles n'en forment pas moins un ensemble décoratif d'une grandeur et d'une beauté incomparables, et nous ne saurions être trop reconnaissants au gouvernement espagnol d'avoir prêté les tapisseries de Pastrana au gouvernement portugais, afin qu'elles figurent à l'Exposition portugaise du Jeu de Paume.

Les trois premières représentent la conquête par les Portugais du port d'Arzila — près de Ceuta — en 1471.

D'abord, le débarquement. Figurez-vous, sur une tenture qui mesure près de 11 mètres de long sur 4 mètres de haut, une troupe compacte de soldats en armures, les lances hautes, les trompettes sonnantes, avec de nombreuses bannières et des étendards aux armes du Portugal et d'Alphonse l'Africain. (Celles-ci sont curieuses : c'est une roue de moulin qui tourne en lançant des gouttes d'eau. Et voici le jeu de mots qui justifie ce symbole : en portugais, roue de moulin se dit *rodizio*, et la devise du roi était : *Erro-dizio*, ce qui signifie : « Dis ton erreur », si tu t'es trompé.) A gauche du spectateur, Nuno Gonçalves a placé des mâts et des cordages dont il a tiré un étonnant effet. Au premier plan et au milieu de la composition, des barques portent le roi Alphonse V et le prince héritier, plus tard Jean II, ainsi que d'autres grands personnages. A cette scène s'en superpose une autre qui montre les troupes, déjà débarquées, s'avançant vers la ville d'Arzila, dont les hautes murailles et les tours remplissent la partie droite de la tapisserie.



Il y a dans cette composition, comme dans les deux suivantes, une certaine confusion, qui s'explique, dit M. de Figueiredo, parce que Nuno Gonçalves avait assisté au siège d'Arzila et qu'il voulait représenter ce fait d'armes dans toute sa réalité, sans omettre aucun détail : les soldats lui ont caché la bataille.

Second épisode : le siège. Au premier plan, l'armée d'Alphonse V campe dans une bastille apportée du Portugal et ornée des écussons royaux et de ceux de Saint-Georges. Des bombardes sont braquées vers Arzila, que l'on aperçoit au milieu du tableau. Aux deux extrémités de la bastille, un cavalier splendide, montant un destrier merveilleusement caparaçonné, s'avance debout sur les étriers, au milieu des hommes d'armes : l'un de ces chefs est le roi Alphonse, l'autre le comte de Monsanto. Les érudits nous disent que, soit pour l'histoire de l'armure, soit pour l'histoire héraldique, il n'est pas un détail de la tapisserie qui ne soit exact... Une bataille devait être un beau spectacle à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle si elle s'accompagnait d'un tel luxe d'armures et de caparaçons, de trompettes à banderolles armoriées et d'étendards gonflés par le vent!

Troisième épisode : la prise d'assaut. Les bombardes ont été retirées. A droite, le roi, à cheval, brandit son épée; les autres cavaliers l'imitent, ou, protégés par leurs boucliers, escaladent les murs d'Arzila; à gauche, entouré de ses hommes d'armes et de ses trompettes, le comte de Monsanto s'avance à l'attaque, le bâton de commandement à la main... Peu à peu familiarisés avec le tumulte de ces scènes nous commençons à distinguer, assez facilement, les personnages que la féconde imagination ou la mémoire de l'artiste ont réunis sur ces 40 mètres carrés d'étoffe.

Quelques jours après la prise d'Arzila, les Portugais s'emparèrent de Tanger, que les Maures, pris de panique, abandonnèrent sans combat. Nuno Gonçalves n'assista point à l'entrée de l'armée portugaise dans la ville, et c'est peut-être pour cette raison, dit son historiographe, que la quatrième tapisserie présente une ordonnance que n'ont pas les trois premières. Faut-il donc n'avoir pas vu les événements pour les bien peindre? Quoi qu'il en soit, cette tenture est composée à merveille : au milieu, Tanger, avec ses murailles, ses fossés et ses tours, au pied desquelles les orangers offrent leurs fruits d'or et les jardins de charmantes fleurs, tandis que les flots de la Méditerranée se recourbent en points d'interrogation; à gauche, la troupe des cavaliers portugais s'approche, en rangs compacts, sous une forêt de lances; à droite, les Maures s'en vont, les hommes barbus et enturbannés, les femmes portant sur leur coiffure des corbeilles où elles ont mis ce qu'elles ont de plus précieux. La partie de droite fait équilibre à la partie de gauche; le vieux rose, le vert tirant sur le bleu et l'or, couleurs dominantes de cette tapisserie, sont une caresse pour l'œil, tandis que les armures, les cottes de mailles et les épées relèvent la tonalité générale de leur froid éclat.

Ces tapisseries de Nuno Gonçalves sont les seules qui subsistent de celles par lesquelles les Portugais ont célébré leurs découvertes et leurs conquêtes maritimes. On comprendra sans peine que nos amis du Portugal les considèrent comme un inestimable trésor. Allez donc les voir au Musée du Jeu de Paume, car elles repasseront bientôt les Pyrénées. Et qui de nous peut se flatter que les hasards de la vie le conduiront un jour à Pastrana?

Hubert MORAND.

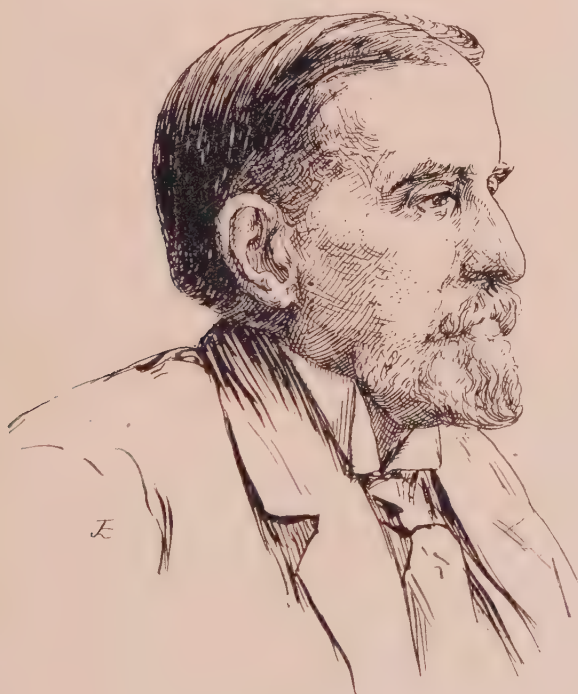
(Débats, 21 juillet 1931.)

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### JOSEPH DE BAYE.

Ancien président de la Société des Antiquaires de France (1906), membre d'un grand nombre de sociétés archéologiques et anthropologiques françaises et étrangères, Joseph de Baye (baron, puis marquis) est mort au mois de



Joseph de Baye.

juin 1931, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Né à Paris en 1853, d'une famille qui possédait d'importantes propriétés en Champagne, il découvrit dans la vallée du Petit Morin, aux environs mêmes de Baye, les grottes néolithiques devenues célèbres dont Quatrefoies entretint d'abord l'Académie des Sciences (1872). Bien qu'au cours de nombreux voyages sa curiosité se soit portée sur les sujets les plus divers, l'exploration des nécropoles champenoises, tant gauloises que franques, ne cessa de l'occuper (Oyes, 1875-1876; Joches, 1881; Flavigny, 1875; Mareuil-le-

Port, 1884, etc.). Ces stations firent le fonds de la belle collection qu'il donna en 1907 au Musée des antiquités nationales, où une salle entière (*Catal. illustré*, t. II, p. 267-275) porte son nom. J. de Baye n'a publié que deux ouvrages considérables : *l'Archéologie préhistorique* (1880, 1888) et *l'Industrie anglo-saxonne* (1889), mais on a de lui toute une série de

mémoires, de notices longues ou courtes, dont la réimpression, si elle était possible aujourd'hui, occuperait au moins dix volumes. L'archéologie préhistorique lui doit des articles sur la trépanation et les amulettes craniennes (1876-78), le loess de la Brie (1881), les flèches à tranchant transversal, les sculptures dites idoles néolithiques, les silex paléolithiques de Férébrianges, les stations paléolithiques de San Isidro en Espagne, d'Afontava Gora en Russie; les âges du fer, en Champagne notamment, ont été éclairés par ses publications sur les cimetières de Bergères-les-Vertus, de Mareuil-le-Port, de Vert-la-Gravelle, par ses recherches sur les épées gauloises à antennes, les sujets décoratifs empruntés au règne animal, le port du torques, etc. Mais il s'intéressa tout particulièrement à l'art de l'époque franque, dont il poursuivit l'origine chez les Goths de la Russie méridionale, décrivant les bijoux de cette série en Italie (*Industrie longobarde*, 1888), en Hongrie (*Trésor de Szilagy*), en Bohême, en Algérie (bijoux vandales de Bône), etc. La Russie et la Sibérie, où il fit de longs séjours, lui fournirent la matière d'une foule de travaux, que facilitèrent de hautes protections, notamment celle de la comtesse Oubaroff à Moscou<sup>1</sup>. Il serait long d'énumérer ici ce que J. de Baye a écrit sur le Caucase, la Transcaucasie, l'Iméréthie, les nécropoles de Mouranka et d'Ananino, la Sibérie orientale, etc.; les émaux de la cathédrale de Saint-Vladimir, le folklore votiak, même la renaissance de la peinture religieuse russe appelèrent son attention. Après la Russie, il s'occupa de la Suède et de la Norvège; il toucha même aux études américaines. L'histoire médiévale lui doit la publication de documents relatifs à la baronnie de Baye, à l'abbaye du Reclus, au château de Montmort (1880-1884). Il fut un fidèle collaborateur de notre *Revue*, dont il était le doyen. Bref, il donna l'exemple d'une activité trop dispersée, mais utile, qui lui valut, dans les *Congrès* et ailleurs, une juste notoriété. « C'est notre Vogüé<sup>2</sup> archéologique », me disait un savant russe; il fut, en effet, quoiqu'il ignorât la langue de ses amis, un des traits d'union entre la science russe et celle de l'Occident. Alors même qu'il n'aurait pas d'autres titres, sa mémoire serait, par ce motif, assurée de notre respect.

S. R.

---

1. Surpris en Russie par la guerre, il habita, de 1914 à 1919, chez son ami le comte Serge Chérémétieff, soit à Petrograd, soit à Moscou. Après la victoire des bolcheviks (nov. 1917), il souffrit de privations et de persécutions, obligé, pour vivre, de vendre ses vêtements, alors qu'il était gravement malade; il fut même emprisonné par la Tcheka. Il ne dut sa libération tardive (1920) qu'à son titre de membre du Musée historique de Moscou, et à l'amitié de l'ex-prince Scherbatoff, conservateur de ce Musée, lequel fit intervenir en sa faveur Mme Trotsky, directrice des Beaux-Arts. Il fut alors nommé *collaborateur du Musée* et y logea. Enfin, en septembre 1920, il put quitter la Russie avec d'autres Français retenus comme otages, grâce à la convention signée à Copenhague par Litvinoff, représentant des Soviets, et le consul français Duchesne. Malgré un certificat de médecin, qui lui ordonnait de revenir par la voie la plus courte, il dut passer par la Finlande et la Suède, au prix de séjours dans deux hôpitaux. Il est surprenant que sa nature, en apparence assez débile, ait pu triompher de pareilles épreuves, auxquelles il survécut onze ans.

2. Il s'agit du Vogüé du *Roman russe*.

**FÉLIX DURRBACH.**

L'archéologie, et en particulier l'épigraphie grecque, a fait une grande perte en Félix Durrbach, mort à Toulouse, où il était doyen de la Faculté des Lettres, au mois de mai 1931. Né à Schlitzheim dans le Bas-Rhin (1859), il fut élève de l'École normale, puis (1883) membre de l'École d'Athènes. Peu de jeunes savants y ont mieux employé leur temps. Son goût, développé de bonne heure, pour l'épigraphie, le conduisit à Oropé, à Tégée, en Laconie, à Larissa, à Délos, en Asie Mineure; avec Cousin (1884), il découvrit la fameuse inscription « pélasgique » de Lemnos. Nombre d'excellents articles, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, témoignèrent de son heureuse activité. En 1890, il fut reçu docteur avec une thèse remarquable sur l'orateur Lycurgue et une thèse latine sur Oropé et le sanctuaire d'Amphiaraios. Mais son titre scientifique capital, qui honore l'homme autant que le savant, fut d'accepter de l'Académie des Inscriptions l'écrasant fardeau de la publication des inscriptions de Délos. Le duc de Loubat ayant créé un fonds d'épigraphie grecque, Durrbach avait déjà publié, en 1921, un *Choix d'inscriptions de Délos*, avec traductions et commentaires. Devenu ensuite membre de l'Institut (1926), il fut adjoint, avec M. Holleaux, à la Commission des inscriptions de Délos (juin 1926) et en resta jusqu'au bout la cheville ouvrière (avec le titre de secrétaire après Haussoullier), n'épargnant ni les voyages, ni les correspondances, ni sa vue déjà fatiguée pour satisfaire à cette lourde tâche. Malgré les lenteurs et la mauvaise organisation de l'Imprimerie nationale, à laquelle la loi obligeait de s'adresser pour ce travail, trois fascicules considérables diront à la postérité quels furent le savoir, le dévouement et la modestie de Félix Durrbach.

S. R.

**GASTON DESCHAMPS.**

Nous avons perdu en Gaston Deschamps un ingénieux et spirituel ami de la science hellénique (15 mai 1931). Né en 1861 à Melle (Deux-Sèvres), élève de l'École normale, puis de l'École d'Athènes avec Fougères (1885), il s'y distingua comme auteur de fouilles à Minoa d'Amorgos (1888) et comme voyageur, surtout en Carie, avec Cousin, Diehl, Durrbach, Doublet (1885-1887), mais aussi dans la Grèce continentale (vallée du Sperchios, avec Jamot, 1888). Son nom reste attaché à deux découvertes épigraphiques capitales, la lettre de Darius I<sup>er</sup> (aujourd'hui au Louvre) et la belle série des textes de Panamara. Alors qu'il était encore à l'École, il envoya aux *Débats* des articles pleins de saveur sur les fouilles de l'Acropole d'Athènes (voir *Chroniques d'Orient*, I, p. 444 et suiv.). Sa vocation de journaliste date de là; avant de devenir député des Deux-Sèvres (1919) et président de la Commission d'enseignement à la Chambre, il collabora pendant des années au *Journal des Débats*, puis au *Temps*, comme critique littéraire après Anatole France, multipliant aussi les conférences où la question de l'influence française à l'étranger et surtout en Orient était au premier rang de ses préoccupations. Quelques-uns le trouvaient parfois un peu précieux, d'autres le suspectaient de néophobie, de préjugés, mais tous reconnaissaient l'élégance de sa diction et la solidité de son savoir. Nombre de ses articles ont été réunis en des



volumes qui méritent encore de trouver des lecteurs<sup>1</sup>. Il avait épousé une des aimables filles de G. Perrot. Un juge souvent sévère, René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, rappela, sur la tombe de Deschamps, ses titres d'homme politique et de conférencier :

Tout l'intéressait, même la politique, et, à l'occasion, surtout la politique ; disons mieux : les affaires publiques. Au lendemain de la guerre, envoyé à la Chambre par les électeurs de sa ville natale, il y rendit, comme président de la Commission d'enseignement, d'éminents services. Aux élections suivantes, le vent avait tourné ; comme d'autres bons serviteurs du pays, il reçut ce salaire du plus pur dévouement : l'ingratitude. Mais les hommes du caractère de Deschamps, on ne peut les empêcher de travailler au bien du pays. L'Alliance française, qui fait hors de France de si belle besogne patriotique, l'avait choisi pour exercer, entre son président Raymond Poincaré et son secrétaire général Paul Labbé, les fonctions de vice-président. C'est à cette œuvre de la propagande française à l'étranger qu'il consacra ses dernières années, s'embarquant pour le Brésil, répondant à tous les appels qui lui étaient faits pour porter au loin la bonne parole.

S. R.

### LE DOCTEUR ÉPERY.

La mort de M. le docteur Épery met en deuil, non seulement les sociétés savantes de Bourgogne, mais encore tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à la vie régionale et au culte fervent du passé. Depuis de longues années, de concert avec M. le commandant Espérandieu, ce chercheur infatigable s'était signalé à l'attention des spécialistes des études celtiques et gallo-romaines par une série de fouilles autour du site d'Alésia, sur le mont Auxois, aux lieuxdits la Croix-Saint-Charles, Fandrolle, en Curiot. Les résultats de ces campagnes furent périodiquement exposés, tant par de grandes publications parisiennes que par les mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. Outre les vestiges architecturaux mis au jour, des objets mobiliers vinrent enrichir, soit le musée national de Saint-Germain, soit le musée municipal d'Alise.

M. le docteur Épery possède un autre titre à la reconnaissance des historiens bourguignons. Reprenant l'œuvre incomplète de Paul Foisset dans son Répertoire archéologique, et surtout la bibliographie de Milsand, en retard de quarante années sur l'état actuel de nos informations, notre regretté confrère a mis sur pied et tenu à jour, jusqu'à 1930, une somme de toutes les publications, brochures, articles et notes relatifs à la Côte-d'Or. Cet instrument de travail, suite élargie de Milsand, a été déposé au Syndicat d'initiative de Dijon : on peut souhaiter qu'il trouve des continuateurs.

L'activité de M. le docteur Épery était multiple : inspecteur de la Société française d'archéologie, il visitait pendant la belle saison les monuments anciens, en particulier les églises, répertoriant les statues, tableaux, objets d'art disséminés jusque dans les villages. Président de la Commission de numismatique, il administrait et classait le médaillier de l'Académie de Dijon. Ses goûts le portaient tour à tour à la préhistoire et à l'histoire ancienne, à l'archéologie gallo-romaine et médiévale, à l'histoire de l'art, aux langues

1. Voir, en particulier, *La Grèce d'aujourd'hui*, 1892 ; *Sur les routes d'Asie*, 1894. On lui doit la publication des lettres d'Edmont About sur son séjour en Grèce.

mortes — il ne cessa de lire les auteurs classiques et fut un excellent latiniste — à l'histoire générale, à la botanique, parfois même... à la médecine. Le trait constant de son activité était cet amour de l'étude pour elle-même, sans autre but que la joie de découvrir, de comparer, de savoir. Un désintéressement naturel accompagnait cette curiosité toujours active. Son cabinet de travail, d'où l'on découvrait jadis les principaux monuments du passé dijonnais, se trouvait comme enveloppé d'une douceur aérienne et d'une atmosphère lumineuse, qui étaient celles mêmes de sa culture. Dans notre temps d'indifférence et d'égoïsme, il continuait la belle tradition des érudits bénédictins du XVIII<sup>e</sup> siècle et, plus près de nous, des Baudot, des Peignot, des Maillard de Chambure : exemple d'autant plus significatif et précieux qu'il est aujourd'hui plus rare.

Ces dons de l'esprit étaient rendus plus attachants par la finesse enjouée du caractère et l'exquise bonté du cœur. Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège de l'approcher dans l'intimité n'oublieront pas la grâce familière de son accueil, ses enthousiasmes, voilés de malicieuse bonhomie, qui s'échappaient en réflexions courtes et vives, comme des essaims d'abeilles — ni cette discrète ironie qui le dégagait si facilement des petites choses de ce monde, pour maintenir sereines la liberté de l'esprit et la joie du travail. En dehors, et au-dessus de son labeur d'érudit, le long bienfait intellectuel et moral que fut sa vie assure un culte à sa mémoire.

Henri DAVID.

*Secrétaire de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or.*

(*Progrès de la Côte-d'Or*, 10 avril 1931.)

## ROGER VALLENTIN DU CHEYLARD.

Président de la Société archéologique de la Drôme, conservateur de la Bibliothèque et du Musée de Montélimar, Roger Vallentin du Cheylard est mort au mois d'avril 1931, à l'âge de 69 ans. On lui doit plusieurs mémoires de numismatique romaine et moderne, ainsi que sur le préhistorique de sa région.

X

## ADRIEN DE MORTILLET.

Fils de Gabriel de Mortillet et collaborateur de son père (*Musée préhistorique*, 1881; *Le Préhistorique*, 3<sup>e</sup> éd., t. I, 1900)<sup>1</sup>, Adrien de Mortillet, qui fut surtout un dessinateur de premier ordre, est mort à Paris, le 20 juillet 1931, à l'âge de soixante-seize ans. Il était professeur à l'École d'anthropologie, président d'honneur de la Société préhistorique de France, président de la Société d'excursions scientifiques, etc. Son enseignement a surtout porté sur la technique préhistorique, sujet où il possédait une réelle compétence. Défenseur pieusement acharné des erreurs comme des idées justes de son père, il ne cessa de nier l'authenticité d'objets, tels que les statuettes de Grimaldi, les peintures d'Altamira, les bisons de Tuc d'Audoubert, etc.,

1. Voir aussi *Classification préhistorique*, 1908. A. de Mortillet a longtemps dirigé, avec le Dr Chervin, la revue mensuelle intitulée *L'Homme préhistorique*; il a beaucoup écrit dans les publications de la Société préhistorique.

qui sont parmi les documents les plus célèbres de l'archéologie préhistorique. Quand Gabriel de Mortillet fut élu député de Seine-et-Oise en 1885, il désira que son fils le remplaçât au Musée; Alex. Bertrand, conservateur du Musée, ne voulait pas de cette candidature et posa la mienne. Le ministre d'alors, Goblet, était très embarrassé; il consulta Victor Duruy et je fus nommé, parce que le vieux maître se prononça nettement en ma faveur.

S. R.

#### EDWARD ROBINSON.

Le 18 avril 1931 est mort Edward Robinson, depuis vingt ans directeur du Musée métropolitain de New-York. Né à Boston en 1858, formé à Harvard, il voyagea en Grèce, étudia les grandes collections d'art antique de toute l'Europe, puis dirigea le Musée de Boston (1902), d'où il passa à celui de New-York (1905) après la retraite de Sir Caspar Purdon Clarke. Non seulement Robinson a présidé avec un goût très sûr aux acquisitions de deux grands Musées, mais il leur a fait beaucoup d'amis, dont plus d'un est devenu un généreux donateur, par sa bonne grâce et son inépuisable complaisance, en quoi il fut aidé efficacement par sa charmante femme. De 1893 à 1902, il donna deux séries de leçons sur l'archéologie classique à l'Université de Harvard <sup>1</sup>

S. R.

#### W. R. LETHABY.

Ce savant architecte et archéologue est mort à Londres, au mois de juillet 1931, à l'âge de soixante-quatorze ans. On lui doit nombre d'ouvrages sur l'architecture antique et gothique, où sa compétence professionnelle est toujours en évidence <sup>2</sup>. Il était architecte de l'abbaye de Westminster depuis 1906 et avait consacré de longues années à enseigner son art.

S. R.

#### THOMAS ASHBY.

Ancien directeur de l'École anglaise d'archéologie à Rome (1906-1925), pourvu récemment d'une *Research studentship* à Christ Church (Oxford), Thomas Ashby, âgé de cinquante-sept ans, a été trouvé mort sur la voie ferrée entre Malden et Raynes Park, le 15 mai 1931. Accident ou suicide? On peut hésiter. Mais l'enquête a établi que ce savant, dont la puissance physique était généralement admirée (c'était un infatigable marcheur), souffrait depuis quelque temps d'une tumeur du cerveau qui a pu, par moments, paralyser ses facultés.

Les œuvres de Th. Ashby, élève de Lanciani, sont d'une qualité telle que tous les topographes futurs du Latium et de Rome les prendront pour bases. La dernière en date est le grand *Topographical Dictionary of ancient Rome*, Oxford, 1929 (par S. B. Platner, révisé et complété par Ashby); les plus souvent cités sont *The Classical topogr. of the Roman Campagna*, 1902, et *The Roman Campagna in Classical times*, 1927.

Ashby était un homme excellent, très complaisant pour ses élèves, d'un commerce sûr; il lui manquait un peu de raffinement intellectuel. *Manent*

1. Voir *Bull. Metrop. Mus.*, mai 1931, avec portrait.

2. *S<sup>t</sup> Sophia; Westminster Abbey; Architecture; Medieval Art; Greek Buildings in the British Museum*, etc.

*vestigia ruris* ; ces mots d'Horace étaient évoqués par lui, mais ne suggèrent pas que des défauts.

S. R.

### RICHARD REITZENSTEIN.

La science des religions déplore la perte du professeur Richard Reitzenstein (1861-1931). Il enseigna successivement à Breslau, sa patrie, puis à Rostock, Giessen, Strasbourg, Fribourg, Göttingue. Ses premiers travaux concernent les agronomes latins et différents points de littérature hellénique ; depuis 1904, date de son livre *Poimandres*, il se tourna surtout vers l'étude des cultes grecs mystiques et des influences égyptiennes et iraniennes qu'ils ont subies : *Hellenistische Wundererzählungen*, 1906 ; *Hellenistische Mysterienreligionen*, 1910 (3<sup>e</sup> éd. 1927) ; *Amor und Psyche bei Apuleius*, 1912 ; *Das iranische Erlösungsmysterium*, 1921 ; *Weltuntergangsvorstellung*, 1924, etc. Reitzenstein ne composait ni n'écrivait clairement ; il n'avait rien d'un Erwin Rohde ; mais, sous l'influence d'Albert Dieterich, à qui il a dédié un de ses livres, il a fait d'importantes découvertes de détail dans le domaine des religions de la décadence, mettant en lumière, parfois avec trop d'insistance peut-être, les éléments iraniens.

S. R.

### In honorem Ramsayi.

Notre vieil ami Sir William Mitchell Ramsay avait déjà été honoré, en 1923, d'un volume de *Mélanges*. Le second hommage qu'il reçoit (1931) est plus conforme aux intérêts de la science et des bibliothèques : c'est le tome VI de *Byzantion* qui lui est offert. Dans ce *symposium* de 35 mémoires, d'une importance assurément inégale, je ne puis faire qu'un choix assez arbitraire ; je traduis les titres polyglottes en français : H. Grégoire, *Notice sur Ramsay* (avec des détails piquants que j'ignorais, bien que lié depuis 1880 avec ce savant) ; Ramsay, *Orthodoxes et hérétiques phrygiens* ; A. Vogt, *Théâtre byzantin* ; M. Laurent, *Bible de Stavelot* ; Ostrogorsky, *Impôts byzantins* ; Kmosko, *Le Pseudo-Méthode* ; Mosin, *Khazares et Byzantins* ; Vernadsky, *Tactiques de Léon le Sage* ; W. M. Calder, *La Nouvelle Jérusalem des Montanistes* ; Grabar et Grégoire, *Notices nécrologiques sur Beljaev et Heisenberg*. Il était impossible de mieux témoigner à Sir William Ramsay ce que lui doivent, avec tant d'autres disciplines, les études byzantines, auxquelles il n'a jamais touché sans y apporter une originale contribution.

S. R.

### HERMANN DESSAU.

Les études d'épigraphie et d'histoire romaines ont été cruellement frappées par la mort du professeur H. Dessau, érudit aussi modeste qu'éminent. Né à Francfort en 1856, élève de Mommsen, ancien professeur à l'Université de Berlin, il fut associé aux travaux de l'Académie des Sciences de cette ville, notamment à la *Prosopographie* de l'Empire romain, dont il est le principal auteur. On lui doit encore, outre le tome XIV du *Corpus inscriptionum latinarum* et des compléments aux tomes VIII et XIV (Ostie), l'admirable recueil en cinq volumes des inscriptions latines intéressantes, à l'exclusion de ce qui fait nombre sans rien apprendre (1892-1916). Il avait



aussi commencé une histoire de l'Empire romain, dont deux volumes ont paru en 1924 et 1926. Dessau présidait à Berlin l'*Académie pour la science du judaïsme*. Un recueil de ses articles et mémoires (surtout dans *Klio*) serait fort à désirer <sup>1</sup>.

S. R.

### GEORGES WISSOWA.

Professeur à l'Université de Halle, le célèbre latiniste et archéologue Georges Wissowa est mort au mois de juin 1931, à l'âge de soixante-douze ans. Né à Breslau en 1859, élève des Universités de Breslau et de Munich, Wissowa enseigna d'abord à Breslau et à Marburg. On lui doit nombre d'ouvrages et de mémoires d'une valeur permanente et dont tout le monde savant a vite reconnu l'originalité. Ses articles dans le *Lexikon der Mythologie* de Roscher et la réédition de Pauly suffiraient à assurer sa renommée <sup>2</sup>.

S. R.

### HANS VON ARNIM.

Mort à Vienne au mois de mai 1931, à l'âge de soixante-treize ans, Arnim, qui enseigna la philologie classique à l'Université de Vienne, laisse la réputation d'un des meilleurs connaisseurs de la philosophie grecque, en particulier des écoles stoïciennes, dont il recueillit et commenta les fragments. Il avait aussi beaucoup étudié Aristote. Sa traduction d'Euripide est généralement estimée.

X.

### OTTO CARTELLIERI.

Les études sur la fin du moyen âge perdent beaucoup avec O. Cartellieri († avril 1930). Né à Odessa, d'une famille d'origine italo-allemande, il passa son enfance à Paris, puis fit ses études en Allemagne et y enseigna, notamment à Heidelberg. Ses premiers ouvrages sont une thèse sur Suger (1898), un livre sur Pierre d'Aragon et les Vêpres siciliennes (1904), un autre sur le roi Manfred (1910). Désireux de remplacer le livre vieilli de Barante par une histoire scientifique des ducs de Bourgogne, il explora longuement les archives de Belgique, de Lille, de Dijon et publia plusieurs livres ou mémoires sur Philippe le Hardi, le meurtre de Louis d'Orléans, la Cour des ducs de Bourgogne, etc. Ce dernier ouvrage est le plus important. Son frère Alexandre, professeur à Iéna, a publié une savante biographie de Philippe-Auguste <sup>3</sup>.

### Mgr NATHAN SÆDERBLOM.

Évêque luthérien d'Upsal et professeur d'histoire des religions, Mgr Sæderblom, né en 1866, mort au mois de juillet 1931, a joué un rôle important, qu'il

1. Signalons, entre autres, le chap. *Lateinische Epigraphik*, dans l'*Einleitung* de Norden, 3<sup>e</sup> édition.

2. Œuvres principales : *De Macrobiani Saturnalium fontibus*, 1880 ; *De Veneris simulacris romanis*, 1882 ; *Säkularfeier des Augustus*, 1894 ; *Tertulliani opera*, t. I, 1890 ; *Religion und Cultus der Römer*, 1902 (plusieurs éditions) ; *Gesamm. Abhandl. zur röm. Religion*, 1904, *Taciti Dialogus, Germania* ; Suetonius, *De grammat. et rhet.*, 1907. Depuis 1892, il dirigea la réédition de l'*Encyclop.* de Pauly, dite *Pauly-Wissowa* ; en 1913, il fut remplacé dans cette besogne écrasante par Kroll.

3. D'après une notice détaillée de H. Laurent (Bruxelles), où la conduite génée-

n'y a pas lieu de retracer ici, dans la campagne entreprise pour l'union des Églises (*œcuménisme*). Élève de l'Université d'Upsal et de la Faculté de théologie protestante à Paris, où il eut pour maître Aug. Sabatier, Sæderblom était particulièrement compétent sur la religion iranienne (*Les Fravashis*, 1889). Les deux livres qu'il a consacrés à l'histoire générale des religions (*Religions du monde*, 1905; *Histoire générale des religions*, 1912) n'ont pas obtenu tout le succès qu'attendait leur auteur, toujours préoccupé de faire régner la paix parmi les hommes et de travailler pour la conciliation.

S. R

## AKOS VON SZALAY

Ce jeune architecte hongrois s'était déjà distingué dans les nouvelles fouilles allemandes de Pergame (1927)<sup>1</sup>, lorsqu'il fut victime, en septembre 1930, d'un glissement de terrain sur le bord de la Theiss. M. Théodor Wiegand a honoré sa mémoire d'une touchante nécrologie (*Berliner Mus. Berichte*, 1931, II, p. 46).

## Au Chaffaud (Charente).

Les bords de la Charente, semés de grottes, fournissent au préhistorien des documents de premier ordre.

Une de ces grottes, celle du Chaffaud, près de Civray, vient d'être étudiée après d'autres par un jeune archéologue, M. Marcel Coquillaud, disciple du savant Gustave Chauvet. Les découvertes réalisées prouvent que les travaux précédents avaient été exécutés trop rapidement et qu'on avait passé à côté d'objets très intéressants.

M. Coquillaud, en procédant d'une façon méthodique, a trouvé un foyer, des silex taillés, des os, une dent et une jolie plaquette en os représentant une tête de bouquetin. Il a repéré également un atelier de graveur renfermant un outillage microlithique : burins, grattoirs, tarauds, perçoirs, alésoirs.

Un habitant du pays a ramassé, il y a peu de temps, au cours d'une promenade, un os gravé, où M. Chauvet pense qu'il faut voir des *signes* soit alphabétiques, soit mnémoniques, premiers balbutiements de l'écriture et de l'activité intellectuelle de l'homme.

(*Le Quotidien*, 4 juin 1930.)

## Glozel devant la justice.

Le 31 juillet 1931, confirmant le non-lieu prononcé par le tribunal de Cusset (27 juin), la Cour de Riom, à laquelle le plaignant avait fait appel, le débouta en deuxième et dernière instance, ordonna la restitution à M. Émile Fradin des objets saisis dans son petit musée le 25 février 1928 et condamna la Société préhistorique française, plaignante, à 1 franc d'amende, somme

---

reuse de Cartellieri pendant la guerre est honorablement appréciée (*Annales de Bourgogne*, 1931, p. 103 et suiv.).

1. Notamment dans la découverte de l'arsenal des Attalides, capital pour la connaissance de la poliorcétique hellénistique (*Abh. preuss. Akad., phil. hist. Klasse*, 1928, n° 3).

réclamée, pour la forme, par M. Émile Fradin. On dit que la vie est chère en France; c'est possible, mais le plaisir de diffamer y est à bon compte.

Ainsi rien ne reste, après les enquêtes les plus longues et les plus minutieuses, d'une accusation vraiment odieuse, lancée — à l'instigation de qui, on le saura — par le bureau d'un groupe de préhistoriens dont pas un membre n'avait assisté aux fouilles de Glozel. Comme l'ont fait observer les avocats de M. Fradin, quatre membres de l'Institut, ayant pris part à ces fouilles. — Depéret, Espérandieu, Loth, S. Reinach — n'ont jamais conçu le moindre doute sur l'authenticité de toutes les trouvailles, alors que cette authenticité a été violemment attaquée, depuis le 9 septembre 1927, par un seul membre de l'Institut, qui n'a jamais assisté aux fouilles. La justice a beau marcher *pede claudo*, le jour vient où elle confond la calomnie. Mais elle n'a pas encore dit son dernier mot.

S. REINACH.

### Le mésolithique en Palestine.

Il se confirme que l'exploration des cavernes du Ouadi-el-Mughara, non loin d'Atlit et du Carmel, a donné les premières œuvres d'art préhistoriques

qu'on ait découvertes dans cette région : un daim gravé sur un os, de style magdalénien, et une petite tête humaine taillée dans un caillou. Les haches néolithiques font défaut, ainsi que la poterie. Au bras d'un squelette était un collier de coquilles; près de la tête d'un autre était une épingle en os. Sir Arthur Keith trouve les crânes légèrement négroïdes, d'un type analogue à celui des Égyptiens prédynastiques. D'après le savant anglais, ce seraient les ancêtres des Sémites de l'histoire (?). Le *Times* du 7 avril 1930 a publié une vue de la vallée où sont les cavernes funéraires, mais non pas la gravure et la sculpture signalées dans le texte.

S. R.



Tête de cuivre de Ninive.  
(Musée de Bagdad.)

### Fouilles anglaises à Ninive<sup>1</sup>.

Comment Assurnasirpal partit avec 50.000 hommes pour le pays de Mehri afin d'en ramener du bois pour la restauration du temple d'Istar à Ninive, voilà ce qu'apprend une inscription trouvée dans les dernières fouilles du British Museum sur ce point (campagne de 1930-1931, dirigée par M. R. Campbell Thomson). Du temple lui-même, les Parthes n'ont rien laissé subsister, mais

les découvertes d'objets isolés ont été importantes. Tout d'abord, une tête

1. *Birmingham Post*, 26 juin 1931.

de cuivre ou de bronze, de grandeur naturelle, d'ancien art babylonien, comparable au casque de Meskalemdu, de la première dynastie d'Ur; c'est peut-être une partie d'une des 32 images qu'Assurbanipal dit avoir rapportées d'Élam comme trophées. Le travail étant sumérien, il est possible que les Elamites eussent antérieurement conquis ce morceau dans la Babylonie du Sud, vers 2282, quand ils s'emparèrent là de la fameuse statue de Nana. Un autre objet de prix est un cylindre en pierre de Shamshi-Adad, roi d'Assyrie vers 1840. Il y est question d'un temple dans l'enceinte de celui



Façade d'une tombe voûtée à Ninive.

d'Istar, construit par Manishtishu, fils de Sargon, roi d'Agadé. Jusqu'à présent, il n'y avait aucune trace qu'un roi aussi ancien que Manishtishu (vers 2500) eût été à Ninive. En outre, on a mis la main sur un amas de fragments de poterie noire, ornés de peintures représentant des oiseaux et des poissons; cette poterie rappelle celle de Suse et du sud de la Babylonie (vers 2500). Beaucoup d'intérêt s'attache à sept tombes voûtées, en briques crues, qui n'ont pas encore été explorées. Parmi les tablettes et bols inscrits, il y a un fragment épique, décrivant un tremblement de terre; on annonce aussi la découverte d'un syllabaire, d'une inscription sur pierre en trois exemplaires d'Assurbanipal, nommant des rois étrangers encore inconnus, d'un beau vase d'albâtre orné de part et d'autre de lions rampants, etc. Nous



reproduisons, d'après le *Birmingham Post*, la tête en cuivre et la façade d'une tombe voûtée (p. 322-323).

S. R.

### Découvertes à Ur.

Les dernières trouvailles anglo-américaines comprennent celles d'une grande maison qui, à en juger par les centaines de tablettes découvertes dans les ruines, était celle d'un personnage important, à la fois prêtre et maître d'école. Sur une grande tablette exhumée dans une maison voisine, on lit, sur des colonnes parallèles, le paradigme complet du verbe sumérien avec son équivalent sémitique. Au point de vue linguistique, cette trouvaille serait de première importance (*Times*, 10 avril 1931).

La neuvième campagne de fouilles a permis d'étudier la ville contemporaine d'Abraham, bourgade modeste composée de petites maisons irrégulièrement disposées, mais dont quelques-unes avaient jusqu'à trois étages. Au cours des travaux, on a recueilli une brique datée de la 12<sup>e</sup> année d'Alexandre le Grand, seule preuve, jusqu'à présent, de la durée de la ville jusqu'au début de l'époque hellénistique (*Times*, 15 mai 1931).

X.

### Toutankhamon.

Bien qu'on ait écrit de gros livres sur ce personnage, M. Howard Carter, dans une conférence à Londres (*Times*, 22 juillet 1931), a exposé que nous savons peu de chose à son sujet. Des inscriptions sur des jarres de son tombeau nous apprennent qu'il régna de l'âge de 9 à celui de 18 ans. Il monta sur le trône tout jeune et maladif; la question de sa succession a dû aussitôt se poser. La princesse Ankhesepa Aten naquit la huitième année du règne de son père et se maria avant l'âge de neuf ans. Il y avait un pouvoir derrière le trône, celui d'un ami personnel du père du couple royal, le grand chambellan Ay. Dans la tombe de Toutankhamon on trouva deux squelettes d'enfants mort-nés. Anormalité ou crime? Aussi la dynastie passa-t-elle d'abord au grand chambellan, puis au général Horemeh, fondateur de la XIX<sup>e</sup> dynastie.

X.

### Une nouvelle Revue palestinienne.

Grâce au don plus que généreux fait par M. Rockefeller junior au Musée naissant de Jérusalem, dont la première pierre a été posée le 19 juin 1930, celui-ci se trouve en mesure de publier un *Quarterly* dont le premier numéro est sous nos yeux (dépôt à Londres chez Humphry Milford <sup>1</sup>). Les articles concernent l'église du Saint-Sépulcre, la nécropole de Karm-al-Shaikh, une trouvaille de monnaies phéniciennes, le château d'Ajeloun, un coin monétaire fatimite, la décoration et le contenu d'un sarcophage de plomb, etc. Les illustrations sont nombreuses et très bonnes. Le fascicule se termine par

1. *The Quarterly of the department of Antiquities in Palestine*. Vol. 1, n° 1. Petit in-1°, 51 p., avec 32 planches.

la liste de neuf fouilles palestiniennes entreprises par des Anglais et des Américains en 1930

S R

### L'évêque de Gloucester sur l'archéologie et la Bible.

Présidant la 66<sup>e</sup> séance annuelle du *Palestine exploration Fund*, l'évêque de Gloucester (docteur Headlam) a dit qu'il se méfiait de toute archéologie qui prétendait établir la vérité littérale des Saintes Écritures. Sur bien des points, la Bible n'était pas historiquement exacte, ce qui a d'ailleurs peu d'importance, alors que l'archéologie ne pouvait encore prétendre à un degré d'exactitude qui lui permit de parler avec autorité. Il ne faut pas moins se défier des gens qui prétendent que l'archéologie a démontré les erreurs de l'Écriture. En combinant les textes littéraires avec les résultats de l'exploration archéologique, nous pouvons reconstituer l'histoire de l'ancien monde. Mais ce qui concerne l'histoire primitive d'Israël dans la Bible est une compilation tardive et, d'autre part, dans l'archéologie de la Palestine il y a grande pauvreté de témoignages écrits. On est ainsi réduit à l'autre méthode archéologique, à savoir l'étude de la succession des périodes; mais là les possibilités d'erreur sont très grandes. Le docteur Headlam donna ensuite des raisons pour assigner à l'Exode une date différente de celle qu'on admet ordinairement.

Là-dessus, le professeur Garstang rendit compte des dernières fouilles de Jéricho, le révérend Chitty des fouilles à l'église de Saint-Euthyme à Khân-el-Akmar et le docteur Masterman de l'exploration de Samarie, entreprise par l'Université de Harvard, l'Université hébraïque, l'Académie britannique et l'École britannique d'archéologie en Palestine (*Times*, 22 juin 1931).

S. R.

### A Cnossos.

A trois quarts de mille du palais sud de Cnossos, sir A. Evans a découvert, adossé à une colline, ce qu'il croit être le temple funéraire d'un prêtre-roi. Il se compose de quatre salles avec piliers. Le tombeau paraît devoir être cherché dans le roc adjacent, vers lequel se dirige un corridor. Les murs du temple, remontant au xvi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ont plus de 5 mètres d'épaisseur (*Times*, 28 avril 1931; *Ill. Lond. News*, 26 sept. 1931).

### La nouvelle guerre de Troie.

Dans la *Philol. Wochenschrift* du 10 janvier 1930, M. Doerpfeld a répondu à M. Vellay à propos de la question de l'Hellespont homérique, qui remet en question, de la manière la plus grave, l'identification de Troie avec Hissarlik (cf. *Rev. arch.*, 1930, II, p. 203). M. Vellay réplique dans le *Bulletin Budé* (avril 1931) et montre une fois de plus que l'Hellespont, dans Homère, est nettement limité au détroit et ne s'étend pas à la partie nord de la mer Égée. M. Alfred Brückner, collaborateur de M. Doerpfeld, place maintenant la Pergame de Priam à Kara-Your, la ville de Troie elle-même s'étendant jusqu'à

Hissarlik. L'hypothèse de Kara-Your est, dit M. Vellay, qui promet d'y revenir, en contradiction avec les textes homériques<sup>1</sup>.

S. R.

### Keftiou et Crétois.

A l'encontre de l'idée répandue que Keftiou, en Égypte, désigne la Crète et les îles, M. Wainwright, au cours d'un savant mémoire (*Journ. Hell. Stud.*, 1931, LI, 1 et suiv.), aboutit aux conclusions suivantes : 1° Les *peuples de la mer*, dans les documents égyptiens, sont les Crétois et les Égéens, tout différents par le costume des Keftiou; 2° le costume Keftiou se trouve à Boghaz Keui, à Ivriz et à Boor; 3° Keftiou est la Cilicie; 4° il y a des affinités marquées de costume entre Keftiou et Philistins; il y a des différences non moins marquées entre Keftiou et Minoens; 5° s'il y a des ressemblances entre les offrandes des Keftiou et celles des Crétois, c'est seulement dans la proportion de 17 1/2 p. 100; or, des objets similaires se sont rencontrés ailleurs, dans le Pont, à Aintab, à Byblos et même en Égypte; 6° si les Keftiou paraissent une fois, dans un texte égyptien, comme alliés aux peuples de la mer, cela équivaut à l'expression biblique *Kerethim* (Crétois) et *Pelethim* (Philistins); 7° d'après la Bible, les Philistins viennent de Caphtor et sont des *Caphtorim*; mais les Septante ont traduit ces mots par *Cappadoce* et *Cappadociens*; 8° les Keftiou habitaient la Cilicie et les frontières de la Cappadoce; 9° il est possible que Keftiou, Caphtor et Cappadoce soient des noms étroitement apparentés. On ne peut qu'appeler sur ces déductions l'attention des hellénistes et des orientalistes. Le mémoire est amplement illustré.

S. R.

### Une biographie de Schliemann.

M. Emil Ludwig, le biographe bien connu, a publié une vie de Schliemann, qui a été traduite en anglais avec une préface de Sir Arthur Evans, son continuateur, infiniment mieux préparé<sup>2</sup>. On ne peut contester à cet homme qui a déblayé Hissarlik, Mycènes et Tirynthe, d'avoir mis une énergie admirable au service de ses rêves de trésors (tout jeune, il avait été chercher de l'or en Californie). Mais il eût assurément mieux valu pour la science que ces découvertes fussent différées d'une génération et faites dans de meilleures conditions, avec plus de scrupules. Hissarlik n'est pas la Troie d'Homère, mais il est de plus en plus certain que Schliemann a détruit Hissarlik (cf. *Times Lit. Suppl.*, 25 juin 1931, p. 501).

X.

### Les tumulus de Duvanli.

Deux tumulus d'une richesse extraordinaire, dits Baschova-Mogila et Muschovitza-Mogila, près de Duvanli dans la Bulgarie du Sud, ont été explorés,

1. Sur la question de Troie et celle d'Ithaque, on peut lire un article instructif de M. Seure dans le *Journal des Savants* de mai-juin 1931.

2. Emil Ludwig, *Schliemann at Troy, the Story of a Goldseeker*. Londres, Putnam, 1931.

au nom du gouvernement bulgare, par MM. Bogden Filow et Ivan Welkov (1929-1930). Une publication provisoire a paru dans le *Jahrbuch* (1930, 281-322). Parmi les objets recueillis dans les tombes, l'une à incinération, l'autre à inhumation<sup>1</sup>, il y a des chefs-d'œuvre de l'art grec de la fin du vi<sup>e</sup> au début du iv<sup>e</sup> siècle, à côté d'objets de travail indigène. L'un de ces derniers est une plaque de poitrine en or sur lequel figure un lion de style thraco-scythique. Je ne peux ici qu'énumérer les principales trouvailles : 1<sup>o</sup> coupe d'argent ornée d'une course d'apobates (gravée), dans le style des environs de 440, encore très voisin du Parthénon; sur cet objet et sur d'autres, le nom gravé *Dadaleme* est celui du chef thrace enseveli, non de l'artiste; 2<sup>o</sup> magnifique hydrie attique à figures rouges; les peintures se rapportent à l'histoire des Dioscures; 3<sup>o</sup> fibules, ornements, colliers et pendants d'oreilles en or; 4<sup>o</sup> amphore à figures noires (Thésée et Procruste); 5<sup>o</sup> vases d'albâtre et en verre polychrome (dits rhodiens); 6<sup>o</sup> un rhyton en argent, terminé par une protomé de cheval; enfin, 7<sup>o</sup> la merveille des merveilles, Séléné à cheval gravée sur une coupe d'argent (style de Meidias). Le tout offre des analogies avec les tombes les plus riches du Bosphore cimmérien.

S. R.

### Le temple de Neptune et le Parthénon.

Un correspondant du *Times* (16 mai 1931), M. W. D. Caroe, propose ingénieusement de restaurer l'intérieur de la *cella* du Parthénon, qui est tout à fait ruinée, en copiant la même partie, bien mieux conservée, du temple de Paestum. Cela ne nuirait en rien à la majesté du péristyle du temple athénien et faciliterait aux visiteurs l'intelligence de cette partie de l'édifice. C'est un essai à tenter; s'il déplaisait, on n'aurait qu'à revenir au *status ante*.

S. R.

### Fouilles de Perachora.

Les fouilles de l'École anglaise sur ce point ont donné, dans l'année courante, un résultat d'une importance exceptionnelle (*Times*, 17 juin 1931). Il s'agit d'un dépôt de vases de bronze, surtout des phiales dont quelques-unes remontent au vii<sup>e</sup> siècle; il y avait aussi une belle œnochoé et deux *skyphoi*, les premiers vases métalliques de ce type trouvés en Grèce. Àuprès des bronzes étaient de très nombreuses figurines en terre cuite, presque toutes féminines, des sceaux en ivoire et des fibulés. Une tête en ivoire haute de deux pouces serait égyptienne ou phénicienne, avec yeux incrustés et paupières de bronze. On signale encore un lion de bronze, long de 7 pouces, remontant au milieu du vii<sup>e</sup> siècle et du meilleur style proto-corinthien. Tous ces objets ont appartenu à l'Heraeum. Finalement on a fait des sondages dans le temple du v<sup>e</sup> siècle voisin du port; on y a trouvé une Aphrodite de bronze entre deux Eros et des fragments d'un bel acrotère de marbre (Niké), avec polychromie encore vive.

S. R.

---

1. La première est celle d'un homme, la seconde d'une femme. L'or de la première tombe pèse 439 gr., celui de la seconde 1.270.



### Découvertes récentes à Athènes.

« C'est à la dernière heure qu'un de ces riches donateurs patriotes, auxquels la Grèce nouvelle comme la Grèce ancienne doit tant, Aristophon d'Alexandrie, a fourni les moyens de rechercher et de mettre au jour l'Académie. Le gouvernement grec, représenté par Kourouniotis, a commencé les fouilles préliminaires, qui tendent la main aux fouilles allemandes du Dipylon. » Ainsi s'exprimait M. W. Judeich, dans la récente édition (1931, p. 412)



Statue archaïque d'homme assis, découverte à Athènes.

de sa *Topographie von Athen*. Les journaux grecs du mois de juin, que je dois à l'amabilité de M. Vlasto, apportent les brillants résultats de l'exploration de la voie qui s'étendait, sur 1.500 mètres environ, du Dipylon à l'Académie platonicienne. C'est une route toute jalonnée de tombeaux, en partie illustres, violés d'ailleurs et presque sans inscriptions. La trouvaille de beaucoup la plus importante a été celle de la grande base d'un monument funéraire, ornée de reliefs dont on a publié deux. Ils représentent, dans le plus beau style du IV<sup>e</sup> siècle, des cavaliers coiffés du pétase, foulant aux pieds de leurs chevaux des ennemis qu'ils s'appêtent à transpercer de leur lance. Il n'est pas inutile, en attendant une publication plus satisfaisante, de les figurer ici. L'analogie avec le monument de Dexileos de 393 (*Rép. rel.*, II, p. 420) saute aux yeux et indique approximativement la date.

Au même mois de juin 1931, en creusant des fondations près de la maison Coumoundouros à Athènes, des ouvriers découvrirent, à 3 mètres de profondeur, une statue archaïque en marbre, avec traces nombreuses de polychromie, représentant un homme drapé assis sur un *diphros*. Elle a été immédiatement transférée au Musée National. C'est un très beau travail d'environ 525 avant J.-C., à rapprocher des statues des Branchides à Londres (*Rép. stat.*, III, p. 182). Sculpture votive ou funéraire? Je ne vois pas de motif pour en décider<sup>1</sup>.

S. R.

### Une tête de Pan au British Museum.

Le British Museum a acquis une tête de marbre de Pan, presque intacte, qui a été récemment découverte en Attique. C'est probablement un travail original des environs de l'an 400. Le *Times* du 15 juin en a publié une photo-gravure. — Le Musée a acquis en même temps une riche collection de mon-

1. Je dois à l'obligeance de M. Vlasto la communication d'un quotidien grec qui a publié une photographie de cette statue.



Cavaliers athéniens, décorant une grande base d'un monument funéraire  
découvert à Athènes en juin 1931.

naies impériales rares, frappées en Palestine, en Syrie et en Asie Mineure, entre autres une à l'effigie de Caracalla frappée à Aegae.

S. R.

### L'inscription d'Asiné.

Revenant sur le graffiti préhellénique (vers 1200) du vase d'Asiné, qu'a cru déchiffrer M. Persson, M. Ivar Lindquist (dans le *Bull. de la Soc. des lettres de Lund*, 1931, et à part) admet le principe de la lecture par la « ressemblance avec les caractères chypriotes » et traduit ainsi : « O Kumô, (un tel) vous a offert (à vous et à vos sœurs) le miel dans le temple de Poseidôn. »

Qu'on commence par produire une inscription grecque, phénicienne ou latine comportant une pareille interprétation ! Toutes les fois qu'on croit traduire ce que personne ne comprend, on aboutit à des extravagances.

S. R.

### Encore le prétendu « Sénèque ».

Le professeur Emm. Lœwy a hasardé l'hypothèse que ce portrait si répandu serait celui d'Euripide *vie ix*. A l'époque hellénistique, les types adoptés pour le poète au *iv<sup>e</sup>* siècle — ceux de Naples (le plus usuel) et celui de Copenhague (bien douteux) — n'auraient pas suffi ; un artiste créa un type nouveau, mettant mieux en lumière le caractère soucieux et pessimiste du personnage. Comme je n'ai nullement renoncé à reconnaître dans le « Sénèque » un Épicharme et que je considère comme sans valeur les motifs contraires allégués par M. Poulsen, je me contente de signaler, sans l'adopter, l'ingénieuse hypothèse de M. Lœwy <sup>1</sup>.

S. R.

### Blauté.

Une inscription trouvée à l'entrée de l'Acropole (C. I. A., III, 411) mentionne comme voisins (ou communs) les sanctuaires de Blauté et de la Terre Kourotrophe. Pollux (VII, 87) parle d'un héros anonyme vénéré à Athènes *epi Blautei* et ajoute qu'un corroyeur (*skutotomos*) a consacré une image en marbre de Blauté. D'autre part, on appelle *Blautai* de belles sandales blanches. Qui était Blauté et quel aspect avait son image ? A l'hypothèse déraisonnable de Jane Harrison et d'autres, qui voient dans Blauté une corruption du phénicien *Balaat*, on préférera de beaucoup l'ingénieuse combinaison de M. Keramopoulos (*Archaiol. Deltion*, 1929, paru en 1931), qui rappelle les nombreux exemplaires d'une Aphrodite frappant ou menaçant avec sa sandale (*Rép. stat.*, II, p. 364 ; IV, p. 239). Il y avait là un petit culte de la déesse qui, pourvue d'une image par un corroyeur, la représentait avec un attribut rappelant le métier du donateur. Nous possédons d'ailleurs une stèle de même provenance dédiée par un nommé Silon et décorée d'un serpent et d'une sandale (Staïs, *Marbres et bronzes*, 1907, p. 191).

S. R.

1. Emm. Lœwy, *Zum Bildniss des Euripides* (extr. des *Jahreshefte* autrichiens, t. XXVI, 1930).

### Une ancienne synagogue à Stobi.

On mande de Skoplië que la commission chargée des fouilles de Stobi a mis au jour les vestiges d'une synagogue, ornée de fresques et de mosaïques, qui serait de beaucoup la plus ancienne de cette région (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle?).

X.

### La Thèbes chrétienne.

Outre la Thèbes de Béotie, plus célèbre, il a existé une ville de Thèbes en Thessalie (Phthiotide), qui fut, à l'époque hellénistique, la plus importante des villes maritimes de cette région. Aux premiers temps du christianisme, jusqu'au vi<sup>e</sup> siècle, elle jouit de nouveau d'une grande prospérité. Les fouilles qu'y conduit depuis 1924 M. G. A. Sôtériou, aux frais de la *Société archéologique d'Athènes*, ont rendu au jour des fragments considérables de deux grandes basiliques, avec chapiteaux historiés, sculptures, mosaïques, sarcophages, inscriptions chrétiennes, etc. Tout cela est présenté, avec de nombreuses gravures, dans un fascicule complémentaire de l'*Ephéméris archéologique* de 1929, publié le 15 mai 1931. On y trouve aussi une étude très détaillée sur les autres basiliques chrétiennes de la Grèce. L'ensemble forme une contribution de premier ordre à notre connaissance du christianisme hellénique et fait grand honneur à M. Sôtériou.

S. R.

### De la mort de César à celle d'Auguste.

La chronologie des nombreux monuments élevés à cette époque et dont témoignent les inscriptions, les monnaies, les constructions elles-mêmes et les textes, est loin d'être établie d'une manière satisfaisante et certaines erreurs se propagent de livre en livre. M. Frederick Shipley, qui a entrepris d'établir une chronologie monumentale toute de première main<sup>1</sup>, cite un exemple amusant de ces fautes tenaces. La reconstruction du temple d'*Hercules Musarum* est placée dans plusieurs ouvrages en 29 avant J.-C., parce qu'un auteur — on ne dit pas lequel — a pris pour une date la note *Aug. 29*, tirée de Suétone, qui se rapporte au temple en question. Les historiens modernes ont généralement fait la part trop grande aux initiatives d'Auguste; il faut tenir compte des autres *virī triumphales*, élevant des monuments publics *de manubiis*<sup>2</sup>. Le mémoire détaillé de M. Shipley, qui n'est qu'un spécimen d'un travail plus complet, mérite toute estime.

S. R.

### Le Camée d'Honorius et Marie.

De ce merveilleux camée, publié par moi pour la première fois dans la *Gazette des Beaux Arts* (1926, I, p. 188) et que tout le monde a pu admirer à l'Exposition byzantine de 1931, l'origine et la date du transfert en France étaient mal connus. Je dois à M. Seymour de Ricci la transcription de

1. Fred. W. Shipley. *Chronology of the building operations in Rome*, 44 av. J.-C. à 14 de notre ère (*Memoirs of the Amer. Acad. in Rome*, t. IX, 1931).

2. Voir une page très intéressante sur le temple d'Apollo Sosianus (p. 27).



quelques lignes d'Eug. Müntz dans l'*Athenaeum* du 13 février 1892 (p. 222) qui concernent évidemment cet objet, mais en parlent avec une discrétion voulue :

*It may be indiscreet to lift the veil behind which a number of Parisian collectors prefer to conceal their conquests. Were it not so I should have felt tempted to describe a certain gigantic cameo — the third great cameo known — which was found in Spain, and became part some time ago of one of our great collections.*

S. R.

### Le tombeau de Digénis Akritas <sup>1</sup>.

Dans plusieurs versions de l'ennuyeux poème néo-grec sur Digénis Akritas, figure le nom de *Trôsis*, jusqu'ici non identifié, quartier général d'Akritas où fut ensuite son tombeau. Or, Trôsis est *Troush*, sur la route de Samosate à Germanicia (Marash). Le tombeau du guerrier a été signalé par Humann en 1890. Visible de loin, c'est un tumulus arrondi, entouré de trois couples de colonnes, qui portent des reliefs et des figures d'animaux. « Dès qu'avec Basile I<sup>er</sup> les soldats romains ont atteint Samosate, émerveillés par les monuments du passé qu'ils découvraient à chaque pas, par cet ensemble composé du Nimrud Dag, du Karakush et du pont romain, ils attribuèrent ces constructions à leur héros Digénis, que déjà sans doute célébrait mainte cantilène; et la tombe énigmatique du Kizil Dag, près de la route militaire, devint son sépulcre. Ainsi le *Digénis* a aussi des sources topographiques et des sources monumentales. »

X

### Lyon gallo-romain.

Dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (juillet 1931, p. 11-24), M. Germain de Montauzan a clairement exposé l'histoire des fouilles entreprises, depuis 1911, sur la colline de Fourvières et continuées depuis. Les dernières années ont apporté quelques déceptions, mais il s'est fondé récemment une *Association lyonnaise de recherches archéologiques* et il est à souhaiter que, sous son impulsion, la ville puisse compléter les acquisitions de terrains restant à explorer. M. de Montauzan conclut avec raison, mais non sans une pointe de tristesse : « C'est moins le résultat qui compte, après tout, que le travail obstiné, même sans profit et sans gloire, au service dévoué de la science archéologique. »

X

### Bibliographie lingone.

Ceux qui, par ignorance ou incuriosité, douteraient de l'activité intense de l'érudition dans nos provinces, seront guéris de cette erreur en lisant, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres* (15 avril 1931), l'excellent compte rendu, non seulement bibliographique,

---

1. H. Grégoire, dans le tome VI (1931) de *Byzantion*, dédié à sir W. Ramsay.

mais critique, de M. l'abbé Drioux sur l'archéologie et l'histoire du diocèse de Langres depuis l'époque préhistorique. — Comment se tenir au courant de toutes ces recherches, éparpillées dans des revues locales et des publications de Sociétés ? Que de mentions de M. Drioux donnent envie de se reporter à des originaux difficiles à trouver ! Il faut savoir d'autant plus gré à l'auteur qui éveille ce désir et indique à chacun où il doit s'adresser pour compléter ou rectifier ses études personnelles. Les rubriques adoptées par M. Drioux (ainsi *Voies romaines*, *César chez les Lingons*, *Rapports avec l'Orient*) ont été choisies à bon escient pour économiser le temps des travailleurs.

S. R.

### Encore Alésia.

Un bon exposé d'ensemble de la question d'Alésia, accompagné d'une carte à grande échelle due à feu Pernet, le contremaître de Stoffel, a été publié par M. Toutain dans le *Bulletin de la Société des naturalistes et archéologues de l'Ain* (Bourg, V. Berthod, janvier 1931). Ce mémoire se distingue de quantité d'autres sur le même sujet par les nombreux emprunts faits au travail trop peu connu de Pernet (1906-07). On constate avec plaisir qu'il n'est plus question d'un dolmen ni d'une basilique chrétienne ; ma critique porter seulement sur cette phrase : « Une voie gauloise... où les véhicules antiques ont laissé des ornières parfaitement visibles aujourd'hui. » Une longue succession de camions gaulois, même lourdement chargés (et le commandant Lefèvre-Desnoettes a démontré qu'ils ne pouvaient pas l'être), n'aurait jamais creusé d'ornières ; elles l'ont été non par les chars, mais pour eux, et il en est de même sur tous les points du monde antique où s'observent ces ornières artificielles, creusées de main d'homme pour faciliter la circulation.

S. R.

### Les fouilles de Trèves (avril 1929 à avril 1930).

Le compte rendu annuel du Musée de Trèves, publié avec 5 planches <sup>1</sup>, est d'une lecture très intéressante. La fouille de l'enceinte des temples a dégagé le côté sud. On a constaté qu'au-dessous des temples romains il y avait nombre de constructions en bois de l'époque néolithique. La trouvaille la plus importante est celle d'une bonne statuette en bronze de Mercure ; signalons encore un chapiteau historié et une tête de jeune prince en marbre (région des thermes) ; une Epona en terre cuite assise à rebours, c'est-à-dire tournée vers la queue du cheval, ce qui est nouveau ; une lampe en forme de pied, avec sandale ; une anse de cratère en bronze, ornée de deux Tritons. Les comptes rendus des différents travaux, exposés avec détail, sont de MM. Krueger, Steiner, Læschocke et de Mlle Vorrenhagen (cf. *Bonn. Jahrb.*, CXXXV, p. 201 sq., sans les illustrations).

S. R.

### Une Danoise de l'âge du bronze.

A Egtved (Jutland), le creux d'un chêne exhumé contenait le corps d'une jeune fille de l'âge du bronze dont le visage et les vêtements sont bien conser-

1. *Jahresbericht des Provinzialmuseums zu Trier*, 1931.

vés, grâce, dit-on, à l'acidité de l'écorce. Les cheveux, coupés courts, étaient retenus par un filet; le corps portait une jaquette de laine brune à longues manches, sans boutons, et une très courte jupe fixée par une longue ceinture à franges. Les ornements consistent en deux boucles d'oreilles, un collier, deux bracelets et une broche, le tout en bronze décoré. Les restes de plats qui accompagnaient le corps prouvent que l'ensevelissement s'est fait en été. Près de la morte était un pot de bière, ou l'on a reconnu la présence de blé et de miel.

X.

### Scandinavie et Russie.

Il existe à Tchernigow de grands tumulus et, à la limite de la ville, une vaste nécropole avec contenu en partie scandinave. En 1925, le directeur du Musée local fouilla une douzaine de tombes au village voisin de Chestowitzy et y découvrit toute une série d'objets scandinaves, surtout dans des tombes de cavaliers : épées, lances, couteaux avec incrustations de bronze, pointes de flèche, peignes, décors de selles en or avec figures animales incisées du style de Jellinge, pions de jeu en verre, etc. La présence de Scandinaves dans la Russie antérieure à l'an 1000 n'est pas douteuse, étant attestée à la fois par l'archéologie et par les textes, mais la nature de leur invasion et de leur influence reste très discutée. On peut lire à ce sujet un mémoire de M. T. J. Arne, *La Suède en Russie, à l'époque des Vikings*, publié dans les actes du *Congrès des archéologues baltes*, Riga, 1930<sup>1</sup>.

S. R.

### Le Linnavuori à Sulkava.

On trouve quelquefois en Finlande, sur les hauteurs, des restes de murailles élevées dans les temps les plus reculés pour rendre plus fortes les défenses naturelles. Le nom seul en indique l'ancienne destination; on ignore même quel peuple les a construites. Cependant, des fouilles récentes font supposer qu'elles sont l'œuvre des anciens Finnois païens et que ces lieux ont servi de refuges, en même temps qu'ils devenaient les centres d'une société naissante.

Le *Linnavuori*, à Sulkava, est une de ces antiques fortifications. C'est un rocher élevé, poli par les anciens glaciers et accessible d'un côté seulement. Au sommet se trouve une muraille de granit.

La muraille qui couronne le sommet de cette colline a été élevée pour servir de défense sur le versant est, d'un accès relativement facile. Elle consiste en blocs d'ardoise entassés et mesure environ 150 mètres de longueur, s'élevant par places presque jusqu'à hauteur d'homme. Elle est revêtue de mousses séculaires. C'est là sans doute une fortification bien primitive, mais primitives aussi étaient les armes contre lesquelles elle devait servir de rempart. Elle constituait certainement une protection suffisante contre les flèches et les lances; dans les combats d'homme à homme, elle fournissait à ses défenseurs un excellent abri. Ce n'est pas au grondement du canon et au crépitement de la mousqueterie que font songer ces antiques murailles :

---

1. L'auteur s'est déjà occupé de cette question en 1914 (*La Suède et l'Orient*).

elles réveillent le souvenir de la lutte acharnée d'un peuple pour son existence, de combats héroïques, face à face et corps à corps.

C'est probablement dans les tout premiers temps de la colonisation que ces hauteurs escarpées ont servi de forteresses. Les colons défrichaient par le feu quelque coin de l'immense forêt et la charrue creusait son premier sillon sous la protection de la colline fortifiée.

La lutte pour la vie était rude en ces temps reculés. Le colon devait être sans cesse sur ses gardes contre un ennemi qui pouvait surgir tout à coup, sans qu'aucun bruit eût trahi son approche. Ces surprises réussissaient quelquefois sans doute, mais souvent la jeune colonie était avertie du danger par quelques-uns de ses hommes qui erraient au loin à la poursuite du gibier. On rassemblait alors en toute hâte dans l'enceinte fortifiée femmes, enfants et bétail, et on était prêt au combat quand les bateaux ennemis apparaissaient au détour du promontoire.

K. HÄMÄLÄINEN.

### Les collections du « Collège des antiquités » à Stockholm.

D'après une intéressante brochure de I. J. Arne (avec résumé en allemand <sup>1</sup>), les collections publiques suédoises remontent à l'époque du « Collège des antiquités » (1667-1692) et à celle de l'« Archive des antiquités » (1692-1786). La Suède fut, à cet égard, en avance sur tous les autres pays européens. Une loi intelligente, qui indemnisait les découvreurs d'objets précieux par une somme égale au poids du métal plus un huitième, assura à l'État la possession d'un bon nombre de trésors (1734 et suiv.). La principale richesse de l'ancien fonds est constituée par les baguettes runiques et les tambourins de chamans que les ecclésiastiques recueillirent au XVIII<sup>e</sup> siècle parmi les Lapons restés païens.

S. R.

### Les civilisations andines.

A propos du récent ouvrage de P. A. Means, *Ancient civilisation of the Andes*, un anonyme, dans le *Times Lit. Suppl.* du 30 avril 1931 (p. 339), a exposé ce qui concerne la civilisation dite *andine*, s'étendant sur une longue région littorale et les vallées de la grande chaîne voisine, de l'Équateur à la Patagonie. Le peuplement s'effectua par des migrations successives, durant des milliers d'années, d'hommes jaune-brun venant d'Asie et de Polynésie, nomades qui donnèrent naissance, en se fixant sur le sol, aux civilisations primitives des Mayas, des Mexicains et des Andéens; le point de départ fut l'Amérique Centrale et les migrants descendirent vers le sud, tant en suivant le littoral que par mer, bien que l'art de la navigation fût, comme le reste, dans l'enfance. Vers 100 avant J.-C. naît l'ancien Empire maya; en même temps se fondent deux civilisations distinctes, Tiahuanaco I et Pérou I. Dans l'ère andine, jusque vers 500, nous trouvons sur la côte *Chimu I* et *Nazca I*, sur les hauteurs *Tiahuanaco I*; à la suite de contacts et de conflits, *Tiahuanaco II* domine pendant trois siècles sur les deux régions, après quoi se placent deux siècles d'anarchie. Vers le début du XII<sup>e</sup> siècle, une tribu de

1. *Ur Fornvännen*, 1931, p. 48-93.



la région de Tiahuanaco, celle des Incas, commence une série de conquêtes qui aboutissent à l'Empire inca, lequel dure jusqu'en 1530. Il était en décadence lorsque les Espagnols y mirent fin. L'état de nos connaissances est encore rudimentaire; on n'a pas fouillé les ruines de Tiahuanaco ni d'autres dans la région du lac Titicaca; nous savons peu de chose du Pérou et de l'Équateur. Alors que l'archéologie, dans l'ancien monde, est celle de civilisations disparues, en Amérique elle concerne les phases anciennes de la vie de peuples occupant encore le sol; les problèmes se présentent sous un autre aspect, mais non moins attrayant pour la science, qui a devant elle une tâche énorme, à peine commencée.

X.

### Le « Sourire de Reims ».

A propos d'une jolie statue d'ange en bois, donnée par M. A. Sachs au Louvre (*Mon. Piot*, XXXI, pl. 11), M. Aubert a passé en revue et figuré en partie toute une série de sculptures en matières diverses où l'on constate une imitation directe ou indirecte d'un type charmant créé ou mis à la mode dans la seconde partie du XIII<sup>e</sup> siècle, par un des artistes employés au décor de la cathédrale de Reims. Cette influence fut de longue durée; elle ne céda qu'à la poussée du naturalisme flamand et bourguignon, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Le grand artiste anonyme est l'auteur des deux anges de la façade occidentale de Reims, l'un à la partie centrale, l'autre à la porte de gauche, dont la figure ovale est caractérisée par « des yeux longs et bridés, la bouche légèrement arquée, aux lèvres minces, aux commissures relevées ». De là « une expression de vie aiguë, souriante, un peu railleuse », qui, nouveauté dans la sculpture gothique, sera imitée d'abord à Reims même, puis un peu partout. Mais que penser de l'affinité de ce sourire avec celui qu'on appelle « éginétique<sup>2</sup> » ? N'y a-t-il vraiment là qu'une rencontre ? Un Croisé n'a-t-il pu rapporter une belle tête grecque archaïque ? M. Aubert n'a pas discuté le problème; je ne prétends pas en donner la solution.

S. R

### Encore Rogier et Campin.

A propos du livre de M. Jules Destrée (*Rogier de la Pasture*, 2 vol. in-fol. Van Oest, 1930), M. Ed. Michel a très nettement exposé dans *Le Flambeau* (Bruxelles, mars-avril 1931) les différences qu'une analyse attentive permet de discerner entre l'œuvre attribuée au maître de Tournai Campin et à son élève Rogier (cf. *Rev. de l'art*, 1<sup>er</sup> mai 1930). Chez Campin « les personnages ont toujours quelque chose de massif... conçus séparément, plantés sur le sol, édifiés à coups de lignes verticales que viendront couper presque brutalement des obliques ». Chez Rogier, « les personnages ne sont plus dessinés isolément et avec prédominance de lignes droites, verticales très souvent, mais ils sont, au contraire, enveloppés dans une arabesque générale..., dans une sorte de danse souple et rythmée ». C'est très juste; mais reste à savoir si ce passage du statique au dynamique n'a pu s'effectuer au cours de la vie

1. Voir L. Pillion, *Les sculpteurs français du XIII<sup>e</sup> siècle*, p. 168. Même phénomène dans l'art grec, où le sourire stéréotypé disparaît vers 500.

2. Voir maintenant Deonna, *Dédale*, p. 556, qui est nettement « polygéniste ».

d'un même artiste. En terminant, M. Michel insiste sur l'utilité qu'aurait une exposition rétrospective des œuvres attribuées à Campin et à Rogier

S. R.

### Chefs-d'œuvre retrouvés à Dijon.

En 1904 (*Mon. Piot*, t. XI, p. 31), j'ai regretté, à la suite d'autres chercheurs, d'ignorer où se trouvaient deux grands et précieux panneaux vendus à Paris en 1823. Heureusement, le catalogue de vente et une notice manuscrite, publiés en 1896, donnaient quelques informations à leur sujet. C'étaient deux volets cintrés hauts de 7 pieds, larges de 3 et demi, ornés de quatre grandes peintures et de 64 petites relatives à la vie de saint Bertin. Autrefois, dans l'abbaye de ce nom à Saint-Omer, elles avaient servi de fermeture à l'armoire qui contenait le trésor. Le nombre des petits tableaux du pourtour de chaque volet et la provenance assurée rappelaient les peintures de même provenance, œuvres certaines de l'enlumineur-peintre Simon Marmion, qui, de la collection du prince de Wied, ont passé au Musée de Berlin, à l'exception de deux petits tableaux que possède la National Gallery.

Or, je crois pouvoir affirmer que ces panneaux, disparus depuis 1823, sont aujourd'hui à Dijon, où ils font partie du magnifique legs de primitifs fait au Musée de cette ville en 1916 par le docteur Dard. Les sujets représentés se rapportent à la légende de saint Bertin; forme et dimensions concordent; le style est bien celui de Marmion ou d'un de ses disciples.

L'auteur de la première étude d'ensemble sur la collection Dard, M. Réau<sup>1</sup>, ne connaissant pas ce que Mgr Dehaisne et moi avions écrit sur les panneaux égarés, a eu pourtant l'impression très juste qu'il s'agissait d'œuvres du Nord de la France, « de cette école qui s'est épanouie à Amiens ou à Douai, patrie de Simon Marmion et de Jean Bellegambe » (*Gazette*, 1929, II, p. 340). Il a très judicieusement réfuté l'attribution aux frères westphaliens Dünwegge, qui avait été proposée avant lui, et a noté des caractères italiinisants qui semblent exclure toute attribution à Marmion lui-même, mort en 1489. Mais le maître avait formé des élèves.

Les deux volets ont été publiés à trop petite échelle dans l'article cité de la *Gazette* (p. 340-341). Il faut espérer qu'on nous en donnera bientôt de grandes images, dignes du maître qui les a du moins inspirés.

S. REINACH.

### Le tombeau de Cauchon dans la cathédrale de Lisieux.

L'évêque Cauchon, l'un des juges les plus acharnés à la perte de Jeanne d'Arc, et qui, plus tard, devint évêque de Lisieux et fit construire la jolie chapelle de la Vierge, au chevet de la cathédrale, a-t-il été inhumé dans cette chapelle, comme le veut la tradition?

C'est pour élucider ce point d'histoire que des fouilles ont été faites au pied de l'autel, côté de l'Évangile.

Les ouvriers commencèrent par desceller les épaisses dalles du dallage en pierre dure. Dessous, on trouva une chape en ciment qui recouvrait l'extrados

1. Je connais encore, sur cette collection, un article de M. le prof. Otto Fischer de Bâle (*Gazette*, 1931, I, p. 94); il n'y est pas question des deux volets.

d'une voûte située à 20 centimètres du sol extérieur. On attaqua cette voûte en gros moellons et on y pratiqua une ouverture juste assez grande pour donner passage à un homme. Elle accédait à un caveau de dimensions assez restreintes.

On vit alors que dans le caveau se trouvait un cercueil de plomb sur lequel était déposée une crose qui, bien que brisée en un très grand nombre de morceaux, put être reconstituée. C'est un très beau spécimen de l'art religieux du <sup>xv</sup>e siècle, en ivoire orné de peintures extrêmement fines et rehaussées de dorures.

Le cercueil, qui mesurait 1 m. 85 de longueur, 0 m. 55 de largeur au chef et 0 m. 49 aux pieds, était muni de huit poignées en fer forgé, grâce auxquelles il put être extrait, avec quelque peine, du caveau et déposé sur des bancs au milieu de la chapelle.

Parmi les personnes qui assistaient à l'opération, citons M. Huard, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale; MM. Delatour, inspecteur des Monuments historiques; Deville, bibliothécaire de la ville de Lisieux; plusieurs membres de la Société historique de Lisieux; M. le docteur Lacroix, M. le Commissaire de police.

Le cercueil de plomb fut ouvert. A l'intérieur il renfermait des fragments à demi décomposés d'un second cercueil en bois, et un squelette allongé dans la position du decubitus dorsal, les bras croisés sur la poitrine. Toute trace de costume ou d'étoffe avait disparu. Aucun objet ne fut découvert, à l'exception d'un anneau pastoral en métal oxydé.

Ces restes sont-ils ceux de l'évêque Cauchon? Nous ne nous hasarderons pas à faire des conjectures à ce sujet, laissant aux archéologues le soin de tirer de l'exhumation les conséquences qu'elle comporte.

Le jour des obsèques de l'évêque dont on a ouvert la tombe, quel qu'il soit, l'Église a prononcé à plusieurs reprises, sur sa dépouille mortelle, les paroles rituelles : *Requiem æternam dona ei, Domine : Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.*

L'Église avait compté sans les archéologues. (*Le Lexovien*, 2 mai 1931.)

J. B.

### Le Tite-Live du Bâtard de Bourgogne.

Ce magnifique manuscrit à miniatures, in-folio de 510 pages, jusqu'ici resté inconnu, ayant fait partie de la bibliothèque du duc Antoine de Bourgogne, bâtard de Philippe le Bon, a été vendu à Londres chez Sotheby, le 23 juin 1931, au prix de 545.000 francs. La traduction est l'œuvre de Pierre Berchoire et comprend les trois premières décades. Le nom du dernier possesseur a été tenu secret. (*Times*, 16 juillet 1931.)

X

### Du nouveau sur l'art provençal.

Rendant compte, dans la *Revue historique* de mars-avril 1931 (p. 343-45), du grand ouvrage de M. Robert Doré, *L'Art en Provence*, M. Labande donne en passant des indications nouvelles et précieuses. Ainsi le *Buisson ardent* a été fini de payer à Froment en 1476, non en 1468. L'*Annonciation* d'Aix est de 1443 très probablement, non des environs de 1425; le testament qui

a prescrit ce rétable est du 9 décembre 1442 (très important). La Piété de Cimiez et le rétable de Six Fours sont l'un et l'autre de Louis Brea. Je copie enfin ces lignes dont on devinera l'objet : « J'aurais bien aimé que la bibliographie de M. Doré n'ait pas omis ma publication sur la cathédrale de Vaison; je ne dis pas cela par amour-propre, mais pour arrêter, si possible, le pillage de ce mémoire par l'auteur des derniers ouvrages parus sur Vaison, qui se garde bien de le citer. »

S. R.

### Les monuments de Cordoue.

Dans la livraison de 1929 du *Boletín de la Real Academia de Ciencias, Bellas Letras et Nobles Artes de Córdoba*, consacrée tout entière à la célébration du millénaire du Califat de Cordoue, signalons une intéressante étude sur *Cordoue au temps des Califes*, par M. Rafael Castejón (p. 255-337). L'auteur, qui est particulièrement compétent en la matière et prend une part active aux fouilles de Medinet-*ez-Zahra*, résume dans cet important travail ce que de longues recherches lui ont appris sur la topographie et les monuments de la capitale du Califat andalou au x<sup>e</sup> siècle, à l'époque de sa plus grande splendeur. Deux plans reconstitués de Cordoue et de ses environs et un autre de Medinet-*ez-Zahra* éclairent le texte qui est illustré, en outre, de plusieurs figures.

E. LAMBERT.

### Decem menses.

L'excellent Lejay et moi étions sur le point, en 1912, de nous disputer ce que Renan appelait « la priorité dans l'erreur », ayant fait, chacun de son côté, une même hypothèse sur les dix mois de grossesse de la mère mystérieuse dans la IV<sup>e</sup> églogue de Virgile. Et voilà que M. Fabia nous renvoie dos à dos : il s'est assuré que, dans l'opinion de presque tous les anciens, la grossesse couvrait bien dix mois, même quand elle ne durait que 9 × 30 jours, parce qu'on comptait le mois commencé et celui du terme :

*Haec dum dubitas, menses abierunt decem*  
(Térence).

C'est une citation entre beaucoup d'autres. Et M. Fabia, tout en admettant que l'églogue est philosophique et religieuse, conclut sur la question des dix mois : « L'expression n'est pas plus pythagoricienne qu'aristotélicienne : elle est latine <sup>1</sup>. »

S. R.

### L'ensevelissement sur le ventre.

J. Grimm rapporte qu'en différents pays, notamment en Serbie, prévaut l'opinion suivante. Quand un homme est endormi, son âme sort de sa bouche et se promène; si l'on retourne le dormeur sur le ventre, il meurt, car l'âme ne peut retrouver la porte. Ainsi s'expliquerait — mais aussi par la croyance

1. *Revue des Études anciennes*, 1931, p. 33-40.



au *mal occhio* — le fait que, chez un grand nombre de peuples, les morts, qu'il faut empêcher de revivre sous forme de vampires, sont enterrés non sur le dos, mais sur le ventre. Les exemples de ce mode d'ensevelissement, réunis pour la première fois par le docteur Wilke <sup>1</sup>, sont une preuve de plus à l'appui du dicton populaire : *Il est des morts qu'il faut qu'on tue*. Ailleurs on pose sur leur tête une lourde pierre ou un vase renversé, on les ficelle, on les décapite, etc. En 1903 encore, en Hongrie, on rapporte qu'une femme redoutée comme sorcière étant morte, on lui perça le cœur avec un fer rouge, on lui remplit la bouche de morceaux de fer et on l'introduisit dans le cercueil le dos en l'air. Les religions positives, issues du mosaïsme, qui ont condamné, à son exemple, tant d'infâmes superstitions, sont loin encore de les avoir extirpées. Que serait-ce si elles mouraient à leur tour?

S. R.

### Survivances.

Le *Times* (5 mai 1931) nous apprend : 1<sup>o</sup> que le saint Suaire de Turin a été exposé de nouveau pour 21 jours, toutes les fenêtres de la cathédrale ayant été bouchées par des rideaux jaunes et la peine de l'excommunication réitérée contre quiconque toucherait l'insigne relique; 2<sup>o</sup> que le sang de saint Janvier, à Naples, s'est liquéfié en une minute, avec une promptitude qui n'avait pas été constatée depuis 1792 <sup>2</sup>. On attendait un million de pèlerins à Rome; à Naples, l'enthousiasme populaire était sans bornes. Le correspondant du *Times* ne rappelle pas qu'au xiv<sup>e</sup> siècle le peintre auteur de l'image se confessa à l'évêque de Troyes (*Rev. arch.*, 1900, II, p. 475), mais mentionne la mystification tentée en 1898 par un pseudo-savant, opérant sur une photographie, pour confirmer la croyance populaire, adoptée d'ailleurs par toute l'aristocratie du Piémont.

S. R.

### L'obole de Charon.

Une vieille dame de Wiesenburg près Belzig perdit son mari. Dans ce village, on a coutume de mettre quelque argent dans le cercueil, afin, dit-on, que le défunt s'en serve au cours de son grand voyage. Dans son affliction, la dame oublia cet usage, mais, après l'inhumation, elle se reprocha amèrement son oubli. Tous les jours elle allait prier sur la tombe de son époux et lui demandait pardon à haute voix. Un larron du pays l'entendit et résolut d'en profiter. Un jour que la dame priait, une voix se fit entendre d'un arbre voisin; elle lui ordonnait de déposer sans retard 300 marks sur la tombe, car son mari, faute d'argent, était arrêté dans son voyage vers le ciel. La dame se hâta de regagner son logis, mit 300 marks dans une bourse et les déposa. Mais, poussée par la curiosité, elle voulait voir le spectre de son mari et se cacha derrière les tombes voisines. Le larron arriva, la tête couverte d'un masque blanc, prit l'argent... et la fuite. Cette hâte éveilla les soupçons de la dame qui avertit la police; celle-ci se mit en branle avec un chien policier; mais le voleur et son butin étaient déjà loin et il n'a pas été possible de les retrouver <sup>3</sup>.

S. R.

1. G. Wilke, *Die Bestattung in Bauchlage* (extr. de *Mannus*, 1931, p. 202-206).

2. Les journaux ont rectifié : en deux heures.

3. *Gazette de Francfort*, 24 juillet 1931 (comm. de Rob. Eisler).

**La fondation archéologique de Bruxelles.**

Une loi belge du 21 mai 1929 institua deux cours obligatoires d'histoire de l'art et d'archéologie. Pour former des professeurs, la récente *Fondation archéologique*, dépendant de l'Université libre de Bruxelles, se propose de créer un séminaire bien outillé et des bourses de voyage en Grèce ou dans les musées. La libéralité de plusieurs gouvernements a déjà fourni une précieuse série de moulages. M. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, est venu inaugurer les séances publiques de la *Fondation* par deux conférences sur Délos <sup>1</sup>.

S. R.

**La collection « Apollo ».**

Sous ce titre, la maison Ramuri de Craiova a entrepris la publication d'une série de petits in-8° bien illustrés, consacrés les uns aux sites pittoresques de la Roumanie, les autres à ses Musées et à ses artistes. Signalons ici ce qui concerne *Cetatea Alba* (Tyras) et *Balcic* (Dionysopolis). La première brochure est beaucoup plus riche en antiquités grecques; on y trouve même des vases à figures rouges de basse époque. A Balcic, on notera un relief de bon style représentant Héraklès, debout dans une niche, avec inscription grecque dédicatoire. Le texte roumain est suivi d'une traduction et d'un résumé en fort bon français <sup>2</sup>.

S. R.

**Le nettoyage des tableaux.**

Tous les étrangers reprochent au Louvre de s'en abstenir, mais voici ce que M. A. P. Laurie, un spécialiste, écrit au *Times* du 9 juillet 1931 : « Au cours d'un tour récent sur le Continent avec ma *micro-camera*, j'ai constaté d'effrayants exemples de nettoyages excessifs. Le travail de la brosse du peintre sur quelques visages des plus fameux Rembrandt a été presque complètement oblitéré; en revanche, des tableaux de peintres inférieurs, qui ont échappé à l'attention des restaurateurs, montrent chaque coup de brosse aussi parfait que lorsque la peinture est sortie de l'atelier. »

M. Laurie fait d'ailleurs observer que, lorsqu'un tableau requiert un traitement *médical*, ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre; ce sont des questions d'espèce, et des questions très difficiles, parce qu'elles n'ont pas encore été suffisamment étudiées. Moralité : il faut attendre que la science ait fait de nouveaux progrès avant de toucher, par exemple, à la *Vierge aux Rochers*.

S. R.

**Prêts d'œuvres d'art.**

A la suite des incendies survenus aux expositions de Munich et de Vincennes, Lord Crawford et d'autres ont protesté, à la Chambre des Lords,

1. H. Philippart, dans *Le Flambeau*, fév.-mars 1931.

2. Dans la brochure de T. Vianu sur le sculpteur O. Han, on a la reproduction (pl. 7) d'un buste très expressif de l'historien et antiquaire N. Iorga, le chef, au moment où j'écris, du gouvernement roumain.

contre les prêts d'œuvres d'art à l'étranger. La Chambre Haute leur a donné raison. (*Times*, 1<sup>er</sup> juillet 1931.)

X.

### La collection Théodore Davis.

Ce grand amateur, mort à Miami (Floride) le 23 février<sup>1</sup> 1915, avait légué toute sa collection — plus de 1.000 objets de choix — au musée métropolitain de New-York, mais à certaines conditions qui furent l'origine de longs procès. Ceux-ci s'étant heureusement terminés, le musée est entré en possession d'une série merveilleuse d'œuvres d'art à laquelle un fascicule complémentaire du *Bulletin* est entièrement consacré (New-York, mars 1931). On y trouvera reproduites des pièces capitales : 1<sup>o</sup> *Egypte* : Portrait d'Akh-en-Aten; panneaux historiés du trône de Thoutmosis IV; vase de bronze de la tombe de Rekhméré; peigne en ivoire prédynastique; 2<sup>o</sup> *Grèce et Italie* : Belles boucles d'oreilles étrusques en or, avec granulé et filigrane (vi<sup>e</sup> siècle); 3<sup>o</sup> *Peintures et objets divers* : *Vierge et Enfant* de G. Bellini; *Adoration des Bergers* de Garofalo; *Vierge et Enfant* de D. Bouts; portraits d'une abbesse par Moroni et d'un procureur vénitien par Catena; trois extraordinaires bijoux byzantins du xi<sup>e</sup> siècle, etc.

S. R.

### La vente Stroganoff.

Le 12 mai 1931, a commencé, chez Lepke à Berlin, la vente de la collection contenue dans le Palais Stroganoff à Petrograd, confisquée par les Soviets et maintenant aliénée par eux. La princesse Sherbatoff, née Stroganoff, sœur du dernier comte, protesta auprès des organisateurs de la vente, réclamant pour elle les œuvres d'art volées; elle avertit aussi les acquéreurs éventuels qu'ils achèteraient des biens dérobés. MM. Lepke déclarèrent qu'ils n'en procéderaient pas moins à la vente, la réclamation de la princesse étant sans fondement légal. Le premier jour de l'adjudication produisit environ 1.200.000 francs. (*Times*, 15 mai 1931.)

X.

### Une vente de vases gréco-italiques.

Le 26 juin 1931 on a vendu à Paris une collection de céramique antique, formée, suivant le catalogue illustré, par le général Anglès d'Auriac, auteur de fouilles à Graviscae, port de Tarquinii, en 1860. Parmi les vases à figures noires, la meilleure pièce (n<sup>o</sup> 30) est une olpé avec la représentation d'Hercule luttant contre le lion de Némée en présence d'Athéna et de Iolaos. Parmi les vases à figures rouges, citons un grand cratère (n<sup>o</sup> 31) avec femme nue assise (Ariane?) tenant un miroir, entre un satyre qui lui offre un collier et une Ménade tenant un œuf et un thyrsos. La plupart des vases importants sont fort restaurés.

X.

**Photogravures à noter.**

Le numéro d'avril-mai 1931 du Bulletin de l'*Associazione internazionale d. Studi mediterranei* (quel titre encombrant!) contient, outre des articles polyglottes, des publications photographiques dignes d'attention :

1° *Butrinto*. La Porte Scée en grand appareil polygonal, mentionnée dans l'*Enéide*. Théâtre; baptistère avec mosaïque; profil de la belle *Dea di Butrinto* et excellente tête d'Auguste.

2° *Saccopastore près Rome*. Carte de la région et crâne du type du Néanderthal, le premier découvert en Italie.

3° *Préneste*. Vues diverses des grands murs cyclopéens.

4° *Pompei*. Spécimens de l'argenterie du nouveau trésor (pl. VIII).

Le savant hollandais H.M. R. Leopold a commenté les inscriptions romaines à peu près illisibles trouvées sur la place du Dôme à Utrecht, avec le fac-similé publié par M. Vollgraff, mais non sa transcription qui, jusqu'à nouvel ordre, doit paraître aussi ingénieuse que téméraire. Il y serait question de la colonie *Albiobole*, de *Borbelolegus*, des dieux *Loblonus*, *Lunus* (Mên), *Æques* (le dieu cavalier), *Borvoboendona*, *Baldruus* (Baldr). Quoi qu'il en soit, la preuve est faite qu'il y avait, au III<sup>e</sup> siècle, une vraie cité romaine à Utrecht (*Trajectum* = Trecht).

S. R.

**« Fait de montagne ».**

L'archéologie, comme l'ethnographie, peut tirer parti de cette expression de L. Romier (*Le Carrefour des Empires morts, du Danube au Dniester*. Paris, Hachette, 1931, p. 206), là où l'on constate, dans les régions montagneuses et peu accessibles (Plateau Central, Ligurie, etc.), la survie de civilisations plus anciennes, refoulées par des invasions qui ont occupé les plaines fertiles. Ainsi « la survivance romane, dans l'Europe orientale, est un *fait de montagne*. De la Macédoine à la Galicie et à la Ruthénie, les montagnards parlent le dialecte roman que l'on appelle le roumain ». Cela ne prouve pas que la montagne même fût romanisée par la conquête latine, mais que la civilisation latine s'y réfugia. Le montagnard est à la fois l'héritier de coutumes primitives et d'une langue civilisée.

S. R.

**Le 80<sup>e</sup> volume de l'« Archaeologia ».**

On trouve, dans ce volume, neuf mémoires considérables, dont ceux-ci surtout peuvent intéresser nos lecteurs : 1° Un chaudron de bronze de la rivière Cherwell (Oxfordshire) et autres chaudrons; 2° L'art romano-celtique en Northumbrie; 3° Fouilles à Kingsdown Camp, Somerset; 4° L'évolution des armures italiennes au XV<sup>e</sup> siècle; 5° Le monastère de Cluny, 910-1155; 6° Les châteaux du Bosphore; 7° Nouvelles fouilles à Caerwent. — Comme à l'ordinaire, l'illustration est abondante et soignée.

X

**Opinions téméraires.**

Quand Christophe Colomb découvrit Porto-Rico, il lui donna d'abord son nom indigène : *Burenquen*. Or, cela s'analyse *Bu + re + nekhen*, c'est-à-dire



« le lieu de Râ l'enfant » (à savoir *Horus*, dont le même auteur a retrouvé le nom dans *Harrogate* = *Hru-Khart*). Et Haïti? Encore un nom égyptien, « les deux sœurs qui pleurent ». Hélas! il n'y a pas qu'elles, qui pleurent, mais les neuf Muses, quand l'égyptomanie fait une victime en si bon lieu <sup>1</sup>.

X.

\*  
\* \*

J'emprunte une autre *témérité* à un écrivain charmant, mais, cette fois, mal inspiré, pour n'avoir pas fait une vérification nécessaire au Louvre :

« Le vrai, l'immortel signe du goût français, c'est le dôme des Invalides. *Pur et parfait comme le sein unique de l'Amazone*, sa beauté nourrit l'âme d'une satisfaction inépuisable. » On demande à voir une Amazone à « sein unique », chose sans exemple dans l'art. (Abel Bonnard, *Figaro*, 2 mai 1931.)

S. R.

---

1. Rendel Harris, *Maeldune*, n° XI des *Sunset Essays*, Cambridge, 1931, in-8°, 50 p.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**L. Capitan.** *La Préhistoire*. Édition revue et augmentée par **Michel Faguet**. Paris, Payot, 1931; in-8, 223 pages, avec 114 gravures. — Édition nouvelle, augmentée et plus amplement illustrée, d'un petit livre qui a rendu des services. Nous trouvons ici des subdivisions ajoutées à celles du paléolithique; le *clactonien* (de Clacton-on-Sea, Sussex), entre le chelléen et l'acheuléen; le *levalloisien*<sup>1</sup> et le *micoquien*, entre l'acheuléen et le moustérien. Discuter l'opportunité de ces subdivisions, dues à l'abbé Breuil, m'entraînerait trop loin; je me contente de les enregistrer. Pour le néolithique, on s'en tient à trois divisions qui ne sont pas d'ailleurs celles de Salmon: campignienne, ancienne (?), robenhausienne. Les chiffres fantastiques d'Osborn pour les différentes périodes sont admis sans contestation; ainsi le néolithique ancien en Europe remonterait à 8000 avant J.-C., ce qui est inadmissible, surtout depuis les découvertes de Glazel, dont, naturellement, il n'est pas question dans un livre auquel l'abbé Breuil a donné l'imprimatur sous forme d'une préface. Les chapitres dont le titre est marqué d'une astérisque sont de M. Michel Faguet; le Clactonien, le Levalloisien, le Micoquien, la race de Grimaldi, la religion des peuples de la préhistoire, la magie quaternaire, etc. Dans ce dernier chapitre, l'auteur affecte d'oublier à qui est dû le premier travail à ce sujet. Ce qui concerne le protohistorique est sommaire et faible. Le volume se termine par une bibliographie assez incorrecte et des tables, mais il n'y a pas d'index. L'illustration est très satisfaisante, l'impression beaucoup moins.

S. R.

**G. de Lacaze-Duthiers.** *Philosophie de la préhistoire*. Paris, Flammarion, 1931; in-8, 328 pages, avec préface de **H. Ryner**. — Laissant de côté les *Prologomènes*, que ce n'est pas le lieu de discuter ici, signalons les pages 215-328 consacrées à Boucher de Perthes. La biographie de ce chercheur par Alcuis Ledieu est bien incomplète; les luttes soutenues par l'archéologue d'Abbeville y sont trop sommairement résumées. Ici nous trouvons beaucoup de détails précis et de références. Il y aurait d'ailleurs à redire, mais ceux qui nous donneront un jour le *Boucher de Perthes* définitif t ouveront mieux qu'à glaner dans les pages parfois exubérantes de son admirateur<sup>2</sup>

S. R.

---

1. Divisé lui-même en cinq phases; il y en aurait six dans le magdalénien.

2. N'est-il pas fort exagéré d'écrire: « Génie universel, comme les grands individualistes de la Renaissance, à la fois artiste et savant, indépendant dans son œuvre comme dans sa vie, il fut un de ces créateurs de beauté dont l'humanité peut, à bon droit, s'enorgueillir » ? J'ai lu de lui de vraies inepties.

**R. de Saint-Périer.** *La grotte d'Isturitz. I. Le Magdalénien de la salle de Saint-Martin.* Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mémoire 7; un vol. in-4° de 124 pages, avec 13 planches et 101 figures dans le texte. Paris, Masson, 1930. — Le présent volume est consacré à l'étude des fouilles exécutées par l'auteur dans la partie sud-orientale, dite salle de Saint-Martin, de la grotte d'Isturitz. Le niveau magdalénien, très homogène, est placé entre un horizon superficiel appartenant à l'âge du bronze et une couche inférieure aurignacienne. L'industrie du silex est représentée par des outils de petites dimensions, lames retouchées ou non, lames à encoches, racloirs, grattoirs, burins, auxquels il faut ajouter des meules, des percuteurs et des lampes en pierre. L'os est utilisé pour la fabrication des poinçons, aiguilles, lissoirs, pointes de sagaies. Un seul harpon rudimentaire a été découvert dans ce niveau qui a fourni également un fragment de bâton de commandement et quelques autres de propulseurs. Les œuvres d'art sont particulièrement nombreuses et représentent presque toutes les techniques, ronde bosse, bas-reliefs en bois de renne ou pierre, gravures, contours découpés. Certaines pièces sont d'un intérêt particulier : Bison en grès, le flanc entaillé d'une blessure près de laquelle est gravée une flèche, qui est à rapprocher du Félin envoûté découvert dans le même gisement; baguettes à décor curviligne, dont le décor semble dérivé de la stylisation d'une tête de quadrupède; homme ou masque d'homme barbu sur une plaquette de grès rose; profils de rongeurs gravés sur os; enfin, têtes de chevaux. L'occupation de la grotte paraît avoir été continue et correspond au Magdalénien IV de la classification de M. l'abbé Breuil, avec quelques traces d'archaïsme. Les restes de foyers ont été rencontrés principalement dans les parties les plus reculées de la grotte et le long des parois de la salle. L'animal dont les restes dominent dans les débris de cuisine est le cheval. C'est également cet animal que les Magdaléniens de la salle de Saint-Martin ont le plus fréquemment représenté dans leurs œuvres d'art. Des traces momentanées de l'absence de l'homme apparaissent dans la stratigraphie de la couche magdalénienne. Elles correspondent à des déplacements de chasse, souvent assez lointains, comme en témoigne la présence d'oiseaux marins et surtout de fossiles d'origine fort éloignée.

R. LANTIER.

**Z. Le Rouzic.** *Chambre dolménique de Kercadoret (Locmariaquer). Bijoux en or découverts dans les dolmens du Morbihan.* — Deux brochures illustrées extr. du *Bull. Soc. préhist.* et de la *Rev. des Musées.* — I. Bien qu'anciennement violé, le dolmen de Kercadoret, aujourd'hui restauré et classé, a fourni huit de ces admirables pointes de flèche à ailerons et à pédoncule qui ne portent jamais trace d'usage et sont votives. — II. Liste très utile de petits objets en or jaune martelé qui se sont trouvés souvent avec des perles de callaïs et des pointes de flèche. L'auteur croit encore que ce sont des « produits d'échange par un commerce maritime », mais il admet aussi que la Bretagne, à défaut d'un âge du cuivre, a connu un âge d'or, justement dénommé *car-nacéen* par Salmon

S. R.

**G. Contenau.** *Manuel d'archéologie orientale*, t. II. Paris, Picard, 1931; in-8, p. 547-1121, avec fig. 358-751. — Le second volume de ce grand ouvrage a suivi très rapidement le premier et l'on nous promet le troisième et dernier pour la fin de l'année courante. Il y a là, en l'absence de toute synthèse antérieure aussi détaillée, un vrai tour de force, explicable seulement par l'admirable information de l'auteur, tenue au courant de jour en jour, par de continuelles lectures (il y a quelques pages sur Ras Shamra, p. 1069-1078). Indiquons sommairement la disposition adoptée. D'abord la suite du chapitre II traite de l'art archaïque de Sumer sous tous ses aspects (statuaire, travail du métal, orfèvrerie, glyptique, etc.). Le chapitre III étudie de même les différents arts dans la monarchie d'Agadé, chez les Gouti, les dynasties de Tello (Goudéa) et d'Ur. De là nous passons (chap. IV) aux rois d'Isin et de Larsa, aux rois babyloniens avant Hammourabi. Le chapitre V aborde les arts du deuxième millénaire, Hittites, Mitanni, Kassites, Syriens, Phéniciens, etc. — Entrer dans l'examen d'un pareil ouvrage est impossible, comme il l'est aussi de ne pas rendre hommage à un exposé si bien documenté (illustrations excellentes) et si judicieusement conduit. Signalons seulement, à cause de son importance pour l'histoire des civilisations primitives, une note ajoutée à la dernière heure (p. 664) : « La céramique peinte, répandue sur toute l'Asie occidentale, a été trouvée, sur deux des points où l'on a relevé les traces d'un *diluvium* (Kish et Our), sous les dépôts de cette inondation. Toute cette civilisation est bien homogène : en Elam, elle est asianique; en Haute-Syrie, la plus ancienne population dont nous trouvons la trace est celle des Soubaréens, des Asianiques. N'est-ce point à cette couche asianique primitive qu'il faudrait faire honneur de cette civilisation, supplantée avant l'aurore de l'histoire, par les Sumériens, des Asianiques eux aussi? » C'est dans cette voie sans doute que les recherches futures doivent s'orienter; Sémites et Aryens, si tant est que ces noms puissent encore être employés en ethnographie, sont des tard-venus.

S. R.

**E. Douglas van Buren.** *Foundation figures and offerings*. Berlin, Schotz, 1931; in 4°, 81 pages, avec 20 planches. — Il s'agit — le titre ne le dit pas — de ces statuettes « de fondation » babyloniennes et assyriennes sur lesquelles l'attention a été appelée dès 1859, mais qui n'avaient pas encore été l'objet d'une publication systématique et d'un classement. Elles sont ici réparties en onze sections, depuis les temps préhistoriques (avant la première dynastie d'Ur) jusqu'à la plus récente période babylonienne. « L'idée d'offrandes de fondation est très ancienne et le désir fut bientôt éveillé de laisser une trace plus durable qu'un sacrifice. » Une évolution que l'on entrevoit conduit de là à la conception d'une image anthropomorphe de l'esprit-gardien de la maison, serviteur du possesseur, lequel peut être la divinité d'un temple. Plus tard, les fonctions de *gardiennage* furent réparties entre plusieurs êtres surnaturels, parfois de forme animale; mais la plupart se tiennent sur un modèle de dormant de porte ou le touchent, parce que telle fut la première figuration plastique du *génie* de la maison. Que ces vues théoriques soient ou non acceptées, on sera heureux de trouver réunis ici beaucoup de spécimens, en partie inédits, des « figures de fondation », éclairés par un texte détaillé qui pourrait parfois être plus clair.

S. R.



**H. Gauthier.** *Les fêtes du dieu Min.* Le Caire, Institut français, et Paris, Geuthner, 1931. Tome II des *Recherches d'archéologie*; in-8, 315 pages et 14 planches. — Le rituel des grandes fêtes égyptiennes est un domaine encore peu exploré, bien que nous possédions à ce sujet, depuis 1884, de bonnes monographies. Les textes sont abondants, mais la plupart attendent leur mise en œuvre par des spécialistes. M. Gauthier a choisi l'une des divinités les plus négligées de l'ancien panthéon pharaonique, Min, le dieu ithyphallique de Coptos et de Panopolis, que les Grecs identifiaient à Pan. Il a réuni dans son mémoire les diverses mentions et représentations des fêtes que les Égyptiens célébraient en l'honneur de Min : 1<sup>o</sup> le cortège royal; 2<sup>o</sup> l'offrande royale propitiatoire; 3<sup>o</sup> la procession divine; 4<sup>o</sup> l'envol des quatre oiseaux; 5<sup>o</sup> l'offrande de la gerbe d'épeautre; 6<sup>o</sup> le rite final de l'encens et de la libation; 7<sup>o</sup> les autres représentations du transport de la statue du dieu. — J'indique seulement l'ordre des chapitres; d'autres en loueront la richesse et l'érudition. Dans un fascicule complémentaire de 132 pages, publié au même endroit et à la même date, l'auteur a étudié *Le personnel du dieu Min*, tant religieux que civil, tant masculin que féminin (question du harem divin).

S. R.

**Jean de Villodon.** *Le My. ère de la vallée des Rois.* Paris, Éd. de la Flèche, 1931; in-8, 27 pages avec figures. — « Nous avons pensé, dit l'auteur, qu'il serait avantageux pour la science de comparer l'histoire d'Égypte, prise aux sources, avec la vénérable Écriture à laquelle nous devons tant de consolations... L'une étayant l'autre, la Bible et l'Épopée égyptienne, la reconstitution de l'histoire générale et de sa trame cyclique n'est qu'un jeu. Le fil d'Ariane est trouvé. » Ce fil, si fil il y a là, ne peut pas conduire dans le labyrinthe de Crète, mais dans un sanatorium. Il est incroyable qu'on imprime de pareilles choses sans en rire d'abord soi-même. Mais l'auteur qui parle, entre autres, du « temple phénicien de 'Glozel », paraît fort convaincu. A l'en croire (p. 6) il s'occupe d'égyptologie depuis neuf ans.

X.

**G. M. Fitzgerald.** *The four canaanite temples of Beth-Shan.* Part. II. *The pottery.* Philadelphie, University Press, 1930; in-4<sup>o</sup>, 43 pages, avec 51 planches. — On trouvera ici la description et la figuration de la poterie commune exhumée au cours de l'exploration des quatre temples cananéens de Beth-Shan (Tell el-Hosn, fouilles de 1925-1926). La reconnaissance des niveaux de ces temples, datés par des indices autres que ceux de la céramique, a permis de distinguer quatre périodes dans celle-ci : 1<sup>o</sup> Pré-Aménophite III et Aménophis III (fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie); 2<sup>o</sup> de Seti I<sup>er</sup> à Ramsès II; 3<sup>o</sup> Ramsès II; 4<sup>o</sup> fin des Ramessides, temps hellénistiques et romains. La détermination exacte des niveaux étant difficile, tel ou tel vase peut appartenir à celui qui précède ou qui suit. Les trois premières divisions coïncident avec le Cananéen tardif de l'âge du bronze (1600-1200); le règne de Ramsès II, se terminant en 1225, conduit juste au seuil de l'âge du fer et du Palestien I (1200-600).

S. R.

**Alan Rowe.** *The topography and history of Beth-Shan*. Tome I. Philadelphie, University Press, 1930. In-8, 62 pages, avec 58 planches. — Les importantes fouilles de l'Université de Pensylvanie à Beth-Shan (Beisân), d'abord sous la direction de Clarence S. Fisher (1921), puis sous celle d'Alan Rowe, ont déjà donné lieu à toute une série de savants articles (voir notamment *Rev bibl.*, 1922, p. 111; 1923, p. 430; 1929, p. 85); nous avons ici le premier volume d'une relation très détaillée et illustrée avec profusion. C'est l'ancienne Scythopolis, sur la route de Damas vers l'Égypte, ville florissante avec les restes d'un théâtre et d'un hippodrome. La partie supérieure du tell, systématiquement fouillée jusqu'à 12 mètres de profondeur, a révélé les restes de neuf établissements successifs; la grande nécropole au nord du tell, la plus importante de la Palestine, contient des tombes, en partie explorées, depuis l'âge du bronze jusqu'à l'époque arabe. Les trouvailles ont été très nombreuses et comprennent des sculptures de grand intérêt, notamment une plaque de basalte mitanienne (?) du temps de Thoutmès III, où l'on voit, au registre supérieur, un lion dressé combattant un ehien, au-dessous un lion assailli par un chien (le gardien du temple?). Les stèles et sarcophages égyptiens ou égyptisants sont en grand nombre; il y a aussi quelques inscriptions grecques. Un objet admirable (pl. LV) est une tête de Dionysos (?) en marbre, d'un excellent travail hellénistique; je me demande si ce n'est pas un portrait idéalisé d'Alexandre. Les différents temples dont on a retrouvé les fondations ont pu être en partie restitués; le plus important est celui du dieu Mekal, seigneur de Beth-Shan (vers 1500 avant J.-C.). Un volume ultérieur sera consacré aux objets culturels trouvés dans les quatre temples cananéens du temps de Ramsès II, Sêti I<sup>er</sup> et Aménophis III. La présence d'Égyptiens à Beth-Shan depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusque vers l'an 1000 s'explique par la victoire de Thoutmès III à Megiddo (1479); Beth-Shan, mentionné à Karnak parmi les conquêtes de ce pharaon, fut occupé peu après et repris, après une période d'abandon, par Seti I<sup>er</sup>.

S. R.

**A. Kammerer.** *Petra et la Nabatène*. Paris, Geuthner, 1929; gr. in-8, 630 pages avec 7 planches, 4 cartes, 74 figures et un atlas de 152 planches. — L'auteur, qui est diplomate, a déjà publié deux ouvrages, couronnés par la Société de Géographie et l'Institut, sur Chypre et sur l'ancienne Abyssinie. Il se défend d'être orientaliste ou archéologue; il a seulement visité les lieux et lu environ 400 livres ou brochures où sont étudiés les monuments de Petra et le passé de la Nabatène. C'est trop de modestie; ce que nous avons ici n'est pas une simple compilation, mais une œuvre intelligente, instructive surtout pour l'histoire du commerce syrien où le rôle des Nabatéens a été considérable. Si M. K. s'est parfois laissé aller à traiter des questions qui ne concernaient pas directement son sujet, on ne peut l'accuser de stérile bavardage: même quand il divague un peu, il instruit. Mais il faut regretter que ce très estimable travail d'un amateur bien doué n'ait pas été relu par un philologue; les nombreux amis que remercie M. Kammerer n'ont pas poussé

---

1. P. 50, erreur sur une prétendue persécution de chrétiens sous Julien à Scythopolis. Il s'agit de païens persécutés sous Constance (Ammien, XIX, 12,8; Tillemont, IV, p. 442).

l'amitié jusqu'à jeter les yeux sur un jeu d'épreuves. Ils n'auraient pas laissé subsister, dès le début, cette étrange assertion que Strabon n'a été traduit en français que par Laporte (*sic*) du Theil et Corag (*sic*), alors que la traduction en quatre volumes de Tardieu est justement estimée; ils auraient corrigé la mention d'une « trad. critique » de Josèphe par Niese, laquelle n'a jamais existé; ils n'auraient pas voulu que Michaud, l'historien des Croisades, fût appelé *Michaux*, ni qu'il fût question du *Chronicon Pasquale*, etc. Bien des fois, au cours d'une vie laborieuse, j'ai compris ce que valait la collaboration discrète d'un ami, *ausus reprendre versum*, comme dit Horace.

S. R.

**C. Toussaint.** *Les origines de la religion d'Israël. L'ancien Jahvisme.* Paris, Geuthner, 1931; gr. in-8, 383 pages et 24 planches. — Avec le livre récent de M. Lods et celui-ci, les lecteurs de langue française ne se plaindront plus de manquer d'informations détaillées et au courant des dernières découvertes sur l'histoire ancienne des Hébreux. L'archéologie tient ici, comme de juste, une grande place; il n'y a pas de région du monde antique qui, depuis dix ans, ait autant bénéficié de l'activité des fouilles que la Palestine et la Syrie. C'est au point qu'il est difficile de digérer les résultats presque trop nombreux et parfois surprenants qu'ont donnés et donnent chaque semestre ces champs de fouilles. Pour le fond des choses, l'auteur insiste sur l'accord de la critique, des textes, de l'archéologie et du comparatisme religieux; grâce à ces méthodes, on fait reparaitre les traits généraux d'une évolution rationnelle que les rédacteurs de la Bible ont plutôt effacés. Une fois l'antériorité des prophètes sur la Thora mise en lumière (1870-1880) et le rôle attribué à Moïse réduit à peu de chose, le développement universaliste de l'idée du dieu suprême peut être retracé avec certitude depuis ses humbles débuts. Nous savons maintenant que le Jahvisme ne différerait pas beaucoup des cultes cananéens, bien qu'il existât au fond de cet hénouthéisme « des éléments inassimilables qui constituaient son originalité ». Les prophètes, réformateurs religieux et non diseurs de bonne aventure, condamnent comme impur tout ce que le Jahvisme primitif a de commun avec les cultes cananéens. Bien écrit et richement documenté, le livre de M. Toussaint sera désormais de ceux où l'on ira chercher le fruit d'un siècle d'exégèse et des travaux qui se poursuivent dans le proche Orient presque sous nos yeux<sup>1</sup>.

S. R.

**James Darmesteter.** *Les Prophètes d'Israël.* Préface de **S. Reinach.** Paris, Rieder, 1931; in-16, 265 pages. — Épuisé depuis longtemps, ce beau livre du grand savant trop tôt disparu méritait de prendre place dans la série *Judaïsme* entreprise sous la direction de M. P.-L. Couchoud. Cela est et reste un chef-d'œuvre de clarté, de science exacte, de vraie philosophie religieuse. Qu'on relise, après cela, ce que Voltaire a dit des prophètes; quel abîme d'incompréhension chez ses contemporains et lui! « On lit rarement les pro-

---

1. Signalons particulièrement, puisqu'il faut être trop bref, les sept appendices: La stèle de Méša; la stèle de Zakar; la stèle « d'Israël »; un précurseur du monothéisme (Aménophis IV); l'hymne à Shamash; les lettres d'El Amarna; les papyrus d'Eléphantine. — Il n'y a pas d'index, mais une table des matières très détaillée (dite à tort *Index analytique*) qui peut assez bien en tenir lieu.

phéties, il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu *Gulliver* et *l'Atlantis* ne connaissent ni *Ozée* ni *Ézéchiél*... Nous serons encore plus étonnés quand nous verrons les Pères de l'Église adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur secte » (éd. de Kehl, t. XXXIII, p. 36-7). La mise en évidence de cette vérité ignorée de Voltaire, mais désormais acquise, que la conception moderne de la moralité et celle du progrès datent des Prophètes, est due à Joseph Salvador et à James Darmesteter.

S. R.

**J. Carcopino.** *Encore le rescrit impérial sur les violations de sépulture* (extr. de la *Rev. hist.*, 1931, t. CLXVI, p. 77-92). — Le fond de cette ingénieuse brochure est l'hypothèse que le texte épigraphique de la collection Froehner nous apporte une partie d'un rescrit d'Auguste à l'occasion de la souillure infligée au Temple par les Samaritains en l'an 8 de notre ère. Je n'en crois rien, car le crime des Samaritains, d'après Josèphe, consiste à avoir souillé le Temple par le jet d'ossements humains, non à avoir violé des tombes pour en déterrer. On pouvait s'en procurer à moins de frais, des ossements d'esclaves surtout (*corpus vile suis, nullo custode*, Lucain, VIII, 744). « M. S. Reinach m'a objecté, dit l'auteur, que le rescrit, s'il avait été provoqué par la profanation des Samaritains, aurait dû la viser explicitement. » Et voici sa réponse : « Les Romains ont naturellement visé et atteint le sacrilège juif au point même de son intersection avec le sacrilège romain. » On n'a pas plus d'esprit ; mais cela ne suffit pas pour avoir raison.

S. R.

**N. P. Éleuthéridès.** *Pelagikè Hellas, hoi Proellènès*. Athènes, Papadoiani, 1931 ; in-8, 351 pages (en grec). — « Toute la péninsule ibérique était anciennement habitée par des peuples libyques, c'est-à-dire sémitiques, et la plus ancienne toponymie ibérique (Tartessos, Turditania, Pyrénées, Lusitanie, Castalon, Artabus, Cantabres, Gadir, etc.) se compose de mots sémitiques, c'est-à-dire pélasgiques... Les îles Cassitérides furent d'abord fréquentées par les Libyens, les Phénico-Libyens et les Ibères... La plus ancienne toponymie de l'Angleterre (Bretagne, Albion, Wales, Albany, Écosse) est sémitique » (p. 125-126). Plus loin, on nous dit que le nom de Géryon est le même que celui de la Garonne, qu'Éridan, Rhône et Jourdain sont des noms sémitiques ; les *Hébreux* sont rapprochés des *Ibères* ; les Pélasges sont les Sémites de la diaspora, le mot de *Pelagos* (*Phelagk* ou *Phelegk*) signifiant « séparation ». Cela pour donner une idée d'un volume où l'importance de l'élément libyque en Europe est avec raison mis en lumière et dont la linguistique me paraît échevelée, mais qui a certainement coûté beaucoup de travail.

S. R.

**Ch. Vellay.** *La question de Troie, W. Dörpfeld et l'Hellespont homérique* (extr. du *Bulletin Budé*, avril 1931). — Voir plus haut (p. 325). Réponse à un article où M. Dörpfeld (*Phil. Woch.*, 10 janvier 1931, p. 33-41) renouvelle sa thèse paradoxale. Lorsqu'au VII<sup>e</sup> siècle, suivant lui, les Athéniens s'ins-



tallèrent à Sigée, ils cherchèrent à préciser sur les lieux les données de l'*Iliade*, et c'est alors que l'on s'accorda à placer le camp des Achéens aux Dardanelles. Hypothèse désespérée et gratuite à laquelle répond M. Vellay. Si M. Dörpfeld admet que les Athéniens ont adopté l'opinion que le camp grec était aux Dardanelles d'après Homère, c'est qu'on ne trouve rien, dans l'*Iliade*, qui soit favorable à un autre emplacement. — M. Vellay déclare, une fois de plus, que l'hypothèse de Kara-Your-Troie est inconciliable, malgré M. A. Brückner, avec les textes; Kara-Your serait, dans ce système, la Pergame de Priam, la ville de Troie elle-même s'étendant jusqu'à Hissarlik (*G. Gel. Anz.*, 1927, nos 1 et 2).

S. R.

**Paul Cloché.** *La vie des anciens Grecs : I Les classes, les métiers, le trafic.* Paris, Les Belles-Lettres, 1931; gr. in-8, 119 pages, avec 40 planches et 37 figures. — Même avec Blümner d'un côté et Saglio de l'autre, il eût été difficile de rédiger le texte de cet ouvrage et d'en assurer l'illustration. Planches et exposé — sommaire, mais d'une information très précise — témoignent d'un travail original, fondé sur des lectures et des enquêtes dont la substance n'est pas extraite des manuels, mais souvent les complète. Voici les divisions adoptées : 1° la vie aristocratique (combats, parade, luxe); 2° classes moyennes et pauvres; travaux ruraux; chasse et pêche (ce qui concerne les différentes cultures et leurs produits est détaillé); 3° la vie industrielle (outillage et procédés des métiers, exploitation des mines, travail des métaux, céramique, fonte, taille des pierres, tissage); 4° commerce et trafic (monnaie, navigation, ports). La bibliographie, presque toute récente, est à la fin du volume, suivie d'un bon index. Les planches, où sont figurés surtout des sujets peu connus, ont été commentées avec quelque détail, à l'avant des pages de garde sur papier transparent, par M. Jacques Heuzey.

S. R.

**Walter Judeich.** *Topographie von Athen.* Deuxième édition entièrement refondue. Munich, Beck, 1931; gr. in-8, 473 pages, avec cartes, planches et illustrations dans le texte (fait partie de la nouv. éd. du *Handbuch* d'I. von Müller). — Il fallait du courage pour rééditer cette monographie, épuisée en librairie, mais partout connue et estimée, au moment où les fouilles américaines de l'agora promettent de modifier notre connaissance de la topographie d'Athènes sur des points peut-être essentiels, au moment où l'on va découvrir l'Académie de Platon (juin 1931). Depuis la première édition, datant d'un quart de siècle, la ville s'est colossalement agrandie et transformée, mais peu de découvertes sont venues éclairer le sous-sol de la vieille cité; seules les discussions ont continué et l'auteur, qui a tout fait pour s'éclairer, au prix de vastes lectures et d'un long séjour récent sur les lieux, sait qu'il se heurtera, dans les questions restées obscures, à de nombreuses contradictions. — Après une introduction sur les sources et l'histoire des recherches, une première partie est consacrée à l'histoire de la ville, depuis ses origines préhistoriques jusqu'à son extrême décadence. La seconde partie traite du *pelargicon*, des murs, longs murs, dèmes, quartiers, places, rues, conduites d'eau. La troisième partie est la description de la ville, de ses nécropoles, de ses faubourgs, de ses ports. Il y a quatre plans à grande

échelle, 24 planches et 56 croquis. La bibliographie est partout indiquée avec soin; je n'ai pourtant pas trouvé (p. 296-98) l'indication de l'article de Sir J. Frazer sur les prytanées (1885), récemment réimprimé dans *Garnered Sheaves* (p. 51-79). L'illustration est très belle, l'index détaillé.

S. R.

**Rudolf Herzog.** *Die Wunderheilungen von Epidauros, ein Beitrag zur Geschichte der Medizin und der Religion* (Supplém. XXII au *Philologus*). Leipzig, Dieterich, 1931; in-8, 164 pages. — L'heureux auteur de la découverte de l'Asklépieion de Cos nous donne ici une édition, qui paraît définitive, accompagnée de traductions en allemand, des stèles des guérisons d'Épidaure et d'autres textes analogues. Les stèles exhumées jadis par Cavvadias ont été souvent reproduites et interprétées, en Allemagne et en France surtout. Les compléments nouveaux que présente M. Herzog, les interprétations originales de nombreux détails, les développements médicaux, archéologiques et comparatifs de son commentaire, témoignent d'une maîtrise qu'on se plaît à reconnaître. Il est probable, comme le dit l'auteur, que ces stèles, exposées en plein air pendant des siècles, sont les plus anciennes de ce genre; Épidaure a organisé à son profit, dès le <sup>ve</sup> siècle, une propagande plus méthodique que Samothrace et Éleusis. Elle fut imitée un peu partout, notamment lorsqu'il s'agit d'assurer des foules de clients aux sanctuaires des dieux égyptiens, et plus tard encore lorsque le christianisme eut, à son tour, des sources sacrées et une thérapeutique religieuse. La victoire politique de l'Église et la diffusion du culte des saints réussirent si bien à christianiser les *Asklepieia* que leur rôle se poursuit sous nos yeux « dans d'innombrables lieux de grâce des deux églises catholiques et dans la *Christian Science* » (p. 47). La *Christian Science*, qui se dit guérisseuse, peut bien offrir certains caractères magiques, mais n'a rien de commun avec la thaumaturgie *loc lisée* des *Asklepieia*<sup>1</sup>.

S. R.

**Fr. Granier.** *Die Makedonische Heeresversammlung*. Munich, Beck, 1931; in-8, 206 pages. — Le roi homérique, dans l'assemblée du peuple en armes qui tantôt approuve, tantôt murmure, est l'image d'une institution commune aux peuples indo-européens, que l'on retrouve parmi les Saliens au temps de Clovis, mais qui, ailleurs, par exemple à Rome, n'a laissé que des survivances, comme la royauté militaire elle-même. En Macédoine, elle se maintint très longtemps; on l'observe, sous des formes à peine modifiées, à l'époque d'Alexandre le Grand, et au moment même où il eût poussé le plus loin ses conquêtes, il put sembler que les destinées du monde dépen-

---

1. P. 107, M. Herzog conteste que les oies aient fait partie, comme les chiens et les serpents, du cortège d'Esculape, parce que, dit-il, on les rencontre ailleurs (il oublie le Capitole de Rome!). Cela ne prouve pas du tout que l'épisode de la morsure bienfaisante d'une oie ne s'explique pas comme je l'ai proposé dès 1884, alors que les premiers éditeurs n'y voyaient goutte (*Rev. archéol.*, 1885, I, p. 270). M. Herzog ne peut pourtant pas ignorer cet article, à la place duquel il en cite un autre bien postérieur (1901). J'aurais plus d'une observation de ce genre à présenter, sans pourtant que ma haute estime pour ce volume ait à en souffrir; la science y est de premier ordre.

daient de cette petite armée délibérante, noyau d'une multitude d'auxiliaires sans droits. Dans les guerres des Diadoques, après la mort du conquérant, c'est encore souvent l'armée macédonienne, avec des attributs politiques et judiciaires mal fixés, qui reste le faible équivalent d'un régime d'opinion. Tout ce qui concerne ce sujet assez neuf a été réuni et commenté par l'auteur dans une très utile contribution à l'étude des institutions militaires du passé.

S. R.

**G. Radet.** *Alexandre le Grand*. Paris, L'Artisan du Livre, 1931; in-8, 447 pages, avec une carte. — Né d'un père *apollinien* et d'une mère *dionysiaque*, Alexandre participe à cette double nature. « Il unit et concilie ces deux pôles contraires : le sens lumineux de l'action positive et concrète; la hantise religieuse de l'infini. » Le talent guerrier porte l'empreinte de Philippe; la puissance du visionnaire, s'élançant vers un monde de chimères, lui vient d'Olympias (peut-être aussi la dipsomanie, car de tous les héros de la Grèce historique, Alexandre a été le seul ivrogne). Et puis, il y a les exemples des grands ancêtres supposés, Zeus, Hercule et l'influence d'Homère, qui inspire au jeune macédonien le culte d'Achille. « Dans l'Anabase d'Alexandre, l'élément le plus curieux n'est ni la technique militaire ni le système politique : c'est la floraison d'épopée qui va croissant à chacune des étapes du triomphe. »

*Quoi donc ? A votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?*

Telles sont les idées générales de ce livre; j'oubliais d'ajouter qu'il y est montré comment Alexandre, conquérant de l'Orient, fut conquis par lui, ce qui est connu, mais démontré ici avec esprit. Il se fit un peu Perse; il voulut s'allier aux Achéménides, comme Napoléon aux Habsbourg. Il y eut peut-être là un peu de snobisme.

Impossible de suivre partout M. Radet : ce serait suivre Alexandre. Bien entendu, son livre n'est pas destiné à remplacer celui de Droysen; ce n'est pas une histoire détaillée et l'on n'y trouve ni indications, ni discussions de sources. Mais c'est très vivant et parfois très imprévu; comme dans sa *Lydie* — l'auteur n'a pas vieilli — il y a abondance, parfois surabondance de couleur. Voici une phrase à laquelle je reproche d'être *romancée* : « Aristote trouvait dans Alexandre un génie de compréhension à la mesure du sien, l'esprit de curiosité universelle, etc. » S'il en avait été ainsi, Aristote aurait parlé quelque part d'Alexandre; or, quand il fait allusion à son ambitieux élève, sans le nommer, c'est pour en médire. Bibliographie et index très soignés <sup>1</sup>.

S. R.

**Arthur Sambon.** *Aperçu général de l'Évolution de la Sculpture depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Bibliothèque du Musée, 1931; gr. in-8, 58 pages, avec 71 planches et 14 figures. — L'importance de cet ouvrage ressort de ces lignes de l'Avant-propos : « Nous décrivons une série de sculptures inédites choisies dans le but précis de montrer les différentes phases de l'évolution de cet art. » *Inédites* est un peu exagéré, car quelques-uns des objets ici publiés ont déjà paru dans des catalogues éphémères, d'où

1. P. 131. Josèphe est tout autre chose qu'un compilateur. Il écrit et ment souvent de première main.

ils ont passé dans le tome VI de mon *Répertoire* (p. ex. la belle figure drapée p. 132,6 = pl. XIX du présent volume); mais il est exact d'une manière générale et ajoute une singulière valeur à ce recueil. Quelques monuments publiés ici sont très fragmentaires, mais M. Sambon a bien raison d'y attacher du prix : « Les musées, écrit-il, ont accueilli trop facilement les mauvaises copies industrielles. Ce qui a fait le plus grand tort à l'étude de la sculpture a été la hantise de l'œuvre complète et l'inutile prétention de toujours attacher un nom à une œuvre d'art. On a ainsi négligé l'étude du *beau fragment* — tout ce qui nous reste souvent d'œuvres originales — pour donner une importance exagérée à des répliques. On a donné aussi trop d'importance au sujet. Le style importe plus que l'anecdote. L'incompréhension de la saveur du modèle est à l'origine des trompeuses sculptures du Vatican, réparées et racless à outrance, qui semblent toutes d'un même ciseau. Exemples frappants de ce *ravaudage* furent en Angleterre les collections Hope et Lansdowne. » C'est juste et devait être dit. — Planche XXXIII, cette ville personnifiée avec tours, Niké et corne d'abondance, est un bronze provincial du III<sup>e</sup> siècle, mais n'appartient pas, que je sache, à l'« art goth du V<sup>e</sup> siècle ». (Cf. p. 36-37 du texte, où la *Lutetia* du Cabinet des Médailles est placée beaucoup trop bas.)

S. R

**Anna Røes.** *De Oorsprong der geometrische Kunst.* Harlem, Willink, 1931; in-8, 148 pages, avec 150 illustrations et un résumé en français. — « Il y a, dit l'auteur, quantité de preuves d'étroites relations entre la géométrie et un art fortement influencé par les traditions proto-élamites. La Grèce a éprouvé à plusieurs reprises l'ascendant de cet art inconnu (Phylakopi, etc.). On peut considérer les Phéniciens comme ceux qui ont communiqué les traditions d'art orientales aux Grecs de l'époque géométrique, car cette transmission doit être l'œuvre d'un peuple qui entretenait aussi des relations avec l'Italie (Villanova). »

Assurément, si l'auteur incline fortement vers la théorie d'Helbig, elle ne prétend pas prouver que la totalité des éléments du décor géométrique provienne d'Asie. Il y a les motifs du *Umlaufstil*, qui peuvent être vraiment grecs. Mais, en somme, l'art géométrique d'Europe ne renfermerait qu'un nombre infime d'éléments indigènes, exception faite pour les formes des vases.

M<sup>lle</sup> Røes s'attend à être fort contredite; il y a de quoi. Parler de l'origine du style géométrique sans connaissance de la transformation du réalisme en géométrisme, du naturalisme en stylisation dans l'ouest de l'Europe, cela n'est pas pour faire avancer la question

S. R.

**H. B. Walters.** *Corpus vasorum antiquorum.* British Museum, fascicule 6; in-4<sup>o</sup>, 12 pages et 31 planches. — Ce fascicule (le 8<sup>e</sup> pour la Grande-Bretagne), publié avec le concours de M. F. N. Pryce, reproduit toutes les hydries à figures noires et le reste des hydries attiques à figures rouges, dont un lot considérable a déjà été donné dans le fascicule 5. On trouvera ici des pièces célèbres, photographiées dans les meilleures conditions, et aussi des détails, quelques-uns fort intéressants (par ex. pl. 85, 92, 95, 102); on en voudrait



d'ailleurs davantage, à cause de l'inévitable enlaidissement que les raccourcis photographiques font subir à des têtes dont on devine la beauté. Le texte, rédigé avec grand soin, donne toute la bibliographie récente avec renvois au catalogue céramique du Musée (1896). Je doute fort que la scène singulière figurée pl. 100, E. 246, se rapporte au meurtre de Zagreus par les Titans; la reproduction est d'ailleurs très indistincte (cf. A. B. Cook, *Zeus*, I, pl. 36).

S. R.

**H. Philippart.** *L'Athènes des vases peints. Scènes de la vie privée* (extr. de l'*Acropole*, juillet-déc. 1930); in-8, 21 pages avec 4 planches. — Joli sujet, traité avec savoir et intelligence, avec une précieuse bibliographie céramique distribuée par sujets. L'ensemble forme une instructive conférence qui pourra servir de canevas et même de modèle. L'auteur écrit avec élégance et clarté.

S. R.

**L. D. Caskey et J. D. Beazley.** *Attic vase paintings in the Museum of Boston*. Londres, Milford, 1931; gr. in-fol., 30 planches, et texte in-4°, 57 pages, avec 4 planches. — Ceci n'est que la première partie d'une publication ayant pour objet de reproduire en grandeur naturelle les vases attiques du Musée des Beaux-Arts de Boston. Le texte descriptif est très détaillé et conserve les « attributions » de M. Beazley, fondées, comme on sait, sur les particularités « morelliennes » des dessins. Nombre de ces vases de Boston sont des chefs-d'œuvre; quelques-uns, qui avaient été restaurés par leurs premiers possesseurs, apparaissent ici dans leur état primitif. Les notices contiennent parfois de courtes dissertations; par exemple, pages 14 et suivantes, sur l'histoire du canthare dans la céramique grecque. Les planches sont distribuées sous sept chefs : 1° plats, coupes et lécythes archaïques; 2° amphore de Kléophradès; 3° nombreux vases de Bryos et de son école; 4° deux vases polychromes; 5° ouvrages du groupe du peintre de la villa Giulia; 6° ouvrages du peintre d'Achille et de son groupe; 7° un lécythe dans la manière du peintre d'Érétrie.

J'oubliais de dire que cette belle publication est insensée. On ne sait où la mettre debout; il faut la coucher sur ou sous d'autres. Tout cela aurait pu tenir à merveille dans un in-4°, format du *Corpus vasorum*.

S. R.

**P. Wulfeumier.** *Le trésor de Tarente, collection Edmond de Rothschild. Étude sur l'orfèvrerie tarentine et les arts dérivés*. Paris, E. Leroux, 1930; in-4°, xii-146 pages avec 16 planches phototypiques. — Au moment où une heureuse découverte nouvelle (de la Via dell'Abbondanza, à Pompéi) fait bénéficier l'Italie d'un trésor rival de celui de Boscoreale au Louvre, nous devons à l'auteur de cette minutieuse et perspicace étude, accompagnée de belles planches, la réparation d'une longue injustice : le silence au moins relatif fait autour du *deuxième trésor* dont le goût et la munificence de M. Edmond de Rothschild avaient su enrichir la France. Le « grand argentier » de l'archéologie classique, Héron de Villefosse, avait été chargé avant la guerre de publier dignement ces magnifiques pièces. Il a fallu attendre quinze ans pour

la réalisation du vœu du possesseur, et de tous; mais ce temps n'a point été trop perdu, serais-je tenté de dire, puisqu'il nous vaut maintenant l'étude exhaustive d'un jeune savant qui a déjà si bien mérité de Tarente. — Le trésor, en fait, est tarentin. M. Vuilleumier a bien établi sa provenance (E. de la ville, propriété C. Cacace), et il a mis hors de doute qu'il y faille adjoindre la célèbre coupe de Bari (pl. VIII), qui m'avait émerveillé en 1909, et dont j'avais dès lors soupçonné l'origine. On sait que ce chef-d'œuvre a disparu un jour mystérieusement du musée local. La date de l'enfouissement — dans les troubles de la guerre de Pyrrhus — permet d'assigner désormais *tout le trésor*, accompagné de monnaies tarentines caractéristiques, aux premières années du III<sup>e</sup> siècle. C'est, pour la civilisation qui l'a produit, l'*akmé*. L'étude de chaque objet n'en laisse point ici douter. Dans la collection de Rothschild, la pièce maîtresse est une *pyxis* en argent doré, signée Nikôn : on conserve a un léger doute sur l'identification du personnage féminin de droite : M. P. W. lui-même marque bien qu'il a, dans la scène, un rang dépendant, déférent, sinon un peu *reculé*; or, une Artémis aurait eu égalité de rang, voire son carquois et l'arc : ici, l'étoile, et la *nébride* surtout, font penser aussi à quelque *Muse* couronnant Apollon en présence de son père, dont le Pythien interprétait la volonté en oracles (trépied figuré); il est très vrai (p. 26, n. 2) que le Zeus est lysippique, et nous entrevoyons là, de plus, une source possible de l'inspiration attardée d'Apollonios, fils de Nestor, l'auteur du Pugiliste des Thermes. Les deux coupes jumelées, reproduites aux planches III et IV, présentent symétriquement un sujet symbolique, qu'on peut appeler sans risque le Baiser d'Ariadne; dans la légende dionysiaque, ce thème a une valeur maintenant mieux connue : il marquait l'effet du mysticisme bachique sur les âmes « éveillées » par l'*hiérogamie*. — Pour le canthare étudié aux pages 41 sq. (pl. V-VI), je suggérerais certaine *opposition* que je crois voir (plus clairement que l'auteur ne la marque) entre les deux Éros : l'un porte sur sa nuque une amphore à vin, pointue, et il est couronné de pampres; il symbolise donc la *vie* dionysiaque; mais l'autre, avec son urne (*cinéraire*) et son *flambeau allumé*, me paraît être *funéraire*, plutôt que « génie de l'eau » (p. 46). Je ne crois pas pour ma part qu'on puisse maintenir au IV<sup>e</sup> siècle — qu'on accepte ou non la date de M. C. C. Van Essen (*BH*, 1928, p. 242), — le *bothros* delphique de Marmaria, qui n'est pas un « putéal » (p. 47). Pour les guirlandes à bucrânes du brûle-parfums de la pl. VII (p. 48 sq.) il eût fallu citer certains autres monuments (*Explor. Délos*, V, 1912, p. 39-40) : le motif est si répandu qu'on peut se demander si la théorie tarentine de M. P. W. n'est pas, sur ce point, un peu annexionniste. On pourrait être tenté de formuler, çà et là, le même léger grief à la lecture des pages suivantes, où l'auteur a étudié, pour nous convaincre de l'importance et de l'influence de l'orfèvrerie tarentine<sup>1</sup>, les imitations en céramique à reliefs

1. La question du rhyton de Trieste (pl. IX, introd., p. ix, et p. 60-61, 89) devra être reprise. On nous dit que personne « n'a pu arracher son secret » à cette œuvre magnifique. Je crois, pour ma part, qu'elle est *attique* de fabrication (c'était déjà l'avis de Puschi, *Osterr. Jahresh.*, V, 1902, p. 113 sq.) et qu'il faut y voir l'Enlèvement d'Oreithyia par Borée (légende attique, ce qui explique l'assistance d'Athéna). Le type du ravisseur hirsute me paraît caractéristique. J'y reviendrai. Dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, Athènes propageait ce mythe pour des raisons politiques; on l'a aussi utilisé, non point au hasard, pour la

(Apulie) et en céramique argentée dite de Bolsène, puis les divers produits de la toreutique apulienne. Ce qu'on reconnaît du moins bien volontiers, c'est le mérite solide de cette enquête : on ne parlera plus désormais de toreutique tarentine sans recourir à cet excellent *corpus* commenté.

Ch. PICARD.

**W. Jaeger et autres.** *Das Problem des Klassischen und die Antike*. Leipzig, Teubner, 1931 ; in-8, 128 pages. — Huit savants ont collaboré par des conférences à ce petit livre, où il s'agit de mettre en lumière le concept du *classique* dans l'antiquité, avant et après l'époque dite classique, dans la poésie romaine, l'art, la politique, l'histoire. Retenons les deux essais sur l'art : B. Schweitzer, *Le classique dans l'art antique* ; Ed. Schmidt, *Classicisme et classique dans l'art antique*. Le premier n'est guère qu'une histoire. — très *wortreich* — du concept lui-même, de Winckelmann à Rodenwaldt. Conclusion : « Le classique dans l'art est, depuis les Grecs, inséparable du type de l'homme classique et de la culture classique. Il n'y a pas de mesures non historiques pour en reconnaître l'essence et la valeur. » D'accord. Quant à M. Schmidt, il insiste sur le classique romain, non moins digne d'étude que le classique grec — la lune et le soleil, si l'on veut, mais ce sont deux belles lumières et, pour suivre la métaphore, parallèles dans leurs phases. Il y a des observations justes sur la renaissance du goût pour la rude simplicité de Polyclète au premier siècle avant notre ère, aux dépens du *pathos* hellénistique et même de Phidias.

S. R.

**Aug. Couat.** *Alexandrian poetry*, 222-324. Translated by **James Loeb**. Londres, Heinemann, 1931 ; in-8, xx-638 pages. — Mort en 1899, après avoir surtout professé à Bordeaux, A. Couat fut un des meilleurs hellénistes et humanistes de son temps. Son chef-d'œuvre, *la Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, eut un tel succès qu'il était depuis longtemps difficile à trouver. M. James Loeb a rendu un grand service en traduisant ce livre, complété par un chapitre complémentaire dû à M. Émile Cahen, où l'on trouve des études sur les nouveaux fragments de Callimaque que nous ont fournis les papyrus. « Nous sommes encore très redevables à Alexandrie, écrit le docteur Page, et M. Couat, en traitant de la poésie alexandrine, ne s'est pas seulement montré, comme il le disait, *un ami des lettres anciennes*, mais un ami de toute la littérature. » La traduction de M. Loeb se lit comme un original. Déjà il avait familiarisé le monde anglo-saxon avec trois des meilleurs ouvrages de la science française sur la littérature grecque : l'*Euripide* de Decharme (1906), l'*Aristophane* de M. Croiset (1909), la *Comédie nouvelle* de Ph. Legrand (1917) ; nous lui devons pour cela non seulement des compliments, mais de la gratitude. L'initiateur de la *Loeb classical Library* fait certes un noble emploi de ses loisirs.

S. R.

---

décoration du Temple des Athéniens à Délos (acrotères). Eschyle avait fait une *Oreithyia*, qui est perdue.

**Émile Cahen.** *Callimaque et son œuvre poétique*. Paris, E. de Boccard, 1929; gr. in-8, 655 pages. — *Elegiae princeps*, dit Quintilien de Callimaque; Catulle, Properce, Ovide, d'autres encore, l'ont traduit ou imité. On vantait aussi son érudition, sa science de grammairien; les scolastes ont cité nombre de fragments de ses œuvres. Celles que nous possédons, même accrues par les découvertes papyrologiques, ne justifient guère, à nos yeux, ce concert d'éloges; sans doute ne possédons-nous pas encore le « dessus du panier ». Tout est obscur dans Callimaque, à commencer par sa biographie; l'histoire de ses rapports avec la Cour, avec la Bibliothèque d'Alexandrie, avec Apollonius de Rhodes et Aratos, abonde en difficultés, comme ses *Hymnes*. Mais une chose est certaine et constitue son originalité : il condamne les gros livres, et se vante de raconter des histoires en peu de vers; il représente une sorte de poésie, grêle et élégante, *non inflata*, à l'encontre des effusions épiques (*scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes*, comme dit Juvénal). Je pense à Boileau, partant en guerre contre *la Pucelle, Moïse sauvé et Alaric*. C'est un mérite; il y en a d'autres moins négatifs que la sobriété, surtout dans les épigrammes. Mais, quoi qu'on fasse, à moins de trouvailles imprévues, la poésie moderne n'invoquera pas ses mânes avec Properce et laissera sa sécheresse voulue aux philologues.

Ceux-ci ont énormément travaillé sur Callimaque; U. de Wilamowitz est le « maître du chœur ». M. É. Cahen a consacré au moins dix ans à dépouiller et à filtrer habilement, dans un esprit de sage réserve, toute l'ingéniosité dépensée sur de pauvres bribes, tout ce que l'on a écrit sur un auteur dont on n'a pas les chefs-d'œuvre. Son livre, que Callimaque eût jugé trop gros, n'est pas seulement une encyclopédie callimachéenne, grammaire comprise, mais le modèle d'une monographie scientifique. J'ajoute qu'il a donné un Callimaque, avec traduction, dans la collection Budé et qu'il a complété, dans la traduction anglaise de Couat par Loeb, les informations du savant français sur l'érudit poète de Cyrène. *Callimachi manes*, un autre Français avait déjà bien mérité de vous.

S. R.

**S. Eitrem et L. Amundsen.** *Papyri Osloenses*, fasc. II. Oslo, Dybwad, 1931; in-4, 181 pages, avec 9 planches (texte en anglais). — Le poisson est bon, la sauce encore meilleure. Les commentaires de ces textes, dus à M. Eitrem, sont ce qu'on peut imaginer de plus instructif, de plus lucide, alors pourtant que les grosses difficultés et même les problèmes insolubles ne manquent pas. L'auteur a présenté à l'esprit toute l'immense littérature papyrologique et en allègue à propos les moindres fragments. Parmi les textes littéraires, le plus curieux peut-être est un re te d'oracle sibyllin du II<sup>e</sup> siècle (V, 484). Il confirme l'opinion plus d'une fois exprimée que nos textes manuscrits des *Sibyllina*, tous assez récents, sont très défectueux. Une autre pièce digne d'attention est un assez long morceau d'une grammaire grecque élémentaire, non sans analogie avec la *Technè* de Denys le Thrace, mais avec d'importantes différences, dues peut-être au fait que c'est un précis grammatical augmenté des observations du professeur. L'inventaire d'une garde-robe de fiancée mentionne, entre autres, une statuette d'Aphrodite, ce dont il y avait déjà des exemples (p. 112); elle était donnée aux fiancées en sus de leur apport (*phernè*); à la suite de la statuette sont mentionnés un miroir, des



bracelets de bras et de jambes, etc. Cet « etc. » comprend plusieurs objets dont la nature est encore mal définie et dont il faudrait chercher l'interprétation dans les vitrines des Musées égyptiens. La magie, tant blanche que noire, a aussi sa part dans ce beau recueil.

S. R.

**Guiseppe Spano.** *La Ripa puteolana*. Napoli, Cimmarùtâ, 1931; in-8, 95 pages (extr. des *Atti della R. Accademia*). — Ce long mémoire, fruit d'une connaissance très exacte de la côte sud-ouest de Pouzzoles, est surtout le commentaire détaillé des représentations assez conventionnelles de thermes, amphithéâtres, môle et autres constructions littorales gravées sur un flacon de verre découvert à Odemira en Alemtejo (Portugal) et publié en 1868 par Jordan (*Die Küste von Puteoli auf einem römischen Glassgefäss*). Parmi ceux qui ont commenté ce dessin (reproduit ici à la page 10), M. Ch. Dubois, dans sa thèse sur *Pouzzoles antique*, paraît y avoir vu le plus clair. M. Spano regrette de n'avoir pas vu un article à ce sujet dans le *Magasin pittoresque* (février 1873, p. 40); je viens de m'y reporter; ce n'est qu'un honnête résumé, avec illustration d'après une photographie d'ensemble du vase par Laurent, le photographe madrilène, de l'article expressément cité de Jordan.

S. R.

**Emilio Magaldi.** *Le iscrizioni parietali pompeiane, con particolare riguardo al costume*. Naples, Cimmaruta, 1931; gr. in-8, 148 pages. — Couronné par l'Académie napolitaine, ce mémoire développe une idée juste: qu'il ne suffit pas d'étudier les inscriptions pariétales de Pompéi au point de vue épigraphique et grammatical, mais comme des témoins de cette vie de tous les jours dont la plupart des textes littéraires ne disent rien. Juste, dis-je, mais pas neuve; l'auteur ne semble pas avoir lu Boissier. D'autre part, il est très exagéré de dire que cette épigraphie pompéienne nous ouvre des perspectives bien nouvelles sur la vie antique. Pour les inscriptions ou graffiti intelligibles et assez longs, les éclaircissements tirés de Martial, Juvénal, Sénèque, etc. ne manquent point et sont souvent plus précis; quant aux lignes inintelligibles ou trop mutilées, elles n'apprennent que ce qu'on y introduit en les complétant. M. Magaldi propose plusieurs explications nouvelles qui ne convaincront personne. Par exemple, dans ce qu'il appelle un *magnifica pagina di cronaca pompeiana* (CIL. IV, 3493 a-i), on lit: *orte fellator ego fui* (faut-il lire *forte*?). Della Corte a pensé qu'Ortus était un nom propre. Non, dit M. Magaldi, c'est un participe et cela signifie *Dalla nascita, nell' anima*. Croire qu'*orte* au vocatif puisse signifier cela, c'est montrer qu'on sent peu le latin. De même, les mots inintelligibles (CIL. IV, 1899): *Hominem reddit rhetor. Qui emit servum... m os non habet* seraient, suivant M. Magaldi (p. 148), « le plus bel hommage à la vraie culture que nous puissions attendre d'un Pompéien ». C'est avoir de bons yeux que de voir cela. Le tout se lit sans ennui, mais il y a du verbiage.

S. R.

**Frank Burr Marsh.** *The reign of Tiberius*, Londres, Milford, 1931; in-8, 335 pages. — Il y eut quelque émoi à la Sorbonne, en juillet 1853, lorsque Victor Duruy, alors professeur au Lycée Henri-IV, vint soutenir, dans une

thèse latine, que Tibère n'était pas un monstre, mais un souverain fort avisé, qui avait assuré l'ordre et la paix dans l'Empire romain. Les cruautés des dernières années de son règne s'expliquaient par les intrigues persistantes de l'aristocratie qui le haïssait. Victor Le Clerc présidait; Désiré Nisard était du jury. Le premier protesta au nom de la morale; le philosophe Adolphe Garnier défendit le candidat. « J'ajoutai, écrit Nisard dans ses *Souvenirs* (t. I, p. 93), que de telles questions ne sont pas de celles qu'on tranche par les protestations d'une morale déclamatoire. — *Il n'y a pas deux morales, interrompit Victor Le Clerc... Il n'y en a qu'une, en effet*, répliquai-je, *mais elle perd de son autorité quand elle déclame.* » Dès lors, Nisard devint, dans l'opinion du grand public, « l'homme aux deux morales ». Je demandai un jour à Duruy, dans sa vieillesse, de rappeler ses souvenirs à ce sujet. « Nisard est un j. f., me répondit-il; non seulement il a parlé de deux morales, mais il m'a prié de déclarer qu'il ne l'avait point fait. » La postérité jugera comme elle pourra ce différend. Mais l'opinion de Duruy sur Tibère est devenue celle de tous les historiens. M. Burr Marsh (qui ignore la thèse latine de Duruy) a très bien réuni et discuté les témoignages. » Si, conclut-il, nous considérons Tibère tel qu'il apparut au monde entier, hormis les sénateurs et la populace de Rome, il sera difficile, sinon impossible, de lui refuser une place parmi les meilleurs et les plus grands des empereurs. » Il y a six appendices intéressants : 1° les sources de Tacite; 2° la théorie de Kessler (prétendue biographie de Germanicus, source commune de Tacite et de Dion); 3° Tacite, Suétone et Dion; 4° Tacite et la Terreur tibérienne; 5° et 6° la loi de majesté et les élections sous Tibère; 7° la conspiration de Séjan. Le livre se termine par un bon index. Rien sur l'iconographie.

S. R.

**Mgr F. Bulić.** *Palaca Cara Dioklecijana u Splitu*. Zagreb, 1927. Abrégé en allemand, par F. Bulić et L. Karaman. In-8°, 182 pages et 101 illustrations. Zagreb, 1929. — Mgr Bulić, le savant conservateur honoraire des Antiquités de Dalmatie, directeur honoraire du musée de Spalato, dont le nom est pour toujours inséparable de celui des monuments chrétiens de Salone, qu'il a rendus à la lumière, et du palais de Dioclétien, qu'il a tant contribué à faire mieux connaître, à préserver et à restaurer, vient enfin de nous donner, sur ce dernier édifice, l'ouvrage d'ensemble qu'on attendait depuis longtemps de lui. Sa publication en langue serbo-croate ne la rendait malheureusement accessible qu'à un nombre de lecteurs assez restreint. Il faut savoir gré à Mgr Bulić de s'être hâté, avec le concours de son assistant du musée de Spalato, M. Karaman, de la doubler d'une édition abrégée en allemand. Sans doute ce travail, après les deux monographies détaillées consacrées il y a moins de vingt ans au palais de Dioclétien par Niemann d'une part, par E. Hébrard et moi-même de l'autre, ne pouvait prétendre apporter beaucoup de nouveau en ce qui concerne la description même du monument d'après les parties encore aujourd'hui visibles et les fouilles qui avaient permis alors de reconstituer, en l'absence des constructions disparues, certains éléments du palais. Encore quelques découvertes postérieures aux études précitées ont-elles révélé çà et là certains détails inédits, dont le volume de Mgr Bulić nous donne la primeur. Mais, ce qui en fait avant tout l'intérêt, c'est l'histoire plus complète qu'on y présente du palais, de sa fondation à

nos jours, et les vues nouvelles qu'on y expose sur les influences artistiques dont il procède.

Mgr Bulić connaît naturellement comme pas un le palais; il a recueilli tous les textes, depuis celui d'Ammien Marcellin et celui, moins cité, de Sidoine Apollinaire jusqu'à ceux du moyen âge, qui renferment des allusions à la sépulture de Dioclétien dans sa propre demeure; il sait quand a été érigée telle ou telle chapelle qui s'est nichée au temps des rois goths ou de la monarchie autrichienne dans tel ou tel coin du palais; il est passionnant de le suivre dans le dédale des petites rues percées depuis des siècles à travers la dernière résidence du fondateur de la tétrarchie et dont tant offrent aux visiteurs quelque curiosité, antique ou médiévale, sur lesquelles ce guide incomparable est en mesure de les renseigner.

Son exposé sur la place du palais dans l'histoire de l'art n'est pas moins intéressant. Il s'y inspire d'ailleurs visiblement des idées émises par M. Weigand dans l'un des chapitres du très beau volume qui lui a été offert à lui-même, il y a sept ans, à l'occasion de son jubilé de quatre-vingts ans, les *Strena Buliciana*. Tous deux ont évidemment voulu réagir contre ce qu'ils tiennent pour les exagérations de la thèse présentée surtout par Strzygowski et acceptée, dans une assez large mesure, par E. Hébrard et moi-même, qui voit une prédominance d'influences orientales, et d'influences orientales lointaines, venant de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Perse même, dans le palais de Spalato.

Pour M. Weigand le palais est une construction composite, mais où la marque de l'Asie Mineure hellénique, bien plutôt que celle de la Syrie ou des pays d'Outre-Euphrate, apparaît particulièrement sensible; pour Mgr Bulić, il n'est ni spécifiquement romain ni spécifiquement oriental : c'est un produit du temps et du lieu, d'une contrée intermédiaire entre le monde de la latinité et le monde de l'hellénisme et de l'Orient et d'une époque de transition. Vues qu'on se gardera d'autant plus de trop contester ici que l'on a naguère cherché à donner une juste idée de ce caractère complexe du palais de Dioclétien, tout en faisant aux influences orientales une part plus large que Mgr Bulić. Peut-être l'a-t-on faite alors un peu trop large, et Mgr Bulić pourrait bien n'avoir pas tort d'adopter une *via media* en disant qu'il n'y a pas lieu, à propos de Spalato, d'opposer l'Orient et Rome, parce qu'il y avait longtemps, au début du iv<sup>e</sup> siècle, que l'art romain s'était laissé pénétrer d'influences orientales, tout comme la religion et la philosophie. Le palais, pour lui, est un monument de l'art romain, mais d'un art romain déjà orientalisé. Mais c'est reconnaître qu'il tient déjà notablement de l'Orient; aussi bien serait-il difficile de nier qu'il y ait des analogies impressionnantes entre la disposition intérieure du palais de Spalato et celle du palais impérial d'Antioche, qui est antérieur, que l'archivolte substituée à l'architrave au milieu d'un fronton à les provinces d'Asie pour berceau, — que ce soit l'Asie Mineure ou la Syrie — et que la technique architecturale de la coupole spatatine l'apparente aux coupoles persanes. Quant à l'ascension de la mosaïque des pavements aux parties hautes de l'édifice, qui avait été signalée comme une des innovations caractéristiques des architectes ou des décorateurs du palais, la coupole du vestibule de celui-ci n'en offre pas, il est vrai, le premier exemple, mais n'est-ce pas le premier qui ait cette importance, puisqu'un emploi analogue ne se rencontre auparavant que dans de petits

monuments? Comme l'a judicieusement observé Mgr Bulić, cette substitution des effets de couleur aux effets de relief, c'est déjà Byzance.

Il faut savoir grand gré à Mgr Bulić d'avoir attiré de nouveau l'attention sur un monument unique en son genre, l'un des plus extraordinaires que nous ait laissés l'antiquité romaine, mais qui a malheureusement subi tant d'injures au cours de l'histoire, puisque le moyen âge l'a dégradé et même à demi détruit pour installer une ville à l'intérieur et que l'époque moderne a continué de le maltraiter : c'est presque de nos jours que des cafés venaient encore obstruer les arcades du péristyle voisin du Dôme. Depuis lors une réaction salutaire s'est produite, et l'on s'est efforcé de faire disparaître les constructions parasites. L'œuvre d'épuration a peut-être même été parfois excessive; mais des dégagements intéressants ont été réalisés, dont il convient de louer les auteurs et les exécutants. Cependant une dernière et lamentable erreur est d'hier : l'érection, en plein centre de la place du péristyle, de la statue colossale de l'évêque national Grégoire, œuvre du sculpteur Mes-trović. Les autorités responsables ne sauraient faire un meilleur emploi de leur pouvoir que de revenir sur cette bétise, plus colossale encore que la statue, en rendant à la place sa noble nudité antique et en mettant la puissante œuvre d'art moderne, due au ciseau du grand sculpteur dont la Yougoslavie est justement fière, en un lieu, quel qu'il soit, où on puisse l'admirer sans avoir à déplorer le tort qu'elle fait à des monuments plus anciens et qui avaient droit à plus de respect.

Jacques ZEILLER.

**Aldo Neppi Modona.** *Rassegna di Epigrafia romana*. Puntata I. Extr. de *Historia*, 1931, gr. in-8, 30 p. — Je ne vois pas trop ce que ce recueil, autrement disposé, ajoute à l'*Année épigraphique* de MM. Cagnat et Besnier, mais je vois bien qu'il constituera un embarras pour les archéologues, comme les trop nombreux *Bulletins papyrologiques*. Le fait qu'il y a ici quelques analyses de plus, quelques notices tirées de publications qui ne sortent guère d'Italie, justifierait des *addenda* annuels à la chronique de notre *Revue*, mais non un travail parallèle, avec l'inévitable gaspillage d'application et de temps.

S. R.

**Salluste le philosophe.** *Des dieux et du monde*. Trad. nouvelle avec prologomènes et notes par **Mario Meunier**. Paris, Vêga, 1931; gr. in-8, 190 pages. — La découverte d'un second manuscrit de l'opuscule de Salluste dit le philosophe a permis à Nock de donner une édition améliorée de ce texte (1926) sur laquelle a été faite la traduction de M. Meunier, accompagnée de notes et d'amples commentaires — peut-être trop amples pour un si mince sujet, car ce néo-platonicien est bien peu original. M. Cumont a supposé que son livre était un précis rédigé à l'instigation de Julien, ami de ce Salluste; l'empereur aurait pu mieux choisir, ou dicter lui-même, « cette sorte de catéchisme officiel de l'Empire païen », quoi qu'il ait écrit lui-même bien des choses qu'il est juste de qualifier d'inepties. Le paganisme abâtardi et orientalisez paraît, à le voir de près, bien piteux. M. Meunier ne tombe pas dans le défaut ordinaire des traducteurs; il n'exalte pas Salluste, mais trouve en lui « la même candeur heureuse et confiante que son continuateur Gémiste



Pléthon ». Les commentaires sont plus instructifs que le texte et témoignent d'une érudition de bon aloi <sup>1</sup>.

S. R.

**Exposition d'art byzantin**, 28 mai-9 juillet 1931. Paris, Palais du Louvre; in-8, 187 pages, avec 24 planches. — Les 7.800 objets réunis dans cette exposition mémorable, que venait compléter celle des mss. byzantins à la Bibliothèque Nationale, sont classés, dans le présent catalogue, sous dix chefs : ivoires, os, camées, etc.; tissus et tapisseries; orfèvrerie, monnaies; émaux; sculptures; céramiques; verreries; mosaïques; manuscrits à peintures; relevés, copies, photographies. Cette dernière section est une des plus intéressantes; c'est là qu'on a vu de grands fac-similés des mosaïques de Constantinople, de Salonique, de Mistra, de Damas, des copies de peintures des églises de Serbie, d'Italie, etc., des photographies, en partie inédites, des monuments byzantins d'Arménie et de Géorgie. Pour cela, comme pour les neuf premières sections, il a fallu un concours véritablement admirable, d'ailleurs international, de bonnes volontés. Le catalogue devant rester maniable, les indications sont réduites le plus possible, par exemple : 576. *Buste d'homme en bois. Égypte. Museum für Voelkerkunde, Munich. H. 9*. Mais l'essentiel y est toujours et les sujets des planches ont été très bien choisis. On y verra, entre autres pièces capitales, le calice d'argent dit d'Antioche, le camée d'Honorius et Marie, celui de Nicéphore Botoniate. Suivant une déplorable habitude, il n'y a pas de renvois des planches au texte.

S. R.

**R. Doranlo**. *Les limites de la civitas des Lexovii*. Caen, 1931; in-8, p. 139-166 (sans indication de la publication dont c'est un tirage à part). — Les limites des Lexovii, au temps de César et jusqu'à la fin du haut Empire, ont varié jusqu'à la constitution tardive de l'évêché de Lisieux, et cela à partir du III<sup>e</sup> siècle; les diocèses voisins ont empiété sur le territoire de la cité lexovienne, qui, d'autre part, s'est agrandie vers le sud au XI<sup>e</sup> siècle. Une carte indique les limites des Lexovii au temps de César, avec celles des cités voisines de la Gaule armoricaine. Ces questions, fort obscures à cause de l'indigence des textes, sont traitées ici dans le plus grand détail. En l'état actuel de l'imprimerie, il vaut mieux renoncer aux citations grecques; celles qu'on lit (p. 140-41) sont bien défigurées.

S. R.

**E. Desforges** et **P.-F. Fournier**. *La nécropole de la Maison-Blanche (c<sup>n</sup><sup>e</sup> de Pardines)*. Clermont-Ferrand, G. Delauney, 1931; in-8, 19 pages, avec figures (extr. de la *Revue d'Auvergne*). — Nécropole bas-romaine à inhumation, avec quantité de vases dont un pourvu d'une inscription latine et cinq en terre rouge lustrée, mais sans reliefs. Comme la fabrication des vases sigillés a certainement cessé au III<sup>e</sup> siècle, il faut ou bien que les spécimens rouges

1. Quelques renvois sont oiseux, p. ex. Damascius, *passim*, ou la référence à Decharme à propos d'Aphrodite et des Charites. « Aristote *De Mundo* », plusieurs fois cité, n'est pas d'Aristote, mais d'un stoïcien du I<sup>er</sup> siècle; Apulée s'y est déjà trompé, à cause de la dédicace à un certain Alexandre.

aient été conservés dans quelques familles, ou qu'il s'agisse d'une imitation tardive et inférieure de la technique de Lezoux, de ce que Mowat appelait le *faux-samien*. La poterie du iv<sup>e</sup> siècle est encore bien mal connue. Les monnaies, peu nombreuses, sont de Dioclétien et Constantin (ou Constance). Quelques boucles offrent déjà des types barbares, de sorte que la nécropole a pu servir jusqu'au début du v<sup>e</sup> siècle. La description, amplement illustrée de croquis, doit être signalée — vu la rareté d'inventaires précis et détaillés — à ceux qui étudient la période de transition entre l'Empire et les royaumes barbares.

S. R.

**H. Gummerus.** *Die südgallische Terrasigillata Industrie nach den Graffiti aus La Graufesenque*. Leipzig, Harrasowitz, 1931; in-8, 21 pages. — En contradiction partielle avec Aug. Oxé (*Bonner Jahrb.*, 1925, p. 38-99), l'auteur soutient la thèse très plausible que les individus énumérés sur les deux plats à graffiti de La Graufesenque au nom de Martius ne sont pas des ouvriers de sa fabrique, mais des fabricants indépendants, dont les noms se retrouvent en partie sur les plats au nom de Castus. Le grand nombre des céramiques enregistrées et leur inégale répartition entre les différents fournisseurs s'explique beaucoup mieux si les fournisseurs étaient des fabricants, non des ouvriers. Comme à Arretium, les fabricants étaient des *socii*, des associés. Les ateliers de Condatomagus étaient syndiqués pour régler la production et l'écouler; on devait donc dresser régulièrement des statistiques indiquant le nombre des vases des divers types et leur répartition entre les ateliers. A cet effet, on utilisait des plats cassés; les documents qui nous sont parvenus ainsi étaient des brouillons. La production annuelle s'élevait au moins à 300.000 vases. Ainsi l'on trouve en Gaule, comme en Italie, une grande industrie qui fait penser aux *trusts* contemporains, dont les produits étaient disséminés par le commerce des *negotiatores cretarii*. Les fabricants étaient des Celtes peu romanisés qui employaient probablement de nombreux esclaves. Cette dissertation est très importante et devrait être traduite.

S. R.

**Germania Romana.** *Ein Bilderatlas*. Publication de la Comm. germano-romaine, 2<sup>e</sup> éd. en 10 livraisons. Buchner, Bamberg, 1930. — Cette deuxième édition, en plus petit format, d'un ouvrage qui a connu un succès rapide, sera très appréciée des travailleurs. Il y a 10 livraisons, 5 d'images et 5 de texte. Les gravures, d'après des photographies ou de bons dessins, sont soignées et claires; le texte, œuvre de spécialistes, donne tous les renseignements indispensables, y compris des références. Dans un ouvrage destiné surtout aux écoliers, on aurait pu se dispenser de livre V, planche V, n<sup>o</sup> 4, statuette d'ailleurs mal reproduite. Des légendes très sommaires, et pas seulement des numéros, auraient dû, je crois, être imprimées sous les figures. Ce sont là moins que des critiques. En somme, excellente publication.

S. R.

**T. J. Arne.** *Deux nouvelles découvertes de solidi à Gotland* (extr. des *Acta archaeologica*. Copenhague, 1931, avec fig.). — D'Honorius à Justinien,

une grande quantité de monnaies d'or romaines ou byzantines parvinrent en Scandinavie; la découverte récente de deux cachettes à Gotland en a singulièrement augmenté le nombre et rendu inexacts les statistiques même les plus récentes. Cet or était exporté vers le nord, soit en paiement d'objets vendus à l'Empire, soit comme butin, soit comme solde, soit comme tribut payé par des empereurs dont les sujets ne savaient plus se défendre. Mais pourquoi les enterrait-on à Gotland, Oeland et ailleurs? A cause de guerres locales, est-on tenté de répondre. Mais l'histoire ne sait rien de ces guerres et l'on a des exemples de trésors enfouis en temps de paix à l'époque historique. La terre semble avoir joué, dans l'Europe du Nord, le rôle de nos fameux *bas de laine* et *paillasons*, qui se sont remplis surtout en temps de paix.

S. R.

**Eurasia septentrionalis antiqua.** Tome VI. En dépôt à Paris chez Geuthner. In-4, 223 pages, avec nombreuses cartes et gravures. — Le sixième volume de cette belle publication d'Helsingfors, en français, allemand et anglais, contient une série de remarquables mémoires, parmi lesquels nous citerons J. Manninen, *Les pièges à torsion dans l'Eurasie du Nord*; A. O. Väisänen, *La lyre ougrienne*; S. P. Tolstov, *Étapes de la civilisation térioukhane* (gouv. de Novgorod); A. Hämäläinen, *Culte votyaque*; A. M. Tallgren, *Biarmia; Premier âge du bronze dans le Caucase du Nord*; Fr. Hancar, *Plaques de ceinturon du Caucase*; A. A. Zakharov, *Archéologie du Daghestan*. Une bibliographie très détaillée et des comptes rendus critiques révèlent une activité touchant l'Eurasie dont l'Europe occidentale sait très peu de chose. M. Tallgren, le directeur de l'*Eurasia*, a donné, entre autres, une analyse intéressante du dernier et très coûteux ouvrage de J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst* (Augsbourg, 1930). Je traduis, avec un sentiment de soulagement, les lignes suivantes (p. 214) : « Comme tout ce que je connais de S., ce livre est très difficile à lire et à comprendre. La composition est inintelligible. Il est impossible, après avoir lu, de résumer. Je ne serais même pas capable d'utiliser cela comme livre de références. Sans cesse revient la phrase : « A ce sujet, plus bas. » Les abréviations (par exemple *Gazdebart* = *Gazette des Beaux-Arts*) font une impression bolchéviste. » C'est la première fois que je trouve ce terme de la langue politique employé pour caractériser un ouvrage scientifique; mais le bolchévisme littéraire, artistique et musical ne date, hélas, pas d'hier et il fleurit sur les ruines du bon sens.

S. R.

**Hjalmar Appelägren-Kivalo.** *Alt-altaische Kunstdenkmäler*. In-fol., 47 pages, avec 352 figures. Helsingfors, Société d'archéologie finnoise, 1931. — Dédié à la mémoire de Johan Reinhold Aspelin, le fondateur de l'étude de la préhistoire ougro-finnoise, ce bel album est essentiellement une publication illustrée des lettres écrites par Aspelin au cours de ses voyages d'exploration en Sibérie et en Mongolie (1887-1889). Les monuments reproduits en dessins soignés sont répartis en trois classes : 1° au nord de l'Altaï; 2° au sud de l'Altaï; 3° à l'ouest de l'Altaï. Suivent deux cartes, l'une du cercle de Minussinsk, l'autre du nord de la Mongolie. Un court mémoire du professeur

Levander concerne les figures d'animaux gravées sur les grandes dalles funéraires des steppes; quelques espèces sont difficiles à identifier, car ces dessins sont à la fois enfantins et conventionnels, sans aucune trace d'une étude intelligente de la nature. Les figures humaines, tant en gravure qu'en ronde bosse, sont affreuses et font penser aux images rupestres du Bohuslän suédois. Pourtant, il n'est pas impossible que cet art profondément dégénéré, où les animaux sont infiniment plus nombreux que les hommes, se rattache par quelque lien encore invisible à l'art animalier du quaternaire européen. Quelques images de cavaliers trahissent des affinités sassanides; d'autres révèlent une influence chinoise. L'arme la plus généralement employée est l'arc. Il aurait fallu donner une liste des figures avec brèves notices; le texte et les additions qui l'accompagnent n'en tiennent pas lieu.

S. R.

**J. Hackin.** *La sculpture indienne et tibétaine au Musée Guimet*. Paris, Leroux, 1931; in-4°, 24 pages et 51 planches. — Ce volume est dédié à la mémoire de Mlle Raymonde Linossier, attachée du Musée Guimet, qui, morte prématurément, avait collaboré au choix des planches et à la révision des épreuves. L'historique de la collection indienne et des premiers catalogues du Musée Guimet montre combien des donations et acquisitions opportunes en ont modifié le caractère, en obligeant de mettre au premier plan « une étude approfondie de l'iconographie religieuse de l'Inde contemporaine », avec une distinction rigoureuse de l'origine des objets. Il y avait lieu, en effet, de renoncer à « un classement purement iconographique plaçant sur un même plan et sans tenir aucun compte de l'évolution des ornements et des attributs, des divinités d'origine très différente ». Les planches, toutes fort bonnes, comprenant des sculptures de Hatta et du Gandhara comme de Java et du Tibet, sont assez longuement commentées pour être tout autre chose que des images; quand l'auteur ne comprend pas (pl. IV, VI), il le reconnaît loyalement. Les archéologues noteront avec intérêt, dans plusieurs sculptures, la persistance des influences iraniennes.

S. R.

**H. Pirenne, E. Perroy, A. Renaudet, M. Handelsman, L. Halphen.** *La fin du moyen âge* (dans l'*Histoire générale* de Halphen et Sagnac). Paris, Alcan, 1931; gr. in-8, 569 pages. — Comment l'Europe s'est-elle débarrassée de la féodalité? Comment la société médiévale, en pleine décadence, après les dévastations de la guerre de Cent Ans et la honte de la chute de Constantinople, s'est-elle ressaisie pour favoriser l'éclosion de conditions nouvelles, tant politiques et économiques que religieuses? Cinq collaborateurs compétents se sont chargés de répondre à ces questions difficiles dans un gros volume plein de suc qui est divisé en deux livres: 1° *La désagrégation du monde médiéval* (1285-1380); 2° *La débâcle* (1380-1453). Un second volume, complément de celui-là et donnant l'index commun, s'appellera *L'annonce des temps nouveaux*. Il est impossible d'entrer ici dans les détails; notons seulement, à l'usage spécial de nos lecteurs, les pages intéressantes consacrées aux arts du moyen âge (p. 289 sq.), puis à la préparation de la Renaissance dans tous les domaines, par l'influence, qui n'attendit pas le xv<sup>e</sup> siècle, de modèles



antiques (p. 539 sq.). L'auteur de ces pages substantielles est si bien informé qu'il a su être bref; sa large synthèse doit être lue et méditée<sup>1</sup>.

S. R.

**Mélanges Hulin de Loo.** Gr. in-8, 345 pages avec 47 planches. Paris et Bruxelles, Van Oest, 1931. — Une plaie de cette plaie que sont les volumes de *Mélanges* est l'indolence, pour ne pas dire pis, de certains collaborateurs. L'appel pour le présent volume est daté du 25 juin 1929; il devait paraître au début de 1930; on le distribue en juin 1931. J'ai bien envie de nommer les coupables, qui envoient des illustrations sans texte, des textes sans illustrations, ou n'envoient rien. A quoi bon offrir à un savant des documents inédits qui risquent ainsi, au jour de la publication, de ne plus l'être? Il y a comme toujours, dans l'inexactitude, un certain manque de moralité.

Cela dit, il faut ajouter que ces *Mélanges* sont d'un très grand intérêt pour les historiens de l'art flamand primitif, tous plus ou moins les obligés de M. Hulin de Loo. Voici quelques titres : Agapito y Revilla, *El arte flamenco en Valladolid*; Angulo Iniguez, *Estelo Eyckiano de la Catedral de Sevilla*; C. Aru, *Trittico di Clemente VII a Cagliari*; Bautier, *La descente du S. Esprit de la coll. L. Meeus*; O. Benesch, *Spätwerk von H. Bosch*; A. Burroughs, *J. van Eyck's portrait of his wife*; B. Burroughs, *Portr. inéd. de van der Goes*; Conway, *Wilton Diptych*; Demonts, *le Maître de l'Annonc. d'Aix et Colantonio*; Dimier, *Tableau méconnu de G. Key*, etc. Il y a en tout 50 mémoires, presque tous instructifs<sup>2</sup>. Iconophiles et bibliothécaires, hâtez-vous!

S. R.

**Édouard Michel.** *Bruegel*. Paris, Grès, 1931; in-4°, 132 pages, avec 108 planches. — Rubens, à sa mort, possédait 12 tableaux du vieux Bruegel. Quel plus bel hommage au talent de celui qu'on appelait le second Jérôme Bosch? Mariette, qui connaissait ses dessins, fut le seul jadis à y distinguer des influences italiennes; il rapprochait les paysages de Bruegel de ceux de Titien. Notre temps a cessé de considérer Bruegel comme un simple peintre de drôleries et le place, à côté des plus grands, comme « peintre de grands sérieux et de profonde sensibilité ». Mais est-ce un pur Flamand, un paysan de génie, ou doit-il quelque chose à l'art italien, comme l'a pensé Max Dvorak

1. P. 555, si l'Adoration de l'Agneau avait été commandée par Guillaume de Hollande, c'est lui qui paraîtrait sur le cheval blanc, au premier rang des chevaliers du Christ; or, ce n'est pas ce prince, mais, comme j'en reste convaincu, le duc Jean de Berry. — P. 556, l'identification, même dubitative, du maître de Flémalle avec Jacques Daret, est aujourd'hui une impossibilité. — P. 559, l'influence des miniaturistes français sur Fra Angelico paraît certaine entre 1414 et 1418. — Il est intéressant de comparer ce volume, qui couvre à peu près les mêmes siècles, avec l'*Essai sur les Mœurs*. L'histoire a certainement gagné en précision, mais qu'elle est devenue froide! L'appréciation des vertus et des vices en est bannie; on s'incline devant le fait, fût-ce le succès de coquins. C'est seulement à propos du procès de Jeanne (p. 443-44) que le récit s'anime, mais au prix de l'exactitude. La « pointe d'ironie gouailleuse » de Jeanne est une légende fondée sur des textes mal lus. Il n'est pas vrai non plus que son procès ait été « un scandale d'illégalités »; le brigandage n'apparaît qu'à la fin, sous l'influence d'Anglais et d'anglophiles impatientes.

2. J'ai de fortes réserves à faire sur quelques articles, mais ce n'est pas ici le lieu. L'impression est souvent incorrecte.

(1923)? Telle est également l'opinion autorisée de M. Édouard Michel, qui l'appuie de la comparaison des dessins de Bruegel avec ceux de Titien et de Campagnola. L'affinité n'est guère douteuse : Bruegel a vu et imité des œuvres vénitiennes. En reste-t-il moins foncièrement Flamand? C'est affaire d'impression. — Il y a beaucoup de faux Bruegel, d'imitations et de copies; après Hulin et Bastelaer, M. Michel a essayé d'établir le catalogue de son œuvre authentique, appuyé d'excellentes reproductions. Notons que le fameux tableau de la *Chute d'Icare* (Bruxelles) n'est pas de ceux que M. Michel veuille garantir (p. 72). Le catalogue raisonné des dessins est particulièrement digne d'attention.

S. R.

**Élie Lambert.** *L'Art gothique en Espagne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.* Paris, Laurens, 1931; in-4, 314 pages, avec 48 planches et 125 figures. — Depuis le début du VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XI<sup>e</sup>, l'art musulman domine en Espagne. Au XIII<sup>e</sup>, les Musulmans subissent des défaites qui préparent leur ruine politique dans la péninsule; mais l'art hispano-mauresque reste florissant et gagne même du terrain. En Catalogne et dans les Asturies, cependant, l'art dit *mozarabe* marqua une première fusion artistique des influences de l'Islam et de l'Occident chrétien. Au XI<sup>e</sup> siècle, Sanche le Grand de Navarre y introduisit les moines de Cluny et, avec eux, l'art roman de France. Les rois de Castille et de Léon furent également dévoués aux Clunisiens. L'Espagne se trouva « inondée » de Français, attirés en partie par le pèlerinage de Compostelle. Ainsi l'étude de l'art roman en Espagne est inséparable de celle du sud-ouest de la France; en 1100, le Midi de la France et le Nord de l'Espagne forment un seul domaine artistique que régissent de haut les Clunisiens. Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, malgré les fondations cisterciennes (depuis 1137), l'influence clunisienne diminue et l'art roman s'hispanise. Quand, au XIII<sup>e</sup> siècle, « les premiers éléments de l'architecture gothique sont importés à leur tour (vers 1220), ils se heurtent aux mêmes traditions et se combinent aussi avec elles, quand ce n'est pas avec d'autres éléments d'origine mauresque » (p. 17). L'art musulman dit *mudejar* survécut, en effet, sous toutes ses formes, aux premières victoires et conquêtes des chrétiens<sup>1</sup>. L'inspiration de la France, qui construit alors en pierres, non en briques, ne s'en répandit pas moins au XIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux riches prélats et aux moines cisterciens de l'entourage des princes<sup>2</sup>; ceux-ci firent appel, pour cela, à des artistes formés dans des régions différentes de la France, en sorte que la cathédrale de Burgos suit un plan inspiré par celui de Pontigny et de Coutances, tandis que l'élévation intérieure dérive de Bourges, ou encore que la cathédrale de Bayonne dérive de Soissons par le plan, de Notre-Dame de Reims par l'élévation. On constate d'abord l'influence des monuments aquitains et bourguignons, puis celle des grandes cathédrales de la France

1. P. 201 : « Dans la sévère clôture des religieuses cisterciennes de Las Huelgas, ce n'est pas la moindre surprise de voir les plus typiques créations de l'Islam andalou voisiner avec les plus pures formes gothiques de l'architecture franco-bourguignonne. »

2. P. 45 : « Dans une grande partie de l'Espagne, comme dans le reste de l'Europe, le développement prodigieusement rapide de l'ordre de St. Bernard a été une des causes les plus efficaces de la propagation de l'architecture nouvelle et de la voûte d'ogives, son élément essentiel. »

du Nord. Ces questions difficiles et bien d'autres ont été élucidées par le travail aussi personnel qu'érudit du savant auteur, dédié à son maître M. Émile Male et digne de ce patronage.

S. R.

**J. de Figueiredo et Adr. de Souza Lopes** (pour la partie moderne). *L'Art portugais de l'époque des grandes découvertes au XX<sup>e</sup> siècle*. [Peut être acquis au Musée de Lisbonne]. Paris, 1931; in-4<sup>o</sup>, 74 pages et 22 planches. — Le succès extraordinaire, mais bien mérité, de l'Exposition d'art portugais à Paris pendant l'été de 1931, nous a valu ce beau livre qui en conservera le souvenir; il est, pour la partie ancienne, l'œuvre de M. de Figueiredo, conservateur du Musée de Lisbonne, qui a aussi, avec des concours précieux, organisé l'Exposition du Jeu de Paume. « Nous avons pensé devoir apporter ici, avec les panneaux de Nuno Gonçalves — notre trésor artistique le plus précieux — l'ostensoir de Gil Vicente, l'Atlas de Vaz Dourado, les lettres de Vasco de Gama et des autres grands capitaines de l'Inde, et parmi eux d'un des plus grands, Alphonse d'Albuquerque. » Passer en revue ces chefs-d'œuvre, que sont venus rejoindre, un mois après l'ouverture, les admirables tapisseries de 1480, représentant la prise d'Arzila et l'occupation de Tanger (appartenant à la paroisse espagnole de Pastrana <sup>1</sup>) serait transcrire une partie du catalogue; je me contente de signaler d'importantes conclusions nouvelles relatives à certains manuscrits à miniatures (p. 14, 61) <sup>2</sup>. Deux magnifiques bréviaires de provenance portugaise appartiennent au Musée Mayer van der Bergh d'Anvers et à la collection Pierpont-Morgan. Ce dernier, à cause du costume de la reine Léonor, veuve de Jean II, ne peut être postérieur à 1503; le premier ne pouvant être plus ancien, l'un et l'autre, du plus beau style flamand éclectique, ne sauraient être de Simon Bening, mais de son père Alexandre, qui prend, dès lors, une place considérable dans l'école que Durrieu nomma ganto-brugéoise. L'orientalisme qui s'y révèle est une conséquence des grandes découvertes portugaises et de leur influence sur le goût de la Cour pour laquelle ces livres furent illustrés <sup>3</sup>.

S. R.

**Denise Jalabert.** *L'art normand au moyen âge*. Paris, La Renaissance du Livre, 1931; in-8, 202 pages, avec 16 planches. — « Pendant les cinq siècles du moyen âge, écrit la savante autrice, des forteresses, des monastères, des maisons, des châteaux, des hôtels, des palais s'élevèrent nombreux et remarquables sur le sol normand, et l'architecture militaire, monastique et civile se montra à la hauteur de l'architecture religieuse. » C'est à cette dernière, naturellement, qu'appartient la palme et que la meilleure partie de ce joli livre est consacrée. Grands ravageurs et démolisseurs tant qu'ils furent pirates et païens, les Normands, une fois sédentaires et convertis, devinrent de grands bâtisseurs dès le x<sup>e</sup> siècle. Il reste bien peu de chose de cette

1 Probablement d'après des cartons de Nuno Gonçalves.

2. Les plus beaux qu'on ait exposés sont cinq énormes volumes d'une collection qui en compte 60 (aux Archives Nationales du Portugal) intitulée *Leitura nova*. C'est une série de copies sur parchemin des documents les plus anciens des Archives, exécutées par ordre de Manuel I<sup>er</sup>.

3. La troisième édition de ce livre, publiée en août 1931, est augmentée; voir la p. 71.

époque, mais du temps de Guillaume le Conquérant (1035-1087) l'école romane normande était formée. Trois vieilles églises, encore debout à Caen, en donnent une idée précise et avantageuse. Il est permis d'affirmer que les architectes de l'Ile-de-France se sont inspirés des belles façades normandes et que les architectes appelés en Angleterre lors de la conquête construisirent les plus belles églises de ce pays, comme d'autres créèrent, en Sicile, par un heureux mélange avec les styles byzantin et musulman, l'admirable école siculo-normande. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, le style dit gothique, né dans l'Ile de France, pénétra en Normandie avec la sculpture, jusque-là dans l'enfance, et y remplaça le roman; mais depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Renaissance, l'art de bâtir conserva, en Normandie, des qualités propres et resta, dans une large mesure, original<sup>1</sup>.

S. R.

**Georges Chenesseau.** *L'abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire*. Paris, Van Oest, 1931; in-4, xi-243 pages, avec 89 planches. — Le monastère de Fleury, dit plus tard de Saint-Benoît-sur-Loire, était la plus ancienne fondation bénédictine de France; il possédait une église renommée, avec les reliques du saint fondateur, le tombeau de Philippe I<sup>er</sup> et une riche bibliothèque. Celle-ci est en partie conservée à Orléans, avec la grande *Historia Cænobii Floriacensis* de Dom Chazal, encore inédite, mais où tous les historiens de Fleury ont puisé. Maurice Prou avait entrepris, avec Alex. Vidier, un recueil des chartes de l'abbaye, resté inachevé. M. Chenesseau a tiré parti de ces sources et de bien d'autres, récemment utilisées dans le *Dictionnaire de Liturgie* par Dom Leclercq (article *Fleury-sur-Loire*). Mais, à la différence de ses devanciers, il a insisté sur l'architecture et les restes de sculptures (chapiteaux romans, etc.) qui ont échappé aux ravages des protestants et de la Révolution. L'église, restaurée au XIX<sup>e</sup> siècle, est un édifice original (1108-1218), — « porche ouvert de trois côtés et partagé en trois nefs », dit Anthyme S. Paul — qui fut restauré une première fois par la Congrégation de Saint-Maur au XVII<sup>e</sup> siècle, une seconde fois en 1732; les bâtiments conventuels ont presque entièrement disparu (plan dans le *Monasticum gallicanum*, pl. LXI). Le tout fut séquestré en 1790, vendu en 1796; mais l'ancienne église abbatiale fut exceptée de la vente, sur la protestation des habitants de Saint-Benoît. Ce qui est singulier, c'est que la date de la construction de l'église était complètement ignorée quand on se décida, vers 1838, à y exécuter les premières réparations : les uns la qualifiaient de *celtique*, les autres de *carolingienne* (p. 145). La monographie de M. G. Chenesseau est de tous points excellente.

S. R.

**Louis Réau.** *Histoire de l'expansion de l'art français. Pays scandinaves, Angleterre, Amérique du Nord*. Paris, Laurens, 1931; gr. in-8, 307 pages avec 40 planches. — Ce nouveau volume, témoignage d'une érudition aussi précise qu'étendue, fait suite à deux autres publiés par la même librairie sur l'expansion de l'art français : 1<sup>o</sup> dans le monde slave et l'Orient; 2<sup>o</sup> en Belgique, Hollande, Suisse, Allemagne, Autriche, Bohême et Hongrie. Beaucoup de

1. Mlle Jalabert écrit très bien; elle dessine aussi, mais les croquis du texte, signés de ses initiales, sont trop surchargés de hachures. L'illustration photographique n'est pas seulement bonne, mais bien choisie.



questions traitées dans celui-ci sont en dehors de notre domaine; mais l'auteur s'est gardé d'oublier ce qu'il appelle avec raison « le chef-d'œuvre de la peinture française du xiv<sup>e</sup> siècle », le merveilleux diptyque Wilton acquis en 1929 pour la National Gallery. A l'encontre de ceux qui l'ont revendiqué pour une école anglaise, italienne, flamande, bohémienne, polonaise, il adopte l'opinion qui l'attribue à l'école française, en particulier à celle de notre grand André Beauneveu qui, au dire de Froissart, avait travaillé pour l'Angleterre. A cette époque et même plus tôt, l'orfèvrerie émaillée de Limoges et les tapisseries françaises n'étaient pas moins appréciées de l'autre côté de la Manche. Nous savons aussi que Girard d'Orléans, un des premiers peintres français dont on connaisse le nom, avait suivi son maître Jean le Bon en Angleterre, après la bataille de Poitiers (1359). *Quae regio in terris nostri non plena laboris ?*

S. R.

**G. Cohen.** *Le Théâtre en France au moyen âge. II. Le théâtre profane.* Paris, Rieder, 1931; in-8, 112 pages, avec 60 planches. — L'illustration de ce joli livre, en bonne partie inédite, est très importante pour l'histoire de l'art. On y trouve, entre autres, les miniatures du *Jeu de Robin et Marion* à la Méjanès (fin du xiii<sup>e</sup> siècle), celles du *Mystère de Grisélidis* à la Bibl. Nat., celles de la *Destruction de Troie la Grant* à la Méjanès et de plusieurs moralités et soties à la même bibliothèque, à l'Arsenal, etc. (miniatures et xylographies). Le texte, d'une lecture agréable, est ce qu'on pouvait attendre d'un tel connaisseur de notre littérature médiévale, qui est, par surcroît, comme il l'a souvent prouvé, un bon écrivain.

S. R.

**Marguerite Jouve.** *Vie hérétique de Bernard Délicieux.* Paris, Rieder, 1931; in-12, 212 pages (Coll. *Christianisme*). — Nous avons à ce sujet, qui intéresse l'histoire du Languedoc, d'excellentes pages de B. Haubréau (1868) et de l'Américain Ch. H. Lea. La biographie romancée dont on a lu le titre est confuse, verbeuse, sans références ni bibliographie. L'Inquisition y est présentée comme « une réussite parfaite » qui a laissé après elle en Languedoc « un pays bien propre, bien ratissé, émondé et sarclé, avec seulement un peu de fumée et une petite odeur de roussi ». Cela est ridicule. Ce volume, je regrette de le dire, dépare la série honorable dont il fait partie.

S. R.

**Alex. Haggerty Krappe.** *Les dieux jumeaux dans la religion germanique* (extr. des *Acta philologica scandinavica*). Copenhague, 1930; in-8, 25 pages. — Il s'agit du fameux passage de la *Germania* (chap. xliiii) relatif au prêtre déguisé en femme et au culte des Dioscures dits *Alci*. Le déguisement s'expliquerait en raison des fonctions fertilisatrices des deux dieux (?). Quant à leur assimilation aux Dioscures, elle résulterait de leur nature chevaline; nous connaissons un autre couple dioscurique des Germains, Hengist et Horsa. Ces deux chefs mythiques avaient reçu leurs noms d'après un ancien couple de Dioscures saxons adorés sous forme de chevaux. Rien de tout cela n'est bien nouveau, mais l'auteur, très informé, est entré dans des développements instructifs.

S. R.

**Lucien Lévy-Bruhl.** *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive.* Paris, Alcan, 1931; in-8, xi-526 pages. — Quand j'aurai dit que le nom de Frazer ne paraît qu'une fois à l'index de ce livre, j'aurai suffisamment caractérisé — sans la blâmer ni la louer — la méthode de l'auteur. Il ne s'appuie que sur des témoignages de première main, quelquefois inédits; il les interprète à la lumière de sa théorie propre sur la mentalité des primitifs qui, comme il l'a longuement exposé ailleurs, est toute différente de la nôtre<sup>1</sup>. C'est ce qui rend inutile de rechercher, à son avis, si les primitifs ont une religion, s'ils possèdent l'idée d'un Dieu suprême, etc. Traiter ces questions, dit-il, serait « abandonner la conception de la mentalité primitive que je crois conforme aux faits. Les termes employés dans l'énoncé de ces problèmes n'ont rien qui leur corresponde, même de loin, dans l'esprit des primitifs ». Après une introduction sur la « catégorie affective » du surnaturel, l'auteur s'occupe des charmes, talismans, présages, puis des « dispositions » des êtres et des objets, des rites propitiatoires, des cérémonies, du culte des morts, de la sorcellerie, des « transgressions » (telles que l'inceste), des souillures et purifications, des vertus mystiques et redoutables du sang, de la confession (chez les Eskimos), de la méthode consistant à annuler l'effet d'un acte en le « renversant ». Ceux qui étudient les religions et superstitions antiques pourront tirer parti des faits réunis et classés ici, mais le savant et sévère auteur ne se soucie pas beaucoup de les y aider.

S. R.

**P. Saintyves.** *En marge de la Légende Dorée.* Paris, Nourry, 1930; gr. in-8, 596 pages, avec gravures. — Après une dissertation très érudite sur les songes et leur interprétation (chap. I), l'auteur s'occupe (chap. II) des thèmes hagiographiques qui sont issus des songes ou qui leur doivent leur vitalité (ce sont les expressions mêmes de M. Saintyves). Les exemples accumulés, tirés de toutes les littératures, sont d'un grand intérêt et classés intelligemment suivant leurs « thèmes ». Le chapitre III concerne les « songes ambulatoires », voyages en pays inconnus si fréquents dans la littérature hagiographique. Les voyages dans l'autre monde, chez les mystiques et les hagiographes, complètent le précédent (IV). La deuxième partie, intitulée « De quelques miracles », traite d'abord des résurrections d'enfants mort-nés, naturellement sans baptême, dues surtout à la Sainte Vierge (V), puis du miracle du pendu qui ne meurt pas de la pendoison (VI), des saints céphalophores (VII), de l'incorruptibilité des cadavres comme signe de sainteté (VIII). Dans la troisième partie, intitulée « Survivances », signalons le miracle de l'apparition des eaux (IX), les *sorts* des saints et leurs modèles païens (X), la légende et le culte de saint Guinefort (XI), la conquête des reliques (XII). Il y a des appendices et des index très détaillés. On ne peut que rendre hommage à l'immense savoir de l'auteur, qui parle avec une égale exactitude des légendes grecques et de celles d'hier. Non seulement il a lu tout ce qu'on peut lire, mais il a su mettre en œuvre ses notes avec une méthode rigoureuse et en présenter la trame avec autant de sûreté que d'élégance. Ce recueil — car les différents chapitres ont paru ailleurs —

1. Sir J. Frazer a combattu cette thèse (*Garnered Shelves*, p. 413 sq.).

occupera désormais une des premières places dans la littérature hagiographique et le folklore.

S. R.

**Michel Jouval.** *Les chansons mythologiques lettonnes*. Paris, Picart, 1930; gr. in-8, 239 pages. — Les lecteurs de la défunte *Revue des traditions populaires* n'ont pas tous oublié les intéressants articles de Wissendorf sur les légendes mythologiques latviennes (t. II-VIII). En voici le complément, avec toutes pièces à l'appui, c'est-à-dire avec un choix de *dainas* lettonnes, texte et traduction, qui, malgré les influences chrétiennes qu'elles ont subies, révèlent encore un fonds mythologique très original. Saule (le soleil), Menesis (la lune), Auseklis (l'étoile du matin), Perkons (le tonnerre), les Mères (forces actives de la nature), Laima (la déesse du Destin), etc., figurent, avec la divinité suprême conçue anthropomorphiquement, dans ces chansons naïves où la mythologie et le folklore ont beaucoup à prendre et aussi à expliquer.

S. R.

**Elisabeth Goldsmith.** *Ancient pagan symbols*. New-York, Putnam, 1929; in-12, 220 pages, avec 48 illustrations. — L'autrice cite Goblet d'Alviella et elle a raison, car son livre, bien qu'un peu vieilli, est encore à peu près le seul sage parmi tant d'autres. Mais elle ne l'a pas assez suivi. Ce n'est pas là qu'elle aurait trouvé cette extravagance (p. 97) : « On dit que les Druides donnèrent à leurs arbres la forme du *svastika* ou du *fylfot* », ou encore (p. 112) : « L'oie primordiale qui pondit l'œuf d'or du monde a traversé les siècles comme un objet de culte affectueux », ou encore (p. 124) : « Le cheval est aussi représenté comme monté par le diable et, sous cet aspect, il devient un animal phallique », ou encore (p. 145) : « Le triangle fut employé d'abord, semble-t-il, par l'homme primitif comme un symbole de race signifiant la famille : père, mère, enfant. » Je n'en finirais pas si je voulais donner d'autres exemples de ces intempérances symboliques, où naturellement *lingam* et *yonis* sont au premier plan. Je ne dis pas qu'il n'y ait ni symbolisme ni phallisme dans la pensée et dans l'art de l'antiquité, il y en a même beaucoup; mais je dis qu'on perd son temps à prétendre en dresser l'inventaire sans de longues, patientes et prudentes études.

S. R.

**E. Jeanselme.** *Histoire de la syphilis*. Paris, Doin, 1931; gr. in-8, 452 pages avec planches et gravures. — Les deux premiers chapitres de ce savant volume intéresseront les antiquaires. L'auteur, en effet, y examine en détail les témoignages tant ostéologiques que littéraires par lesquels on a voulu localiser en Europe, dès l'époque néolithique, le fléau qui doit son nom le plus usuel au berger Syphilus de Fracastor, victime de la haine d'Apollon. Les ossements où l'on a cru reconnaître des lésions spécifiques sont ceux d'arthritiques; il est à espérer que la controverse à ce sujet ne renaîtra pas de ses cendres. Quant aux textes allégués, ils se rapportent toujours à d'autres affections et cela est vrai aussi des textes byzantins, arabes, indous, etc., qui sont discutés en grand nombre. Le seul fait que l'apparition du mal, à l'extrême fin du *xv<sup>e</sup>* siècle, frappa l'humanité de stupeur et de terreur, suffirait à en attester la nouveauté. L'auteur est *américaniste*, c'est-à-dire

qu'il allègue de nouvelles preuves de la thèse généralement reçue. Ce sont les compagnons de Christophe Colomb qui prirent la maladie à Hispaniola (Haïti) et la répandirent d'abord en Espagne, puis en Italie. Le retour de Colomb, après son second voyage, eut lieu le 10 mars 1496. *Morbus gallicus ad nos ex Occidente irrepsit*, écrit le médecin Alex. Benedictus en 1497. Ferdinand Colomb, fils de l'amiral, signala le premier la fréquence du mal, parmi les naturels d'Hispaniola. Entre 1510 et 1521, un médecin écrivait un chapitre sur l'origine de cette maladie de l'île espagnole. Le volume du docteur Jeanselme est un modèle d'érudition et de lucidité.

S. R.

**Sir James George Frazer.** *Garnered Sheaves. Essays, addresses and reviews.* Londres, Macmillan, 1931; in-8, xi-538 pages. Prix : 21 shillings (126 francs). — Même quand ils ont déjà paru quelque part, ces témoignages réunis de l'immense savoir de l'auteur et de sa plume invariablement élégante ont la saveur de la nouveauté. Il me serait impossible de nommer un volume de *Mélanges* qui atteste une science plus étendue et plus sûre, dont la lecture éveille plus d'idées et porte davantage à la réflexion. Hélas! il y a trop d'essais intéressants sous une couverture pour que j'en isole un ou deux avec l'espoir d'en extraire la substance. Ce serait mal servir nos lecteurs, alors que je suis sûr de leur être utile en traduisant les titres : 1. Coutumes funéraires illustrant les doctrines primitives sur l'âme. — 2. Prytanée, temple de Vesta, feux perpétuels, huttes italiennes. — 3. Tabous (*Enc. Brit.*). — 4. Langage des animaux. — 5. Superstitions populaires dans l'antiquité. — 6. Arès dans le chaudron, *Boulutos*, mensuration par des peaux, lit du *flamen dialis*, éternuement, hirondelles, jeunesse d'Achille, buste de Némé, coutumes de la moisson, Pâque en Grèce (le tout formant un pot pourri de notices, apportant toutes une idée). — 7. Origine du genre grammatical. — 8. Quelques cérémonies des Australiens du centre. — 9. La malédiction prononcée contre Venizélos. — 10. L'immolation des rois Khazars. — 11. But et méthode de l'anthropologie mentale. — 12. Sir Baldw. Spencer. — 13. William Wyse. Suivent 7 discours (*addresses*), en anglais et en français (notamment sur Renan), 25 comptes rendus (en partie développés), des notes bibliographiques et autres, enfin — comme toujours — un index très complet. *Felix viridisque senectus!*

S. R.

**José Teixeira Rego.** *Estudos e controversias.* Porto, Faculdade de Letras, 1931; in-8, 134 pages, avec gravures. — Le savant professeur de l'Université de Porto a réuni dans ce volume sept mémoires dont deux se rapportent à une question très discutée de nos jours, celle de l'origine de nos alphabets. Comme tous les archéologues de son pays, semble-t-il, M. Teixeira Rego n'a pas mis en doute les découvertes d'Alvao, pas plus que celles de Glozel, qui en sont inséparables<sup>1</sup>. Dans le premier article que nous visons, il a comparé les écritures d'Alvao et de Glozel non seulement entre elles, mais avec les écritures protoélamites, ibériques et même magdaléniennes (tableaux aux p. 102

1. La science portugaise, comme la science roumaine, s'est honorée dans cette affaire; plusieurs savants, à la différence de ceux de Paris, se sont dérangés pour aller voir.



et 104). Les signes magdaléniens (bien peu nombreux encore)<sup>1</sup> en seraient l'origine commune. Le second article que nous recommandons à nos lecteurs concerne le signe de l'échelle (p. 106), d'abord alphabétique, tant magdalénien que glozélien, puis conservé, par survivance, comme symbole magique, ce que l'auteur ne dit pas (voir l'article *Magia* du *Dict. antiq.* par H. Hubert).

S. R.

**Argus de la Presse.** *Nomenclature des Journaux et Revues de langue française.* Paris, L'Argus, 1930-31; in-8, 1.102 pages. — A l'article qui concerne notre Revue (p. 290), on lit : « Trimestr. (1866). » Non, nous sommes plus vieux que cela; notre premier numéro a paru en 1844 et il n'y a jamais eu d'interruption. Seule l'*Archaeologia* anglaise, qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle, est notre aînée dans le domaine archéologique.

S. R.

**Olga Dobiache-Rojdesvensky.** *Les poésies des Goliards.* Préface de F. Lot. Paris, Rieder, 1931; in-8, 271 pages (Coll. *Textes du Christianisme*). — La poésie lyrique profane des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles s'appelle *goliardique*, du mot *Goliard* qui signifie « vagabonds ». Un certain *Golias* était considéré, aux siècles susdits, comme l'évêque ou pontife d'une grande famille de clercs errants. Son nom pourrait être une déformation de celui du géant philistin *Goliath*, qu'on trouve déjà dans saint Augustin avec le sens d'ennemi de Dieu; saint Bernard, polémiquant contre Abélard, le traite de *Goliath* (G. Paris). D'autres estiment que *goliart* signifie *goinfre* ou *fort en gueule*, du latin *gula*. Quoi qu'on en ait dit, il n'y a jamais eu d'« ordre des goliards »; ces gens formaient seulement des bandes de clercs pauvres, sans domicile fixe, qui gagnaient leur vie tant bien que mal comme mendiants, chanteurs, bouffons, ou faiseurs de tours (p. 201). Nombre de manuscrits conservent leurs petits poèmes en vers rimés et rythmiques, tantôt rudes, tantôt mélancoliques, parfois impies, le plus souvent érotiques, qui nous instruisent de l'état des mœurs et des idées. La question de la littérature goliardique, autrefois traitée par Ch.-V. Langlois, plus souvent étudiée en Allemagne, a été reprise en détail, avec recours aux manuscrits, par une élève russe de notre regretté médiéviste. Trois grandes divisions : 1° L'œuvre et les auteurs (pour la plupart anonymes); les manuscrits; 2° Le pape et le clergé dans les *goliardica*; 3° l'école, la vie, l'amour dans le goliardisme. En somme, littérature de mauvais sujets et de gueux, mais qui conduit à Villon et, par Villon, à Verlaine.

S. R.

**Marc Rosenberg.** *Von Paris von Troja bis zum König von Mercia. Die Geschichte einer Schönheitskonkurrenz.* Darmstadt, Wittich, 1930; in-8, 103 pages, avec 21 figures. — Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié le petit article de feu Rose berg sur la légende du roi de Mercie (*Rev. arch.*, 1928, I, p. 105). Peu de temps avant sa mort, il avait repris le même sujet en tirant de là une histoire abrégée, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, de la « concurrence pour le prix de beauté », laissée inachevée, mais avec un

1. Ceux qui ont été trouvés récemment dans le nord de l'Espagne, sur une très belle gravure, ont été qualifiés dans la revue *Ipek* de marques de chasse !

choix d'excellentes images — la première d'une amphore de Vulci, la dernière d'un tableau du peintre anglais Watts. Cette causerie érudite a été luxueusement publiée après sa mort, mais non mise dans le commerce, par son exécuteur testamentaire. Je note (fig. 4) un petit groupe inédit en or de trois déesses drapées, attribué au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle après notre ère, qui était dans le commerce à Berlin (probablement des matrones celto-germaniques), et aussi un Mercure ailé (fig. 5) d'un manuscrit de 1023 au Mont Cassin (*vielleicht absichtlich geschlechtlos*, p. 19). Ne fût-ce qu'à cause de l'abondante illustration, on peut regretter que ce petit livre naisse à l'état de rareté bibliographique.

S. R.

**Émile Bruyère.** *Les Écluses historiques, ou la résurrection du passé.* Paris, Figuière, 1930; in-12, 185 pages. — « Canalisons le fleuve du temps, coupons-le en époques successives. » Au lieu d'immenses musées et bibliothèques, ayons un musée-bibliothèque — campement de figurants pour chaque tranche du passé. Ce seront les *Écluses de l'histoire*, peuplées d'hommes vêtus à la mode du temps et en parlant le langage, fabriquant des objets de style et les vendant au public. L'architecture même de l'Écluse en résumera les constructions. J'abrège, car le projet entre dans tous les détails <sup>1</sup>. Des films-écluses feraient l'affaire à meilleur compte, surtout des films parlants; mais quelle prononciation adopter? Cette utopie archéologique se lit sans ennui. Fait-elle sourire? Cela dépend de l'humeur de qui la lira <sup>2</sup>.

S. R.

**Thomas Fitzhugh.** *Pyrrhichia Indoeuropaeorum anima vocis.* Anderson, Charlottesville (Virginia), 1930; in-8, 207 pages. Prix : 5 dollars (125 francs) — « *Mas strepitus fidis Latinae* (Perse), c'est la voix triomphale commune aux Indo-Européens, le *Triumphus* et *Thriambos* de l'Hellade et de l'Hespérie, des Grecs comme des Italiens. Cette voix de l'intonation (*stress*) et sa philologie, la *philologie de l'accent d'intensité*, est la première manifestation et expression de l'esprit indo-européen. Dans cette philologie, l'accent d'intensité pyrrhique est véritablement reconnu comme la suprême voix dynamique du discours, l'*Omphè* qui renferme en elle tout rythme, mesure et prosodie, dont la vertu magique et mouvante en fit le premier *numen* philologique, la *chose sacrée* de notre rameau européen. » Je traduis cela de la page 185. L'auteur, qui a déjà publié en 1910 un mémoire peu intelligible sur le vers saturnien, n'a pas gagné en lucidité depuis vingt ans.

S. R.

---

#### ERRATUM

*Rev. arch.*, XXXII, 1930, II, p. 196, le chapitre sur les thermes romains n'est pas de M. E. Krüger, mais de M. D. Krencker seul.

Réd.

---

1. P. 127 : « A la tête de chaque Écluse serait un conservateur et un architecte, dont l'érudition serait spécialisée et qui veillerait à éliminer tout anachronisme. »

2. P. 131, les « grands scholiastes, de S. Bonaventure à Duns Scot. » Lire *scolastiques*. — P. 162, ne pas écrire *Dyonisios* ni *pantathle* ! Mais les fautes sont rares.



# TABLES

## DU TOME XXXIII DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
Sur les portraits anciens de Cratès, de Diogène et d'autres philosophes cyniques, par R. EISLER. (Pl. III.). . . . .	1
Inscriptions néolithiques de Roumanie, par O. TAFFALI. . . . .	14
Alphabet phénicien et caractères minoens, par M. DAYET. . . . .	29
Un camée antique à Tiflis, par AMIRANACHVILI (Pl. I, II.). . . . .	41
Pro M. Claudio Marcello, par L. HERRMANN. . . . .	47
Egitna et le monument de Biot, par A. DONNADIEU et P. COUISSIN. . . . .	69
Lugh Lavada, par A. HAGGERTY KRAPPE. . . . .	102
Une rouelle-amulette émaillée trouvée à Vichy, par A. MORLET. . . . .	107
Les trompettes de Jéricho et la grêle d'aérolithes de Gaboon, par F. DE MÉLY. . . . .	111
La chronologie des Pueblos par les couches annuelles des arbres, par A.-E. DOUGLAS. . . . .	117
<i>Sigonius vindicatus</i> ou la <i>Consolatio</i> de Cicéron, par S. REINACH. . . . .	121
<i>Bulletin de l'Académie des inscriptions</i> . . . . .	134
<i>Variétés</i> : Le II <sup>e</sup> Congrès d'Art persan. — Le Musée arabe du Caire. — La ville romaine découverte à Chella. — Le château de Tarascon. — La peinture avignonnaise au xv <sup>e</sup> siècle. . . . .	142
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : G. Migeon. — G. Macon. — P. Gruyer. — J. Bricout. — Ch. Buttin. — Cl. Anet. — R. H. Charles. — A. P. Maudslay. — Sir Richard Temple. — A. A. Macdonell. — Lord Melchett. — Th. Noeldeke. — H. Zimmern. — W. Spiegelberg. — Aug. Heisenberg. — Pio Rajna. — Fed. Halbherr. — Orazio Marucchi. — Giov. Semeria. — Hommage à Studniczka. — A propos de l'épigraphie du moyen âge. — Le triptyque de la Madeleine d'Aix. — Monuments de Catalogne. — L'archéologie en Chine. — Vente des chefs-d'œuvre de l'Ermitage. — Souvenirs de Froehner. — Pour le dossier de l'Atlantide. — La question des Lignes. — Nouvelles fouilles à Ur. — Fouilles de Kish (1930). — Un nouveau Goudéa. — Une tombe intacte près du Sphinx. — Le dieu Crocodile. — Nécropoles et Pyramides. — Fouilles de Samarie. — Les Synagogues galiléennes. — Une tombe royale juive. — A Baalbeck. — L'arc brisé en Syrie. — A propos de l'alphabet de Ras Shamra. — La chambre des serpents à Cnossos. — Inscriptions de Chypre. — Basque et Minoen. — Fouilles d'Olbia (1926-1929). — L'art parthe et sassanide. — Temples du feu. — Les fouilles du Luristan. — Les miniatures persanes de Constantinople. — La Perse et l'art persan. — Trouvailles du Pirée. — Le temple de Héra à Pérachora. — Découverte en Bulgarie. — Découvertes à Andrinople. — Les fouilles belges d'Apamée. — Trouvaille d'ar-	



genterie à Pompéi. — Trouville de Salerne. — Les bronzes de Ceglie. — Découvertes près d'Anzio. — Un relief d'Arrezzo. — Une coupe romaine de verre à décor sportif. — Le bi-millénaire de Virgile. — A propos de l'inscription de Cassis. — Les forêts de la Belgique. — La tombe de Schleimbach. — Une boîte de cosmétiques. — Le Bulletin archéologique polonais. — Nouvelles inscriptions runiques. — Encore le mur d'Hadrien. — La nécropole de Walls Feld (Baldock). — Un coin monétaire. — Histoire de l'archéologie galloise. — L'art des Boschimans. — Peintures rupestres sud-africaines. — Du nouveau sur le IV <sup>e</sup> Évangile. — Mémirée et la lettre de Lentulus. — Le cas de l'abbé Turmel. — Nouveaux portraits de Dante et de Pétrarque. — L'anneau du Doge. — La « question Grunewald ». — Hercule et Antée. — L'architecture religieuse en Hongrie. — L'Institut d'Archéologie de l'État tchécoslovaque. — Le Musée d'Arolsen. — Agrippa couronné par la Victoire. — L'incantada de Salonique. — Encore Dumont d'Urville et la Vénus. — La direction du British Museum. — Un nouveau Musée en Angleterre. — Prêts à l'étranger de tableaux anglais. — Pensée primitive et poésie moderne. — Copies de chefs-d'œuvre. — Le Bibliotheca philologica classica. — La peur des faussaires. . . . .	153
<i>Bibliographie</i> : L. RÉAU et autres. — C. I. SELTMAN. — ALEX. HAGGERTY KRAPPE. — V. FLIPO. — V. SINAISKI. — FLINDERS PETRIE. — CHARISTÉRIA ALOIS RZACH. — NILS ABERG. — EDM. BRUET. — L. VON MARTON. — CAT. DURNÉANU-VULPE. — RADU-VULPE. — Z. LE ROUZIC. — H. WIRTH. — L. PERICOT. — EPHR. A. SPEISER. — MARIAN SAN NICOLÒ. — F. CAVAIGNAC. — E. DOUGLAS VAN BUREN. — D. D. LUCKENBILL. — G. R. TABOUI. — J. CAPART. — P. THOMSEN. — AD. LODS. — H. GRIMME. — M. ROSTOVITZEFF et C. BRADFORD WELLS. — CH. PICARD. — F. CHAPOUTHIER. — G. RICHTER. — J. D. BEAZLEY et P. JACOBSTHAL. — E. BOISACQ. — MARY HAMILTON SWINDLER. — CH. PICARD. — W. HEGE et G. RODENWALDT. — P. GRAINDOR. — THEOD. LESLIE SHEAR (et autres). — ALF. R. BELLINGER. — E. NORMAND GARDINER. — P. GRAINDOR. — G. MÉAUTIS. — J. BARTHOUX. — WLAD. DUMITRESCU. — C. DIACOVICI. — N. PUTORTI. — FR. MESSERSCHMIDT, A. VON GERKAN, K. RONCZEWSKI. — CATH. SAUNDERS. — IAN. A. RICHMOND. — A. S. OWEN et T. B. L. WEBSTER. — CESARE SELVELLI. — FRED. W. SHIPLEY. — J. HUBAUX. — L. HALKIN. — P. JACOBSTHAL. — EM. BONNET. — B. MARQUE. — L. COUTIL. — N. FETTICH. — RENDEL HARRIS. — R. PAULSEN. — V. BARDAVIU PONZ et R. THOUVENOT. — M. REYGASSE. — V. GOLOUBEV. — K. BIRKET SMITH. — L. COUCHOUD, VAN EYSINGA et R. STAHL. — R. EISLER. — J. TURMEL. — ED. DUJARDIN. — J. PAIN. — ALF. LOISY. — J. VALLÉRY-RADOT. — E. CAMPS Y CAZORLA. — VLAD. R. PETKOVIC. — P. HENRY. — J. MEURGEY. — P. CHAMPION. — R. SCHNEIDER. — L. HOURTICQ. — G. COHEN. — MAD. MASSOUL. — Musée du Louvre. — National Gallery of Scotland. — P. MINGAZZINI. — G. RICHTER. — K. BAEDERER. — MATILA C. GHYKA. — F. BRUNOT. — SEYMOUR DE RICCI. — WL. DE GRUNEISEN. — J. G. FRAZER. . . . .	186
Les figures humaines sans bouche, par W. DEONNA . . . . .	229
Question de céramique italote, par P. WUILLEUMIER. . . . .	234
Observations sur la deuxième inscription de Praesos, par M. DAYET. . . . .	252
Les récentes fouilles d'Agrigente, par R. JOURNET. . . . .	258
Le coffre du Pas Saladin est-il authentique ?, par A. LAMBERT . . . . .	275

<i>Variétés</i> : Congrès international des sciences préhistoriques et proto-historiques. — La littérature phénicienne retrouvée. — La Voix des Monuments. — Byzance au Pavillon de Marsan. — Le calice d'Antioche. — Le musée Bénaki à Athènes. — L'Art au Portugal. — Les tapisseries portugaises à Paris . . . . .	291
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Joseph de Baye. — Félix Durrbach. — Gaston Deschamps. — Le Docteur Epéry. — Roger Valentin du Cheylard. — Adrien de Mortillet. — Edward Robinson. — W. R. Lethaby. — Thomas Ashby. — Richard Reitzenstein. — In honorem Ramsay. — Hermann Dessau. — Georges Wissowa. — Hans von Arnim. — Otto Cartellieri. — Mgr Nathan Söderblom. — Akos von Szalay. — Au Chaffaud (Charente). — Glozel devant la justice. — Le mésolithique en Palestine. — Fouilles anglaises à Ninive. — Découvertes à Ur. — Toutankhamon. — Une nouvelle Revue palestinienne. — L'évêque de Gloucester sur l'archéologie et la Bible. — A Cnossos. — La nouvelle guerre de Troie. — Keftiou et Crétois. — Une biographie de Schliemann. — Les tumulus de Duvanli. — Le temple de Neptune et le Parthénon. — Fouilles de Perachora. — Découvertes récentes à Athènes. — Une tête de Pan au British Museum. — L'inscription d'Asiné. — Encore le prétendu « Sénèque ». — Blauté. — Une ancienne synagogue à Stobi. — La Thèbes chrétienne. — De la mort de César à celle d'Auguste. — Le camée d'Honorius et Marie. — Le tombeau de Digénis Akritas. — Lyon gallo-romain. — Bibliographie lingone. — Encore Alésia. — Les fouilles de Trèves (avril 1929 à avril 1930). — Une Danoise de l'âge du bronze. — Scandinavie et Russie. — Le Linnavuori à Sulkava. — Les collections du « Collège des antiquités » à Stockholm. — Les civilisations andines. — Le « Sourire de Reims ». — Encore Rogier et Campin. — Chefs-d'œuvre retrouvés à Dijon. — Le tombeau de Cauchon dans la cathédrale de Lisieux. — Le Tite-Live du Bâtard de Bourgogne. — Du nouveau sur l'art provençal. — Les monuments de Cordoue. — <i>Decem menses</i> . — L'ensevelissement sur le ventre. — Survivances. — L'obole de Charon. — La fondation archéologique de Bruxelles. — La collection « Apollo ». — Le nettoyage des tableaux. — Prêts d'œuvres d'art. — La collection Théodore Davis. — La vente Stroganoff. — Une vente de vases gréco-italiques. — Photogravures à noter. — « Fait de montagne ». — Le 80 <sup>e</sup> volume de l'« Archaeologia ». — Opinions téméraires.	313
<i>Bibliographie</i> : L. CAPITAN. — G. DE LACAZE-DUTHIERS. — R. DE SAINT-PÉRIER. — Z. LE ROUZIC. — G. CONTENAU. — E. DOUGLAS VAN BUREN. — H. GAUTHIER. — JEAN DE VILLODON. — G. M. FITZGERALD. — ALAN ROWE. — A. KAMMERER. — C. TOUSSAINT. — JAMES DARMESTETER. — J. CARCOPINO. — N. P. ELEUTHÉRIDÈS. — CH. VELLAY. — PAUL CLOCHÉ. — WALTER JUDEICH. — RUDOLF HERZOG. — FR. GRANIER. — G. RADET. — ARTHUR SAMBON. — A. ROES. — H. B. WALTERS. — H. PHILIPPART. — L. D. CASKEY et J. D. BEAZLEY. — P. WUILLEUMIER. — W. JAEGER et autres. — AUG. COUAT. — E. CAHEN. — S. EITREM et L. AMUNDSEN. — GIUSEPPE SPANO. — EMILIO MAGALDI. — FRANK BURR MARSH. — MGR F. BULIC. — ALDO NEPPI MODONA. — SALLUSTE le philosophe. — Exposition d'art byzantin. — R. DORANLO. — E. DESFORGES et P.-F. FOURNIER. — H. GUMMERUS. — Germania Romana. — Eurasia septentrionalis antiqua. — HJALMAR APPELAGREN-KIVALO. — J. HACKIN. — H. PI-	

RENNE, E. PERROY, A. RENAUDET, M. HANDELSMAN, L. HALPHEN. — MÉLANGES HULIN DE LOO. — ÉDOUARD MICHEL. — ÉLIE LAMBERT. — J. DE FIGUEIREDO et ADR. DE SOUZA LOPES. — DENISE JALABERT. — GEORGES CHENESSEAU. — LOUIS RÉAU. — G. COHEN. — MARGUERITE JOUVE. — ALEX. HAGGERTY KRAPPE. — LUCIEN LÉVY-BRUHL. — P. SAINTYVES — MICHEL JOUVAL. — ELISA- BETH GOLDSMITH. — E. JEANSELMÉ. — SIR JAMES GEORGE FRAZER. — JOSÉ TEIXERA REGO. — <i>Argus de la Presse</i> . — OLGA DOBIACHE-ROJDESTENSKY. — MARC ROSENBERG. — ÉMILE BRUYÈRE. — THOMAS FITZHUGH. . . . .	345
--	-----

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

---

	Pages.
AMIRANACHVILI. — Un camée antique à Tiflis (Pl. I, II). . . . .	41
DAYET (M.). — Alphabet phénicien et caractères minoens. . . . .	29
— Sur la deuxième inscription de Praesos . . . . .	252
DEONNA (W.). — Les figures humaines sans bouche . . . . .	229
DONNADIEU (A.) et COUSSIN (P.). — Egitna et le monument de Biot . . . .	69
DOUGLAS (A.-E.). — La chronologie des Pueblos par les couches annuelles des arbres . . . . .	117
EISLER (R.). — Sur les portraits anciens de Cratès, de Diogène et d'autres philosophes cyniques (Pl. III). . . . .	1
HAGGERTY KRAPPE (A.). — Lugh Lavada . . . . .	102
HERRMANN (L.). — Pro M. Claudio Marcello . . . . .	47
JOURNET (R.). — Les récentes fouilles d'Agrigente . . . . .	258
LAMBERT (A.). — Le coffre du Pas Saladin est-il authentique ? (Pl. IV). . .	275
F. DE MÉLY (F.). — Les trompettes de Jéricho et la grêle d'aérolithes de Gabaon . . . . .	111
MORLET (A.). — Une rouelle-amulette émaillée trouvée à Vichy. . . . .	107
REINACH (S.). — <i>Sigonius vindicatus</i> . . . . .	121
TAFRALI (O.). — Inscriptions néolithiques de Roumanie. . . . .	14
WUILLEUMIER (P.). — Questions de céramique italote . . . . .	234

---



### III. — TABLE DES PLANCHES

---

- I, II. — Un camée antique à Tiflis.  
III. — Reliefs d'un sarcophage de Palerme.  
IV. — Coffre du musée du Cluny.

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

---

7113-34. — Tours, Imp ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

102,014  
AUG. 31 1931

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIII

JANVIER-AVRIL 1931

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

---

1931

Tous droits réservés.

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Portraits de philosophes, par R. EISLER. (Pl. III.)	1
Inscriptions néolithiques de Roumanie, par O. TAFRALI	14
Alphabet phénicien et caractères minoens, par M. DAYET	29
Un camée antique à Tiflis, par AMIRANACHVILI (Pl. I, II.)	41
Pro M. Claudio Marcello, par L. HERRMANN	47
Egitna et le monument de Biot, par A. DONNADIEU et P. COUISSIN	69
Lugh Lavada, par A. HAGGERTY KRAPPE	102
Une rouelle-amulette émaillée trouvée à Vichy, par A. MORLET	107
Les trompettes de Jéricho et la grêle d'aérolithes de Gaboon, par F. DE MÉLY	111
La chronologie des Pueblos par les couches annuelles des arbres, par A.-E. DOUGLAS	117
<i>Sigonius vindicatus</i> ou la <i>Consolatio</i> de Cicéron, par S. REINACH	121
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions</i>	134
<i>Variétés</i> : Le II <sup>e</sup> Congrès d'Art persan. — Le Musée arabe du Caire. — La ville romaine découverte à Chella. — Le château de Tarascon. — La peinture avignonnaise au xv <sup>e</sup> siècle.	142
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : G. Migeon. — G. Macon. — P. Gruyer. — J. Bricout. — Ch. Buttin. — Cl. Anet. — R. H. Charles. — A. P. Maudslay. — Sir Richard Temple. — A. A. Macdonell. — Lord Melchett. — Th. Noelsdeke. — H. Zimmern. — W. Spiegelberg. — Aug. Heisenberg. — Pio Rajna. — Fed. Halbherr. — Orazio Marucchi. — Giov. Semeria. — Hommage à Studniczka. — A propos de l'épigraphie du moyen âge. — Le triptyque de la Madeleine d'Aix. — Monuments de Catalogne. — L'archéologie en Chine. — Vente des chefs-d'œuvre de l'Ermitage. — Souvenirs de Froehner. — Pour le dossier de l'Atlantide. — La question des Ligures. — Nouvelles fouilles à Ur. — Fouilles de Kish (1930). — Un nouveau Goudéa. — Une tombe intacte près du Sphinx. — Le dieu Crocodile. — Nécropoles et Pyramides. — Fouilles de Samarie. — Les Synagogues galiléennes. — Une tombe royale juive. — A Baalbeck. — L'arc brisé en Syrie. — A propos de l'alphabet de Ras Shamra. — La chambre des serpents à Cnossos. — Inscriptions de Chypre. — Basque et Minoen. — Fouilles d'Olbia (1926-1929). — L'art parthe et sassanide. — Temples du feu. — Les fouilles du Luristan. — Les miniatures persanes de Constantinople. — La Perse et l'art persan. — Trouvailles du Pirée. — Le temple de Héra à Pérachora. — Découvertes en Bulgarie. — Découvertes à Andrinople. — Les fouilles belges d'Apamée. — Trouvaille d'argenterie à Pompéi. — Trouvaille de Salerne. — Les bronzes de Ceglie. — Découvertes près d'Anzio. — Un relief d'Arrezzo. — Une coupe romaine de verre à décor sportif. — Le bi-millénaire de Virgile. — A propos de l'inscription de Cassis. — Les forêts de la Belgique. — La tombe de Schleimbach. — Une boîte de cosmétiques. — Le Bulletin archéologique polonais. — Nouvelles inscriptions runiques. — Encore le mur d'Hadrien. — La nécropole de Walls Field (Baldock). — Un coin monétaire. — Histoire de l'archéologie galloise. — L'art des Boschmans. — Peintures rupestres sud-africaines. — Du nouveau sur le IV <sup>e</sup> Evangile. — Mérimée et la lettre de Lentulus. — Le cas de l'abbé Turmel. — Nouveaux portraits de Dante et de Pétrarque. — L'anneau du Doge. — La « question Grunewald ». — Hercule et Antée. — L'architecture religieuse en Hongrie. — L'Institut d'archéologie de l'État tchécoslovaque. — Le Musée d'Arosen. — Agrippa couronné par la Victoire. — L'Incantada de Salomon. — Encore Dumont d'Urville et la Vénus. — La direction du British Museum. — Un nouveau Musée en Angleterre. — Prêts à l'étranger de tableaux anglais. — Pensée primitive et poésie moderne. — Copies de chefs-d'œuvre. — Le Bibliotheca philologica classica. — La peur des faussaires	153
<i>Bibliographie</i> : L. RÉAU et autres. — C. I. SELTMAN. — ALEX. HAGGERTY KRAPPE. — V. FLIPO. — V. SINAISKI. — FLINDERS PETRIE. — CHARISTÉRIA ALOIS RZACH. — NILS ABERG. — EDM. BRUET. — L. VON MARTON. — CAT. DURNÉANU-VULPE. — RADU-VULPE. — Z. LE ROUZIC. — H. WIRTH. — L. PERICOT. — EPHR. A. SPEISER. — MARIAN SAN NICOLÒ. — E. CAVAGNAC. — E. DOUGLAS VAN BUREN. — D. D. LUCKENBILL. — G. R. TABOUIS. — J. CAPART. — P. THOMSEN. — AD. LODS. — H. GRIMME. — M. J. ROSTOVITZOFF et C. BRADFORD WELLS. — CH. PICARD. — F. CHAPOUTHIER. — G. RICHTER. — J. D. BEAZLEY et P. JACOBSTHAL. — E. BOISACQ. — MARY HAMILTON SWINDLER. — CH. PICARD. — W. HEGE et G. RODENWALDT. — P. GRÄNDOR. — THEOD. LESLIE SHEAR (et autres). — ALF. R. BELLINGER. — E. NORMAND GARDINER. — P. GRÄNDOR. — G. MÉAUTIS. — J. BARTHOUX. — WLAD. DUMITRESCU. — G. DIACOVICI. — N. PUTORTI. — FR. MESSERSCHMIDT. — A. VON GERKAN. — K. RONCZEWSKI. — CATH. SAUNDERS. — IAN A. RICHMOND. — A. S. OWEN et T. B. L. WEBSTER. — CESARE SELVELLI. — FRED W. SHIPLEY. — J. HUBAUX. — L. HALKIN. — P. JACOBSTHAL. — EM. BONNET. — B. MARQUE. — L. COUTIL. — N. FETICH. — RENDEL HARRIS. — R. PAULSEN. — V. BARDAVI PONTZ et R. THOUVENOT. — M. REYGASSE. — V. GOLOUBEV. — KAJ BIRKET-SMITH. — L. COUCHOU, VAN EYSINGA. et R. STAHL. — R. EISLER. — J. TURMEL. — ED. DUJARDIN. — J. PAIN. — ALF. LOISY. — J. VALLÉRY-RADOT. — E. CAMPS Y CAZORLA. — VLAD. R. PETROVIC. — P. HENRY. — J. MEURGEY. — P. CHAMPION. — R. SCHNEIDER. — L. HOURTICQ. — G. COHEN. — MAD. MASSOUL. — Musée du Louvre. — National Gallery of Scotland. — P. MINGAZZINI. — G. RICHTER. — K. BAEDER. — MATILA C. GHYKA. — F. BRUNOT. — SEYMOUR DE RICCI. — WL. DE GRUNKEISEN. — J. G. FRAZER.	186

102.014

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXIII

MAI-JUIN 1931

---

PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1931

Tous droits réservés.



# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Les figures humaines sans bouche, par W. DEONNA . . . . .	229
Questions de céramique italote, par P. WUILLEUMIER . . . . .	234
Observations sur la deuxième inscription de Praesos, par M. DAYET . . . . .	252
Les récentes fouilles d'Agrigente, par R. JOURNET . . . . .	258
Le coffre du Pas Saladin est-il authentique? par A. LAMBERT . . . . .	275
<i>Variétés</i> : Congrès international des sciences préhistoriques et proto-historiques. — La littérature phénicienne retrouvée. — La voix des monuments. — Byzance au Pavillon de Marsan. — Le calice d'Antioche — Le musée Bénaki à Athènes. — L'Art au Portugal. — Les tapisseries portugaises à Paris. . . . .	291
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Joseph de Baye. — Félix Durrbach. Gaston Deschamps. — Le Docteur Epéry. — Roger Valentin du Cheylard. — Adrien de Mortillet — Edward Robinson. — W. R. Lethaby. — Thomas Ashby. — Richard Reitzenstein. — In honorem Ramsay. — Hermann Dessau. — Georges Wissowa. — Hans von Arnim. — Otto Cartellieri. — Mgr Nathan Söderblom. Akos von Szalay. — Au Chaffaud (Charente). — Glozel devant la justice. — Le mésolithique en Palestine. — Fouilles anglaises à Ninive. — Découvertes à Ur. — Toutankhamon. — Une nouvelle Revue paléstinienne. — L'évêque de Glou- cester sur l'archéologie et la Bible. — A Cuo-sos. — La nouvelle guerre de Troie. — Keftiou et Crétois. — Une biographie de Schliemann. — Les tumulus de Duvanli. — Le temple de Neptune et le Parthénon. — Fouilles de Pera- chora. — Découvertes récentes à Athènes. — Une tête de Pan au British Mu- seum. — L'inscription d'Asiné. — Encore le prétendu « Sénèque ». — Blauté. — Une ancienne synagogue à Stobi. — La Thèbes chrétienne. — De la mort de César à celle d'Auguste. — Le camée d'Honorius et Marie. — Le tombeau de Digénis Akritas. — Lyon gallo-romain. — Bibliographie lingone. — Encore Alésia. — Les fouilles de Trèves (avril 1929 à avril 1930). — Une Danoise de l'âge du bronze — Scandinavie et Russie — Le Linnavuori à Sulkava. — Les collections du « Collège des antiquités » à Stockholm. — Les civilisations an- dines. — Le « Sourire de Reims ». — Encore Rogier et Campin. — Chefs- d'œuvre retrouvés à Dijon. — Le tombeau de Cauchon dans la cathédrale de Lisieux. — Le Tite-Live du Bâtard de Bourgogne. — Du nouveau sur l'art pro- vençal. — Les monuments de Cordoue. — Decem menses. — L'ensevelisse- ment sur le ventre. — Survivances. — L'obole de Charon. — La fondation archéologique de Bruxelles. — La collection « Apollo ». — Le nettoyage des tableaux. — Prêts d'œuvres d'art. — La collection Théodore Davis. — La vente Stroganoff. — Une vente de vases gréco-italiques — Photogravures à noter. — « Fait de montagne ». — Le 80 <sup>e</sup> volume de l'« Archaeologia ». — Opinion téméraire. . . . .	313
<i>Bibliographie</i> : L. CAPITAN. — G. DE LACAZE-DUTHIERS. — R. DE SAINT-PÉRIER. — Z. LE ROUZIC. — G. CONTENAU. — E. DOUGLAS VAN BUREN. — H. GAUTHIER. — J. DE VILLODON. — G. M. FITZGERALD. — ALAN ROWE. — A. KAMMERER. — C. TOUT- SAINT — JAMES DARMESTETER. — J. CARCOPINO. — N. P. ELEUTHÉRIDÈS. — CH. VELLAY. — P. CLOCHÉ. — WALTER JUDEICH. — RUDOLF HERZOG. — FR. GRANIER. — G. RADET. — ARTHUR SAMBON. — A. ROES. — H. B. WALTERS. — H. PHILIPPART. — L. D. CASKEY et J. D. BEAZLEY. — P. WUILLEUMIER. — W. JAEGER et autres. — AUG. COUAT. — E. CAHEN. — S. EITREM et L. AMUNDSEN. — GIUSEPPE SPANO. — EMILIO MAGALDI. — FRANK BURR MARSH. — MGR. F. BULIC. — ALDO NEPPI MODONA. — SALLUSTE le philosophe — Exposition d'art byzantin. — R. DORANLO — E. DESFORGES et P.-F. FOURNIER. — H. GUMMERUS. — Germania Romana — T. J. ARNE. — Eurasia septentrionalis antiqua. — HJALMAR APPELAGREN-KIVALO. — J. HACKIN. — H. PI- RENNE. — E. PERROY. — A. RENAUDET. — M. HANDELSMAN. — L. HALPHEN. — Mélanges HULIN DE Loo. — ED. MICHEL. — ELIE LAMBERT. — J. DE FIGUEIREIDO et ADR. DE SOUZA LOPES. — DENISE JALABERT. — G. CHENESSEAU. — L. RÉAU. — G. COHEN. — MARGUERITE JOUVE. — ALEX HAGGERTY KRAPPE. — L. LÉVY-BRUHL. — P. SAIN- TYVES. — MICHEL JOUVAL. — ELIS. GOLDSMITH. — E. JEANSELME — SIR J. G. FRAZER. — JOSÉ TEIXERA REGO. — Argus de la Presse — OLGA DOBIACHE-ROJDESVENSKY. — M. ROSENBERG. — E. BRUYÈRE. — TH. FITZHUGH. . . . .	345

## PLANCHE IV

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	400 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI°)

**S. REINACH**

Conservateur des Musées Nationaux, membre de l'Institut

# AMALTHÉE

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Tome I. — Un volume 16,5 × 25 cm., viii-450 pages, 76 gravures. 65 »

Tome II. — Un volume 16,5 × 25 cm., 502 pages, 51 gravures. 65 »

Tome III. — (Sous presse).

---

**GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE**

DE

## LA LANGUE PERSANE

SUIVIE

D'UN PETIT TRAITÉ DE PROSODIE, DE DIALOGUES,  
DE MODÈLES DE LETTRES ET D'UN CHOIX DE PROVERBES

PAR

**M. Cl. HUART**

Membre de l'Institut, Consul général de France  
Directeur d'Études à l'École pratique des Hautes Études  
Professeur à l'Étude des Langues Orientales vivantes

Un volume (14 × 19), iii-450 pages . . . . . 25 »

---

## TRAITÉ

DES

## MONNAIES GRECQUES ET ROMAINES

PAR

**ERNEST BABELON**

**DEUXIÈME PARTIE**

**DESCRIPTION HISTORIQUE**

**TOME QUATRIÈME**

comprenant les monnaies de la Grèce septentrionale aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.

**FASCICULE IV**

*Texte et Planches*

Texte : un volume pages 674 à 895 sur deux colonnes 19 × 24 cm.

Planches : un album comp. les planches cccxxi à cccxxv, 19 × 29 cm.

Les 2 volumes ensemble. . . . . 60 »



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX. 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

MÉLANGES CHARLES DIEHL

---

# ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ART DE BYZANCE

Volume I. — HISTOIRE, xxxi-308 pages, 1 planche hors texte et des illustrations dans le texte.

Volume II. — ART, 247 pages, 19 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte.

Les 2 volumes in-4<sup>e</sup> raisin (25 × 33). . . . . 450 »

---

## ÉTUDE SUR L'ORFÈVREURIE TARENTINE ET LES ARTS DÉRIVÉS

---

# LE TRÉSOR DE TARENTE

(COLLECTION EDMOND DE ROTHSCHILD)

PAR

PIERRE WUILLEUMIER

Ancien membre de l'École Française de Rome

TABLE DES MATIÈRES. — INTRODUCTION. — I. Historique du Trésor. — II. Etude des pièces. — III. Lieu de fabrication. — IV. Imitations en céramique à relief d'Apulie et en céramique argentée dite de Bolsène. — V. Toreutique apulienne. — CONCLUSION.

Un volume (29 × 38), xi-137 pages, 8 figures dans le texte, XVI planches hors texte dont une en couleurs. . . . . 200 »

---

7143-31. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>e</sup>

NOV 6 - 1939